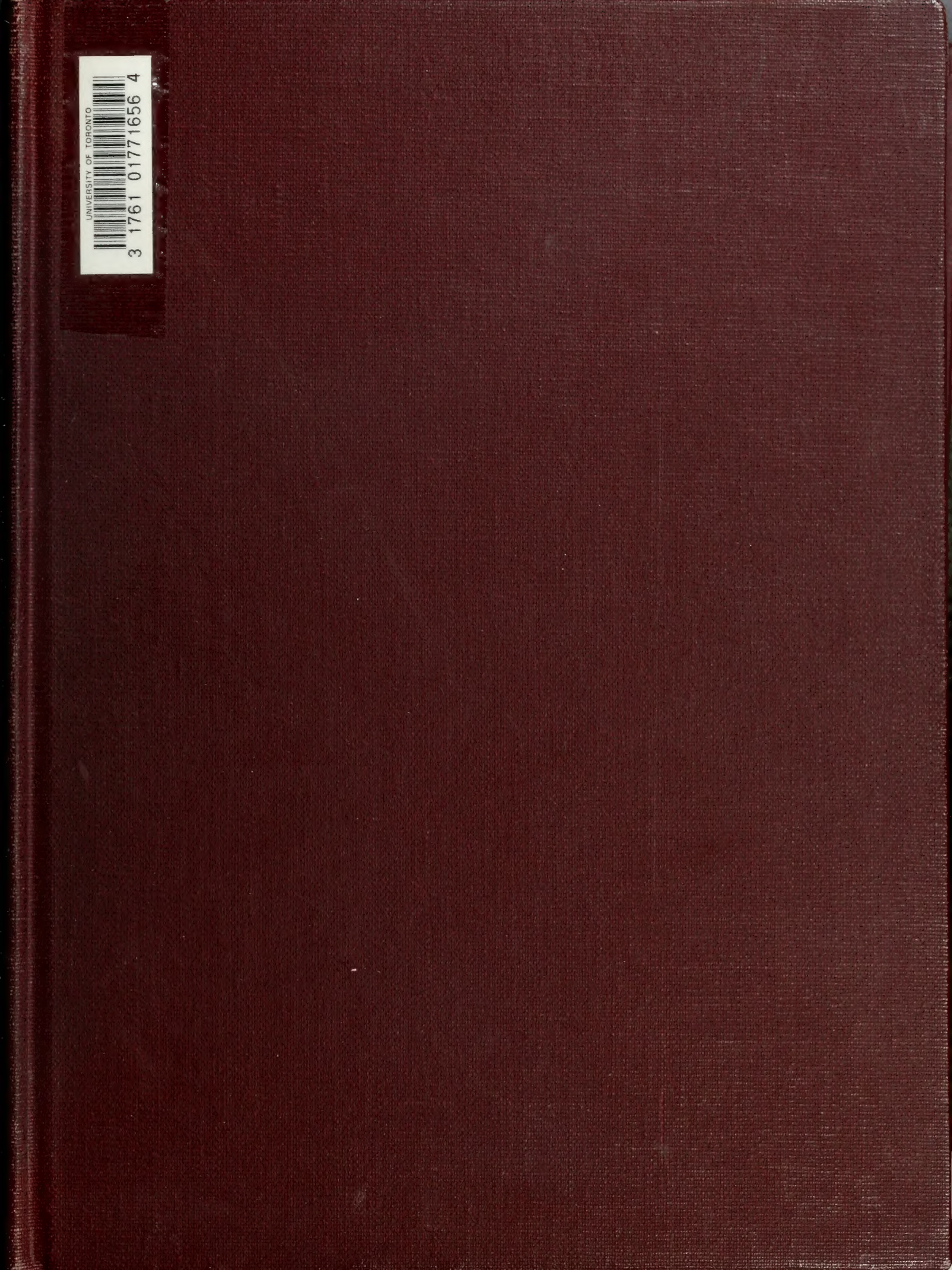
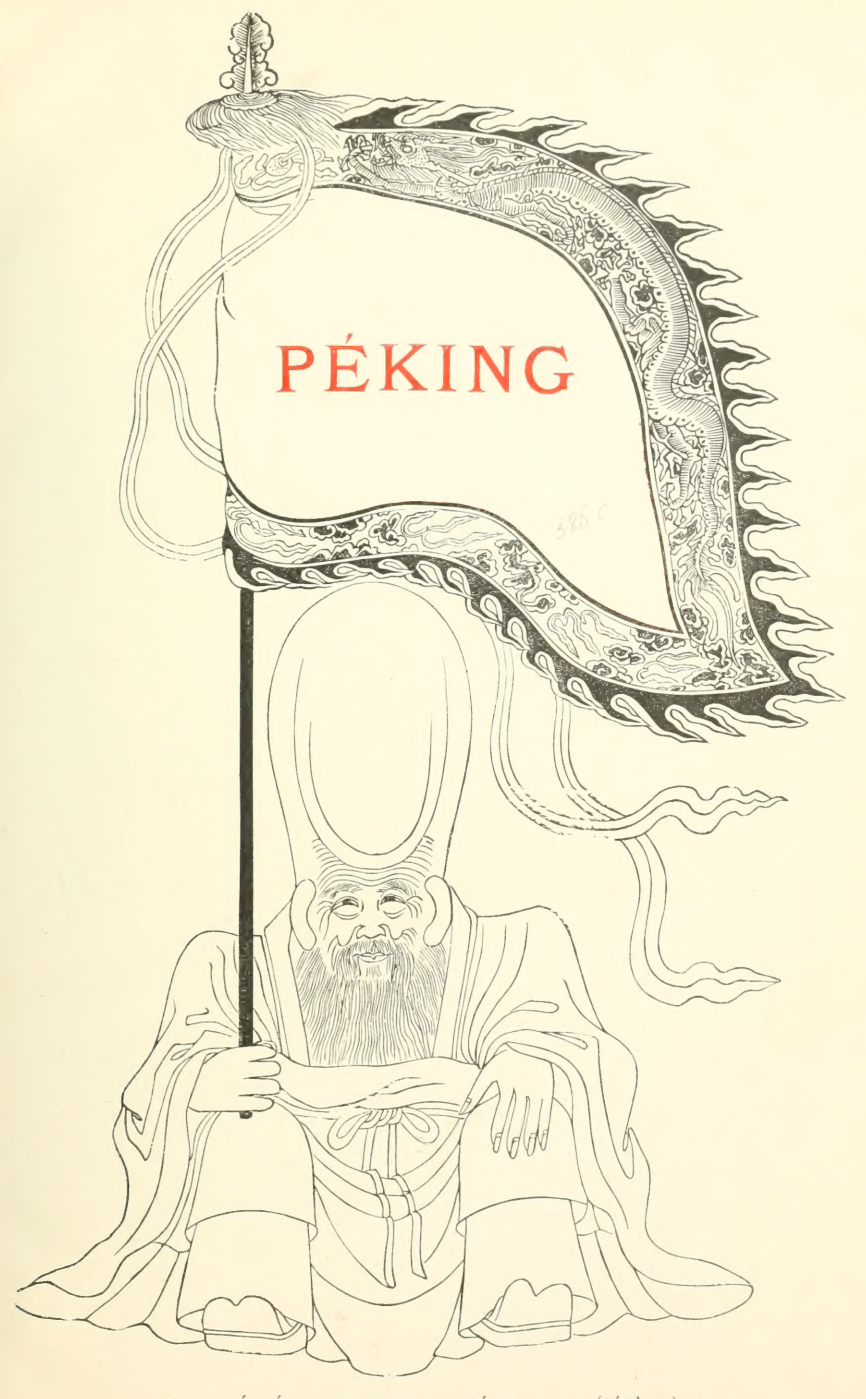

UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01771656 4



LA LONGÉVITÉ, TERRE CUITE VERNISSÉE DES MING (PÉ T'ANG).

PROTESTATION

Nous réprouvons d'avance tout ce que la Sainte Église romaine pourrait trouver de répréhensible dans cet ouvrage, et, conformément au décret d'Urbain VIII, nous déclarons qu'en employant, dans cette histoire, les qualifications de saint, *de* martyr, *de* confesseur, *nous n'avons entendu préjuger en rien la décision officielle de l'Église, à qui seule il appartient de décerner ces titres dans leur sens véritable et complet.*

✠ A. FAVIER.


北
PÉKING
京
A. FAVIER.

PÉKING



Histoire et Description

PAR

Mgr ALPHONSE FAVIER

VICAIRE APOSTOLIQUE DE PÉKING

524 GRAVURES ANCIENNES ET NOUVELLES
REPRODUITES OU EXÉCUTÉES PAR DES ARTISTES CHINOIS
D'APRÈS LES PLUS PRÉCIEUX DOCUMENTS

NOUVELLE ÉDITION.



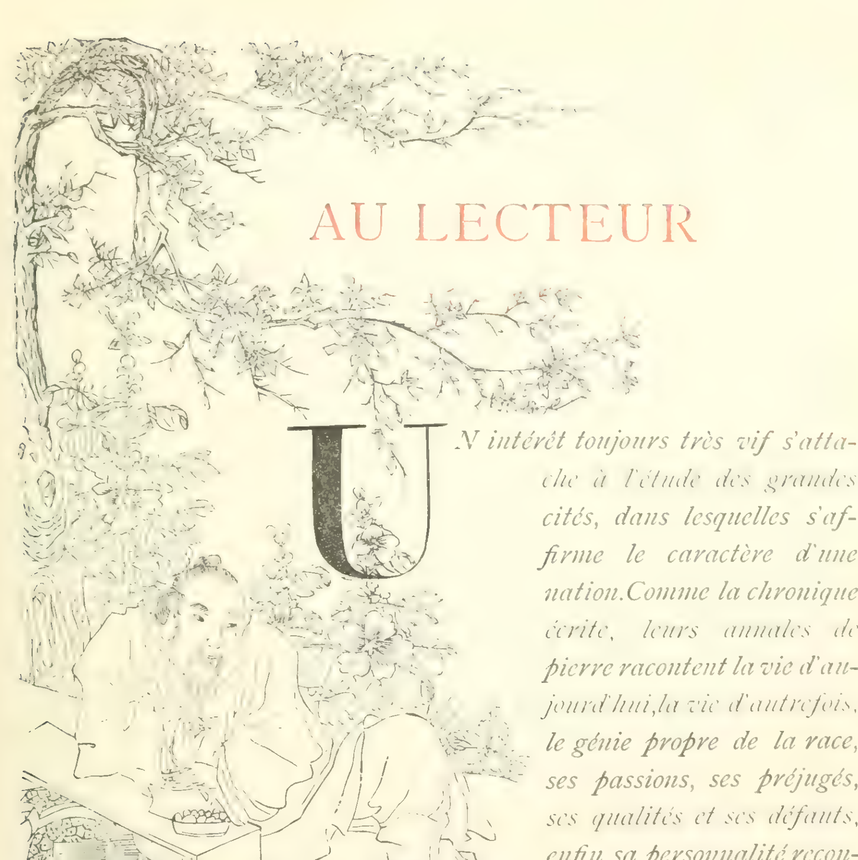
DESCLÉE, DE BROUWER ET Cie,

IMPRIMEURS DES FACULTÉS CATHOLIQUES DE LILLE.

PARIS, 30, RUE ST-SULPICE. — LILLE, 41, RUE DU METZ.

MCMII.


LIBRARY
JAN 27 1965
UNIVERSITY OF TORONTO



AU LECTEUR

Un intérêt toujours très vif s'attache à l'étude des grandes cités, dans lesquelles s'affirme le caractère d'une nation. Comme la chronique écrite, leurs annales de pierre racontent la vie d'aujourd'hui, la vie d'autrefois, le génie propre de la race, ses passions, ses préjugés, ses qualités et ses défauts, enfin sa personnalité reconnaissable encore sous la poussière et les débris des siècles. Il semble même qu'en leur suprême décadence, les vieilles villes aient conservé intact ce pouvoir évocateur, que l'image des générations évanouies nous apparaisse plus distincte dans le silence des ruines.

Thèbes, Ninive, Babylone, Rome et Athènes sont fouillées sans relâche. Le chercheur s'efforce de leur arracher quelques lambeaux de leur histoire, quelque trace de leur vie physique et morale. Et cependant, les États dont elles furent les capitales n'eurent qu'une éphémère durée, si nous les comparons à l'Empire Chinois. Vivantes ou mortes, les villes illustres ont toujours leur beauté, leur attrait ; on veut savoir comment elles sont nées, quel fut leur berceau, par quelles mutations elles ont

passé, pourquoi elles s'élevèrent au rang de capitales. Péking, à la fois ruine vénérable et cité bruyante, avec sa population bien diminuée, mais que l'on peut néanmoins évaluer à 500,000 âmes, ses foules bariolées et sordides, ses caravanes, ses cortèges de fête ou de deuil évoluant dans des avenues spacieuses mais trouées de cloaques, avec son mélange d'architectures polychromes et de décombres poudreux, de falbalas et de haillons, est un sujet d'étude également séduisant pour l'archéologue, l'historien, l'artiste et le voyageur.

En résumant, dans ce volume, en même temps que nos impressions personnelles résultant d'un séjour de trente-cinq années, les remarquables travaux de nos devanciers, notre intention a été de décrire Péking, non point seulement tel qu'il fut, mais tel qu'il se montre à nous, majestueux encore dans sa décrépitude. Toutefois, avant de conduire le lecteur à travers cette ville si différente des nôtres, si lointaine, si imparfaitement connue, nous avons cru nécessaire de remonter aux origines mêmes du peuple qui l'a fondée, et de repasser rapidement son histoire. Après avoir raconté les événements qui s'y déroulent depuis plus de vingt siècles, nous étudions plus utilement ses progrès et sa décadence, ses arts et ses industries, ses mœurs et ses monuments.

Nous exposons donc à grands traits la période des Temps Fabuleux et des premières Dynasties, les croyances diverses où se complaît, avec un parfait éclectisme, le moins mystique et le plus indifférent des peuples : le Taoïsme, le Bouddhisme sous ses différentes formes ; la doctrine assez vide de Confucius et de ses disciples, laquelle pourtant, en exaltant le principe d'autorité dans la famille et dans l'État, fait encore tenir debout la vieille Chine.

Nous examinons l'Europe entrant en rapport avec ces populations étranges, gardiennes obstinées des coutumes et des institutions léguées par les aïeux, immobilisées dans la contemplation béate du passé, gouvernées par les morts ; les Franciscains venant en qualité d'ambassadeurs et de missionnaires à la cour des Gengiskanides ; Jean de Montcorvin et ses successeurs édifiant à Péking des églises et convertissant à la vraie

Foi plus de cent mille personnes ; la glorieuse phalange des Jésuites, les Ricci, les Schall, les Verbiest ; après les bouleversements politiques et les persécutions qui marquèrent la fin du siècle dernier, les Lazaristes acceptant, sur l'ordre du Souverain Pontife et des rois de France, de reprendre l'œuvre interrompue. Nous nous intéressons aux premiers traités conclus, bien à regret, avec la France et avec les autres puissances européennes ; enfin, nous suivons la Chine pas à pas jusqu'à la récente et rude leçon de la défaite infligée par une nation voisine, assez guerrière et assez patriote pour mettre en péril les maîtres de cette capitale d'un État de quatre cents millions d'hommes.

Pour toute cette partie, purement historique, nous avons dû nécessairement nous inspirer des travaux antérieurs et recourir à la bienveillante collaboration de nombre d'érudits à qui nous sommes heureux d'adresser ici l'expression de notre profonde gratitude.

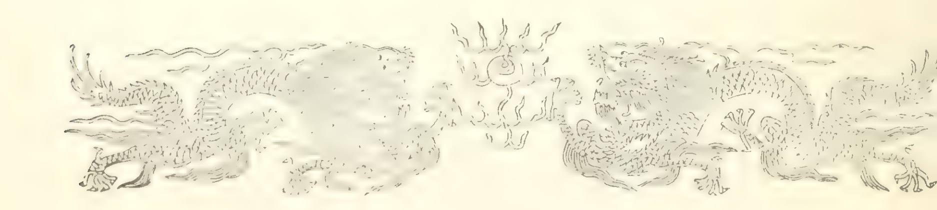
A ces méritants collaborateurs reviennent surtout les encouragements qui nous furent prodigués pendant la longue préparation de ce volume, dont l'apparition nous récompense enfin d'observations parfois difficiles, de recherches toujours patientes, bref d'un consciencieux labeur que beaucoup nous ont fait l'amabilité de déclarer digne d'assurer à notre livre un accueil sympathique auprès de nos lecteurs.

✠ A. FAVIER.



AUTEURS ET OUVRAGES CONSULTÉS.

ANNALES DES DYNASTIES CHINOISES ET MONGOLES.
ANNALES FRANCISCAINES.
ANNALES DE LA PROPAGATION DE LA FOI.
ANNALES DE LA SAINTE ENFANCE.
ANNALES DES MISSIONS BELGES.
ANNALES DU MUSÉUM.
BRETSCHNEIDER (Dr). *Recherches sur Péking.*
BUSHELL (D.). *Voyage à Chang-tou.*
CAULERI (LÉON). *Souvenirs chinois.*
CORDIER (H.). *Odoric de Pordenone, etc.*
COURCY (DE). *L'Empire du Milieu.*
DAVID (A.). *Voyage en Mongolie, Voyage en Chine.*
DEVÉRIA (G.). *Traductions diverses.*
DU HALDE. *Histoire de la Chine.*
EUL-IA.
GAILLARD (LOUIS) S. J. *Croix et Swastika.*
GAUBIL (S. J.) *Mémoires.*
GRANDIDIER (E.). *Céramique chinoise.*
GROSIER. *Histoire de la Chine.*
GUERRE SINO-JAPONAISE.
HEIKEL. *Karabalgassoun.*
HENRION. *Histoire des Missions.*
HISTOIRE DES PAPES.
HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES.
HISTOIRE DE GENGISKAN.
HUBNER (BARON DE). *Voyage en Chine.*
HUC. *L'Empire chinois, Voyage en Tartarie, Histoire du Christianisme en Chine.*
JE-SIA KIOU-OUEN-KAO.
KAO-KOU-TOU.
KING-TIN-SAN-LI-TOU.
KIRCHER (S. J.). *Chine illustrée.*
K'IU-LI-TCHE.
LECOMTE (S. J.) *Lettres sur Péking.*
LETTRES ÉDIFIANTES.
LUCY (A.). *Expédition de* 1860.
MACARTNEY. *Ambassade de Chine.*
MARCO POLO. *Relation.*
MARTINI (DE) S. J. *Histoire de la Révolution tartare.*
MÉMOIRES DE GÉOGRAPHIE.
MÉMOIRES SUR LES CHINOIS.
MISSIONS CATHOLIQUES.
MONTCORVIN (JEAN DE). *Lettres de Péking.*
MUTRECY (DE). *Expédition de* 1860.
OUAN-SIAO-T'AN.
OUEN-MIAO-SE-TIEN-K'AO.
PAUTHIER. *La Chine ancienne et moderne.*
PLAN-CARPIN (JEAN DE). *Relation.*
POUO-KOU-T'OU.
RÉMUSAT (ABEL DE). *Mélanges asiatiques.*
RUYSBROECK (G.). *Relation.*
SIEN-FO-TSI-TSOUNG.
TI-KIEN-TOU-CHOUO.
TRIGAULT (S. J.). *De christiana Expeditione.*
YU-SIOU-T'ANG-HOA-TCHOUAN.



I

Partie Historique.

TOPOGRAPHIE. — TEMPS FABULEUX. — CULTES. — DYNASTIES.

GUERRES. — HOMMES CÉLÈBRES. — HISTORIENS.

POÈTES. — ANCIENS VESTIGES DE LA RELIGION CHRÉTIENNE.

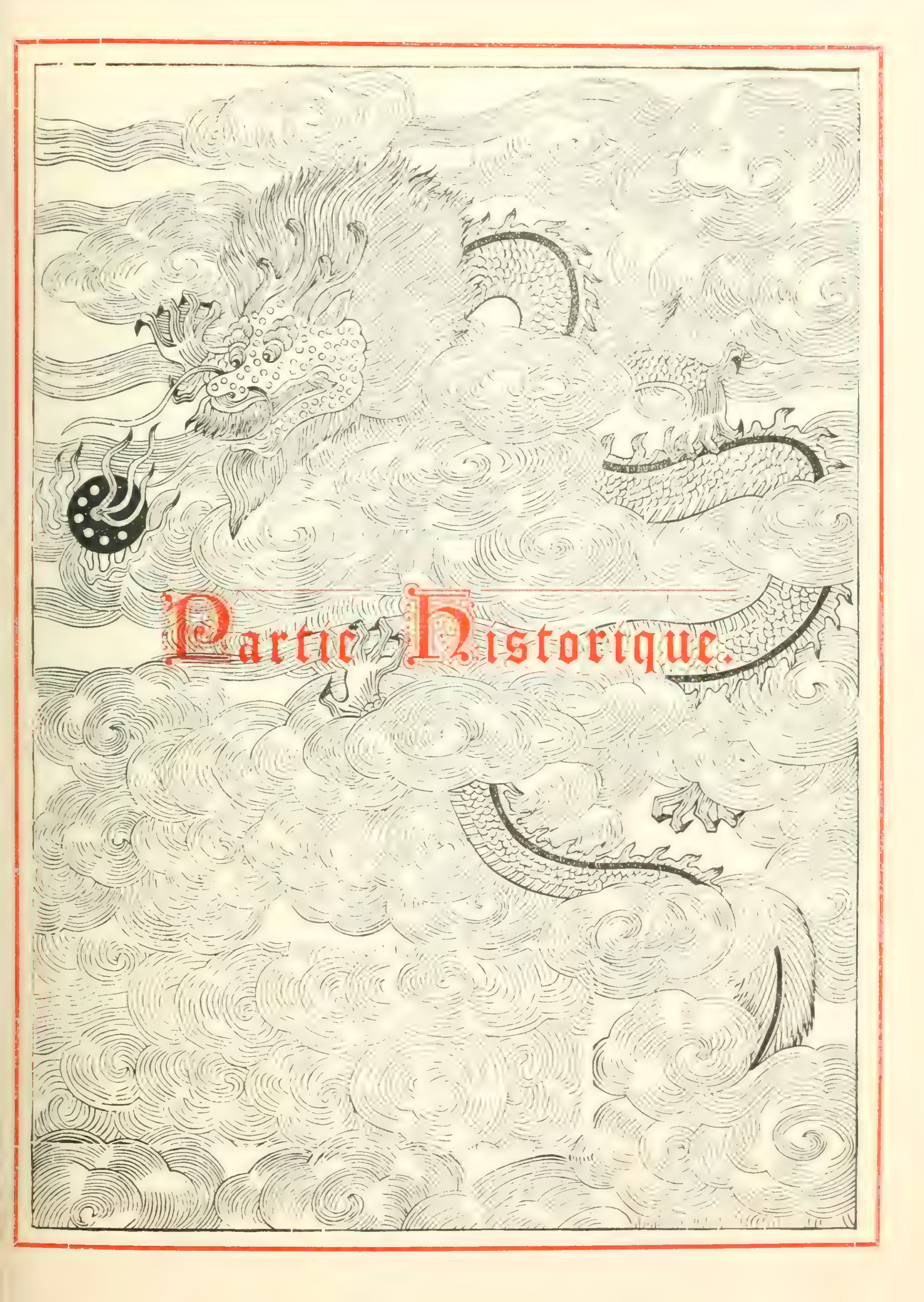
PREMIÈRES RELATIONS AVEC L'OCCIDENT.

FRANCISCAINS. — JÉSUITES. — LAZARISTES.

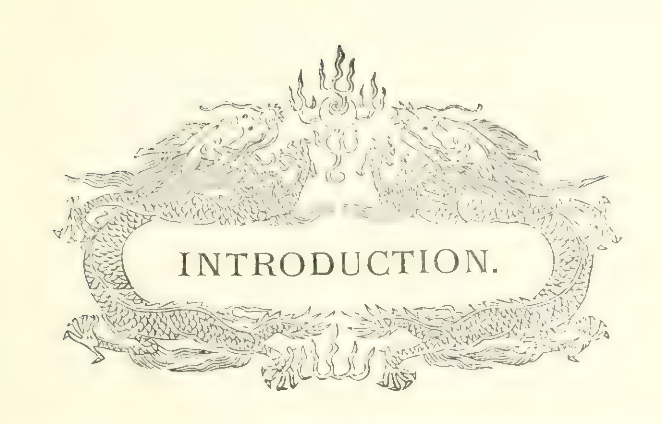
CONVENTIONS ET TRAITÉS AVEC LES NATIONS D'EUROPE, ETC.

DEPUIS LES PREMIERS TEMPS JUSQU'A NOS JOURS.



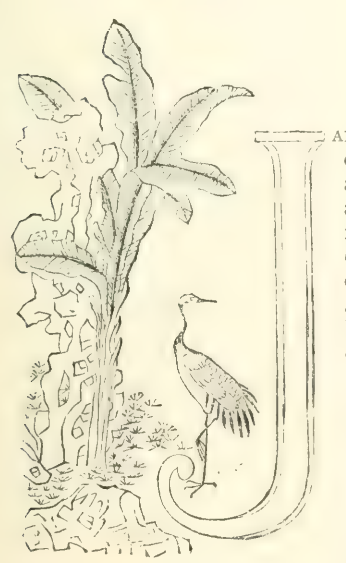


Partie Historique.



APERÇU GÉNÉRAL SUR LES DIFFÉRENTS NOMS DONNÉS A LA VILLE DE PÉKING
ET SUR SES MODIFICATIONS TOPOGRAPHIQUES.
DEPUIS L'ANNÉE 1121 AVANT NOTRE ÈRE JUSQU'A NOS JOURS.

I. — LA VILLE DE KI.



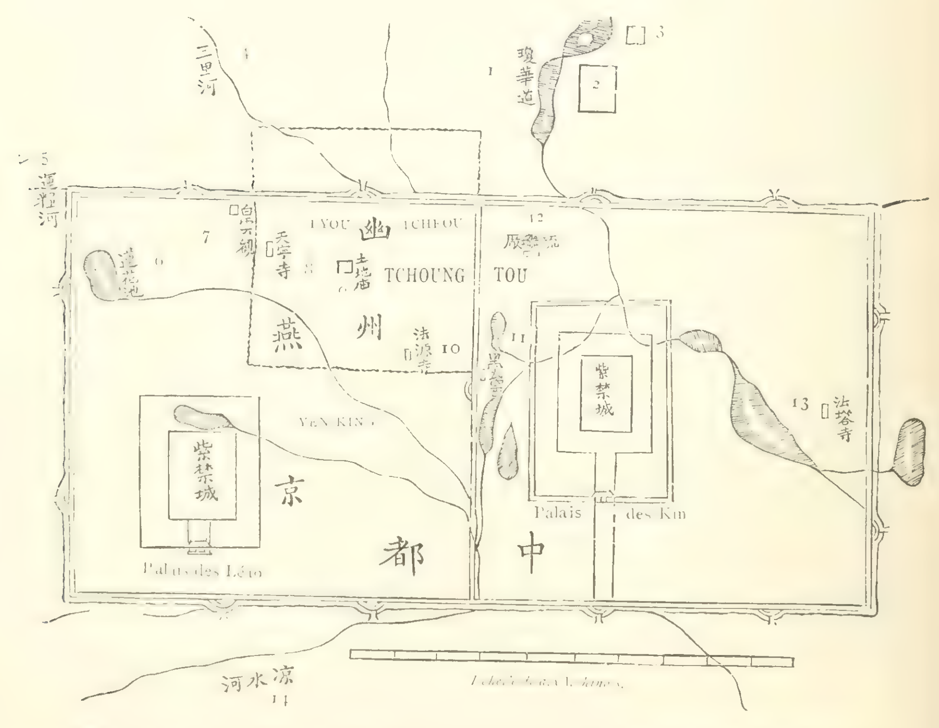
JADIS, à peu près à la place que devait plus tard occuper Péking, s'élevait la ville de *Ki.* En 1121 avant JÉSUS-CHRIST, elle fut donnée en apanage aux descendants de l'empereur *Yao*, par *Ou-ouang*, fondateur de la dynastie des *Tcheou* (ANNALES DE LA CHINE). On voit encore aujourd'hui dans un pavillon en tuiles jaunes, appelé *Hoang-t'ing* et situé à cinq *li* au nord-ouest de Péking, une stèle en marbre blanc sur laquelle l'empereur *K'ien-loung*, de la dynastie actuelle, a fait graver l'éloge de *Ki.* Une inscription dit que là était percée une des portes de la ville. C'est la seule donnée topographique au sujet de l'ancien *Ki.* Il est possible que tel ait été son emplacement, mais le mur en terre sur lequel est élevé le pavillon susdit était, comme nous le verrons plus loin, l'angle nord-ouest de la capitale mongole. De 723 à 221 avant notre ère, *Ki* est donné, dans les annales, comme la capitale du royaume de *Yen*, assez fameux en ces temps dans le nord de la chine. *Ki* fut pris et complètement détruit par *Ts'in-che-hoang-ti*, qui s'empara de toute la Chine en 221 avant JÉSUS-CHRIST.

II. — LA VILLE DE YEOU-TCHEOU.

Les *Han* reconstruisirent une nouvelle ville avec le même nom de *Ki*, puis de *Yen*. On donne encore maintenant dans les livres cette dernière appellation à Péking.

Sous la dynastie des *T'ang* (618-907 de l'ère chrétienne), la même ville s'appela *Yeou-tcheou*, et devint la résidence d'un gouverneur général militaire. Si, d'après l'inscription de l'empereur *K'ien-loung*, l'ancienne cité de *Ki* se trouvait à cinq *li* au nord-ouest de Péking, la ville qu'on rebâtit n'occupait pas le même emplacement que la première. En effet, le *Je-sia-kiou-ouen-k'ao*, grande compilation où se trouve réuni tout ce qui a été écrit sur Péking et les vingt-six districts qui en dépendent, nous apprend (Chap. XXXVII, p. 18) que, d'après un monument bien authentique, la porte ouest de la ville impériale actuelle, appelée *Si-ngan-men*, était à cinq *li* au nord-est de *Yeou-tcheou*. Une autre inscription porte que le temple *Min-tchoung-sse*, maintenant *Fa-yuen-sse*, fut bâti en 645 dans l'angle sud-est de *Yeou-tcheou*. Ainsi *Yeou-tcheou* occupait, au sud-ouest de Péking moderne, une petite partie de la ville tartare et une partie plus grande de la ville chinoise (voir le plan). En 986, elle fut prise par les *Léao* qui la détruisirent, et sur son emplacement bâtirent leur capitale.

III. — LA CAPITALE DES LÉAO.



1. K[illegible] — 2 et 3. Palais des Princes. — 4. San li-ho. — 5. A. A' Yun léang-ho : canal creusé par les Kin. — 6. [illegible] — 7. [illegible] — 8. T'ien-ning-sse. — 9. Tou-ti-miao. — 10. Fa-yuen-sse. — 11. Hee-eua-ya [illegible] — 12. [illegible] — 13. Fa-t'a-sse. — 14. Leang-choui-ho.

Les *Léao* appelèrent d'abord cette nouvelle ville *Nan-king*, capitale du sud, en opposition avec leur autre capitale située au nord dans le *Léao-toung*. En 1013, ce nom fut changé en celui de *Yen-king*. L'histoire et les monuments indiquent clairement la position de la nouvelle cité. Le *Je-sia* dit que l'endroit appelé maintenant *Léou-li-tch'ang* était, au temps des *Léao*, un faubourg est de *Yen-king*, nommé *Haï ouang tsoun*. A l'ouest du temple de l'agriculture, *Sien-noung t'an*, se trouve le four à briques *Héï-yao-tch'ang*, qu'une inscription place aussi à cette époque à l'est de la capitale. La ville avait trente-six *li* de circuit, elle était carrée, ses murs percés de huit portes avaient trente pieds de haut, et le palais impérial s'élevait vers l'angle sud-ouest. Enfin, on voit encore aujourd'hui un reste de murailles au nord, près du temple *Pè yun-kouan ;* et au sud, près du village *Ouo-fang-iin*, un angle de mur assez étendu que l'on s'accorde à regarder comme ayant fait partie des anciens remparts de la capitale des *Léao*. Ainsi la position relative de plusieurs monuments, le périmètre de son carré, un angle de ses remparts, la direction du mur du nord, ce sont là des données plus que suffisantes pour retracer sans peine le plan topographique de la capitale des *Léao* (V. le plan). En 1135, la dynastie tartare des *Kin* renversa celle des *Léao* et vint, en 1151, s'établir dans leur capitale.

IV. — LA CAPITALE DES KIN.

Les annales de cette dynastie *(Kin-che)* nous apprennent que les *Kin* ne détruisirent pas la capitale des *Léao*, mais l'agrandirent, c'est-à-dire, comme les documents historiques vont nous le montrer, bâtirent sur le côté est une autre ville qui, avec l'ancienne, forma la nouvelle capitale des *Kin* et fut appelée *Tchoung-tou*. Les *Kin* construisirent à l'intérieur de la ville une nouvelle résidence impériale. En dehors des murs et au nord, ils bâtirent des palais d'été et de vastes jardins, parmi lesquels est signalé le *K'ioung-hoa-tao*. C'est aujourd'hui le *Pè t'a-chan* qu'on voit dans la ville impériale. Il est dit d'ailleurs que la ville des *Kin* était au sud de la ville tartare. L'ouvrage *Pé-p'ing-t'ou-king-tche-chou* affirme de son côté que la capitale mongole fut construite à trois *li* au nord de la ville des *Kin*. Or, ces diverses désignations manqueraient d'exactitude, si l'emplacement de la capitale des *Kin* avait été le même que celui de la capitale des *Léao*. Marco-Polo dit que Kambalick était contigu à l'ancienne ville des *Kin*, et qu'une rivière seulement les séparait. Les deux cités avaient donc au moins à peu près la même longueur sur un de leurs côtés. Les temples indiqués dans la capitale des *Kin* : *Fa yuen sse*, *Kouang ngen-sse*, *Pè yun kouan*, *T'ien-ning sse*, *T'ou-ti miao*, se trouvent, il est vrai, dans l'ancienne capitale des *Léao*, mais on comprend que la ville nouvelle des *Kin* ne pouvait alors avoir de monuments. Le *Ta-kin kouo tche* dit que la ville avait douze portes et soixante-quinze *li* de périmètre. D'après le même auteur, elle était composée de quatre villes, et les Mongols pour s'en emparer durent faire le siège de chacune. Ces quatre villes étaient évidemment la ville des *Léao*, celle des *Kin* et leurs deux palais fortifiés. On peut conclure de ce texte, que le mur est des *Léao* n'avait pas été détruit et séparait encore les deux capitales, autrement l'auteur n'aurait pu parler que de trois villes : une grande enceinte unique, et celles des deux résidences impériales. Le *Taè-tsou-che lou* dit que *Houng-ou*, premier empereur des *Ming*, fit mesurer la ville du sud *(Nan tch'eng)*, et lui trouva environ trente *li*. C'était l'ancienne capitale des *Kin* prise toute seule, à laquelle, par rapport à la ville mongole appelée ville du nord, la désignation de ville du sud convenait parfaitement

bien. Ainsi, la capitale des *Léao* comptant trente-six *li*, celle des *Kin* trente *li*, on aurait, d'après ces données, un périmètre de soixante-six *li* pour l'ensemble de *Tchoung tou*. Elle s'étendait un peu moins à l'est, mais plus à l'ouest et plus au sud que la ville chinoise actuelle (V. le plan). C'est seulement lorsqu'on bâtit cette dernière vers le milieu du seizième siècle, que les murs de la capitale des *Kin* furent détruits. En 1215, Gengiskan renversa la dynastie des *Kin*, et pendant un demi-siècle leur cité fut le chef-lieu d'une province mongole. Koubilaïkan, petit-fils du conquérant, quitta *Karakoroum* et eut d'abord l'intention de restaurer la capitale des *Kin*, mais il aima mieux bâtir, en 1264, une nouvelle ville au nord de l'ancienne.

V. — LA CAPITALE DES YUEN.

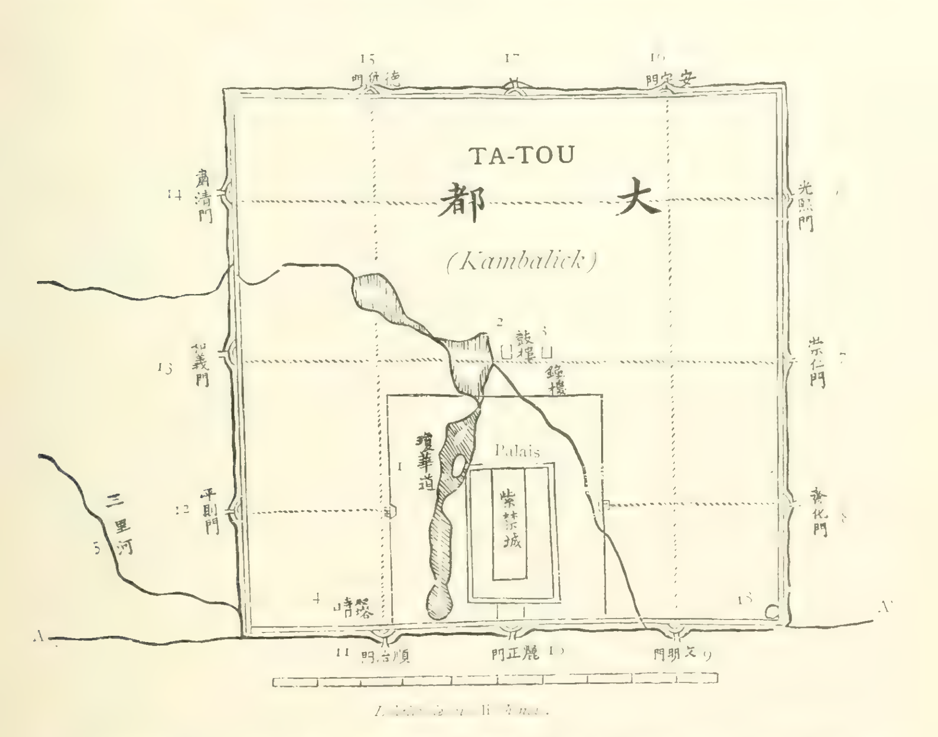
En 1271, cette nouvelle capitale fut nommée *Ta-tou* (grande capitale), en mongol Kambalick (ville du grand kan). Le *Je-sia* (Chap. XXX et suiv.) nous apprend que le palais des empereurs mongols occupait à peu près la même place que le palais impérial actuel. Il ajoute qu'en 1272, la tour de la cloche et celle du tambour furent bâties au milieu de la capitale. La tour du tambour n'a pas été détruite, mais celle de la cloche est récente, et l'ancienne se trouvait un peu plus à l'est, à l'endroit occupé maintenant par le temple *Ouan-ning-sse*. Les ouvrages chinois assignent ordinairement à Kambalick 60 *li* de circuit; d'après Marco-Polo, elle était carrée et avait 6 milles de chaque côté. Le *Yuen-che* donne les noms des onze portes de la ville, mais Marco-Polo et Odoric parlent de douze. Le *Tch'oung-ming-moung-yu-lou* dit que l'observatoire construit par les Mongols se trouvait à l'angle sud-est de la ville. Nous lisons dans le *Je-sia* (Chap. XXXVIII) que la muraille *méridionale* de Kambalick fut élevée à trente *pou* (pas) au sud du temple *K'ing cheou-sse*, aujourd'hui *Chouang-t'a sse*, c'est-à-dire à un *li* 30 plus au nord que le mur sud de Péking actuel. Il ajoute que *Houng-ou*, trouvant la capitale mongole trop grande, donna l'ordre de la diminuer de 5 *li*, en reportant la muraille *septentrionale* jusqu'au petit fleuve *Kao-léang-ho*. On voit encore, à 5 *li* au nord de cette rivière, les anciens murs en terre de Kambalick, avec deux ouvertures nommées *Toung-siao-kouan*, et *Si-siao-kouan*, évidemment à l'endroit où se trouvaient les anciennes portes. On admet généralement que les murailles *orientale* et *occidentale* de Kambalick étaient au même endroit que celles de la ville actuelle.

Sur ces données, on peut calculer exactement le périmètre de la capitale mongole; en effet, le mur septentrional de Péking actuel ayant été construit à 5 *li* plus au sud, et le mur méridional à 1 *li* 30 également plus au sud que celui de Kambalick, ceci donne pour le périmètre total 10 *li* en plus et 2,00 en moins, soit 7 *li* 40 en faveur de la capitale mongole. Or Péking ayant aujourd'hui 41 *li* 26, Kambalick devait avoir 48 *li* 66 (V. le plan). Si au contraire on veut retrouver à peu près le périmètre indiqué par les livres chinois, il faudrait adopter l'opinion de quelques auteurs qui pensent que les restes d'un mur en terre, courant à plus de 2 *li* parallèlement au mur est de la ville actuelle, depuis le canal de *T'oung-tcheou* jusqu'à la porte *Tsï-hoa-men*, faisaient partie du mur oriental de Kambalick.

VI. — LA CAPITALE DES MINGS. (PÉKING ACTUEL.)

En 1368, la dynastie chinoise des *Ming* chassa les Mongols, qui s'en retournèrent dans la terre des herbes, où ils reprirent leur vie nomade. *Houng-ou* (1368-1399)

changea d'abord le nom de *Ta tou* en celui de *Pé p'ing fou*. En 1400, *Young-lo* quitta définitivement *Nan-king* pour venir se fixer à *Pé p'ing fou*, qui s'appela désormais *Pé-king*, la capitale du nord. Ce n'est qu'en 1437 que les murs, jusque-là en terre battue comme ceux de Kambalick, furent revetus d'un parement de briques ; c'est

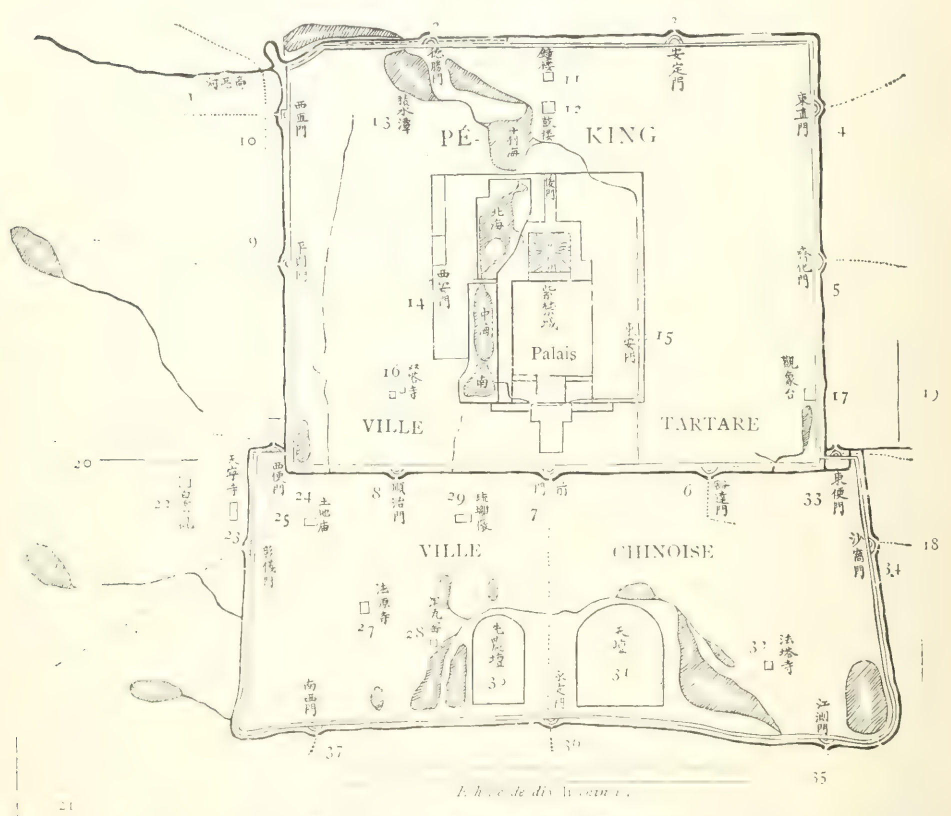


Echelle de [illegible] li [illegible].

1. K'ioung-hoa-tao. — 2. Kou-lo : Tour du tambour. — 3. Tchoung-lo : Tour de la cloche. — 4. Chouang-t'a-sse. — 5. San-li-ho. — 6. Kouang-si-men. — 7. Tch'oung-jen-men. — 8. Tsi-hoa-men. — 9. Ouen-ming-men. — 10. Li-tcheng-men. — 11. Choan-tche-men. — 12. P'ing-tse-men. — 13. Hoey-men. — 14. Sou-tsing-men. — 15. Te-[illegible]-men. — 16. Ngan-ting-men. — 17. Porte selon Marco-Polo et Odoric. — 18. Observatoire des Yuen. — A A Canal des Kin séparant Tchoung-tou de Kambalick.

ce qu'on nomme aujourd'hui la ville tartare, qui renferme la ville impériale *Hoang-tch'eng* et le palais impérial *Tseu-kin tch'eng*. Les murailles avec leurs créneaux ont quarante et un pieds de haut ; leur épaisseur est de soixante pieds à la base et de cinquante au sommet. Voici les mesures prises avec le plus grand soin par MM. Fleuriais et Lapied, officiers de la marine française, venus à Péking en 1874 pour observer le passage de Vénus.

Mur du Sud,	6.690 mètres ; soit 11 *li* 64.		
Mur du Nord,	6 790 mètres ; soit 11 *li* 81.	*Au total :*	
Mur de l'Est,	5.330 mètres ; soit 9 *li* 27.	23.720 mètres ; soit 41 *li* 26.	
Mur de l'Ouest,	4.910 mètres ; soit 8 *li* 54.		



É[illegible] de di[illegible] li[illegible]

1. K[illegible]. — 2. T[illegible]-men. — 3. Ngan-ting-men. — 4. Toang-tche men. — 5. Ts'i-hoa-men. — 6. Ha-ta-men. — 7. Ts'ien-men. — 8. [illegible]-tche-men. — 9. P'ing-tse-men. — 10. Si-tche-men. — 11. Tchoung-lo : Tour de la cloche. — 12. Kou-lo : Tour du tambour. — 13. Ki-ch[illegible]-t'an. — 14. Si-ngan-men. — 15. Toung-ngan-men. — 16. Chouang-t'a-sse. — 17. Observatoire. — 18. Canal de Toung-tcheou. — 19. Ancien mur est de Kambalick. — 20 et 21. Anciens remparts de Léao. — 22. Pe-yun-koan. — 23. T'ien-ning-sse. — 24. Si-pien-men. — 25. T'ou-ti-miao. — 26. Tchang-i-men. — 27. [illegible]-yen-sse. — 28. H[illegible]-miao. — 29. Léou-li-tch'ang. — 30. Temple de l'Agriculture. — 31. Temple du Ciel. — 32. [illegible]-t'a-sse. — 33. Toung-pien-men. — 34. Cha-[illegible]-men. — 35. Kiang-ts'e-men. — 36. Young-ting-men. — 37. Nan-[illegible]-men.

La ville chinoise, située au sud de la précédente et appelée *Nan-tch'eng*, ville du sud, fut construite en 1524 par *Léou-pè-ouen*, grand ministre de l'Empire, et entourée de murs en 1564.



CHAPITRE I

I. LA MYTHOLOGIE : P'AN-KOU, LES SAN-HOANG, FOU-SI, NU-KOA, LES PREMIÈRES ORIGINES DU PEUPLE CHINOIS : HOANG-TI, YAO, CHOUN, YU. — II. LA DYNASTIE DES TCHEOU : OUEN-OUANG, OU-OUANG, KIANG-T'AÈ-KOUNG, TCHEOU-KOUNG. MANIFESTATION DE BOUDDHA. SI-OUANG-MOU. — III. LES GRANDS PHILOSOPHES : LAO-TSE, CONFUCIUS, MOUNG-TSE.

I



Le père de l'Univers, dit la mythologie chinoise, fut *P'an-kou.* Ce personnage se métamorphosa : « sa » tête forma les montagnes ; ses yeux, les astres ; » ses cheveux, les arbres; ses veines, les rivières, » et c'est ainsi que fut créé le monde. » On le représente ordinairement vêtu de roseaux, travaillant dans les rochers, ou tenant en main le soleil et la lune.

A *P'an-kou* succédèrent les trois rois *(San-hoang)* : celui du ciel, celui de la terre et celui des hommes. Comme leurs noms l'indiquent, chacun a une fonction spéciale.

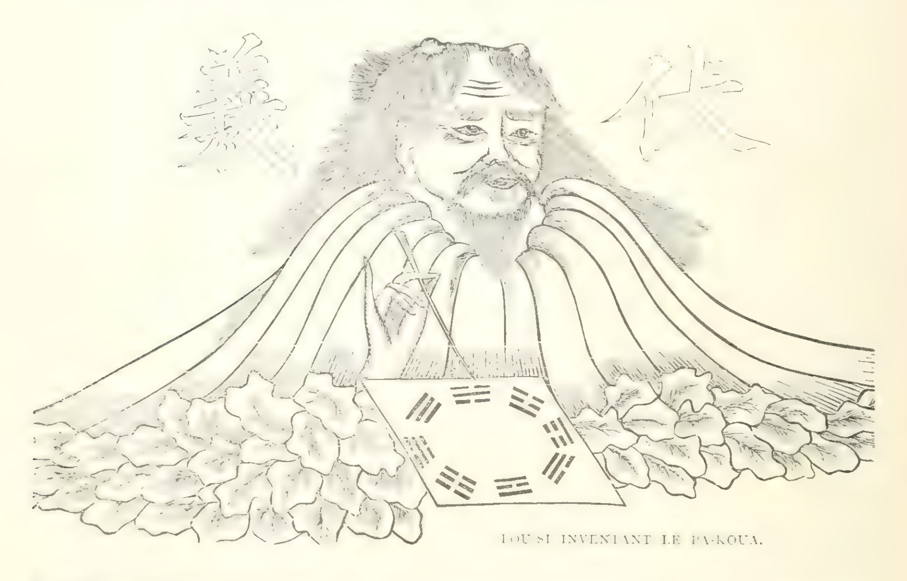
Après les trois rois, paraît *Fou-si ;* sa mère, dit l'auteur du *Li-Ki*, fut *Hoa-su ;* de son épouse *Nu-koa* naquirent deux fils : *Hoang-ti*
Chen-noung.
et C'était l'âge d'or ; « dans les tours du palais impérial, le *Foung-hoang* (Phénix) « faisait son nid ; le *Ki-lin*, couvert d'écailles, se promenait dans les jardins. »

Fou-si inventa les *Pa-koua*, figures numériques qui servaient, dit-on, à computer le cours des astres. On lui attribue aussi les deux instruments de musique nommés *Kin*, si fort en honneur autrefois parmi les Chinois.

Malgré la légende qui place son tombeau dans le *Ho-nan*, près de *Kaè-foung-*

jou, *Fou-si* ne peut pas être venu en Chine. Ni les *King* (livres sacrés), ni Confucius, ne font mention des générations qui précédèrent *Yao*. Les noms de *Fou-si* et de *Chen-noung*, son prétendu successeur, se trouvent, il est vrai, dans l'appendice du *Y-king*, mais Confucius ne dit nulle part qu'ils aient régné en Chine. Comment admettre que ce philosophe eût passé sous silence un fait si important, s'il l'avait cru authentique ? L'historien *Sse-ma-ts'ien*, que l'on a surnommé l'Hérodote de la Chine, ne parle point du règne supposé de *Fou-si*, et commence sa grande histoire par celui de *Hoang-ti*. Enfin, l'empereur *K'an si* lui-même, dans son commentaire du *Y-king*, en présence de toutes les fables débitées sur *Fou si*, a pensé devoir se taire sur ce personnage.

« *Fou-si* a été plus heureux en Europe que chez nous, dit le P. *K'o*, Jésuite chi-

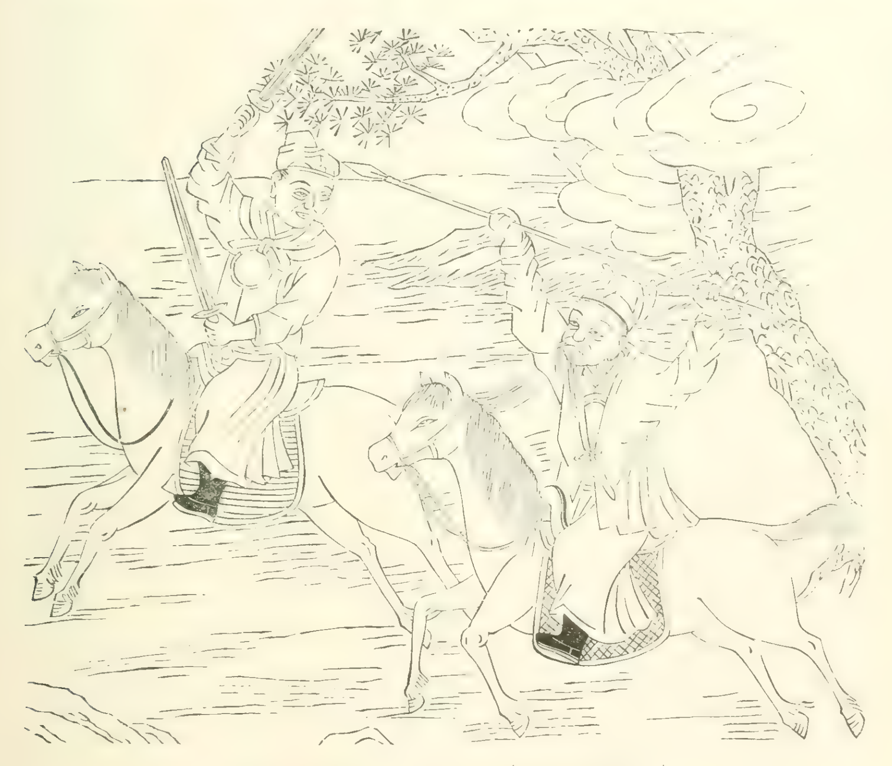


FOU-SI INVENTANT LE PA-KOUA.

» nois ; on le regarde au delà des mers comme le fondateur de notre monarchie, au » lieu que nos historiens ont affecté de n'en pas parler, et que ceux qui en parlent, » ne le font entrer dans nos annales que par manière de supplément et uniquement » pour en dire quelque chose. » (MÉMOIRES SUR LES CHINOIS, T. I, p. 131.)

Faut-il regarder *P'an kou*, les trois rois, *Fou-si*, comme de pures fictions ? C'est à la critique qu'il appartient de répondre ; à elle de recourir aux sources, de compulser les textes, d'établir la vérité. En lisant la Genèse, l'attention s'éveille et certains rapprochements se présentent à l'esprit : *P'an-kou* et les trois rois nous rappellent Noé et ses trois fils. Le roi des hommes, *Iou-tchao*, ne serait-il pas Cham ? Son fils, *Soui-jeu*, ne serait il pas Chus, fils de Cham ? Dans l'affirmative, *Fou-si*, fils de *Soui jeu*, serait Nemrod, fils de Chus. Si telle est la vraie succession généalogique, Nemrod *Fou-si* est le fondateur de Babylone ; c'est là qu'il règne avec sa mère Réa, la *Hoa-su* des Chinois ; c'est là, entre le Tigre et l'Euphrate, que se multiplient ses descendants.

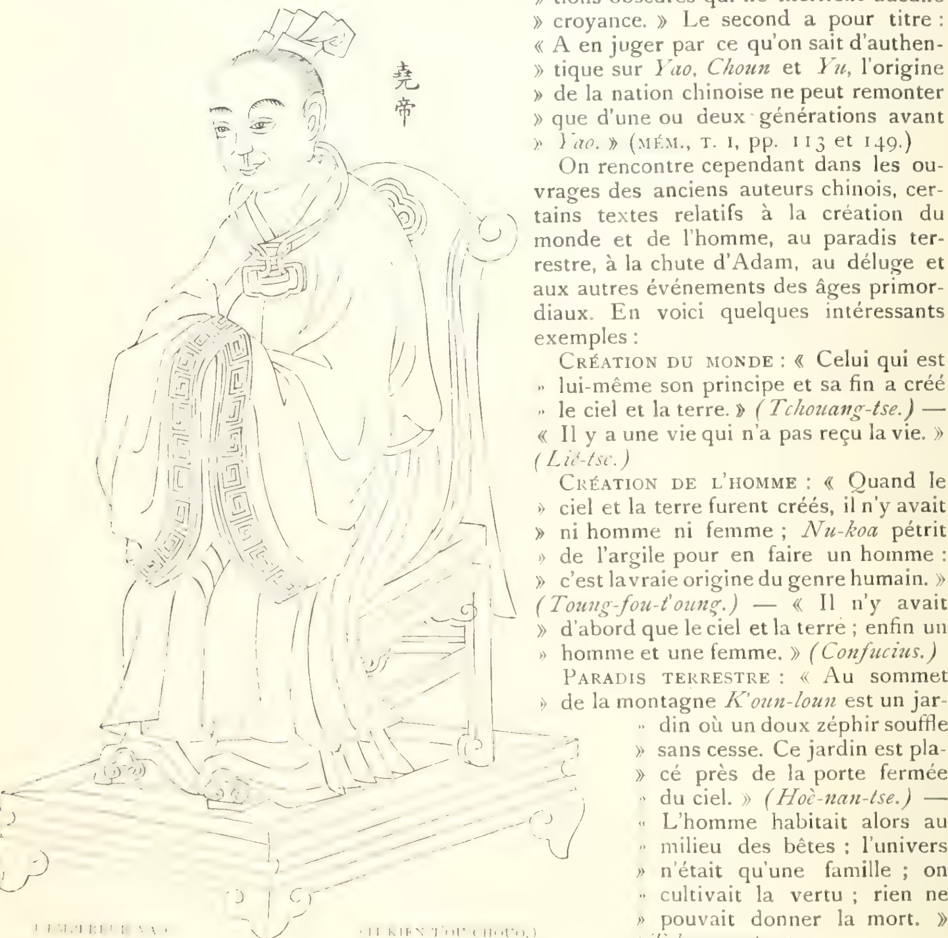
Mort dans sa ville d'Areck, qu'il avait construite pour son fils *Hoang-ti*, *Fou-si* laissa le gouvernement à sa femme *Nu koa*. Après elle, *Hoang-ti* et *Chen-noung* son frère se firent la guerre ; *Hoang-ti*, vaincu, fut obligé de passer l'Himalaya avec ses partisans, plus de 2.000 ans avant notre ère ; c'est le fondateur de l'empire Chinois. Le célèbre P. Gaubil semble partager cette opinion : « Je suis porté à croire, dit-il, que *Hoang-ti* a été le premier empereur chinois... ; que *Chen-noung* et



HOANG TI COMBATTANT TCHE-IOU. (TEMPS FABULEUX.)

Fou-si ont été princes ou chefs des Chinois, mais dans le voyage des environs de Babylone ou autres pays voisins de la Chine. » (MÉM., T. XVI, p. 281.) *Hoang-ti*, pendant son très long règne, s'avança, croit-on, assez loin dans l'est, et son fils étant mort, il laissa le trône à son petit-fils *Tchouan-su*. Ce nouveau chef arriva jusqu'aux monts *T'ien-chan* et au *Kou-kou-noor*. Le nom de *T'aè-yuen-fou* (première origine), donné à la capitale du *Chan-si*, semble indiquer que la colonisation commença par cette province. A *Tchouan-su* succédèrent *Ti-k'ou* et *Ti-tche*, dont il est peu parlé. Pendant toute cette période, les empereurs n'étaient que des chefs de colonnes,

s'avançant peu à peu vers l'est sans créer aucun royaume. Leur marche était difficile, les eaux couvraient encore de vastes régions. L'auteur déjà cité, le P. *Ko*, a écrit sur cette époque deux articles dont l'un est intitulé : « Tout ce qu'on raconte » sur les temps qui ont précédé *Yao*, n'est qu'un amas de fables et de tradi» tions obscures qui ne méritent aucune » croyance. » Le second a pour titre : « A en juger par ce qu'on sait d'authen» tique sur *Yao*, *Choun* et *Yu*, l'origine » de la nation chinoise ne peut remonter » que d'une ou deux générations avant » *Yao*. » (MÉM., T. I, pp. 113 et 149.)



L'EMPEREUR YAO. (TI KIEN T'OU CHOUO.)

On rencontre cependant dans les ouvrages des anciens auteurs chinois, certains textes relatifs à la création du monde et de l'homme, au paradis terrestre, à la chute d'Adam, au déluge et aux autres événements des âges primordiaux. En voici quelques intéressants exemples :

CRÉATION DU MONDE : « Celui qui est » lui-même son principe et sa fin a créé » le ciel et la terre. » *(Tchouang-tse.)* — « Il y a une vie qui n'a pas reçu la vie. » *(Lié-tse.)*

CRÉATION DE L'HOMME : « Quand le » ciel et la terre furent créés, il n'y avait » ni homme ni femme ; *Nu-koa* pétrit » de l'argile pour en faire un homme : » c'est la vraie origine du genre humain. » *(Toung-fou-t'oung.)* — « Il n'y avait » d'abord que le ciel et la terre ; enfin un » homme et une femme. » *(Confucius.)*

PARADIS TERRESTRE : « Au sommet » de la montagne *K'oun-loun* est un jar» din où un doux zéphir souffle » sans cesse. Ce jardin est pla» cé près de la porte fermée » du ciel. » *(Hoè-nan-tse.)* — « L'homme habitait alors au » milieu des bêtes ; l'univers » n'était qu'une famille ; on » cultivait la vertu ; rien ne » pouvait donner la mort. » *(Tchouang-tse.)*

CHUTE D'ADAM : « Le désir » immodéré de la science a perdu le genre humain » *(Hoè-nan-tse.)* — « La » gourmandise a perdu le monde ; il ne faut pas écouter les paroles de la femme. » *(Lo pi.)*

DÉLUGE : « Les eaux immenses se sont répandues et ont submergé toutes choses. »

(*Confucius.*) — « Sous *Yao*, l'empire n'était pas formé ; les eaux stagnantes couvraient » de tous côtés la campagne. » (*Moung-tse.*)

Ces passages se rapprochent d'une façon très remarquable du texte mosaïque ; leurs auteurs, qui vivaient 500 ans avant notre ère, avaient eu sans doute quelques relations avec le peuple Juif, comme nous le verrons plus loin.

L'empereur *Yao* est mieux connu que ses prédécesseurs. On peut dire que les temps historiques commencent à partir de son règne ; les livres sacrés des Chinois le nomment dès la première page. Il arriva jusque dans la province du *Pé-tche-ly*, et vint habiter *Tang-sien*, près de *Pao-ting-fou*. *Yao* associa à l'empire son gendre *Choun*, et celui-ci, après être monté sur le trône, s'adjoignit *Yu*, appelé par tous les auteurs « le Grand *Yu* ». C'est à ce dernier que revient la gloire d'avoir fait écouler les eaux et desséché les vallées, au moins dans le nord de la Chine. *Yu* n'était encore que le ministre de *Choun* quand il commença ses travaux d'assèchement. Il paraît probable que la plaine de *Yen-king*, où l'on entre par *Tck'a-tao* au nord-ouest de Péking après avoir passé la première chaîne de montagnes, était sous l'eau ; ce pays en effet forme cuvette, et c'était là que venaient se déverser, sans aucune issue, les eaux du fleuve *Houn-ho* et de ses affluents. D'après la tradition, *Yu* fit percer la montagne qui se trouve au nord-ouest de *Hoè-laè-sien*, et ouvrit ainsi un passage aux eaux. Ce lieu est fort intéressant, on le nomme *Tchou-koung-ho ;* tout y accuse un travail de main d'homme. La rivière se précipite, en mugissant, au travers des montagnes par des trouées sauvages ; elle redescend jusqu'au superbe pont de *Lou-keou-k'iao*, pour aller se jeter dans le *Pé-ho*, puis se perdre définitivement dans le golfe du *Pé-tche-ly*.

L'EMPEREUR YU. (TI-KIEN TOU CHOUO.)

Le P. *Ko*, dans sa liste des dynasties, omet les deux premières, en disant que « la durée et le nombre des empereurs de ces dynasties n'ont rien de clair ni de certain ». Passons donc de suite à celle des *Tcheou*, qui compte trente-cinq empereurs.

II

Le dernier empereur de la dynastie précédente se nommait *Tcheou-sin ;* c'était un tyran détesté des princes feudataires et du peuple.



OUEN-OUANG. (OUAN-SIAO-T'AN.)

En ce temps-là vivait un homme remarquable appelé *Ouen-ouang*, souverain du petit royaume de *Si-pé ;* son père *Ki-li* et sa mère *T'aè-jen* l'avaient élevé dans la vertu. Il gouvernait son royaume avec la plus grande sagesse, et les sujets de *Tcheou-sin* eurent recours à lui pour se délivrer du tyran. Plus de quarante princes le supplièrent d'accepter le trône. Accusé auprès de l'empereur, il fut mis en prison, et c'est pendant sa détention qu'il écrivit sur les *Pa-koua* ses « Commentaires » qui ont été conservés jusqu'à nos jours. Mis en liberté, il se retira dans son petit royaume, et après un règne de cinquante ans, il mourut dans la 97e année de son âge. C'est le père du fameux *Ou-ouang*, fondateur de la dynastie des *Tcheou*. L'histoire dit qu'il eut une très nombreuse postérité et jusqu'à cent fils; on le représente habituellement entouré de petits enfants jouant avec lui.

Ou-ouang, second fils de *Ouen-ouang*, succéda à son père et fut pendant treize ans simple prince de *Si-pé*. Se rendant à la prière des Grands de l'empire, il prit les armes avec plus de huit cents petits princes pour détrôner

Tcheou-sin, qui malgré sa nombreuse armée fut complètement défait. *Ou-ouang* fut proclamé empereur, et tous les princes le reconnurent pour leur légitime souverain ; voulant conserver leur amitié, il donna à chacun d'eux un fief important. C'est alors que les seigneurs de la famille d'*Yao* reçurent en apanage la ville de *Ki*, comme nous l'avons dit dans l'Introduction ; ses frères qui l'avaient aidé, reçurent également des principautés particulières, et aucun de ceux qui avaient travaillé à son élévation ne fut oublié. Il rétablit les cérémonies anciennes, composa une nouvelle musique, remit en ordre le calendrier et fit les plus sages règlements pour la prospérité de l'empire. Sous son règne, qui dura sept ans, on commença à exploiter des mines de cuivre, à frapper monnaie et à faire des vases de bronze et d'autre métal. *Ou-ouang* mourut à la 92e année de son âge, vers l'an 1116 avant Jésus-Christ. Sa mort fut un sujet de deuil pour tout l'empire ; on honora sa mémoire en lui élevant un superbe tombeau.



PORTRAIT DE L'EMPEREUR OU-OUANG. (OUAN-SIAO-T'AN.)

L'histoire nous a conservé le nom de quelques personnages célèbres qui vécurent au temps de *Ouen-ouang* et de *Ou-ouang* : le premier est *T'aè-koung*, qui s'appelait aussi *Chang* et *Lu*. Homme simple et sans ambition, il vivait pauvrement du travail de ses mains quand un jour, pêchant à la ligne, il trouva, d'après l'histoire chinoise, une pierre de jade sur

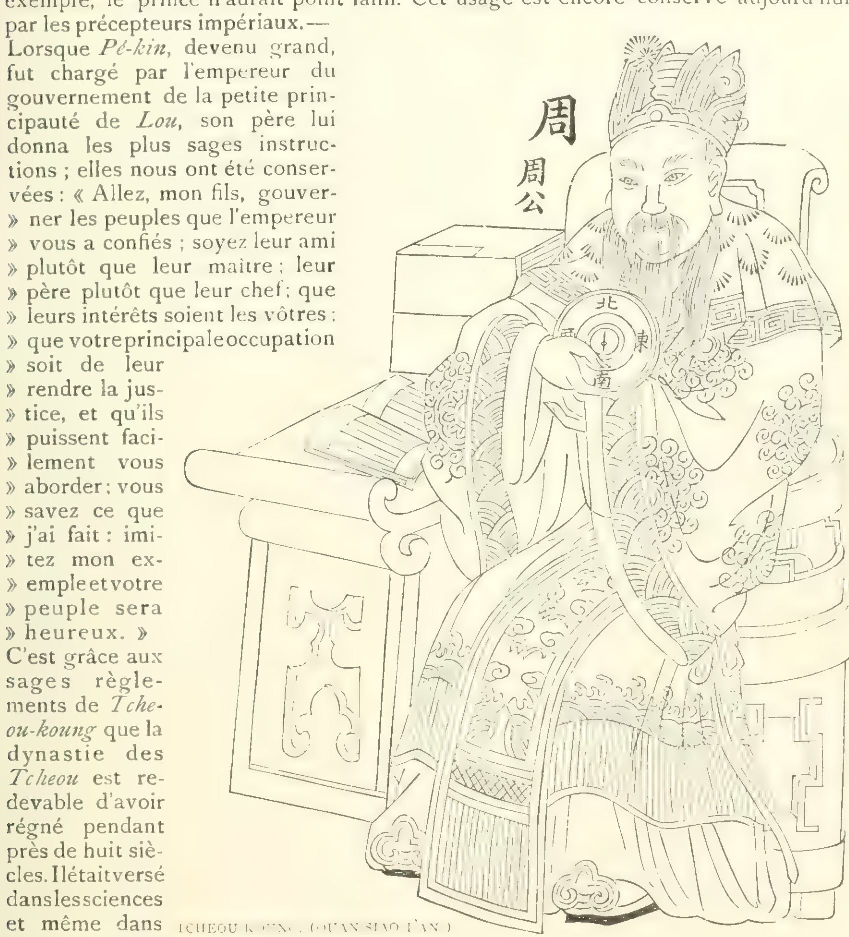
laquelle étaient gravés ces mots : « *Tcheou* recevra l'ordre du ciel, et *Lu* sera son ministre. » Peu après, *Ouen-ouang*, sur le point de partir à la chasse, consulta les sorts afin de savoir s'il y serait heureux. Les sorts répondirent qu'il ne trouverait ni tigre, ni léopard, ni ours, ni dragon, mais bien un sage capable d'être ministre d'un grand prince. *Ouen-ouang* rencontra *T'aè-koung* et, charmé de sa sagesse, il le fit monter sur son char, le prit pour conseiller et enfin pour premier ministre. *T'aè-koung* contribua puissamment à l'élévation de la dynastie et, pour prix de ses éminents services, il reçut le titre de *Koung*. Il a laissé plusieurs ouvrages sur l'art de la guerre et sur la manière de bien gouverner; ses œuvres sont encore estimées aujourd'hui.



KIANG T'AE-KOUNG [illegible]

Le second personnage remarquable de cette dynastie fut *Tcheou-koung*, propre frère cadet de *Ou-ouang*. Lorsque celui-ci monta sur le trône, il choisit *Tcheou-koung* pour premier ministre, charge qu'il occupa ensuite sous *Tch'eng-ouang* devenu empereur après la mort de *Ou-ouang*, son père. *Tcheou-koung*, chargé de la régence, montra pour le jeune empereur, son neveu, une inviolable fidélité et une abnégation à toute épreuve. Il avait un fils nommé

Pé-kin, qu'il éleva avec le plus grand soin ; ce jeune homme suivait les leçons données par *Tcheou-koung* à l'héritier présomptif de la couronne, et, lorsque celui-ci faisait quelque faute, c'est *Pé-kin* qui était puni, sous prétexte que, sans son mauvais exemple, le prince n'aurait point failli. Cet usage est encore conservé aujourd'hui par les précepteurs impériaux. — Lorsque *Pé-kin*, devenu grand, fut chargé par l'empereur du gouvernement de la petite principauté de *Lou*, son père lui donna les plus sages instructions ; elles nous ont été conservées : « Allez, mon fils, gouverner les peuples que l'empereur » vous a confiés ; soyez leur ami » plutôt que leur maître ; leur » père plutôt que leur chef ; que » leurs intérêts soient les vôtres ; » que votre principale occupation » soit de leur » rendre la justice, et qu'ils » puissent facilement vous » aborder ; vous » savez ce que » j'ai fait : imitez mon exemple et votre » peuple sera » heureux. » C'est grâce aux sages règlements de *Tcheou-koung* que la dynastie des *Tcheou* est redevable d'avoir régné pendant près de huit siècles. Il était versé dans les sciences et même dans l'astronomie ; disgracié plusieurs fois, par suite des intrigues de ses ennemis, il demeura fidèle jusqu'à sa mort, reprenant sans amertume le pouvoir dès qu'il était rappelé à la cour. Il mourut plein de gloire, et l'empereur lui fit construire un tombeau magnifique près de celui de *Ou-ouang*.



TCHEOU K...NG. (OUAN SIAO T'AN.)

Cha-kia-mou-ni, ou Bouddha, naquit dans le royaume de Mogada en Behar, sur les bords du Gange, de l'illustre famille des *Cha-kia*. L'histoire officielle, appelée

T'oung-kien ou *Kang-kien*, place la naissance de Bouddha à l'an 1031, mais les annales des *Ouée* (386-550) la fixent clairement à l'année 687. Cette date est regardée comme très probable par les derniers critiques. Bouddha vécut 79 ans, et sa mort a dû arriver vers l'année 644 avant Jésus-Christ.

D'après les livres de ses sectateurs, « Bouddha avait un teint d'or, un corps sans » tache comme la pierre de jade ; ses cheveux étaient de la couleur du « lapis lazuli » » et retombaient en boucles arrondies, n'étant ni mêlés ni crépus ; il possédait ainsi » toutes les beautés. »

La religion de Bouddha, ou de *Fo*, se répandit d'abord dans l'Inde ; mais elle ne fut officiellement acceptée en Chine que la 67e année de l'ère chrétienne. On lit, en



MANIFESTATION DE BOUDDHA. (LIVRE BOUDDHISTE : TO-KING.)

effet, dans l'histoire chinoise : « Sous le règne de *Ming-ti*, quinzième empereur de » la dynastie des *Han* (65 ans après J.-C.), le souverain, inspiré par un songe, » envoya en Occident les deux mandarins *Tsaè-tsing* et *Tsin-king*, avec ordre de ne » point revenir avant d'avoir trouvé le Saint que le Ciel lui avait fait connaître. » C'était à peu près le temps où saint Thomas prêchait dans l'Inde la foi chrétienne, » et, si ces mandarins eussent suivi leurs ordres, peut-être que la Chine eût profité » de la prédication de cet Apôtre ; mais les dangers de mer qu'ils craignaient, les » obligèrent de s'arrêter à la première Isle, où ils trouvèrent l'idole de *Fo* ou *Foé*, qui » avait déjà corrompu les Indes, plusieurs siècles auparavant, de son exécrable » doctrine. » (P. LECOMTE, p. 417.) Deux ans après, ces émissaires revinrent à *Lo-yang*, ville située près de *Kaë-foung-fou* dans le *Ho nan*, où se trouvait la cour. Ils rapportaient la statue de Bouddha ou *Fo*, et c'est ainsi que le Bouddhisme fut introduit dans l'empire.

On rencontre fréquemment dans les livres chinois le mot *Saint* appliqué à *Soui jen*, à *Fou-si*, à Confucius, quelquefois à Bouddha, souvent aux empereurs. Cette qualification se donne à tous les grands personnages qui se sont illustrés à un titre quelconque ; l'empereur *K'ang-si*, de la dynastie régnante, en a été honoré.



SI-OUANG-MOU. (SIEN-FO-TSI-TSOUNG.)

On voit par là qu'il ne faut point confondre ce mot *Saint*, indiquant une distinction donnée à des hommes éminents, avec l'idée du *Saint par excellence*, du *Saint par essence*, conservée par la tradition chez tous les peuples de l'univers qui l'attendaient selon ces paroles du prophète : « *Et erit expectatio gentium.* » Cette croyance primordiale, commune à toutes les nations, avait été entretenue et ravivée chez les Chinois par leurs rapports constants avec l'Occident : *Mou-ouang*, mille ans avant le CHRIST, était allé jusqu'à Babylone et jusqu'en Palestine ; *Lao-tse* avait été dans l'Ouest jusqu'aux environs du Pamir, et peut-être plus loin ; les Juifs, persécutés, s'étaient de leur côté répandus dans toute l'Asie, cinq ou six siècles avant notre ère ; aussi les disciples de Confucius, l'interrogeant un jour sur le Saint, lui demandèrent : « Un tel est-il le Saint ? — Non, répondit-il. — Tel autre est-il le Saint ? — Non. — » Vous-même êtes-vous le Saint ? — Non. — Où se trouve donc le Saint ? » Alors » le maître prononça solennellement ces mots : « *Si-fang-tche-jen, iou-cheng-tche-ien !* » Les hommes de l'Occident ont le *Saint !* » Dans la suite, les Bouddhistes vou-

lurent appliquer ces paroles mémorables à Bouddha, mais ils furent victorieusement réfutés par tous les interprètes chinois du texte de Confucius.

Le livre *Sien-fo-tsi-tsoung* nous apprend que *Mou-ouang* alla, vers l'an 1005 avant Jésus-Christ, rendre visite à une princesse fameuse de l'Occident. Elle se nommait *Si-ouang-mou* (mère du roi de l'Ouest). Elle régnait à *K'oun-loun*, habitait un palais remarquable par ses jardins appelés *Lang-foung*, ses édifices de marbre et de jaspe, sa tour de neuf étages et ses eaux limpides. *Mou-ouang* offrit à *Si-ouang-mou* des présents magnifiques, puis revint en Chine. *K'oun-loun* était, ce semble, Babylone, où Sémiramis avait régné longtemps. Pour les Chinois, *Si-ouang-mou* ne fut jamais qu'un personnage mystérieux dont le royaume, d'après l'historien *Sse-ma-ts'ien*, était situé du côté de la Perse. L'histoire nous dit encore que, sous le règne de *Tch'eng-ouang*, des hommes du *Ni-li* vinrent à la cour. Ce royaume était peut-être l'Égypte, et ces voyageurs, des Juifs ; car nous savons qu'ils vinrent en Chine sous la dynastie des *Tcheou*, probablement lors de leur captivité à Ninive, au temps de Nabuchodonosor.



LAO-TSE. (SIEN-FO-TSI-TSOUNG).

III

Sous la dynastie des *Tcheou* naquirent les grands philosophes. *Lao-tse* fut le premier et vint au monde dans la province de *Hou-Kouang* (aujourd'hui le *Hou-pé*), l'an 604 avant Jésus-Christ. Il précédait Confucius de 52 ans. A la même époque, Nabuchodonosor montait sur le trône de Babylone. On raconte qu'il naquit à l'âge de 81 ans, avec des cheveux blancs ; de là son nom *Lao-tse* (vieillard enfant). Si l'on compare Confucius à Socrate, on pourrait dire que *Lao-tse* ressemble à Diogène. Il est représenté monté sur un bœuf, avec un air insouciant qui fait penser à la lanterne et au tonneau du philosophe de Laërte. Il voyagea en Occident, probablement en Perse, soit par l'Himalaya, soit par Samarkande, et put avoir des rapports avec les sectateurs de Bouddha, peut-être même avec les Juifs. On sait peu de chose de positif, sinon qu'il eut une entrevue avec Confucius, dans laquelle il lui reprocha son faste et sa vanité : « Le sage, lui dit-il, » aime l'obscurité et fuit les emplois ; celui qui est vraiment vertueux ne fait pas » étalage de sa vertu, et ne l'annonce pas à tout le monde. » Confucius fut peu flatté ; aussi dans ses conférences avec ses disciples parle-t-il bien rarement de *Lao-tse*. — Voyant l'empire en décadence, ce philosophe se retira au *Hou-kouang*,

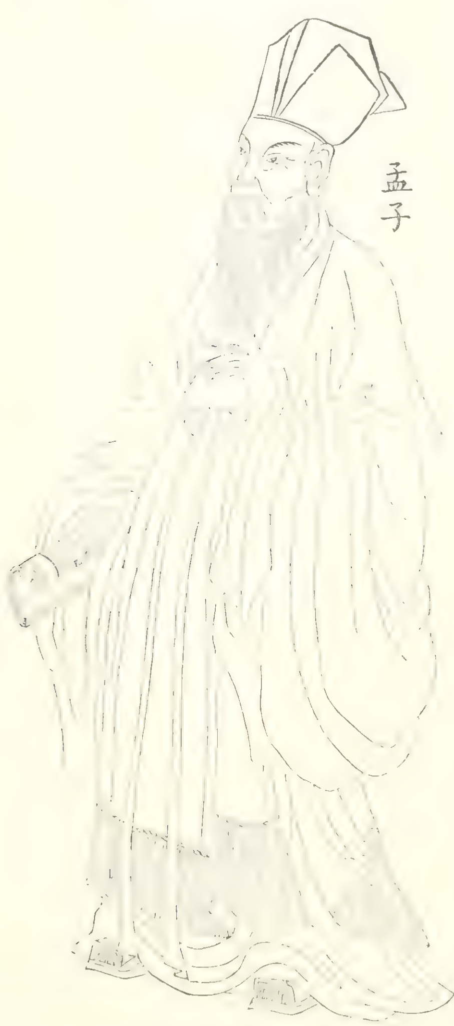
et y composa, dit-on, son livre intitulé *Toa teu-king*, Traité sur la vertu et la raison, qu'on a dit plus tard dater seulement des *Han*. *Lao-tse* disparut tout à coup, sans qu'on ait jamais pu savoir ce qu'il était devenu. Les *Tao-che*, ses sectateurs, sont très nombreux en Chine ; ils y possèdent de belles pagodes. Les temples officiels (*Kouan-ti-miao*) sont administrés par eux ; ils adorent des divinités diverses : le dieu de la Guerre (*Kouan-iu*), le dieu des Enfers (*Yen-ouang*), le dieu de la Longévité (*Lao che ou-sin*), les huit Immortels (*Pa-sien*), etc. Le taoïsme est une des trois religions reconnues par l'État.



STATUE DE CONFUCIUS. (TEMPLE DE YEN-TCHEOU-FOU)

La vingtième année de *Lingouang*, empereur des *Tcheou*, *Koung fou-tse* (Confucius) naquit à *Lou*, aujourd'hui *Yen-tcheou-fou*, du temps de *Siang-koung*, prince de ce royaume, l'an 552 avant JÉSUS-CHRIST ; il était contemporain de Pythagore. Sa mère se nommait *Tchen-tsaè* et son père *Chou-léang-ho*. Vers

l'âge de trois ans, il perdit son père ; sa mère mourut lorsqu'il n'avait encore que 16 ou 17 ans. A 19 ans, il se maria avec la fille de *Kien-kouan*, du royaume des *Soung*, et en eut un fils qu'il nomma *Pé-yu*. — Confucius était d'une haute taille ; il avait la poitrine et les épaules larges, le teint olivâtre, les yeux grands, la barbe longue et noire, le nez un peu aplati, la voix forte et retentissante : voilà du moins ce qu'en disent les auteurs chinois. Il alla visiter *Lao-tse* dans la capitale des *Tcheou*, puis il se rendit dans le petit royaume de *Tsi* et devint l'ami du roi. A 42 ans, il revint dans sa patrie et ouvrit une école ; mais il n'avait encore exercé aucune charge publique. Le prince de *Lou* lui confia l'administration de la ville de *Tchoung-tou*, puis le nomma ministre de la Justice ; enfin, à l'âge de 56 ans, il occupa le poste de grand ministre du roi *Ting-koung*. Obligé d'abandonner cette charge à cause d'une discussion violente sur les Rites, il quitta le royaume et visita la principauté de *Ouée*, ainsi que d'autres petits royaumes. Ses voyages durèrent 14 ans, puis il revint dans sa patrie, où, sans lui donner aucune charge, le roi de *Lou* le prit pour conseiller. C'est alors qu'il fit un long travail de révision sur les livres anciens, le *Y-king*, le *Chou-king*, le *Che-king* et le *Li-ki*, qu'il expurgea et mit en ordre. Il composa aussi le *T'choun-ts'iou*, et il mourut en l'année 479 avant Jésus-Christ, à l'âge de 73 ans, dans la ville de *Lou (Yen-tcheou-fou)*. On lui fit de pompeuses funérailles ; son tombeau fut élevé au nord de la même ville et, deux ans après sa mort, on bâtit une pagode en son honneur.



MOUNG-TSE (OUAN-SIAO-T'AN.)

Les descendants de Confucius habitent encore dans cette ville. Leur chef porte le nom de *Cheng-koung*, qui veut dire saint prince ; et il reçoit, même de l'empereur, des honneurs extraordinaires. Il a son palais à Péking, le *Cheng-koung-fou*, dans la partie ouest de la ville tartare. Le chef actuel de la famille est un jeune homme, qui vient de se marier il y a quelques années à la capitale ; il

habite ordinairement le magnifique palais de *Yen-tcheou-fou.* Dans cette même ville on voit une très belle statue de Confucius placée dans une pagode remarquable qui lui a été consacrée. La gravure (page 35) est tirée de l'ouvrage chinois *K'iue li tche,* Mémoires sur la patrie du célèbre philosophe. On peut visiter à Péking le temple de Confucius et son superbe portique ; il est situé près de la salle des Examens littéraires.

Moung-tse naquit dans le petit royaume de *Tsou*, dans le *Chan-toung*, au commencement du IVe siècle avant Jésus-Christ. Il était contemporain de Socrate et d'Aristote. Son père se nommait *Ki-koung-y*, et sa mère *Tchang che. Moung tse* est l'auteur du fameux livre classique qui porte son nom, et sa doctrine ne diffère de celle de Confucius que dans la manière de l'énoncer et de l'expliquer. On le représente comme un homme sévère, d'un port grave et majestueux. Il mourut à l'âge de 84 ans. Sa mémoire est honorée presque à l'égal de celle de Confucius, et dans les pagodes dédiées à ce philosophe *(Ouen-miao)*, son image se trouve au premier rang. Il est un des grands assesseurs de Confucius qui portent le titre de *Ya-cheng*, ou saints du second degré.



TAOÏSME. STATUE DE KOUAN IU, DIEU DE LA GUERRE.
PORCELAINE SAN-TSAÉ K'ANG SI.
(COLLECTION GRANDIDIER.)

Nous ne saurions mieux terminer ce chapitre qu'en donnant quelques extraits du P. Kircher (Chine illustrée, 3e partie, chap. I : *De l'idolâtrie des Chinois) :*

« Les Chinois font mention de trois sortes de sectes : La première est celle des savants, la seconde celle de *Sciaguia* (le bouddhisme), et la troisième celle de *Lanzu (Lao-tse) ;* voilà les trois différentes religions qui sont reçues des Chinois, et généralement de tous les peuples voisins. La véritable secte des savants de la Chine qui est très ancienne dans cet empire, a le gouvernement de l'État, parce qu'elle est la mieux fournie de livres et la plus estimée de toutes les autres. Celle-ci reconnait pour son auteur un certain Confucius qu'ils estiment être un prince philosophe. Voici comme en parle Trigautius dans son *Expédition chrétienne dans la Chine :* « Ils (les Chinois) assurent que l'office de » sacrifier au Roi du Ciel et de lui rendre les honneurs dus à la divinité, n'appar- » tient qu'à la suprême dignité de l'empire ; et c'est pour ce sujet, sans doute, qu'il » y a deux temples magnifiques dans les deux villes principales de son État, savoir, » dans celles de *Nan-king* et de *Pé-king*, dont l'un est dédié au Ciel et le second à » la Terre ; c'était dans ceux-ci que le roi sacrifiait autrefois en personne, et ce sont » ceux-là mêmes, parmi lesquels on voit de très graves magistrats, qui y font l'office



TAOÏSME.
LE PHILOSOPHE AYANT TROUVÉ LE [illegible], CHAMPIGNON DE L'IMMORTALITÉ. [illegible]

» de sacrificateurs, et y présentent au Ciel et à la » Terre grand nombre de bœufs et de moutons en » sacrifices, avec des cérémonies extraordinaires. » Enfin, comme les lois ordonnent qu'il n'y aura » point de ville qui n'ait un temple dédié à ce dieu » Confucius, que je viens de nommer, il arrive » aussi que les savants, qui le reconnaissent pour » le prince des philosophes chinois, n'en ont pas » d'autre que celui qui lui est consacré, lequel est » bâti pour l'ordinaire près des universités, ou » joignant la maison du magistrat, qui tient le » premier rang parmi les doctes. On voit dans ce » temple la statue de ce dieu toute chargée de » lettres, ou bien on trouve à sa place son nom » écrit en lettres d'or sur une table dont les carac- » tères sont de la hauteur d'une coudée. On » découvre, à côté de cette même statue, celles de » quelques-uns des disciples de ce Confucius que » les Chinois ont mis au nombre des dieux, et » qu'ils estiment beaucoup moindres que leur maî- » tre. Tous les magistrats de la ville s'assemblent » dans ce temple deux fois le mois, savoir : au » temps du renouveau et du plein de la lune ; et » la coutume de ces personnes est d'adorer ce dieu » avec de profondes inclinations, avec des cierges » allumés, de l'encens et des parfums, après avoir » quitté toutes les marques de leur doctorat. » Voilà de quelle manière ces savants adorent cette fausse divinité, qui est presque la même que celle dont se servaient les Égyptiens, lesquels offraient des sacrifices à Mercure le premier jour du mois de *Toth*. Tous les temples sont ornés de statues de Confucius, et l'on en voit de toutes façons, les unes étant fort grandes, les autres médiocres, et les autres plus petites ; de sorte qu'on peut porter ces dernières avec facilité. J'ai eu la satisfaction d'en considérer et toucher une que le P. Nunnius Mascarenias, assistant du Portugal, m'avait donnée, laquelle m'a fait voir la vérité de ce que je dis.

» La seconde secte des Chinois est appelée *Sciaguia*, ou *Omyto* (bouddhisme). L'introduction de cette détestable loi est venue du côté de l'Occident, et a été portée du royaume qu'on appelle *Trenio* ou *Sciuro* dans la Chine. Le P. Trigault nous assure que ces royaumes sont appelés du seul nom de *Indostan*, et que leur situation est entre l'Inde et le Gange. Si nous recherchons maintenant l'origine de cette secte, nous trouverons que les personnes qui se piquaient de science

(comme les *Bramanes, les Perses et les Bactriens*, qui habitaient dans tout le pays de l'*Indostan*), ont été les introducteurs de toutes ces erreurs et de toutes ces idolâtries ; et on ne doutera plus que ce ne soient eux qui ont causé tous ces désordres, quand on saura qu'ils ont établi des colonies de leurs nations dans la *Chine*. Les sectateurs de cette opinion, qui suivent de point en point la philosophie de Pythagore, croient qu'il y a plusieurs mondes, et admettent la métempsycose, c'est-à-dire la transmigration des âmes dans les corps des bêtes.

» Le P. Trigault ajoute les paroles suivantes : « Cette » ridicule secte suit à l'aveu- » gle l'opinion de *Démocrite* » et le sentiment de quel- » ques autres philosophes, » savoir qu'il y a plusieurs » mondes dans la nature ; » mais surtout, elle a pour » maxime fondamentale de » la croyance la » doctrine de Py- » thagore, qui en- » seigne la trans- » migration des » âmes ; » à quoi elle a ajouté plusieurs autres rêveries pour mieux pallier la fausseté de ses préceptes. Ils sont si exacts observateurs des lois *pythagoriciennes*, qu'ils se privent de manger de la viande, se rasent la tête et la barbe, s'adonnent si fort à la contemplation, qu'ils choisissent les lieux écartés pour cet effet, et se retirent dans les déserts et sur les montagnes, afin d'y vaquer plus à leur aise et de jouir d'un plus profond

BOUDDHISME. STATUE DE FO, EN PORCELAINE POLYCHROME DE KIEN-LONG.



BOUDDHISME. STATUETTE DE LA DÉESSE KOUAN-HIN.
PORCELAINE BLANCHE. (FO-KIAN.)

repos. Leurs temples sont remplis d'un nombre infini d'idoles, qui représentent les plus horribles et les plus effroyables monstres qu'on saurait voir, et qu'on pourrait même s'imaginer, dont la matière est si différente, qu'il y en a de marbre, d'airain, de bois et de terre.

» La troisième sorte de secte qu'on voit dans la Chine est appelée *Lanzu (Lao-tse)*; celle-ci n'est que pour les gens du commun. L'auteur de cette opinion est un certain philosophe qui vivait du temps de Confucius, et auquel on donna le nom de *Lanzu* (*Lao-tse*, c'est-à-dire philosophe ancien). Les sectateurs de cette loi prescrivent quelques règles pour pouvoir parvenir un jour au bonheur du Ciel, et disent que les plus efficaces moyens d'acquérir cette gloire consistent à faire certaines prières, à observer quelques coutumes, à s'asseoir et à pratiquer les choses qui leur sont en usage, parce qu'ils les estiment nécessaires pour parvenir à cette béatitude du corps et de l'esprit. J'oubliais de dire que ces personnes persuadent à toutes sortes de gens qu'ils ont le pouvoir d'allonger la vie des mortels avec des médecines qu'ils donnent, et par le moyen du secours de leurs dieux.

» L'office des sacrificateurs de cette même secte est de chasser les démons des corps des possédés, par des supplications détestables et par des prières pleines d'impiétés et de blasphèmes. Voici les méthodes dont ils se servent pour l'ordinaire : La première chose donc que font les adorateurs des esprits infernaux, c'est de peindre avec de l'encre les horribles monstres des ténè-

bres et de l'enfer sur du papier jaune, qu'ils attachent ensuite aux murailles de la maison ; après quoi ils commencent à hurler si horriblement, et à pousser des cris si affreux et si extraordinaires, qu'ils portent la terreur et l'effroi dans les cœurs les mieux assurés, et semblent être les diables mêmes qu'ils doivent chasser des corps de ces misérables. Le deuxième office de ces sacrificateurs est de faire pleuvoir quand il est besoin, et d'obtenir du ciel (lorsqu'il est le plus serein et le plus beau)



SAN-KIAO-KOUI-I, LES TROIS RELIGIONS SE CONFONDENT EN UNE SEULE.

l'eau dont la terre a besoin dans la sécheresse, ou bien d'arrêter les pluies excessives qui inondent le pays et ruinent le monde. Enfin leur présomption est si grande, et l'estime qu'ils ont de leur pouvoir va si avant, qu'ils se persuadent pouvoir secourir les hommes selon leur besoin, et se flattent de les retirer de toutes les infortunes où ils pourraient se voir engagés. Voilà à peu près les sectes, ou pour mieux dire les principales erreurs qui règnent dans ce vaste empire de la Chine. »

Les trois religions de *Fo*, de *Lao-tse* et de Confucius n'en font qu'une, selon la maxime chinoise : « *San-kiao-koui-i.* Les trois religions se confondent en une seule. »

Nous donnons ici une gravure tirée du P. Kircher, avec la note qui l'explique : « Cette » figure que vous venez de voir est divisée en trois ordres : le premier est celui de » l'(A), c'est-à-dire la première divinité, le Seigneur et Souverain du ciel, que les » Chinois appellent *Fé* ou *Fo*, c'est-à-dire Sauveur. Ils le représentent tout éclatant » de lumière, pour mieux marquer ce qu'il est. Ils le dépeignent avec les mains » cachées, pour donner à connaître que c'est sa puissance qui opère invisiblement » toutes choses dans le monde, et ils lui donnent une couronne de pierres précieuses » sur sa tête, semblable à celle de nos saints, pour donner plus de gloire et de majesté » à sa personne. Il a à sa droite (B) ce célèbre Confucius que les Chinois ont mis au » nombre des dieux, et à sa gauche (C) *Lanzu (Lao-tse)*, que cette même nation » appelle l'ancien philosophe, et qu'elle honore comme l'auteur de la religion et » comme une des principales divinités. » (CHINE ILLUSTRÉE, p. 184.)

Vers l'année 250 avant JÉSUS-CHRIST, la plus complète anarchie régnait en Chine. Les princes feudataires des *Tcheou*, voyant la faiblesse de leur suzerain, s'étaient depuis longtemps révoltés. Le plus puissant d'entre eux, le roi de *Ts'in*, s'empara de presque toutes les provinces qui restaient à l'empereur *Nan-ouang*, et *Toung-tcheou-kiun*, dernier souverain des *Tcheou*, abandonna les sept villes qui reconnaissaient encore son autorité. Ainsi finit misérablement cette dynastie qui avait été si fertile en grands hommes et en célèbres philosophes.





CHAPITRE II

I. DYNASTIE DES TS'IN : TS'IN-CHE-HOANG-TI. LE LETTRÉ FOU-CHENG. LE GÉNÉRAL MOUNG-TIEN. LA GRANDE MURAILLE. — II. DYNASTIE DES HAN : HAN-KAO-TSOU. TCHANG-K'IEN. SOU OU. SSE MA-TSIEN. PAN-TCHAO. — III. NGAI-TI. APOSTOLAT DE SAINT THOMAS.

I



UN homme vraiment extraordinaire fonda la dynastie des *Ts'in* (247 av. J.-C.) ; il se nommait *Ts'in-che-hoang-ti*. Le premier il osa prendre le nom de *Hoang-ti*, qui signifie « roi des rois ». En quelques années il fit la conquête de toute la Chine alors divisée en huit royaumes, qu'il réunit sous sa domination. Le roi de *Yen*, dans sa ville de *Ki*, notre Péking actuel, ne pouvait résister à un si terrible adversaire ; il fut obligé de s'enfuir et de se retirer dans le *Léao-toung*. Sa petite capitale fut pillée et complètement détruite.

Ts'in-che-hoang embellit *Tch'ang-ngan (Si-ngan-fou)*, où se trouvait sa cour, et fit construire des routes militaires et des forteresses dans tout l'empire. Avec une armée de plus de six cent mille hommes, il parvint à affermir sa puissance, surtout dans le nord, de telle sorte que les innombrables cavaliers tartares ne purent l'entamer. Il fut un des plus grands empereurs de la Chine, mais aussi un des plus détestés ; sa mémoire est encore en execration parmi les Chinois. Cet empereur était d'une cruauté inouïe, et l'histoire rapporte qu'il fit tomber plus d'un million quatre cent mille têtes.

La 28e année de son règne, l'an 217, les lettrés se révoltèrent contre lui ; ils le considéraient, à bon droit, comme un tyran sanguinaire ; mais ce qui les exaspérait surtout, c'était de voir ce souverain mépriser les anciens usages, méconnaître le passé et ne faire dater la Chine que de son règne. Les remontrances qu'ils se per-

mirent furent mal accueillies, et *Ts'in-che-hoang* déclara aux lettrés une guerre d'extermination ; il en fit mettre à mort un très grand nombre, et, en l'an 213, il promulgua un édit par lequel il ordonnait de brûler tous les livres. Il avait alors pour premier ministre *Li-sse*, qui fut un des principaux instruments dont il se servit pour essayer d'anéantir les lettrés ; cependant, c'est à ce ministre que l'on doit les caractères chinois encore en usage, et qui portent son nom. Le terrible édit ne fut point exécuté dans toute sa rigueur ; car, si les livres historiques parlant des anciens empereurs furent condamnés sans pitié, ceux qui traitaient de l'agriculture, de la littérature et des arts furent en partie épargnés. Les plus précieux ouvrages purent être conservés, grâce au dévouement de quelques courageux lettrés. L'histoire nous a transmis le nom du plus célèbre, *Fou-cheng*, qui cacha dans un des murs de sa propre maison les livres sacrés et les classiques. C'était risquer sa vie, car les ordres de l'empereur étaient formels. Sa maison fut détruite, son village réduit en cendres ; mais à la mort du tyran, *Fou-cheng* revint et eut le bonheur de retrouver dans les décombres les inappréciables écrits que son zèle avait sauvés de la ruine. Il mourut dans un âge très avancé, et sa mémoire est restée en vénération.



TS'IN-CHE-HOANG [illegible]

Les petites principautés du nord-est de la Chine, d'abord feudataires des *Tcheou*, s'étaient, vers la fin de cette dynastie, constitués en royaumes indépendants. Pour se protéger contre les incursions des Tartares, leurs rois avaient élevé des murailles d'une étendue assez considérable. Vers l'an 303, le roi de *Ts'in* en construisit une au nord de la province actuelle du *Chen-si ;* les rois de *Tchao* et de *Yen* (Péking) en bâtirent une autre au nord du *Chan-si* et du *Pé-tché-ly ;* mais toutes ces fortifications n'étaient que des murs ordinaires déjà fort endommagés après un siècle d'existence. Il était réservé à *Ts'in-che-hoang* de répa-

rer, de reconstruire et de réunir toutes ces murailles. Ce travail est un des plus gigantesques qui aient été exécutés par l'homme, et laisse bien loin derrière lui les fameuses pyramides d'Égypte. C'est la 33e année de son règne, l'an 214, que *Ts'in-che-hoang* donna l'ordre de construire cette Grande Muraille, telle qu'on la voit indiquée sur les cartes géographiques et que les Chinois appellent « la muraille de 10,000 *li*, *ouan-li-tch'ang tch'eng*. »

Le général *Moung-t'ien*, après avoir refoulé les Tartares dans le nord et soumis toute la Chine, à la tête d'une armée de 300,000 hommes, fut chargé de diriger la construction de la Grande Muraille et de maintenir l'ordre parmi les travailleurs. Plusieurs millions d'hommes de toutes les provinces furent employés, et quatre cent mille, dit-on, y périrent !

Ni l'empereur *Ts'in-che-hoang*, ni son successeur ne virent la fin des travaux, qui durèrent dix ans. La muraille fut terminée l'an 205, au temps du rebelle *Tch'ou-pa-ouang ;* mais toute la gloire de cette immense entreprise revient au grand monarque, fondateur de la dynastie.

D'après les livres chinois, « la hauteur de cette grande muraille était de vingt-cinq à trente pieds, son épaisseur de vingt pieds, et six cavaliers pouvaient y marcher de front. Les tours, de quarante pieds d'élévation, n'étaient éloignées l'une de l'autre que d'un jet d'arc, c'est-à-dire d'environ cent pieds. Les matériaux employés, la pierre de taille et la brique, étaient si bien joints entre eux qu'on n'aurait pu enfoncer un clou dans les interstices. Des portes de fer, surmontées de fortins, fermaient les principaux passages ; l'extrémité orientale entrait assez avant dans la mer, où l'on avait coulé d'énormes vaisseaux pour servir de pilotis. »



LE LETTRÉ FOU CHENG.

On peut suivre, presque sans la perdre de vue, la Grande Muraille depuis *Tchang-kia-k'eou* (Kalgan) au nord-ouest de Péking, jusqu'à *Chan-haè-kouan*, point extrême de l'est.

A dix lieues de Péking, vers le nord, on rencontre la ville ou plutôt la passe de

Nan-k'eou : les fortins de la première enceinte commencent en cet endroit. La véritable muraille est à Kalgan, et celle de *Nan-k'eou* ne fut construite que pour renforcer le passage.



MOUNG-TIEN [illegible]

A environ sept kilomètres de *Nan-k'eou*, au village de *Kiu-young-kouan*, se trouve une superbe porte ; c'est un des plus beaux monuments en ce genre. Cette porte, qui remonte à la plus haute antiquité, est hexagonale et toute en marbre blanc merveilleusement sculpté ; elle est ornée de statues en demi-bosse, finement ouvragées, et d'inscriptions en plusieurs langues ; il en est souvent question dans l'histoire de la Chine. Presque toutes les invasions se sont faites par cette ouverture, et le grand Gengiskan lui-même l'a traversée ; la muraille suit de chaque côté la crête des montagnes. Un peu plus loin, on rencontre une seconde fortification, puis le village de *Tch'a-tao* où finit la passe proprement dite. Après avoir traversé *Hoè-laè-sien* et plusieurs autres villes importantes, on arrive enfin à *Suen-hoa-fou*, grande préfecture qui fut témoin de bien des combats entre les Chinois et les Tartares.

A Kalgan, 25 kilomètres plus au nord, la porte n'est pas en fer, mais elle est encore belle et solide. Au sortir de la ville, la Grande Muraille, quoique beaucoup moins soignée, continue vers l'est et vers l'ouest ; il était du reste inutile de la construire aussi massive que dans les passes. On la voit en effet serpenter sur des sommets presque à pic, dont quelques-uns ont de sept à huit cents mètres d'altitude et sont par eux-mêmes infranchissables. La muraille disparaît parfois dans les endroits les plus abrupts, mais ils sont toujours couronnés par des forts, dont quelques-uns, se détachant même de la ligne principale, semblent avoir plutôt servi de tours à signaux que de moyens de défense.

A la passe du nord, appelée *Kou-pè-k'e u*, la muraille redevient magnifique ; ce n'est plus un simple mur, mais une

véritable fortification très bien comprise. Nous en trouvons les mesures exactes

VUE DE LA GRANDE MURAILLE.

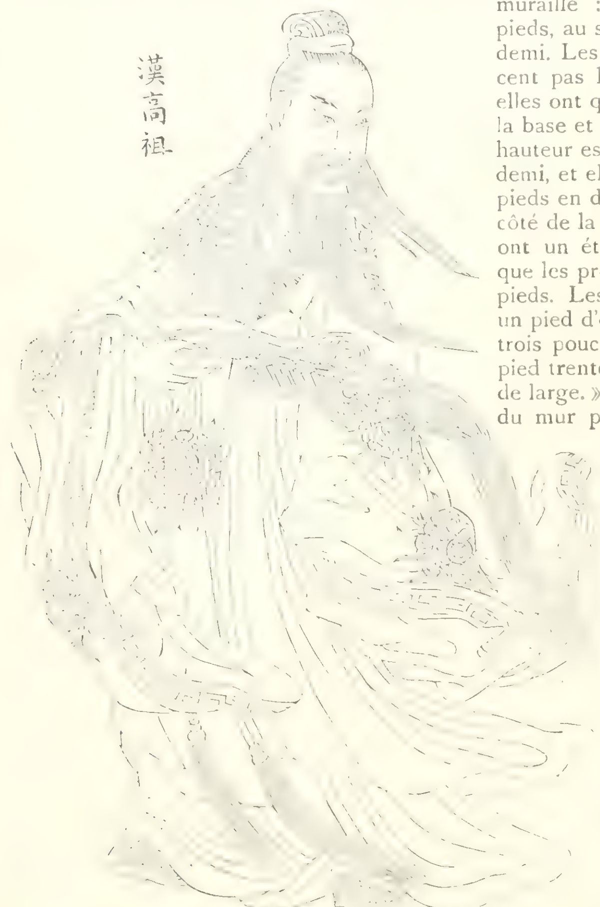
dans Macartney (T. III, pp. 226 et suiv.) : « Le corps de cette muraille est une



CARAVANE MONGOLE SE RENDANT A PÉKING.

élévation de terre retenue de chaque côté par un mur de maçonnerie et recouverte

d'une plate-forme en briques carrées ; les murs de côté, continuant à s'élever au-dessus de la plate-forme, servent de parapets. Hauteur totale du mur : vingt-cinq pieds, non compris deux pieds de pierres de taille servant de base. Épaisseur de chaque mur : cinq pieds à la base, un et demi au sommet ; épaisseur totale de la muraille : à la base vingt-cinq pieds, au sommet quinze pieds et demi. Les tours sont éloignées de cent pas l'une de l'autre environ ; elles ont quarante pieds de côté à la base et trente au sommet ; leur hauteur est de trente-sept pieds et demi, et elles avancent de dix-huit pieds en dehors de la muraille, du côté de la Tartarie. Quelques-unes ont un étage et sont plus élevées que les précédentes d'environ dix pieds. Les pierres employées ont un pied d'épaisseur, et les briques trois pouces trois quarts, sur un pied trente de long et sept et demi de large. » On arrive au sommet du mur par des escaliers à pente rapide, maintenant recouverts de débris et de plantes sauvages ; il faut parfois s'aider des pieds et des mains pour les gravir.



HAN-KAO-TSOU.

De *Kou-pè-k'eou* à *Chan-haè-kouan*, troisième passe de l'est, la Grande Muraille continue son tracé sur les montagnes ; souvent elle est doublée de petites places de guerre et de fortins, surtout près de *Young-p'ing-fou*. Ce redoublement de forces a été nécessité sans doute par les incursions si fréquentes des Tartares orientaux.

A l'approche de *Chan-haè-kouan*, la muraille prend de nouveau les plus grandes proportions ; elle est toute en pierres de taille fort bien travaillées, et entre réellement dans la mer jusqu'à huit ou dix mètres. Comme en ces parages l'eau est très claire, on voit distinctement dans le fond les énormes assises sur lesquelles elle reposait jadis. A l'origine, la Grande Muraille devait se prolonger encore à cent mètres au moins,

mais on comprend que depuis deux mille ans, le temps et les marées l'aient peu à peu rougée.

La grande porte qui donne accès en Mantchourie est surmontée d'une pagode : il est de règle de ne la traverser qu'à pied, par respect pour l'inscription impériale que *K'ien-loung* y a fait placer.

On s'étonnera peut-être d'apprendre que Marco-Polo n'ait point parlé de la Grande Muraille. Voici une explication de son silence : « La bibliothèque de Venise possède une copie de la route suivie par Marco-Polo, d'après laquelle il aurait pris



TCHANG-K'IEN.

le chemin des caravanes jusqu'à Samarkande et Kachgar ; puis, tournant au sud-est, il aurait traversé le Bengale, le Thibet, le *Chen-si*, le *Chan-si*, et serait arrivé par le sud à Kambalick. » (MACARTNEY, T. III, p. 220.)

Dans ce cas, il ne serait point venu à Péking par le nord, et, employé pendant toute sa vie dans les provinces du sud, il aurait jugé peu intéressant de parler de la Grande Muraille, que l'unification de la Tartarie et de la Chine en un seul royaume, sous Koubilaïkan, avait rendue inutile.

Ts'in-che-hoang termina son règne par un dernier acte de cruauté ; il fit mettre à mort son propre fils, *Fou-fou ;* enfin lui-même mourut. On l'enterra sur la montagne *Li-chan ;* un grand nombre de femmes, d'enfants, de serviteurs, d'amis, furent immolés sur son tombeau !

Eul-che-hoang-ti lui succéda ; c'était un prince faible et sanguinaire, subissant l'influence d'un détestable eunuque nommé *Tchao-kao* ; à son instigation il fit empoisonner le vaillant général *Moung-t'ien* et son frère *Moung-y*. *Li-sse*, premier ministre de *Ts'in-che-hoang*, tomba lui-même en disgrâce ; accusé, jugé et condamné par *Tchao*, il fut, en sa présence, coupé en morceaux. Devenu tout-puissant, *Tchao* gouverna si mal, que les révoltes éclatèrent de toutes parts. L'empereur se donna la mort et *Tse-iin*, petit-fils de *Ts'in-che-hoang*, étant monté sur le trône, tua de sa propre main l'infâme *Tchao-kao*. Il ne put cependant résister aux rebelles commandes par *Tch'ou-pa-ouang*, général du petit royaume de *Tch'ou* ; la capitale des *Ts'in* fut pillée et brûlée ; le vainqueur fit mourir l'empereur *Tse-iin* et jeta au vent les cendres de *Ts'in-che-hoang*. Après cinq années de guerres, vaincu à son tour par *Léou-pang*, roi de *Han*, il se coupa la gorge (202).

II

Léou-pang prit le titre d'empereur, sous le nom de *Han-kao-tsou*. Par sa sagesse il rendit en peu de temps la paix à l'empire, et son règne paternel fit bientôt oublier la férocité du tyran *Ts'in-che-hoang ;* ses successeurs rapportèrent les édits contre les livres et les lettrés ; une bibliothèque impériale fut fondée et l'étude des anciens remise en honneur. Après plusieurs expéditions heureuses, les provinces occidentales se soumirent à l'empire, qui fut pacifié et retrouva sa première splendeur.

Nous lisons dans les annales des *Han*, que l'empereur *Ou-ti*, l'an 138 av. J.-C., envoya *Tchang-k'ien* dans un pays nommé *Yuè-ti*, situé à l'Orient de la Chine ; mais ce général, fait prisonnier par les Huns, resta dix ans en captivité. Étant parvenu à s'échapper, il visita *Ta-sia*, le Tokarestan, traversa le Thibet et revint en Chine, l'an 126. Il exposa devant l'empereur *Ou-ti* le résultat de ses voyages, et nomma plus de dix royaumes occidentaux visités par lui. Reparti en 122, à la tête de forces considérables, il soumit l'empire des Huns, la Boucharie, la Bactriane et tout le pays baigné par l'Oxus ; il mourut peu après son retour, couvert de gloire et comblé d'honneurs. La vigne, au témoignage de Strabon, se trouvait en abondance dans l'Afganistan, et c'est *Tchang-k'ien* qui l'introduisit en Chine.

SOU-OU (*Sou-tse-king*). — Parmi les hommes d'État qui vivaient du temps des *Han*, le plus célèbre est sans contredit *Sou-tse-king*, plus connu sou le nom de *Sou-ou*. L'empereur *Siao-ou-ti* le nomma ambassadeur chez les Tartares orientaux qui, vers la 100e année avant notre ère, faisaient de fréquentes incursions dans les provinces du nord de l'empire.

Le roi des Tartares lui fit les plus belles promesses s'il voulait trahir son maître et le menaça des plus cruels traitements s'il lui restait fidèle. *Sou-ou* répondit : « Je ne crains pas la mort, mais le déshonneur ; » puis, tirant son sabre, il voulut se tuer dans la crainte de faillir : sa blessure n'étant pas mortelle, on le condamna à mourir de faim ; il fut descendu au fond d'un puits, couvert de quelques haillons et tenant un bâton de commandement, mis dans sa main par dérision. Les Annales de la Chine racontent qu'il mangea ses vêtements, effilés et mêlés avec la neige qui tombait sur lui. Cette triste nourriture le soutint plus longtemps qu'on ne le croyait : le roi, voyant qu'il ne mourait pas, le regarda comme un homme extraordinaire et le fit tirer de son puits. A de nouvelles propositions, il répondit courageusement : « Jamais je n'aurai d'autre maître que l'empereur de la Chine. » Il fut alors exilé au bord de la mer pour y garder les troupeaux. Cependant l'empereur ne l'avait pas oublié ; il

le redemanda par une ambassade, et sur le refus insolent des Tartares, il fit marcher contre eux une armée commandée par le général *Li-kouang-li*, qui mit en déroute les troupes tartares ayant à leur tête le roi *Tchung-yu* lui-même. C'est dans cette guerre que le général chinois *Li-ling* passa à l'ennemi. Quant à *Sou-ou*, il demeura fidèle jusqu'à la fin et fut sauvé par l'empereur *Tchao-ti*, successeur de *Siao-ou-ti*, qui parvint à l'arracher aux Tartares. Après dix-neuf ans d'exil et de souffrances, *Sou-ou* rentra en Chine comme un triomphateur; il fut reçu dans la capitale au milieu des acclamations de tout le peuple, et l'empereur l'éleva à la dignité de *prince*. Il mourut à l'âge de 80 ans, vers l'année 60 avant notre ère.


SOU-OU. (MÉMOIRES.)

SSE-MA-TS'IEN. — Ce grand historien que les Chinois nomment encore le «père de l'histoire», naquit dans la ville de *Loung-men*. Son père *Sse-ma-t'an* fut célèbre lui-même par ses recherches historiques, et sous sa direction, *Sse-ma-ts'ien* se livra dès son jeune âge à l'étude de la littérature. Lorsqu'il eut vingt ans, il commença ses voyages de recherches au nord et au midi de la Chine ; il visita les monuments et les travaux exécutés jadis par le grand *Yu*, releva les inscriptions, les dates, et réunit tous les matériaux pour la reconstruction de l'histoire depuis *Hoang-ti*. Le général *Li-ling* qui, comme nous venons de le dire, avait trahi l'empereur, était un des amis de *Sse-ma-ts'ien*, qui seul eut le courage de le défendre, et qui fut condamné à mort, comme impliqué dans sa trahison. On lui fit grâce à cause de ses mérites, mais il dut subir un supplice infamant, et alla cacher son humiliation dans la solitude, où il écrivit sa grande Histoire. L'empereur, dans la suite, le rappela à la cour, le combla d'honneurs et le nomma *Tchoung chou-ling*, c'est-à-dire Inspecteur général des lettrés. Il mourut dans un âge très avancé.

PAN-TCHAO *(Pan ouée pan)*. — Peu après *Sse-ma-ts'ien* parut un autre histo-

rien remarquable nommé *Pan-kou*, qui fut l'historiographe des *Han;* il revisa et compléta les annales de *Sse-ma-ts'ien* et fit aussi plusieurs ouvrages que sa sœur *Pan-tchao* présenta elle-même à l'empereur.

Pan-tchao naquit à *Fou-foug-sien* dans la province de *Chen-si*, du temps de l'empereur *Ho-ti*. Sa famille avait donné à l'État plusieurs hommes remarquables, et son père fit lui-même l'éducation de sa fille. Pendant qu'elle se livrait au travail manuel, elle écoutait les leçons données à ses frères, et devint bientôt capable d'expliquer elle-même les passages les plus difficiles des livres classiques. Déjà célèbre, elle reçut le nom de *Tchao*, qui signifie splendeur ; on lui donna encore plusieurs autres noms honorifiques. Mariée à l'âge de quatorze ans, son mari, qui était mandarin, n'eut qu'à se louer de sa conduite ; elle fut le modèle des épouses et des mères ; lorsqu'il mourut, *Pan-ouée-pan* le pleura, selon l'usage, puis se retira chez son frère *Pan-kou* qu'elle aida dans ses travaux et ses recherches. Peu après, ce dernier fut compromis dans une rébellion, et mourut misérablement en prison. Sa sœur acheva ses ouvrages, les publia en lui laissant toute la gloire ; elle acquit elle-même une grande célébrité par son livre sur les « Devoirs de la femme ». Après la publication de l'histoire des *Han*, l'empereur fut si satisfait qu'il nomma *Pan-ouée-pan* dame d'honneur de l'impératrice, qui l'appela *Ta-sia* (grande dame). Sa modestie était égale à sa capacité, et malgré les faveurs impériales, personne ne lui porta envie ; toujours prête à s'effacer pour faire briller ses compagnes, elle se fit aimer de toute la cour, qui se transforma en une petite académie littéraire, *Pan-tchao* a sa place marquée parmi les lettrés, et le souvenir de ses vertus privées est resté ineffaçable. Elle mourut à l'âge de 70 ans ; les poètes de l'époque célébrèrent ses louanges : le P. Amyot lui a consacré une longue notice en donnant l'analyse de ses ouvrages dans le 3 volume des Mémoires sur les Chinois.



PAN-TCHAO, FOU-MEI-FOU.

III

La 2e année de l'empereur *Han-ngaè-ti*, le Sauveur du monde naquit à Bethléem, de la Bienheureuse Vierge Marie. Tous les peuples de l'univers attendaient sa venue. Ses apôtres furent envoyés pour prêcher au monde la vraie foi, et, selon la tradition, saint Thomas reçut en partage l'Inde et la Chine.



L'EMPEREUR NGAÈ-TI.

Que cet apôtre soit allé dans les Indes, nul ne saurait en douter, car le fait est mentionné dans tous les martyrologes. Les missionnaires dominicains, traversant ce pays pour aller en Tartarie, écrivaient : « En ce royaume de l'Inde, prêcha la foy Monseigneur saint Thomas, qui convertit à Dieu moult de princes. » (HISTOIRE DU GRAND CAAN.) Marco-Polo en parle aussi dans sa relation ; enfin, son tombeau a été découvert à Méliapour en 1548 ; une croix et une inscription y étaient gravées. D'après l'explication d'un brahme instruit, faite en langue malabarique, voici le sens de cette inscription, donné par le P. Lucenas : « Trente ans après la publication de la loi chrétienne dans toutes les parties de l'univers, saint Thomas, apôtre, mourut à Méliapor, le 21e jour de décembre, après avoir fait connaître Dieu à tous ces peuples, les avoir fait changer de religion et avoir détruit par conséquent le démon. Dieu est né de la Vierge Marie ; il a vécu trente ans sous son obéissance, quoique Dieu sans fin. Ce Dieu enseigna la loi à douze de ses apôtres, dont l'un d'eux est venu à Méliapor, portant un bâton à la main. Le roi de Méliapor, de Coromandel et de Pandore, comme aussi plusieurs autres princes, embrassèrent sa doctrine, après qu'ils eurent vu un prodige surprenant. Le temps vint enfin qu'un brahmane rougit ses mains dans le sang de saint Thomas, et que, par une cruauté inouïe, il versa le sang de l'innocent, lequel servit à cet apôtre de



STATUE DE TA-MO, PORCELAINE FLAMBÉE, K'IEN-LOUNG. (PÉ-T'ANG.)

matière pour former de sa propre main une croix, laquelle resta parfaitement gravée de la façon qu'on la voit encore. »

Mais S. Thomas est-il venu en Chine ? Il est certain que ce grand apôtre a pu facilement y pénétrer. Comme nous l'avons vu précédemment, les juifs, plusieurs siècles avant notre ère, étaient arrivés jusqu'en Chine ; la route était tracée. L'historien *Sse-ma-ts'ien* parle de vaisseaux étrangers abordant sur les côtes de Chine. Enfin, des caravanes organisées pour le commerce, mettaient depuis longtemps déjà ce pays en relations avec l'Occident. Les apôtres ne pouvaient se désintéresser de ces immenses contrées de l'Orient déjà connues. Du reste, nous avons plusieurs preuves de la mission de saint Thomas en Chine. On lit en effet dans le Bréviaire chaldéen : « L'erreur de l'idolâtrie a été chassée de l'Inde par le moyen de saint Thomas. —

Les *Chinois* et les Éthiopiens ont été convertis par saint Thomas. — Le royaume des cieux a volé et est descendu aux *Chinois* par le moyen de saint Thomas. »

De plus, les canons synodaux du patriarche Théodose parlent de la Chine comme province dépendante du métropolitain qui signait « Métropolitain de l'Inde et de la *Chine* ». Nicéphore dit même que non seulement saint Thomas, mais saint Philippe et saint Barthélemi ont prêché l'Évangile jusqu'en Tartarie.

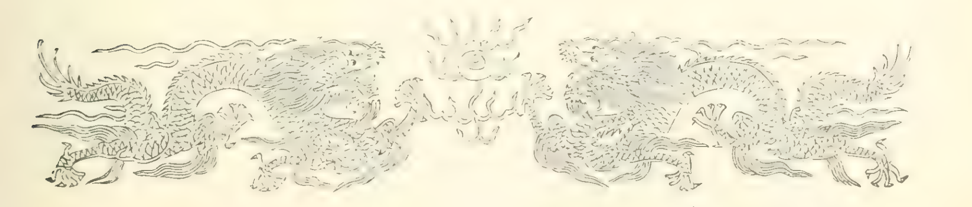
Nous lisons dans Kircher : « La foi de Jésus-Christ a été donc premièrement établie dans ces royaumes (Inde, Arménie, Géorgie) par les apôtres saint Thomas, saint Philippe et saint Barthélemi, puis portée dans les autres États de l'Orient par les successeurs des mêmes apôtres. Depuis, l'an du salut 400, les sectes hérétiques pervertirent la Tartarie asiatique ; mais quoique la véritable foi de Jésus-Christ ait souvent été altérée, elle a néanmoins toujours persévéré dans la Tartarie orientale. » (CHINE ILLUSTRÉE, p. 124.) Il parait donc certain que saint Thomas lui-même, ou pour le moins ses premiers disciples, évangélisèrent la Chine.

Il ne faudrait pas confondre la mission de saint Thomas du Ier siècle avec celle du 28e patriarche bouddhiste, nommé *Bodhidharma* ou *Dharmarâja*, et appelé comme lui par les Chinois *Ta-mo* ou *To-mo*.

« Le premier apôtre du Bouddhisme en Chine, dit Pautier, est *Dharma* ; il était fils de *Saing-yu*, roi de l'Inde méridionale. En 520 de notre ère, il vint en Chine par le sud et la voie de mer, puis il s'attacha à un temple nommé *Choa-ling-ssc. Bodhidharma*, arrivé à Nanking, vit l'empereur *Ou-ti*, des *Léang*, puis passa à *Lo-yang*, dans le royaume des *Ouée*. On le représente généralement avec une figure noirâtre et une barbe frisée, revêtu d'un manteau qui lui couvre la tête, tenant en main un roseau auquel il a suspendu une sandale, et marchant sur les eaux ; les Chinois nomment cette image : *Ta-mo-kouo-kiang*, c'est-à-dire *Tamo* traversant les eaux. »

Dharma appartient donc au VIe siècle et n'a aucun rapport avec notre *Ta-mo* ou *To-mo* (saint Thomas). Peut-être les historiens chinois, en mémoire du premier *Ta-mo*, apôtre du christianisme venu au Ier siècle, ont-ils donné son nom à l'apôtre du Bouddhisme venu au VIe ? Nous laissons à la critique le soin de répondre.

Vers la fin de la dynastie des *Han*, les eunuques furent admis au palais et commencèrent à faire sentir leur funeste influence. Encouragés par la faiblesse des empereurs, quelques princes s'affranchirent, et peu à peu des royaumes indépendants se formèrent ; celui des *Ouée* engloba dans ses possessions tout le nord de la Chine, la province de *Pé-tche-ly* et sa capitale. — Avec *Siang-ti* finit la dynastie des *Han*, qui avait occupé le trône de Chine pendant quatre siècles (220).





CHAPITRE III

I. LES PETITES DYNASTIES. TCHOU-KO-LÉANG. LES TROIS ROYAUMES. SOU-JO-LAN. L'EMPEREUR OU-TSOUNG. CHOIX DE FER DU KIANG-SI ET AUTRES MONUMENTS. — II. DYNASTIE DES T'ANG : KAO-TSOU. INSCRIPTION DE SI-NGAN-FOU. T'AÈ-TSOUNG. LE P. SÉMÉDO. KOUO-TSE-I. — III. L'IMPÉRATRICE OU-TSE-T'IEN. HAN-IU. LI-T'AÈ-PÈ. TOU-FOU. LÉOU. TSOUNG-YUEN. MOUNG-HAO-JAN. — IV. DYNASTIE DES SOUNG : SOU-CHE. NGO-YANG-SIOU. SSE-MA-KOUANG. TCHOU-SI. — V. DYNASTIES DES LÉAO ET DES KIN.

I

TCHOU-KO-LÉANG, aussi habile ministre que vaillant général, était né à *Léang-iè*. Il vivait vers la fin de la dynastie des *Han*, peu de temps avant l'établissement des trois royaumes. Malgré son dévouement, il ne put sauver cette dynastie, que l'incapacité des derniers empereurs avait perdue. A cette époque, un autre général nommé *Ts'ao-ts'ao* se rendit indépendant ; à sa mort, qui arriva l'an 220, son fils *Ts'ao-pi* lui succéda et fonda dans le nord le royaume de OUÉE. Au *Kiang-si*, un autre prétendant forma le royaume de OU, et les descendants des *Han*, grâce à *Tchou-ko-léang*, conservèrent le *Sse-tch'ouan*, qui devint le royaume de CHOU : c'est ce que l'on entend par les « trois royaumes ».

Tchou-ko-léang n'avait point cependant perdu l'espoir de reconquérir toute la Chine au profit des *Han ;* il réunit une armée formidable et marcha contre les troupes des *Ouée* commandées par *Sse-ma-i*. Malgré sa vaillance, il fut vaincu et ne survécut que peu de temps à sa défaite ; il mourut en l'année 234, emportant l'estime et l'admiration des ennemis mêmes qu'il avait eu à combattre.

Sse-ma-i, continuant ses victoires, finit par réunir les trois royaumes sous sa domination, et, lorsqu'il mourut en 251, il laissa le trône à son petit-fils *Sse-ma-ien*, qui prit le nom de *Tsin-ou-ti* et fonda la dynastie des *Tsin*. Tant que leur capitale fut

Si-ngan-fou, on les nomma *Tsin occidentaux*; puis, lorsqu'ils l'eurent fixée dans le *Ho-nan*, on les appela *Tsin orientaux*. — Pendant toute cette époque, des guerres sans fin désolèrent la Chine, guerres et combats qui donnèrent naissance à des romans de chevalerie, dont les récits mêlés de merveilleux passionnent encore aujourd'hui le peuple chinois.

On ne saurait passer sous silence une femme très vertueuse qui, vers ce temps-là, se rendit célèbre par sa piété conjugale. Elle s'appelait *Sou houi*, et son petit nom était *Sou-jo-lan*. *Teou-tao*, son mari, accusé près de l'empereur de ne pas bien remplir son office de mandarin, fut condamné à l'exil et envoyé dans le désert de *Cha-mo*. Alors, *Sou-jo-lan* forma le projet de faire parvenir au souverain l'expression de sa douleur. Elle tissa une magnifique pièce de soie, sur laquelle elle broda une poésie dont les vers exprimaient, en termes touchants, la tristesse et la désolation de son cœur. Ce bel ouvrage fut présenté à l'empereur qui ne put, en le voyant, retenir ses larmes, et fit aussitôt rappeler de l'exil le mari de *Sou-jo-lan*.



TCHOU-KO-LIÂNG.

Depuis l'année 58 avant JÉSUS-CHRIST, les Japonais payaient à la Chine un tribut annuel ; mais, voyant la guerre civile désoler l'empire, et profitant de la division des forces chinoises au temps des trois royaumes, ils envahirent la Corée et s'en rendirent maîtres. En 238 après JÉSUS-CHRIST, la reine du Japon *Pè-mi-hou* fit un traité avec le roi des *Ouée* : les faits accomplis furent reconnus, et pendant plusieurs siècles la paix entre les deux peuples ne fut pas troublée.

Ces petites dynasties nous ont laissé des Annales, des écrivains célèbres, des monuments même qui nous permettent d'affirmer que la vraie religion, prêchée au Ier siècle, ne s'éteignit pas dans la suite, car les relations avec l'empire romain étaient fréquentes ; citons quelques passages.

On lit dans du Halde (T. III, p. 66) : « Le fameux *Kouang-yang-tchang*, qui vivait au commencement du IIe siècle, connaissait certainement JÉSUS-CHRIST, comme en font foi les monuments écrits de sa main et gravés ensuite sur la pierre. On en a tiré des copies qui sont répandues de tous côtés, mais qu'il est impossible d'expliquer si l'on n'est pas chrétien, parce que *Kouang-yang-tchang* y parle de la naissance du Sauveur dans une grotte exposée à tous les vents ; de sa mort, de sa résurrection, de son ascension et des vestiges de ses pieds sacrés ; mystères qui sont autant d'énigmes pour les infidèles. » L'auteur ne nous dit pas où il a trouvé ces précieux documents, mais il est impossible de supposer que du Halde ait affirmé si fortement un fait de cette importance sans en avoir en mains toutes les preuves.



[illegible] JO LAN.

Ouang-kia, qui vivait en l'année 265, est l'auteur du *Che-y-ki*, où nous trouvons ce passage : « A la naissance de Confucius, le Ciel fit descendre la mélodieuse musique céleste et dans les airs une voix disait : Le Ciel tressaille et engendre un fils saint ; c'est pourquoi se font entendre les sons harmonieux des flûtes et des cloches, musique bien différente de celle de la terre... ; cinq vieillards se rangent autour de son appartement et cinq étoiles sont descendues sur sa maison... » Ces détails sont presque copiés dans le Nouveau Testament et s'appliqueraient bien mieux à la naissance du Sauveur qu'à celle de Confucius. Évidemment *Ouang-kia* ne pouvait les tenir des Juifs ; aurait-il donc connu la religion chrétienne?

L'empire romain est désigné dans les Annales par trois dénominations différentes : *Li kien*, *Ta-ts'in* et *Foulin*, ce dernier nom s'appliquant plus spécialement à Constantinople. Ces Annales ont du reste le soin d'avertir que ces trois pays n'en font qu'un sous le nom général de *Ta-ts'in*. « Dès l'année 97 après JÉSUS-CHRIST, l'empereur *Ho-ti* envoya son lieutenant *Kan-iin* comme ambassadeur dans le *Ta-ts'in*. — En 166,

une ambassade vint à la cour, envoyée par *Ngan-tou* (Antonin), empereur de *Ta-ts'in*. — *Ta-ts'in*, *Li-kien* et *Fou-lin* ont pour capitale *Ngan-tou ;* en partant de l'Arabie, elle est éloignée de 10.000 *li ;* en partant de la Chine, de 40.000 *li*. — Le royaume de *Ta-ts'in* est à l'ouest ; il est situé entre deux mers, et lorsqu'on est au milieu, on voit la mer de chaque côté. » (ANNALES DES *Ouée* ET DES *Han*.)

Nous pourrions multiplier ces citations, mais celles-ci suffisent pour démontrer que les Chinois avaient de fréquents rapports avec l'Occident, connaissaient l'empire romain, l'Italie, voire même la ville de Rome.

Examinons maintenant quelques monuments de ces premiers siècles.

Une croix de fer fut découverte au *Kiang-si*. Elle porte le nom de l'empereur *Soun-ou*, souverain du royaume de *Ou* dont nous avons parlé plus haut, et qui régnait vers l'an 230. Mgr Rouger, Vicaire Apostolique du *Kiang-si*, nous donne sur ce monument les détails suivants ; sa lettre est du 15 janvier 1886.

« Nous avons à *Ki ngan* une belle et grande croix de fer, de la forme dite de Saint-André. Il paraît que cette croix de fer n'est nullement un objet profane, puisque les écrivains du passé ont célébré les merveilles qu'elle opérait jadis, et que les populations l'honorent encore aujourd'hui d'un culte religieux tout particulier, l'appelant *Che-tsep'ou-sa* (divinité de la croix). On la salue, on lui offre des chandelles, des bâtons odoriférants et le sang d'un coq immolé à ses pieds. L'édifice qui la recouvre lui était primitivement réservé d'une manière exclusive ; elle en occupait le milieu, entourée de sentences poétiques qui sont reproduites de chaque côté de la gravure. Les expressions *Ouan-*



OU-SOUN-TS'UEN. (SOUN OU.)

min et *Sse-haé* indiquent, à ne pouvoir s'y méprendre, quelque chose d'universel et non de local seulement. De plus, les trois grandes lettres qui ornent le fronton, *Ta-ouang-miao* (temple du grand Roi), peuvent fort bien n'être qu'une inscription chrétienne, et désigner le *Rex regum* ou le *Dominus dominantium* de la Sainte Écriture. Autrefois on ne s'accordait pas comme depuis les décrets des Souverains Pontifes, pour ne désigner le vrai Dieu que par le mot *T'ien-tchou (Cœli Dominus)*. Le fait est que ce *Ta-ouang-miao* ne semble être la pagode d'aucun « *P'ou-sa* » connu des Chinois, et ne se trouve dans aucune des nomenclatures, même les plus complètes.

CROIX DE FER DE [illegible]-HIEN, PRÉFECTURE DE KENGAN-FOU AU KIANG-SI.

Notre *Ta-ouang-miao* ayant été brûlé au milieu de ce siècle par les rebelles, il ne resta pendant plus de vingt ans que la seule croix de fer en question. Bien que couchée par terre à ciel ouvert, elle n'a pas été privée des honneurs qu'on lui rend « *ab antiquo* ». De nos jours on a rebâti à neuf le *Ta-ouang-miao ;* il occupe le même emplacement et porte la même inscription chinoise; seulement à l'intérieur on a placé au milieu un vilain « *P'ou-sa* », et la croix se trouve reléguée sur le côté, dans un grand cadre en bois recouvert d'un voile. J'ai voulu faire copier les noms et les dates, mais il m'a été impossible de faire ouvrir le cadre, même à prix d'argent ; c'est à peine si on a voulu laisser prendre les mesures par un de nos élèves en théologie. Les voici :

Hauteur totale. . . . 4 pieds 5 pouces.
Largeur de chaque bras. . . 4 pouces.
Largeur du milieu. . . . . . . 6 pouces ½.
Ouverture des bras. . 2 pieds 8 pouces.
Épaisseur uniforme . . . . . . 4 pouces.
Hauteur du milieu . . 1 pied 8 pouces ½.
Éloignement des trous: 1 pied 1 pouce. »

Dans une seconde lettre écrite peu de temps après, Mgr Rouger ajoute :

« J'ai interrogé le vieux Père chinois nommé Fan, qui a vu la croix à plusieurs reprises pendant qu'elle était couchée sur le sol avant la reconstruction du *Ta-ouang-miao ;* il a parfaitement lu le nom de l'empereur *Soun ou,* mais il lui a été impossible de déchiffrer les autres caractères, trop cachés par la rouille et probablement plus petits, comme dans toutes les inscriptions. Cette croix fut découverte sous le règne de l'empereur *Houng-ou* des *Ming*. Voici la traduction des deux belles sentences qui accompagnent la croix :

Première : « Les quatre mers (l'Univers) se réjouissent de la tranquillité obtenue par la croix, qui est comme une colonne de fer et une lumière très précieuse. »

Seconde : « Toutes les nations offrent l'encens dans un encensoir d'or, chantant les louanges et adorant la croix jusqu'à l'Éternité, pour reconnaître ce très grand bienfait. »



CROIX DE TSUEN-TCHEOU-FOU AU FOU-KIEN.

Depuis on a trouvé deux autres croix du même genre près de Nan-king ; les uns ont dit : Ce sont des croix ; les autres : Ce sont des ancres, des pièces de charpente, des instruments servant aux écluses. Le P. Louis Gaillard a traité cette question à



CROIX DE TSUEN-TCHEOU-FOU, PAGODE TOUNG-CHAN-SSE AU FOU-KIEN.



CROIX DE TSUEN-TCHEOU-FOU, PAGODE CHOUI-LOU-SSE AU FOU-KIEN.

fond, sans oser la résoudre, dans une remarquable brochure intitulée « Croix et Swastika » (*Shang-hai*, 1893). On y trouvera les plus précieux renseignements.

Trois autres croix ont été encore découvertes dans la province du *Fou-kien*, la 23e année de l'empereur *Ouan-li*, de la dynastie des *Ming*. La première est en pierre et a la forme de la croix sculptée sur le tombeau de saint Thomas à Méliapour ; on la trouva près de *Nan-ngan-sien*, et l'empereur la fit réparer ; selon toutes probabilités elle date du IVe ou Ve siècle. — A *Tsuen-tcheou-fou*, près de la porte *Jen-foung*, une seconde croix fut mise au jour dans le voisinage de la pagode *Toung-chan-sse*, bâtie par les *T'ang* au commencement du VIe siècle ; les chrétiens ont placé cette croix dans leur église. — La troisième croix fut découverte dans la ville de *Tsuen-tcheou-fou*, près de la pagode *Choui-lou-sse*. Cette croix est en pierre assez grossièrement travaillée et remonte, ainsi que la pagode, au commencement du VIIe siècle ; les chrétiens l'ont également placée dans leur chapelle comme un antique patrimoine.

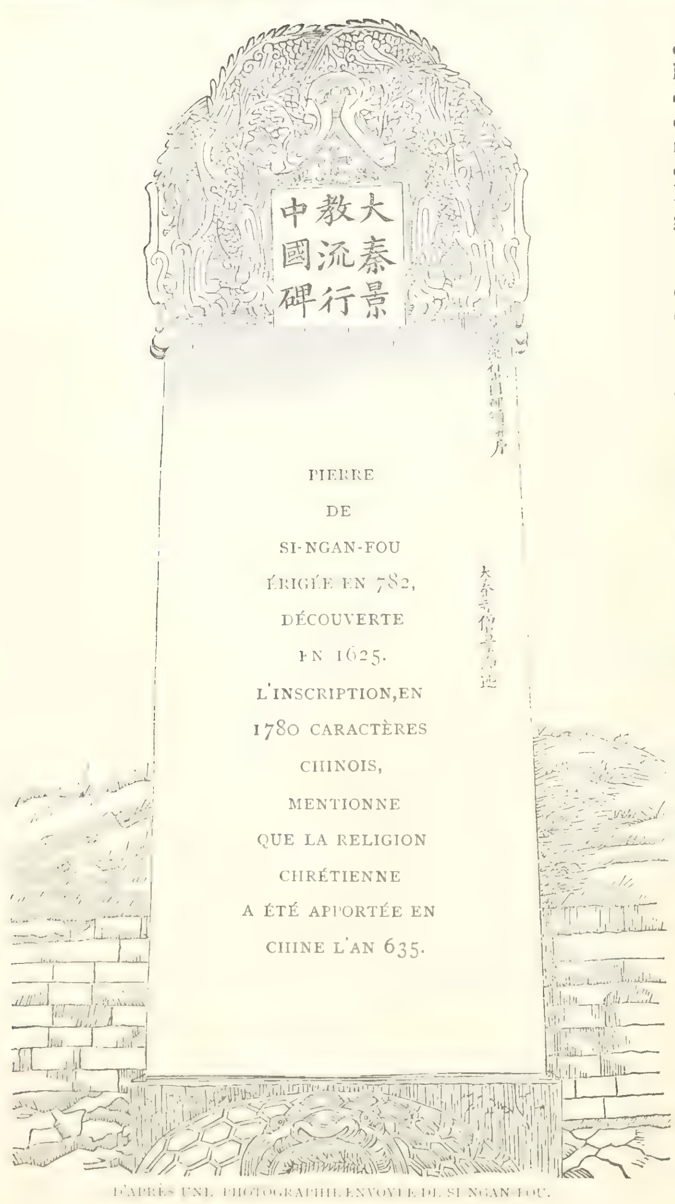
Nous parlerons bientôt d'un monument plus

importan t, mais nous devons auparavant dire quelques mots sur diverses petites dynasties et sur l'établissement de la grande dynastie des *T'ang*.

II

Les *Tsin* régnèrent de 265 à 419. Après eux, la dynastie des *Soung*, celle des *T'si*, des *Léang*, des *Tch'en* et des *Soui*, n'eurent qu'une existence éphémère. C'est encore, comme précédemment, une période pleine de troubles et de compétitions à main armée. Enfin, fait qui n'est pas rare dans l'histoire de la Chine, un général énergique vint rétablir la paix et la tranquillité dans l'empire. Il s'appelait *Li-che-min*, et était le second fils de *Li-yuen*, prince de *T'ang* qui régnait à *Si-ngan-fou*. Suivant ses conseils, son père se fit proclamer empereur sous le nom de *T'ang-kao-tsou*, et bientôt *Li-che-min*, par ses talents militaires, lui soumit tous les royaumes indépendants et refoula les Tartares dans le nord. Ainsi fut fondée la grande dynastie des *T'ang*. Malgré la jalousie de ses frères, qui voulurent l'empoisonner ensuite et le faire périr dans un guet-apens où ils trouvèrent eux-mêmes la mort, l'empereur nomma *Li-che-min* prince héritier. Il lui laissa le pouvoir en l'an 626, et se retira dans un palais où il finit ses jours le 25 juin 635. Le nouvel empereur prit les rênes du gouvernement sous le nom de *T'ang-taï-tsoung*, et fut un des plus glorieux souverains qui aient jamais gouverné la Chine. Il avait à cœur le bonheur de ses sujets ; protecteur éclairé des lettres, il remit en vigueur l'étude des livres classiques , homme de guerre habile, il donna à ses armées une organisation fort remarquable pour l'époque. En même temps que sa puissance, sa renommée s'étendit au loin, et les royaumes de l'Inde et de l'Occident lui envoyèrent des ambassades. C'est alors aussi qu'arriva d'Europe en Chine la première mission chrétienne bien connue. Le souvenir nous en a été conservé par la célèbre inscription de *Si-ngan-fou*. Entrons, à son sujet, dans quelques détails.

L'EMPEREUR T'ANG KAO-TSOU.



D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE ENVOYÉE DE SI-NGAN-FOU.

En 1625, des ouvriers, creusant les fondements d'un édifice près de *Si-ngan-fou*, rencontrèrent une dalle de pierre sur laquelle on avait gravé une inscription composée de 1780 caractères chinois ; cette inscription, surmontée d'une croix, portait qu'en 635, sous le règne de *T'aè-tsoung*, 2e empereur de la dynastie des *T'ang*, des prêtres, ayant pour chef un nommé *Olopen*, étaient venus du *Ta-ts'in* pour prêcher la religion chrétienne, dont ils apportaient les Écritures et les images. Voici quelques passages de cette célèbre inscription : « Il y a un premier principe intelligent et spirituel qui a créé toutes choses de rien ; il est une substance en trois personnes. L'homme fut créé avec la justice originelle… le démon le fit succomber… de là viennent tous les maux qui accablent le genre humain. Une des personnes divines s'est cachée sous

la forme de l'homme, on l'appelle le Messie ; il naquit d'une vierge ; sa naissance fut annoncée par un ange et marquée par une étoile ; des rois lui offrirent des présents... il monta au ciel ; il institua le baptême pour laver les péchés, et se servit de la croix pour sauver tous les hommes. — Ses ministres n'amassent pas de richesses ; ils se mortifient et respectent leurs supérieurs ; ils prient chaque jour sept fois pour les morts et pour les vivants ; ils offrent le sacrifice chaque semaine.

» Sous le règne de *Taè-tsoung*, *Olopen* venant du *Ta-ts'in* arriva en Chine l'an 635. L'empereur envoya à sa rencontre et le fit conduire au palais ; il apportait les Écritures et les images ; on examina la doctrine, on la trouva vraie et l'empereur fit un décret en sa faveur : « Un homme » du *Ta-ts'in*, d'une grande vertu, est » venu à notre Cour ; nous avons » examiné sa doctrine avec soin, nous » l'avons trouvée admirable... elle » enseigne la voie du salut et sera » utile au peuple ; il faut la lui faire » connaître. Qu'on bâtisse une église » qui aura vingt et un prêtres pour » la desservir. »



T'AE-TSOUNG.

» En 651, *Kao-tsoung* succéda à son père, fit de grands honneurs à *Olopen* et bâtit des églises au vrai Dieu dans toutes les provinces. Les bonzes excitèrent une grande persécution contre les fidèles, mais deux personnes très zélées défendirent la foi, qui reprit son premier éclat et fut affermie par l'empereur lui-même. Il fit mettre dans l'église les tableaux de ses prédécesseurs ; il honora le missionnaire *Ki-ho* nouvellement arrivé du *Ta-ts'in*. L'empereur *Sou-tsoung*, en 757, bâtit cinq églises, et les empereurs suivants affirmèrent dans leurs édits la beauté du christianisme. Le même souverain fit des offrandes aux autels et bâtit des églises...

» C'est pour conserver la mémoire de ces grandes actions et pour les faire passer à la postérité, que nous élevons ce monument en l'année 782. »

A la nouvelle de la découverte de cette précieuse inscription, le P. Sémédo se rendit

à *Si-ngan-fou* pour l'examiner, et il en donna la première traduction. Les ennemis de la religion contestèrent d'abord l'authenticité du monument, puis, lorsqu'on l'eut prouvée, ils nièrent qu'il fût catholique ; dans la suite, une opinion se forma, regardant cette pierre comme nestorienne. Cependant le P. Sémédo, et bien d'autres, la tiennent pour catholique. Des auteurs laïques, et parmi eux M. Dabry de Thiersant, partagent cette opinion. Voici quelques raisons qui militent en sa faveur :



LE PÈRE SÉMÉDO.

1° Dans le texte de l'inscription, aucun mot, aucun indice n'indique le nestorianisme.

2° Le *Ta-ts'in* d'où était envoyé *Olopen* ne pouvait être que Rome. Les textes des Annales des *Ouée* et des *Han* le démontrent, et les distances indiquées prouvent bien que le *Ta-ts'in* n'était pas seulement la Perse.

3° Nous savons par les relations de Plan-Carpin, Rubruquis et autres, que le culte établi en Chine par les nestoriens consistait surtout dans l'adoration de la croix. Rubruquis ajoute qu'ayant fait faire un crucifix, les nestoriens furent très irrités contre lui. Ils regardaient le CHRIST sur la croix et les *images* comme autant de signes idolâtriques. C'est sans doute pour bien distinguer la religion catholique de toute autre religion, que le Souverain-Pontife, dans ses Bulles, recommandait aux missionnaires allant en Chine d'emporter les *images*. Saint Louis, d'après Joinville, en avait fait broder à l'intérieur de la tente devant servir de chapelle qu'il envoyait au Grand Kan. Jean de Montcorvin en

faisait peindre dans ses églises de Kambalick. Or, nous lisons sur l'inscription de *Si-ngan-fou* qu'*Olopen* portait les Saintes Écritures et *les images ;* comment l'aurait-il fait s'il eût été nestorien ?

4° A l'arrivée d'*Olopen* à la cour, sa religion fut appelée *Po-se-i-kao*, et ses églises *Po-se-sse* (de la Perse). Quoique directement envoyé par le *Ta-ts'in*, il venait en effet de la Perse. Mais, lorsque les nestoriens, de la Perse également, arrivèrent à la cour, il y eut confusion, et nous lisons dans les Annales des *T'ang* que les successeurs d'*Olopen*, en l'année 745, présentèrent une pétition à l'empereur *Si-ngan-tsoung* pour le prier de changer ce nom amphibologique de *Po-se* en celui de *Ta-ts'in*, indiquant clairement que leur religion venait de Rome.

Lorsque le monument fut érigé, en l'année 782, un grand nombre de noms d'évêques et de prêtres furent gravés dans le bas et sur les côtés, en caractères syriaques, dits *estranghelos*. Parmi ces noms, on est surpris de trouver celui de *Hanan-Yeshu*, qui était alors patriarche nestorien de Babylone. Comment a-t-il été placé là ? Comment éclairer ce mystère et résoudre cette difficulté ? Espérons que les recherches de la critique en donneront l'explication.

KOUO-TSE-I.

KOUO-TSE-I. — La grande dynastie des *T'ang* fut fertile en hommes célèbres, dont le premier fut sans contredit *Kouo-tse-i*. Il naquit à *Tchang-sien*, dans le province du *Chen-si*, et parvint par son mérite au grade de ministre d'État et de lieutenant général du royaume ; c'était en 754.

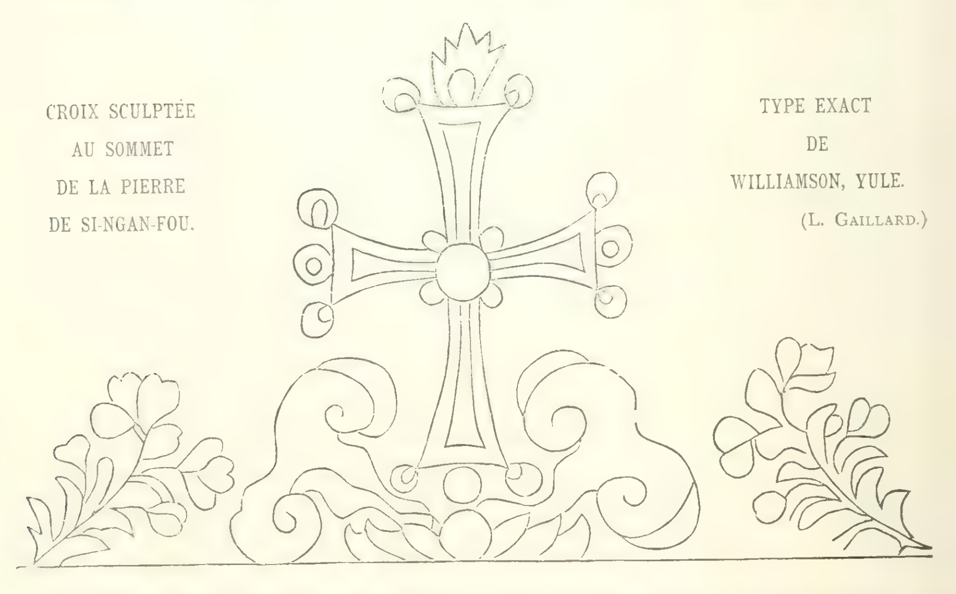
Dans ses guerres contre les Tartares orientaux, il prit pour lieutenant *Li-koang-pi*, et s'attira ainsi l'amitié de ce général jaloux de sa gloire. Faussement accusé par les eunuques, il fut obligé de quitter son commandement et de revenir à la cour ; mais les troupes se mutinèrent et l'empereur dut le remettre à leur tête.

Sous l'empereur *Tcu-tsoung*, ce fut en réalité *Kouo-tse-i* qui gouverna la Chine. Il mourut l'an 783, et tout l'empire porta le deuil de sa mort pendant trois ans. D'après

l'inscription de *Si-ngan-fou*, il éleva des églises au vrai Dieu, et eut pour conseiller un prêtre nommé *Y-sse*. Ce fut un des hommes les plus vertueux et les plus capables de la dynastie des *T'ang*.

III

L'empereur *T'aè-tsoung* avait trois femmes : la première, *Tchang-soung-che*, était très vertueuse ; la seconde, *Ou-t'se-t'ien*, était cruelle, ambitieuse, vindicative ; la troisième, femme de lettres, se nommait *Sin-hoée*. Vers la fin de son règne, célèbre à tous égards, il fit la conquête du *Léao-toung*, et soumit les Coréens révoltés. Il mourut, âgé de cinquante-trois ans seulement, l'an 649, et laissa le trône à son fils



CROIX SCULPTÉE AU SOMMET DE LA PIERRE DE SI-NGAN-FOU.

TYPE EXACT DE WILLIAMSON, YULE.

(L. Gaillard.)

Kao-tsoung. Nous lisons dans l'histoire, que ce nouvel empereur installa le premier établissement de bonzesses (*Ni kou*) dont il soit parlé dans les Annales de la Chine.

L'impératrice *Ou-tse-t'ien* ne tarda pas à dominer le nouvel empereur ; elle-même était sous l'influence d'un nommé *Kou-sin-tchen*, sectateur du *Tao*, dont les funestes conseils eurent les plus déplorables résultats ; la vraie religion fut persécutée, de nombreuses églises furent brûlées, et on vit partout s'élever des temples de *Fo*. Sous le règne de l'empereur *Tchoung tsoung*, son fils, l'impératrice *Ou-tse-t'ien*, universellement haïe des ministres, des mandarins et du peuple, reçut enfin la punition de ses crimes. L'empereur l'enferma dans un palais où elle mourut à l'âge de quatre-vingt-deux ans.

Les Annales nous apprennent qu'en l'année 631, le second empereur de la dynastie des *T'ang* envoya au Japon un ambassadeur qui fut fort mal reçu. A partir de ce jour, le Japon ne fut plus regardé comme État tributaire et perdit les privilèges que

l'empereur de la Chine, son suzerain, lui avait accordés Ce royaume s'appelait alors *Ouo kouo*, et c'est seulement en 671 qu'il fut nommé *Je-pen*. Dans la suite, le roi du Japon fit parvenir à l'impératrice *Ou-tse-t'ien* de riches présents par un ambassadeur lettré qui allait, disait-il, étudier en Chine les livres sacrés. De ce jour, la bonne harmonie fut rétablie entre les deux royaumes.

HAN-IU. — Ce célèbre savant était originaire de la province du *Ho-nan*. Doué d'une facilité prodigieuse, il obtint de très bonne heure tous ses grades, et fut reçu docteur. L'empereur *Teu-tsoung* l'appela près de lui comme censeur ; mais, pour avoir rempli sa charge en conscience et attaqué certains abus, il fut éloigné de la cour. On lui confia le gouvernement d'une petite ville, où il composa un ouvrage « sur le bon gouvernement des empires », ce qui lui valut de rentrer en faveur ; il fut nommé conseiller d'État, puis précepteur du prince héritier. Les bonzes, par leurs intrigues, trompèrent le souverain qui, en 819, rendit les plus grands honneurs à un prétendu doigt de *Fo* apporté par eux. Personne n'osait avertir l'empereur de cette supercherie ; *Han-iu* rédigea un courageux mémoire pour montrer que *Fo* n'était qu'un homme et qu'une divinité aussi méprisable que néfaste ; il terminait par ces mots : « Si *Fo* a quelque pouvoir, que sa colère m'écrase. » L'empereur, irrité, lui enleva toutes ses charges et le renvoya dans la petite ville de *Tch'ao-tcheou*, où il donna tout son temps à l'étude ; ayant composé un traité en faveur de la doctrine des anciens contre celle de Bouddha, il osa le faire présenter à l'empereur, ce qui, contrairement à toutes prévisions, le fit rappeler à la cour. Employé à la pacification d'une sérieuse révolte, il se montra aussi prudent qu'habile, et, grâce à son zèle, l'armée mutinée rentra sous l'obéissance impériale sans effusion de sang. — Plein de gloire et d'honneur, il termina ses jours l'an 824 de Jésus-Christ ; il avait 57 ans. Son portrait fut placé dans le temple de Confucius, et en 1530 il reçut le nom de *Sien-jou-han-tse ;* c'est le plus haut titre honorifique auquel un savant puisse prétendre.



L'IMPÉRATRICE OU-TSE-T'IEN.

LÉOU-TSOUNG-YUEN. — Ce poète naquit dans le *Chan-si.* Il se livra dès sa jeunesse à l'étude des meilleurs auteurs de la dernière dynastie. S'étant fait recevoir



HAN-IU.

LÉOU-TSOUNG-YUEN.

bachelier, puis docteur, il fut, grâce à deux protecteurs éminents, nommé gouverneur de *Lan tien-sien*, sous-préfecture de troisième ordre. Non seulement il n'opprima pas son peuple, mais, dans une année de disette, il le fit exempter des impôts et secourir avec les deniers publics. *Teu-tsoung*, en 803, l'appela à la cour ; il remplaça *Han-iu*

dans la charge de censeur. Disgracié sur de fausses accusations, il alla gouverner la ville de *Leou tchéou*, ce qui remplit de joie les lettrés et les mandarins subalternes

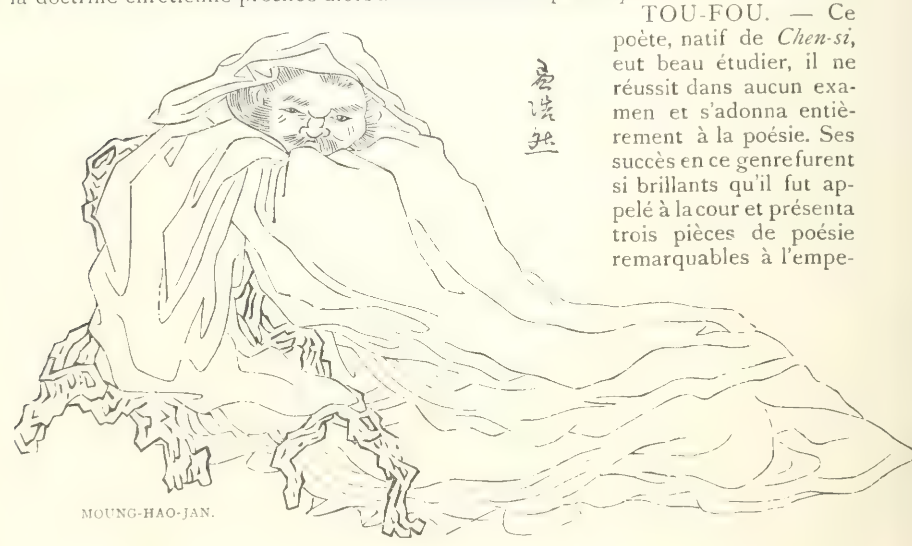


TOU-FOU ET LI-T'AÈ-PÈ.

de cette préfecture. Miné par le chagrin de se voir éloigné de la capitale, il mourut à quarante-sept ans. On lui fit de magnifiques funérailles, et sa tablette fut placée dans une pagode.

FANG-SUEN-LING. — Citons pour mémoire le nom de *Fang suen-ling*, l'illustre ministre du fondateur de la dynastie des *T'ang*. C'est lui que l'empereur députa pour aller à la rencontre d'*Olopen*, comme le rapporte l'inscription de *Si-ngan-fou*. *Taè-tsoung* avait épousé une des filles de *Fang-suen-ling*, qui mourut dans un âge très avancé. L'empereur fit placer son tombeau à côté de celui de son propre père.

YAO-TCH'OUNG. — Un autre ministre non moins remarquable, nommé *Yao-tch'oung*, vivait aussi à la cour des *T'ang*, sous l'empereur *Suen-tsoung*. En 721, sur son lit de mort, il recommanda à sa famille « de ne point se laisser séduire par la fausse religion de *Bouddha ;* de ne point avoir de rapports avec les *Taoche* et les bonzes, de rester attachée à la doctrine immuable qui ne pouvait périr, etc. » Était-ce la doctrine chrétienne prêchée alors avec tant de fruit par *Olopen* et ses successeurs ?


MOUNG-HAO-JAN.

TOU-FOU. — Ce poète, natif de *Chen-si*, eut beau étudier, il ne réussit dans aucun examen et s'adonna entièrement à la poésie. Ses succès en ce genre furent si brillants qu'il fut appelé à la cour et présenta trois pièces de poésie remarquables à l'empereur *Suen-tsoung*. On le félicita, mais sans lui donner de charge lucrative. Il fit alors un curieux placet à l'empereur, où il exposait sa pauvreté : « Si Votre Majesté n'y met ordre, elle entendra bientôt dire que le pauvre *Tou fou* est mort de froid et de faim. » Gratifié d'une petite pension qui ne lui fut point continuée, il retomba dans la misère. L'empereur *Sou tsoung*, auquel il s'adressa, le nomma censeur, mais sa trop grande franchise ne lui permit pas de garder longtemps ce poste ; original du reste et capricieux, il passait de longs mois dans les montagnes, à vivre de ce qui lui tombait sous la main. En 772, il faillit se noyer en traversant une rivière ; retiré de l'eau presque par miracle, il fut reconnu, soigné, choyé, car son nom était célèbre. Dix jours après, on lui offrit un grand dîner de convalescence pendant lequel il abusa tellement de la nourriture et de la boisson, qu'on le trouva mort le lendemain.

LI-T'AÈ-PÈ. — Né dans le *Sse-tch'ouan*, et non moins célèbre que le précédent, *Li-t'aè-pè*, vers l'an 742, se rendit à la cour. On n'osait le présenter à l'empereur à cause de son peu de sobriété ; il était presque sans cesse pris de vin. Il promit de

ne plus s'enivrer. Le souverain l'accepta sur cette promesse, et *Li-t'aè-pè*, qui joignait à la poésie un beau talent musical, eut de brillants succès. Un de ses plus grands plaisirs était de mener une vie vagabonde; aussi s'empressa-t-il de quitter la cour, sur une légère accusation faite contre lui. Il n'aimait rien tant que de parcourir les cabarets et d'y boire jusqu'à perdre la raison. Cependant, ses ouvrages étaient tellement estimés, qu'on lui pardonnait tous ses excès et qu'il était bien reçu partout. Un seigneur de ses amis s'étant révolté, *Li-t'aè-pè* fut impliqué dans cette affaire et condamné à mort; sa peine, à la prière de *Kouo-tse-i*, fut commuée en celle d'un exil perpétuel; mais peu à près traversant un fleuve, l'ébriété le fit chanceler, la barque chavira et il se noya. C'était en l'année 763; il était âgé de soixante ans.

MOUNG-HAO-JAN. — Ce poète, né de parents très pauvres, ne chercha point les dignités ni les grades. Il aimait à courir la campagne en toute liberté et passait son temps à composer, sous les ombrages ou au bord des ruisseaux, des poésies pleines de verve et d'entrain. Il affectionnait spécialement le froid et surtout la neige; enveloppé dans son manteau et assis sur quelque tronc d'arbre, il composait ses plus belles pièces de vers. Le bonze *Ouang-ouée*, poète lui-même, et surtout peintre de talent, fit le portrait de *Moung-hao-jan*, dont les ouvrages font les délices des lettrés.



SOUNG T'AI-TSOU, FONDATEUR DE LA DYNASTIE DES SOUNG.

IV

Après la mort de *Ou-tse-t'ien*, la belle dynastie des *T'ang* occupa le trône de la Chine pendant quelques années encore, mais elle marchait rapidement à sa ruine. Les empereurs, affaiblis par la mollesse et livrés aux eunuques, s'occupèrent peu du gouvernement de l'empire. En 901, exaspéré par leur insolence, qu'ils avaient poussée jusqu'à retenir le souverain en prison, un officier général nommé *Léang* s'empara de tous les eunuques qu'il put rencontrer, en massacra plusieurs centaines et rendit la liberté à l'empereur. Peu après, un décret fut porté qui ordonnait la mort de tous les eunuques quels qu'ils fussent ; il fut exécuté, et dans la seule capitale de *Si-ngan-fou* plus de 700 furent tués sans pitié. L'empereur *Tchao-siang-ti* régna deux ans à peine, et fut détrôné par ce même *Léang*, qui établit une dynastie portant son nom. Alors, pendant un demi-siècle, l'empire fut dans une anarchie complète, et plusieurs autres petites dynasties se succédèrent ; mais en 960, *T'aè-tsou* fonda celle des *Soung*, qui devait conserver le trône de Chine pendant 319 ans. — *T'aè-tsou*, quoique grand guerrier, protégea les lettres, fit réimprimer les livres anciens, ouvrit des collèges et réglementa les études ; aussi la dynastie vit-elle naître des historiens, des lettrés, des poètes, dont les œuvres sont fort appréciées.

SSE-MA-KOUANG. — Ce grand historien était de l'illustre famille des *Sse-ma*, auxquels la Chine devait déjà le fameux *Sse-ma-ts'ien ;* il était originaire du *Chen-si*. Reçu docteur, il fut, malgré sa jeunesse, préféré par l'empereur à tous les autres prétendants, et nommé gouverneur de *Sou-tcheou ;* mais son père *Sse-ma-tche* étant mort, il fut obligé de déposer sa charge. Sur la proposition de *Pan-ki*, généralissime des troupes du *Chen-si*, il reçut le commandement de la ville de *Pin-tcheou*, et ses sages conseils ne contribuèrent pas peu au succès de l'expédition contre les Tartares qui menaçaient d'envahir la Chine. La paix faite, on le nomma gouverneur général de *Kaè-foung-fou*, dans le *Ho-nan*, et censeur de l'empire, charge dans laquelle il montra la plus grande sincérité. Malgré sa franchise, l'empereur *Jen-tsoung* lui conserva sa faveur jusqu'à la fin de son règne (1063). Son successeur fut *Iin-tsoung*, et *Sse-ma-kouang* aida l'impératrice régente dans le gouvernement de l'État ; elle appréciait les conseils et l'expérience de ce sage ministre. Mort à 36 ans, *Iin-tsoung* fut remplacé par *Chen-tsoung*, son fils, qui choisit *Ssè-ma-kouang* pour ministre d'État, puis pour président de l'académie des *Han-lin*. Trompé par de faux rapports, l'empereur éloigna de la cour *Sse-ma-kouang*, qui se retira à *Lo-yang*, où il travailla pendant quinze années aux ouvrages qui devaient immortaliser son nom. On lui doit l'histoire universelle (*Tse-tche-t'oung-kien*), qui commence à l'année 403 avant Jésus-Christ pour se terminer à l'année 960 de l'ère chrétienne. Ayant appris la mort de *Chen-tsoung*, il partit de *Lo-yang* pour aller rendre ses devoirs à l'empereur défunt, et il fut retenu par l'impératrice régente. Il termina sa carrière en rendant la paix à l'empire par un traité glorieux ; il était allé lui-même comme ministre plénipotentiaire chez les Tartares, et leur empereur *Li-pin-tchang* lui avait accordé toutes ses demandes. *Sse-ma-kouang* mourut à l'âge de 68 ans, comblé d'honneurs, après une vie uniquement consacrée au service de sa patrie (1086).

SOU-CHE. — *Sou-che* naquit dans le *Sse-tch'ouan* d'une famille mandarinale, et fut élevé par sa mère, la vertueuse *Tch'eng-che*. Vers l'an 1057, il se présenta aux examens à la capitale et fut reçu docteur par le fameux *Ngo-yang-siou*, chef du tribunal littéraire. Sa science profonde, dont l'examinateur avait parlé au souverain, lui valut l'entrée à la cour ; mais la jalouse rivalité du ministre *Ouang-ngan-che* arrêta

bien longtemps son avancement. Par les intrigues de ce ministre, il fut exclu de la place d'historiographe qui lui revenait de droit ; plusieurs fois faussement accusé, il accepta le commandement d'une simple ville de troisième ordre. En l'année 1080,



SSE-MA-KOUANG. [illegible]-HI.

Tche-tsoung, âgé seulement de 10 ans, étant monté sur le trône, l'impératrice-mère gouverna et répara toutes les injustices commises sous le règne précédent. *Sou-che* fut nommé précepteur du jeune prince, qui non seulement l'estimait, mais l'aimait sincèrement. A la mort de la régente, *Tche-tsoung*, âgé de 18 ans, oublia bien vite les sages conseils de *Sou-che* et le renvoya en province, comme gouverneur de

Hang-tcheou. L'administration de *Sou-che* fut prudente et sage ; il fit de grands travaux, creusa des canaux, arrêta les inondations qui menaçaient de tout détruire, et rendit son peuple heureux ; malgré cela, il retomba en disgrâce et fut réduit presque à la mendicité. Abandonné de tous, il voulut se construire une petite cabane dans un lieu désert, mais il n'avait pas même de quoi en faire les frais ; alors il écrivit une planchette clouée au bout d'un bâton : « Moi, *Sou-che*, exilé, n'ayant ni feu ni lieu, je n'ai pas de quoi me construire un abri. » Les lettrés firent une souscription et lui bâtirent une petite maison, à laquelle ils ajoutèrent un jardin ; c'est là qu'il vécut en philosophe et fit ses commentaires sur le *Y-king*. Il composa de nombreux ouvrages, entre autres celui qui a pour titre « *Chou k'iuen* », et qui contient une explication très estimée du *Chou-king*. Il mourut en l'année 1101.

TCHOU-SI.— *Tchou-si* naquit dans la province de *Ngan-hoée*, l'an 1150. A 19 ans, il fut reçu docteur et se livra à l'étude des livres bouddhistes jusqu'à sa vingt-quatrième année ; on dit même qu'il se fit bonze. Reconnaissant ses erreurs, il ne cessa dans la suite de combattre avec acharnement les bouddhistes et les taoïstes. *Tchou-si* commença par commenter le *Ta-sio*, puis le *Tchoung-young*, enfin tous les classiques, et ses commentaires sont encore aujourd'hui étudiés dans les écoles. Son style élevé en même temps que clair, sa phraséologie agréable, font que ses écrits sont fort goûtés des lettrés. Nommé préfet de *Tchang-tcheou*, il fut accusé par ses ennemis et comme homme politique, et comme littérateur ; vers l'an 1196, il perdit tous ses emplois. Miné par les ennuis et les infirmités, il mourut l'an 1200, sous le règne de *Ming-tsoung*.



NGO-YANG-SIOU.

NGO-YANG-SIOU. — Un illustre savant vivait aussi sous la dynastie des *Soung*, il se nommait *Ngo-yang-siou*, et était le président du premier tribunal littéraire. C'est lui qui, en 1057, fit passer les examens au célèbre *Sou-che*, et qui le présenta à l'empereur. Il fut son protecteur et son ami ; grâce à lui, *Sou-che* put se défendre contre les attaques du ministre *Ouang-ngan-che*. Ce grand homme prononça le panégyrique de *Sse-ma-kouang*. — Toutes ces biographies, fastidieuses

peut-être, nous ont semblé toutefois devoir être esquissées rapidement : car il était difficile de passer sous silence ces hommes célèbres dont le nom est dans toutes les bouches, et dont tout Chinois connaît les ouvrages.

V

La dynastie chinoise des *Soung* ne parvint jamais à s'implanter d'une manière définitive dans les provinces du nord de l'empire : elle fut constamment refoulée dans le midi par *Ki-tan;* on donnait ce nom aux Tartares orientaux. Ils s'étaient établis dans le *Léao-toung*, après avoir subjugué toutes les peuplades qui se trouvaient dans la Corée, la Mantchourie et une partie de la Mongolie orientale actuelle. Leur dynastie se nommait *Léao*, et la famille impériale avait nom *Yé-lu ;* ses neuf empereurs régnèrent de 917 à 1126.

En 1023, l'empereur chinois *Jen-tsoung* fit avec eux une paix honteuse et leur paya un tribut de 200,000 onces d'argent. Le nord du *Pé-tche-ly* et la ville de *Yeou-tcheou* tombèrent entre leurs mains ; c'est là qu'ils construisirent leur capitale du sud, qui reçut le nom de *Yen-king* (Péking), comme nous l'avons dit dans l'Introduction.

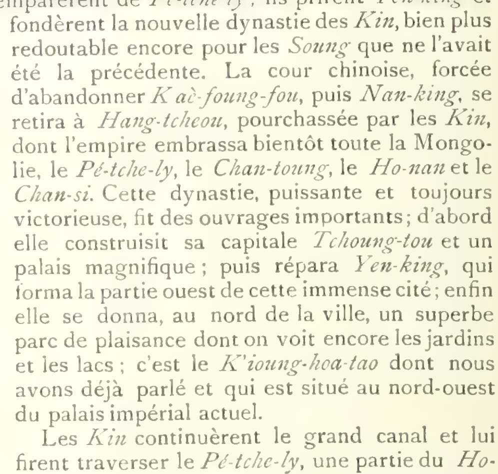
Cependant les *Léao* n'étendirent pas leurs possessions plus loin que *T'ien-tsin*, et nous lisons dans leurs Annales que le canal unissant la capitale au fleuve *Pé-ho* servait déjà, comme aujourd'hui, au transport des grains.

遼主

L'EMPEREUR DES LÉAO.

En 1101, l'empereur *Hoè-tsoung* de la dynastie chinoise, voyant qu'il ne pouvait

résister aux *Léao*, appela à son secours une horde tartare nommée *Jou-tche*, dont les troupes repoussèrent les *Léao* et s'emparèrent de *Pé-tche-ly* ; ils prirent *Yen-king* et fondèrent la nouvelle dynastie des *Kin*, bien plus redoutable encore pour les *Soung* que ne l'avait été la précédente. La cour chinoise, forcée d'abandonner *K'aè-foung-fou*, puis *Nan-king*, se retira à *Hang-tcheou*, pourchassée par les *Kin*, dont l'empire embrassa bientôt toute la Mongolie, le *Pé-tche-ly*, le *Chan-toung*, le *Ho-nan* et le *Chan-si*. Cette dynastie, puissante et toujours victorieuse, fit des ouvrages importants ; d'abord elle construisit sa capitale *Tchoung-tou* et un palais magnifique ; puis répara *Yen-king*, qui forma la partie ouest de cette immense cité ; enfin elle se donna, au nord de la ville, un superbe parc de plaisance dont on voit encore les jardins et les lacs ; c'est le *K'ioung-hoa-tao* dont nous avons déjà parlé et qui est situé au nord-ouest du palais impérial actuel.



L'EMPEREUR DES KIN.

Les *Kin* continuèrent le grand canal et lui firent traverser le *Pé-tche-ly*, une partie du *Honan* et du *Chan-toung*, jusqu'à la ville de *Lin-tsing-tcheou*. Pour alimenter ce canal, ils pratiquèrent une saignée au fleuve *Houn-ho* à 30 *li* ouest de Péking, près du village de *Ma-yu*. Ce beau canal arrosait les champs et fournissait l'eau aux parcs impériaux et à la ville ; ce n'est que plus tard, en 1186, que l'empereur fit fermer la prise d'eau de *Ma-yu*, dans la crainte d'une inondation.

C'est également à cette dynastie que l'on doit la construction du remarquable pont de *Lou-keou-k'iao*, qui fut terminé en cinq années (1189-1194), sous le règne de l'empereur *Ming-tchang*.

L'empereur chinois *Li-tsoung*, en 1225, au lieu de défendre son empire contre les *Kin*, cultivait les lettres, et c'est lui qui donna le titre de *Koung* (prince) au chef de la famille de Confucius. Enfin, se voyant impuissant à repousser l'invasion, il appela à son aide les Tartares occidentaux, dont l'empire s'étendait déjà depuis *Karabalgassoun* jusqu'à Samarkande ; nous verrons bientôt comment Gengiskan et ses successeurs s'emparèrent de toute la Chine, renversant les *Kin* en 1234 et les *Soung* en 1278. La sépulture des *Kin* existe encore vers l'ouest, à quatre journées de Péking.



CHAPITRE IV

I. GENGISKAN. ONGKAN (PRÊTRE JEAN). OKTAIKAN. — II. JEAN DE PLAN-CARPIN. L'IMPÉRATRICE TOURAKINA. KOUYOUKKAN. — III. LA RÉGENTE OGOULGAIMIZ. MANGOUKAN. — IV. RUYSBROECK OU RUBRUQUIS.

I



YÈ-CHOU-KAÈ, selon l'histoire de la Chine *(T'oung-kien)*, fut le père de Gengiskan, et sa mère se nommait *Yuè-loun*. Chef d'une horde tartare-mongole, *Yè-chou-kaè*, après une grande victoire sur les *T'a-t'a* dont le roi s'appelait *Tié-mou-tsin*, donna le nom du vaincu au fils qui venait de lui naître (1157). Dès l'âge de treize ans, ce jeune prince perdit son père, mais sa mère sut, par sa prudence et sa fermeté, lui conserver un nom parmi les tribus tartares.

A cette époque vivait un personnage mystérieux, connu en Europe sous le nom de *Prêtre Jean*, mais qui s'appelait réellement *Ongkan* ou *Ouangkan*. Les nestoriens, établis, dit-on, dans ces contrées depuis longtemps, lui avaient donné ce titre de *Prêtre*, quoiqu'il ne fût peut-être pas même baptisé. *Ongkan* était roi des Karaïtes; ses États comprenaient une grande partie du *Karakatai*, et sa capitale devait être *Karabalgassoun* (la ville noire), dont on voit encore les ruines. La Chine se nommait *Katai*, et toute la région située au nord de la Grande Muraille ayant été conquise par ses empereurs, ils lui donnèrent le nom de *Karakatai*, c'est-à-dire Chine noire ou inculte. *Prêtre Jean* écrivit plusieurs lettres aux princes d'Europe : à Alexandre III, au roi de France, à l'empereur de Constantinople et même au roi de Portugal ; dans chacune d'elles il se donnait l'orgueilleux titre de « Roi tout-puissant sur tous les autres rois ». Les fables les plus ridicules se débitaient sur son compte en Occident.

Tié-mou-tsin était d'année en année devenu plus puissant ; il avait réuni sous son

commandement toutes les tribus mongoles qui voulaient s'affranchir de l'autorité tyrannique de *Prêtre Jean*. Cependant, pour s'attirer la bienveillance de ce puissant voisin, il lui demanda sa fille en mariage. *Ongkan* répondit à cette avance par un refus insolent, et *Tié-mou-tsin* lui déclara la guerre en envahissant le pays des Karaïtes à la tête de 360.000 cavaliers. L'armée de *Prêtre Jean* n'était ni moins nombreuse, ni moins aguerrie ; il se porta à la rencontre des envahisseurs, et ces 700.000 hommes en vinrent aux mains dans la grande plaine de *Tangut*, située au sud de *Karabalgassoun*. Le combat fut acharné et dura deux jours, avec des chances diverses de part et d'autre ; enfin *Tié-mou-tsin*, par une habile manœuvre, coupa en deux l'armée ennemie et la défit complètement. *Ongkan*, blessé et poursuivi par les troupes mongoles qui occupèrent sa capitale, s'enfuit vers le sud-ouest et alla demander asile à *Tayankan*, chef des *Naïmans*, qui lui fit trancher la tête pour plaire au vainqueur. *San-koun*, fils de *Prêtre Jean*, se sauva au fond du Thibet. (V. la carte, p. 83.)



YUEN-T'AÈ-TSOU (GENGISKAN).

Notons ici que les auteurs sont fort divisés au sujet de ce *Prêtre Jean* ; plusieurs ont avancé que le nom de *Ongkan* ou *Ouangkan* était celui de son frère, qui fut son successeur ; d'autres croient que ce nom appartient au *Prêtre Jean* lui-même. Nous avons rapporté de lui ce qui nous semblait le plus probable.

Tié-mou-tsin établit sa cour à *Karabalgassoun*, sur les rives du fleuve *Ork-ho* ou *Ourkoun*. Après cette mémorable victoire et la conquête de tout le pays, les tribus tartares, remplies d'admiration pour leur grand guerrier, se rangèrent sans exception sous on obéissance. Dans une assemblée générale de tous les chefs, il fut choisi par acclamation pour souverain suprême ; il avait alors quarante-huit ans (1205). Chaque prince portant le nom de Kan, *Tié-mou-tsin* devint ainsi le *Ka-kan* ou Grand Kan ; un devin proposa pour son nom d'empereur celui de Gengiskan ou Kan des forts, qui fut

adopté avec enthousiasme, et *Tié mou-tsing* depuis lors n'en porta plus d'autre. Le plateau des montagnes de *Bourkan-kaldoun*, formant le partage des eaux entre les petites rivières tributaires du lac Baïkal et les affluents supérieurs du fleuve Amour, fut le centre de ses opérations militaires, et c'est de là qu'il fit partir ses armées à la conquête du monde. (V. la carte, p. 83.)

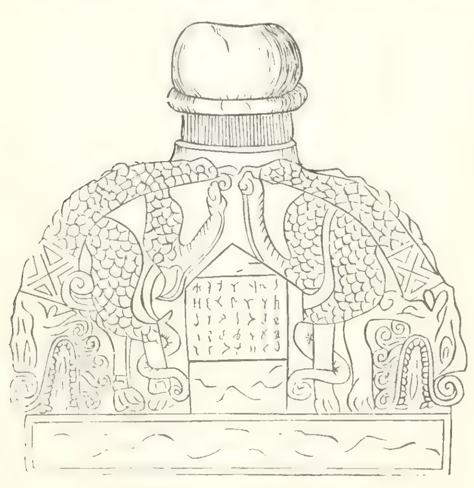
En 1210, Gengiskan, prenant pour prétexte un manque d'égards de la dynastie des *Kin* envers lui, attaqua la Chine, détruisit son armée à *Suen-hoa-fou* près de *Kalgan* et, s'avançant vers le sud, força la passe de *Kiu-young-kouan*, à une journée de *Tchoung-tou* (Péking). L'empereur, effrayé, obtint la paix en donnant sa fille en mariage à Gengiskan, qui se retira. Les *Kin*, pour préparer une revanche, allèrent à *K'aè-foung-fou*, où ils réunirent une armée de 200,000 hommes; mais Gengiskan, l'ayant appris, envoya contre elle *Moncly*, un de ses meilleurs généraux, qui la tailla en pièces. *Tchoung-tou* fut emportée d'assaut après un siège très meurtrier, dans lequel l'empereur des *Kin* perdit la vie. Gengiskan donna le gouvernement de la ville à *Moncly*, avec ordre de conquérir le reste de la Chine et la Corée (1213). Dans les années qui suivirent, le grand conquérant prit Yarkande, Bokhara, Samarkande, Merv, Hérat et tout le Korassan. En 1223, la Perse et Balck tombèrent en son pouvoir; puis il entra en Bulgarie et s'empara de tout le pays jusqu'au Volga. En 1224, il revint à *Karabalgassoun;* mais, dans une nouvelle expédition qu'il entreprenait deux ans après contre la Chine, il tomba malade en route. Voyant que sa fin approchait, il désigna *Oktai*, son troisième fils, pour lui succéder, et mourut le 18 août 1226, après vingt-cinq ans de règne, âgé de 73 ans. A la même époque, la France assistait au couronnement de saint Louis.



YUEN-T'AÈ-TSOUNG (OKTAIKAN).

Quelque temps avant sa mort, pendant une grande chasse, Gengiskan s'était reposé sous un arbre séculaire et avait fixé ce lieu pour sa sépulture ; c'est là qu'on transporta son cercueil. On peut encore voir, non loin de *Karabalgassoun*, les ruines de son tombeau.

Karabalgassoun était une ville carrée assez grande qui renfermait une citadelle ; située sur le fleuve *Ork-ho*, elle se trouvait à environ sept journées d'*Ourga*, vers le sud-ouest. Ses ruines existent encore et ont été visitées, étudiées, photographiées par l'expédition finnoise en 1890, par M. Heikel, et par une mission russe qui en a publié un splendide album de photogravures. On y a découvert des inscriptions et des monuments. Le premier date de la dynastie des *T'ang*, et rappelle par sa forme la prière de *Si-ngan-fou*, mais il est beaucoup plus grand. On peut y lire une inscription en trois langues : iénissi, ougours et chinois. Nous avons fait dessiner, d'après le livre de l'expédition finnoise, le sommet du second monument reconstitué. Quant au troisième, on en a photographié les fragments et les inscriptions. Celles de ces deux derniers monuments ont été traduites avec beaucoup de soin par M. G. Devéria, l'éminent professeur à l'École des langues orientales.



MONUMENT DE KARABALGASSOUN.

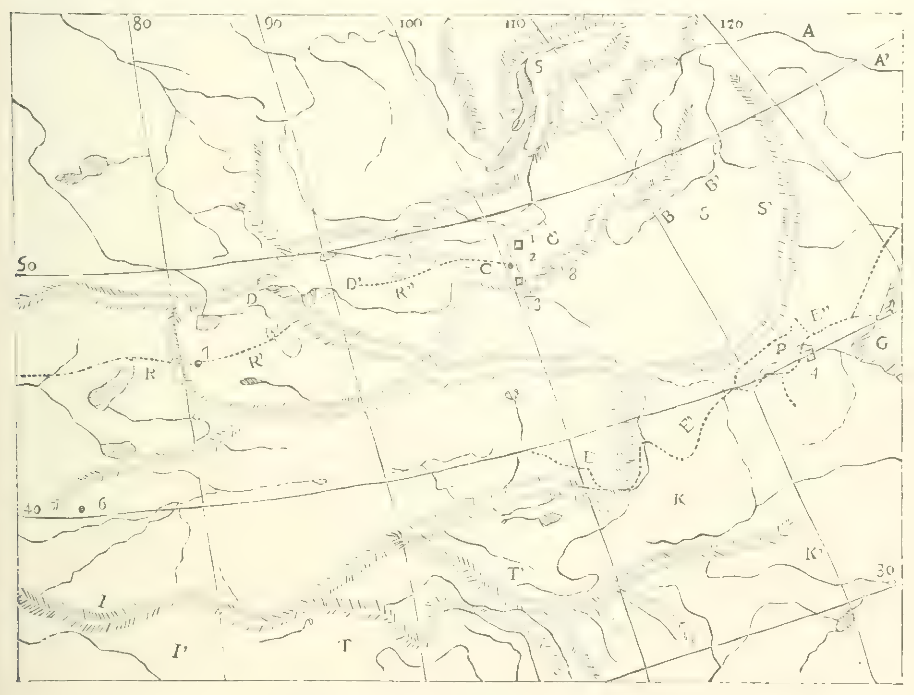
On retrouve non sans étonnement, dans ces inscriptions, incomplètes du reste, les mots de *vraie Religion... Religion lumineuse... Doctrine subtile... il faut renoncer au culte de Bouddha, etc., etc.* Les prêtres catholiques ou nestoriens de *Si-ngan-fou* avaient-ils déjà évangélisé ces lointaines contrées ?

L'assemblée des princes, convoquée en 1229, confirma le choix de Gengiskan. *Oktai*, proclamé empereur, acheva la destruction de l'empire des *Kin* (1234). Après cette expédition, qui avait duré cinq ans, il rentra à *Karabalgassoun* et fit construire l'année suivante, à 70 *li* plus au sud, toujours sur la rive du fleuve *Ork-ho*, la ville de *Karakoroum* (sable noir), avec un palais magnifique au sud de sa nouvelle capitale.

Après la disparition de la dynastie des *Yuen* et des Gengiskanides, *Karakoroum* ne fut plus qu'une ville de second ordre et finit par disparaître. Vers l'année 1590, on fonda sur son emplacement le monastère d'*Erdeni-Tchao* qui s'y voit encore. De Péking on peut y arriver en vingt journées.

Oktai avait de plus trois autres résidences, tentes ou palais qu'il habitait suivant les saisons. Ses armées du nord ravagèrent la Corée, celles du sud s'emparèrent de toute la Chine méridionale, pendant que ses frères faisaient la conquête de la Hongrie et de la Pologne. *Oktai* mourut le 15 décembre 1241, laissant la régence à l'impératrice *Tourakina*. Les princes durent alors se réunir pour la nouvelle élection ; ils vinrent de toutes les parties de l'immense empire avec des suites nombreuses et brillantes, chargés de toutes les dépouilles des peuples vaincus ; et le 24 août 1246,

dans une assemblée mémorable, ils élurent le nouvel empereur *Kouyoukkan* à la *Horde-d'or*. On donnait ce nom à une immense tente toute couverte de drap d'or et doublée d'étoffes précieuses aussi lamées d'or, qui avait été dressée au milieu d'une grande plaine, près de *Karakoroum*. C'est donc improprement que *Sira-Ordou* a été appelé la Horde-d'or. *Sira-Ordou* était, à quelques lieues plus au nord, une agglomération permanente de deux mille tentes blanches destinées à recevoir les princes,



CARTE DE L'ASIE CENTRALE AU XIII[e] SIÈCLE.

1. Karabalgassoun. — 2. Sira-Ordou. — 3. Karakoroum. — 4. Tchoung-tou ; Kambalick (Péking). — 5. Lac Baikal. — 6. Kashghar. — 7. Ieniil. — 8. Montagnes de Bourkan-Kaldoun. — R R' R'' Route suivie par Plan-Carpin. — D D' Pays des Naïmans. — I I' Inde supérieure. — C C' Pays des Karaïtes. — K K' Le Katai (la Chine). — T T' Thibet (Tubet). — E E' E'' La grande muraille. — G Golfe du Pé-tche-ly. — A A' Le fleuve Amour. — B B' La rivière Keroulan. — S S' Pays des Ta-t'a. — P Passe de Kiu-young-kouan.

les généraux mongols et les ambassadeurs étrangers qui, pour cette circonstance, étaient arrivés en très grand nombre et chargés de présents. — C'est à cette époque que Jean de Plan-Carpin, religieux de Saint François, vint à la cour du grand Kan.

Les immenses conquêtes de Gengiskan, la terrible invasion de Batou son petit-fils, envoyé à la conquête de l'Occident avec une armée de 600,000 hommes, la Russie envahie jusqu'à Kiew, la Pologne et la Hongrie dévastées, les armées chrétiennes repoussées par ce torrent dévastateur, avaient plongé l'Europe dans la consternation.

En 1245, dans le Concile œcuménique de Lyon, le pape Innocent IV, qui le présidait, dit ces paroles : « Certes, elles sont nombreuses et diverses les préoccupations qui Nous accablent : l'entreprise urgente pour la Terre-Sainte, la tribulation qui menace l'Église, et le misérable état de l'Empire Romain. Mais, à dire vrai, Nous oublions tout ceci et Nous-même, en songeant à la persécution des Tartares. Car, en considérant que le nom chrétien (ce qu'à Dieu ne plaise !) pourrait être anéanti de nos jours par ces Tartares, cette seule pensée brise tous nos os, en dessèche la moelle, amaigrit nos membres, exténue les forces de notre âme et Nous plonge dans de si douloureuses angoisses que, jeté pour ainsi dire hors de Nous-même, Nous ne savons plus de quel côté Nous tourner. » D'autre part, les histoires prodigieuses racontées par les voyageurs sur le Katai, le bruit que plusieurs chefs de ces hordes redoutables s'étaient convertis au christianisme, l'espérance de propager la foi et d'arrêter enfin la barbarie des peuples de la haute Asie, déterminèrent le Souverain-Pontife à envoyer aux Tartares des missionnaires avec des lettres pontificales pour les exhorter à embrasser la foi catholique et à ne plus verser le sang chrétien. Le pape, à cette fin, s'adressa aux deux grands Ordres mendiants, les Dominicains et les Franciscains, qui, bien que d'une origine récente, répandaient déjà au loin les lumières de l'Évangile. Innocent IV écrivit au prieur des Dominicains de Paris, lequel choisit quatre de ses religieux pour être envoyés aux princes mongols qui commandaient en Perse. En même temps, deux Franciscains étaient désignés pour se rendre jusqu'en Tartarie auprès du grand Kan. Nous allons voir tout ce que les Papes et les rois de France firent alors pour sauver l'Europe et convertir les Tartares, tout ce que souffrirent les missionnaires envoyés par eux en ambassade, et comment Dieu bénit leur indomptable énergie.

II

JEAN DE PLAN-CARPIN, de l'Ordre des Frères-Mineurs, fut le légat choisi par le Saint-Siège auprès des Tartares. Il était né vers 1182, dans la ville d'Assise, et avait été un des compagnons de saint François. On lui adjoignit *Étienne de Bohême*. « Comme par ordre du Siège apostolique, dit Plan-Carpin au commencement de la relation de son voyage, nous devions nous rendre auprès des Tartares et des autres nations de l'Orient, sachant la volonté du Souverain-Pontife et des vénérables cardinaux, nous nous sommes déterminés à prendre d'abord le chemin de la Tartarie ; tous, en effet, nous craignions qu'un danger imminent ne menaçât l'Église de ce côté. Bien que de la part des Tartares ou des autres peuples nous eussions à redouter la mort ou la captivité perpétuelle, la faim, la soif, le froid, la chaleur ; des affronts et des souffrances au-dessus de nos forces, et qui en réalité, sauf la mort et la captivité, nous ont accablés en plus grand nombre que nous n'avions pu le croire : cependant nous avons voulu nous dévouer pour faire la volonté de Dieu, selon l'ordre de notre Saint Père le Pape, et rendre service à la chrétienté en lui faisant connaître exactement la volonté et l'intention de ces peuples, de peur que, dans une irruption subite, ils ne la trouvassent encore une fois sans défense, comme il est arrivé précédemment, pour les péchés des hommes, et ne fissent un grand carnage parmi le peuple chrétien. »

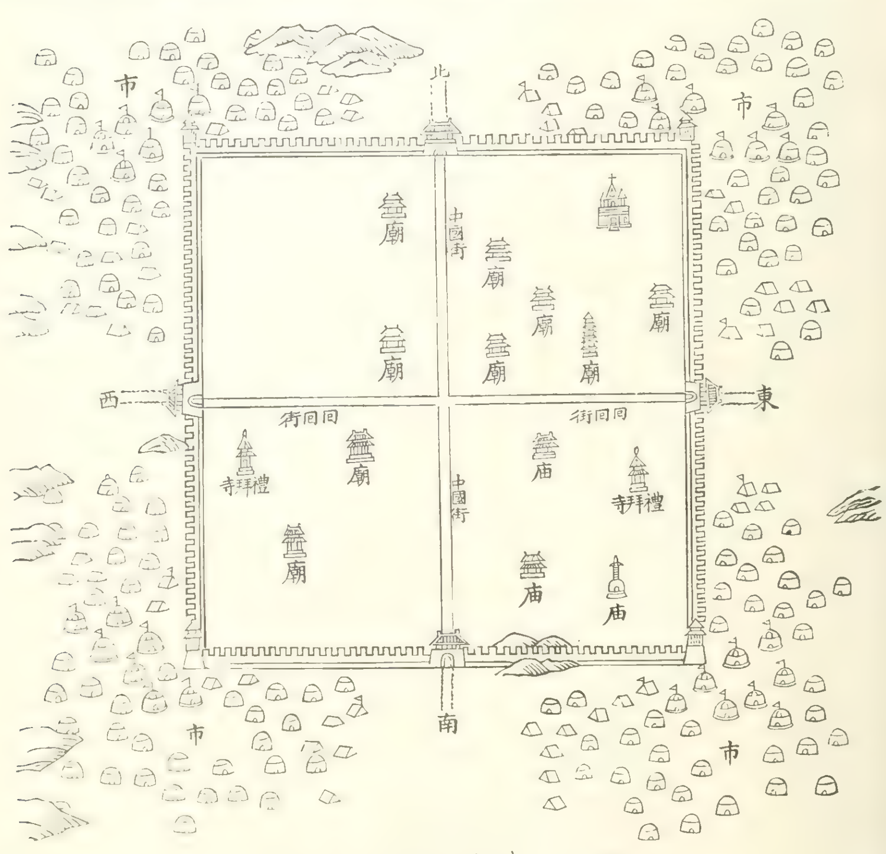


JEAN DE PLAN-CARPIN.



GENGISKAN CONSULTANT LES SORTS.

La lettre du pape Innocent IV, dont Plan-Carpin était porteur, commençait ainsi : « Au roi et au peuple des Tartares. Comme non seulement les hommes, mais encore les animaux privés de raison et les éléments de ce monde sont naturellement unis dans une même fin, à l'exemple des esprits supérieurs que le Créateur de toutes choses a distingués pour maintenir un ordre stable et pacifique, Nous sommes



CARTE DE KARAKOROUM, D'APRÈS LES CHINOIS.

forcé à bon droit de Nous étonner profondément que vous, comme Nous l'avons appris, après avoir envahi beaucoup de pays chrétiens et autres, vous les ayez dévastés et horriblement désolés, et que maintenant encore, ne mettant aucun frein à votre fureur, vous ne cessiez d'étendre plus loin les ravages de vos mains, et que sans respect pour le lien naturel qui unit les hommes, sans égard pour le sexe ni pour l'âge, vous les passiez tous indistinctement au fil de votre glaive. »

C'est le 16 avril, jour de Pâques de la même année 1245, que Jean de Plan-Carpin

et Étienne de Bohême partirent de Lyon. Ils traversèrent l'Allemagne, la Bohême, la Pologne où un troisième Franciscain, *Benoît de Pologne*, se joignit à eux pour leur servir d'interprète, et arrivèrent à Kiew, métropole de la Russie. Le chef tartare qui commandait en cette ville leur fournit des chevaux et des guides ; mais après six journées de chemin, Étienne de Bohême tomba malade et dut s'arrêter. Les deux autres religieux continuèrent leur route à travers des pays dévastés et incultes.

Le chef tartare de Kaniew leur fit donner des montures et ils arrivèrent à une autre ville où commandait un général alain nommé Michéas, plein de malice et de fourberie. Il suscita aux deux religieux toutes sortes de difficultés, qu'ils aplanirent par des présents. Partis avec lui le lundi de la Quinquagésime, ils arrivèrent le vendredi suivant au premier campement des Tartares. Le lendemain matin, comme ils étaient déjà en route, les principaux chefs accoururent au-devant d'eux pour s'enquérir du but de leur mission. « Nous venons, dirent-ils, de la part du Seigneur et du Père des chrétiens, pour vous exhorter tous à l'amitié et à la paix avec eux ; nous venons vous apporter la foi en Jésus-Christ pour le salut de vos âmes ; cessez d'offenser Dieu et faites pénitence du carnage que vous avez fait de tant de peuples. — Nous ayant ainsi entendus, ils nous donnèrent des chevaux et des guides pour nous conduire vers Corenza, et aussitôt ils demandèrent des présents que nous leur fîmes, car il fallait bien accommoder notre volonté à la nécessité. » Corenza était le commandant en chef, au nom de Batoukan, de toutes les garnisons de la frontière échelonnées sur la rive droite du Dniéper ; il avait, d'après ce qu'on dit au Frère Jean, 60,000 hommes sous ses ordres. « Nous dûmes aussi lui donner des présents pour sauver notre vie et faire réussir l'entreprise de notre Saint-Père le Pape. » Le 26 février, ils reprirent leur route avec trois guides qui devaient les conduire le plus rapidement possible auprès de Batou. « Nous marchions du matin jusqu'au soir, et très souvent pendant la nuit en trottant avec toute la vitesse de nos chevaux, dont nous changions trois ou quatre fois par jour. »


TENTES MONGOLES.

Enfin, le Mercredi-Saint, 4 avril, ils arrivèrent auprès de Batoukan, qui commandait sur le Volga ; Batoukan était l'aîné des princes gengiskanides et le plus puissant après le grand Kan. On conduisit les deux religieux à sa cour quasi impériale, et on les avertit de veiller avec le plus grand soin à ne pas heurter du pied le seuil de la tente, présage de si mauvais augure, qu'il entraînait la peine de mort. « Après être entrés, nous fléchîmes les genoux, et nous présentâmes la lettre de notre Saint-Père le Pape, en priant qu'on voulût bien la faire traduire par les interprètes. » Le Samedi-Saint, ils furent appelés près de Batou et on leur dit de sa part qu'ils devaient se rendre auprès du grand Kan. Le jour de la Résurrection du Seigneur, après avoir dit l'office et pris un peu de nourriture, nous repartîmes en pleurant beaucoup, car nous ne savions si nous allions à la vie ou à la mort. Nous étions tellement malades que nous avions grand'peine à nous tenir à cheval. Pendant tout ce carême, et aussi

les jours de jeûne, notre nourriture avait été du millet cuit à l'eau et au sel, et notre boisson de la neige fondue. Nos membres étaient ligaturés avec des bandelettes afin de mieux endurer les fatigues d'une pareille course. » On avait en effet ordonné aux Tartares qui les conduisaient de les faire arriver avec toute la vitesse possible, pour assister à l'élection de l'empereur. Après avoir quitté le pays des Comans, ils entrèrent dans celui des Gangites, déserts sans eau, où ils rencontraient parfois des crânes et des ossements humains qui recouvraient la terre « comme du fumier ».

Arrivés au pays des Naïmans, il tomba, le jour de la fête des saints Pierre et Paul, une abondante neige et ils eurent grand froid. Enfin, ils atteignirent la région des Mongols, et le 22 juillet, jour de la fête de sainte Madeleine, ils parvenaient auprès du grand Kan. Le futur empereur, informé déjà par Batou, fit héberger les deux Franciscains et pourvoir à leurs dépenses. Après cinq ou six jours de repos, il les envoya au campement de sa mère, où se préparait une assemblée solennelle, pour laquelle on avait élevé une tente de pourpre blanche qui pouvait contenir plus de deux mille personnes. Ce lieu s'appelait *Sira-Ordou*. Tous les princes tartares et les ambassadeurs, au nombre d'environ quatre mille, s'y rendirent avec des présents de toutes sortes.

Les bons religieux, « ainsi que l'exigeait la nécessité », durent se conformer au cérémonial, et revêtirent sur leur robe de bure un costume d'apparat qu'on leur avait prêté, puis ils se rendirent dans la grande tente, où on offrait à boire aux envoyés étrangers, et y acceptèrent un peu d'hydromel. On alla ensuite à trois ou quatre lieues de là, dans une belle vallée sur les bords d'un ruisseau qui coule entre les montagnes ; cet endroit, appelé la Horde-d'or, avait été choisi pour l'intronisation de l'empereur. Elle eut lieu le jour de la Saint-Barthélemy, et fut suivie de grandes agapes et copieuses libations. Le trône du grand Kan, placé sur une estrade circulaire, était en ivoire magnifiquement sculpté et garni d'or et de pierreries. Cet ouvrage avait été exécuté par un orfèvre russe très habile. C'est là que pour la première fois les deux religieux furent appelés auprès de *Kouyoukkan*, dans une grande réunion où les ambassadeurs offrirent des présents merveilleux soit par leur nombre, soit par leur richesse. Les deux Franciscains avaient épuisé leurs provisions et durent se présenter les mains vides.

L'impératrice *Tourakina* se retira ensuite d'un côté et l'empereur d'un autre. « *Kouyoukkan*, dit Plan-Carpin, ayant appris que nous l'avions suivi, nous fit donner ordre de retourner au campement de sa mère. Le lendemain il voulait, en signe de guerre, lever son étendard du côté de l'ouest contre tous les peuples de l'Occident, et il désirait nous le laisser ignorer, mais nous l'apprîmes des témoins eux-mêmes de manière à n'en pouvoir douter. Nous revînmes après quelques jours et nous demeurâmes là un bon mois, ayant à souffrir de la faim et de la soif, car ce qu'on nous donnait pour quatre suffisait à peine pour un. Nous serions peut-être morts sans la charité de l'orfèvre russe, appelé Côme, qui nous montra le trône et le sceau qu'il avait faits pour l'empereur, et fut pour nous une véritable providence. Nous connûmes aussi les secrets desseins du grand Kan par les Moscovites et les Hongrois. Ils parlaient le latin ou le français et, sachant notre intention, ils nous donnaient, sans même que nous eussions besoin de les interroger, tous les renseignements qu'ils pouvaient savoir. » L'empereur prit ensuite connaissance des lettres du Souverain-Pontife, et s'enquit minutieusement auprès des religieux de l'objet de leur mission. Il leur fit donner pour le Pape une réponse que les interprètes leur traduisirent mot à mot le jour de la Saint-Martin. *Kouyoukkan*, comme il en avait le désir, leur proposa d'envoyer avec eux des ambassadeurs. Ne voulant pas avoir

près d'eux des espions qui auraient tout examiné et se seraient rendu compte de la faiblesse des Princes chrétiens alors divisés entre eux, les religieux, en habiles diplomates, refusèrent cette dangereuse compagnie.

« Le jour de Saint-Brice, 13 novembre, on nous congédia avec la lettre de l'empereur munie de son sceau, en nous envoyant auprès de l'impératrice-mère. Elle nous donna à chacun une pelisse de renard doublée de ouate, et un habit de pourpre, dont nos Tartares nous volèrent un pied de chacune; nous le vîmes bien, mais nous aimâmes mieux ne rien dire. » La réponse du roi des Tartares, pleine de violence et de fourberie, était rédigée en ces termes : « La force de Dieu, *Kouyoukkan*, empereur de tous les hommes, au grand Pape. Vous et tous les peuples chrétiens qui habitent à l'Occident vous nous avez fait transmettre par votre envoyé des lettres très certaines et authentiques dans le dessein de faire la paix avec nous. Comme nous l'avons appris de leur bouche et comme les lettres le portent, vous voulez donc avoir la paix avec nous. Eh bien ! vous, Pape, vous tous, empereurs, rois, princes, chefs et gouverneurs, ne tardez plus à vous rendre auprès de moi pour en définir les conditions: vous entendrez notre réponse et saurez notre volonté. Vous dites que nous devrions nous faire baptiser et nous faire chrétiens ; nous vous répondrons en un mot que nous ne comprenons pas pourquoi nous en agirions ainsi. Vous vous étonnez ensuite des massacres d'hommes que nous avons faits, surtout des chrétiens


L'EMPEREUR KOUYOUKKAN.

Hongrois, Polonais et Moraves ; nous ne le comprenons pas davantage. Cependant, pour ne pas paraître passer ce point sous silence, nous vous dirons que ces peuples n'avaient pas obéi à la volonté de Dieu et de Gengiskan, et que, dans un mauvais dessein, ils avaient massacré nos envoyés ; c'est pourquoi Dieu nous a ordonné de les détruire et les a livrés entre nos mains. Et si ce n'était Dieu qui l'eût fait, que peut l'homme contre l'homme ? Vous, habitants de l'Occident, vous adorez Dieu, vous croyez être les seuls chrétiens et vous méprisez les autres : comment savez-vous à qui il daigne accorder sa protection ? Nous aussi nous adorons Dieu, et c'est avec son secours que nous ravagerons toute la terre, depuis l'Orient jusqu'à l'Occident. Et s'il n'y avait pas un homme qui soit la force de Dieu, qu'auraient pu faire tous les autres hommes ? » — Le voyage de retour fait en hiver fut extrêmement pénible. Les deux Franciscains n'eurent souvent aucun abri et passèrent bien des nuits sur la neige, « à moins que nous ne pussions nous faire un gîte sur la terre avec le pied, car là n'était que campagne rase sans aucun arbre, et souvent le matin nous nous trouvions tout couverts de neige que le vent avait chassée. » Jean de Plan-Carpin arriva à Kiew le 9 juin 1247, puis enfin à Lyon, où il remit au Pape la lettre de *Kouyoukkan.* Le siège d'Antivari, métropole de la Dalmatie, étant devenu vacant, l'humble Frère Jean fut élevé à la dignité archiépiscopale. A son retour de Tartarie, le Pape l'avait béni et remercié en lui disant ces consolantes paroles de la sainte Écriture : « L'ambassadeur fidèle est, à celui qui l'envoie, comme la fraîcheur de la neige au temps de la moisson ; il réjouit le cœur de son maître. » Jean de Plan-Carpin mourut bientôt après, vers l'âge de 65 ans.



LA RÉGENTE OGOULGAIMI.

III

Comme le pape Innocent IV, le roi de France, saint Louis, se préoccupait gravement de la formidable invasion qui venait de pénétrer jusqu'au cœur de l'Europe. « Il faut, disait-il, repousser ces Tatars dans le Tartare, dussions-nous tous périr. » Sachant toutefois qu'il y avait parmi ces peuples des chrétiens pour lesquels le grand Kan montrait des dispositions favorables, saint Louis, animé du même zèle que le Pape pour la paix et pour la foi, résolut de lui envoyer aussi des missionnaires. *André de Longjumeau*, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, avec deux de ses compagnons, deux clercs séculiers et deux officiers du roi, partit de Nicosie le 27 janvier 1249. Il portait au grand Kan, de la part du roi de France, une lettre, une parcelle

de la vraie Croix, et une tente devant servir de chapelle. « Le roy Loys, dit Joinville, envoya au roi de la Tartarie une tente faite à la guise d'une chapelle, qui estoit moult riche et bien faite. La tente estoit de bonne escarlate fine, en laquelle il fit tirer à l'aiguille toute notre créance : l'Annonciation, la Nativité, etc... » *Kouyoukkan* était mort en avril 1248, après avoir régné deux ans à peine. L'impératrice *Ogoulgaimiz* avait pris la régence, qu'elle garda pendant trois ans, et quand les ambassadeurs arrivèrent à *Karakoroum*, c'est à elle qu'ils furent présentés. Elle fit à la lettre du roi de France une réponse altière et peu bienveillante, et envoya quelques pièces de soie en échange des cadeaux qu'elle avait acceptés. Les Tartares n'avaient vu dans les envoyés de saint Louis que des porteurs d'un tribut de vassalité.

La régence de la princesse *Ogoul* ne pouvait être que provisoire, et le grand Ordou avait été convoqué pour l'élection d'un nouvel empereur. C'est là que le 1er juillet 1251, par suite d'intrigues et de ruses, le neveu d'*Oktai* se fit élire par les princes tartares au détriment du fils de *Kouyouk*, et prit le nom de *Mangoukan.* La branche cadette arrivait ainsi au pouvoir, et l'empereur, pour se venger de l'opposition qu'il avait rencontrée parmi les partisans de la branche aînée, fit, au milieu même des fêtes du couronnement, mettre cruellement à mort soixante-dix personnes, sous le fallacieux prétextes de complot. La princesse *Ogoul*, cousue vivante dans un sac de cuir, fut jetée dans le fleuve.

Pendant ce temps, saint Louis avait appris par une lettre, très humble cette fois et remplie de belles promesses, qu'*Ergaltai*, fils de Batoukan et son futur successeur, désirait faire alliance avec lui contre les Sarrasins. Dans ce message, les Tartares se disaient chrétiens catholiques, et faisaient au saint roi les plus grandes protestations d'amitié. En tous cas ils étaient tolérants, comme on le voit par la fin de la lettre d'*Ergaltai* : « Sa Majesté saura aussi que Sa Magnificence Tartarique nous a commandé de ne faire aucune différence

MANGOUKAN.

entre le grec, le latin, l'arménien, le nestorien et le jacobéen ; mais de protéger également tous ceux qui adorent la Croix. »

Vers le même temps, le roi d'Arménie alla en Tartarie pour faire alliance avec le grand Kan contre les Sarrasins. *Hayton*, frère de ce roi et qui l'accompagna, dit dans le 24e chapitre de sa relation : « Que le grand Kan accomplit incontinent le premier point de la requête qui était de se faire chrétien, se faisant baptiser avec tous les Grands de la cour, par un évêque chancelier d'Arménie, après avoir été suffisamment instruit dans la foi catholique. » Malgré la clarté de cette affirmation, il serait peut-être difficile de prouver que le grand Kan fût catholique ; il se faisait passer pour tel, comme tous les princes gengiskanides, quand les besoins de la politique l'exigeaient.

IV

RELATION DE RUBRUQUIS (BRITISH MUSEUM).

Afin de se rendre un compte exact des dispositions des princes mongols, et toujours aussi dans l'espoir de les convertir à la foi catholique, le pieux roi de France, malgré son premier insuccès, se décida à envoyer une fois encore des missionnaires auprès des Tartares. Deux Franciscains furent choisis pour cette entreprise : c'étaient *Guillaume de Ruysbroeck*, plus connu sous le nom de *Rubruquis*, né dans le Brabant vers l'an 1220, et *Barthélemy de Crémone*. Saint Louis leur donna des lettres pour *Sartar*, autre fils de Batou, qui commandait les troupes les plus rapprochées de l'Occident.

Rubruquis adressa au roi très chrétien une relation détaillée de leur voyage, dont le texte nous a été conservé. Ils se rendirent d'abord à Constantinople, et de là s'embarquèrent sur un navire qui les conduisit à Soldaya (Soudac en Crimée). C'est là, ainsi que le faisaient les marchands qui se dirigeaient vers les pays du nord, que Rubruquis organisa sa petite caravane. Elle se composait, outre les deux Franciscains, d'un interprète, d'un guide, d'un domestique et de deux conducteurs pour soigner les bœufs et les chevaux. Il se procura six chariots couverts pour porter leurs bagages et les présents dont on lui avait bien recommandé de se munir, et de plus cinq chevaux pour eux et leur suite.

Les missionnaires eurent à souffrir sur toute la route des difficultés de tout genre, provenant du voyage et des vexations des Tartares toujours insatiables. « Depuis la ville de Soudac, dit Rubruquis, jusqu'à notre arrivée auprès de Sartak, pendant deux mois nous ne couchâmes dans aucune maison ni tente, mais en plein air ou sous nos chariots ; nous ne vîmes aucun village ni trace d'habitation, mais seulement des tombes de Comans en très grande quantité. » Parvenus au camp de Sartak, à trois journées en deçà du Volga, ils s'aperçurent bien vite que ce général n'était pas chrétien. Un nestorien puissant à la cour les introduisit auprès de l'officier chargé de présenter les ambassadeurs. Il fallut parlementer d'abord au sujet des cadeaux à

offrir. Les Franciscains dirent qu'ils n'avaient ni or ni argent, ni rien de précieux ; ce qui était bien l'exacte vérité. On voulut alors retenir leurs vêtements sacerdotaux ! Enfin ils furent présentés à la condition de s'en revêtir. Sartak admira la Bible donnée par le roi de France, et les enluminures du beau psautier donné par la reine. « Il prit dans sa main la croix et s'enquit si c'était l'image du CHRIST, et nous répondîmes que oui. Les nestoriens ne mettent jamais sur leur crucifix la figure du CHRIST, d'où il semble qu'ils comprennent mal la Passion, ou qu'ils en rougissent. Alors je lui présentai Vos lettres traduites en arabe et en syriaque, et nous nous retirâmes. »

Sartak ne voulut pas prendre sur lui d'y répondre et renvoya les missionnaires à son père Batou. Rubruquis ajoute en parlant de Sartak : « Croit-il au CHRIST ? je n'en sais rien ; ce que je sais, c'est qu'il ne veut pas qu'on dise qu'il soit chrétien, et qu'il m'a semblé plutôt en rire. »


GUILLAUME RUYSBROECK (RUBRUQUIS).

Les deux religieux se remirent donc en route. « Quand je vis la cour de Batou, je fus étonné à l'aspect de ses habitations, semblables à celles d'une grande ville qui s'étendrait en long, avec de tous côtés à trois ou quatre lieues, une quantité de monde. Et, comme le peuple d'Israël, chacun sait à quel endroit il doit planter sa tente quand ils changent decampement. Le lendemain, on nous conduisit près de Batou. Nous nous tînmes là nu-pieds et nu-tête, avec notre habit de religieux, grand sujet d'étonnement aux yeux de tous.

« Notre introducteur nous ordonna de nous mettre à genoux. Je fléchis un genou comme devant un homme ; il me fit signe de fléchir les deux, ce que je fis pour ne pas l'offenser. Puisque j'étais à genoux, je commençai par une prière, me mettant en la présence de DIEU : « Seigneur, lui dis-» je, nous prions le Seigneur de qui procède tout bien, qu'après vous avoir donné » les biens terrestres il vous donne aussi les célestes, sans lesquels les autres ne sont » rien. » Il écouta attentivement, et j'ajoutai : « Sachez que pour sûr vous n'irez pas » au ciel si vous ne vous faites chrétien, car c'est la parole de DIEU : celui qui croira » et sera baptisé sera sauvé, mais celui qui ne croira pas sera condamné. » A ces mots il sourit un peu, et les autres Tartares commencèrent à battre des mains, se moquant de nous. Je dis ensuite : « Je me suis rendu d'abord auprès de votre fils, » parce que nous avions entendu dire qu'il était chrétien, et je lui ai apporté des » lettres de la part de mon maître, le roi de France. Votre fils m'a renvoyé à vous, » vous devez en savoir les motifs. » Alors il me fit lever et s'enquit de Votre nom, du mien, de celui de mon compagnon, et les fit mettre par écrit. » Quelque temps après

être sorti, Batou fit dire à Rubruquis : « Le roi votre maître demande que vous puissiez rester en ce pays, mais ceci ne peut se faire sans l'assentiment de *Mangoukan ;* ainsi il faut aller le trouver avec votre interprète. »



LAI-U.

Après avoir pendant six semaines suivi la cour de Batou le long du Volga, les deux religieux reçurent la visite d'un officier tartare, qui leur dit : « C'est moi qui suis chargé de vous conduire auprès de *Mangoukan ;* il y a quatre mois de route et il fait un froid à fendre les pierres et les arbres. Voyez si vous pourrez supporter ce voyage. — Je lui répondis : J'espère avec l'aide de DIEU affronter ce que d'autres hommes peuvent affronter. — Nous chevauchâmes sans désemparer vers l'Orient, jusqu'à la fête de tous les Saints. La faim, la soif, le froid et la fatigue furent horribles. Quelquefois mon compagnon avait tellement faim qu'il me disait : « Il me semble que je n'ai jamais mangé. » On ne mangeait en effet que le soir ; le matin ils donnaient quelque chose à boire ou du millet cuit à l'eau. Le soir ils nous apportaient de la viande et une certaine quantité de bouillon. Quand nous avions suffisamment de ce bouillon de viande, nous nous trouvions très bien restaurés, et il me paraissait que c'était un potage très agréable et très nourrissant. Le vendredi, je restais à jeun jusqu'à la nuit, et alors il me fallait avec tristesse et douleur manger de la viande. »

Ayant traversé de vastes plaines, le Turkestan, le pays des Ouïgours et la terre des Naïmans, les religieux arrivèrent à la cour de *Mangoukan*, le jour de saint Jean l'Évangéliste, 27 décembre 1253. « On donna à notre conducteur une grande habitation et à nous trois une petite masure, où il y avait à peine place pour déposer nos bagages, faire nos lits et allumer un peu de feu. Nous fûmes appelés par les officiers de l'empereur et interrogés sur l'objet de notre voyage, et si le roi de France voulait faire la paix ou la guerre avec eux. — Je leur dis : « Le roi a

» expédié des lettres à Sartak en le croyant chrétien ; s'il avait su qu'il ne l'était pas, » il ne lui aurait pas écrit. Pour ce qui est de la paix, je vous assure qu'il ne vous a » fait aucune injure. C'est un homme équitable, et s'il vous avait donné quelque » motif de lui déclarer la guerre à lui et à son peuple, il vous ferait ses excuses et » vous demanderait la paix. Mais si vous, sans aucune raison, vous voulez lever vos » armes contre lui et son peuple, DIEU est juste, et nous espérons qu'il viendra à » leur aide. » Ils demeuraient étonnés et nous répétaient : Mais enfin, pourquoi êtes-vous venus, si ce n'est pour faire la paix ? Ils en sont arrivés à cet excès d'orgueil qu'ils croient que le monde entier n'a pas d'autre intention que de traiter de la paix



OFFICIER TARTARE. GUERRIER TARTARE.

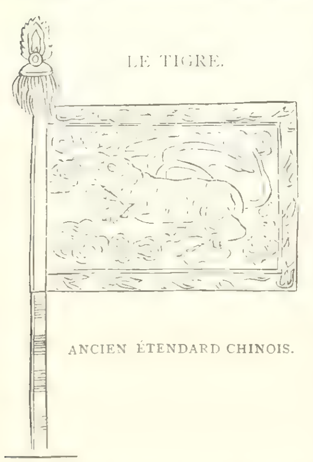
avec eux. Au contraire, si la chose m'était permise, je prêcherais au monde entier de leur résister à main armée. »

Un noble patriotisme, un amour profond pour la chrétienté, une foi vive, un courage à toute épreuve, faisaient de ces généreux Franciscains des diplomates non moins habiles qu'énergiques. Il est permis de croire qu'ils ont ainsi sauvé l'Europe de l'invasion tartare. De pareils services ne doivent pas rester dans l'oubli, et méritent une éternelle reconnaissance !

Ayant aperçu à leur arrivée une tente surmontée d'une petite croix, ils y entrèrent

pleins de joie. Ils virent là un autel fort bien orné, avec les images du Sauveur, de la Sainte Vierge, de saint Jean-Baptiste et de deux anges, brodées en or. Il y avait une grande croix d'argent ornée de pierreries, beaucoup de tentures, et devant l'autel une lampe à huit lumières. Là était assis un moine arménien. Avant de le saluer, ils entonnèrent l'*Ave, Regina Cœlorum*, et le moine se levant pria avec eux.

Ce moine portait des habits fort simples, un cilice, et était catholique. Les Franciscains se joignirent à lui pour ne plus le quitter. Quand, plus tard, *Mangoukan* leur offrit d'aller à *Karakoroum*, ils répondirent : « Nous avons trouvé ce moine, que nous croyons un saint homme venu ici par la volonté de DIEU ; nous resterons volontiers avec lui, car nous sommes moines nous-mêmes, et nous prierons ensemble pour le grand Kan. » Ce moine était un peu médecin, et dans une décoction de rhubarbe qui lui servait de « panacée », il faisait tremper un petit crucifix avec l'image de Notre-Seigneur, ce qui montre bien qu'il n'était pas nestorien. Il rendit de bons services à Rubruquis et à son compagnon pendant leur séjour. Comme il était très faible en théologie, Rubruquis lui donna des leçons, et lui, en retour, enseigna le mongol aux missionnaires. Il avait promis au grand Kan que s'il se faisait chrétien, toute la terre se soumettrait à lui ; Rubruquis lui dit alors ces nobles paroles : « Frère, volontiers je l'exhorterai à se faire chrétien ; je suis venu pour cela et pour prêcher à tous. Je lui promettrai aussi que les Français et le Pape en auront une grande joie, et le regarderont comme un frère et un ami. Mais qu'ils doivent se faire ses esclaves et lui payer tribut comme les autres nations, je ne le dirai jamais, car je parlerais contre ma conscience. »



ANCIEN ÉTENDARD CHINOIS.

Le 4 janvier 1254, les deux Franciscains furent admis à l'audience du grand Kan. « On nous fit arrêter devant la porte dont on leva le feutre, et comme nous étions au temps de Noël, nous entonnâmes l'hymne *A solis ortus cardine*. Après l'avoir achevée, ils se mirent à nous fouiller partout pour voir si nous ne portions pas de couteaux sur nous. L'habitation était entièrement tendue de toiles d'or. Le grand Kan siégeait sur un lit, revêtu d'une pelisse tachetée et lustrée comme la peau d'un veau marin. C'est un homme de moyenne taille, âgé d'environ quarante-cinq ans ; près de lui était assise sa jeune épouse. Il nous fit demander ce que nous voulions boire, du lait, de la cérasine ou du carascosmos. « Seigneur, lui répondis-je, nous ne sommes pas gens qui nous plaisions à boire, » cependant nous prendrons ce qu'il vous plaira de nous faire donner. » Lors il commanda de nous donner de cette cérasine limpide et savoureuse comme du vin blanc, dont je goûtai un peu par respect. Par malheur pour nous, notre interprète se tenait auprès des échansons, qui lui donnèrent beaucoup à boire, et bientôt il fut ivre. Assez longtemps après, *Mangou* nous commanda de parler. Il avait pour interprète un nestorien que je ne savais pas être chrétien, et nous le nôtre tel quel, et de plus pris de vin. Alors je lui dis : « Avant tout nous rendons actions de grâces et » louanges à DIEU, qui nous a conduits de si loin jusqu'en présence de *Mangoukan*, » à qui il a donné une si grande puissance sur la terre. Nous prions aussi Notre-» Seigneur JÉSUS-CHRIST, par qui nous vivons et mourons tous, de lui donner heu-

» reuse et longue vie (car c'est tout leur désir qu'on prie pour leur vie). » J'ajoutai: « Nous avions ouï dire que Sartak était chrétien, ce qui avait causé grande joie à » tous les chrétiens et spécialement au roi de France. A cause de cela nous sommes » venus vers lui, et le roi notre maître lui a envoyé des lettres pleines de paroles de » paix » « Entre autres choses il lui rend témoignage de nous, et le prie de vouloir bien nous permettre de demeurer en son pays, car notre profession est d'enseigner aux hommes à vivre selon la loi de Dieu. Sartak nous a envoyés vers son père Batou, et lui vers vous, à qui Dieu a donné un grand empire sur la terre. Nous supplions donc Votre Majesté de vouloir bien nous permettre de rester en son royaume, pour y faire le service de Dieu tout en priant pour vous, pour votre épouse et vos enfants. Nous nous offrons nous-mêmes à cette fin, n'ayant ni or, ni argent, ni pierres précieuses à vous présenter. Au moins donnez-nous la permission d'attendre que ce grand froid soit passé, car mon compagnon est si affaibli, qu'il ne pourrait sans danger se remettre à cheval. » Alors *Mangoukan* répondit : « Tout ainsi que le soleil répand partout ses rayons, ainsi ma puissance et celle de Batou s'étendent de toutes parts. Je n'ai pas besoin de votre or ni de votre argent. » Je ne pus rien comprendre autre chose à ce que me dit mon interprète, à cause de son état d'ivresse, et *Mangoukan* lui-même me paraissait un peu pris de vin. Dans ces circonstances je préférai me taire, et quelque temps après nous sortîmes de sa présence avec ses secrétaires et un de ses interprètes qui s'en vinrent avec nous, par la curiosité qu'ils avaient de savoir des nouvelles du royaume de France ; s'enquérant s'il y avait force bœufs, moutons, chevaux, comme s'ils eussent déjà été tout près d'y venir et emmener tout. Plusieurs fois je fus obligé de dissimuler ma colère et mon indignation, leur disant qu'il y avait plusieurs bonnes et belles choses en France qu'ils pourraient voir si par occasion leur chemin s'adonnait par là. »



ARBRE EN ARGENT, EXÉCUTÉ PAR GUILLAUME BOUCHER

Le grand Kan fit dire aux missionnaires qu'ils pouvaient se reposer près de lui ou aller à *Karakoroum*, et qu'il fournirait à leurs dépenses. Ils suivirent la cour et arrivèrent à cette dernière ville le dimanche des Rameaux. « *Karakoroum*, dit Ru-

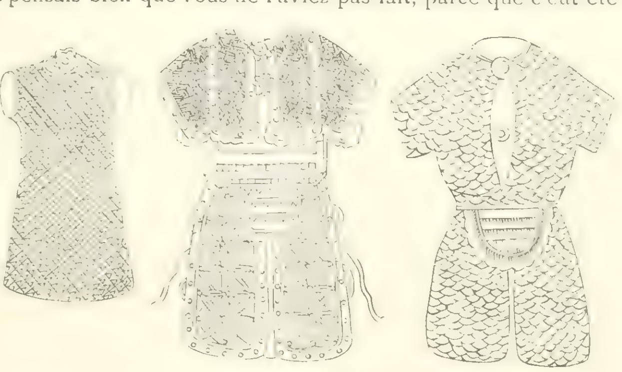
bruquis, n'est pas si grande que Saint-Denis, dont le monastère est dix fois plus vaste que le palais du grand Kan. Elle a deux quartiers et deux rues : celle des mahométans, où se tiennent les artisans et les marchands, et celle des Chinois, où habitent les artisans. Il y a douze temples idolâtriques de diverses nations, deux mosquées et une église nestorienne. » Un nombre considérable de catholiques hongrois, alains, russes, georgiens et arméniens, qui n'avaient pas reçu les sacrements depuis l'époque de leur captivité, vinrent voir les missionnaires. Au temps de Pâques, les Franciscains entendirent leur confession comme ils purent, et leur donnèrent la sainte Communion. Parmi eux se trouvait un très habile orfèvre français, Guillaume Boucher, fait prisonnier à Belgrade. Il avait fait des vêtements sacerdotaux, un petit ciboire d'argent orné de reliques, sculpté une image de la Sainte Vierge et établi sur un char un petit oratoire avec de magnifiques peintures. Il grava aussi un fer à hosties et les religieux, ayant béni les ornements, purent administrer la sainte Communion à tout ce peuple de captifs.



INTERPRÈTE DE MANGOU-KAN.

Maître Guillaume de Paris avait fait pour l'empereur un grand arbre à feuilles et fruits d'argent, au pied duquel quatre lions de même métal vomissaient du lait de jument. A l'intérieur, quatre autres conduits montaient jusqu'à l'extrémité de l'arbre et redescendaient par des serpents dorés, dont les queues s'enroulaient sur le tronc. Ils laissaient couler, dans des vases d'argent, du vin, du lait, de l'hydromel et de la cérasine. Au sommet était un ange tenant une trompette. Il la portait à la bouche quand le premier échanson ordonnait de verser à boire, et l'instrument sonnait au moyen d'un soufflet manœuvré par un homme caché dans une crypte ménagée sous l'arbre. Des domestiques dans un appartement voisin versaient alors les liquides dans leurs conduits respectifs. Ce fut une grande joie pour Guillaume que l'arrivée des deux Franciscains, auxquels il rendit tous les services possibles. Sa présence à *Karakoroum* leur avait été précédemment signalée par une femme française de Metz, en Lorraine, nommée Pascha, emmenée captive de Belgrade. « Elle nous fit le meilleur accueil qu'elle put, et nous raconta les dénûments inouïs qu'elle avait soufferts avant de suivre la cour et d'entrer au service d'une princesse nestorienne ; maintenant elle se trouvait assez bien. Son mari était un Russe jeune encore, dont elle avait trois enfants très jolis ; il savait bâtir des maisons, ce qui est ici un bon métier. » Rubruquis dit des nestoriens de la Tartarie : « Ici, ils ne savent rien ; ils sont avant tout usuriers et ivrognes, comme les Tartares. A peine tous les cinquante ans, il vient un évêque, et ils font ordonner prêtres tous les enfants, même encore en bas âge. Ils n'ont de sollicitude que pour leurs familles, et n'ont en vue que le lucre, et nullement la propagation de la foi. Il s'ensuit que ceux d'entre eux qui élèvent les enfants des princes mongols, bien qu'ils leur apprennent les vérités de l'Évangile, les éloignent plutôt cependant du christianisme par leurs mauvaises mœurs et leur cupidité, car la vie des Tartares et aussi des autres

idolâtres est plus innocente que la leur. » Les Franciscains eurent à endurer de leur part plus d'une tracasserie. Les musulmans les accusèrent aussi auprès de *Mangoukan* d'avoir dit qu'il était idolâtre. Sur ce, il leur envoya ses scribes, qui leur firent la communication suivante : « Notre maître nous envoie vers vous, qui vous appelez chrétiens, sarrasins et idolâtres. Chacun vous prétendez que votre loi est la meilleure, et que seuls vos livres sont vrais ; il serait donc désireux de vous voir vous réunir pour avoir une conférence dans laquelle vous écririez vos arguments, afin qu'il puisse connaître la vérité. » Elle eut lieu dans l'oratoire du moine catholique ; *Mangoukan* y envoya trois secrétaires de chaque culte pour servir d'arbitres, et l'assistance fut nombreuse. On parla de DIEU, de son unité, de sa toute-puissance, de l'origine du mal, etc. Rubruquis seul était instruit ; les autres furent sans grande peine réduits au silence, « et cependant personne ne dit : « Je crois ; je veux me faire catholique. » Le lendemain, jour de la Pentecôte, *Mangoukan* le fit appeler et lui dit : « Est-ce vrai que vous avez dit que j'étais idolâtre ? — Non, répondis-je, je n'ai pas précisément parlé de la sorte. — Je pensais bien que vous ne l'aviez pas fait, parce que c'eût été une parole déplacée, mais c'est votre interprète qui n'a pas bien compris ; ne craignez rien, » ajouta-t-il. — Je dis tout bas en souriant : « Si j'avais peur, je ne serais pas venu ici. » Après avoir demandé l'explication de ces mots à l'interprète, il commença à faire sa profession de foi à lui : « Nous, Mongols, nous croyons qu'il n'y a qu'un seul DIEU, et nous l'honorons avec un cœur droit. Comme il a donné à la main plusieurs doigts, de même il a tracé aux hommes plusieurs chemins. A vous, chrétiens, il a donné les Écritures, mais vous ne les observez pas ; à nous il a donné les devins, nous suivons ce qu'ils nous disent et nous vivons en paix. » On voit par ces paroles combien *Mangoukan* était éloigné du christianisme.



ANCIENNES ARMURES.

Il interrogea longuement Rubruquis sur le Pape, sur le roi de France, et il voulut lui adjoindre un ambassadeur que le missionnaire refusa prudemment. Rubruquis expliqua encore le but de sa mission, et demanda l'autorisation de revenir en ces contrées pour y prendre soin des chrétiens catholiques abandonnés. « *Mangoukan* se tut, et resta longtemps pensif. Ce n'est pas sans émotion que j'attendais sa réponse ; enfin il me dit : « Vous avez à faire une longue route, mangez bien pour » vous réconforter et arriver en bonne santé dans votre pays. » Alors il me fit donner à boire, puis je sortis de sa présence et ne le revis plus. Si j'avais eu la puissance de faire des prodiges aussi grands que ceux de Moïse, peut-être se serait-il humilié. » Au moment du départ, *Mangoukan* offrit aux missionnaires des habits simples, « puisqu'ils ne voulaient ni or ni argent et étaient restés longtemps à prier pour lui. » Il les chargeait aussi d'une lettre pour le roi de France, conçue en termes des plus

orgueilleux et visant à inspirer la terreur : « Dieu seul éternel règne dans les cieux, et sur la terre il n'y a qu'un seul maître, Gengiskan, fils de Dieu. Voici son ordre : Faites savoir partout où des oreilles peuvent entendre et des chevaux marcher, que ceux auxquels nos ordres parviendront et ne leur obéiront pas ou s'armeront pour y résister, auront des yeux et ne verront point, voudront saisir et n'auront plus de mains, marcher et n'auront plus de pieds... Ce commandement est adressé par moi *Mangoukan* à Louis, roi de France, et à tous les seigneurs, prêtres et peuples de son royaume. Quand vous aurez appris nos ordres, vous nous enverrez vos ambassadeurs pour nous dire si c'est la paix ou la guerre que vous voulez. »



INTERPRÈTE DE RUBRUQUIS.

Le compagnon de Rubruquis, extrêmement affaibli, ne pouvait songer à se remettre en route ; on lui permit de demeurer chez le bon orfèvre Guillaume, au milieu des chrétiens. Le 8 juillet, après un séjour de cinq mois, ils se séparèrent en versant d'abondantes larmes, et Rubruquis reprit seul le chemin de l'Europe avec son interprète, un guide et un domestique. Pendant le retour, il rencontra Sartak qui se rendait à la cour de *Mangoukan.* Il alla le saluer et lui dire qu'il n'avait pu obtenir la permission qu'il était venu solliciter. « Il n'y a qu'à obéir, » dit Sartak ; et ensuite il lui envoya deux vêtements de soie, l'un pour lui, l'autre pour le roi de France. Rubruquis les donna tous les deux à saint Louis. — Après avoir séjourné un mois chez Batou, il traversa le Caucase, l'Arménie, la Syrie, et arriva le 15 août 1255 à Tripoli près de Saint-Jean d'Acre, d'où il envoya au roi la relation de son voyage : exposant les besoins de cette mission naissante chez les Mongols ; demandant qu'on fît partir des missionnaires pour développer le germe de foi qu'il y avait laissé.

Ainsi se termina l'ambassade de Rubruquis. On ne saurait trop admirer le zèle de ce vaillant homme si dévoué au roi de France et aux intérêts de la sainte Église romaine. Il ne convertit pas les Mongols, mais il ouvrit la voie ; et nous verrons dans le chapitre suivant que ses successeurs furent plus heureux.

Disons quelques mots de trois illustres personnages qui secondèrent les premiers princes mongols, soit comme hommes de guerre, soit comme administrateurs.

T'A-T'A-TOUNG-HO. — Dans le 28e chapitre de l'histoire des Mongols, un article entier est consacré à ce personnage. Il était de la nation des Ouïgours, d'une science plus qu'ordinaire, et très versé dans la connaissance des lettres de son pays. *Taè-yan-kan*, roi des Naïmans, l'avait pris pour ministre et lui avait confié son sceau d'or. Lorsque Gengiskan détrôna ce prince en 1204, *T'a-t'a-toung-ho*, emportant le sceau de l'empire, fut arrêté. Le grand conquérant, connaissant la fidélité de son illustre captif, le prit à son service et lui demanda quel était l'usage de ce sceau ; il répondit : « Toutes les fois que mon seigneur voulait lever de l'argent ou des grains, il faisait marquer ses ordres de ce sceau pour leur imprimer un caractère d'authenticité. »

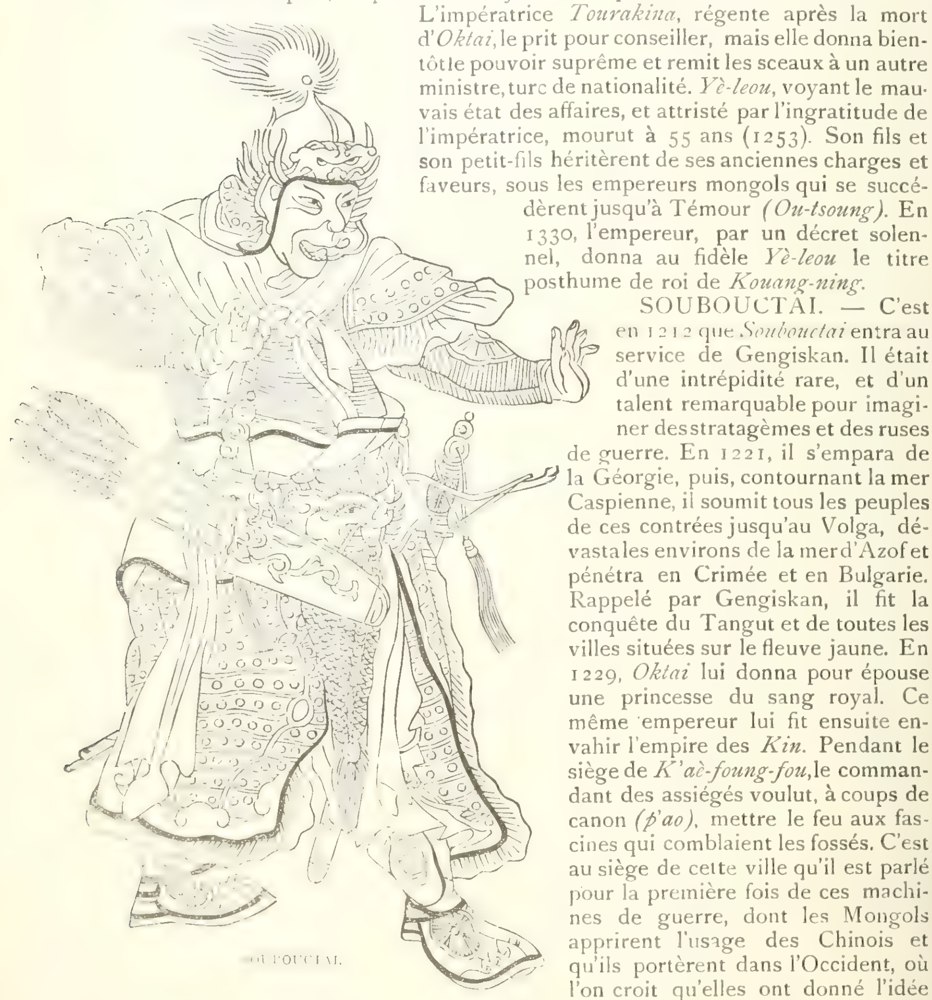
A partir de cette époque, Gengiskan commença à se servir lui-même d'un sceau impérial, dont il confia la garde à son nouveau ministre. Il conserva cette charge sous *Oktaikan*, et c'est à lui qu'on confia l'instruction des princes mongols. Sa femme fut la nourrice du prince héritier, fils d'*Oktai*, et montra le plus grand désintéressement, refusant tous les présents qu'on voulait lui faire. — *T'a-t'a-toung-ho* mourut comblé de faveurs et de titres honorifiques. On peut regarder ce savant comme l'instituteur des Mongols, en ce sens qu'il leur enseigna l'usage d'une écriture qu'ils ne connaissaient point avant lui, ainsi que l'application de l'alphabet ouïgour à la langue mongole, vers l'année 1204 ou 1205. (ABEL DE RÉMUSAT.)



YÈ-LEOU.

YÈ-LEOU. — Ce ministre, appelé aussi *Ts'ou-ts'ai*, rendit les plus grands services à la dynastie mongole. Il était né en 1198. Sa mère *Yang-che* prit beaucoup de soin de le faire instruire, et il s'acquit bientôt une telle réputation de science que l'empereur des *Kin* le nomma mathématicien et astronome de la cour. En 1213, il fut nommé gouverneur de la capitale, appelée *Yen-king* (Péking). Lorsque Gengiskan se fut rendu maître de cette ville, il s'attacha *Yè-leou*, dont il avait apprécié les qualités. Il fut fidèle à cette nouvelle dynastie, et Gengiskan le consultait avant toutes ses expéditions ; son ascendant sur le prince et son humanité empêchèrent bien des meurtres et sauvèrent du carnage des populations entières. Sous *Oktaikan*, *Yè-leou* conserva toute son influence et réprima, par ses sages avis, la cruauté des conquérants mongols. En 1234, sur son conseil, un dénombrement général de la population fut fait par familles, et les impôts répartis équitablement.

Par ses soins des écoles furent ouvertes dans les provinces, et le système d'examen rétabli. Ce sage ministre, en temps de disette, nourrissait le peuple ; c'est lui qui faisait rentrer les impôts, empêchait les injustices et plaidait la cause des innocents. L'impératrice *Tourakina*, régente après la mort d'*Oktai*, le prit pour conseiller, mais elle donna bientôt le pouvoir suprême et remit les sceaux à un autre ministre, turc de nationalité. *Yè-leou*, voyant le mauvais état des affaires, et attristé par l'ingratitude de l'impératrice, mourut à 55 ans (1253). Son fils et son petit-fils héritèrent de ses anciennes charges et faveurs, sous les empereurs mongols qui se succédèrent jusqu'à Témour *(Ou-tsoung)*. En 1330, l'empereur, par un décret solennel, donna au fidèle *Yè-leou* le titre posthume de roi de *Kouang-ning*.


SOUBOUCTAI.

SOUBOUCTAI. — C'est en 1212 que *Soubouctai* entra au service de Gengiskan. Il était d'une intrépidité rare, et d'un talent remarquable pour imaginer des stratagèmes et des ruses de guerre. En 1221, il s'empara de la Géorgie, puis, contournant la mer Caspienne, il soumit tous les peuples de ces contrées jusqu'au Volga, dévasta les environs de la mer d'Azof et pénétra en Crimée et en Bulgarie. Rappelé par Gengiskan, il fit la conquête du Tangut et de toutes les villes situées sur le fleuve jaune. En 1229, *Oktai* lui donna pour épouse une princesse du sang royal. Ce même empereur lui fit ensuite envahir l'empire des *Kin*. Pendant le siège de *K'aè-foung-fou*, le commandant des assiégés voulut, à coups de canon *(p'ao)*, mettre le feu aux fascines qui comblaient les fossés. C'est au siège de cette ville qu'il est parlé pour la première fois de ces machines de guerre, dont les Mongols apprirent l'usage des Chinois et qu'ils portèrent dans l'Occident, où l'on croit qu'elles ont donné l'idée de l'artillerie. (ABEL DE RÉMUSAT.) — *Soubouctai*, après la mort d'*Oktaikan*, retourna dans l'ouest pour prêter son aide à Batou, et établit son camp sur le Danube ; il y mourut à l'âge de 73 ans. Il reçut le titre posthume de roi du *Ho-nan*, et l'épithète honorifique de *fidèle et invariable*. Son fils lui succéda, et les Mongols lui doivent la conquête du royaume d'Ava et de tout le Tonkin.



CHAPITRE V

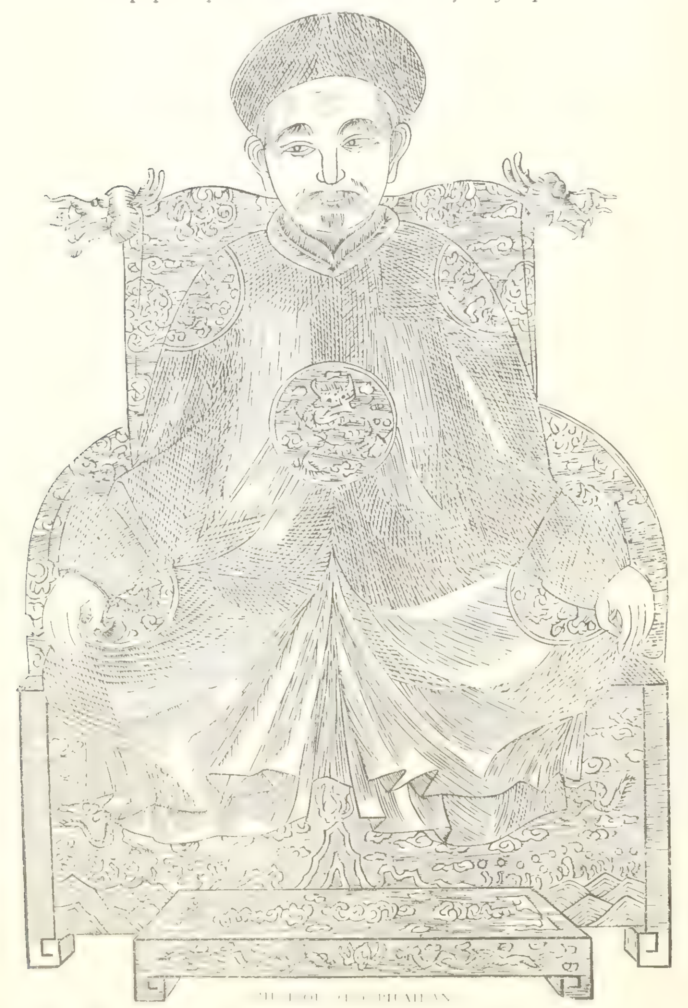
I. DYNASTIE DES YUEN : KOUBILAIKAN (CHE-TSOU) MARCO-POLO. CONSTRUCTION DE KAMBALICK (PÉKING). — II. CONQUÊTE DE LA CHINE. NOMINATION DU GRAND LAMA. MORT DE CHE-TSOU. — III. L'EMPEREUR OU-TSOUNG. JEAN DE MONTCORVIN, I[er] ARCHEVÊQUE DE PÉKING. ODORIC DE PORDENONE. — IV. L'EMPEREUR CHOUN-TI. NICOLAS DE BOTRAS, 2[e] ARCHEVÊQUE DE PÉKING. JEAN DE FLORENCE. GUILLAUME DE PRATO, 3[e] ARCHEVÊQUE DE PÉKING. FIN DE LA DYNASTIE DES YUEN.

I

Après la mort de *Mangoukan*, l'assemblée des princes, en 1260, élut Koubilaï son frère. Depuis longtemps déjà il administrait, comme vice-roi, toute la Chine septentrionale, dont les Tartares avaient fait la conquête. Comme nous allons entrer maintenant d'une manière plus spéciale dans l'histoire de Péking, il semble nécessaire d'adopter pour les empereurs mongols les noms qui leur ont été donnés par les Chinois : Gengiskan s'appelait *T'aè-tsou ;* Oktai, *T'aè-tsoung ;* Kouyouk, *Ting-tsoung ;* Mangou, *Sien-tsoung ;* enfin, Koubilaï prit le nom de *Che-tsou*, par lequel nous le désignerons désormais ; il est le véritable fondateur et le premier empereur de la dynastie des *Yuen*.

En l'année 1255, Messire Nicolas Polo et son frère Matteo, marchands vénitiens, étaient à Constantinople, où régnait l'empereur Baudouin ; ils y achetèrent des bijoux et autres marchandises, et résolurent d'aller faire le commerce chez les Tartares. Ils passèrent d'abord un an chez Barka, qui commandait sur la mer Caspienne, puis se rendirent à Bokhara, où ils demeurèrent pendant trois ans. Ce n'est que vers l'année 1261 qu'ils arrivèrent chez le grand Kan Koubilaï, qui les reçut fort bien et leur demanda beaucoup de détails sur les empereurs, les rois, les princes, sur le Pape, l'Église et Rome. Après avoir demeuré plusieurs années à la cour, l'empe-

-reur pensa en soi-même de les charger d'un message pour l'apostolle (le Pape), et ils repartirent avec un ambassadeur nommé Cogatal. Dans sa lettre, le grand Kan mandait au pape « qu'il voulût bien lui envoyer jusqu'à cent hommes sages de notre » foi chrétienne, » instruits dans » les sept arts, » sachant bien » discuter et dé- » montrer claire- » ment aux ido- » lâtres... que la » foi du CHRIST » est la meilleure, » que toutes les » autres lois sont » mauvaises et » fausses. » Il les chargea aussi de lui apporter un peu d'huile de la lampe qui brûle sur le sépulcre de Notre-Seigneur à Jérusalem. (MARCO-POLO, ch. III.) Ils reçurent une tablette d'or pour sauf-conduit, tablette qui leur donnait le droit d'être traités comme de grands seigneurs et d'être défrayés de tout pendant la route. Ils laissèrent en chemin Cogatal atteint d'une maladie très grave, et après trois ans d'un voyage fort pénible, ils abordèrent enfin à Acre, en avril 1269. Le Pape était mort, et les deux frères demeurèrent deux ans à Venise en attendant l'élection d'un nouveau pontife. Messire Nicolas y avait trouvé son jeune fils, Marc, âgé de 15 ans, né pendant son absence. Craignant de trop faire attendre le grand Kan, ils demandèrent au légat Thébaldo l'autorisation de repartir, et se mirent en

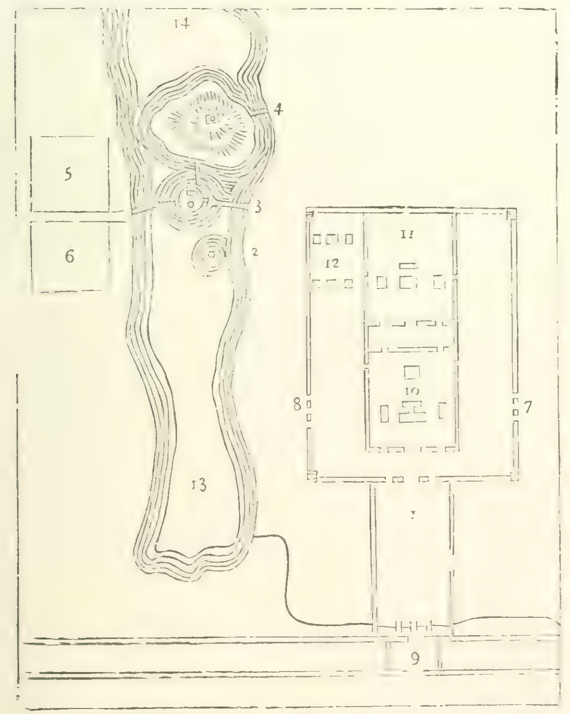


[illegible]



MARCO-POLO.

route. Ce même légat, ayant été élu pape sous le nom de Grégoire X, les rappela pour leur donner ses instructions, une lettre pour le grand Kan, et leur adjoindre deux Dominicains : *Nicole de Vizenze* et *Guillaume de Triple*. Le jeune Marco était du voyage, qui fut si dangereux et si pénible, que les deux Frères-Prêcheurs, malades, furent obligés de s'arrêter en route. Les trois Vénitiens arrivèrent enfin après trois ans et demi à la cour de Koubilaï, qui se trouvait alors à *Chang-tou*, résidence d'été en dehors de la Grande Muraille. Ils lui présentèrent « les privilèges et chartes qu'ils avaient de par l'Apostolle, desquels il eut grande joie. Ensuite ils lui donnèrent la sainte huile du sépulcre ; il en fut très content et en fit grand cas. Quand il vit Marc, qui était jeune homme, il demanda qui il était. « Seigneur, dit son père Messire Nicolas » Polo, il est mon fils et votre » homme. — Qu'il soit le » bienvenu, » dit le seigneur. (MARCO-POLO, ch. VI.)



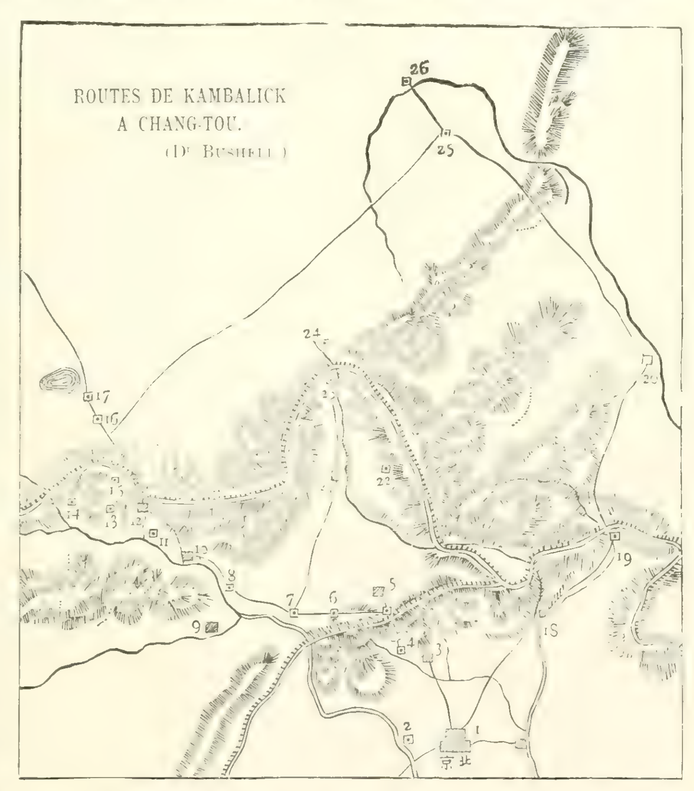
1. Avant-cour du Palais. — 2. Si-chan-t'aè. — 3. T'ien-t'aè. — 4. K'ioung-hoa-tao. — 5. Tchang-cheng-keung. — 6. Loung-fou-kouang. — 7. Toung-hoa-men. — 8. Si-hoa-men. — 9. Lang-sing-men. — 10, 11. Palais impérial. — 12. Palais des Princesses. — 13. Nan-haè. — 14. Tchoung-haè.

L'intelligent Marco devint bientôt le favori de l'empereur, au service duquel il resta dix-sept ans, chargé de missions diverses et de postes importants dans les provinces du sud de l'empire. A cette époque, Argoun, roi de Perse, ayant perdu sa femme Bolgara, envoya une ambassade au grand Kan pour lui demander une nouvelle épouse du même lignage ; on lui choisit la jeune princesse Cogata, et, sur la demande des ambassadeurs, les trois Vénitiens la conduisirent avec eux par la route de mer. Koubilaï leur avait donné de nouvelles lettres pour l'Apostolle et les rois chrétiens. Après dix-huit mois de navigation, ils arrivèrent en Perse et remirent la princesse entre les mains de Gazan, fils et successeur d'Argoun qui était mort. En 1295 ils revirent leur patrie, et trois ans plus tard Marco-Polo, prisonnier des Génois, dicta sa relation à Rusticien de Pise. Nommé membre du Grand Conseil de Venise, il mourut dans cette ville en 1324.

Che-tsou, comme le raconte l'histoire persane de Raschid Eddin, « considérant que *Karakoroum* était trop éloigné, que la contrée du *Katai* était très peuplée et la plus estimée de tous les pays et royaumes, y fixa sa résidence et établit son séjour d'hiver dans la ville de Kambalick, nommée, en langue du *Katai*, *Tchoung-tou* ou *Ta-tou* (grande capitale). » L'ancienne ville des *Kin* existait encore, mais fort délabrée, ayant, comme nous l'avons dit, supporté un siège mémorable ; *Che-tsou* ne pouvait s'en contenter, et après avoir consulté les astrologues, il résolut de construire une nouvelle cité au nord de la précédente, de l'autre côté du fleuve. Ce fleuve, dont parle Marco-Polo (Ch. XVI), sépara les deux villes ; c'était le grand canal creusé par les *Kin*, et que la géographie impériale nomme *Ta-t'oung-ho* (grande rivière de communication). Voici la description de Kambalick, d'après Marco-Polo (Chap. XVI) : « La ville de Kambalick est située sur le bord d'une rivière, dans la province du *Katai*... elle est très grande, car elle a de tour vingt-quatre milles ; chaque face de son carré mesure six milles, car elle est toute carrée tant de part que d'autre. Elle est toute murée de murs en terre qui sont bien épais au moins de dix pas, mais ne sont pas si gros dessus que dessous, car ils vont toujours en s'étrécissant, si bien que dessus ils sont larges environ de trois pas et tout crénelés. Les créneaux sont blancs et les murs sont hauts de plus de dix pas. Elle a douze portes, et sur chaque porte il y a un grand palais très beau, si bien qu'en chaque face de son carré il y a trois portes, et cinq palais, parce qu'à chaque coin il y a un palais semblable aux autres. En ces palais il y a beaucoup de grandes salles, là où sont les armes de ceux qui gardent la cité ; et les rues sont si droites qu'on voit d'un bout à l'autre, car elles sont ainsi disposées qu'une porte se voit de l'autre à travers la ville par les rues. Il y a par la cité de grands et beaux palais, beaucoup de belles hôtelleries et de belles maisons en grande abondance. Il y a au milieu de la cité un grandissime palais, lequel a une grande cloche qui sonne la nuit pour que nul n'aille dans la ville quand elle aura sonné trois fois. » Cette tour est voisine d'une autre construite en 1272, et sur laquelle il y avait une clepsydre, du travail le plus délicat, composée de quatre bassins remplis d'eau qui coulait de l'un dans l'autre avec la même quantité, pour marquer les heures.

GRANDE TOUR DE LA CLOCHE A KAMBALICK (TCHOUNG-LO).

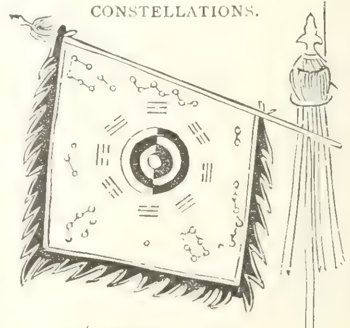
Odoric de Pordenone, qui demeura trois ans à Kambalick, nous donne quelques détails sur la ville. « M'en alay, vers Orient jusques à une autre cité moult noble et moult ancienne en la province de Cathay et a nom Chambalech. Ceste noble cité est moult ancienne et fut jadis conquise par les Tartres ; et à demi-lieue de ceste cité ont-ilz fait une autre cité qui a nom Cayto. Ceste a XII portes. Entre chascune des portes a deux grandes mille d'espace, si que ces deux cités ont bien XII milles de tour. »



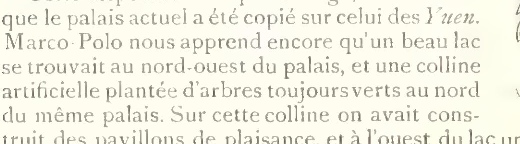
1. Péking. — 2. Ma-va. — 3. Tch'ang-p'ing-tcheou. — 4. Nan-k'eou. — 5. Yen-k'ing-tcheou. — 6. Hoé-lae-sien. — 7. Tou-m[illegible]. — 8. K[illegible]. — 9. Pa[illegible]gan tcheou. — 10. Suen-[illegible] fou. 11. Cha-ling. — 12. Kalgan. — 13. [illegible]. — 14. S[illegible]-ma-ling. — 15. Chang-fang. — 16. Karabalgassoun (actuel). — 17. Tchagan-balgassoun. — 18. Mi-yun-sien. — 19. Kou-pe-k'eou. — 20. Fen-ning. — 21. Tsi-tcheng. — 22. L[illegible]g-men. — 23. Tou-che-k'eou. — 24. Pe-t'a. — 25. Dolon-noor. — 26. Chang-tou (ruines).

Che-tsou construisit ensuite un palais magnifique, dont tous les détails se trouvent dans le *Tchao-kien-lou* ou dans le *K'iu-keng lou*, publiés vers la fin de la dynastie mongole. Bien d'autres ouvrages encore en parlent ; ils concordent tous pour dire que le palais des Mongols occupait le même emplacement que celui de la dynastie actuelle ; il était composé de trois clôtures concentriques ; celle du centre s'appelait *Ta-nèi*, ou grand intérieur ; celle du milieu *Koung-tch'eng* (le *Tse-kin-tch'eng* d'aujourd'hui) ; la plus extérieure, *Houang-tch'eng*, qui avait 20 *li* de tour, a gardé son nom, sa place, et à peu près son ancien périmètre ; c'est la ville impériale actuelle. Marco-Polo nous dit que « le grand palais du Kan est entouré d'un grand mur formant un carré, dont chaque côté est d'un mille (environ 5000 pieds ou deux *li* et demi). A l'intérieur de ce mur il s'en trouve un second... au milieu du second enclos est le grand palais du souverain. » (V. p. 105, le plan de ce palais d'après BRETSCHNEIDER.)

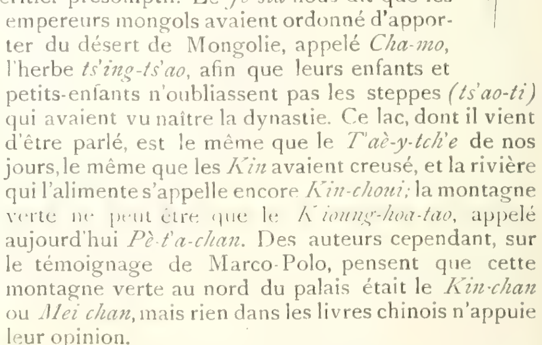
Toutes ces constructions étaient recouvertes de tuiles vernissées comme aujourd'hui : « A chaque angle du palais extérieur est un palais très beau et très riche, dans lequel on conserve les armes de guerre de l'empereur : telles que carquois, arcs, selles, brides... ; à mi-chemin entre les deux palais d'angle de chacun des murs, il s'en trouve un semblable, de sorte que, si l'on considère l'enceinte tout entière, il y a huit vastes palais... ; la seconde enceinte a aussi huit palais correspondants à ceux de la première. » (MARCO-POLO.)



ANCIEN ÉTENDARD CHINOIS.



Cette disposition n'a pas changé, et il semble que le palais actuel a été copié sur celui des *Yuen*. Marco-Polo nous apprend encore qu'un beau lac se trouvait au nord-ouest du palais, et une colline artificielle plantée d'arbres toujours verts au nord du même palais. Sur cette colline on avait construit des pavillons de plaisance, et à l'ouest du lac un deuxième palais appelé *Loung-fou-koung*, destiné à l'héritier présomptif. Le *Je-sia* nous dit que les empereurs mongols avaient ordonné d'apporter du désert de Mongolie, appelé *Cha-mo*, l'herbe *ts'ing-ts'ao*, afin que leurs enfants et petits-enfants n'oubliassent pas les steppes *(ts'ao-ti)* qui avaient vu naître la dynastie. Ce lac, dont il vient d'être parlé, est le même que le *T'aè-y-tch'e* de nos jours, le même que les *Kin* avaient creusé, et la rivière qui l'alimente s'appelle encore *Kin-choui;* la montagne verte ne peut être que le *K'ioung-hoa-tao*, appelé aujourd'hui *Pè-t'a-chan*. Des auteurs cependant, sur le témoignage de Marco-Polo, pensent que cette montagne verte au nord du palais était le *Kin-chan* ou *Mei chan*, mais rien dans les livres chinois n'appuie leur opinion.




ENFANT DE HAN

Outre le palais d'hiver de Kambalick, *Che-tsou* en avait fait bâtir un autre à *Chang-tou*. Ce palais d'été se trouvait en ligne droite à environ 800 *li* au nord de Péking ; trois routes y conduisaient : celle de l'ouest par *Nan-'keou*, celle de l'est par *Kou-pé-k'eou* et celle du centre par *Pè-t'a* (V. la carte). Ce beau palais de marbre blanc était entouré d'un parc immense, avec « fontaines, fleuves, rivières et belles prairies, bêtes sauvages de toutes sortes que le seigneur y fait mettre, parfois le Kan se promène céans, monté sur son cheval, et a derrière lui sur la croupe un léopard ; et quand il voit quelque bête qui lui plaît, il laisse aller le léopard qui la prend. » (MARCO-POLO, ch. XV.)

L'empereur avait de plus, près de là, deux *léang-t'ing* (pavillons frais) : l'un à 50 *li* à l'est de *Chang tou*, l'autre à 150 *li* à l'ouest ; ces pavillons étaient construits en lamelles de bambou tressées et dorées, faciles à

démonter et transporter... « Ce palais de roseau que je vous ai dit, est si bien ordonné et disposé qu'il se fait et défait très promptement ; on le met tout par pièces, et on le porte sans peine là où le seigneur commande qu'il soit. Quand il est dressé, plus de deux cents cordes toutes de soie le soutiennent... » *Che-tsou* passait en Mongolie les mois de juin, juillet et août pour se reposer et se nourrir de laitage. « Sachez, dit Marco-Polo, qu'il y fait tenir un très grand haras de juments toutes blanches, sans nulle tache, au nombre de plus de dix mille, et il boit, ainsi que tous ceux de son lignage, le lait de ces juments, et personne autre n'en peut boire, sauf la tribu *Ouïrat* » L'empereur rentrait le 28 août de chaque année au palais de Kambalick, où il séjournait tout l'hiver.

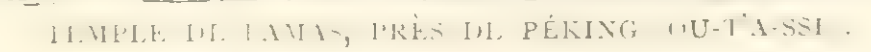


ANCIEN CANON CHINOIS.

On voit encore les ruines de *Chang-tou*, que plusieurs voyageurs et missionnaires ont explorées.

II

CHE-TSOU, fixé à Kambalick, lança ses armées, commandées par le fameux général *Pè-ien*, à la conquête des provinces méridionales pour anéantir définitivement la dynastie des *Soung* (1280). Les trois Vénitiens aidèrent à la prise des villes fortifiées, en construisant des mangonneaux et autres machines de guerre inconnues aux Tartares. L'empereur fit ensuite la conquête du Thibet et de la Cochinchine, qui reconnurent sa suprématie et envoyèrent un tribut d'éléphants. En 1281, *Che-tsou* voulut s'emparer du Japon ; il fut moins heureux : son immense flotte portant 80.000 hommes, chinois et tartares, fut presque anéantie dans un typhon ; l'armée put se réfugier en grande partie sur l'île de *Sing-hou*, où les Japonais firent prisonniers les soldats chinois, et massacrèrent impitoyablement tous les Tartares au nombre de trente mille. Cinq ans après, *Che-tsou* dut soutenir une grande guerre contre son oncle *Nayan*, qui



TEMPLE DE LAMAS, PRÈS DE PÉKING (OU-T'A-SSE).

s'était révolté en Tartarie. Ce *Nayan* était chrétien et portait la croix sur ses étendards. Marco-Polo raconte cette expédition dans tous ses détails. (Ch. IX, X, XI.)

Nayan, surpris par la marche rapide de *Che-tsou*, fut fait prisonnier et son armée taillée en pièces. L'empereur le fit mettre à mort, traîné dans le désert par un cheval indompté, mais après l'avoir fait envelopper dans un épais tapis pour que le sang royal ne fût pas répandu à terre. Les idolâtres vilipendèrent ensuite les chrétiens, disant : « Voyez comme la croix de votre DIEU a aidé *Nayan*, qui était chrétien et qui l'adorait. » L'empereur réprimanda ces idolâtres et dit aux chrétiens : « Si la croix n'a pas aidé *Nayan*, elle a eu grand'raison, car, bonne chose comme elle est, elle ne devait pas agir autrement ; *Nayan* était un traître déloyal qui venait contre son seigneur, et la croix de votre DIEU fit très bien en ne l'aidant pas contre le droit. » (MARCO-POLO, ch. XI.)



TEU-MO.

Che-tsou, à l'anniversaire de sa naissance et aux premiers jours de l'année, donnait de grandes fêtes à ses généraux, qui lui apportaient des présents de toutes les puissances de l'empire. Il aimait aussi beaucoup les grandes chasses soit au lévrier, soit au faucon, et y consacrait plusieurs mois.

C'est *Che-tsou* qui le premier introduisit le papier-monnaie fait, dit Marco-Polo, d'écorces d'arbres ; chaque billet de banque portait le sceau impérial, et les marchands étaient obligés d'accepter en paiement ce papier, contre « or, argent, pierreries et fourrures ». Du reste, ils l'employaient de même pour leurs achats, car il avait un cours forcé. L'empereur établit dans tout l'empire le service des postes par des courriers rapides relayés souvent. Dans les années de disette, il ouvrait ses greniers et faisait des distributions gratuites aux pauvres gens. Dans la capitale, plus de 20.000 enfants étaient exposés chaque année ; il les faisait recueillir, élever avec soin, puis adopter par les familles privées de postérité. Le sud de la Chine était déjà renommé par ses splendides étoffes de soie brochées d'or, que l'on apportait en immense quantité à l'empereur.

Dès le commencement de son règne, *Che-tsou* établit au Thibet le Grand-Lama ou *Fo vivant ;* il voulait par là acquérir l'amitié et se faire des alliés précieux des Thibétains, qui venaient de le reconnaître comme suzerain. Il revêtit de ce titre un jeune Thibétain nommé *Pa-sse-pa*, dont la famille exerçait depuis des générations la charge de grand prêtre auprès des rois du Thibet. Par ce pontife fut continuée la succession des anciens patriarches bouddhistes, et commença celle des Grands-Lamas ; par lui aussi le Lamisme, ou Bouddhisme réformé, devint la religion commune des Mongols : la fondation du siège lamaïque de *Pou-ta-la* n'a pas d'autre origine. Nous savons qu'à la cour des *T'ang*, avec *Olopen* se trouvaient de nombreux patriarches bouddhistes ; les nestoriens et les chrétiens de saint Thomas étaient répandus dans les contrées voisines du Thibet : les ornements et les cérémonies de

la religion chrétienne, la magnificence de son culte frappèrent les réformateurs, qui en adoptèrent une grande partie ; et c'est ainsi que l'on rencontre dans le culte lamaïque des contre-façons et des copies souvent saisissantes du culte chrétien.

Che-tsou aimait les savants et les gens de lettres, et en avait fait venir plusieurs de l'Occident ; à leur tête, il plaça *Teu-mo* et *Su heng* pour diriger le collège impérial, pendant que *Yao-tchou* était chargé du ministère des Finances. Ces trois ministres jouissaient de l'estime des Chinois, et l'empereur mongol se servit d'eux pour régler la politique de l'empire. *Su-heng* rétablit les rites et les cérémonies, ainsi que le culte des ancêtres ; il apprit aux jeunes Mongols la langue chinoise et les usages de la bonne société ; il fit de nombreuses traductions des meilleurs livres chinois en langue mongole, rédigea le code et laissa des mémoires littéraires encore fort estimés. Il mourut en 1281, et son portrait fut placé dans le temple de Confucius par l'empereur *Jen-tsoung*.


SU-HENG.

L'empereur *Che-tsou* protégea ouvertement la religion des Lamas et fit brûler tous les livres de la secte de *Tao*, excepté le *Tao-teu-king* de *Lao-tse*. Les ouvriers venus des royaumes étrangers et très habiles dans les sciences comme dans les arts affluaient à Péking ; l'histoire rapporte qu'en 1286, des vaisseaux de plus de quatre-vingt-dix royaumes abordèrent au *Fou-kien*.

L'astronomie fut en honneur sous son règne : quatre savants lettrés chinois travaillèrent à un grand traité sur cette matière ; le plus célèbre est *Kouo-chou-king*, qui suivait la méthode d'Occident, et fut chargé des observations astronomiques pendant 70 ans. Il dota le grand observatoire des *Yuen*, situé, comme nous l'avons dit, à l'angle sud-est de Kambalick, d'instruments en bronze, tels que sphère, astrolabe, boussole, niveau, gnomon. Quelques-uns de ces instruments avaient près de 40 pieds ; ils servirent aux observations jusqu'à l'arrivée du P. Verbiest, sous la dynastie suivante. Les deux plus importants se voient encore dans la grande cour d'entrée de l'observatoire actuel.

C'est à *Che-tsou* que l'on doit l'achèvement du grand canal impérial commencé par les *Kin* ; il le fit continuer et terminer depuis Kambalick jusqu'à *Hang tcheou*, et même jusque dans le *Fou-kien* ; il le rendit navigable pour les navires au moyen d'écluses que l'on haussait ou baissait à volonté. Ce canal avait ses rives revêtues de pierres de taille et bordées d'arbres ombrageant une route de halage bien entretenue.

Che-tsou mourut en février 1294 dans son palais de Kambalick, à l'âge de 80 ans, laissant un des plus grands empires qui aient jamais existé ; il s'étendait en effet de la mer Glaciale au détroit de Malacca, et de la mer du Japon jusqu'à la mer Caspienne.

III

Le petit-fils de *Che-tsou*, Témour, succéda à son grand'père sous le nom de *Tcheng-tsoung*, ne régna que deux ans et fut remplacé par un de ses neveux, qui prit le nom de *Ou-tsoung*. C'était un prince humain et pacifique, qui gagna l'amitié du peuple par sa libéralité, et celle des lettrés en faisant construire un temple à Confucius dans la ville de Péking. Malheureusement il laissa trop de puissance aux lamas, qui indisposèrent contre lui la population chinoise et hâtèrent la chute de la dynastie des *Yuen*. *Ou-tsoung* était, du reste, comme ses prédécesseurs, tolérant pour toutes les religions.


KOUO CHOU-KING.

A cette époque (1288), le pape Nicolas IV, connaissant les dispositions favorables des princes mongols à l'égard du christianisme, résolut d'envoyer une ambassade au grand Kan ; il s'adressa aux Franciscains dont le Général, Bonagratia, s'empressa de répondre aux désirs du Souverain-Pontife. *Jean de Montcorvin* fut choisi pour être le chef de cette nouvelle mission : il était né en 1247, près de Salerne, dans un petit village appelé *Monte Corvino*. Le Pape lui donna des lettres datées de Rietti, le 3 des Ides de juillet 1289, pour les rois de l'Inde, pour les chefs des nestoriens, pour Denys, évêque de Tauris, pour le prince mongol qui régnait en Perse et pour le grand Kan.

Il arriva en 1293 à Kambalick. Revêtu du titre de légat et de nonce du Saint-Siège, il fut bien accueilli par l'empereur, qui suivait comme ses prédécesseurs cette fausse maxime : « Qu'il n'y a qu'une seule religion, dont les sages des divers pays ont fait varier la forme suivant les temps et les lieux. » On a écrit souvent que le catholicisme n'a été prêché à Péking qu'au XVIIe siècle ; or, nous allons trouver deux cents ans plus tôt, dans la capitale, un archevêque, des églises et une chrétienté florissante. Voici *in extenso* le récit que nous a laissé Jean de Montcorvin lui-même, dans deux lettres écrites de Péking :

« De Kambalick, dans le royaume de *Katai*, le 8 du mois de janvier 1305.

« Moi, Frère Jean de Monte-Corvino, de l'Ordre des Frères-Mineurs, j'ai quitté Tauris, capitale de la Perse, l'an de Notre Seigneur 1291. J'ai pénétré dans les Indes, où j'ai séjourné durant treize mois dans l'église de Saint-Thomas, apôtre ; là, j'ai baptisé environ cent personnes, et le compagnon de mon voyage, Frère *Nicolas de Pistoie*, de l'ordre des Frères-Prêcheurs, y est décédé et a été enterré dans l'église. Pour moi, pénétrant ensuite plus avant, je suis parvenu dans le *Katai*, domaine de l'empereur des Tartares, nommé le grand Kan. J'invitai ce souverain, en lui remettant les lettres du Pape, à embrasser la foi catholique de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST ; mais il est profondément plongé dans l'idolâtrie, ce qui ne l'empêche pas d'accorder de nombreuses faveurs aux chrétiens. Je suis à la cour depuis plus de deux ans. Certains nestoriens qui se prétendent chrétiens, mais s'écartent beaucoup de la religion chrétienne, ont tant d'autorité dans ce pays-ci qu'ils ne permettent pas qu'un chrétien d'un autre rite ait un petit oratoire, ni qu'il prêche une autre doctrine que celle des nestoriens. Ces nestoriens, soit directement, soit par des individus qu'ils ont corrompus avec de l'argent, m'ont suscité d'implacables persécutions, publiant de toutes parts que je n'étais pas envoyé par notre seigneur le Pape, mais que j'étais un espion dangereux et un séducteur du peuple ; puis ils produisirent de faux témoins qui soutinrent que j'avais tué dans l'Inde un ambassadeur étranger, chargé de porter à l'empereur un grand trésor dont je m'étais emparé! Ces machinations durèrent environ cinq ans, pendant lesquels je fus souvent traduit en justice et menacé d'une mort ignominieuse ; enfin, par la grâce de DIEU, l'aveu d'un individu fit connaître à l'empereur et mon innocence et la malice de mes envieux, qui furent



L'EMPEREUR OU-TSOUNG.

exilés avec leurs femmes et leurs enfants. Je suis resté seul pendant onze ans, au bout desquels vint me rejoindre, il y a environ deux ans, le Frère *Arnold*, Allemand, de la province de Cologne. J'ai bâti une église dans la ville de Kambalick, qui est achevée depuis six ans ; elle a un clocher où j'ai fait mettre trois cloches. Jusqu'à présent, j'ai baptisé dans cette église, je pense, environ 6,000 hommes, et sans les diffamations dont j'ai parlé, j'en aurais baptisé plus de 30,000. J'ai recueilli successivement 150 garçons, fils de païens, âgés de 7 à 11 ans, qui n'avaient encore aucune religion ; je les ai baptisés et leur ai enseigné les éléments des lettres grecques et latines. J'ai écrit pour leur usage des psautiers, ainsi que 30 hymnaires et deux bréviaires, en sorte que onze de ces garçons savent déjà notre office, et chantent en chœur selon la pratique de nos monastères, que je sois présent ou non. Plusieurs d'entre eux transcrivent des psautiers et d'autres livres ; l'empereur se plaît beaucoup à les entendre chanter. Aux heures fixées, je fais sonner les cloches, je célèbre l'office divin devant la réunion de ces enfants, et, n'ayant pas d'office noté, nous chantons un peu par routine. Un prince, nommé Georges, issu de l'illustre race de l'empereur, et appartenant autrefois à la secte des nestoriens, s'attacha à moi la première année de mon arrivée ici. Je l'ai converti à la vérité de la foi catholique ; il a reçu les ordres mineurs, et lorsque je célèbre les saints mystères, il m'assiste, revêtu de ses habits royaux. Les nestoriens l'ont accusé d'apostasie et persécuté ; cependant il a gagné à la foi catholique la majeure partie de son peuple, et il a fait construire, avec une magnificence royale, une église en l'honneur de la Sainte Trinité; il l'appelle *l'église romaine*. Il y a six ans, en 1299, le roi Georges est mort en vrai chrétien, et son âme est allée vers le Seigneur ; il a laissé pour héritier un enfant en bas âge, qui actuellement est âgé de 9 ans. Les frères du roi Georges, étant opiniâtres dans les erreurs nestoriennes, ont essayé après sa mort de pervertir ceux qu'il avait convertis. Malheureusement je suis seul ici et je ne puis m'éloigner de l'empereur ; il ne m'est pas possible d'aller visiter cette église, distante d'une vingtaine de journées. Cependant, s'il m'arrivait quelque bon confrère, j'espère qu'avec la grâce de Dieu tout le mal pourrait se réparer, car je suis encore muni des pouvoirs du roi Georges. Je le répète, sans les calomnies dont j'ai parlé plus haut, les fruits de salut seraient très abondants ; si j'avais pu être assisté de deux ou trois compagnons, peut-être l'empereur se serait-il fait baptiser. Il y a déjà douze ans que je n'ai reçu aucune nouvelle ni de la cour de Rome, ni de notre Ordre, et que j'ignore l'état des affaires en Occident. Je supplie le Ministre général de notre Ordre de m'envoyer un Antiphonaire, une légende des saints, un Graduel et un Psautier notés pour modèles, car je n'ai qu'un bréviaire portatif avec de brèves leçons et un petit Missel. Si j'en avais un exemplaire, les enfants pourraient le copier. Je fais bâtir une seconde église, afin de diviser ces garçons. J'ai appris la langue et l'écriture tartare, et j'ai déjà traduit dans cette langue tout le Nouveau Testament et le Psautier, que j'ai fait écrire en très beaux caractères tartares. Enfin, je lis, j'écris, et je prêche publiquement la foi de Jésus-Christ. Je m'étais arrangé avec le roi Georges pour traduire, s'il eût vécu, tout l'office du rite latin, afin qu'on pût chanter dans tous ses États les louanges du Seigneur. Pendant qu'il vivait, je célébrais dans son église le saint sacrifice de la Messe selon le rite latin. Le fils du roi Georges s'appelle Jean, à cause de mon nom ; j'espère que, Dieu aidant, il marchera sur les traces de son père. »

Le roi Georges, dont il est parlé dans la lettre de Jean de Montcorvin, était un descendant de *Ongkan* ; il avait reconnu la nouvelle dynastie, et régnait à *Karakoroum*, que Koubilaïkan avait abandonné pour se fixer à Péking.

Voici la seconde lettre, non moins curieuse et non moins édifiante que la première :

« J'ai fait faire six tableaux de l'Ancien et du Nouveau Testament pour l'instruction des simples ; plusieurs des enfants que j'avais recueillis sont allés vers le Seigneur. Depuis que je suis en Tartarie, j'ai baptisé plus de 5.000 personnes. J'ai commencé un nouvel établissement tout près du palais du grand Kan ; de la porte de son palais à notre maison, il n'y a que la distance d'un jet de pierre. Un certain *Pierre de Lucalongo*, excellent chrétien et riche marchand, qui fut mon compagnon de voyage depuis Tauris, a acheté le terrain à ses frais et m'en a fait présent pour l'amour de DIEU. Lorsque nous chantons, le seigneur Kan peut nous entendre de ses appartements. De la première église à la seconde que je viens de construire, il y a deux milles de distance ; elles sont l'une et l'autre dans l intérieur de la ville, qui est extrêmement grande. Je vous assure que dans le monde entier il n'y a pas d'empire aussi vaste que celui du grand Kan. J'ai une entrée au palais et une place fixe à la cour comme légat du Pape. L'empereur m'honore plus que tous les autres prélats, quels qu'ils soient. »


JEAN DE MONTCORVIN.

En 1305, il y avait donc à Péking deux églises, 6.000 chrétiens et un missionnaire légat du Pape, ayant ses entrées libres au palais. Clément V, instruit des succès de Jean de Montcorvin, érigea Kambalick en métropole, l'an 1307, et l'en nomma premier titulaire. Le Pape conférait à Jean de Montcorvin et à ses successeurs le droit d'instituer et de sacrer les évêques ; il le plaçait à la tête des missions catholiques de tout l'Extrême-Orient, à la condition de recevoir le *pallium* du Pontife romain. La bulle qui contenait ces dispositions recommandait à Jean de Montcorvin de faire peindre, dans les églises nouvellement construites, les mystères de l'Ancien et du Nouveau Testament. Sept Franciscains, tous sacrés évêques avant leur départ, furent chargés par le Pape d'aller eux-mêmes consacrer leur nouvel archevêque métropolitain ; trois moururent en route, un quatrième retourna en Italie, mais *Gérard*, *Pérégrin* et *André de Pérouse* arrivèrent en 1308 à Kambalick, où ils accomplirent en grande pompe les cérémonies du sacre. Ils présentèrent à l'empereur les lettres pontificales, par lesquelles le Souverain Pontife le remerciait de sa bienveillance envers les missionnaires et les chrétiens. Grâce à ce secours, Jean de Montcorvin multiplia tellement les conversions, qu'en 1312, le Pape lui envoya trois nouveaux suffragants : *Thomas*, *Jérôme* et *Pierre de Florence*. Les Franciscains de Kambalick recevaient de l'empereur, pour l'entretien de huit personnes, une pension

annuelle nommée *Alafa*, accordée d'ordinaire aux ambassadeurs. Une riche arménienne ayant construit une église à *Hang-tcheou* à sa prière, Jean de Montcorvin l'érigea en cathédrale et la donna à Gérard, qui y fut enterré et dont Pérégrin fut le successeur. Dans une forêt voisine de la ville, André de Pérouse, grâce aux subsides de l'empereur, éleva une église et un couvent pour vingt-deux Frères; mais Pérégrin étant mort en 1322, l'archevêque nomma André de Pérouse évêque de *Hang-tcheou;* il y mourut dans un âge très avancé.

Une des plus étonnantes pérégrinations accomplies dans ce temps-là est sans contredit celle d'Odoric Matthiucci. Né à Pordenone, dans le Frioul, en 1286, il entra très jeune chez les Franciscains, où il se fit remarquer par une grande austérité de vie; c'était un caractère énergique et prêt à tous les dévouements. Sur sa demande, il fut désigné pour les missions d'Asie ; il partit de Padoue en avril 1318, et s'embarqua à Constantinople pour Trébizonde ; de là il prit la route d'Arménie par Erzeroum et le mont Ararat, jusqu'à Tauris en Perse. De Tauris il se rendit à Sulthanye, traversa le Kurdistan, la Chaldée, revint au golfe Persique et s'embarqua à Ormouz pour les Indes. La traversée dura 28 jours; on prit terre à Tana de Salsette peu de temps après la mort de quatre Franciscains qui y avaient été martyrisés (avril 1321). Odoric visita la côte de Malabar, celle de Coromandel, et pria sur le tombeau de saint Thomas à Méliapour ; de là il se rendit à Ceylan, à Sumatra et à Java, puis arriva enfin à Canton. Après avoir traversé le *Fou-kien*, il se rendit chez ses confrères à *Hang-tcheou* et leur laissa les ossements des martyrs de l'Inde, qu'il avait apportés avec lui. Ensuite, remontant par *Nan-king* et *Yang-tcheou*, il prit le grand canal qui le conduisit à Kambalick, où il séjourna trois ans dans le monastère de Jean de Montcorvin.

L'église de Péking était très florissante, et les chrétiens nombreux. Jean de Montcorvin et ses Frères jouissaient d'une très grande considération à la cour, comme nous l'apprend la Relation d'Odoric : « Je, Frère Odoric, fus en ceste Cayto (Kambalick) et souvent fus aux festes que le roy fist; car nous frères meneurs avons nous propre lieu en sa court et comment que nous allons à lui donner nostre béneiçon, si que je enquis et aussi vis moult songneusement l'estat de la court et aussi tous chrestiens, sarrazins, ydolâtres et aussi les Tartres de la court convertis à nostre foy...... Et encore raconterai-je une chose du grand Caan, laquelle je vis : Comme il venait une fois à Cambaleck, et que l'on avait entendu certainement de sa venue, notre évêque, quelques-uns de nos frères meneurs et moi allâmes à l'encontre de lui par deux journées, et quand nous approchâmes de lui, je mis la croix sur un haut bâton pour qu'elle pût être vue communément de tous, tenant en ma main un encensier. Nous commençâmes à chanter à haute voix *Veni Creator*, et si nous chantions c'était pour que le grand Caan entendît nos voix et nous fît appeler vers lui, car nul n'ose approcher de son char d'un jet de pierre s'il n'est appelé, hors ceux qui le gardent. Comme nous allâmes à lui la croix levée, il ôta aussitôt son chapel de son chef, qui était de si grande valeur que nul ne peut estimer la valeur de ce chapel, et fit révérence à la croix. Je mis aussitôt encens en l'encensier et notre évêque le prit et encensea ce seigneur. Comme il est coutume que ceux qui vont à ce seigneur portent toujours quelque chose à lui offrir, et gardent l'autorité de l'ancienne loi qui dit : Tu ne viendras pas vide devant moi, nous portâmes des pommes et lui en offrîmes moult honorablement sur un tréchouër (plateau). Il prit de ces pommes et en mangea comme un petit. Après cela, notre évêque lui donna sa béneiçon, puis il nous fit signe de nous écarter pour que les chevaux et la multitude des gens qui venaient après lui ne nous grevâssent en aucune autre chose. Nous nous écartâmes

aussitôt et allâmes à quelques-uns de ces barons qui étaient convertis à la foi de JÉSUS-CHRIST par nos Frères, et étaient de sa compagnie. Nous leur offrîmes des pommes, et ils les reçurent avec grande joie et en furent aussi contents, comme si c'eût été un grand don. »

L'humilité d'Odoric lui a fait supprimer dans son livre le récit de ses propres succès ; on sait pourtant qu'il baptisa plus de 20.000 infidèles, dont plusieurs occupaient une position élevée à la cour. Odoric revint en Europe par le *Chan-si*, le *Chen-si*, le *Sse-tch'ouan* et le Thibet ; il est le premier Européen qui nous parle de Lhassa. Il arriva en Italie en 1330, après une absence de douze ans. Sur les instructions de son supérieur, il dicta au mois de mai 1330, dans le couvent de Padoue, le récit de ses voyages au Père *Guillaume de Solagna ;* il se rendit ensuite auprès du pape Jean XXII, pour lui rendre compte de sa mission, lui demander son aide et l'envoi de cinquante nouveaux missionnaires dans l'Extrême-Orient. Mais, arrivé près de Pise, saint François lui apparut et lui ordonna de retourner sur ses pas, car il devait mourir dix jours plus tard. Odoric rebroussa chemin et revint à son couvent d'Udine, où il mourut âgé d'environ 45 ans (14 janvier 1331), après avoir reçu l'extrême-onction. Il fut enterré le lendemain. Tous le regardant déjà comme un saint, le 4 décembre 1749 son procès de béatification fut introduit, puis, soixante-dix miracles ayant été dûment attestés, le 2 juillet 1755 Benoît XIV rendit le décret de béatification.

A la fin de son intéressante Relation [1], Odoric donna l'attestation suivante : « Moi, frère Odoric de Frioul, je certifie devant DIEU et devant les hommes que toutes les choses qui ont été écrites ici, je les ai vues de mes propres yeux ou entendues de personnes dignes de foi. Il en est bien d'autres qui n'ont pas été écrites, parce qu'elles paraîtraient impossibles aux hommes de nos contrées, si ce n'est à ceux qui ont voyagé comme moi, pauvre pécheur, sur la terre des infidèles. »

[illegible] REPRÉSENTANT [illegible] À UDINE [illegible]

IV

L'EMPEREUR *Jen-tsoung*, successeur de *Ou-tsoung*, ne se montra pas plus énergique que lui à réprimer les abus. *In-tsoung*, qui vint ensuite, ayant voulu s'opposer à la domination des lamas, fut assassiné par son fils adoptif, et remplacé par *T'aè-ting* en 1324, puis par *Ouen-tsoung* en 1329. Celui-ci est le premier des

1. Voir la très savante édition qu'en a publiée M. Cordier.

empereurs mongols qui fit des sacrifices au temple du Ciel, et honora Gengiskan comme le fondateur de la dynastie. Il reçut à la cour le Grand-Lama du Thibet avec tant d'honneurs, qu'il s'attira la haine des lettrés. Il fut remplacé sur le trône en 1333 par *Choun-ti*, qui n'avait que 13 ans.

Cette même année, l'Église de Kambalick fut plongée dans le deuil par la mort de son archevêque, l'illustre apôtre des Tartares et des Chinois. Jean de Montcorvin, âgé de 83 ans, fut assisté à son lit de mort par *Jean de Cor*, nouvel archevêque de Sulthanye, qui se trouvait alors à Péking. Tous les habitants de Kambalick pleurèrent ce vénérable archevêque, l'accompagnèrent jusqu'à sa dernière demeure, et le lieu de sa sépulture devint bientôt un but de pèlerinage. L'archevêque Jean de Cor nous a laissé ces détails dans sa relation intitulée : « *Le livre de l'Estat du Grant Caan.* »



L'EMPEREUR CHOUN-TI.

Le pape Jean XXII, Français natif de Cahors, élu le 7 août 1316 et mort le 4 décembre 1334, gouvernait encore l'Église. Instruit de la mort de Jean de Montcorvin, il lui donna pour successeur Frère *Nicolas de Botras*, auquel il adjoignit vingt Franciscains prêtres et six Frères laïques, ainsi que des lettres pour le grand Kan. Ces lettres nous apprennent que Nicolas était français et professeur de théologie à la Faculté de Paris.

L'empereur *Choun-ti* envoya au pape Benoît XII, en 1336, une ambassade dont le chef était Frère *André*, Franciscain de la maison de Péking. Voici la teneur de la lettre impériale qu'il emportait : « Nous envoyons notre ambassadeur André, Français, avec quinze compagnons, vers le Pape, seigneur des chrétiens en France et au-delà des sept mers du côté de l'Occident... Nous le prions de nous envoyer sa bénédiction, de faire mémoire de nous dans ses prières et de s'intéresser aux Alains, ses enfants chrétiens et ses serviteurs. Nous Le prions également de nous envoyer des chevaux et autres raretés du lieu où le soleil se couche... Écrit à Kambalick, en l'année du rat (1336), le 3e jour de la 6e lune. » Une lettre des princes alains

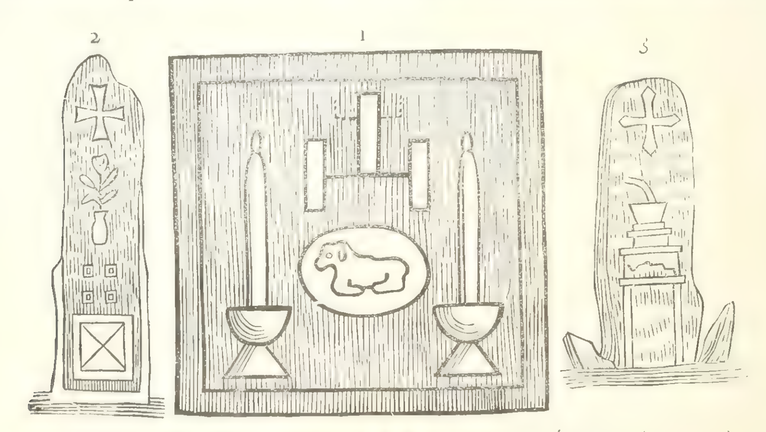
dont il est spécialement fait mention dans la lettre de *Choun-ti*, et une autre des chrétiens de Péking avaient été remises aux ambassadeurs. Ils n'arrivèrent en Europe qu'en 1338. Benoît XII, le 13 juin de la même année, écrivit une réponse à l'empereur : Il le remerciait de la protection accordée aux chrétiens, le priait de permettre aux missionnaires de construire des églises et de prêcher la vraie foi dans toute l'étendue de l'empire. Il lui recommandait spécialement les cinq princes alains et les autres chrétiens qui lui avaient écrit. En novembre 1338, le Pape fit partir pour la haute Asie quatre Franciscains qu'il nomma nonces apostoliques pour dix ans : *Nicolas Bonnet*, *Nicolas de Molano*, *Jean de Florence* et *Grégoire de Hongrie*. Ils arrivèrent en 1342 à la cour de *Choun-ti*, qui leur fit le meilleur accueil. Le nombre des catholiques s'était grandement accru, et les Franciscains avaient multiplié leurs résidences. Ceux qui habitaient le couvent de Kambalick, construit par Jean de Montcorvin près du palais impérial, étaient l'objet de tels égards, que l'empereur les admettait fréquemment à sa table, et qu'il n'allait prendre le repos de la nuit qu'après avoir reçu leur bénédiction. Outre ces résidences fixes, les Franciscains avaient encore, à la mode tartare, des maisons roulantes qui leur permettaient de donner les soins spirituels aux populations nomades de la Tartarie.

L'empereur fit un décret conforme aux désirs du Souverain Pontife, et la liberté religieuse fut complète ; par le zèle de Jean de Florence, les conversions ne se comptèrent plus, et de nouvelles églises s'élevèrent de toutes parts. En 1353, Jean de Florence vint trouver le pape Innocent VI de la part du grand Kan, et lui demanda de nouveaux missionnaires. Le Souverain Pontife le nomma évêque de Bicignano en 1354, et la même année il ordonna aux Frères-Mineurs de préparer une nouvelle expédition.

L'annonce de la révolution qui commençait alors en Chine, dans laquelle allait sombrer la dynastie des *Yuen*, et les désastres qui en furent la suite, arrêtèrent pendant un certain temps l'envoi de nouveaux missionnaires. Urbain V, en 1370, ayant appris la mort de l'archevêque Nicolas, nomma au siège de Kambalick *Guillaume de Prato*, Français et professeur à l'Université de Paris. Il lui donna pour compagnons douze Franciscains, qui furent bientôt suivis par soixante autres. Les Annales franciscaines nous donnent encore le nom de huit Frères-Mineurs envoyés à cette époque. En 1371, *François de Podio*, surnommé *Catalan*, fut nommé légat apostolique de Grégoire XI et vicaire des Frères-Mineurs dans la Tartarie du nord ; il partit avec douze compagnons, mais on n'entendit jamais plus parler d'eux. En 1391, les Franciscains de Péking envoyèrent *Roger d'Angleterre* et *Ambroise de Sienne* pour supplier le pape Boniface IX de venir à leur secours. Ils repartirent pour la Chine avec vingt-quatre de leurs Frères, mais on n'eut plus jamais de leurs nouvelles. Nous savons enfin par le témoignage du F. Léon qu'en 1456, sous Calixte III, « le siège de Péking était occupé par un religieux franciscain, septième successeur de Jean de Montcorvin ; ces missions, à peine interrompues par les bouleversements politiques, furent reprises en 1570 par le P. Pierre Alfaro, Observant-déchaussé de la province de Saint-Gabriel. » (AURÉOLE SÉRAPHIQUE.)

Nous venons de voir que sous cette belle dynastie des *Yuen*, trois archevêques avaient occupé le siège de Kambalick ; en outre, des nonces apostoliques, des légats, des ambassadeurs et un total de 164 Franciscains avaient été envoyés dans la même ville. Le premier archevêque seul convertit 30.000 personnes ; Odoric seul, 20.000 ; en y ajoutant les fruits spirituels des évêques suffragants et des missionnaires, il ne semble pas exagéré de fixer à 100.000 la population chrétienne, à la mort de Jean de Montcorvin. Les familles se multiplièrent d'année en année, et

Jean de Florence augmenta considérablement et le nombre des églises et celui des chrétientés. Les deux autres archevêques de Péking avec leurs nombreux compagnons ne restèrent pas inactifs, et bien que les révolutions aient entravé la liberté religieuse, il est impossible d'admettre que des œuvres si nombreuses et tant de chrétiens aient disparu sans laisser de traces. Si nous prenons la date de 1391 jusqu'en 1579, époque où les missions de Chine furent reprises, l'intervalle est de 188 ans ; si nous acceptons celle de 1456, où d'après un témoignage sérieux, le siège de Péking était encore occupé par un évêque franciscain, l'intervalle n'est plus que de 123 ans ; or, n'a-t-on pas dernièrement retrouvé au Japon des milliers de chrétiens qui avaient conservé leur foi après 240 ans d'abandon absolu ? Il n'est donc pas téméraire de croire que les nombreux Chinois et Mongols convertis par les Franciscains, soient demeurés chrétiens longtemps encore après eux. Accusés de trop d'affections pour les empereurs mongols qui les avaient toujours protégés, plusieurs renièrent peut être leur foi, mais les autres se cachèrent et conservèrent leurs

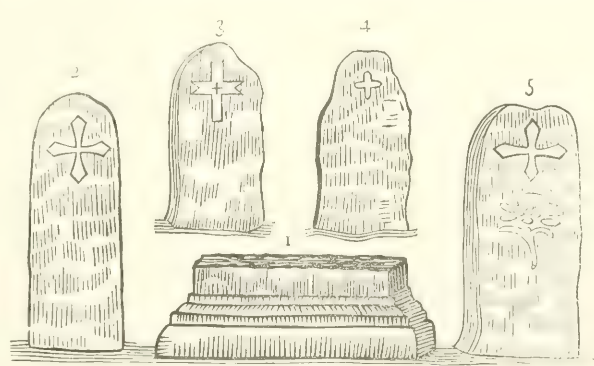


1. DEVANT D'UNE PIERRE TOMBALE. — 2 ET 3. TOMBES CHRÉTIENNES (MONGOLIE).

pratiques chrétiennes. Sans aucun monument et par simple déduction ou comparaison, on peut donc déjà avoir la certitude morale que les chrétiens des Franciscains n'avaient point disparu complètement. Mais nous avons de plus un précieux témoignage qui nous donne une certitude presque absolue. Nous lisons, en effet, dans le P. Trigault (LIV. I, CH. II) : « Un Juif, venu de *K'ai-foung-fou* à Péking pour les examens du doctorat, raconta au P. Ricci (1603) que dans cette ville, ainsi qu'à *Ling-ts'ing-tcheou* dans la province du *Chang-toung* et même dans celle du *Chan-si*, il y avait quelques estrangers, desquels les prédécesseurs estoient venus des royaumes voisins, et qu'ils estoient *Adorateurs de la croix*, et avoient accoustumé d'en signer leur boire et manger avec le doigt voire mesme qu'on signoit les petits enfans du mesme charactère de ce signe salutaire au front avec de l'encre, en divers lieux, pour les préserver des malheurs qui arrivent ordinairement aux enfans... Assurant ensuite qu'une persécution ne s'estoit élevée contre eux, que parce que les Sarrazins (païens), ennemis jurés des Chrétiens, avoient causé ce désordre par le soupçon et la crainte qu'ils avoient inspirés aux Chinois; de sorte qu'il n'y avoit pas plus de 60 ans qu'elle avoit commencé. » (Or cet Israélite parlait de cela l'an 1603 ; la persécu-

tion datait donc seulement de 1543, et jusqu'à cette date les chrétiens n'avaient pas été gravement inquiétés.) « Un de nos frères étant allé dans ces lieux pour descouvrir les anciennes restes du Christianisme, n'en put jamais descouvrir pas une, quoiqu'il eût apporté les noms des personnes et des familles chrestiennes, que le Juif lui avoit donnés par escrit, un chacun faisant son possible de dissuader qu'il fut sorti de tels parens, n'y qu'il eût esté d'une telle Religion : parce que peut-estre ils prenoient le frère pour un chinois, ou bien parce qu'ils le croyoient un espion des magistrats, lequel venoit pour les surprendre. » (KIRCHER.) — Ce Frère (Sébastien Fernandez) était en effet chinois, et les chrétiens n'osèrent évidemment point se découvrir à lui.

Ce témoignage nous semble prouver suffisamment que des chrétiens convertis par les Franciscains existaient encore lors de l'arrivée du célèbre P. Ricci. Ce zélé missionnaire et ses illustres successeurs allaient reprendre l'œuvre des fils de saint François et rendre à l'Église de Péking, sous une nouvelle dynastie, sa première splendeur.



1. SOCLE D'UNE CROIX ENLEVÉE PAR LES LAMAS. — 2, 3, 4, 5. TOMBES CHRÉTIENNES DE LA DYNASTIE DES YUEN, DÉCOUVERTES RÉCEMMENT EN MONGOLIE A TROIS JOURNÉES DE KALGAN VERS LE NORD-EST (MISSIONS BELGES).

Choun-ti ne pensait qu'à ses plaisirs, et ses ministres préparaient par leur mauvaise administration la ruine de l'empire que les Chinois éclairés et patriotes espéraient toujours délivrer du joug des Mongols. Dès l'année 1337 les révoltes éclatèrent, et en 1352 presque toute la Chine méridionale était en révolution. Les gouverneurs et les princes tartares ne purent résister au torrent de l'insurrection ; l'empereur, amolli par les débauches, découragé par les défaites, se voyant sur le point d'être investi dans sa capitale, assembla les Grands et leur signifia qu'il voulait se retirer en Tartarie. La nuit suivante, il prit la route du nord et se rendit avec toute sa cour à *In-tchang-fou*, à trente lieues plus loin que *Chang-tou*.

Ainsi finit la grande dynastie des *Yuen*, dont un siècle auparavant les formidables armées avaient conquis toute l'Asie et fait trembler l'Europe. Les descendants du terrible Gengiskan durent regagner la Mongolie d'où ils étaient sortis, abandonnant le vaste empire de la Chine aux mains des heureux vainqueurs



I. DYNASTIE DES MING. HOUNG-OU. LÉOU-PÈ-OUEN. MA-HOANG-HEOU. YOUNG-LO. — II. SAINT FRANÇOIS-XAVIER. GASPARD DE LA CROIX. — III. L'EMPEREUR OUAN-LI. LE P. MATHIEU RICCI. — IV. ATTAQUE DES TARTARES. INSURRECTION. LE P. LONGOBARDI. LE P. TRIGAULD. LE P. ADAM SCHALL. LI-KOUNG. FIN DE LA DYNASTIE DES MING.



I

OPPRIMÉE par l'étranger depuis près d'un siècle, la Chine ne demandait qu'à secouer le joug. Les Mongols, efféminés par les délices de la paix, n'étaient plus redoutables. *Tchou-yuen-chang*, d'abord simple bonze puis chef de voleurs, forma le dessein de reconquérir son pays sur les envahisseurs. Il n'eut point de peine à se créer des partisans, et bientôt, levant l'étendard de la révolte, il s'empara de plusieurs villes dans les provinces du sud, défit les troupes mongoles en bataille rangée, se fit proclamer empereur sous le nom de *Houng-ou* (grand guerrier) et devint ainsi le fondateur de la nouvelle dynastie des *Ming*. Il établit le siège de son empire à *Nan-king*. Après avoir préparé une grande expédition et réuni une armée nombreuse, il marcha sur Péking, dont il s'empara. Ses descendants gouvernèrent la Chine de 1368 à 1644.

Les généraux de *Houng-ou* refoulèrent les Mongols au delà de la Grande Muraille, et de ce pays firent, à leur retour, un désert entre la Mongolie et la Chine. Au nord de la muraille, tout fut brûlé et détruit, et les Mongols durent se retirer dans les steppes d'où, cent ans auparavant ils avaient répandu la terreur par le monde entier. Néanmoins, ils ne laissèrent pas que d'inquiéter encore pendant bien des années la nouvelle dynastie, par de fréquents retours offensifs. Sous le second successeur de *Houng-ou*, la Mongolie devint une province chinoise, et tout ce qu'avaient construit les *Yuen* fut anéanti par les *Ming*. La ville de *Chang-tou* fut détruite ; ses ruines, que l'on voit encore aujourd'hui, et

celles du palais des empereurs mongols, montrent quelle devait être la grandeur et



L'EMPEREUR HOUNG-OU.

LÉOU-PÈ-OUEN.

l'opulence de cette cité. La ville de *Karakoroum* fut rasée en 1519 et, sur son

emplacement, on construisit le temple lama d'*Erdeni-tchao*. Les *Ming* ne voulaient rien laisser qui pût rappeler le souvenir de cette odieuse dynastie mongole ; non seulement les villes, les palais, les monuments, mais encore les églises de Jean de Montcorvin, tout disparut, et aujourd'hui il est fort rare de rencontrer une inscription, une stèle, un tombeau datant de l'époque des *Yuen*.



L'IMPÉRATRICE MA.

Houng-ou se servit de tous les hommes de talent qu'il put trouver, pour l'aider dans le gouvernement de ses États. Un des principaux fut *Léou-pè-ouen*. Cet homme remarquable avait été reçu docteur vers la fin de la dynastie des *Yuen*, et pour ne point servir les nouveaux maîtres de la Chine, il s'était caché et voulait vivre dans l'obscurité. *Houng-ou* entendit parler de lui, le fit chercher et conduire à la cour, où il le combla de prévenances et se l'attacha.

Léou-pè-ouen fut fidèle à la nouvelle dynastie, qu'il servit pendant plusieurs règnes avec autant d'intelligence que de dévouement. Il s'acquitta de plusieurs ambassades importantes et composa des livres encore fort appréciés ; enfin c'est à lui que l'on doit la construction de la ville *Chinoise (Nan-tch'eng)*, comme nous l'avons dit dans l'Introduction.

Pendant que ses généraux achevaient la conquête de la Chine, *Houng-ou*, avec l'impératrice *Ma-hoang-heou*, préparait de sages règlements pour le gouvernement de l'empire. Il élabora un code de justice criminelle, fit adopter l'ancien cérémonial des Rites, et rétablit les usages primitifs. Il porta un édit qui obligeait tous ses sujets à s'habiller comme au temps des empereurs chinois ; il retrancha tous les ornememts inutiles, et donna lui-même l'exemple de la plus grande simplicité. Par ses soins, des écoles furent ouvertes et des bibliothèques fondées dans les principales villes de l'empire. Respectueux pour les anciennes dynasties, il fit réparer ou reconstruire leurs sépultures. Les droits et les devoirs des mandarins furent fixés. Une carte générale de la Chine fut dressée

en 1394, carte qui devait servir de base à celle que firent les Jésuites un siècle et demi plus tard.

Houng-ou mourut à *Nan-king*, après un règne glorieux, l'an 1399, laissant le trône à son fils *Kien-ouen-ti*, qui ne régna que quatre ans. Il fut détrôné par un de ses oncles nommé *Yen-ouang*, prince de *Yen*, qui commandait à Péking. *Yen-ouang* marcha contre son neveu, et après une bataille sanglante dans laquelle 300,000 hommes périrent, il s'empara de *Nan-king* et fit mourir dans les supplices plus de 800 personnages de haut rang demeurés fidèles au prince légitime. Maître des deux capitales; *Yen-ouang* se fit proclamer empereur sous le nom de *Young-lo* (1403).

La 7e année de son règne, il quitta *Nan-king* et transporta sa cour à Péking, laissant son fils, le prince héritier, dans la capitale du sud, avec des tribunaux et une cour semblable à celle du nord, où il allait lui-même fixer sa résidence. Cet empereur, d'abord absolu et cruel, devint ensuite un bon souverain, aimé et estimé de ses sujets. Sa principale gloire est d'avoir reconstruit Péking presque en entier; l'enceinte, les pagodes, le palais impérial, tous les principaux monuments datent de *Young-lo*. Il mourut en 1424.

YOUNG-LO

Un de ses successeurs, *Ying-tsoung*, fit rebâtir en 1436 les neuf portes de la ville. Sous son règne, les Tartares se révoltèrent et l'empereur envoya contre eux une armée de 500,000 hommes, dont il donna le commandement à un chef incapable qui fut complètement battu : presque tous les soldats périrent de misère. L'empereur, voulant venger cette défaite, se mit lui-même à la tête d'une

nouvelle armée : il perdit la bataille, fut fait prisonnier et emmené en Tartarie. Son frère *King-ti* tint sa place de 1450 à 1456. Plusieurs empereurs se succédèrent encore, tous dominés par les eunuques, dont la néfaste influence devait perdre cette dynastie, comme elle en avait déjà perdu tant d'autres. Pendant le règne de *Che-tsoung* (1522-1566), les Tartares orientaux ravagèrent toutes les provinces septentrionales de l'empire ; moins heureux furent les Japonais qui se virent, à la même époque, repoussés par trois fois des côtes du *Tché-kiang*.

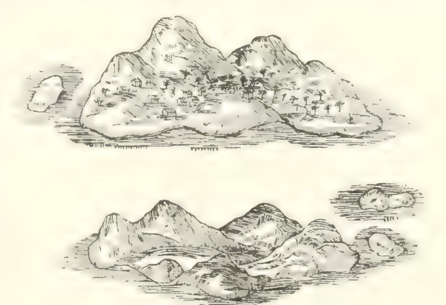
MORT DE SAINT FRANÇOIS-XAVIER.

Vers la fin de cette dynastie, les empereurs, toujours sous le coup d'une invasion des Tartares orientaux ou Tartares-mantchoux, entretenaient une armée d'un million d'hommes pour garder la Grande Muraille et ses passes. Le règne de *Ouan-li* (1573-1620) fut encore assez heureux ; il commit cependant une imprudence qui devait lui coûter cher, en refusant sa fille au prince des Tartares qui la lui avait demandée en mariage. Il fut aussi mal inspiré en vexant les marchands de Tartarie qui faisaient le commerce avec les Chinois. En outre, contre toute justice, il avait fait mourir le père du roi des Tartares tombé entre ses mains. Son fils jura de le venger et d'immoler à ses mânes 200,000 Chinois. A la tête de 50,000 cavaliers, il fondit sur la ville de *Léao-yang* et s'en empara. C'est là qu'il se fit déclarer empereur sous le nom de *Tien-ming*, l'an 1615. Les Tartares-mantchoux avaient déjà la ferme volonté de s'emparer de l'empire et s'y préparaient. Nous verrons bientôt comment, aidés par les circonstances, ils parvinrent enfin à leur but.

II

A la fin du XVe siècle, les Portugais et les Hollandais se lancèrent, en doublant le cap de Bonne-Espérance, à la recherche du fameux *Katai* de Marco-Polo, et leurs vaisseaux abordèrent sur les rivages de l'Extrême-Orient. Ainsi s'ouvrait par mer une nouvelle voie beaucoup plus facile, au moment où il n'était plus possible de songer à se mettre en route par le nord, à travers les steppes dévastés de la haute Asie. De nombreux ouvriers apostoliques partirent à la suite des navigateurs et des marchands. Un nouvel Ordre religieux, célèbre presque en naissant par l'ardeur de son zèle et l'éclat de sa science, venait d'être fondé par saint Ignace de Loyola. Gagné à DIEU par lui, *François-Xavier*, né dans la Navarre, le 7 avril 1506, fut un des cinq compagnons qui firent leurs vœux à Montmartre, en 1534, avec le fondateur.

Sur les instances de Jean III, roi de Portugal, le pape Jules II choisit des missionnaires pour les Indes. Il donna à saint François-Xavier le titre de nonce, avec les pouvoirs les plus étendus, et ce grand apôtre s'embarqua le 7 mai 1541. Après avoir visité le tombeau de saint Thomas à Méliapour, il partit pour le Japon et aborda au port de Cangoxima, le 15 août 1549. Après le Japon, son zèle lui montrait vers l'ouest un autre grand pays, la Chine ; il voulut à tout prix s'y rendre pour y prêcher l'Évangile. Repoussé par les uns, trompé par les autres, ce n'est qu'après d'immenses difficultés que cet homme apostolique parvint à l'île chinoise de *San-Siang*, près de Canton. Cette île, où les Portugais avaient un comptoir pour leur commerce interdit sur le continent, fut le lieu où expira de fatigue saint François-Xavier. Un Portugais le trouva un jour étendu par terre, dévoré par les ardeurs d'une fièvre maligne ; il le porta dans sa cabane sur le bord de la mer, et lui prodigua les soins les plus dévoués. Mais le mal empira, et le 2 décembre 1552, le saint rendait sa belle âme à DIEU, en face et en vue de cet empire chinois où il avait tant désiré porter les lumières de l'Évangile ! Le Père Caroccio, jésuite, découvrit plus tard le tombeau du saint ; c'était une pierre de cinq coudées de long sur trois de large. On y avait gravé ces mots en latin, en portugais, en chinois et en japonais : « *C'est ici que Xavier, homme vraiment apostolique, a été enseveli.* »


ILES DE SAN-SIANG ET DE LAMPACAO.

D'un autre côté, l'ordre de Saint-Dominique travaillait depuis déjà deux siècles à la conversion de l'Asie. Aussi, en même temps que saint François-Xavier, douze Dominicains avaient passé dans les Indes. L'un d'eux, trois ans seulement après la mort du saint, tenta de pénétrer en Chine et y réussit. Ce Dominicain, nommé *Gaspard de la Croix*, est donc le premier missionnaire entré en Chine par la voie du sud. Les commencements de sa prédication furent heureux, comme il le raconte dans la relation qu'il a laissée de son voyage et de ses missions. Les indigènes, touchés par ses exhortations et ses exemples, détruisirent eux-mêmes leurs pagodes et se firent baptiser ; mais les mandarins, effrayés de l'ascendant que prenait cet étranger,

le firent arrêter et chasser de l'empire. Il passa dans le royaume d'Ormuz, puis retourna dans sa patrie, où il mourut en soignant les pestiférés de Lisbonne.

Un autre missionnaire, *Martin de Rada,* Augustinien espagnol, entra également en Chine en 1575, par le *Fou-kien.* Il y séjourna trois années entières et fut ensuite saisi par les mandarins, jeté en prison, battu de verges et enfin chassé du territoire chinois.



III

Les Portugais, étant parvenus à s'établir sur la côte de Chine, construisirent la ville de Macao (en chinois *Ngao-men).* Les religieux de différents Ordres, entre autres les Jésuites, vinrent s'y fixer pour administrer la chrétienté européenne et tenter l'évangélisation de la Chine. Le P. Valignan, visiteur des Indes, nomma d'abord à cet effet le *P. Michel Roggier* de Naples, arrivé en 1579, et qui avait déjà étudié la langue chinoise. Ce Père ouvrit un catéchuménat à Canton, et le visiteur, ayant appris ce premier succès, lui adjoignit *Mathieu Ricci,* jésuite italien, né à Macerata, près d'Ancône, en 1552.

Nous ne suivrons pas le célèbre Père dans ses missions du sud ; du reste, depuis son entrée en Chine, il n'avait qu'un but : se présenter à la cour, avoir accès dans le palais impérial, et s'établir à Péking même. Il était persuadé, avec raison, que s'il parvenait à se faire accepter dans la capitale et à y établir une résidence, il ne serait pas difficile aux missionnaires de pénétrer partout ailleurs dans l'empire. Pour y arriver, il se livra d'abord avec ardeur à l'étude de la langue, puis il eut soin de se préparer des amis auprès de quelques mandarins en charge à la cour.

Vers le commencement de l'année 1599, accompagné du *P. Cattaneo* et de deux Frères coadjuteurs indigènes, récemment arrivés de Macao, le P. Ricci partit de *Nan-king* à la suite d'un mandarin ami qui se rendait à Péking, où il arriva après un mois de voyage par eau. Ce mandarin lui fit faire la connaissance d'un officier du palais ; mais celui-ci, voyant qu'il n'y avait pas grand'chose à gagner avec les Pères et que, l'empire étant en guerre avec le Japon, tout étranger devenait suspect, refusa de les présenter. Le P. Ricci, après des efforts persévérants, jugea les difficultés

insurmontables, et résolut de retourner à *Nan-king*. A cause de la saison d'hiver, les Pères n'y arrivèrent qu'au printemps suivant. Ce premier échec ne découragea pas le P. Ricci ; il envoya le P. Cattaneo à Macao, et reçut bientôt par son entremise de beaux et riches objets destinés à l'empereur : des pendules, des montres, une grande horloge, un clavicorde et autres curiosités. Les Japonais ayant été vaincus et la paix rétablie, le P. Ricci partit de nouveau le 6 mai 1600, avec le P. Pantoja, sur la jonque d'un officier de sa connaissance. Dans le *Chan-toung*, le vice-roi de cette province, dont le fils avait connu les Pères à *Nan-king*, les reçut avec bienveillance, mais arrivés à *Ling-ting-keou*, *Ma-t'ang*, préposé aux douanes, leur suscita les plus grandes difficultés ; il ne put cependant se dispenser d'avertir l'empereur de leur venue. Cet officier voulait accaparer à son profit les présents apportés par les Pères, ou au moins se charger de les offrir lui-même à l'empereur. Il entra à main armée sur la jonque du P. Ricci, bouleversa tout, prit ce qui lui convenait, vomit d'horribles blasphèmes contre le crucifix et les images, puis fit mettre en prisou les missionnaires. Ce méchant homme les accusait de vouloir faire mourir l'empereur par leurs maléfices, et la position devint si dangereuse, que leurs amis eux-mêmes conseillaient le retour. Les Pères demeurèrent fermes et envoyèrent à Péking un des Frères chinois, Sébastien Fernandez, porteur de lettres pour leurs amis ; mais personne ne voulut le recevoir. Depuis six mois en prison, abandonnés de tous, n'attendant plus rien que de Dieu, ils furent agréablement surpris d'apprendre l'arrivée d'un ordre impérial qui les appelait à Péking. L'empereur *Ouan-li*, se souvenant du Mémoire que *Ma-t'ang* lui avait adressé, ordonnait d'expédier de suite ces étrangers et leurs présents. Il fallut s'exécuter ; on donna au P. Ricci huit chevaux et trente porteurs renouvelés chaque jour, et pendant tout le voyage il fut fort bien traité. Le 4e jour de janvier 1601, il entrait à Péking avec son escorte, et était reçu par un eunuque qui lui prêta son palais.



LE P. MATHIEU RICCI.

Dès le lendemain les eunuques portèrent les présents à l'empereur, qui en fut ravi ; on n'avait jamais vu pareilles choses en Chine. Les Pères durent venir dans la seconde enceinte du palais, pour mettre en marche les pendules et indiquer aux eunuques la manière de les remonter ; quant à la grande horloge, le ministère des travaux publics reçut l'ordre de construire, dans un des jardins du palais, une tour en bois très haute et très élégante pour la placer. Elle coûta 1300 onces d'or. Le P. Pantoja apprit aux jeunes eunuques la manière de jouer du clavicorde, sur lequel ils exécutèrent bientôt une cantilène chinoise.



LE DOCTEUR LÉON.

Mais, sans le vouloir et sans le savoir, les Pères avaient fait une grande faute en laissant offrir leurs présents par les eunuques ; cette cérémonie revenait de droit au tribunal des rites. Aussi, le président de ce tribunal, très irrité, fit arrêter les Pères, les retint trois jours en prison et les fit passer en jugement. Le P. Ricci n'eut point de peine à démontrer son innocence ; cependant on parlait encore de renvoyer ces étrangers, lorsque les eunuques s'y opposèrent : ils craignaient de ne plus pouvoir faire marcher les horloges après leur départ. Le Père Ricci présenta le 28 janvier 1601, à l'empereur, une requête ainsi rédigée : « Mathieu Ricci, votre serviteur, venu du grand Occident, s'adresse à vous avec respect, pour vous offrir des objets de son pays.

» Votre serviteur est d'un pays fort éloigné, qui n'a jamais échangé de présents avec la Chine. Malgré la distance, la renommée m'a fait connaître les remarquables enseignements et les belles institutions dont la cour impériale a doté tous ses peuples. J'ai désiré avoir part à ces avantages, et demeurer toute ma vie au nombre de vos sujets ; espérant d'ailleurs n'être pas tout à fait inutile. Dans ce but, j'ai dit adieu à ma patrie et traversé les mers. Au bout de trois ans, après un voyage de plus de quatre-vingt mille stades, j'ai abordé enfin au *Kouang-toung*.

» D'abord, ne comprenant pas la langue, j'étais comme un homme muet. Je louai une habitation, et m'appliquai à l'étude du langage et de l'écriture.... L'extrême bienveillance avec laquelle la glorieuse dynastie actuelle invite et traite tous les étrangers, m'a inspiré la confiance de venir droit au palais impérial. J'apporte des objets qui sont venus avec moi de mon pays. Ce sont une image du Maître du ciel, deux images de la Mère de DIEU, un livre de prières, une croix ornée de pierres précieuses, deux horloges sonnantes, une mappemonde et un clavecin européen. Tels sont les objets que j'apporte. Je vous les offre respectueusement.

» Sans doute ils ne sont pas de grande valeur ; mais venant de l'Extrême-Occident, ils paraîtront rares et curieux... N'ayant jamais été marié, je suis exempt de tout embarras, et n'attends aucune faveur. En vous offrant de saintes images, tout mon désir est qu'elles servent à demander pour vous une vie longue, une prospérité sans mélange, la protection du Ciel sur le royaume et la tranquillité du peuple.

» Je supplie humblement l'Empereur d'avoir compassion de moi, qui suis venu me mettre sincèrement sous sa loi, et de daigner accepter les objets européens que je lui offre...

» Autrefois, dans sa patrie, votre serviteur a été promu aux grades ; déjà il avait obtenu des appointements et des dignités. Il connaît parfaitement la sphère céleste, la géographie, la géométrie et le calcul. A l'aide d'instruments il observe les astres, et fait usage du gnomon ; ses méthodes sont entièrement conformes à celles des anciens Chinois. Si l'Empereur ne rejette pas un homme ignorant et incapable, s'il me permet d'exercer mon faible talent, mon plus vif désir est de l'employer au service d'un si grand prince. Toutefois je n'oserais rien promettre (vu mon peu de capacité). Votre serviteur reconnaissant attend vos ordres.

» Lettre respectueuse. »



LE DOCTEUR PAUL SU-KOUANG-K'I.

L'empereur, bien disposé en faveur du P. Ricci, lui donna la permission de louer une maison à Péking et d'y rester. Le souverain ordonna de plus que les Pères recevraient du trésor les sommes nécessaires à leur entretien et à celui de leurs quatre serviteurs. Il désirait beaucoup les voir, mais les rites s'y opposaient ; on envoya donc les meilleurs peintres du palais pour faire leur portrait de grandeur naturelle ; ce qui permit au souverain de connaître, au moins en quelque façon, ces nouveaux étrangers.

Assuré de la protection du prince, le Père Ricci fit l'acquisition d'un terrain dans la ville tartare, non loin des grands tribunaux. Beaucoup de mandarins et de lettrés y étaient attirés par la curiosité ; d'autres y venaient pour s'instruire des sciences mathématiques et naturelles. Le P. Ricci en profitait pour leur expliquer les principaux mystères de la foi et les amener au christianisme. Il se servait à cette fin de tableaux apportés d'Europe, qu'il avait placés dans un petit oratoire, où il introduisait les mieux disposés. En 1605, la mission comptait déjà plus de deux cents néophytes, parmi lesquels des personnages de

marque. Parmi eux se trouvait le docteur *Ly*, natif de *Hang-tcheou*, dans la province du *Tche-kiang*. Homme de talent, et doué d'une perspicacité d'esprit peu commune parmi les Chinois, il avait un grand désir de s'instruire. Aussi dès qu'il eut fait la connaissance du P. Ricci, il s'adonna, sous sa direction, à l'étude des sciences. Il composa sept volumes sur les mathématiques, traduisit les ouvrages d'Aristote, les livres d'Euclide qu'il possédait parfaitement, et laissa plus de vingt volumes manuscrits sur différents sujets de philosophie. Comme il était très versé dans la littérature de son pays, il prit une grande part à la composition ou à la traduction des livres que les missionnaires publièrent pour les Chinois. Après être resté plusieurs années catéchumène, il reçut le baptême des mains du P. Ricci, qui lui donna le nom de Léon. C'est lui dont il est parlé si souvent dans les *Lettres édifiantes*, avec le docteur Michel *Yang*, de *Hang-tcheou*, et le docteur Paul *Su-kouang-k'i*, de *Su-kia-ouée;* ce dernier venait d'être appelé à Péking pour être *Ko-lao* (ministre de l'empire). Ces trois lettrés chrétiens, par leurs écrits apologétiques, rendirent de grands services aux missionnaires et à la religion.

Voici ce que le P. Sémédo nous dit du docteur Léon : « Il était natif de *Hang-tcheou*, personnage orné de belles qualités et doué d'un excellent esprit, et reconnu pour tel par tout le royaume ; de plus, à l'examen des docteurs, il aurait été le cinquième entre trois cents licenciés, ou environ, qui prirent leur degré, ce qui lui acquit beaucoup de réputation. Il était naturellement curieux, ce qui fit qu'avec son bel esprit, et avec l'aide du P. Mathieu Ricci, il apprit force beaux secrets de la mathématique. Il traduisit en langue chinoise quantité de livres que le Père avait composés, et même, étant encore païen, il mit un catéchisme en beau style. On raconte que comme il le composait, voyant et pesant la force des raisons qui prouvent la sainteté de notre religion, qu'il n'avait pas encore embrassée, il s'écriait : « Certes, » il faut avouer que ces ouvrages sont merveilleux, et bien raisonnés. » Enfin, Dieu lui ayant ouvert les yeux pour pénétrer plus vivement les vérités de notre foi, et ne pouvant plus étouffer tant de lumières qui l'accablaient, il se résolut à être chrétien ; il fut nommé Léon sur les fonts du baptême. C'est ce Léon si célèbre par son zèle, par sa vertu, et pour avoir été une des plus importantes colonnes de cette nouvelle Église de Péking. »

Le P. Mathieu Ricci, supérieur de la résidence et de la mission de Péking, avait de plus le gouvernement général de toutes les missions des Jésuites en Chine. Ses travaux apostoliques joints aux difficultés de cette lourde charge, usèrent sa santé, et il tomba gravement malade. Tous les remèdes furent inutiles, et ses confrères, après lui avoir demandé sa bénédiction, lui donnèrent les derniers sacrements, qu'il reçut avec la plus grande piété. Étendu sur son lit, sans douleur et sans agonie, il rendit en paix son âme à Dieu, le 11 mai 1610, à l'âge de 59 ans.

Par la mort du P. Ricci, le P. Pantoja devenait le plus ancien des missionnaires ; il avait su s'attirer l'amitié d'un grand nombre de mandarins en leur faisant quelques présents, entre autres, certains cadrans d'ivoire qu'il fabriquait à la perfection. Soutenu par ses amis, il osa adresser à l'empereur une supplique pour demander un terrain devant servir de sépulture au P. Ricci. Il existait alors, en dehors de la porte *Ping-tse men*, une belle maison appartenant à un eunuque récemment condamné à mort. La requête du P. Pantoja fut prise en considération, et le gouverneur de la ville, sur l'ordre de l'empereur, livra cette propriété aux missionnaires, par une pièce ainsi rédigée : « Le temple de la science et de la bonté ne doit point être acheté, puisqu'il est à l'empereur, en conséquence de la sentence de mort portée contre l'eu-

nuque qui le possédait ; que le bonze qui est dedans soit congédié et que le P. Pantoja et ses compagnons en soient mis en possession.»

Malgré l'opposition des eunuques, l'ordre fut exécuté et les missionnaires entrèrent en possession de cette propriété, qui, d'après le P. Sémédo, valait plus de 14.000 écus. La pagode qui s'y trouvait fut changée en une chapelle dédiée au Saint Sauveur; les idoles furent abattues et les matériaux de leurs autels servirent à la construction du tombeau du P. Ricci, dont les funérailles furent magnifiques. Le jour de la Toussaint, une messe solennelle fut célébrée, et le cercueil déposé devant une petite chapelle hexagonale construite au fond du jardin. Sur la porte de l'établissement on grava les deux caractères chinois : *K'in-sse* (don impérial) ; nous donnons ci-joint le plan complet de la propriété du célèbre P. Ricci. Voici, maintenant quelques extraits de l'éloge de ce Père, composé par le mandarin *Ouang Iin-ling*, préfet de Péking :

« Au printemps de l'année 1610, Ricci mourut. Pantoja et ses compagnons en informèrent l'empereur par une lettre commune, et le prièrent d'accorder des honneurs posthumes. L'empereur ordonna une délibération.

» *Ou Tao-nan*, vice-président du Tribunal des rites, et chargé d'expédier les affaires de cette cour, dit que Ricci était venu de loin, attiré par la bonté de l'empereur; qu'il avait étudié avec application et approfondi les sciences ; que ses écrits étaient en grand renom; que Pantoja et ses compagnons désiraient n'être jamais séparés de lui, ni durant la vie ni après la mort; qu'il convenait de lui accorder généreusement une faveur. Il pria l'empereur d'ordonner au préfet du *Choun-t'ien-fou* de chercher et de donner un terrain pour la sépulture du défunt, afin de signaler la bienveillance de la dynastie actuelle à l'égard des étrangers. L'empereur accorda la demande.

» Le président du Tribunal des rites écrivit à *Houng Ki-cheu*, préfet en second du *Choun-t'ien-fou*, qui se rendit dans le *Ouan-p'ing-sien*. Dans le village de *Eul-li-keou*, se trouvaient une pagode de Bouddha et une maison de bonzes, en tout, trente-huit travées, bâties sans autorisation sur un empla-

PLAN

CIMETIÈRE

DE

CHA-LA-EUL,

EN 1610.

1. Chapelle hexagonale de 2 mètres de diamètre.

2. Tombeau du P. Ricci avec stèle en marbre et table aux offrandes, sur laquelle se trouvaient des coupes de fruits, et par devant un brûle-parfums, des vases et des chandeliers; le tout en pierre blanche.

3. Puits de 7 mètres de profondeur.

4. Avenue conduisant au tombeau.

5. Cour intérieure d'habitation pour les missionnaires.

6. Avant-cour et portique.

7. Cour intérieure pour les salles de réception et les salons.

8. Première cour et dépendances pour les domestiques.

9. Porte d'entrée.

Tous ces bâtiments étaient précédemment occupés par des bonzes. L'empereur donna l'ordre de les renvoyer pour faire place aux missionnaires.

TIRÉ DE L'*Expeditio Christiana* DU P. TRIGAULT, IMPRIMÉE EN 1616.

cement de vingt *meu* par l'eunuque *Iang*, dont les biens avaient été confisqués. Le président du Tribunal des revenus, ayant été informé de l'ordre de l'empereur, donna cette propriété. Il fit son rapport à l'empereur, et reçut son assentiment...

» J'ai été chargé de faire exécuter les ordres bienfaisants et de publier les instructions de l'empereur. Je suis allé à la maison des savants Européens. Pantoja et ses compagnons, Longobardi, de Ursis, Diaz et les autres sont venus au-devant de moi, et nous avons eu un long entretien. — J'ai observé attentivement leurs discours et leur manière d'agir ; j'ai trouvé qu'ils sont hommes de bien et très distingués. J'ai pénétré le fond de leurs sentiments. Leur principale affaire est d'honorer le Maître du ciel et de la terre, de l'aimer, de croire et d'espérer en lui. Ils font consister les bonnes œuvres dans l'amour de tous les hommes ; le commencement de la vie chrétienne, dans le repentir des fautes et la pratique de la vertu. J'ai reconnu qu'ils se conduisent avec modestie et déférence. Ils connaissent admirablement l'astronomie. Ils ont appris, scruté tout ce qui concerne le ciel et l'homme...



LE GÉNÉRAL MA-OUEN-LOUNG.

» J'ai fait graver sur la pierre cette inscription, en témoignage des faveurs accordées par l'empereur aux étrangers, et du vif désir qu'il a de rendre sa bienfaisance à jamais célèbre, et de traiter avec honneur ceux qui viennent de loin. »

Le P. Ricci, à son lit de mort, avait désigné pour son successeur le P. Longobardi, qui devint ainsi le supérieur de tous les Jésuites de Chine.

Nicolas Longobardi, né en 1565, à Caltagirone, en Sicile, s'embarqua pour la Chine en 1596. Il mourut à Péking en 1655, après un séjour de 59 ans. Sa manière de voir au sujet de ce qu'on a appelé les rites chinois, était différente de celle de son prédécesseur le P. Ricci. D'après le conseil du P. Pasio, visiteur du Japon, qui lui avait écrit que les Jésuites de ce pays n'approuvaient pas les rites, Longobardi étudia la question plus à fond, et ces rites lui parurent entachés d'idolâtrie. En conséquence, il les interdit rigoureusement aux chrétiens, leur défendant, de plus, de se servir des mots *T'ien* ou *Chang-ti* pour désigner le vrai Dieu. Cette mesure n'empêcha nullement, tant que le P. Longobardi fut supérieur, qu'on ne vît se produire des conversions nombreuses et éclatantes.

En 1618, *Ouan-li*, jusque-là tolérant pour la religion chrétienne, publia un édit qui ordonnait à tous les missionnaires de sortir de l'empire, et défendait à tout Chinois de se faire chrétien. Le P. Longobardi vint alors à Péking pour essayer de présenter un placet à l'empereur, mais ce fut inutile. Tous les Jésuites de Péking, même le P. Pantoja, durent se retirer en laissant la garde de *Cha-la-eul* (cimetière du P. Ricci)

à deux Frères de la Compagnie qui, étant chinois, ne tombaient pas sous l'édit de proscription ; l'église et la résidence furent fermées.

IV

Nous avons vu plus haut que *Tien ming*, roi des Tartares-mantchoux, s'était fait déclarer empereur l'an 1615 ; en 1619, ses troupes arrivèrent jusqu'aux portes de Péking, mais n'osèrent donner l'assaut. L'année suivante, *Ouan-li* mourut assez à temps pour ne point voir sombrer sa dynastie ; son fils *Taè-chan* lui succéda pour quatre mois seulement et fut remplacé par *Tien-ki*. L'empereur, se voyant en danger de perdre sa couronne, songeait à prendre tous les moyens possibles pour lutter contre l'invasion. Les docteurs chrétiens Paul et Michel, qui étaient à Péking, en profitèrent pour représenter au souverain que les Portugais de Macao étaient d'excellents soldats, que les Pères Jésuites étaient des savants de premier ordre ; que les uns et les autres pourraient contribuer puissamment au salut de l'empire. C'est ainsi qu'un nouvel édit impérial rappela les missionnaires à Péking; 408 soldats partirent de Macao sous la conduite des capitaines *Pierre Cordier* et *Rodriguez del Capo ;* mais rencontrant trop de difficultés, ils s'en retournèrent après quelques semaines de marche. Au contraire, les PP. Longobardi et Diaz arrivèrent à Péking et furent bien reçus. Ils n'approuvaient pas le moyen employé, « étant ignorants, disaient-ils, des choses de la guerre, des armes et de l'art militaire ; » mais le docteur Léon leva leurs scrupules en disant : « Mes Pères, ne vous fâchez pas, s'il vous plaît, si l'on vous propose pour des guerriers: vous vous servirez de ce titre comme le couturier de son aiguille, qui ne lui sert qu'à passer son fil, et quand l'étoffe est cousue et l'habit achevé, il la quitte, n'en ayant plus besoin... » (SÉMÉDO, p. 350.) Le fait est que les Pères, après avoir été présentés au ministre de la Guerre, rentrèrent dans leur résidence, réparée par le Dr Ignace (sans que jamais depuis on leur ait ouvert la bouche, ny d'armes, ny de guerres, ny de Tartares. » (P. 351.)



LE P. TRIGAULT.

Cependant les Mantchoux avaient enfin rencontré un général capable de leur résister ; il se nommait *Ma-ouen-loung*. Dans la presqu'île du *Léao-toung*, en Corée et sur le fleuve *Ya-lou*, toujours il leur tenait tête, et demeurait incorruptible aux plus belles promesses ; Péking n'eut rien à craindre pour un temps. *Tien-ki*, l'empereur de la Chine, mourut en 1627 et fut remplacé par *Tch'oung-tchen* son frère. *Tien-ming*, l'empereur tartare, mourut aussi la même année, laissant le trône à *Tien-tsoung* son fils.

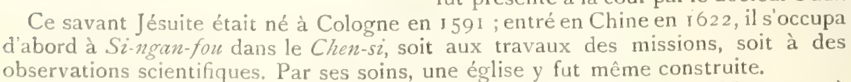
En 1627 mourut le P. Trigault. Né à Douai, il était venu en Chine avec le P. Rho, peu après le P. Ricci, et s'était dévoué aux travaux de l'évangélisation jusqu'à l'année 1620. C'est alors que, le premier, il retourna de la Chine à Rome prendre soin des intérêts de la mission en qualité de procureur. Il y publia un abrégé de l'Histoire chinoise, et plusieurs autres ouvrages. Déjà en 1616, son « *Expeditio Christiana* », contenant toute la vie du P. Ricci, avait été imprimée à Lyon. Dans la question des Rites, son opinion était celle du P. Longobardi, qui ne les autorisait pas ; il regardait Confucius comme une des divinités adorées par les Chinois.



LI-KOUNG, CHEF DES REBELLES.

Vers cette époque, le fidèle général *Ma-ouen-loung* fut empoisonné par le général *Yuen*, vendu aux Tartares. *Tch'oung-tchen* manda ce traître à la cour : il y arriva sans défiance et fut mis à mort. Cette condamnation intimida les Tartares, qui retournèrent pour quelque temps dans leur pays.

Depuis plusieurs siècles, la rédaction du calendrier chinois et la direction de l'observatoire étaient confiées à des astronomes mahométans. On s'était aperçu que de nombreuses erreurs s'étaient glissées dans ce calendrier : mais, jusqu'à l'arrivée des missionnaires, on n'avait aucun moyen de les corriger. Immédiatement après la mort du P. Ricci, le docteur Paul présenta une requête à l'empereur *Ouan-li*, lui disant que les Pères du grand Occident avaient une science profonde et étaient très instruits dans l'astronomie. L'empereur, agréant la requête, les chargea officiellement de la correction du calendrier. Les premiers à qui l'on donna cet emploi furent le P. Sabatin de Ursis et le P. Jean Térentius (Allemand). Le P. Jacques Rho, Italien, savant astronome, fut, en 1634, chargé de l'observatoire de Péking. Il appela pour l'aider dans ses travaux le P. *Adam Schall*, qui fut présenté à la cour par le docteur Paul.



Ce savant Jésuite était né à Cologne en 1591 ; entré en Chine en 1622, il s'occupa d'abord à *Si-ngan-fou* dans le *Chen-si*, soit aux travaux des missions, soit à des observations scientifiques. Par ses soins, une église y fut même construite.

En 1634, *Tch'oung-tchen*, qui devait être le dernier empereur des *Ming*, eut à combattre une insurrection formidable de ses propres sujets. Il se trouvait pour ainsi dire entre deux feux : les révoltés arrivant par le sud, et les Tartares prêts à envahir son empire par le nord.

C'est alors, en 1636, que le P. Adam Schall accepta la direction des fonderies de canons et autres pièces d'artillerie destinées à la défense de Péking contre les rebelles.

Il eut un plein succès : vingt canons de gros calibre pouvant lancer des boulets de 40 livres, et beaucoup d'autres moins importants, furent mis en batterie sur les murs de la capitale.

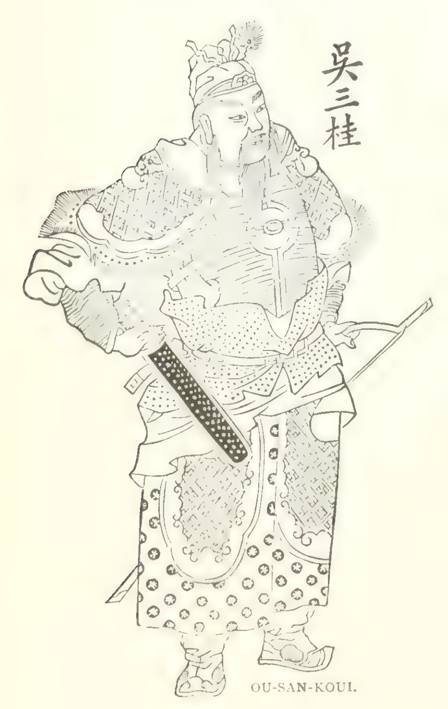
Cependant, un nommé *Li-koung* ou *Li-tse-tchang*, voleur de grand chemin, avait résolu de faire la conquête de la Chine septentrionale, abandonnant le sud à un autre prétendant. A la tête de bandes nombreuses et aguerries, en 1641, il s'empara du *Chen-si* et du *Ho-nan*, et vint assiéger l'année suivante (1642), la ville de *K'aè-foung-fou*. Le 9 octobre, cette malheureuse cité, précédemment ravagée par le débordement du fleuve *Hoang-ho*, fut brûlée et servit de bûcher à 300.000 personnes. Il s'empara ensuite de *Si-ngan-fou* et se déclara empereur. *Li-koung* revint alors vers l'est et ravagea le *Chen-si* ; son armée fut renforcée par les troupes envoyées de Péking pour le combattre et qui passèrent à l'ennemi. L'empereur parlait de retourner à *Nan-king*, mais on l'en dissuada. *Li-koung*, après avoir acheté les principaux mandarins de la capitale, marcha sur Péking et y entra par trahison, en avril 1644. Réduit au désespoir, trahi et abandonné de tous, le malheureux empereur voulut, avant de se donner la mort, tuer sa fille ; il la frappa d'un coup de sabre qui lui coupa seulement la main droite ; ensuite il se rendit au jardin du nord (le *Mée-chan*), où il se pendit à un arbre. Cet arbre, instrument de régicide, est encore enchaîné. La reine, le grand *Kolao* et quelques mandarins fidèles imitèrent son exemple. Pendant cette lugubre tragédie, *Li-koung* monta sur le trône impérial ; le lendemain, il fit mettre en pièces le cadavre de *Tch'oung-tchen* et tuer deux de ses fils ; l'aîné seul fut sauvé.



LE PÈRE ADAM SCHALL.

On vit errer longtemps dans les montagnes du *Chan-toung* un vénérable vieillard, échappé au carnage et toujours dévoué aux *Ming* vaincus ; il servait de mentor à un jeune homme dont les manières distinguées trahissaient l'illustre origine ; près de lui était une jeune fille, sa sœur bien-aimée... ; elle n'avait plus qu'une main !

La cruauté de *Li-koung* s'exerça sur tous les personnages de haut rang faits prisonniers. Parmi eux se trouvait le père du général *Ou-san-koui*, qui commandait encore une armée dans le *Léao-toung*. *Li-koung* lui envoya un courrier pour lui signifier que s'il ne se rendait pas de suite avec ses troupes, son père serait égorgé, et il força ce vieillard à écrire la lettre suivante :



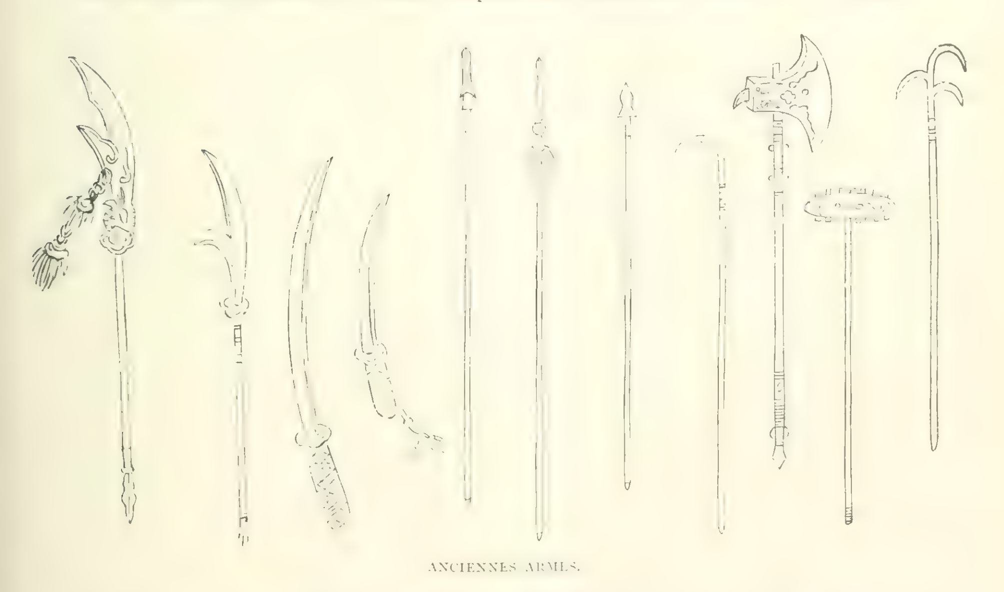
OU-SAN-KOUI.

« La terre, le ciel et les destins ont fait le changement que nous voyons. Sachez, mon fils, que l'empereur *Tch'oung-tchen* est mort, et que ceux de la famille royale des *Ming* ne doivent plus rien prétendre à l'empire, puisque le ciel l'a donné à *Li-koung*. C'est sagesse de céder au temps et d'obéir à la nécessité, pour éviter la rigueur de celui qui est maître de l'empire, et qui a entre ses mains notre bonne et notre mauvaise fortune. Il vous fera roi, si vous voulez le reconnaître empereur et engager vos troupes à son service ; sinon, je suis mort. Voyez, mon fils, ce que vous devez faire pour sauver la vie à celui qui vous l'a donnée. » *Ou-san-koui* répondit à son père de cette façon : « Celui dont vous me parlez ne nous sera pas plus fidèle qu'il ne l'a été à son roi ; et vous, mon père, si vous avez oublié ce que vous devez à votre prince, ne trouvez pas mauvais que je vous désobéisse, puisque mon obéissance serait criminelle. J'aime mieux mourir que d'être esclave d'un voleur. »

Ayant fermé sa lettre, il envoya aussitôt un ambassadeur au roi des Tartares pour lui demander du secours contre *Li-koung*. Le Tartare, ne voulant pas laisser passer une si belle occasion d'entrer dans la Chine, se présenta dès le même jour à *Ou-san-koui*, avec 80.000 hommes tirés des places qu'il avait dans la province de *Léao-toung*, et lui tint ce langage : « Pour rendre notre victoire plus assurée, je vous conseille de faire raser vos soldats et de les habiller comme nous, afin que *Li-koung* les prenne tous pour des Tartares, et qu'ainsi notre nombre paraisse plus grand. Si je n'avais eu peur de trop tarder, je vous aurais amené une armée plus puissante, mais la brièveté du temps ne m'a pas permis d'en ramasser une plus forte. » *Ou-san-koui* avait un si grand désir de se venger, qu'il accorda tout. (LE P. MARTINI.)

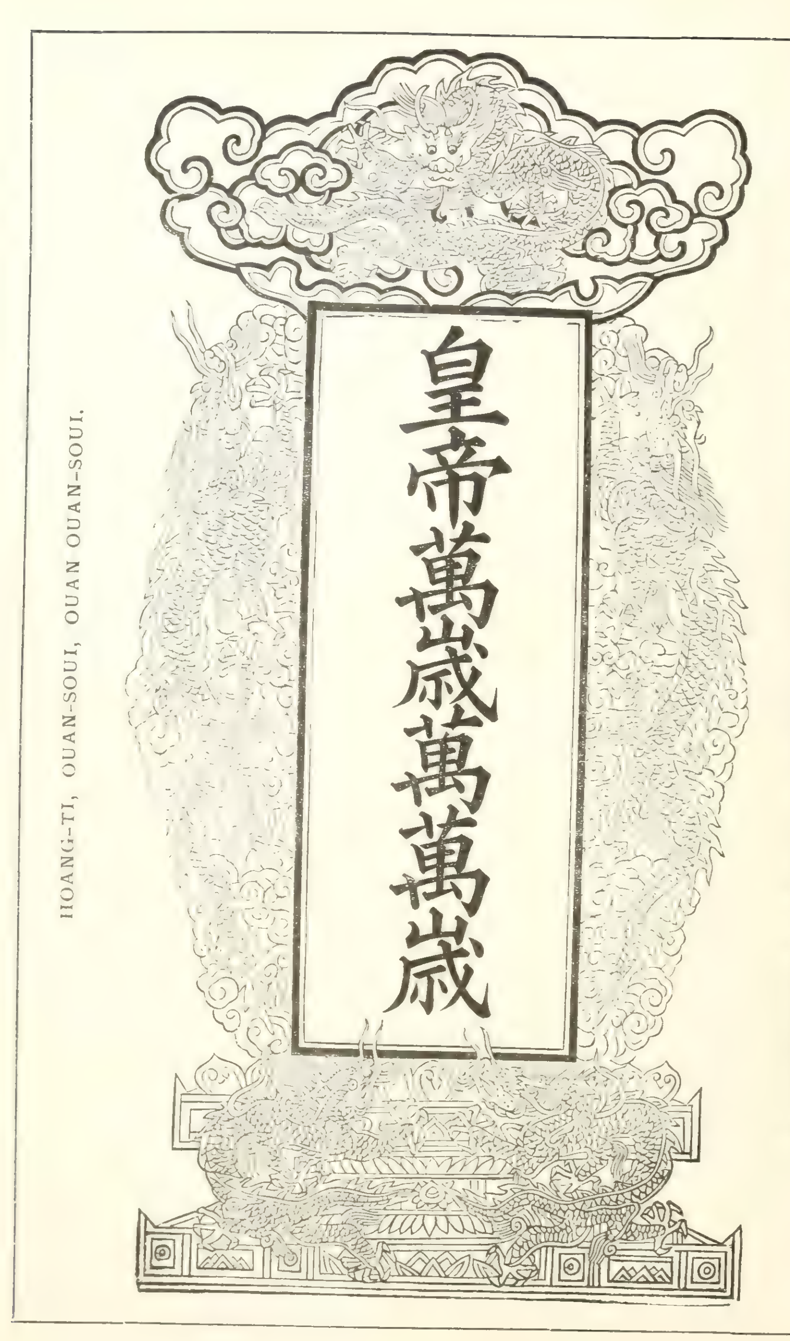
Cette jonction ne laissa pas que d'épouvanter *Li-koung* ; il abandonna la capitale et recula vers le *Chen-si*, emportant les trésors et toutes les richesses accumulées par les seize empereurs des *Ming*. Les cavaliers tartares le poursuivirent et reconquirent une partie du butin, mais ils ne voulurent pas franchir le fleuve jaune et revinrent à Péking, où ils furent reçus en libérateurs. Toujours fidèle à la dynastie

qu'il croyait peut-être avoir sauvée, *Ou-san-koui* voulut faire couronner empereur le descendant des *Ming*. Il remercia les Tartares des grands services qu'ils avaient rendus à la Chine, leur offrit de riches présents et les invita à regagner leur pays, ne voulant pas abuser plus longtemps de leur bonne volonté. Les Tartares lui firent observer que l'empire était encore bien troublé, et lui conseillèrent de poursuivre les rebelles dans le *Chen-si* avec ses troupes, auxquelles ils ajouteraient quelques régiments tartares ; eux, pendant ce temps, pacifieraient les provinces voisines de Péking. *Ou-san-koui* dut accepter leur proposition, sans probablement se faire illusion sur les desseins que cachait une politique aussi courtoise. Bientôt plus de 100.000 cavaliers arrivés de toutes les provinces tartares envahirent le *Pé-tche-ly*.



ANCIENNES ARMES.

Ils entrèrent en masse dans Péking ; c'était fini, l'empire leur appartenait. Leur premier empereur fut *Choun-tche*, fils de *Tien-tsoung* ; il n'avait que six ans. Le plus âgé de ses oncles, *A-ma-ouang*, fut nommé tuteur et régent de l'empire. C'était un prince d'une prudence consommée, un général habile et courageux, équitable dans ses jugements et bon envers tous. Ces qualités remarquables, jointes à un dévouement sans bornes aux intérêts de son neveu, ne tardèrent pas à affermir la puissance du nouvel empereur. Pour gagner à la dynastie le général *Ou-san-koui*, qui pouvait devenir encore fort redoutable, on lui offrit, avec le titre de Pacificateur de l'Occident, la vice-royauté de *Si-ngan-fou* dans le *Chen-si*. Le fidèle serviteur des *Ming* accepta, se réservant l'avenir. Les mandarins des divers tribunaux, les généraux chinois eux-mêmes vinrent féliciter le nouveau souverain ; le peuple cria : « *Ouan-soui ! Ouan-soui !* » et la dynastie des *Ts'ing* fut fondée par acclamation (1644).



HOANG-TI, OUAN-SOUI, OUAN OUAN-SOUI.

A L'EMPEREUR DIX MILLE ANNÉES! DIX FOIS DIX MILLE ANNÉES!!!



CHAPITRE VII

I. DYNASTIE DES TS'ING. CHOUN-TCHE. A-MA-OUANG. JOUN-LIÈ. L'IMPÉRATRICE HÉLÈNE. II. — DÉCRET EN FAVEUR DU P. ADAM SCHALL. CONSTRUCTION DE L'ÉGLISE DU NAN-T'ANG. MORT DE CHOUN-TCHE.

I

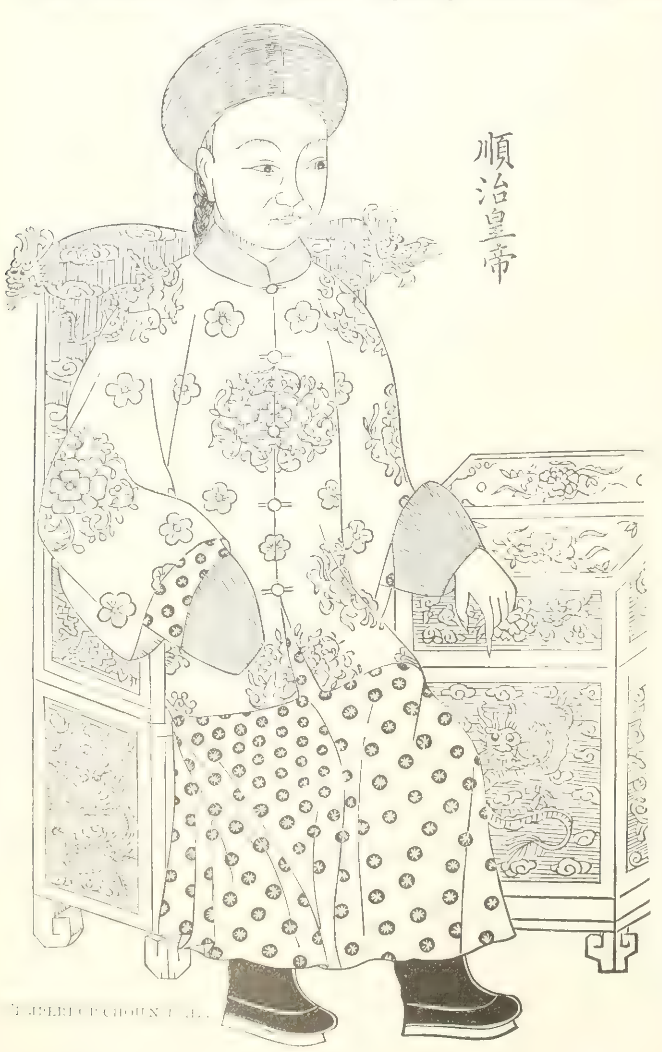


HOUN-TCHE, premier empereur de la dynastie des *Ts'ing* actuellement régnante, monta sur le trône en 1643. Après son avènement, les Chinois vaincus reçurent l'ordre de sortir de l'enceinte des murailles et d'abandonner la ville impériale aux Tartares. Adam Schall, pendant l'effroyable révolution dont Péking venait d'être le théâtre, avait pu sauver et sa petite résidence et ses instruments d'astronomie. Il fit valoir auprès du nouveau gouvernement le titre de Président du tribunal des mathématiques que les *Ming* lui avaient conféré, et obtint la permission de rester dans la ville. Un décret impérial du mois de février de l'année 1645 le confirma dans ses attributions, et la résidence de la ville et celle du cimetière où était enterré le P. Ricci, furent conservées.

Les Tartares imposèrent aux Chinois l'obligation de se raser le contour de la tête et de s'habiller comme eux ; il fut ainsi facile de distinguer ceux qui acceptaient la nouvelle dynastie et ceux qui refusaient de la reconnaître. Aujourd'hui encore, garder les cheveux longs et non tressés est un signe de rébellion ouverte contre l'empereur. Cette condition, peu dure en apparence, coûta beaucoup aux Chinois, toujours si tenaces dans leurs coutumes, et plusieurs, plutôt que de se soumettre, préférèrent la mort.

Le premier ministre, *A-ma-ouang*, voulut avant tout assurer la tranquillité de l'empire. Les descendants des *Ming* étaient encore puissants dans le sud de la

Chine, et plusieurs d'entre eux se firent proclamer empereurs dans diverses provinces. Leur division fit leur faiblesse, et après quinze années de lutte, les troupes tartares finirent par être victorieuses dans tout le midi de l'empire. Les villes qui se rendaient sans combat, étaient traitées avec la plus grande humanité ; mais celles qui opposaient de la résistance, voyaient tous leurs habitants passés au fil de l'épée sans distinction d'âge ni de sexe. Les armées tartares, chargées de butin, revenaient vers Péking après chaque grande expédition, et étaient remplacées par de nouvelles troupes ardentes au pillage.



L'EMPEREUR CHOUN-TCHE.

Aux prétendants qui luttaient contre les *Ts'ing*, se joignit un fameux chef de pirates nommé *Tchen-che-loung*, qui tenait la mer depuis longtemps avec une flotte de plus de trois mille jonques. Les Tartares, pour le gagner, favorisèrent son ambition en le nommant lieutenant-général, avec le titre de *pacificateur du midi*. Sans défiance, il se rendit à *Fou-tcheou ;* là, il fut saisi, chargé de chaînes et conduit prisonnier à Péking.

Mais le plus redoutable ennemi de la nouvelle dynastie fut un petit-fils de *Ouan-li*, que ses partisans proclamèrent empereur sous le nom de *Joun-liè*. Il établit sa cour dans les provinces de *Kouang-toung* et *Kouang-si*, et choisit pour capitale la ville de *Kouie-lin-*

fou. Le vice-roi du *Kouang-si*, nommé Thomas *Su*, était chrétien, ainsi que le général en chef, Luc *Sin* ; enfin, le grand chancelier de l'empire avait aussi embrassé le christianisme. La mère de l'empereur avait été baptisée en 1648 par le P. *André Koffler*, ainsi que l'impératrice, à laquelle on donna le nom d'*Hélène*, et son jeune fils, que l'on appela *Constantin*.

Deux ans après, la princesse Hélène et *Pan Achillée* écrivirent au pape Alexandre VIII ; le P. *Michel Boyme* porta les lettres qui contenaient des promesses de fidélité au Souverain Pontife. Elles sont datées des 1er et 4 novembre 1650. Le Pape répondit par un bref du 18 décembre 1655 ; mais dans l'intervalle, les Tartares avaient vaincu, comme on va le voir, *Joun-liè*, leur dernier et plus terrible adversaire.



L'EMPEREUR JOUN-LIÈ ET SON FILS CONSTANTIN.

Les armées tartares, presque toujours victorieuses, avaient cependant essuyé plusieurs échecs inquiétants. *A-ma-ouang* fit alors partir de Péking trois grands corps d'armée, donnant aux généraux les titres de princes, avec ordre d'anéantir le dernier des *Ming* et tous ses partisans. Ils marchèrent contre Canton, défendu par une redoutable armée et par une flotte considérable commandée par le fils du fameux pirate dont nous avons parlé. Les troupes de Macao prêtèrent aussi leur secours à *Joun-liè*. Le siège dura un an ; les Tartares éprouvèrent d'immenses pertes et furent repoussés dans trois assauts ; enfin, le 24 novembre 1650, ils dressèrent une batterie de gros canons qui fit brèche à la muraille. Maîtres de la place, ils commencèrent le pillage, qu'ils continuèrent jusqu'au 5 décembre. Le massacre fut horrible, on n'épargna ni femmes ni enfants ; plus de 100.000 personnes périrent par le fer ; le 6 décembre seulement, les généraux tartares publièrent un édit qui mettait fin à la dévastation. Ils marchèrent ensuite contre la ville de *Chao-kin*, où *Joun-liè* s'était retiré. Ce malheureux empereur s'enfuit avec ses partisans, et peu après fut tué ainsi que son jeune fils par les Tartares ; l'impératrice Hélène, condamnée à une prison perpétuelle, fut conduite à Péking. Les généraux et les mandarins chrétiens, fidèles jusqu'à la fin à la dynastie des *Ming*, trouvèrent la mort en combattant.

Un autre danger avait également menacé la dynastie tartare. Les provinces du *Chan-si*, du *Chen-si* et de tout l'ouest de l'empire n'étaient encore qu'imparfaitement

soumises ; de plus, il était à craindre que les Tartares mongols ne se joignissent à elles ; aussi l'empereur *Choun-tche* envoya en 1649 un de ses oncles, le prince *Pa-ouang*, pour demander au chef de ces Tartares sa fille en mariage. En passant par la ville de *Taè-toung-fou*, l'ambassade tartare commit quelques désordres et une révolte éclata. *Pa-ouang* ne voulant point faire justice, le gouverneur de la ville, nommé *Kiang*, se mit à la tête des révoltés, et l'oncle de l'empereur ne dut la vie qu'à la vitesse de son cheval. A la première nouvelle de cette rébellion, une armée partit de Péking et fut défaite ; une seconde éprouva le même sort. Les Chinois continuèrent leur marche sur la capitale, et *A-ma-ouang* craignit, non sans raison, de voir la puissance de son neveu ruinée de fond en comble. Il leva toutes les troupes de Tartarie, divisées comme aujourd'hui en huit bannières, et marcha en personne pour tenter une dernière fois la fortune. L'ambassade envoyée de nouveau aux Tartares mongols fut bien reçue ; l'or, l'argent, les étoffes précieuses qu'*A-ma-ouang* avait fait offrir au prince, le gagnèrent à la cause des *Ts'ing*. Il leur accorda tout : et sa fille et le secours de ses soldats. Ainsi fortement appuyé, *A-ma-ouang*, par de savantes manœuvres, réussit à enfermer dans la place de *Taè-toung-fou* le général *Kiang* et son armée. Des retranchements exécutés en quelques jours interdirent toute communication de la place avec le dehors. Réduit à la dernière extrémité, *Kiang* voulut s'ouvrir un passage l'épée à la main ; après un combat acharné, il tomba mort, percé d'un javelot, et les débris de ses troupes mirent bas les armes, *Taè-toung-fou* fut pillée ainsi que toutes les villes de la province, puis les Tartares rentrèrent à Péking triomphants et chargés de dépouilles.



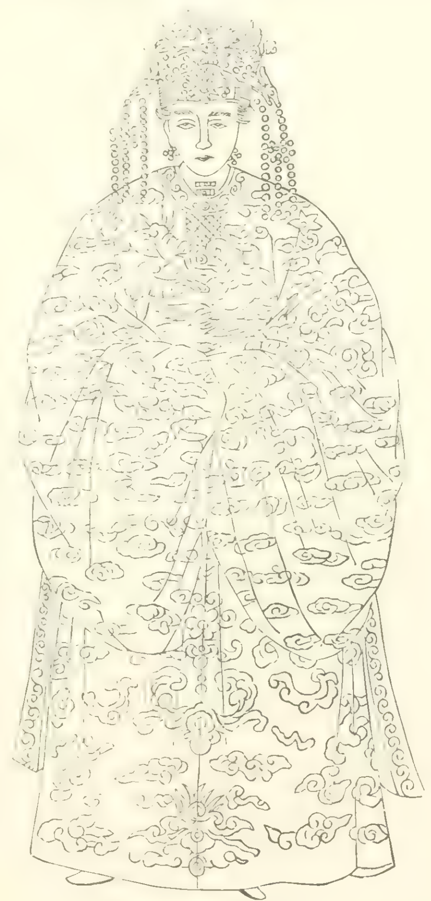
L'IMPÉRATRICE-MÈRE (ANNE).

Les dernières résistances ayant ainsi cessé, la paix de l'empire étant assurée, *A-ma-ouang* songea au mariage de son neveu. Pour que cette importante affaire réussit, il ne voulut la confier à personne et se rendit lui-même auprès du roi de la *Tartarie occidentale*, pour la traiter (1650).

II

Cette même année, l'empereur *Choun-tche*, reconnaissant envers Adam Schall pour la correction du calendrier, rendit en sa faveur le décret suivant :

« Puisque nos aïeux ont toujours fait tant d'estime de la science astronomique, elle mérite bien que nous en fassions de même à leur exemple, et que nous l'élevions encore par-dessus les astres, d'autant qu'ayant été presque mise en oubli sous le règne des autres empereurs, elle a été rétablie à présent dans sa première perfection, et particulièrement du temps de *Soung*, empereur tartare qui possédait cet empire chinois avant l'année 400, sous le règne duquel elle fut rendue plus exacte par *Coxen Kim*. Comme elle fut néanmoins remplie de si grandes erreurs sur la fin de la vie de notre prédécesseur qu'on nommait *Ming*, qu'il était impossible de pouvoir s'en servir, le bonheur a voulu que nous ayons trouvé Jean Adam Schall, qui est venu des extrémités de l'Occident en Chine, et qui sait non seulement l'art de calculer, mais encore possède parfaitement la théorie des planètes et tout ce qui appartient à l'astrologie, lequel a mis cette science en lumière, et a mérité que notre prédécesseur, en ayant eu connaissance, l'ait envoyé chercher pour l'établir maître de l'académie des mathématiques, et lui ait donné la charge de perfectionner la science astrologique. Il est arrivé néanmoins que, comme plusieurs personnes ne connaissaient pas le profit qu'il en proviendrait à l'empire, on ne voulait pas aussi se résoudre à la faire apprendre aux sujets de cet État ; c'est pourquoi, voulant remédier à cet abus, mon premier soin (à mon avènement à cette couronne) a été de donner une parfaite connaissance de l'ordre des temps à tout ce royaume. Et parce que je voulais expérimenter le premier si l'art que le P. Adam Schall avait réparé était fidèle, j'ordonnai d'observer soigneusement l'éclipse du soleil qu'il avait prédite autrefois, et je trouvai qu'elle arriva au même jour, à la même heure et à la même minute qu'il avait assuré, et que toutes les circonstances correspondaient très bien à son calcul. De plus, comme il avait dit qu'en l'année suivante il devait arriver une éclipse de



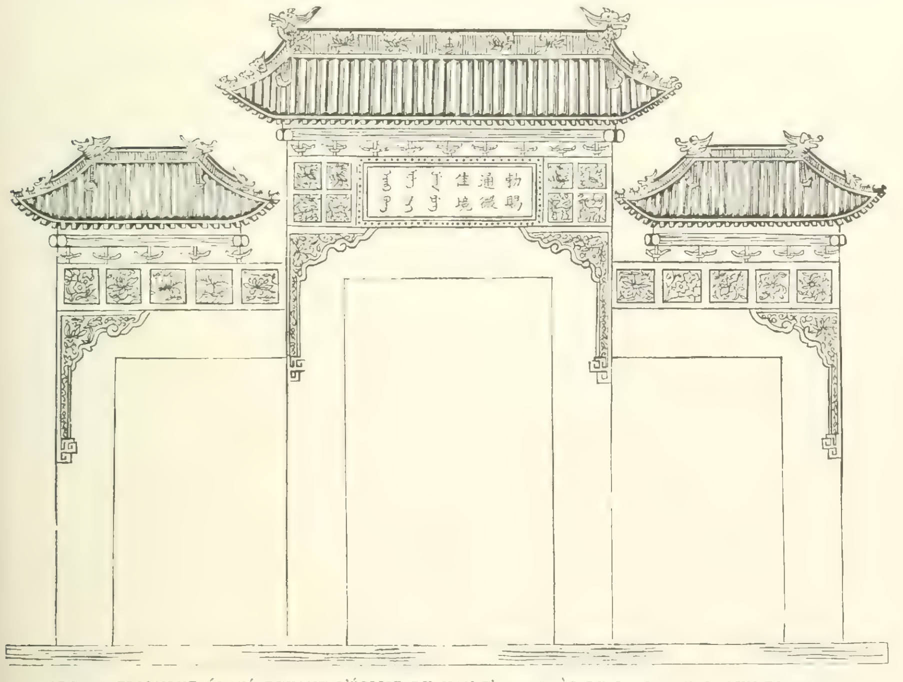
L'IMPÉRATRICE HÉLÈNE.

lune au printemps, je commandai de l'observer exactement ; de sorte qu'après avoir trouvé qu'il ne manquait pas d'un seul point, je crus que le Ciel nous avait offert cet homme pour nous servir dans le temps où je prenais en main le gouvernail d'un si grand empire. Voilà pourquoi je lui ai tout à fait commis l'intendance du tribunal des mathématiques ; mais parce que le P. Jean Adam vit chastement depuis sa jeunesse, et qu'il ne veut point entreprendre d'affaires incompatibles avec son institut de religion, j'ai cru qu'il était nécessaire de l'obliger par un commandement absolu d'accepter la préfecture de cette charge, et de lui donner le titre de Maître des secrets célestes, avec la dignité du second ordre des mandarins, en suite de quoi il s'est si fort occupé à cet office depuis quelques années, qu'il y emploie toute son étude et s'y applique avec plus de diligence qu'il n'avait accoutumé de faire. Et parce qu'il a un temple auprès de la porte de la ville qu'on appelle *Choun-tche-men*, dans lequel il offre des sacrifices à Dieu selon la coutume de sa religion, j'y ai fait quelque peu de libéralité pour le faire bâtir et pour l'orner. Dès lors que je suis entré dans cette église, j'ai vu des images et autres ornements des pays étrangers, des livres de leur loi que j'ai vus sur les tables de leurs chambres; et les ayant interrogés sur ce qu'ils contenaient, ledit Jean-Adam m'a répondu que c'était l'explication de leur divine loi, sur quoi je dirai que quoique je me sois autrefois occupé à l'étude de la doctrine de *Yao*, *Choun*, *Yu*, et quoique j'aie lu leurs livres, auxquels j'ai compris quelque chose, comme aussi à ceux de *Fo* et de *Tao*, dont je n'ai jamais pu rien retenir dans ma mémoire, si est-ce pourtant que je ne trouve rien d'égal aux livres de cette divine loi. Et quoiqu'à présent je n'aie pas le temps de les lire, à cause de la grande multitude des affaires de notre royaume, qui ne m'ont pas permis d'en donner un plus parfait jugement, je crois toutefois que le P. Jean Adam, qui a demeuré longtemps parmi nous (et qui est en grande estime à cause de sa vertu et de sa science), est capable d'en juger ; et parce que lui-même la prêche et la suit, je crois aussi qu'elle est très bonne, d'autant mieux que ce Père qui adore Dieu, à qui il fait élever un temple où il le sert avec tant de modestie et de respect, garde toujours cette même loi depuis tant d'années sans y changer le moindre point : c'est une marque qu'elle est très pure. Ainsi, comme ce même Père est une personne douée d'une rare vertu, au jugement de tout le monde, et de plus que cette loi commande de servir Dieu et de lui obéir, comme aussi aux rois et aux magistrats, de ne point faire de mal à personne et de tâcher de procurer toujours le bien du public et du particulier, ce qu'il observe exactement et fidèlement, plût à Dieu que tous mes sujets et tous les magistrats de mon royaume eussent cette bonne méthode de servir Dieu, et que tous voulussent se conformer à son exemple pour



LE VICE-ROI THOMAS SU.

garder cette divine loi, et eussent le même zèle pour le service de leur empereur ; peut-être que l'on vivrait mieux avec moi qu'on ne le fait, qu'on serait plus soumis à mes ordres, et que l'empire jouirait plus longtemps d'une heureuse tranquillité. Pour ce qui est de mon particulier, je donne mon approbation à cette loi que ce Père observe, je l'estime et je la loue, et c'est pour cette raison que j'ai fait mettre ce titre devant cette église, afin que la mémoire s'en conserve éternellement : et je prétends au reste qu'on l'appelle *T'oung-ouèi-kia-king*, c'est-à-dire, *excellent lieu d'où l'on pénètre les cieux*. Donné à Péking, la 7[e] année de notre empire (1650).» (KIRCHER.)



ARC DE TRIOMPHE ÉLEVÉ DEVANT L'ÉGLISE DU NAN-T'ANG, PRÈS DE LA PORTE CHOUN-TCHE-MEN.

Grâce à ce décret, le P. Adam Schall, en 1650, jeta les fondements d'une grande église, sur un terrain donné par l'empereur. Il put se procurer à bon compte les matériaux nécessaires, car la ville était encore couverte des ruines laissées par les rebelles. L'église fut rapidement construite en forme de croix latine et de style européen, accommodé au goût chinois. Outre le maître-autel, elle avait quatre chapelles latérales, et les murs à l'intérieur étaient couverts de sentences chinoises sur la religion. Au-dessus du portail se lisait l'inscription suivante, en chinois et en tartare :

« Après que l'apôtre saint Thomas eut rapporté le premier la doctrine de l'Évangile dans ce pays ; après que les Syriens l'eurent publiée derechef et étendue par tout l'empire sous le règne des *T'ang*, elle y fut encore beaucoup divulguée sous l'empire

des *Ming*, par des personnes très zélées, dont saint Xavier et le P. Riccius étaient les chefs de cette sainte entreprise, lesquels firent un grand fruit tant par leurs prédications que par les livres composés en langue chinoise, qu'ils firent distribuer par tout le royaume. Mais enfin, comme l'inconstance est ordinaire aux choses humaines, il arriva que l'empire de la Chine étant tombé sous la puissance des Tartares, les mêmes Pères, ayant rétabli le calendrier XI nommé *Hien-liè*, ont mérité pour la récompense de leur travail que l'empereur leur ait fait bâtir dans la ville de Péking, où est la cour, un beau temple à la gloire du DIEU vivant.

LEQUEL FUT BATI ET DEDIÉ
EN L'AN MDCL.
DE *CHOUN-TCHE* LA VII[e] ANNÉE.

» Le P. Jean-Adam Schall, Allemand, religieux profès de la Compagnie de JÉSUS et l'auteur dudit calendrier, lègue cette maison à ses successeurs, laquelle il a fait bâtir avec grande peine et travail. » (KIRCHER.)

En face de ce monument s'élevait un grand portique ou arc de triomphe en marbre blanc, avec cette inscription : *Cet arc de triomphe a été élevé en signe de reconnaissance, et dédié à Dieu et à la Sainte Vierge en l'an de grâce 1652.* Sur le fronton extérieur on voyait quatre caractères gravés et dorés, donnés par l'empereur. Les dimanches et fêtes, on se rendait en foule dans cette église, même des villages voisins ; des catéchistes étaient préposés pour recevoir les visiteurs et instruire les catéchumènes. Son érection et la faveur impériale portèrent à un haut degré le prestige des missionnaires.

順治皇后

L'IMPÉRATRICE FILLE DU ROI DES TARTARES ORIENTAUX.

On peut voir en dedans de la porte *Choun-tche-men* l'ancienne église plusieurs fois reconstruite, et les pavillons jaunes recouvrant les stèles sur lesquelles sont sculptés les décrets impériaux ; elles sont religieusement conservées. Du temps des persécutions, on avait fermé cette église et détruit les bâtiments ; la toiture était effondrée, les stèles à terre et sans pavillons. Ces ruines ont été relevées en 1861.

A-ma-ouang mourut en 1651, laissant l'empire pacifié. C'est à lui que la dynastie des *Ts'ing* doit son élévation. Il eut, paraît-il, vers la fin de sa vie un moment d'ambition, et songea même à supplanter son neveu sur le trône de Chine. Le jeune empereur, après avoir pris les rênes du gouvernement, ayant eu connaissance des vues ambitieuses de son oncle qu'on lui représenta comme un traître, oublia tout ce

qu'*A-ma-cuang* avait fait pour lui ; il fit déterrer son cadavre auquel on coupa la tête, et raser son tombeau !

Peu après, l'empereur procéda aux cérémonies de son mariage, qui furent magnifiques ; parmi les nombreux cadeaux que le prince des Tartares occidentaux envoyait à *Choun-tche,* le P. Martini rapporte qu'il y avait 80.000 chevaux !

L'empereur, pour honorer le P. Schall d'une manière spéciale, donna un édit par lequel il le nommait *Ta-chan-sse*, avec le titre de *Toung-houi-taï-jou*, c'est-à-dire « homme sage et prudent ». De plus, il voulut anoblir ses ancêtres, ce qui est une faveur tout à fait exceptionnelle, et rendit deux nouveaux décrets : l'un en l'honneur

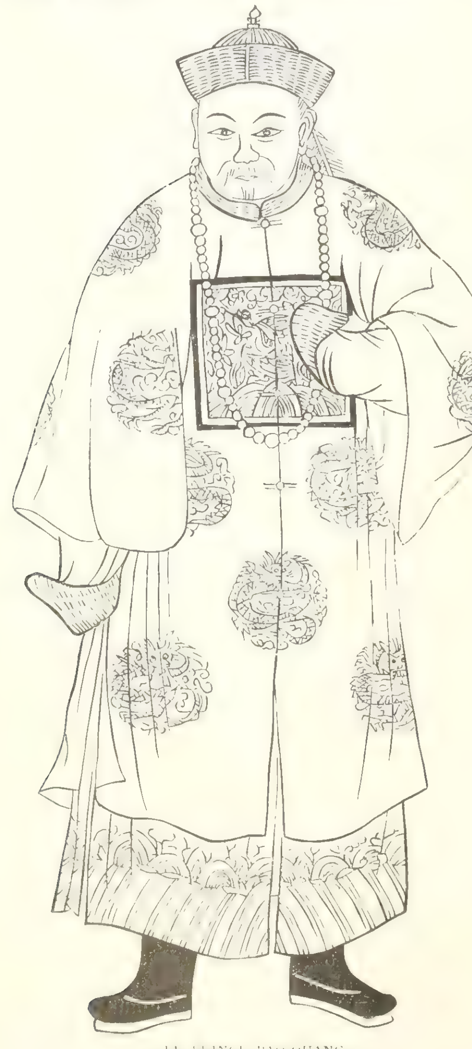


CHOUN-TCHE ET LES BONZES SE RENDANT AUX PAGODES.

de son père, Henri Schall, l'autre en l'honneur de sa mère, Marie Schaiffart de Mérode. Il donnait au premier le titre d' « homme d'une piété remarquable » ; à la seconde, celui de « femme d'une grande sainteté ». Ces trois décrets sont datés de la 8e année de *Choun-tche* (1651). Enfin, un peu plus tard, l'empereur conféra des honneurs à tous les ancêtres de Jean-Adam Schall, jusqu'à son trisaïeul.

La position de grand mandarin, occupée par le P. Adam Schall, donnait beaucoup d'ombrage et excitait la jalousie de ceux qui auraient pu l'occuper à sa place. Il nommait lui-même les soixante-dix membres du tribunal dont il était président ; il ne sortait jamais qu'avec une nombreuse escorte de satellites et de serviteurs ; il était astreint à de continuelles visites officielles qui contrastaient si fort avec sa condition de religieux, que lui-même s'en plaignit un jour à l'empereur.

Choun-tche conçut beaucoup d'affection pour *T'ang-Jo-ouang* (nom chinois de Jean-Adam Schall), et écouta souvent ses conseils. Ce missionnaire avait à lutter contre l'influence prépondérante des bonzes protégés par la reine-mère. Malgré tous ses efforts, il ne parvint pas à détourner l'empereur des plus folles superstitions ; cependant *Choun-tche* lui donnait souvent le nom familier de *Maffa*, et lui permettait l'entrée journalière du palais ; il alla même plusieurs fois lui rendre visite dans sa résidence. Le P. Adam Schall eut un instant l'espoir de convertir le souverain, mais tout fut inutile ; et un jour, pressé plus que de coutume, *Choun-tche* répondit : « *Maffa*, je ne te comprends pas ! comment, toi qui es religieux, peux-tu me reprocher ce que ma religion me fait faire ? Ne trouverais-tu pas mauvais, si je voulais m'opposer à l'exercice de ta religion ? Pourquoi donc veux-tu m'empêcher de pratiquer la mienne ? Je te pardonne, *Maffa*, parce que tu agis ainsi par affection pour ma personne ; je supporte volontiers les invectives d'un ami. » Malgré toutes ses peines, le P. Adam Schall n'arriva à aucun résultat, et, plus tard, il paya cher les faveurs dont il avait été comblé par *Choun-tche*.



LE PRINCE TAO-OUANG.

Dès l'année 1623, les Hollandais avaient montré leur pavillon sur les côtes de Chine. Vers 1644, ils occupaient *T'aè-ouan* dans l'île de Formose, et envoyèrent, le 20 janvier 1653, une riche frégate à Canton pour exiger la liberté commerciale. Le vice-roi déclara que l'empereur seul pouvait l'accorder; alors, en 1655, une ambassade fut envoyée à Péking. Elle eut peu de succès, et les Hollandais attribuèrent cette défaite aux intrigues du P. Adam Schall. (MÉM., T. V, p. 21.)

En 1656, une ambassade envoyée à Péking par le Czar de Moscovie n'eut également aucun succès, l'ambassadeur refusant de se conformer aux exigences des Chinois.

Peu après, l'empereur étant tombé malade, le P. Adam Schall tenta de nouveau de le convertir, mais ce fut en vain. *Choun-tche* était livré aux bonzes ; à la mort d'une de ses femmes de second rang, il lui fit faire des funérailles d'une pompe inouïe, renouvelant en sa faveur la barbare coutume des Tartares, qu'ils avaient abolie depuis leur entrée en Chine, et qui consiste à sacrifier des officiers et des esclaves sur le tombeau des princes, comme pour leur rendre dans l'autre vie les mêmes services qu'ils leur ont rendus dans celle-ci. D'après l'ordre de *Choun-tche*, plus de trente personnes se donnèrent la mort. Les funérailles furent surtout remarquables par un immense concours de bonzes ; il en vint de tous les côtés, et dans l'intérieur du palais on en compta bientôt plus de deux mille. Le malheureux empereur, à qui la douleur avait bouleversé l'esprit, leur rendait les honneurs les plus extravagants. La chose alla si loin qu'il se fit raser la tête à leur manière, adopta leur costume et se déclara publiquement disciple des bonzes. Il s'abandonna avec eux à tant de superstitions ridicules, qu'il finit par exciter le mépris et l'indignation, non seulement des Chinois, mais encore des Tartares. On le voyait, en dépit de sa maladie, courir les rues de Péking comme un insensé, allant tantôt dans une pagode et tantôt dans une autre, se prosternant devant toutes les idoles qu'il rencontrait et psalmodiant des prières bouddhiques. *Choun-tche* ne put résister longtemps à ces intempérances de tout genre. Une violente fièvre se déclara et le conduisit bientôt aux portes du tombeau. Le P. Adam Schall voulut le voir, mais il ne fut pas reçu ; le monarque moribond fit aux quatre régents de l'empire, en signe de respect, une inclination de tête, et demanda ensuite son vêtement impérial. Il revêtit une robe ornée de dragons brodés en or, et après avoir croisé les jambes et les bras : « Voilà, dit-il, que je m'en vais » ; et peu de temps après il expira. Le lendemain, les quatre régents firent monter sur le trône impérial le jeune prince, âgé de huit ans, qui donna à son long et glorieux règne le nom de *K'ang-si.* Le quatorzième jour de la première lune on prêta solennellement serment de fidélité au nouvel empereur. Lorsque les grands de l'empire eurent prêté serment au jeune *K'ang-si*, on s'occupa des funérailles de *Choun-tche*. On déploya une magnificence qui dépassa tout ce qu'on avait vu jusque-là dans la capitale. Il y eut des scènes tragiques, où de nombreux serviteurs de l'empereur défunt se donnèrent la mort, afin d'aller dans l'autre monde reprendre leur service accoutumé auprès de leur maître. Son cercueil fut transporté à la sépulture impériale de la nouvelle dynastie, située à 24 lieues à l'est de Péking *(Toung-ling)*.


LE GÉNÉRAL LUC SIN.

Donnons ici un extrait d'une composition très élogieuse pour le P. Adam Schall, et qui paraît fort importante. Elle est datée de la 18e année du règne de *Choun-tche*. Quoique cette année 1661 soit celle de l'intronisation de *K'ang-si*, elle est notée cependant comme dix-huitième et dernière de *Choun-tche*. La suivante seulement est comptée pour la première année de *K'ang-si*.

EXTRAIT D'UNE COMPOSITION ÉCRITE PAR LE MANDARIN *HAN-CHE-NGAN* A L'EFFET DE FÉLICITER ADAM SCHALL.

« Le respectable *Tao-ouée* (surnom de Schall), par son art dans l'astronomie, aide le gouvernement de l'empire, qui s'étend aux huit parties (points cardinaux) jusqu'aux extrémités de la terre.

« Le nouvel empereur *(K'ang-si)*, montant sur le trône, accorde une grâce extraordinaire à tous les mandarins petits et grands, et permet que tous ceux qui sont mandarins de 3e rang ou plus haut, puissent envoyer un de leurs fils à l'école impériale *(Kouo-tse-kien)* avec le titre de *Kien-cheng* (bachelier).

« Le révérend *T'ang Jo-ouang*, qui est mandarin de 3e rang et a divers titres honorifiques, ne peut, à cause de sa religion, profiter de cette faveur, ce qui semble ne pas s'accorder avec la joie commune. A cause de cela, dans les premiers jours du 9e mois, on a reçu de l'empereur un commandement ainsi rédigé : « *T'ang Jo-ouang* » est Européen, il a travaillé depuis de longues années pour le gouvernement, et il » n'a jamais eu de femme ; il ne faut pas que cela empêche de recevoir à l'école » impériale le jeune homme qu'il a adopté pour petit-fils ; recevez-le donc. — Qu'on » respecte ceci ! »

» En conséquence, *T'ang Jo-houang* a obtenu que son jeune petit-fils, *T'ang Che-houng*, adopté par lui, soit reçu avec des lettres d'approbation à l'école impériale. Ce fait n'est-il pas tout ce qu'il y a de plus extraordinaire ? Donc que tous portent leurs mains à leur front, louent la sainte dynastie qui, dans l'élévation des sages aux dignités, ne fait pas de distinction de nationalité ; et que tous félicitent *T'ang Jo-ouang* de l'immense bienfait dont il a été comblé. »





CHAPITRE VIII

I. AVÈNEMENT DE K'ANG-SI. LES RÉGENTS. MORT DU P. ADAM SCHALL. CIMETIÈRES ET SÉPULTURES. — II. GRÉGOIRE LOPEZ. LE P. VERBIEST. OBSERVATOIRE. LES VICAIRES APOSTOLIQUES. — III. LA MISSION FRANÇAISE. DÉCRET DE K'ANG-SI ; LE 1er PÉ-T'ANG. — IV. LA QUESTION DES RITES. LE CARDINAL DE TOURNON. Mgr MEZZABARBA. MM. APPIANI, PEDRINI ET RIPA. CONVERSION DES SOURMIA. TRAVAUX DES MISSIONNAIRES. LA MISSION RUSSE. MORT DE K'ANG-SI. — V. YOUNG-TCHENG. LES SOURMIA. LE P. MORAO.

I

K'ANG-SI *(inaltérable paix)*, monté sur le trône en 1622, gouverna la Chine pendant 61 ans, et mourut en 1723. Son règne glorieux a été comparé à celui de Louis XIV. Il était le second fils de *Choun-tche* et n'avait que 8 ans. Trop jeune encore pour gouverner, il confia la régence à quatre grands mandarins, dont le plus élevé se nommait *Soui*. Leur premier soin fut de mettre en accusation le chef des eunuques, qui fut condamné à mort et exécuté. Une loi expresse que l'on fit graver sur une plaque de fer du poids de 1000 livres, interdit pour l'avenir aux princes mantchoux la faculté d'élever les eunuques à aucune sorte de charges ni dignités. Cette loi, qui existe encore, est une des principales sauvegardes de la dynastie.

Pour réduire un fameux pirate nommé *Kouo-tch'en*, les régents n'hésitèrent pas à tout brûler sur le littoral du *Fou-kien*, qui tenait encore pour les *Ming*.

En 1654, la mission de Péking fit une grande perte : le P. Langobardi, supérieur des Jésuites, usé par cinquante années de travaux apostoliques, termina sa longue vie en Chine, au mois de décembre 1654. L'empereur fit les frais de ses funérailles, et un détachement de la garde impériale accompagna le corps jusqu'au lieu de sa sépulture, dans le cimetière du P. Ricci, où il fut enseveli.



L'EMPEREUR K'ANG-HI.

L'amitié personnelle de *Choun-tche* pour Adam Schall avait arrêté toute persécution ; mais à la mort de l'empereur, les régents, qui détestaient les missionnaires, n'attendaient qu'une occasion pour les persécuter, et Adam Schall lui-même, malgré ses services, ne devait pas trouver grâce. Il s'était servi des mathématiques pour acquérir l'estime de l'empereur. Non seulement *Choun-tche* avait ôté aux mahométans la direction de l'observatoire, dont ils étaient en possession depuis 300 ans, pour la donner au P. Adam Schall, mais il avait permis à ce Père de s'adresser directement à lui, sans passer par les tribunaux, peu favorables aux étrangers. Ce privilège lui avait suscité beaucoup d'envieux.

En 1664, *Yang-kouang-sien*, l'astronome mahométan dépossédé, présenta un mémoire contre le P. Schall, l'accusant de fausses doctrines et de conspiration contre l'État. Les régents proscrivirent la religion dans tout l'empire et firent mettre en prison le P. Schall avec ses trois compagnons ; on brûla leurs livres et tous les objets religieux, sans cependant détruire leur chapelle. Traînés de tribunaux en tribunaux, ils furent enfin incarcérés au *Sing-pou* (tribunal des crimes) et chargés de neuf chaînes. L'état dans lequel se trouvait le P.Schall était navrant : affaibli par l'âge, les infirmités et la paralysie,il souffrait, de plus, d'une espèce de catarrhe qui lui ôtait même la faculté de parler.

Le P. Verbiest, qui partageait ses fers, présenta une courageuse défense de son confrère. On le condamna néanmoins à être étranglé ; puis les juges, révoquant leur premier arrêt, en portèrent un autre, par lequel Adam Schall devait être exposé sur la place publique et coupé, tout vivant, en dix mille morceaux. Un horrible tremblement de terre et un incendie qui consuma une grande partie du palais, firent surseoir à l'exécution ; on relâcha le P. Schall, et on lui permit d'aller dans sa maison, jusqu'à ce que l'empereur en disposât autrement.

Il mourut le 15 août 1666, à l'âge de 75 ans, sans que la sentence de mort fût rapportée. Quelques années après on réhabilita sa mémoire, et il fut enterré aux frais de l'empereur.

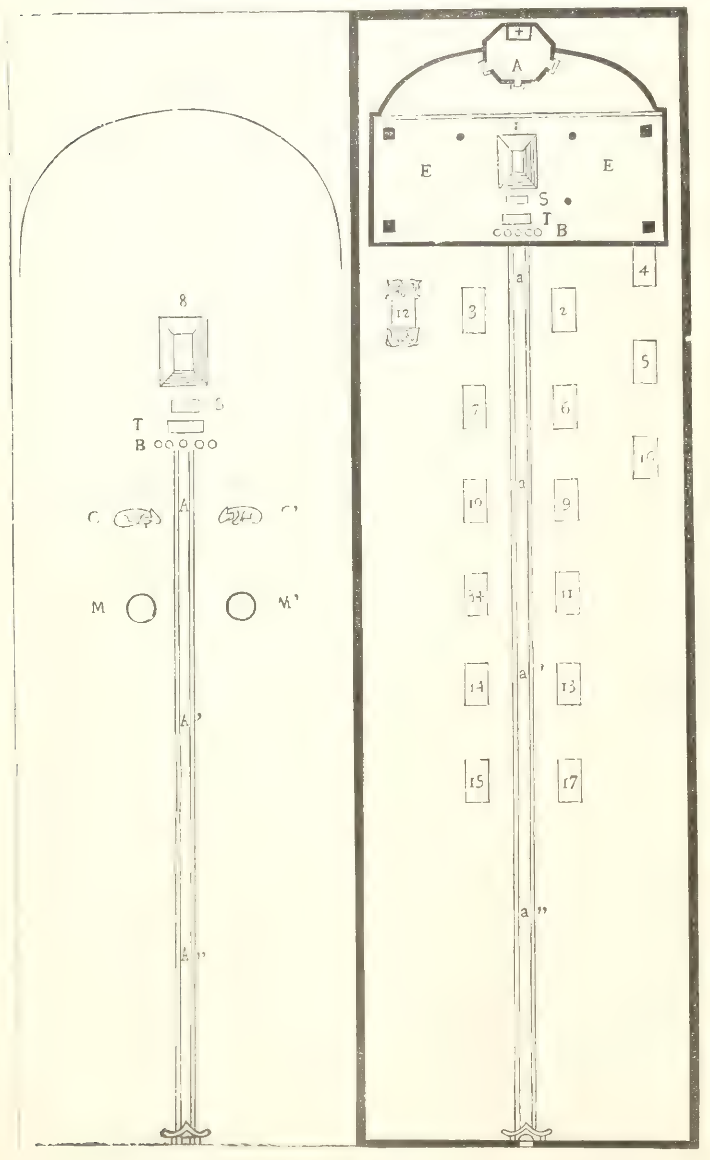
Nous lisons dans les lettres écrites par les Jésuites : « Le tombeau du P. Mathieu Ricci est le premier au bout du jardin ; tous les autres sont rangés sur deux lignes au-dessous de lui. Le P. Adam Schall est d'un autre côté, dans une sépulture vraiment royale, que l'empereur qui règne aujourd'hui lui fit faire quelques années après sa mort. L'empereur destina des sommes considérables à lui élever un magnifique mausolée, que l'on voit encore à présent au lieu de sa sépulture, orné de statues et de plusieurs autres figures de marbre, selon la coutume du pays. »


LE REGENT SOUI.

Comme on peut le constater par le plan du cimetière du P. Ricci, imprimé en 1616 (V. p. 133), le terrain donné par l'empereur n'avait pas même la moitié de la largeur du terrain actuel. Le tombeau du célèbre Jésuite se trouvait à égale distance du mur de l'est et de l'ouest, une allée en pierre conduisait de la résidence à ce tombeau, et les PP. Jésuites enterraient leurs confrères défunts à droite et à gauche de cette allée. Les deux plus voisins du P. Ricci, sont le P. Jean Térenz (1630) et le P. Jacques Rho (1638) ; puis viennent le P. Longobardi (1654) et le P. Coronatus, Dominicain (1666).

La sépulture donnée pour le P. Adam Schall se trouvait en dehors du mur ouest du premier cimetière. Il y fut enseveli à la manière chinoise ; mais, après sa mort, les missionnaires continuèrent à enterrer leurs confrères à droite et à gauche de l'allée dont nous avons parlé : le P. de Sequeira, Chinois (1673), le P. Gabriel de Magalhaes (1677), le P. Louis Buglio (1682), le P. Charles Dolzé (1701), le P. Pernou (1702). Le P. Verbiest (1688) avait son tombeau à part, mais toujours dans le même cimetière. C'est en 1708 que le P. Thomas Pereira fut enterré dans la partie ouest du mur ; ce qui tendrait à prouver qu'à cette époque seulement, les deux cimetières furent réunis en un seul, tel qu'on le voit aujourd'hui. Alors la grande allée fut transportée au milieu, et on enterra de chaque côté : le P. Thomas (1709), le P. Kastner (1709), le P. Liebestein (1711), le P. Grimaldi (1712), etc.

D'après les textes cités plus haut, la sépulture du P. Schall fut établie « à la mode



PLAN
DE
CHA-LA-EUL
COMPRENANT
LE CIMETIÈRE DU
P. MATHIEU RICCI
ET CELUI DU
P. ADAM SCHALL.

---

1 Mathieu Ricci, 1610
2 Jean Terenz, 1630
3 Jacques Rho, 1638
4 F. Christophon, 1640
5 F. Mendez, 1640
6 N. Longobardi, 1654
7 D. Coronatus, 1666
8 Adam Schall, 1666
9 De Sequeira, 1673
10 A. de Magalhaes, 1677
11 Louis Buglio, 1682
12 Ferd. Verbiest, 1688
13 François Simoci, 1694
14 Charles Dolzé, 1701
15 Louis Pernou, 1702
16 F. P. Frapperie, 1703
19 C. de Broissia, 1704

A, Chapelle hexagonale
B, Brûle-parfums, vases
E, E, Esplanade
S, Stèle
T, Table-autel
C C', Chevaux couchés
M M' Mandarins
A A' A", Allée pavée
a a a' a" Allée pavée.

du pays ». Au nord du tombeau, devait donc se trouver un assez grand espace avec un remblai fort élevé, formant montagne. Devant le tombeau construit en pierre de taille, et mesurant plus de trois mètres de long sur deux de large, une immense stèle en marbre, de quatre mètres de haut, avait été dressée, portant une inscription en l'honneur du défunt. Puis on voyait le grand autel, nommé « *K'oung-chouo* », sur lequel étaient déposées des coupes de fruits en marbre (*K'oung*). Devant cet autel se trouvaient cinq grandes pièces également en marbre, nommées « *Ou-koung* », à savoir : un brûle-parfums, deux chandeliers et deux vases ; ces pièces n'avaient pas moins de deux mètres d'élévation. Venaient ensuite deux chevaux couchés, en marbre, et deux statues de mandarins tenant une tablette (*hou-pan*) pour écrire les commandements. Les deux statues mesuraient plus de deux mètres et étaient de marbre blanc, sans aucune tache. Une allée s'étendait depuis le tombeau jusqu'à la porte d'entrée.

Toute cette décoration entièrement chinoise avait été faite par ordre impérial, en l'honneur du P. Adam Schall, sans que les Pères y eussent participé.

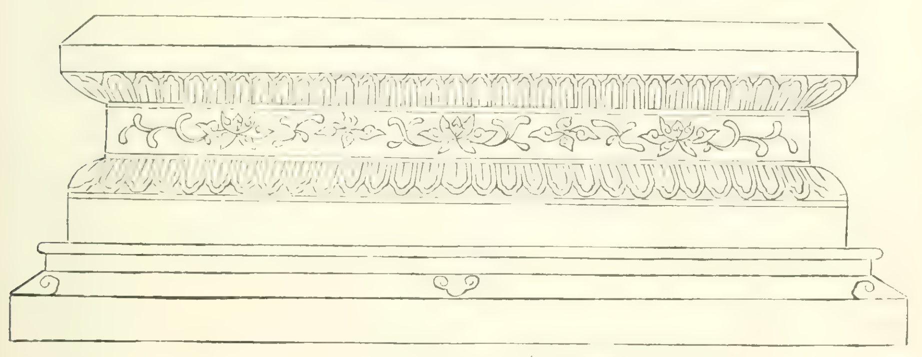


TABLE DE PIERRE SUR LAQUELLE SONT DÉPOSÉES LES OFFRANDES.

« Le commencement de l'année 1666 fut marqué par la mort de *Soui*, le plus âgé des quatre régents de l'empire : ce fut une époque mémorable pour la Chine. Le jeune empereur *Kang-si* n'était encore qu'un enfant, mais un enfant d'une précocité extraordinaire. Doué d'un esprit solide et plein de raison, d'une intelligence vive et pénétrante, il était en outre courageux, énergique et persévérant dans ses entreprises. Toutes ces qualités, qui se manifestaient avec éclat dans la conduite du jeune empereur, faisaient présager un règne de prospérité pour l'empire et de gloire pour la dynastie tartare-mantchoue.

» *K'ang-si* n'avait que quatorze ans lorsqu'on vint lui annoncer la mort de *Soui*, le premier des quatre régents. Il convoque aussitôt le conseil de régence, les cours souveraines et les grands dignitaires de l'empire. Ce jeune prince se présente avec une noble assurance au milieu de cette imposante assemblée, et après un instant de profond et religieux silence, il déclare que le conseil de régence n'existe plus et que dès ce moment il prend lui-même les rênes du gouvernement. C'était, avons-nous dit, au commencement de l'année 1666... Vers la même époque, et à l'autre extrémité du monde, venait aussi de mourir un puissant ministre qui avait gouverné un grand royaume durant la minorité du prince héritier. On rapporte qu'aussitôt après la mort

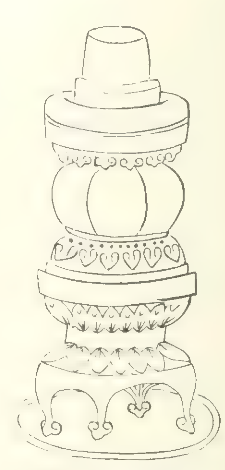
de Mazarin on vint demander à Louis XIV qui allait gouverner la France... « C'est moi, » répondit le jeune roi... Ainsi à l'Orient et à l'Occident, au sein de deux civilisations bien différentes, on voyait s'inaugurer dans les mêmes circonstances et à la même époque les deux plus grands règnes qui aient illustré l'empire chinois et la monarchie française. » (HUC.)



VASE FUNÉRAIRE.

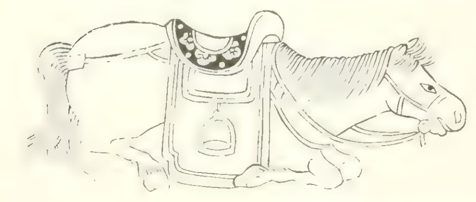


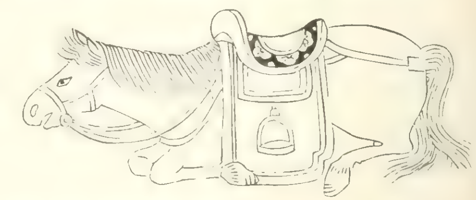
BRULE-PARFUMS.



CHANDELIER FUNÉRAIRE.

Un jour *K'ang-si*, passant auprès d'une sépulture qu'il trouva dans un état peu convenable, s'informa de qui elle était. Les courtisans qui l'accompagnaient lui répondirent que c'était le tombeau de *Tch'oung-tchen*, dernier empereur de la dynastie des *Ming*. Ce prince généreux fit brûler des parfums sur cette sépulture abandonnée, puis donna des ordres pour qu'on y élevât aussitôt un beau mausolée,





CHEVAUX EN MARBRE DANS LES CIMETIÈRES.

et assigna les sommes nécessaires afin que tous les ans on pût faire des sacrifices solennels au dernier représentant de la monarchie chinoise.

Le second régent, *Soukama*, accusé et convaincu de crime, fut condamné à mort ; ses biens confisqués et ses sept fils décapités. Un jour à la chasse un vieillard ayant supplié *K'ang-si* de le protéger contre l'injustice du gouverneur, l'empereur fit, après examen, trancher la tête à ce haut dignitaire. Ces exemples, et bien d'autres, firent voir qu'il faudrait compter désormais avec le jeune souverain.

II

CEPENDANT la persécution continuait dans tout l'empire; les missionnaires avaient été chassés, à l'exception de quatre résidant encore à Péking. Jésuites, Franciscains, Dominicains, se trouvaient à Canton dans l'impossibilité de rentrer en Chine. Les missions furent alors secourues par un prêtre chinois nommé *Grégoire Lou*, élevé par les Franciscains, et entré dans la famille de Saint-Dominique; il avait reçu des Portugais le nom de *Lopez*. Le Pape le nomma évêque de Basilée, et lui donna la liberté de se choisir un successeur. Peu après avoir nommé en sa place son grand-vicaire, le P. de Leonissa, Italien et religieux de Saint-François, il tomba malade à *Nanking* et mourut. Mgr de Basilée fut regretté des missionnaires dont il était aimé, et des chrétiens qui perdaient en sa personne le premier prêtre, le premier religieux et le premier évêque que la Chine eût encore donné au christianisme.

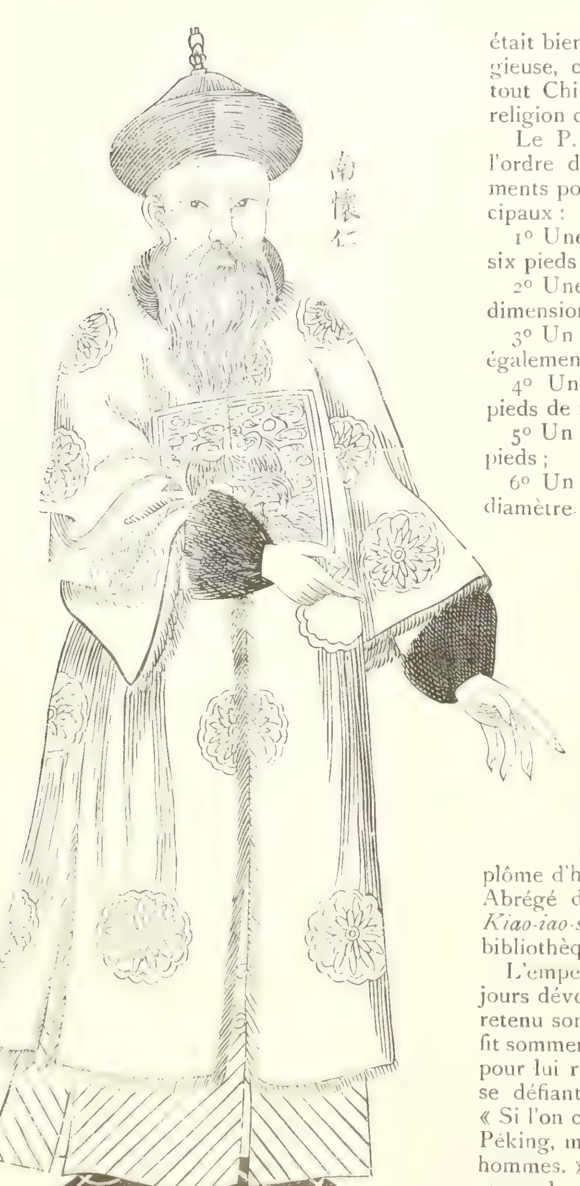


MGR GRÉGOIRE LOPEZ, ÉVÊQUE DE BASILÉE.

A Péking le P. *Ferdinand Verbiest*, Belge de nationalité, doué d'une remarquable intelligence, succéda au P. Adam Schall. Leur accusateur, *Yang-kouang-sien*, chargé de nouveau de la rédaction du calendrier, y commit de telles erreurs que tout un mois intercalaire devait être supprimé. C'est alors que l'empereur eut recours aux missionnaires. Le P. Verbiest, fort versé en astronomie, démontra d'une façon péremptoire, en présence de l'empereur lui-même, l'inexactitude du calendrier. *Yang-kouang-sien* fut condamné à l'exil en Tartarie, et le P. Verbiest nommé à sa place président du tribunal des mathématiques.

Les éclaircissements du P. Verbiest sur l'astronomie avaient excité la curiosité de l'empereur. Malgré l'opposition des mandarins chinois, qui appelaient le missionnaire un *bonze* d'Occident, *K'ang-si*, admirant la sûreté des méthodes européennes et leur exactitude, se mit sous la direction du Père, pour apprendre la géométrie et même la musique.

Voulant profiter de sa position pour le bien de la religion, le P. Verbiest présenta une requête qui fut agréée, et l'empereur, par un édit du mois de mars 1671, annula le décret de persécution lancé par les régents ; les missionnaires purent, en partie du moins, rentrer dans leurs chrétientés. Remarquons toutefois que l'édit impérial



LE P. FERDINAND VERBIEST

était bien loin d'accorder la liberté religieuse, car « il défendait absolument à tout Chinois d'embrasser, à l'avenir, la religion chrétienne. »

Le P. Verbiest reçut de l'empereur l'ordre de fondre de nouveaux instruments pour l'observatoire. Voici les principaux :

1° Une sphère armillaire zodiacale de six pieds de diamètre ;

2° Une sphère équinoxiale de la même dimension ;

3° Un horizon azimutal de six pieds également ;

4° Un grand quart de cercle de six pieds de rayon ;

5° Un sextant dont le rayon avait huit pieds ;

6° Un globe céleste de six pieds de diamètre.

Tous ces instruments sont montés sur de magnifiques dragons en bronze, du travail le plus soigné ; des piédestaux en marbre les supportent, et comme beauté d'exécution, ils ne laissent rien à désirer : ils sont en plein air, sans le moindre abri depuis 200 ans, et n'ont nullement souffert des intempéries. Le P. Verbiest écrivit trente-trois volumes sur l'astronomie et les offrit à *K'ang-si*, qui le récompensa par un diplôme d'honneur ; ensuite, il composa un Abrégé de la Doctrine chrétienne, le *Kiao-iao-su-loun*, qui fut placé dans la bibliothèque impériale.

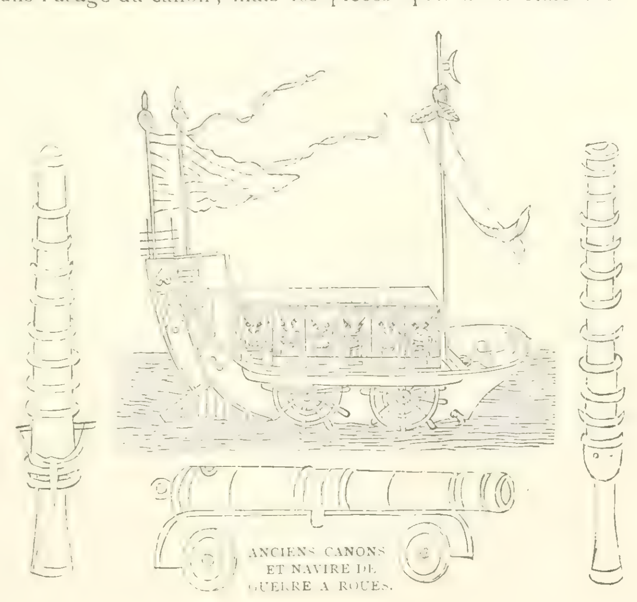
L'empereur, craignant *Ou-san-koui*, toujours dévoué à l'ancienne dynastie, avait retenu son fils en otage à Péking ; il le fit sommer de venir en personne à la cour pour lui rendre hommage. *Ou-san-koui*, se défiant, non sans raison, répondit : « Si l'on continue de me presser, j'irai à Péking, mais ce sera à la tête de 80.000 hommes. » Il quitta l'habit tartare pour reprendre celui des Chinois, proscrivit le calendrier des *Ts'ing*, et avec ses alliés, se prépara à marcher contre les troupes impériales. Pendant ce temps, son fils

fomentait une révolte à Péking. Une conspiration se forma ; on devait, le 1er jour de l'an, s'emparer de la personne de l'empereur, et faire main-basse sur tous les officiers chinois ou tartares que la solennité rassemblait au palais. Un traître fit découvrir le complot ; le fils de *Ou-san-koui* et les principaux chefs moururent dans les supplices...

Ou-san-koui avait si bien pris ses mesures, qu'il s'était rendu maître des trois grandes provinces : *Yunnan*, *Sse-tch'ouan*, *Kouei-tcheou*, et d'une grande partie du *Hou-kouang ;* de sorte qu'avec le *Chen-si*, où il commandait depuis longtemps, il était maître du tiers de l'empire.

A l'occasion de cette guerre, le P. Verbiest rendit à l'empereur un service signalé.

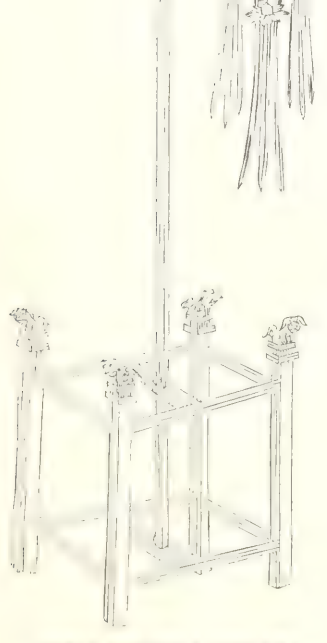
L'empereur, après avoir tenté divers moyens, vit bien qu'il était impossible de vaincre *Ou-san-koui* sans l'usage du canon ; mais les pièces qu'il avait étaient en fer, et si pesantes qu'on ne pouvait les transporter au travers des montagnes escarpées. Il crut que le P. Verbiest pourrait suppléer à ce défaut, et lui ordonna de fondre des pièces légères à la manière européenne. Ce Père s'en excusa d'abord ; mais ses ennemis persuadèrent à l'empereur « qu'il n'y avait pas plus de difficultés à faire des canons qu'à fondre des instruments de mathématiques ; qu'assurément le P. Verbiest s'entendait secrètement avec les révoltés ; » de sorte que *K'ang-si* lui fit comprendre que s'il n'obéissait pas, sa vie et sa religion étaient en danger. C'était prendre le P. Verbiest par l'endroit le plus sensible, il ne pouvait plus hésiter, et voici ce qu'il répondit à l'empereur : « J'ai déjà assuré Votre Majesté que je suis très peu instruit en ce qui regarde la fonte du canon ; mais puisqu'elle me commande d'y travailler, je tâcherai d'expliquer à ses ouvriers ce que nos livres nous en apprennent. » Il conduisit en effet tout l'ouvrage, et les canons se trouvèrent excellents dans les épreuves qu'on en fit en présence même de l'empereur, qui, ravi de ce succès, se dépouilla devant toute sa cour de son manteau de zibeline et le donna au Père, comme marque de satisfaction.


ANCIENS CANONS ET NAVIRE DE GUERRE A ROUES.

Sur ces entrefaites, *Ou-san-koui* mourut ; un de ses fils, après avoir continué la guerre quelque temps, s'étrangla lui-même de désespoir, ce qui termina la campagne.

En 1681, le pape Innocent XI écrivit au P. Verbiest un bref de félicitations pour approuver sa conduite.

Vers ce temps-là le P. Verbiest, déjà mûr pour le ciel par la pratique de toutes les vertus chrétiennes, fut attaqué de la maladie qui devait l'emporter. Elle commença par une langueur et un épuisement universel, qui dégénérèrent en une espèce de phtisie. Les médecins de l'empereur le soutinrent durant quelque temps à force de remèdes ; mais la fièvre augmentant tous les jours, il reçut les sacrements avec une ferveur qui édifia tout le monde, et rendit son âme à DIEU le 29 janvier 1688.



GRANDE BANDEROLE FUNÉRAIRE.

L'empereur donna 700 taëls pour les frais de ses funérailles et de sa tombe. Elle se compose d'une stèle en marbre blanc montée sur une tortue ; on y a gravé l'éloge du P. Verbiest fait par *K'ang-si.* Le Père ne fut enterré que le 11 mars. Dès le matin, l'empereur envoya son beau-père, un des premiers mandarins de la cour, et cinq officiers du palais, pour le représenter aux obsèques. Le convoi passa par deux grandes rues de la ville, dans l'ordre suivant : « On voyait d'abord une machine élevée de trente pieds, sur laquelle on avait écrit en gros caractères d'or, sur un fond de vernis rouge, le nom et les qualités du P. Verbiest. Ensuite, une grande croix ornée de banderoles et portée entre deux rangs de chrétiens en habits de deuil. A quelque distance de la croix suivaient l'image de Notre-Dame et le tableau de saint Michel. Immédiatement après, paraissait l'éloge du Père, composé par l'empereur et écrit sur une grande pièce de satin jaune ; enfin le cercueil porté par soixante hommes. Dès qu'on fut arrivé au lieu de la sépulture, les missionnaires, en surplis, firent les prières et les cérémonies, et le corps fut descendu dans le tombeau... »

Le 2 septembre 1679, il y avait eu à Péking un tremblement de terre d'une violence extrême : une partie des murailles, des pagodes, des palais, furent renversés, et quatre cent mille personnes périrent. Vers l'est, dans la ville de *T'oung-tcheou*, trente mille habitants trouvèrent la mort sous les décombres. L'empereur et la cour quittèrent le palais ébranlé, pour aller loger sous des tentes. Une seconde calamité survint l'année suivante : le palais impérial prit feu, et les dégâts produits par l'incendie, furent estimés à deux millions huit cent mille onces d'or ! Le peuple de Péking était réduit à la plus profonde misère ; mais l'empereur lui fit d'abondantes aumônes, comme cela se pratique encore aujourd'hui en temps de disette.

La même année, le vice-roi de Canton devint suspect et fut accusé de pactiser avec les descendants des *Ming*. L'empereur, craignant une nouvelle révolte, lui envoya deux mandarins avec le lacet de soie pour se pendre. Cette cérémonie se passe ainsi : On présente au mandarin une belle corde tressée en soie jaune, et il se prosterne devant cet envoi impérial ; on attache la corde à une poutre, le condamné monte sur une table, se passe le nœud coulant, puis les mandarins retirent solennellement la table. Cette mort est regardée comme honorable. Le vice-roi de

Canton en eut seul le privilège ; cent douze de ses principaux officiers furent simplement décapités.

A cette époque, le Portugal revendiquait pour lui seul le droit de patronage sur toutes les missions des Indes et de la Chine. Tout évêque devait être présenté par lui ; tout missionnaire devait avoir son autorisation, et ne partir que sur ses vaisseaux. Le Portugal, en échange, avait promis beaucoup et ne put rien tenir ; aussi la cour de Rome ne lui maintint pas ses privilèges.

Sur la demande de la duchesse d'Aiguillon, le pape Innocent X nomma trois évêques français pour les missions de la Haute-Asie : *François Pallu, de Lamothe-Lambert* et *Ignace Cotolenti.* Ce dernier avait Péking sous sa juridiction ; il n'appar-



PORTEURS D'INSIGNES.

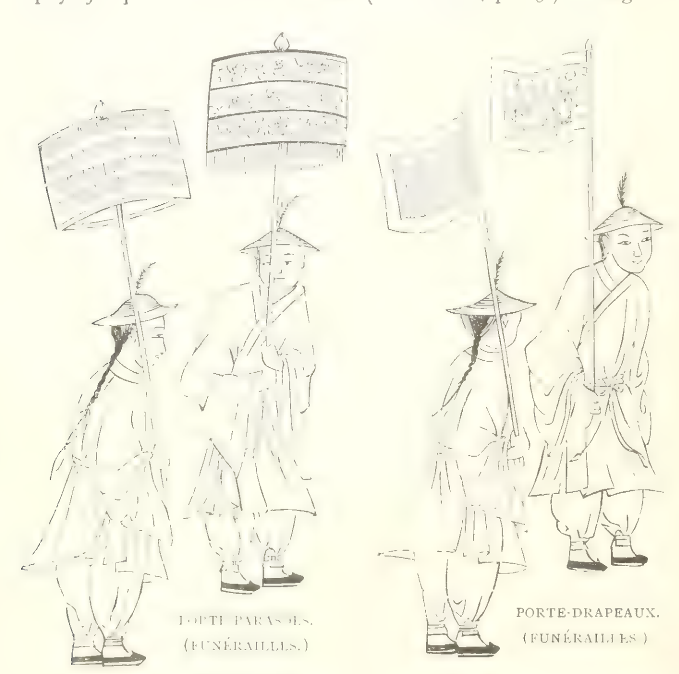
PORTEURS D'INSIGNES.

tenait à aucun Ordre religieux. Pour soutenir ces missions, Dieu suscita une nouvelle Société française, sous la direction de trois saints prêtres : *Vincent de Meurs, Armand Poitevin* et *Michel Gazil* : un évêque leur donna une maison, rue du Bac, à Paris ; la Société des Missions-Etrangères, d'où devaient sortir tant d'apôtres et de martyrs, était fondée (1663). En octobre 1684, Mgr Pallu rendit son âme à Dieu après une vie pleine de labeurs. Il avait désigné sur son lit de mort M. Maigrot comme vicaire apostolique des provinces confiées à ses soins, et administrateur de toute la Chine. Ce nouvel évêque était du diocèse de Paris.

Dans un but scientifique et religieux, Louis XIV fit envoyer alors à Péking six Jésuites : le P. *Tachard*, qui retourna plus tard en Europe, les PP. *Gerbillon, Le Comte, de Visdelou, Bouvet* et *de Fontaney*. Ils partirent le 3 mars 1685 et arrivèrent le 8 février 1688, grâce à la permission obtenue pour eux par le P. Verbiest, qu'ils n'eurent pas la consolation de voir. L'impératrice-mère était morte et, le deuil ter-

miné, l'empereur, qui aimait les savants, reçut les nouveaux Pères. Le supérieur des Jésuites, le P. Pereyrà, ne garda à Péking que les PP. Gerbillon et Bouvet; il envoya les trois autres dans les provinces. Ces deux Pères, retenus à la cour, s'appliquèrent non sans succès à l'étude des langues chinoise et tartare.

Vers 1686, le Kan des Mongols occidentaux, chef de la nation connue sous le nom d'Eleutes, et qui régnait sur une partie des États de l'ancien *prêtre Jean*, voulut imiter Gengiskan et ressusciter le grand empire mongol. Il attaqua les Kalkas établis dans l'ancien pays des Karaïtes, près de *Karakoroum*, et se prépara à envahir tout le pays jusqu'au fleuve *Kairoulan*. (V. la carte, p. 83.) *K'ang-si* comprit le danger que ce nouvel empire ferait courir à la Chine, si on le laissait se former. Il temporisa jusqu'après la mort de *Ou-san-koui*, puis il fit marcher ses troupes à la défense des Kalkas. En 1688, le Kan blanc, roi des Oros, c'est-à-dire le Czar de Russie, envoya une ambassade pour fixer les limites des deux empires, près du fleuve Amour. *K'ang-si*, de son côté, fit partir des commissaires pour la ville de Sélinginskoi, où on devait se réunir. Voici quelques détails:



PORTE-PARASOLS. (FUNÉRAILLES.)

PORTE-DRAPEAUX. (FUNÉRAILLES.)

Les Russes avaient peu à peu pénétré en Mongolie, et leurs colons envahissaient la Sibérie tout entière. Ils avaient su se faire des amis des Mongols, et avancèrent sans encombre jusqu'à ce qu'ils arrivassent aux possessions mantchoues; alors seulement il y eut conflit. La forteresse élevée par les Russes, près de la Mantchourie, fut rasée par les Chinois; reconstruite par les Russes, elle fut encore démolie une seconde fois; c'était la guerre. L'empereur de la Chine pas plus que le Czar ne désirait se battre, et sur la proposition de ce dernier, *K'ang-si* envoya une ambassade en Sibérie pour traiter de la paix (1688). Le prince *Sosan*, oncle de l'empereur, en était le chef; on adjoignit aux plénipotentiaires les PP. Pereyra et Gerbillon comme interprètes pour la langue latine, en les nommant mandarins de second ordre.

Ce fut à *Nipchou* que les ministres des deux nations s'assemblèrent, suivis chacun d'un corps d'armée pour terminer, en cas de besoin, par la force ce que les négocia-

tions ne pourraient décider. La fierté des uns et des autres les porta souvent à des extrémités qui eussent été funestes aux deux partis, si le P. Gerbillon, par sa sagesse, n'eût modéré leurs emportements. Il passait perpétuellement d'un camp à l'autre, portait des paroles de paix, proposait des expédients, adoucissait les esprits, dissimulait ce qui pouvait mutuellement les aigrir. Enfin il ménagea si adroitement les intérêts communs, que la paix fut conclue à la satisfaction des Chinois et des Moscovites. — Le prince *Sosan* était si content du zèle et de la sagesse du Père Gerbillon, qu'il disait publiquement que sans lui tout était désespéré. Il promit aux missionnaires sa protection, et nous verrons bientôt qu'il tint parole.

Délivré de cette difficulté, *K'ang-si* put enfin attaquer sérieusement *Kaldan*, qui parcourait la Tartarie en dévastateur. Campé sur le fleuve Orgon *(Or-ho)* avec une armée formidable, il combattit durant sept ans; enfin, en 1696, l'empereur lui-même à la tête de ses troupes s'avança jusqu'au fleuve *Kairoulan*. Kaldan, repoussé mais non vaincu, se retira dans la partie occidentale de ses États, et l'année suivante, *K'ang-si*, dans une seconde expédition, marcha contre lui dans le pays des Ortos. Arrivé sur les bords du *Hoang-ho*, il envoya un ultimatum, et s'arrêta dans la ville de *Nui-sia* pour attendre la réponse. Sur ces entrefaites, Kaldan mourut, ce qui mit fin à la guerre, et *K'ang-si* revint triomphant à Péking, laissant à ses généraux le soin de pacifier le pays.


KALDAN.

III

Les succès du P. Verbiest, la dégradation et la mort de *Yang-kouang-sien*, son prédécesseur au tribunal des mathématiques, la faveur de l'empereur accordée aux Jésuites, n'étaient pas sans accumuler contre ceux-ci beaucoup de jalousie et de haine. Le vice-roi du *Tche-kiang*, ami de *Yang-kouang-sien*, voulant le venger, évoqua les anciens édits, et souleva une terrible persécution. La 9e année de son règne, *K'ang-si* avait en effet lancé un édit qui portait : « A la réserve de *Nan-hoè-jen* (P. Verbiest) et de ses compagnons... de crainte que dans les provinces on ne bâtisse de nouvelles églises et qu'on ne fasse de nouveaux chrétiens, j'ordonne de le défendre sévèrement. » Peu après (1700), il s'exprimait encore ainsi, dans un nouveau décret : « Nous ne permettons à aucun de nos sujets, tant à la cour que dans nos provinces, d'embrasser cette loi. » Armé de ces deux pièces, le vice-roi fit arrêter partout les missionnaires et les chrétiens, qui subirent les plus indignes traitements. Par deux fois, le tribunal des rites repoussa la demande des Pères de Péking ; l'empereur lui-même avait dit en effet : « Les missionnaires ne doivent pas se flatter que je me déclare le protecteur d'une loi étrangère. »

Les quatre Jésuites de Péking en appelèrent au prince *Sosan* ; ce prince, touché de la douleur des Pères, résolut de solliciter en leur faveur. Il alla donc trouver l'empereur et lui dit : « Enfin, Sire, ce sont des gens qui comptent pour rien leur vie,

quand il s'agit de vous obéir ou de vous plaire : il est vrai que tout cela ne mériterait pas que Votre Majesté approuvât leur loi, si d'ailleurs elle était dangereuse ; mais fut-il jamais une doctrine plus saine que la leur, et plus utile au gouvernement des peuples ? »



KOU-PA-TAÈ, PRÉSIDENT DU TRIBUNAL DES RITES.

L'empereur écouta ce discours, mais persista dans sa première détermination. « C'est une affaire conclue, lui répondit-il ; je me serais fait un plaisir de favoriser ces bons missionnaires, mais le déchaînement des mandarins contre eux ne m'a pas permis de suivre mon inclination. » — « Quoi, Sire, répliqua le prince, n'êtes-vous pas le maître ? Et quand il s'agit de rendre justice à des sujets aussi distingués que ceux-ci, ne pouvez-vous pas user de votre autorité ? »

L'empereur, ne pouvant plus tenir contre de si pressantes sollicitations, fit écrire aux *Kolao*, à leurs assesseurs et à tous les mandarins tartares du *Lipou* (tribunal des rites) la lettre suivante, dans laquelle il manifestait sa volonté: « Nous voulons que tous les édits qui jusqu'ici ont été portés contre la religion des Européens par l'avis et le conseil de nos tribunaux, soient à présent déchirés et brûlés. Vous, ministres d'État, et vous, mandarins tartares du souverain tribunal des rites, assemblez-vous, examinez cette affaire et me donnez au plus tôt votre avis. »

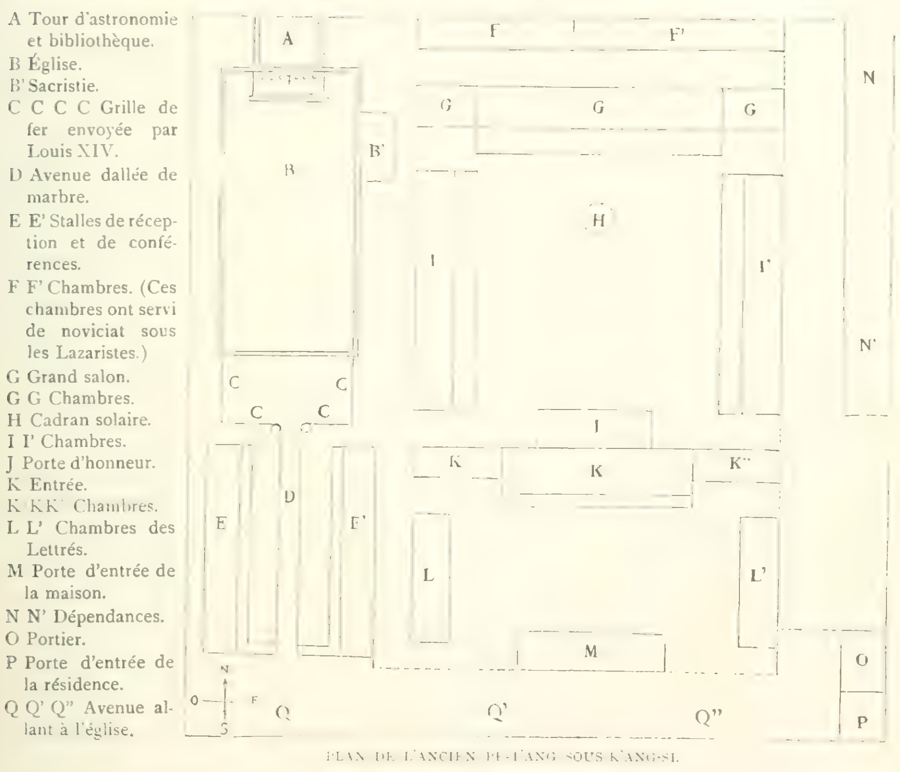
Le président répondit par ce décret :

« Votre serviteur *Kou-pa-taè*, président du tribunal des rites et d'autres tribunaux, abaissé d'un degré, vous écrit respectueusement au sujet d'un édit impérial.

» Votre serviteur et ses collègues ont tenu une délibération, dont voici le résultat: Des Européens, attirés par le désir de profiter des sages institutions de nos Souverains, ont entrepris une traversée de plusieurs fois dix mille stades pour venir ici. Ils ont corrigé et perfectionné les règles du calcul des temps. En temps de guerre, ils ont fabriqué des canons et d'autres armes. Députés auprès des Russes, ils

ont montré un dévouement sincère, et sont parvenus à faire un traité de paix.

» Leurs travaux et leurs services sont très nombreux. Dans les provinces où ils résident, ils ne font aucun mal, ne causent aucun trouble nulle part. Ils ne séduisent pas la multitude par de fausses doctrines, ne suscitent d'affaires sous aucun prétexte. Dans les pagodes des lamas, des bonzes de Bouddha et des sectateurs de la Raison, il est permis de brûler des parfums et de faire des cérémonies. Les Européens n'étant coupables d'aucune infraction aux lois, il ne semble pas juste d'interdire leur religion.



PLAN DE L'ANCIEN PE-T'ANG SOUS K'ANG-SI.

NOTA : Au sud se trouvait un jardin ; à l'ouest la verrerie impériale ; à l'est la rue dite Ts'an-che-keou.

» Il convient de laisser subsister comme autrefois toutes les églises des chrétiens, de laisser libres comme d'ordinaire toutes les personnes qui vont y porter des parfums ou d'autres offrandes ; il ne faut pas les en empêcher. Quand le décret aura paru, il sera bon d'en envoyer copie à tous les gouverneurs de provinces.

» Note commune adressée à l'Empereur le 19 mars 1692.» — Le 30 mars le décret fut approuvé par ces mots : « Qu'on suive l'avis adopté dans la délibération. »

Les PP. de Fontaney et de Visdelou se trouvaient à Péking lorsque l'empereur tomba malade : ils avaient apporté une livre de quinquina, que le P. Dolu leur avait

envoyée de Pondichéry, et ce remède encore inconnu contribua, avec des pâtes médicinales qu'administrèrent les PP. Gerbillon et Bouvet, à guérir le monarque. On avait d'abord fait plusieurs expériences en donnant cette médecine à de simples mandarins malades, puis, l'efficacité du remède ayant été constatée, l'empereur lui-même consentit à en essayer, et fut guéri.

Sauvé de cette maladie, *K'ang-si* voulut récompenser les Jésuites. « Le 4 juillet de l'année 1693, dit le P. de Fontaney, il nous fit venir au palais, et nous fit dire par un des gentilshommes de sa chambre ces paroles : « L'empereur vous fait don d'une » maison à vous quatre dans le *Hoang-tch'eng*, c'est-à-dire dans la première enceinte » de son palais. »

« Nous prîmes possession de notre maison le 11 juillet : mais, comme elle n'était pas encore accommodée à nos usages, l'empereur ordonna au tribunal des édifices d'y faire toutes les réparations que nous souhaiterions... Tout étant prêt le 19 décembre, nous dédiâmes notre chapelle à l'honneur de Jésus-Christ mourant sur la croix pour le salut des hommes, et nous en fîmes le lendemain l'ouverture avec cérémonie. »

L'édit favorable et le don de la résidence encouragèrent les Jésuites à faire une nouvelle demande. Les PP. Gerbillon, de Fontaney et de Visdelou sollicitèrent une audience et prièrent l'empereur de leur donner un nouveau terrain pour y bâtir une église. *K'ang-si* accorda la moitié du terrain demandé, et fournit même une partie des matériaux pour la construction, qui dura quatre ans. Les lettres écrites par les missionnaires de ce temps-là, et un saint vieillard, M. *K'o*, Lazariste chinois, qui a encore vu cette église, nous ont fourni les détails suivants : Une avant-cour, entourée de vérandas décorées d'images peintes, précédait l'édifice : d'un côté on avait construit un bâtiment de 50 pieds pour les catéchumènes ; de l'autre, un semblable pour les assemblées ; ce dernier servait de salle de réception ; on y voyait les portraits de Louis XIV, de sa famille, des rois d'Espagne et d'Angleterre.

L'église, au fond de cette cour, avait 75 pieds de long sur 33 de large et 30 de haut. Dans l'intérieur, une seule nef ; contre les murs, 16 demi-colonnes peintes en vert, puis une frise et encore 16 demi-colonnes superposées ; chaque colonne n'avait donc qu'environ 12 pieds de haut. Elles appartenaient à deux ordres différents d'architecture : ionique et corinthien. Les murs étaient recouverts de peintures religieuses et de sentences chinoises ; il y avait de chaque côté six fenêtres en plein-cintre. Le mur du fond, peint en perspective et simulant la continuation de l'église, faisait illusion aux Chinois, peu versés dans cet art. La voûte était peinte également, mais sur un plan uni : on y avait représenté des colonnes, des dômes, des tableaux, comme ceux qui existent encore à l'église de l'Immaculée-Conception *(Nan-t'ang)*.

Aux yeux des Chinois, ce qu'il y avait de plus honorable pour cette église, ce qui devait la protéger mieux que tout le reste, c'était l'inscription suivante donnée par l'empereur et gravée sur une plaque de marbre au fronton de l'édifice : Temple du Seigneur du ciel, bâti par ordre de l'empereur. « *Tche-kien T'ien-tchou-t'ang.* » Cette inscription, que le P. *K'o* a vue, resta comme une sauvegarde jusqu'à la démolition de l'église, et fut emportée au trésor du palais, enveloppée de soie jaune en 1827.

Avec cette inscription, *K'ang-si* en avait encore donné trois autres, mais purement honorifiques. Sur celle du milieu appelée *Pien*, on lisait : « Au vrai Principe de toutes choses. » Celles de droite et de gauche, appelées *Toui-tse*, parce qu'elles se correspondaient, signifiaient : « Il est infiniment bon, infiniment juste ; il éclaire, il soutient, il règle tout avec une suprême autorité et une souveraine justice. » — « Il n'a point eu de commencement, il n'aura point de fin ; il a produit toutes choses

dès le commencement ; c'est lui qui gouverne tout et qui est le véritable Seigneur de tout. »

La dédicace de cette église, consacrée au Sauveur des hommes, à Jésus-Christ mourant sur la croix, fut faite avec la plus grande solennité le 9 décembre 1703.

Derrière le maître-autel, on avait construit une tour un peu plus élevée que le toit ; elle servait de bibliothèque et d'observatoire astronomique ; sur les côtés, se voyaient plusieurs petites chapelles et la sacristie. Enfin, vers l'est était la résidence des missionnaires, bâtie à la mode chinoise. Près d'un jardin assez grand, situé au sud de l'établissement, on éleva un bâtiment pour les chrétiennes, qui ne pouvaient alors entrer dans l'église ; ce jardin touchait au mur du palais impérial.

IV

Avant de parler de la question des Rites, voyons d'abord en quoi ils consistent :

Le culte des ancêtres. — On honore les ancêtres d'un culte spécial, en public et en particulier ; ils ont des temples et des chapelles où sont placées des tablettes de bois peint, et de gros caractères dorés qui signifient : *Siège de l'esprit de...* (le nom du défunt). Ces tablettes sont mises sur des autels, et à certains jours fixes, surtout au printemps et à l'automne, on y célèbre *le rite.* Le chef de la famille se prépare plusieurs jours d'avance ; la veille, on éprouve les victimes : porcs, chèvres et autres ; en leur versant du vin dans l'oreille, il faut qu'elles remuent la tête pour être déclarées bonnes. Le matin suivant, tout le monde se réunit, on fait les prostrations à la tablette, on immole les victimes, on offre du vin avec le sang et le poil des animaux, on offre également des fruits, des étoffes, des lingots en papier d'or et d'argent que l'on brûle devant la porte.



STATUE DE CONFUCIUS.

Le culte de Confucius. — Dans chaque ville, *Confucius* a son temple, son autel, sa statue ou sa tablette sur laquelle on lit : *Siège de l'esprit du très excellent maître Confucius.* Aux équinoxes du printemps et de l'automne, se célèbre la cérémonie officielle ; le mandarin préside l'office, aidé par les lettrés. La veille, tout est préparé comme pour le culte des ancêtres ; le jour suivant on allume les cierges, on brûle l'encens, on offre le sang et le poil des animaux immolés, on fait la procession à la tablette, puis les prostrations et on crie : *L'esprit de Confucius descend ;* alors le mandarin verse du vin sur l'image d'un homme en paille, retire la tablette de sa niche et la dépose sur l'autel ; ensuite on fait l'adoration et on brûle une étoffe de soie en oblation, avec le vin ; enfin on offre la chair des victimes en récitant une prière à Confucius ; tout ce qui reste est distribué aux assistants.

Le mot Chang-ti *(Roi suprême)* et le mot T'ien *(Ciel)* peuvent-ils être employés pour désigner le vrai Dieu ? Les honneurs rendus aux ancêtres, à Confucius et au Ciel sont-ils superstitieux ? Telle était la question.

Parmi les Jésuites, il s'était formé deux écoles : celle du P. Ricci, que les inter-

prétations qu'il crut pouvoir donner aux usages chinois déterminèrent à la tolérance ; celle du P. Longobardi, qui, voyant un véritable culte dans les hommages rendus à *K'oung-fou-tse* (Confucius), une superstition dans les cérémonies en l'honneur des ancêtres morts, et l'idée, non du Seigneur du ciel, mais du ciel matériel, dans les mots *King*, *T'ien* et *Chang-ti*, interdit avec sévérité aux nouveaux chrétiens ce qui ne lui semblait pas pouvoir s'allier avec la sainteté du christianisme. Dès 1628, les Jésuites les plus expérimentés et les plus instruits des deux écoles se réunirent pour discuter sur le choix d'un nom propre à rendre l'idée de DIEU ; la discussion dura un mois entier, sans qu'on pût arriver à s'entendre.



ANCIEN COSTUME DES SACRIFICATEURS.

Les missionnaires des autres Ordres adoptèrent généralement l'opinion du P. Longobardi, et la question fut portée à Rome.

Deux réponses de la Propagande à deux exposés contradictoires des Dominicains et des Jésuites furent approuvées, l'une par Innocent X en 1645, l'autre par Alexandre VII en 1656, puis confirmées toutes deux selon leur exposé par Clément IX en 1669 ; rien n'était résolu. Mgr Maigrot, vicaire apostolique du *Fou-kien*, fut chargé par Innocent XI et Innocent XII d'examiner le véritable état de la controverse, et d'en informer le Saint-Siège. Il publia, en 1693, un mandement dans lequel, tout en excusant les missionnaires, il condamnait les rites pratiqués en l'honneur de Confucius et des ancêtres.

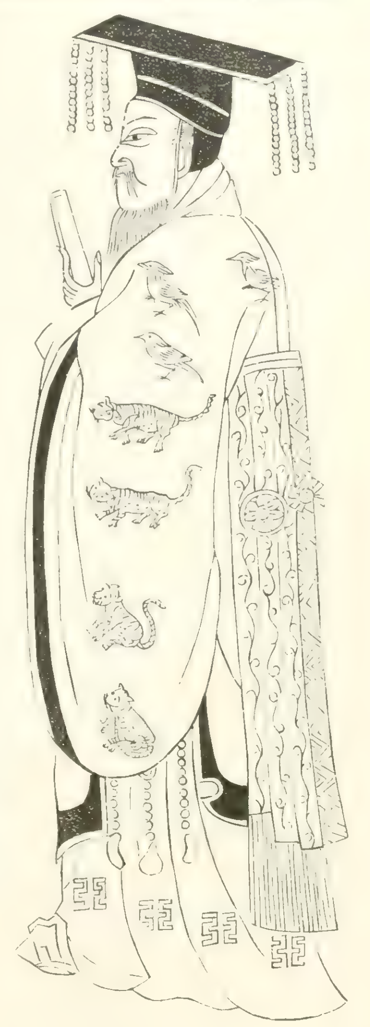
L'examen approfondi de la question fut confié à la Congrégation du Saint-Office par Innocent XII et Clément XI. Il dura six années ; les deux parties eurent toute liberté pour exposer et défendre leur sentiment. Cette même année 1699, pendant que l'on commençait à Rome les informations, les PP. Grimaldi, Pereyra, Thomas et Gerbillon s'adressaient à l'empereur pour avoir son sentiment sur la question. *K'ang-si* approuva en tout point les conclusions du rapport que les Jésuites lui adressèrent, et entendit bien donner à son approbation l'autorité d'une décision sans appel.

La Congrégation du Saint-Office porta, en 1704, un décret solennel approuvé par Clément XI, qui prohibait absolument les cérémonies chinoises, et le Souverain-Pontife voulut envoyer un légat pour le publier en Chine. Dans les instructions qu'il lui donna, il excusait tous ceux qui jusque-là ne s'étaient point ralliés : « Il ne faut

pas, disait le Pape, blâmer les missionnaires qui ont cru devoir suivre jusqu'ici une autre pratique ; il ne doit pas paraître étonnant que, dans une matière discutée durant tant d'années, où le Saint-Siège a donné auparavant différentes réponses, selon les différents exposés qu'on lui avait faits, tous les esprits ne se soient pas trouvés réunis dans le même sentiment. C'est pourquoi nous chargeons le Patriarche d'Antioche (Mgr de Tournon) et tous les autres qui auront le soin d'exécuter nos décisions, de mettre à couvert l'honneur et la réputation des ouvriers évangéliques, et d'empêcher qu'on ne les fasse passer pour des fauteurs de la superstition et de l'idolâtrie, étant hors de doute qu'après que la cause est finie, ils se soumettront avec humilité et obéissance aux décisions du Saint-Siège. »

Charles Maillard de Tournon était né à Turin en 1667. Le 5 décembre 1701, il fut préconisé patriarche d'Antioche et sacré le 21 par le Pape lui-même, puis nommé légat *a latere* pour les Indes et la Chine, le 2 juillet 1702 ; il quitta Rome le 4, avec une suite de douze personnes. Les fatigues, les difficultés et les dangers ne manquèrent pas durant le voyage ; enfin, le 2 avril 1705, il abordait à Macao, et le 6 il se rendait à Canton. Le légat choisit pour interprète chinois M. Appiani, né à Dogliani, dans le Piémont, le 22 mars 1663. Reçu docteur en théologie, il entrait en 1687 dans la Congrégation des Lazaristes, fondée par saint Vincent de Paul. La Propagande l'envoya en Chine avec le titre de vice-visiteur apostolique, et le 14 août 1699, il arrivait à Canton, où il s'adonna à l'étude de la langue chinoise et aux missions.

Le patriarche fut heureux de trouver ce missionnaire, bon sinologue et savant théologien. Après mille difficultés, le légat put enfin s'embarquer pour Péking le 8 septembre 1705 ; il y arriva le 4 décembre et alla se loger à la résidence du *Pé-t'ang*. L'empereur envoyait chaque jour prendre des nouvelles du patriarche, un peu fatigué du voyage, et lui fournissait des vivres pour lui et sa suite. *K'ang-si*, bien disposé pour le légat, le reçut avec bienveillance le 31 décembre 1705 et lui dit entre autres bonnes paroles : « Que les missionnaires, dans leur divergence, eussent à s'entendre avec le Pape et ne point troubler la paix dans son empire. » (MÉM. DU CARD. DE TOURNON.)



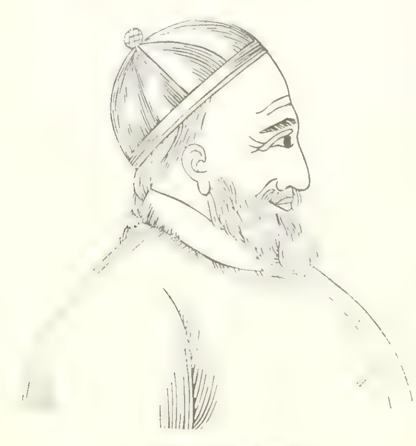
ANCIEN COSTUME DES SACRIFICATEURS.

L'empereur l'invita à aller prendre pour sa santé les eaux sulfureuses aux bains impériaux de *T'ang-chan*. Le légat s'y rendit quelques jours après, et y passa plusieurs mois. Rentré à Péking dans un état de santé fort inquiétant, il commença la

publication du décret, comme il en avait reçu l'ordre exprès du Souverain-Pontife.

Pendant tout ce temps, *K'ang-si* avait bien changé. A la seconde audience, l'empereur s'emporta contre Mgr Maigrot et ceux qui condamnaient les rites ; à la troisième, le 29 juin 1706, sa colère éclata par la publication de plusieurs décrets défavorables : Mgr de Tournon recevait l'ordre de retourner en Europe ; Mgr Maigrot, que le légat avait appelé auprès de lui, devait, avec plusieurs personnes de la suite du légat, se constituer prisonnier. Chargés de chaînes, on les traîna au tribunal, où ils eurent à subir un interrogatoire humiliant et les plus mauvais traitements. Peu s'en fallut que Mgr Maigrot ne fût condamné à mort ; l'intervention du prince héritier obtint une sentence de bannissement. Le prélat s'embarqua sur un navire anglais et se rendit à Rome, où il mourut, en 1730, entouré des témoignages d'estime des Souverains-Pontifes.

Le plus grand mal de ces édits contre la religion fut une nouvelle mesure qui annulait de fait le célèbre décret de 1692. L'empereur imposait à tous les missionnaires alors en Chine et à ceux qui y viendraient, l'obligation d'approuver les rites chinois, et la promesse de ne plus retourner en Europe. Un permis de séjour *(piao)* serait délivré à ceux qui auraient pris ces engagements; tous les autres devaient quitter la Chine pour ne plus y rentrer jamais.



M. APPIANI, LAZARISTE.

Mgr de Tournon repartit pour Canton le 28 août suivant. Le 22 novembre, à *Haè-nan*, près de *Nan-king*, malgré les protestations du légat, on arrêta M. Appiani qui l'accompagnait, on le chargea de chaînes et on le conduisit à Péking pour y être jugé. Le légat dit alors : « Si M. Appiani est coupable, je le suis autant que lui ; enchaînez-moi de même, c'est ce que je désire ! » On lui mit aussi une chaîne au cou ; mais l'ordre d'arrestation ne portant que le nom d'Appiani, le légat fut relâché. M. Appiani, arrivé à Péking, n'eut point de peine à se justifier ; alors ses ennemis, pour faire traîner son procès en longueur, le firent partir pour le *Sse-tch'ouan*, où jadis il avait fait mission ; là encore on ne put que le trouver innocent et le renvoyer à la capitale. Enfin, le disciple ne fut pas mieux traité que le maître ; on l'emprisonna pendant deux années à Péking, puis il fut exilé à Canton, où il resta prisonnier pendant douze ans. Il y mourut le 27 août 1732, à l'âge de 70 ans, donc 30 années passées en Chine, et fut enterré dans l'église des Dominicains. — Clément XI adressa à ce zélé missionnaire un bref de félicitations, daté du 22 août 1711.

Le légat, considérant la nécessité de donner une règle de conduite à tous les missionnaires appelés dès lors à faire profession de leur foi devant les tribunaux, se détermina à promulguer le décret de Clément XI, condamnant les rites chinois. Afin de ne pas mettre directement le Souverain-Pontife en état d'hostilité avec l'empereur, il aima mieux attirer contre lui seul toute la colère du monarque. Il promulgua donc en son nom le décret du Saint-Siège, par son célèbre mandement de *Nan-king* du 27 janvier 1707. Aussitôt que *K'ang-si* en eut connaissance, il fit immédiatement

arrêter et conduire à Macao Mgr de Tournon, avec ordre aux Portugais de l'y retenir prisonnier. Malgré la surveillance continuelle dont il était l'objet, il put en partie accomplir sa mission, réorganiser la hiérarchie, nommer des vicaires apostoliques ; il sacra même le P. de Visdelou, Jésuite, le 2 février 1709, et fit approuver cette élection par le pape Clément XI. Le nouvel évêque, chassé de Chine, dut peu après se retirer dans les Indes, et mourut à Pondichéry le 11 novembre 1737.

Cependant le pape Clément XI, connaissant le zèle, la fidélité et les souffrances de son légat en Chine, voulut l'en récompenser; dans le Consistoire du 1er août 1707 il le nomma cardinal. Cinq missionnaires de la Propagande, parmi lesquels M. Ripa et M. Pedrini Lazariste, arrivés à Manille depuis peu, partirent de cette ville pour Macao ; ils achetèrent les gardiens de l'illustre prisonnier, et lui remirent la barrette de cardinal, le 8 janvier 1710. Le 8 juin suivant, après deux années de lutte et trois d'emprisonnement, le cardinal mourut, âgé seulement de 43 ans. Le Pape, en annonçant cette nouvelle au Sacré-Collège, appelle le cardinal de Tournon : « Très grand zélateur de la foi orthodoxe, défenseur intrépide de l'autorité pontificale, très vaillant soldat de la discipline ecclésiastique. » En écrivant à l'évêque de Manille, le même Pape nomme son légat « le bouclier du Saint-Siège, la gloire et la lumière de l'église de Rome. » On ne saurait rien ajouter à de tels éloges.



M PEDRINI, LAZARISTE.

Le Souverain-Pontife avait approuvé, par un décret pontifical du 25 septembre 1710, tout ce qu'avait fait le cardinal de Tournon. Pour couper court à tout subterfuge, il publia la Constitution solennelle « *Ex illa die* », le 10 mars 1715, rejetant tout appel au Saint-Siège et obligeant, sous les peines les plus sévères, tous les missionnaires à prêter le serment d'observer fidèlement cette Constitution apostolique.

Voyant que la paix ne se rétablissait pas, le Pape résolut d'envoyer un nouveau

légat, et *Charles Mezzabarba* fut créé patriarche d'Alexandrie, légat et visiteur apostolique pour toute la Chine. Il partit de Rome en 1719 et s'embarqua à Lisbonne en 1720 ; son voyage dura six mois. Dès son arrivée à Péking (26 décembre), il se vit assailli de difficultés et d'obstacles sans nombre. Ayant été obligé de préciser le but de sa légation, il n'obtint qu'à grand'peine une première audience. L'empereur reçut pourtant le légat avec les honneurs dus à sa dignité, mais ce fut tout. Après une sortie violente contre le Souverain-Pontife, qui avait, dit le prince, porté une condamnation sans connaissance de cause, il congédia la légation sans avoir laissé à Mgr Mezzabarba le temps de dire un seul mot. Après cette première audience, il y en eut d'autres qui eurent toutes le même caractère.

L'empereur exigea que le légat lui remit la Constitution du Pape ; il la lui renvoya après avoir écrit au bas cette note menaçante : « Cette espèce de décret ne regarde que de vils Européens ; comment y décideraient-ils quelque chose sur la grande doctrine des Chinois, dont ces gens d'Europe n'entendent pas même la langue ? Il paraît assez par cet acte qu'il y a beaucoup de ressemblance entre leur secte et les impiétés des *bonzes* et des *Tao-che*. Il faut donc défendre à ces Européens de prêcher leur doctrine en Chine. »

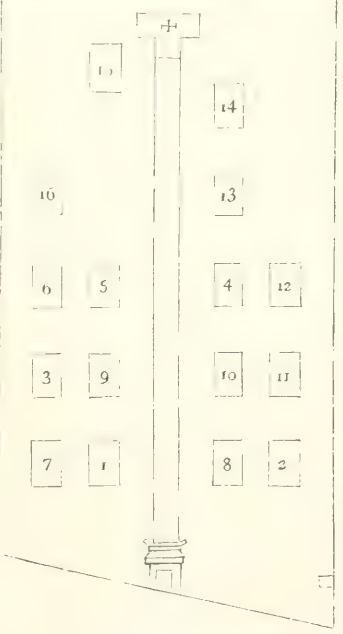
Le légat, en présence de cette opposition, crut pouvoir inscrire dans sa réponse à l'empereur quelques concessions. Il fut ensuite reçu dans une dernière audience, la onzième, le 2 mars 1721 : l'empereur lui signifia que l'affaire de sa légation étant terminée, il pouvait retourner en Europe. — Le légat, la mort dans l'âme, partit aussitôt de Péking pour Macao, où il séjourna jusqu'à la fin de cette année 1721. Il adressa aux missionnaires un mandement, où il déclara ne suspendre en aucune façon la Constitution de Clément XI, et ne rien permettre de ce qu'elle défend. Il partit quelques jours après, emportant avec lui le corps du cardinal de Tournon, et n'arriva à Rome qu'à la fin de l'année 1723 ; Innocent XII avait succédé à Clément XI.

Enfin, le Pape Benoît XIV lança, le 11 juillet 1742, la célèbre bulle « *Ex quo singulari* » qui, affirmant le dogme de l'Église sur les rites chinois, les proscrivait sous les peines les plus sévères. Encore aujourd'hui, tout missionnaire arrivant en Chine doit jurer entre les mains de son évêque, et envoyer copie de son serment à Rome, pour attester devant Dieu qu'il admet dans son entier toute la Bulle susdite et en accepte toutes les conséquences.

Cependant, les missionnaires restés à Macao et destinés au service de l'empereur : MM. Pedrini, Ripa et Bonjour, ainsi que deux Pères Jésuites, reçurent enfin l'ordre de se rendre à Péking. Ils partirent le 27 septembre 1710, et arrivèrent dans la capitale le 5 février 1711 ; l'empereur les reçut immédiatement, puis ils allèrent loger au *Pé t'ang* chez les PP. Jésuites français. M. Pedrini avait des manières affables ; de plus il était versé dans les sciences et spécialement dans la musique. *K'ang-si* le prit en grande affection dès son arrivée ; il ne profita de la faveur impériale que pour le bien de la sainte Église, et ne craignit pas, plusieurs fois, de représenter humblement au souverain ce qu'il croyait devoir être utile à la religion. L'empereur le nomma précepteur de son quatrième fils, qui devait plus tard lui succéder sous le nom de *Young-tcheng*. Le 12 novembre 1715, M. Pedrini avait rédigé un Mémoire pour tâcher d'amener l'empereur à accepter les décisions de la cour de Rome au sujet des rites. Il s'exposait ainsi à déplaire et à perdre la faveur dont il jouissait, mais aussi il pouvait rendre un éminent service à l'Église. Cette hardiesse devait lui coûter cher : la Bulle de Clément XI « *Ex illâ die* » fut publiée à Péking en octobre 1716, par le P. Castorano, Franciscain, vicaire général de Mgr *della Chiesa*, évêque de Péking, en résidence au *Chan-toung*. On accusa

M. Pedrini d'être l'inspirateur de cette Bulle et d'avoir voulu tromper l'empereur. Il fut saisi, enchaîné, frappé, et subit mille avanies. Enfin on le mit en prison au tribunal des crimes ; mais l'empereur, se souvenant de ses services, et sur les instances de son quatrième fils, lui pardonna une faute qu'il n'avait pas commise. Peu après, à l'occasion de la légation de Mgr Mezzabarba, encore faussement accusé, il reçut la bastonnade et fut chargé de neuf chaînes, qu'on ne lui ôta qu'après le départ du prélat. Il resta prisonnier deux années entières, et ne fut délivré qu'à la mort de *K'ang-si*, par son successeur *Young-tcheng*.

En 1723, M. Pedrini acheta de son argent une maison près de la porte *Si-tche-men*, où il se retira ; c'est le *Si-t'ang* actuel. Il en fit don à la Propagande ; elle lui avait coûté 2130 écus romains. Il mourut le 10 décembre 1746, à l'âge de 77 ans, dont 40 en Chine. L'empereur fit les frais de ses funérailles, et il fut enterré au cimetière de la Propagande, vis-à-vis celui du P. Ricci, cimetière également honoré des caractères impériaux.



1. Joseph François Deturige ?
2. Archan, Carme déchaussé, Milanais.
3. Théodore Pedrini, Lazariste, 1746.
4. Jean de la Croix, Napolitain.
5. Ange Burgo, Français.
6. Séraphin Bapta, Carme déchaussé.
7. Sans épitaphe.
8. Prêtre indigène.
9. Sans épitaphe.
10. Prêtre indigène
11. » »
12, 13, 14 et 15. Sans épitaphe.
16. Paul Ly (prêtre chinois), 1895.

CIMETIÈRE DE LA PROPAGANDE (SI-T'ANG).

Nous avons vu que M. Mathieu Ripa, envoyé par la Propagande, arriva en même temps que M. Pedrini. Il était estimé de l'empereur, auquel il rendait de grands services comme dessinateur et graveur ; ses œuvres n'étaient pas sans mérite. M. Ripa fut pour M. Pedrini un ami et un consolateur qui partagea souvent ses souffrances ; il retourna plus tard en Europe où il fonda, puis dirigea le collège de la Sainte-Famille à Naples. C'est là qu'il mourut en odeur de sainteté.

Le 29 novembre 1720, une ambassade russe arriva à Péking. L'ambassadeur, avec une suite de cent personnes, fit son entrée solennelle dans la capitale, puis au palais, où il remit à l'empereur des lettres du czar Pierre, écrites en russe, en latin et en mongol ; cet ambassadeur se nommait Léon Ismaïlof. On s'entendit assez difficilement sur le cérémonial à suivre ; mais enfin le représentant du czar ne fut point astreint aux prostrations d'usage. — C'est depuis cette époque qu'une mission russe est installée à Péking, dans l'angle extrême nord-est de la ville ; on la nomme le *Pé-kouan*.

La famille impériale tartare a beaucoup de ramifications, et tous ceux qui de près ou de loin lui appartiennent jouissent de titres et de privilèges spéciaux. Aux plus

proches parents on donnait, sous *K'ang-si*, le nom de *Regolo*, et parmi eux, les *Sourniama* se faisaient remarquer par les services rendus à la dynastie. En 1721, deux des fils du vieux prince Sourniama, le prince Paul et le prince Jean, se convertirent ; on verra ce qu'il en advint sous le règne suivant.

Les Jésuites achetaient le droit de sauver les âmes par les plus grands services. Ainsi, le P. *Dominique Parennin*, né en 1665 au Russey, près Pontarlier, et arrivé en 1698 en Chine, ayant fait observer à *K'ang-si* qu'on se trompait sur la position géographique de quelques villes de l'empire, ce prince ordonna de faire des cartes nouvelles de toutes les provinces. Dès le mois de mai suivant, les PP. Régis, Jartoux et Fridelli allèrent lever celles du pays des Mantchous, puis celle du *Pé-tche-li* ; ce travail les occupa pendant l'année 1710. L'année suivante, les PP. Régis, et Cardoso furent chargés de la carte du *Chan-toung*. Plus tard, les PP. Régis, Moyria, de Maillac et Henderer levèrent celles du *Ho-nan*, du *Kiang-nan*, du *Tche-kiang*, du *Fou-kien ;* et après la mort du P. Bonjour, survenue en 1715, le P. Régis fut encore envoyé dans le *Yun-nan*,dont il acheva la carte. Quand elle fut terminée, il se joignit de nouveau au P. Fridelli, avec qui il dressa les cartes des provinces du *Kouei-tcheou* et du *Hou kouang*. Tous ces travaux sont de la plus haute valeur.

L'empereur *K'ang-si*, âgé de 70 ans, semblait devoir encore fournir une longue carrière, quand, au retour d'une chasse, il fut pris de frissons et mourut le 20 décembre 1722. Par son testament il désignait son quatrième fils, *Young-tcheng*, pour lui succéder. Ainsi finit l'empereur *K'ang-si*, dont le règne fut un des plus glorieux de la dynastie actuelle. Il aimait les sciences et avait réuni une fort belle bibliothèque ; c'est à lui que l'on doit le grand dictionnaire appelé « *Kang-si tseu-tien* », rédigé par trente lettrés de 1er ordre, et qui contient environ 40.000 caractères. La préface est de la main même de l'empereur. Cet ouvrage parut pour la première fois en 1716.

K'an-si aimait aussi les arts, et pour cette raison il protégea les missionnaires qui étaient à Péking ; comme nous l'avons vu, cette protection ne suffisait pas toujours pour assurer la paix religieuse dans les provinces. — Malgré les efforts des Jésuites et des autres missionnaires employés par l'empereur, il ne fut point possible de le convertir : on espérait en faire un Constantin, mais il resta jusqu'à son dernier soupir dans les erreurs du paganisme.

V

VERS l'âge de 40 ans, *Young-tcheng* (Concorde perpétuelle) monta sur le trône. C'était un prince sérieux et travailleur, mais qui n'aimait ni les missionnaires ni les chrétiens : aussi une persécution violente ne tarda pas à éclater au début même de son règne.

Le *Tsoung-tou*, ou gouverneur du *Fou-kien*, présenta le 7 septembre 1723 une requête à l'empereur, dans laquelle il rendait compte des raisons importantes qu'il avait eues de proscrire la religion chrétienne dans toute l'étendue de son gouvernement. Il le suppliait ensuite, pour le repos de l'empire et le bien des peuples, d'ordonner que les missionnaires fussent renvoyés des provinces, conduits à la cour ou à Macao, et que leurs temples fussent employés à d'autres usages.

Ce placet fut remis au tribunl des rites, pour déterminer ce qu'il y avait à faire. La sentence de ce tribunal fut de conserver à la cour les Européens qui y étaient, et d'y faire venir ceux des provinces qui pouvaient y être utiles ; mais pour les autres,

de les conduire à Macao, de changer les temples en maisons d'utilité publique, et d'interdire rigoureusement leur religion.

Cette délibération du tribunal des rites fut approuvée par l'empereur, le 11 janvier 1724 ; il ajouta que les vice-rois des provinces désigneraient un mandarin pour conduire les missionnaires à la cour de Macao, afin de les garantir de toute insulte.

K'ang-si avait permis aux missionnaires qui s'engageaient à observer les rites et avaient reçu une patente appelée *piao*, de rester en Chine. Cette fois, ceux-là mêmes ne furent point exemptés. D'un bout de la Chine à l'autre, les églises et oratoires furent convertis en magasins ou en écoles, par ordre impérial (1724). Dans la province de Péking, les églises de *Ouen-ngan-sien*, *Kou-pe-k'eou*, *Suen-hoa-fou* furent changées en greniers publics, et tous les tableaux qui les ornaient furent livrés aux flammes ; l'église de *Pé-t'ang*, confisquée, devint un hôpital pour les pestiférés.



K'ANG-SI.

Les missionnaires s'adressèrent à un frère de l'empereur, qu'ils croyaient leur protecteur, pour obtenir la révocation de l'arrêt ; ce fut inutilement. Ils rédigèrent alors un placet pour l'empereur, qui leur permit de se présenter et leur dit ces dures paroles : « Si j'envoyais des troupes de bonzes ou de lamas dans votre pays pour y prêcher leurs lois, comment les recevriez-vous ? Vous voulez que tous les Chinois se fassent chrétiens, votre loi le demande, je le sais bien, mais en ce cas que deviendrions-nous ? les sujets de vos rois ! Les chrétiens que vous faites ne reconnaissent que vous ; dans un temps de trouble, ils n'écouteraient point d'autre voix que la vôtre. Je vous permets de demeurer ici à Canton tant que vous ne donnerez aucun sujet de plainte ; car s'il y en a dans la suite, je ne vous laisserai ni ici, ni à Canton : je ne veux point de vous dans les provinces. Il ne manquera rien à la Chine quand vous n'y serez plus. »

Le P. Parennin rapporte que les missionnaires furent longtemps sans oser sortir, excepté pour aller au palais ; et que les Jésuites chinois *Lo* et *Tchen* administraient seuls les sacrements aux moribonds.

C'est à cette époque que toute la famille princière des *Sourmia* (ou mieux *Sourniama*) fut exilée. La plupart de ses membres étaient redevables de leur conversion au P. Joseph Suarez, Jésuite portugais, qui leur avait conféré le baptême et qui dirigeait leur conscience.

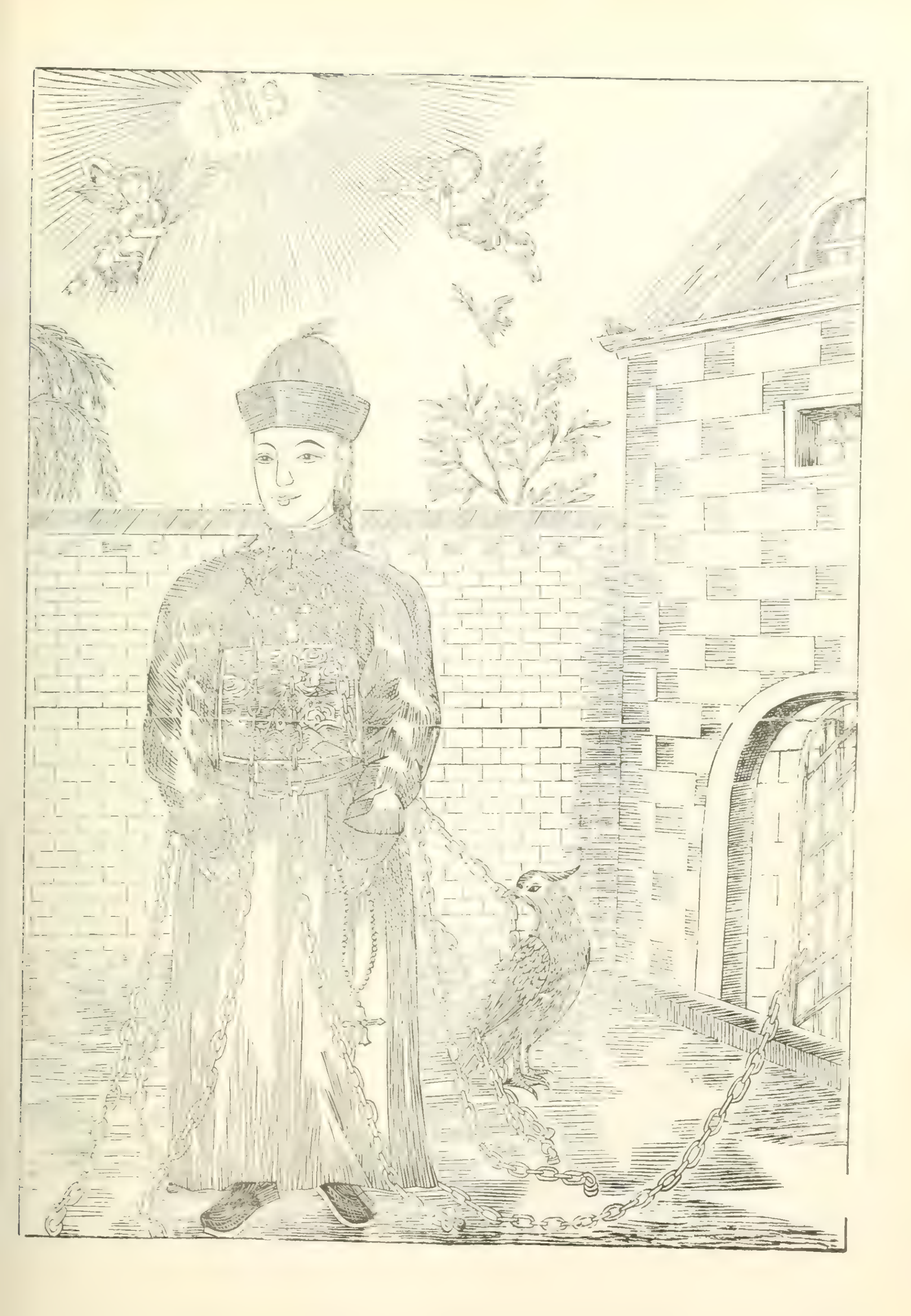
Quelques jours après l'audience accordée par l'empereur aux missionnaires, le chef de la famille Sourniama, qui n'était pas converti, reçut l'ordre de se rendre au palais. Dès qu'il parut dans le vestibule, le président du tribunal des princes fit mettre à genoux ce vieillard de soixante-dix-sept ans et lui lut, par ordre de l'empereur, une longue liste de fautes commises par lui et par ses ancêtres. Pour le punir on lui annonça qu'on le destituait de sa dignité, qu'on le privait de ses appointements, et qu'on le condamnait à partir dans dix jours avec toute sa famille, ses femmes, ses enfants et ses petits-fils, pour *You-ouée*, en tartare *Fourdane*, ville de 50.000 habitants, ayant 40.000 hommes de garnison, et située à quatre-vingt-dix lieues à l'ouest de Péking, au-delà de la Grande Muraille.

Le Prince Joseph, 12e fils de Sourniama, parent de l'empereur *Young-tcheng*.
Par ordre impérial, trois fois exilé en haine de la foi chrétienne, chargé de 9 chaînes, affaibli par la faim, l'emprisonnement et les privations, il mourut à Péking le 14 août 1727 à l'âge de 33 ans. Son cadavre fut brûlé, ses os, brisés à coups de marteau, furent enfouis dans un marais.
(*Voir ci-contre la gravure tirée du livre* NEUEN WELL BOTT, T. III.)

Aussitôt que le vieux Sourniama fut de retour chez lui, espérant regagner la faveur impériale, il envoya chercher ses fils et ses officiers, fit apporter des chaînes, et, d'un signe de la main, il ordonna d'en charger le prince Jean et le prince Paul. Sourniama retourna ensuite au palais pour y rendre compte de ce qu'il venait de faire. Le président du tribunal des princes refusa d'avertir l'empereur et dit : « Tout est fini ; vous êtes instruit de la sentence qui a été portée ; il ne vous reste plus d'autre parti à prendre que celui d'obéir... » Le malheureux prince partit pour se rendre au lieu de son exil, avec ses enfants, ses petits-fils, ses arrière-petits-fils, au nombre de trente-sept ; les princesses, qui égalaient à peu près ce même nombre, et plus de 300 serviteurs. On ne leur permit pas de séjourner à Fourdane, mais on les relégua en plein désert, sur une petite colline où se trouvaient de misérables cabanes. Cet endroit s'appelait *Sin-pou-tse*. Toute communication avec l'extérieur leur fut interdite. Le vieux Sourniama ne survécut pas longtemps à sa disgrâce ; accablé d'années, d'ennuis et de misère, il mourut le 2 janvier 1725, en protestant de son innocence.

La mort de Sourniama n'apaisa pas la haine que *Young-tcheng* avait conçue contre toute la famille de ce malheureux Tartare. Des mandarins, envoyés exprès de la cour, firent venir les princes à Fourdane ; et, les ayant fait mettre à genoux, ils leur signifièrent un ordre de l'empereur, qui les dépouillait du rang et des prérogatives de princes du sang : on leur ôta la ceinture jaune et on les renvoya ensuite à *Sin-pou-tse*, où ils furent confondus avec le simple peuple.

Cette haine féroce de l'empereur contre la famille Sourniama venait sans doute des accusations portées contre elle. L'histoire rapporte que peu de temps après la mort de *K'ang-si*, on découvrit une conspiration ayant pour but de détrôner *Young-tcheng* pour proclamer un de ses frères. On prétendit que la famille Sourniama était entrée


IHS

dans le complot ; le prince aspirant, disait-on, au trône, fut envoyé à *Si-ning* sur la frontière du Koukounoor. Le douzième fils de Sourniama, nommé Joseph, et son frère Louis, furent exilés au même lieu avec le P. Morao, supérieur des Jésuites.

Le tribunal des crimes reprit ensuite toute cette affaire, et décréta que « les ossements du vieux Sourniama seraient déterrés, réduits en cendres et jetés au vent ; que tous ses fils et petits-fils au-dessus de 15 ans seraient mis à mort, et les plus jeunes dispersés dans les provinces ; enfin, que le P. Morao, également condamné, serait exécuté en automne. » L'empereur modifia cette sentence et ordonna que huit princes seraient bannis, mais que, le 2 janvier, Louis et Joseph, chargés de chaînes, seraient amenés à Péking et enfermés pour la vie dans une prison ; il maintenait la sentence de mort contre le missionnaire.



LE PRINCE LOUIS (LISSIHIN).

La cour de Lisbonne, informée de l'affreuse position du P. Morao et des terribles conséquences qui pourraient en rejaillir sur les missions, fit partir immédiatement comme ambassadeur *Dom Métello Souza y Menesez*, pour essayer de le sauver. L'empereur, averti par un courrier rapide, envoya aussitôt l'ordre d'étrangler le P. Morao, ce qui fut exécuté. Dom Métello fut traité avec magnificence à Péking dans la résidence impériale de *Yuen-ming-yuen*, et s'en retourna sans avoir pu atteindre le but de sa mission.

Le prince Louis mourut après un long emprisonnement; quant au prince Joseph, il resta dans un étroit cachot de 9 pieds de long sur 6 de large pendant trois années, et fut trouvé mort d'un flux de sang, le matin de l'Assomption 1727. Son corps, mis dans un pauvre cercueil deux jours après, fut conduit en dehors de la porte Occidentale, jusqu'à un endroit appelé *Sse-li-yuen*, « où le chemin de l'est à l'ouest est coupé par un autre aussi grand qui va du nord au sud ; » le cercueil et le corps furent brûlés, les os écrasés par les roues des voitures que l'on fit passer par-dessus, et les chaînes furent reportées au tribunal des crimes.

Au moment où l'empereur traitait avec tant de rigueur les chrétiens et les missionnaires,le pape Benoit XIII envoyait en Chine deux religieux,avec un Bref apostolique, pour féliciter *Young-tcheng* de son avènement à l'empire et le prier de prendre sous sa protection la religion chrétienne. Les ambassadeurs du Saint-Siège arrivèrent à Péking dans le mois d'octobre 1525, et l'empereur leur fit donner une audience solennelle où il invita, au grand étonnement de la cour, tous les missionnaires de la capitale.

Après l'interminable cérémonie des génuflexions et des prostrations au pied du trône, l'empereur fit présenter du thé aux missionnaires et leur dit : « Toutes les religions portent au bien et visent au même but ; mais aucune ne peut être comparée à celle des lettrés de la Chine. » Il les renvoya ensuite, après leur avoir fait distribuer à chacun d'eux un melon de Hami, fruit précieux et très rare pour la saison.

Voici la réponse de *Young-tcheng* au Bref du Pape : « En lisant la lettre de Votre Majesté, et à la vue des beaux présents que vous m'avez envoyés, je me suis convaincu de la sincérité de vos sentiments. Ainsi je reçois avec joie la lettre obligeante dans laquelle, en me rappelant le souvenir des bienfaits que mon père a versés sur le christianisme, vous me souhaitez une longue prospérité et me promettez vos prières...

» J'envoie cette lettre avec soixante pièces de soie brochées d'or, et quarante autres plus communes. »

En 1728, fut signé le traité de Kiachta qui rétablissait le commerce de la Russie avec la Chine, et consacrait l'existence des établissements russes à Péking.

En 1730, un violent tremblement de terre bouleversa la capitale ; le 30 septembre eurent lieu les premières secousses ; plus de 100.000 habitants furent écrasés sous les ruines des édifices ; les palais des princes, les pagodes et les deux églises catholiques furent renversés ou sérieusement endommagés. L'empereur vint en aide aux habitants, réduits à la plus affreuse misère ; il leur fit distribuer plus de quinze millions de francs. Il donna aux missionnaires 1.000 taëls, soit environ 7.000 francs pour réparer leurs églises et résidences.

Cette générosité n'attestait nullement un changement dans les idées de *Young-tcheng* au sujet de la religion ; la persécution continua plus implacable que jamais, et le 20 août 1732, tous les missionnaires réunis à Canton furent chassés de Chine. Trente-cinq s'embarquèrent et arrivèrent à la colonie portugaise de Macao trois jours après.

Pendant ce temps, les missionnaires qui avaient pu se cacher administraient les sacrements aux fidèles ; mais ils étaient en très petit nombre, et les chrétiens sans cesse poursuivis, frappés, mis à mort. Les missionnaires de Péking, Jésuites ou Lazaristes, restaient pour ainsi dire enfermés dans leur résidence ; seul, peut-être, M. Pedrini, que l'empereur avait eu pour précepteur et qu'il aimait, pouvait encore être admis près de lui ; il rendit dans cette occurrence bien des services ignorés de ses confrères. Enfin, *Young-tcheng* mourut le 7 octobre 1735, âgé de 58 ans, dans son palais du *Yuen-ming-yuen*, près de Péking. — De tous les travaux des premiers et célèbres Pères Jésuites il ne restait rien, tout était anéanti !

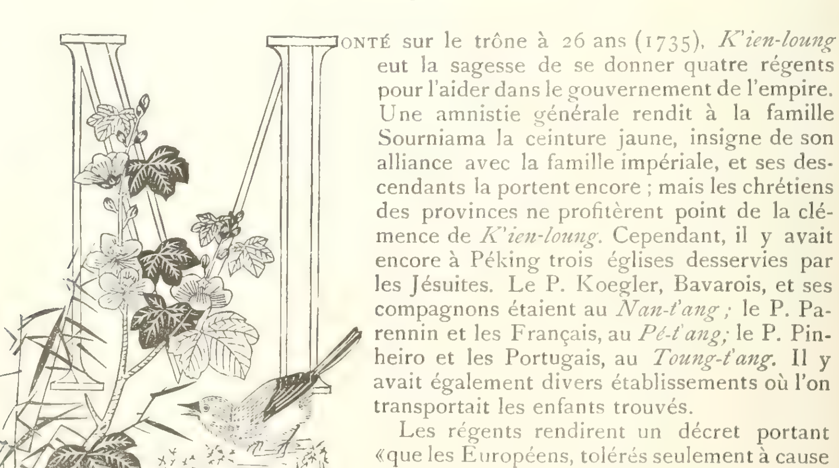




CHAPITRE IX

I. K'IEN-LOUNG. LE P. PARENNIN. GUERRE DES ÉLEUTES. LE P. GAUBIL. LE P. BENOIST. LE F. CASTIGLIONE. LE F. ATTIRET. — II. PERSÉCUTION. GUERRE DES MIAO-TSE. LE GÉNÉRAL TCHAO-HOEI. SUPPRESSION DES JÉSUITES. INCENDIE DU NAN-T'ANG. — III. LA CONGRÉGATION DE LA MISSION, DITE DES LAZARISTES. DÉCRETS. Mgr DE GOUVÉA. MM. RAUX ET GHISLAIN. LE F. PARIS. ABDICATION DE K'IEN-LOUNG.

I



MONTÉ sur le trône à 26 ans (1735), *K'ien-loung* eut la sagesse de se donner quatre régents pour l'aider dans le gouvernement de l'empire. Une amnistie générale rendit à la famille Sourniama la ceinture jaune, insigne de son alliance avec la famille impériale, et ses descendants la portent encore ; mais les chrétiens des provinces ne profitèrent point de la clémence de *K'ien-loung*. Cependant, il y avait encore à Péking trois églises desservies par les Jésuites. Le P. Koegler, Bavarois, et ses compagnons étaient au *Nan-t'ang ;* le P. Parennin et les Français, au *Pé-t'ang;* le P. Pinheiro et les Portugais, au *Toung-t'ang.* Il y avait également divers établissements où l'on transportait les enfants trouvés.

Les régents rendirent un décret portant «que les Européens, tolérés seulement à cause des services qu'ils pouvaient rendre, ne pourraient plus chercher à convertir ni les Chinois, ni les Tartares. » Des mandats d'arrestation furent lancés contre les chrétiens de Péking même, que l'on incarcéra en très grand nombre. Dans ce temps-là, un Frère jésuite italien ornait de peintures le palais impérial ; il se nommait *Castiglione*, et était né en 1698 ; *K'ien-loung* l'avait pris en affection. Doué d'un remarquable talent, on l'obligeait à renoncer aux règles de son art pour suivre les goûts de la cour ; outre les portraits, il peignait des aquarelles qui sont encore fort estimées, et c'est à prix d'or que l'on vend les éventails ou les pendentifs signés *Lang che-ning* (nom chinois de Castiglione). Les Jésuites, voulant

profiter de la faveur relative dont jouissait ce Frère, le chargèrent de présenter un Mémoire à l'empereur, qui le reçut et en prit lecture. Cette démarche, quoique sans succès, ne fut pas inutile ; on vit que les missionnaires avaient encore un certain crédit à la cour, puisque l'on recevait leurs pétitions ; mais peu de temps après, une accusation lancée contre un chrétien qui baptisait des enfants païens fit redoubler la persécution, et un édit terrible parut contre le christianisme. Le lendemain, 14 décembre 1737, le Frère Castiglione, en pleurant, supplia à genoux l'empereur d'en suspendre l'exécution. *K'ien-loung* fut touché, et donna l'ordre impérial suivant : « Le tribunal des crimes a pris et puni *Léou-eul* (le chrétien accusé) pour avoir transgressé les lois de la Chine... cela n'a nul rapport avec la religion chrétienne, ni avec les Européens...» Cette pièce atténua un peu l'effet de l'édit proscrivant le christianisme, et quelques missionnaires en profitèrent pour rentrer furtivement en Chine, sous des déguisements ; plus de quarante s'échappèrent ainsi de Macao. Quelques paroles bien simples du Frère Castiglione avaient plus fait que tous les Mémoires et que toutes les pétitions.



L'EMPEREUR K'IEN-LOUNG.

Le 17 octobre 1741, mourut à Péking le P. Parennin. Il était âgé de 77 ans et avait quitté la France en 1698. Pendant plus de vingt ans, il avait suivi l'empereur *K'ang-si* dans tous ses voyages et dans ses chasses, ne pouvant guère, que sur la route et en passant, s'occuper des chrétientés. Ce Père était peu versé dans les sciences exactes, mais il avait fort bien appris le chinois et le tartare qu'il parlait avec la plus grande facilité. Comme les rapports avec les Russes se faisaient en latin, un collège de jeunes Tartares avait été établi à Péking pour y enseigner cette langue, et c'est le P. Parennin qui en fut le directeur. L'empereur voulut faire les frais de ses funérailles, et il s'en acquitta d'une manière digne d'un grand monarque. Le frère de *K'ien-loung* et dix autres princes y concoururent aussi : ils envoyèrent chacun plusieurs de leurs officiers, pour accompagner le convoi jusqu'à la sépulture des Jésuites français donnée par l'empereur, et qui est située à une lieue de Péking, vers l'ouest.

En 1753, les princes descendus de ce Kaldan qui, plusieurs fois du temps de *K'ang-si*, avait troublé la tranquillité de l'empire, après s'être fait les uns aux autres une guerre continuelle, commencèrent à se rendre redoutables à leurs voisins. Beaucoup d'Eleutes vinrent implorer le secours de l'empereur. Ce prince prit parti dans la querelle qu'un des chefs éleutes, nommé *Amour-sanan*, avait avec *Dawadji*, autre chef de la même famille. Les troupes impériales mirent Amour-sanan sur le trône ; mais l'empereur fit grâce de la vie à Dawadji, son prisonnier ; peut-être moins par clémence que par politique, et pour pouvoir, au besoin, l'opposer à son rival. Ce dernier, devinant les motifs de la conduite de *K'ien-loung*, et mécontent du peu d'autorité que les lieutenants de l'empereur lui laissaient en Tartarie, excita ces peuples contre l'autorité chinoise et leva, en 1755, l'étendard de la révolte.



LE P. PARENNIN.

Tous les grands étaient d'avis d'abandonner les Tartares à leurs dissensions, et de ne point entreprendre une guerre lointaine et hasardeuse : *K'ien-loung* pensa différemment. Ses généraux eurent ordre de pénétrer jusqu'au fond des pays habités par les Éleutes ou leurs partisans ; mais, trompés et trahis par les Tartares, qui formaient une partie de leurs troupes, ils ne purent s'emparer d'Amour-sanan, et furent plusieurs fois vaincus.

K'ien-loung, voyant ses armées presque détruites, hésita à continuer la guerre ; mais *Tchao-hoèi* et *Fou-te*, deux excellents officiers généraux, l'un Chinois et l'autre Mantchou, firent changer la face des affaires. Les Éleutes plièrent devant eux, tout leur pays fut occupé. Amour-sanan, fugitif, se retira d'abord chez les Kasaks, ensuite dans la Sibérie, où il mourut bientôt après de la petite vérole.

Les armées chinoises parcoururent alors la Tartarie, en rassemblant tout ce qui restait des tribus éleutes ; les hommes du commun furent transportés dans des contrées lointaines, et les chefs envoyés pour la plupart à Péking, où l'empereur les jugea lui-même et les condamna au supplice des rebelles. Le pays fut administré sous sa protection par des gouverneurs qu'il institua, et dont il rendit la charge héréditaire, à la condition qu'ils tiendraient de lui leur autorité.

Les vastes contrées habitées par les Éleutes ne furent pas les seules qui se soumirent à *K'ien-loung*. Toutes les villes des Turcs de Kachgar, d'Aksou, de Yerkiyang, et jusqu'aux Kasaks, précédemment vassaux des Éleutes, passèrent sous la domination chinoise. Le sultan de Badackchan, chez qui s'étaient réfugiés les princes de Kachgar et de Yerkiyang, fut contraint de les livrer. Ainsi la puissance chinoise s'exerça encore une fois sur toute la Tartarie, jusqu'aux confins de la Perse. *K'ien-loung*, se voyant seul maître des régions centrales de l'Asie, voulut se conformer aux rites que les anciens empereurs pratiquaient à la fin d'une guerre glorieusement terminée. Il se rendit à dix lieues de Péking, sur la route par laquelle devait revenir *Tchao-hoèi*, descendit de cheval, salua le vainqueur, lui présenta une tasse de thé, fit avec lui des sacrifices et toutes les cérémonies prescrites, puis revint à Péking précédé du général, couvert de son armure et suivi de trente prisonniers turcs enchaînés. Ce triomphe eut lieu au mois d'avril 1760.


AMOUR-SANAN.

Un des Jésuites les plus remarquables de Péking sous le règne de *K'ien-loung*, fut le P. *Antoine Gaubil*, né le 4 juillet 1689 à Gaillac, ville du Haut-Languedoc, et admis dans la Compagnie de Jésus à Toulouse, vers l'âge de quinze ans. Parti de France en 1721, il arrivait à Péking en 1723. Le P. Gaubil se mit dès lors à étudier les langues chinoise et mantchoue, dans lesquelles il fit de tels progrès, qu'il fut bientôt nommé interprète des Européens résidant à la cour. Il remplaça, de plus, le P. Parennin, en qualité de premier professeur du collège impérial, et fut comme lui interprète pour le latin et le tartare, charge que les relations établies entre la Russie et la Chine rendaient très importante. Un visage toujours serein, des mœurs extrêmement douces, une conversation agréable, des manières aisées : tout cela prévenait en faveur du P. Gaubil, et l'amitié ne tardait pas à se joindre à l'estime. Il mourut en 1759 et fut enterré au cimetière français.

Un autre Jésuite, le P. *Michel Benoist*, ne se recommanda pas moins par son caractère et par ses talents. Il naquit à Autun le 8 octobre 1715, fit son cours de théologie à Paris, au séminaire de Saint-Sulpice, puis entra au noviciat de Nancy, le 18 mars 1737. Enfin il partit pour la Chine, et arriva heureusement à Macao en 1744. L'empereur l'appela dans la capitale comme mathématicien. En moins d'un an, il fut en état d'entendre les livres usuels et de faire toutes les fonctions de missionnaire.

K'ien-loung, ayant vu en 1747 la peinture d'un jet d'eau, demanda s'il y avait à la cour quelque Européen en état d'en faire exécuter une semblable. Le P. Benoist fut désigné. Il se dévoua à cet ouvrage, et fut présenté à sa Majesté pour faire exécuter des *choui-fa* ou jets d'eau. L'empereur, satisfait, lui parla avec bonté, et donna des ordres pour qu'on lui obéît en tout. Le P. Benoist, astronome, fut donc transformé en fontainier. Les jardins du palais d'été lui furent ouverts à toute heure, et il fut

libre d'y aller quand il voudrait. « Les jours de fête étaient les seuls où il pût respirer ; quelque temps qu'il fît, il venait la veille à Péking, éloigné de deux grandes lieues, et après avoir passé la soirée et la matinée à confesser et à prêcher, il s'en retournait le soir, à moins qu'on ne l'eût invité pour le lundi à quelques assemblées de néophytes ; car il mettait les fonctions de missionnaire au-dessus de tout, et ne voulait jamais s'en décharger sur d'autres.

» La machine hydraulique et le premier jet d'eau furent terminés en automne ; l'empereur fut ravi, et, ce premier *choui-fa* fini, il fallut en commencer d'autres, d'abord dans les environs de la maison européenne, puis dans les jardins intérieurs de la ville et du *Yuen-ming-yuen*, qui est, pour ainsi dire, le Versailles de la Chine... »



COMBAT D'ÉLEUTES

Une carte générale de l'empire chinois et des pays limitrophes venait d'être dressée ; *K'ien-loung* voulut qu'elle fût gravée sur des planches de cuivre sous la direction du P. Benoist. On grava donc cent quatre planches, et on imprima cent exemplaires pour lesquels il fallut dix mille quatre cents feuilles. Le P. Benoist dut ensuite s'occuper d'un autre tirage d'une exécution plus difficile encore. Seize magnifiques dessins des batailles de *K'ien-loung* avaient été envoyés en France, où ils furent gravés aux frais de Louis XV, sous la direction de Cochin. Ces planches, accompagnées de leurs dessins originaux et de deux cents exemplaires, revinrent d'Europe en deux fois. Les sept premières étant arrivées à Péking au mois de décembre 1772, l'empereur voulut que le P. Benoist en tirât de nouveaux exemplaires. Ce premier essai de l'impression en taille-douce en Chine fut le dernier des travaux du P. Michel Benoist, qu'un coup de sang, qui ne lui laissa que le temps de recevoir avec édification les sacrements, enleva à Péking le 23 octobre 1774. *K'ien-loung* donna cent onces d'argent pour ses funérailles.

Le Frère Castiglione appartenant à la mission portugaise, le *Pé-t'ang* voulut avoir aussi un artiste, et le Frère *Attiret* fut demandé. Il était Français, fils de peintre, et né à Dôle le 31 juillet 1702. Admis dans la Compagnie de Jésus après deux années de noviciat, il fut envoyé à Péking, où il arriva en 1738. Quoique fort habile en son

art, il dut y renoncer et ne peindre qu'à l'aquarelle, ce qui lui coûta beaucoup. L'empereur ne voulait pas d'autre peinture. « Elle est plus gracieuse, disait-il, et elle frappe agréablement la vue, par quelque côté qu'on la regarde ; ainsi, il faut que le nouveau venu peigne de la même manière que font les autres : pour ce qui est des portraits, il pourra les faire à l'huile. Qu'on ait soin de l'instruire. » Le F. Attiret supporta même qu'on lui donnât des maîtres chinois pour lui apprendre à peindre ; il se soumit à tout pour la gloire de Dieu. On voulut le nommer mandarin, mais toujours il refusa, au grand étonnement de l'empereur.

Le travail qu'il faisait au palais était fort pénible. Une espèce de salle isolée au rez-de-chaussée, comme sont tous les appartements chinois, entre cour et jardin, exposée à toutes les incommodités des différentes saisons, était le lieu destiné pour lui servir d'atelier. Là, n'ayant d'autre feu en hiver que celui d'un petit réchaud sur lequel il mettait ses godets pour empêcher les couleurs de geler, il souffrait cruellement du froid toujours si vif à Péking. Par contre, en été, les rayons du soleil brûlant changeaient sa pauvre chambre en une véritable fournaise. Une des lettres du Frère Attiret nous montre bien le servage auquel étaient réduits tous les missionnaires, esclaves des moindres désirs de la cour.

« J'ai été reçu par l'empereur de la Chine, aussi bien qu'un étranger puisse l'être d'un prince qui se croit le seul souverain du monde, qui est élevé à n'être sensible à rien ; qui croit un homme, surtout un étranger, trop heureux d'être à son service et de travailler pour lui... Ce n'est pas assurément cet honneur qui m'a amené en Chine, ni qui m'y retient. Être à la chaîne d'un soleil à l'autre, avoir à peine les dimanches et les fêtes pour prier DIEU, ne peindre presque rien à son goût et à son génie, avoir mille autres embarras qu'il serait trop long de vous expliquer : tout cela me ferait bien vite reprendre le chemin de l'Europe, si je ne croyais mon pinceau utile pour le bien de la religion et pour rendre l'empereur favorable aux missionnaires qui la prêchent, et si je ne voyais le paradis au bout de mes peines et de mes travaux. C'est là l'unique attrait qui me retient ici, aussi bien que tous les autres Européens qui sont au service de l'empereur. »

COMBAT D'ÉLEUTES.

Le Frère Attiret mourut à Péking, le 8 décembre 1768, âgé de 66 ans, dans les sentiments d'une vive piété. Le Frère Castiglione, que *K'ien-loung* avait honoré des plus riches cadeaux pour célébrer sa 70e année, mourut peu après. L'un et l'autre furent enterrés aux frais de l'empereur.

Depuis que les missionnaires étaient établis en Chine, aucun empereur n'avait autant profité de leurs services que *K'ien-loung ;* cependant, aucun ne les maltraita davantage, et ne porta de plus foudroyants arrêts contre le christianisme.


MIAO-TSE

II

En 1746, la persécution, qui n'avait jamais cessé, sembla redoubler de violence, surtout dans les missions du sud. Le P. *Pierre Sanz*, Dominicain, né en 1680, à Aseo, en Catologne, et arrivé en Chine en 1715, avait été nommé évêque de Mauricastre et vicaire apostolique du *Fou-kien*. Il fut arrêté et chargé de chaînes à l'âge de 66 ans, se livrant lui-même pour sauver son troupeau. Ses compagnons, les PP. *Alcober*, *Royo*, *Diaz* et *Serrano*, tous Dominicains, imitèrent son exemple. Le 1er novembre 1746, ils furent condamnés à mort, et le 21 avril 1747, l'empereur ratifia la sentence ; le prélat fut exécuté le 26 mai suivant ; avant de mourir, il s'écria : « Je vais devenir dans le Ciel le protecteur de cet empire. » Le 28 octobre 1748, après une longue attente, les autres missionnaires dominicains, avec un nombre considérable de leurs chrétiens, furent aussi exécutés. En 1893, ils ont été déclarés bienheureux.

Les PP. *Athemis* et *Henriquez*, Jésuites, furent arrêtés, emprisonnés, condamnés à d'affreux supplices et étranglés dans leur prison, le 12 septembre 1748, avec plusieurs néophytes. Dans cette horrible persécution, le nombre des martyrs fut grand, mais bien grand aussi le nombre de ceux qui succombèrent aux tortures et apostasièrent.

En 1775, eut lieu un événement que les Chinois regardent comme très glorieux, et que *K'ien-loung* a célébré comme faisant honneur à son règne. Nous voulons parler de l'expédition contre les *Miao-tse*, petit peuple de race thibétaine, qui était

resté enfermé dans les montagnes du *Sse-tch'ouan* et avait conservé son indépendance. Cette guerre fut plutôt une véritable extermination. Le général *Akoui*, après avoir fait entrer son artillerie dans les gorges où vivaient ces montagnards, les poursuivit de retraite en retraite sur les rochers les plus escarpés et au travers des précipices les plus dangereux. La capitale fut prise, malgré une belle défense ; le dernier fort tomba entre les mains du général Akoui, et les prisonniers furent conduits à Péking, où l'empereur souilla l'éclat de cette petite mais pénible victoire en faisant mourir, non seulement les chefs, mais beaucoup de *Miao-tse* d'un moindre rang, dont les têtes furent exposées dans des cages.

« En 1780, dit Abel de Rémusat, l'empereur fit venir à *Jehol*, en Tartarie, le second des lamas du Thibet ; et ce voyage, dont les motifs ne furent jamais bien connus, donna d'autant plus à penser que le lama, s'étant rendu à Péking, y mourut subitement des suites de la petite vérole, à ce qu'on prétendit. Quelques personnes ont soupçonné la politique de *K'ien loung* d'avoir été la cause de cette mort d'un des principaux personnages d'entre les Bouddhistes. Quoi qu'il en soit, *K'ien-loung*, qui se servait adroitement des lamas pour tenir en respect ses peuples de Tartarie, et qui, dans cette vue, avait rendu de grands honneurs au lama pendant sa vie, lui en rendit de plus grands encore après sa mort, ce qui toutefois ne diminua rien des soupçons qu'on avait conçus. »

MIAO-TSE.

La nouvelle de la suppression de la Compagnie de Jésus par le Bref de Clément XIV « *Dominus ac Redemptor* » (1754), fut connue en Chine l'année suivante. Plusieurs missionnaires jésuites en moururent de douleur ; les lettres de ceux qui eurent la courageuse résignation de leur malheur, surtout celles du P. Bourgeois, supérieur des Jésuites de Péking, exprimèrent d'une manière touchante leur soumission à la décision du Souverain-Pontife.

En 1775, une nouvelle épreuve s'ajouta à celle qui venait de frapper les Pères. L'église de l'Immaculée-Conception, dite du *Nan-t'ang*, fut détruite par l'incendie. Le 13 février, on célébrait avec solennité la fête de sainte Catherine de Ricci, grand'tante du général des Jésuites, quand il sortit de dessous l'autel une odeur si

forte, que le célébrant eut bien de la peine à terminer l'office. On chercha de tous côtés, sans rien découvrir. Les fidèles et les missionnaires avaient quitté l'église depuis peu d'instants, lorsque les cris : Au feu ! Au feu ! retentirent de toutes parts, et aussitôt on vit de longs tourbillons de flammes et de fumée qui s'élançaient de toutes les fenêtres. L'incendie s'était propagé avec la rapidité de la foudre ; en moins d'une heure, le vaste bâtiment fut consumé.

Dès le lendemain de l'incendie, l'empereur *K'ien-loung*, sensible au malheur qui venait de frapper les missionnaires, donna ordre au tribunal des ministres de s'informer de ce que son aïeul, *K'ang-si*, avait fait lors de la construction de cette église. On trouva qu'il y avait contribué pour la somme de 10.000 taëls. En Chine, les anciens usages font loi ; *K'ien-loung* en donna autant pour la reconstruction de l'édifice, et promit d'écrire lui-même de nouvelles inscriptions pour remplacer celles de *K'ang-si*, qui avaient été brûlées. Cette nouvelle se répandit aussitôt partout ; on vint féliciter les Pères du *Nan-t'ang* pour ce témoignage extraordinaire de la faveur impériale. Les travaux avancèrent avec activité, et les Jésuites dépensèrent toutes les ressources dont ils pouvaient disposer.

K'ien-loung témoignait encore quelque bienveillance aux missionnaires employés à la cour, et, pour le bien de la religion, ils continuèrent leurs travaux scientifiques ; mais la mort venait éclaircir peu à peu leurs rangs, et ils n'étaient pas remplacés. Ceux qui survivaient étaient plongés dans un profond abattement ; ils ne voyaient que des ruines dans le présent, et pour l'avenir un désastre total. En 1780, l'un d'eux, le P. Dollières, écrivait en Europe : « Nous avons grand besoin que DIEU nous regarde en pitié, et nous envoie des successeurs. Il est impossible que la mission se soutienne longtemps dans l'état où nos désastres l'ont réduite... Il faut recourir à quelques communautés où il règne beaucoup de piété, un grand zèle pour le salut des âmes, quelque goût pour les sciences, mais surtout beaucoup de douceur, de modération, de patience, d'abnégation et de charité. » — Le P. Dollières expirait de chagrin deux mois après avoir écrit ces paroles.

III

Le roi de France, Louis XVI, se préoccupait de subvenir aux besoins de la mission de Péking. Après s'être adressé à divers Instituts, qui ne purent accepter, Sa Majesté la proposa à la Société des Missions-Étrangères (1776). Ce projet, approuvé par le Souverain-Pontife, rencontra de la part de cette respectable Société un refus absolu et irrévocable. M. *Jacquier*, supérieur général de la Congrégation de la Mission, dite des Lazaristes, refusa de même jusqu'à trois fois ; c'est qu'en effet, s'il est fâcheux d'avoir à céder sa place, il est aussi fort désagréable de se mettre à celle des autres. Des instances multipliées, enfin un ordre du roi, arrachèrent un consentement que M. Jacquier qualifia toujours de *consentement forcé*.

Par le décret suivant daté du 7 décembre 1783, la Congrégation de la Propagande mettait les Lazaristes en possession des missions, résidences, églises de Péking et des biens-fonds qui y avaient été annexés.

« Le roi très chrétien de France, Louis XVI, ayant, selon sa piété et son zèle pour la foi catholique, fait exposer à notre Saint-Père le pape Pie VI qu'il désirait que les prêtres de la Mission soient subrogés pour les missions de l'empire de la Chine aux Pères français de la Société éteinte des Jésuites, qui les administraient précédemment, Sa Sainteté, après avoir pris l'avis de quelques éminents cardinaux

de la Sacrée Congrégation de la Propagande, louant hautement la foi et la religion du même roi très chrétien, et voulant seconder ses pieux désirs, a subrogé et député les susdits prêtres de la Congrégation de la Mission, sous la désignation du supérieur général et l'approbation de la même Sacrée Congrégation, à la place des susdits Pères de la Société éteinte des Jésuites, dans les missions de la Chine qu'administraient ces mêmes Pères de la nation française, avec tous les pouvoirs, droits et privilèges qui doivent être donnés à chacun d'eux respectivement, lesquels la Sacrée Congrégation a coutume d'accorder aux missionnaires, sous la dépendance des évêques, ou des vicaires apostoliques là où il n'y a pas d'évêques, sauf pourtant les privilèges et exemptions accordés aux susdits prêtres et à la Congrégation de la Mission par le Siège apostolique, suivant les mode, forme et teneur qui seront prescrits à l'avenir par Sa Sainteté, de concert avec le roi très chrétien, soit pour la désignation des lieux où ces mêmes prêtres de la Congrégation de la Mission devront être envoyés, soit pour les biens et revenus à eux déjà assignés ou devant être assignés à l'avenir par la pieuse libéralité des fidèles chinois, soit pour les charges à acquitter par eux en conséquence des fondations pieuses, et enfin pour les règles à observer dans l'exercice de leurs missions. Pour tout ce qui se rattache, soit aux biens, soit aux revenus, que tiennent ou que tiendront ces missions de la munificence des rois très chrétiens ou de la libéralité des sujets français, le roi très chrétien, en s'inspirant de son zèle et de sa sollicitude pour la foi catholique, en disposera seul pour l'avantage et l'utilité de ces mêmes missions.



M. RAUX, LAZARISTE.

» Donné à Rome, dans le palais de la Sacrée Congrégation, le 7 décembre 1783.

» Cardinal ANTONELLI, *préfet.*

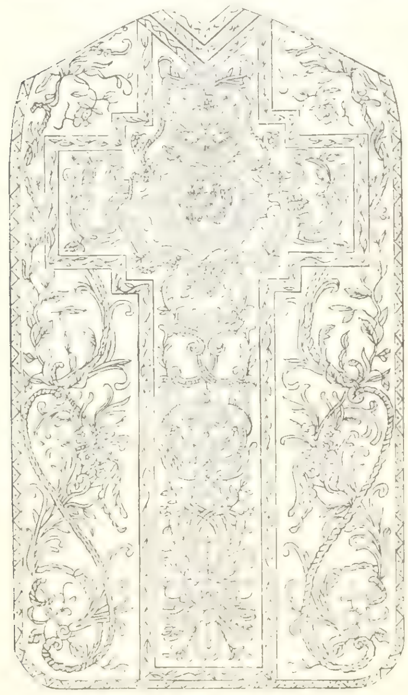
» Étienne BORGIA, *secrétaire.* »

Quelques semaines plus tard, Louis XVI donnait, à son tour, les lettres patentes en vertu desquelles le Parlement de Paris devait enregistrer le décret de la Congrégation :

« Louis, par la grâce de Dieu, roi de France et de Navarre,

» A tous ceux qui ces présentes verront, salut.

» Nous étant fait représenter le décret de la Propagande du 7 décembre dernier, par lequel les prêtres de la Congrégation de la Mission sont subrogés à la Société éteinte des Jésuites pour la desserte des missions françaises de la Chine qui avaient été confiées à ladite Société, nous avons, de l'avis de notre conseil, de notre certaine science, pleine puissance et autorité royale, ordonné et ordonnons par ces présentes, signées de notre main, que ledit décret de la Propagande du 7 décembre 1783, ci-attaché sous le contre-scel de notre chancellerie, sera exécuté suivant sa forme et teneur, en tout ce qui ne sera pas contraire aux libertés de l'Église gallicane.



CHASUBLE DONNÉE PAR LOUIS XVI (PÉ-T'ANG).

» Si donnons en mandement à nos amés et féaux conseillers, les gens tenant notre Cour de Parlement à Paris, que ces présentes ensemble ledit décret ils aient à faire enregistrer pour avoir leur pleine et entière exécution sous la réserve portée en ces présentes. Car tel est notre plaisir, en témoin de quoi nous avons fait mettre notre scel à ces dites présentes.

» Donné à Versailles, le 25e jour du mois de janvier de l'an de grâce 1784, et de notre règne le dixième.

» Louis.

» Par le roi, le ministre,

» Maréchal de Castriel. »

La substitution des Lazaristes aux Jésuites étant désormais un fait accompli, le supérieur général, M. Jacquier, désigna pour cette nouvelle mission de Péking : M. *Nicolas-Joseph Raux*, né à Ohain, dans le Hainaut, diocèse de Cambrai, le 14 avril 1754 ; M. *Jean-Joseph Ghislain*, né à Salles, diocèse de Cambrai, le 5 mai 1751, et le Frère *Charles Paris*, né le 8 décembre 1738 à Verderonne, diocèse de Beauvais. Ils arrivèrent devant Macao le 23 août 1784, et le 29 ils débarquaient à Canton. M. *de Torre*, procureur de la Propagande, leur offrit l'hospitalité. Après cinq mois d'attente, ils partirent de Canton le 7 février 1785, arrivèrent à Péking le 29 avril, et furent présentés à l'empereur, qui leur fit les présents ordinaires. MM. les ex-Jésuites français et portugais, MM. les missionnaires de la Propagande et Mgr l'évêque de Péking lui-même les félicitèrent de leur heureuse arrivée.

Mgr *Alexandre de Gouvéa*, Franciscain portugais, publia, le 8 mai 1785, le décret

pontifical avec l'ordonnance royale, et le même jour, M. Raux fut reconnu par tous comme supérieur de la mission, dont il prit possession en s'établissant au *Pé-t'ang*. Tous les anciens Jésuites de la mission française signèrent avec l'évêque de Péking l'acte suivant de publication :

« D. F. Alexandre de Gouvéa, de la famille du tiers-ordre de Saint-François par la grâce de Dieu et du Siège apostolique, évêque de Péking, conseiller de la très fidèle reine des Portugais, etc.,

» A tous ceux à qui il appartient, faisons connaître et certifions qu'aujourd'hui,



BURETTES EN ARGENT DONNÉES PAR LOUIS XVI. (PÉ-T'ANG.)

dimanche de l'octave de l'Ascension, huitième jour du mois de l'année 1785, devant nous et en présence des missionnaires de l'église du *Pé-t'ang*, convoqués par notre ordre dans notre église cathédrale, ont été lus et publiés : le décret de la Sacrée Congrégation de la Propagande, en date du 7 décembre 1783, par lequel les prêtres de la Congrégation de la Mission sont subrogés et substitués à la place des Pères français de la Société éteinte des Jésuites, pour les missions de la Chine que les dits Pères français administraient ; le brevet du roi très chrétien des Français sur cette matière, donné à Versailles le 25 janvier 1784 ; le décret de la susdite Congrégation de la Propagande du 17 décembre 1783, par lequel M. Nicolas-Joseph Raux, prêtre de la Congrégation de la Mission, est approuvé comme supérieur des susdites

missions de la Chine. Ces divers décrets ont été acceptés par tous selon leur forme et teneur.

» En foi de quoi nous avons donné ces lettres testimoniales, signées de notre main, ainsi que de celle de notre secrétaire et de tous ces missionnaires susdits, et munies de notre sceau.

» A Péking, au palais épiscopal, les jour et an par-dessus. *Signé :* F. ALEXANDRE, *évêque de Péking ;* J. Marie AMYOT ; J. Mathieu VENTAVON ; François BOURGEOIS ; Louis de POIROT, *missionnaire apostolique ;* Joseph PANZI ; RODRIGUE de la Mère de Dieu, *secrétaire.* »

Les Pères Jésuites étaient restés dans cette maison du *Pé-t'ang* 93 ans, de 1692 à 1785.

Dès les commencements, une entente cordiale s'établit entre les anciens missionnaires et leurs successeurs. Voici le témoignage touchant que le P. Bourgeois se plut à rendre aux Lazaristes qui venaient prendre leur place au nom du Pape et du roi de France : « On a donné notre mission à ces MM. de Saint-Lazare... Ce sont de braves gens : ils peuvent être assurés que je ferai tout mon possible pour les aider et les mettre en bon train. » Après l'arrivée des Lazaristes, il ajoute : « MM. les missionnaires, nos successeurs, sont des gens de mérite, pleins de vertu et de talents, de zèle et de bonne société. Nous vivons en frères ; *on ne sait pas si ce sont ceux qui vivent en Jésuites, ou nous en Lazaristes.* »



CALICE DONNÉ PAR LOUIS XVI. (PÉ-T'ANG.)

Il y avait alors à Péking quatre églises : 1° le *Pé-t'ang*, dont nous avons donné la description, et qui était situé dans la ville impériale, près de la porte *Si-hoa-men ;* 2° le *Nan-t'ang*, jadis résidence du P. Ricci, puis des Jésuites non français, située dans la ville tartare, près de la porte *Choun-tche-men* (cette église venait d'être reconstruite) ; 3° le *Toung-t'ang*, occupé par les Jésuites portugais ; belle église de style ionique, mais, comme le *Pé-t'ang*, fort petite : elle n'avait que 70 pieds de long ; 4° enfin, le *Si-t'ang*, donné avec la résidence par M. Pedrini, Lazariste, pour l'usage des missionnaires envoyés par la Propagande.

M. Raux, aussitôt installé, s'appliqua avec ardeur à l'étude des langues chinoise et mantchoue, dans lesquelles il ne tarda pas à faire de si rapides progrès, qu'il composa une Grammaire et un Dictionnaire en tartare, et remplaça M. Amyot comme interprète. Il fut présenté à la cour par le P. Bourgeois, qui écrivit peu après à ses confrères : « Ses talents ne tardèrent pas à lui donner la réputation d'un homme du premier mérite. » Son tact et sa prudence, son caractère facile et bienveillant, ses qualités extérieures, sa haute taille, ses manières nobles, en imposaient aux gens du peuple et ne plaisaient pas moins aux princes et aux dignitaires de l'empire. Il fut d'abord nommé assesseur, puis, quatre ans plus tard, président du tribunal d'astronomie, après le P. Espinha, mort en 1788. C'était le premier Français élevé à cette dignité. M. Raux se servit de son influence à la cour, et de ses bonnes relations avec les mandarins, pour venir en aide aux missionnaires des provinces détenus dans les prisons de Péking. Il écrivit sur ce sujet à M. Jacquier la lettre suivante :

La prise des quatre missionnaires dans le *Hou-kouang*, arrivée l'an 1784, a entrainé la prise de tous les missionnaires du *Chen-si*, *Chan-toung* et des quatre du

Sse-tch'ouan. Les prêtres chinois ont été condamnés à un exil perpétuel dans la Tartarie. Les missionnaires européens ont été conduits dans les prisons de cette capitale, au nombre de dix-huit, y compris M. de Torre et deux Franciscains du *Kiang-si*. De ce nombre, il en est mort six dans les chaînes : deux évêques, le nouveau et l'ancien vicaire apostolique du *Chen-si*, M. de Torre, procureur de la Propagande à Canton, le P. Atho, Franciscain italien, et deux Français, MM. Devaut et Delpont, des Missions-Étrangères. Nous avons pourvu à leur subsistance le plus tôt qu'il nous a été possible, et l'on n'a épargné aucune dépense pour cela.

» Lorsque l'empereur revint de Tartarie, nous allâmes à sa rencontre ; il nous reçut avec un air de bonté qui nous donna des espérances. Elles ne furent pas vaines, car le 10 de ce mois (novembre 1785), les douze missionnaires qui restaient au *Sing-pou* furent délivrés par un édit de l'empereur, qui leur permet de demeurer dans les églises de Péking, ou de s'en retourner.

» L'édit étant publié, M. de Ventavon, trois prêtres portugais et italiens avec moi, nous courûmes aux prisons pour recevoir nos douze illustres confesseurs. Des prisons nous allâmes tous ensemble à la cathédrale, pour rendre au Roi du ciel mille actions de grâces de la preuve si touchante de sa protection, qu'il venait de donner en faveur des églises de l'empire de Chine. Ensuite, nous avons conduit dans notre maison française Mgr de Saint-Martin et M. du Fresse, des Missions-Étrangères ; de plus, un Franciscain espagnol qui a le plus souffert durant la persécution. Nous n'épargnons rien pour bien traiter des hôtes si illustres, si respectables et si saints, qui nous édifient beaucoup par leurs vertus vraiment apostoliques. Ils se proposent de retourner à Macao dans quelque temps. Nous aurons soin de pourvoir à tout, rien ne leur manquera. »


CIBOIRE DONNE PAR LOUIS XVI.
(PÉ-T'ANG.)

Les Lazaristes dépensèrent à cette occasion plus de 2500 taëls. (LETTRES DES MISSIONS-ÉTRANGÈRES, P. 209.)

Les rapports que M. Raux était obligé d'avoir avec la cour ne lui firent oublier ni les missions, ni les chrétiens. Plus de 3.000 baptêmes d'adultes furent donnés sous son administration. Les offices solennels et les processions se faisaient avec grande pompe au *Pé-t'ang*, et étaient très suivis. Non seulement il prêchait les dimanches et les fêtes, mais il donnait encore des retraites qui faisaient grand bien aux âmes. Il fit construire des chapelles spéciales pour les chrétiennes, qui purent ainsi assister aux cérémonies de l'Église. Il fonda des écoles et un séminaire qu'il confia à son confrère M. Ghislain, et d'où sortirent de bons prêtres indigènes, entre autres MM. *Suè* et *Han* qui rendirent les plus grands services.

M. Raux mourut le 16 novembre 1801, muni des sacrements de l'Église. Il avait 48 ans d'âge, dont dix-huit années passées en Chine. L'empereur contribua aux frais de ses funérailles, selon l'usage établi pour les hauts mandarins du tribunal d'astronomie. Les chrétiens, venus en grand nombre, purent profiter de la liberté qui leur était accordée à Péking, pour accompagner publiquement le cercueil jusqu'au cimetière français, où il repose sous un modeste monument.

Après la mort de M. Raux, le supérieur de la mission française fut M. Ghislain, qui avait d'abord été chargé de former à l'état ecclésiastique les élèves chinois du séminaire établi dans la capitale. Il s'occupait en même temps des fonctions ordinaires du saint ministère, faisant des missions dans la province. Sa vertu aimable,

sa prudence, et surtout sa grande charité, le faisaient chérir également de ses élèves et des chrétiens. Tous le vénéraient comme leur père, et avaient en lui une particulière confiance.

Par ses connaissances en médecine et en physique, il s'attira l'estime du peuple et des mandarins. Sa science de la mécanique lui fut aussi très utile: les membres de l'ambassade de Macartney, en 1793, conservèrent une vive reconnaissance, qu'ils témoignèrent plus tard aux Lazaristes et aux autres missionnaires, pour les soins qu'il apporta, aidé du Frère Paris, à monter les pièces des diverses machines astronomiques que l'ambassadeur anglais offrit à l'empereur.

La Révolution française fut la cause des plus grandes difficultés pour la mission de Péking. Les ressources promises n'arrivaient plus; les missionnaires ne pouvaient plus obtenir la permission d'aller à Péking. Seul, M. *Lamiot* put entrer dans la capitale en 1797, avec un autre Lazariste, M. *Hanna*, qui mourut la même année. MM. *Richenet* et *Dumazel*, qui les avaient suivis de près, rencontrèrent des difficultés insurmontables et n'eurent pas le bonheur d'entrer à Péking. Vers 1805 seulement on commença à respirer. Le supérieur général des Lazaristes avait envoyé 14 missionnaires ; trois seulement arrivèrent dans la capitale.

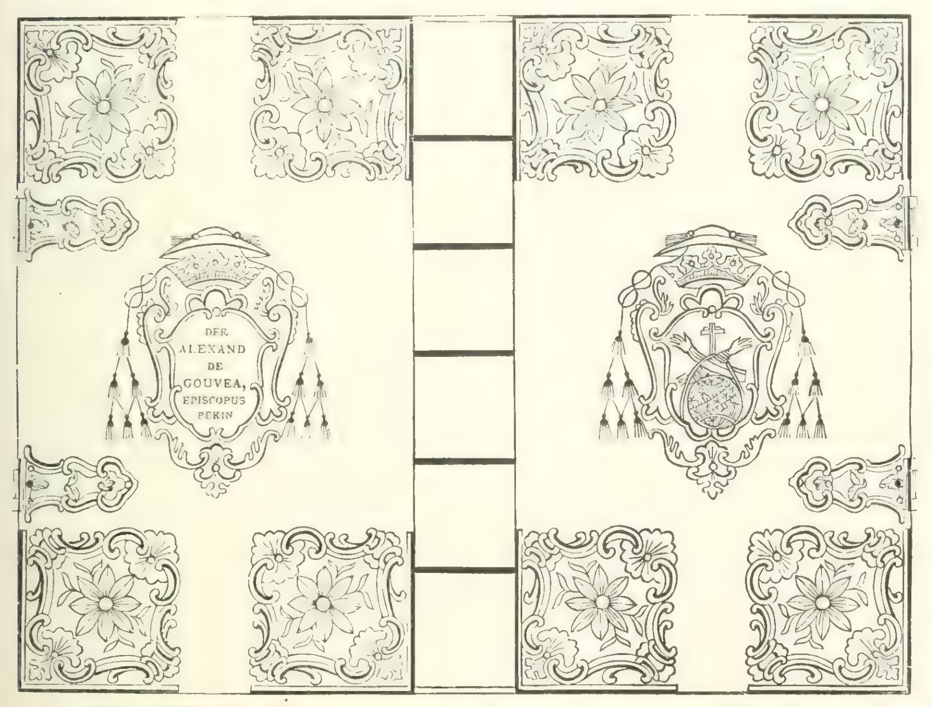
Le Frère Paris avait succédé à M. de Ventavon comme horloger et machiniste du palais. « On ne le trouvait jamais oisif, écrivait M. Ghislain, mais il travaillait ou priait continuellement. A une régularité et à une piété fort exemplaire, il joignait un talent presque universel. Il fit plusieurs grandes horloges, deux grands carillons, un petit et un grand orgue, une pendule qui doit aller trois mois sans qu'il soit besoin d'en remonter les poids. Il fit même un automate de cinq pieds de haut, qui écrivait les louanges de l'empereur en chinois, en tartare et en mongol. Il est allé en paradis, comme nous le croyons tous, le 6 septembre 1804, muni de tous les secours de la religion. »

Les Lazaristes français de Péking furent puissamment aidés dans leur tâche par les Lazaristes portugais. Après la suppression des Jésuites, la reine de Portugal avait également envoyé des Lazaristes pour les remplacer. MM. *Ferreira* et *Ribeiro* arrivèrent en 1801 et furent mis en possession de l'église du *Toung-t'ang* par Mgr de Gouvéa. Ils furent rejoints en 1804 par MM. *Gaëtan Pirès* et *Serra*. M. Ribeiro était leur supérieur et en même temps président du tribunal des mathématiques. Un autre Lazariste portugais, M. *Joachim de Souza-Sarraira*, fut nommé coadjuteur de Mgr de Gouvéa à Péking et sacré en 1805 à Macao. Mgr de Gouvéa étant mort le 6 juillet 1808, Mgr Souza devint titulaire du poste, mais il ne put jamais s'y rendre et ne l'administra que par son vicaire-général M. Ribeiro.

Sous le règne de *Kien-loung*, la Russie, l'Angleterre et la Hollande, envoyèrent plusieurs ambassades à Péking. En 1792, lord Macartney fut convenablement accueilli ; en 1793, *Isaac Titsingh* et *Van Baam*, Hollandais, vinrent aussi complimenter l'empereur *K'ien-loung* sur son long règne et furent reçus avec politesse ; mais tous ces ambassadeurs n'obtinrent aucun avantage pour les pays qu'ils représentaient.

K'ien-loung occupait depuis longtemps le trône impérial, et on avait remarqué qu'à mesure qu'il avançait en âge, il devenait plus exact à s'acquitter des devoirs du souverain. Quand les infirmités qui commençaient à l'assiéger l'obligeaient à relâcher quelque chose de son exactitude, il s'en justifiait par des déclarations publiques. Il était aussi de plus en plus appliqué aux affaires de l'État ; et à l'âge de quatre-vingts ans, il se levait au milieu de la nuit, dans la saison la plus rigoureuse, pour donner des audiences ou travailler avec ses ministres. Les missionnaires

et les ambassadeurs étrangers qui ont eu quelquefois de ces audiences matinales, ne concevaient pas comment un prince âgé et infirme pouvait en soutenir la fatigue ; mais les exercices tartares et la chasse l'y avaient endurci. Son plus grand désir avait toujours été d'égaler, par la durée de son règne, son illustre aïeul *K'ang-si*, qui avait occupé le trône pendant soixante années. Ses vœux furent satisfaits ; et il se montra fidèle à un serment qu'il avait fait, d'abdiquer la couronne s'il parvenait à ce terme. C'est ce qu'il exécuta le premier jour de l'année 1796, en remettant,



MISSEL ROMAIN DE MGR DE GOUVÉA. OLISIPONE (LISBONNE), ANNO MDCCLXXXIV. (PÉ-T'ANG.)

par une déclaration qui fut rendue publique, les sceaux de l'empire à son fils, lequel a donné à son règne le nom de *Kia-k'ing* ou suprême félicité.

K'ien-loung est certainement un des empereurs les plus illustres de l'histoire chinoise. Il était doué d'un caractère ferme, d'un esprit pénétrant, d'une rare activité, mais peut-être d'un génie moins élevé et de moins de grandeur d'âme que son aïeul. Il aimait et admirait les missionnaires à la façon de *K'ang-si*, utilisant volontiers leurs talents sans se préoccuper de leur doctrine, sans même trop s'inquiéter de leur propagande religieuse. Il les laissait faire et les couvrait avec bonté de sa protection, tant que les accusations n'étaient pas trop pressantes et que les tribunaux suprêmes de Péking ne poussaient pas les hauts cris. Ainsi durant son long

règne, il sut entretenir les missionnaires dans de perpétuelles illusions, dans des espérances qui ne se réalisèrent jamais. *K'ien-loung* n'aimait sérieusement des Européens que les talents littéraires et artistiques, pour lesquels il avait lui-même des dispositions remarquables.

Quoique les missionnaires et les chrétiens de la Chine aient eu beaucoup à se plaindre de l'empereur *K'ien-loung*, sa mort dut cependant leur causer de grands regrets ; car son successeur, qui était ouvertement hostile au christianisme, allait le poursuivre sans relâche et déchaîner contre lui les plus violentes persécutions.

K'ien-loung, quoiqu'il eût abandonné les rênes de l'État à l'empereur son fils, ne laissa pas de recevoir les ambassadeurs des Mongols et des autres États étrangers. On se préparait à célébrer les fêtes de la nouvelle année 1799, lorsqu'il mourut âgé de quatre-vingt-sept ans (HUC).

On fit à l'empereur les plus pompeuses funérailles et son cercueil fut transporté à la sépulture de l'est *(Toung-ling)*.





CHAPITRE X

I. L'EMPEREUR KIA-K'ING. PERSÉCUTION GÉNÉRALE. DESTRUCTION DU SI-T'ANG. MGR PIRÈS. DESTRUCTION DU TOUNG-T'ANG. MARTYRE DE M. CLET. RÉVOLTES. MORT DE KIA-K'ING. — II. L'EMPEREUR TAO-KOUANG. DESTRUCTION DU PÉ-T'ANG. MGR MOULY. MORT DE MGR PIRÈS. CONFISCATION DU NAN-T'ANG. J.-GABRIEL PERBOYRE. GUERRE DE L'OPIUM. TRAITÉ LAGRENÉE. MORT DE TAO-KOUANG.

I



NUL ne persécuta plus violemment la religion chrétienne que l'empereur *Kia-king*. Dès le commencement de son règne, en 1805, il rendit un édit défendant, sous peine de mort, aux missionnaires de rester en Chine. Il y eut de nombreux martyrs ; un des plus célèbres fut l'évêque de Tabraca, vicaire apostolique du *Sse-tch'ouan*, Mgr *Dufresse*, qui eut la tête tranchée.

Quelques années plus tard (1811), sans annuler le premier édit, *Kia-king* en fit paraître un second qui permettait à MM. Ribeiro, Serra et Pirès, Lazaristes portugais, de rester à Péking comme président et membres du tribunal des mathématiques ; quant aux autres, « ils ne devaient plus sortir de chez eux, sous peine d'expulsion ». Les quatre missionnaires de la Propagande qui demeuraient au *Si-t'ang*, repartirent alors pour l'Europe, et leur église fut démolie par les mandarins. Pour comble de malheur, M. Ghislain, miné par les soucis de sa lourde charge, par ses infirmités et son grand âge, mourut à *Tcheng-fou-sse* (cimetière français) en 1812, le 12 août à 10 heures du matin, assisté par M. Lamiot et entouré des élèves du séminaire ; c'était un homme d'une grande science et d'une grande piété.

M. Pirès, nommé évêque de *Nan-king*, sacré par Mgr de Gouvéa, ne put quitter la capitale. A la mort de l'évêque de Péking, il fut administrateur du diocèse, et la

cathédrale du *Nan-t'ang* passa aux Lazaristes portugais, qui avaient dû quitter le *Toung-t'ang*.


L'EMPEREUR KIA-KING.

Ces missionnaires, en effet, voyant la persécution devenir chaque jour plus sévère, voulurent mettre en sûreté leurs livres les plus précieux, et comme ils y travaillaient la nuit, ils mirent le feu à la bibliothèque. Au lieu de les aider à reconstruire leur résidence, l'empereur les envoya au *Nan-t'ang*, confisqua leur maison et démolit l'église restée intacte. En creusant les fondations de celle qui devait la remplacer, vers 1884, nous avons retrouvé des soubassements de colonnes, des frises, des corniches et les deux colonnes de marbre rouge qui décoraient la porte principale ; aucune pierre ne portait trace d'incendie. Le travail en était remarquable, et cette église Saint-Joseph du *Toung-t'ang* passait, à bon droit, pour la plus belle de Péking. L'établissement fut complètement anéanti, et lorsqu'en 1860 on rendit le terrain aux missionnaires lazaristes, il ne restait plus qu'une simple porte. Deux églises avaient ainsi disparu ; deux restaient encore : le *Nan-t'ang* et le *Pé-t'ang*.

Dans les années qui suivirent, M. Lamiot, joignant la prudence au zèle, put, avec l'aide de ses confrères portugais, entretenir et augmenter la chrétienté confiée à ses soins ; mais la persécution allait bientôt l'atteindre lui-même.

M. *Clet*, Lazariste, venait d'être arrêté à *King-kia-kang* dans le *Ho-nan ;* c'était un vénérable vieillard de 72 ans, d'une vertu admirable. Malgré son grand âge qui, selon les mœurs chinoises, eût dû l'exempter des supplices, il fut martyrisé avec un raffinement de cruauté inouï. M. Lamiot dépensa les derniers biens de la mission de Péking, près de 200.000 francs, pour essayer de sauver son confrère, tout fut inutile ; ce missionnaire, qui avait travaillé en Chine pendant 29 ans, fut étranglé pour la foi, le 18 février 1820. En plein tribunal, il avait prédit la mort prochaine de l'empereur, qui en effet devait suivre de près la sienne ; l'Église l'a déclaré vénérable.

M. Lamiot, très versé dans les langues chinoise et tartare, avait été nommé interprète de la cour. C'était un homme remarquable, qui pendant sa vie entière n'eut que déboires et difficultés, dont sa rare énergie parvint à triompher. Il fut arrêté en juin 1819, comme impliqué dans le procès du vénérable Clet. Enfermé dans la prison du tribunal des crimes (*Sing-pou*), où il confessa la foi, il y resta quatre mois. Conduit en septembre à *Ou-tchang-fou*, il arriva dans cette ville à la fin de décembre et fut confronté avec M. Clet, puis déclaré innocent, mais forcé de partir pour Canton, en mars 1820. Malgré ses efforts, on lui refusa toujours de revenir à Péking. Il se rendit à Macao où il mourut le 5 juin 1831, âgé de 64 ans. M. Serra prit sa place dans la capitale, et administra avec beaucoup de prudence les biens de la mission française ; quant à M. *Suè*, Lazariste chinois, il fit l'office de supérieur du *Pé-t'ang* et dirigea les séminaires.


CHEF DE PÉ-LIEN-KIAO.

Kia-k'ing eut plusieurs révoltes à comprimer pendant son règne. De plus, une conspiration, à la tête de laquelle se trouvaient, dit-on, des personnes de haut rang et même des parents de l'empereur, fut découverte en 1803 : l'empereur qui avait échappé à l'assassin, continua quand même sa vie efféminée et licencieuse ; les révoltes furent apaisées plutôt par l'argent que par la force des armes.

De nombreuses associations secrètes se formèrent en Chine sous le règne de *Kia-k'ing ;* leur but était de détruire le gouvernement et la domination des Tartares. La société secrète dite *Pé-lien-kiao*, ou *secte du Nénuphar blanc*, excita une sérieuse insurrection dans le *Chan-toung* et les provinces limitrophes. Leur chef s'arrogea le titre de *San-hoang*, c'est-à-dire empereur du ciel, de la terre et des hommes.

Dans une de ces révoltes du palais, l'empereur dut la vie au dévouement personnel de son second fils, qui le protégea au péril de ses jours. Plus tard, une formidable association de pirates, commandée par *Tcheng-i* et *Tchang-pao*, et disposant de 600 jonques bien armées, désola les côtes méridionales de l'empire. Les flottes et les soldats du gouvernement ne parvinrent pas à la détruire ; mais, divisés par les habiles intrigues des autorités provinciales du *Kouang-toung*, ces deux chefs en vinrent aux mains et, affaiblis par leurs mutuelles attaques, firent successivement leur soumission.

C'est sous *Kia-k'ing* qu'arriva à Péking l'ambassade de lord Amherts (1816).

Au mois d'août 1820, l'empereur, étant au palais de *Je-hol*, en Mongolie, faisait la sieste dans l'après-midi avec un favori qui le suivait partout, lorsqu'un orage éclata : un éclair foudroya les dormeurs, les brûla au point que l'on ne put pas même reconnaître le cadavre impérial ! Lorsque l'empereur sort de Péking, on doit, selon les rites, le faire suivre de son cercueil : cette fois on l'avait oublié. Que faire? On entoura de glace le corps présumé du souverain, en attendant que la bière arrivât de la capitale, puis on l'enterra sans bruit, voulant cacher cette triste mort au peuple.

C'est dans ce palais qu'en 1860 *Sien-foung* se retira, fuyant les troupes européennes, et c'est là aussi qu'il termina ses jours. Ce palais est situé près des montagnes, le parc est superbe, des sources d'eau minérale y abondent ; le lieu est agréable, mais on le regarde comme néfaste, et l'empereur n'y va plus passer la saison d'été, comme il avait coutume de le faire avant ces tristes événements.

II

TAO-KOUANG, deuxième fils de *Kia-k'ing*, appelé sur le trône par le testament de son père dont il avait sauvé les jours, se montra moins acharné contre les chrétiens. C'était un prince pacifique, qui possédait un réel talent d'administrateur. Il sortait souvent à cheval dans la capitale pour se rendre compte de tout par lui-même. On pouvait raisonnablement espérer une trêve à la persécution, et cependant nous allons voir sous son règne la fin de l'église du *Pé-t'ang*.



L'EMPEREUR TAO-KOUANG.

Comme Européens, il n'y avait plus à Péking que Mgr Pirès, M. Ribeiro, supérieur et vicaire-général au *Nan-t'ang*, M. Serra, aidé par M. *Suè* au *Pé-t'ang*, et M. Ferreira. Ce dernier mourut le 1er février 1824. M. Serra voulut alors tenter un dernier effort pour obtenir des missionnaires français; il représenta, dans un placet à l'empereur, « que sa mère étant vieille, il devait aller l'assister et se faire remplacer par d'autres pour le service de Sa Majesté. » L'empereur approuva le départ, mais sans vouloir de remplaçant, et M. Serra dut quitter Pékin en octobre 1826. M. *K'o*, missionnaire chinois, mort il y a quelques années seulement, était alors étudiant au *Pé-t'ang*; il nous a raconté que le malheureux M. Serra pleurait et se désolait en quittant la résidence. Son confrère, M. Ribeiro, président du tribunal des mathématiques depuis vingt-deux ans, mourut de chagrin quelques jours après, le 14 octobre, à l'âge de 61 ans.

Mgr Pirès, sur les sollicitations de M. *Suè*, consentit à rester encore à Péking et conserva le *Nan-t'ang*, mais ne put sauver le *Pé-t'ang*, qui fut vendu par ordre de l'empereur, au mandarin *Yu*, pour la somme de 5000 taels ; il en valait dix fois plus. L'église fut démolie en 1827, les caractères impériaux *Tche-kien Tien tchou-t'ang* du fronton, enlevés, furent enveloppés de soie jaune et portés au trésor *Nee-ou-fou*. Le mandarin *Yu* mourut sans postérité et le *Pé-t'ang* passa à un prince qui laissa tout dépérir. Ses femmes étaient logées dans un bâtiment reconstruit sur l'emplacement même de l'église. Lorsqu'en 1860, l'établissement fut rendu, on installa dans ces bâtiments une chapelle provisoire. La grille en fer de Louis XV existait encore sur le devant avec deux boules de même métal montées sur un socle de marbre. Ainsi finit l'établissement du *Pé-t'ang*, qui était resté entre les mains des missionnaires pendant 135 ans. Le pauvre M. *Suè*, désolé, se retira au *Nan-t'ang*, près de Mgr Pirès, qui aurait voulu le conserver toujours ; il ne consentait à demeurer lui-même à Péking qu'à la condition que ce bon prêtre ne le quitterait pas. Mais peu de temps après, M. *Suè*, dénoncé et menacé d'arrestation, dut se retirer en Mongolie, et s'établir dans un grand village chrétien nommé *Si-ouan-tse*, d'où il dirigea avec sagesse la mission de Péking jusqu'en 1835. *Si-ouan-tse* devint dès lors le centre de l'action apostolique et l'école du clergé indigène.



M. SUÈ, LAZARISTE CHINOIS.

Il y avait encore à Macao un autre séminaire dirigé par les Lazaristes, dont M. Torrette était le supérieur. Il en sortit trente-trois bons prêtres, parmi lesquels M. *Ko* et M. *Yang*, qui vinrent ensuite à Péking et rendirent d'excellents services.

En 1830, arriva de Portugal M. *Jean de Castro*, Lazariste, destiné à la mission de Péking, et qui travailla 17 ans en Chine. Mgr Pirès le nomma son vicaire général. — L'Église de Corée, qui naissait alors, peut à bon droit passer pour la fille de l'Église de Péking ; en effet, Mgr de Gouvéa avait fait baptiser dans sa cathédrale du *Nan-t'ang*, par M. Raux, Lazariste, le Coréen Paul *Soung*, dont le Frère Paris fut le parrain. De plus, l'évêque de Péking avait envoyé en Corée un missionnaire chinois, le P. Jacques *Tsiou*, qui, le premier, eut la gloire d'y pénétrer et d'y souffrir le martyre à l'âge de trente-deux ans.

Mgr Pirès, toujours membre du tribunal des mathématiques, restait au *Nan-t'ang*, seul et sans pouvoir en sortir, tant il était surveillé de près. Mais bientôt, un

auxiliaire puissant lui arriva de France, et la mission française, passée pendant quelques années aux Portugais, revint aux mains des missionnaires français. *Joseph-Martial Mouly*, né à Cahors en 1807, débarqua à Macao après 9 mois de voyage, le 14 juin 1834 ; il y apprit la langue chinoise, puis fut dirigé sur Péking. Il a raconté lui-même tous les dangers de ce voyage, qui dura huit mois et demi en doublant le cap de Bonne-Espérance. Il mit autant de temps pour se rendre de Macao à Péking. On l'avait déguisé en *malade ;* chaque jour il se lavait la figure avec du thé pour le rendre jaune et pâle ; dans les auberges, on le couchait face au mur, enveloppé de couvertures. Malgré toutes ces précautions, il manqua d'être reconnu plusieurs fois, ce qui aurait fait tomber sa tête. Enfin il arriva près de Péking ; il put entrer en ville et s'entretenir toute une nuit avec Mgr Pirès. Quel courage dans ce jeune missionnaire ! mais aussi quelle joie pour le vénérable évêque abandonné depuis si longtemps ! M. Mouly se rendit ensuite en Mongolie, où le P. *Suè* remit entre ses mains la direction de la mission française exilée ; cette belle mission allait bientôt renaître de ses cendres! Le 2 novembre 1838, Mgr Pirès, après 38 années de séjour en Chine, mourut âgé de 71 ans, et fut enterré par les soins de l'archimandrite russe dont il était l'ami ; on voit sa tombe au cimetière de *Cha-la-eul.* Lui-même avait préparé une simple stèle sur laquelle les dates seules restaient à graver. La Gazette officielle dit à ce propos : « Le mandarin de droite du tribunal des mathématiques, l'Européen *Pi-siao-yuen* (Mgr Pirès), est mort de maladie, le 2e jour de la 10e lune de la 18e année de *Tao-kouang.* En conséquence, l'église et la maison des Européens sont remises au président du tribunal *Née ou-fou*, chargé des Européens ; on délibérera et l'on verra ce qu'il faut en faire. » Mais le *Nan-t'ang* fut sauvé par la prévoyance de Mgr Pirès, qui, se voyant seul et craignant que tout fût détruit après sa mort, avait confié ses titres de propriété à l'archimandrite, lequel réclama de suite et finit par obtenir un décret portant que « *l'église et la maison seront remises à M. Ouée de la nation russe* ». Il sauva ainsi l'ancienne cathédrale, où les scellés furent apposés ; les cimetières des missionnaires et la bibliothèque du *Nan-t'ang* lui doivent aussi leur conservation. En 1860, son successeur rendit ce dépôt aux missionnaires français, qui n'oublieront jamais le service éminent et désintéressé rendu par les Russes en ces tristes circonstances. La bibliothèque de la mission française avait été transportée au cimetière français ; elle était fort riche, mais ne fut pas sauvée. Les chrétiens chargés de la conserver, ayant été accusés, l'enfouirent dans la terre, espérant la retirer bientôt ; mais ils furent envoyés en exil, et ces précieux ouvrages périrent complètement. Les 6.000 volumes anciens qui se trouvent actuellement au *Pé-t'ang*, proviennent de l'ancienne bibliothèque du *Nan-t'ang*, conservée par l'archimandrite. — La résidence du *Nan-t'ang* fut démolie par les mandarins, et les maisons qui en dépendaient vendues ou détruites ; l'église seule subsista et resta fermée jusqu'en 1860. — Avec Mgr Pirès, disparut le dernier missionnaire-mandarin du tribunal des mathématiques.



CORÉEN.

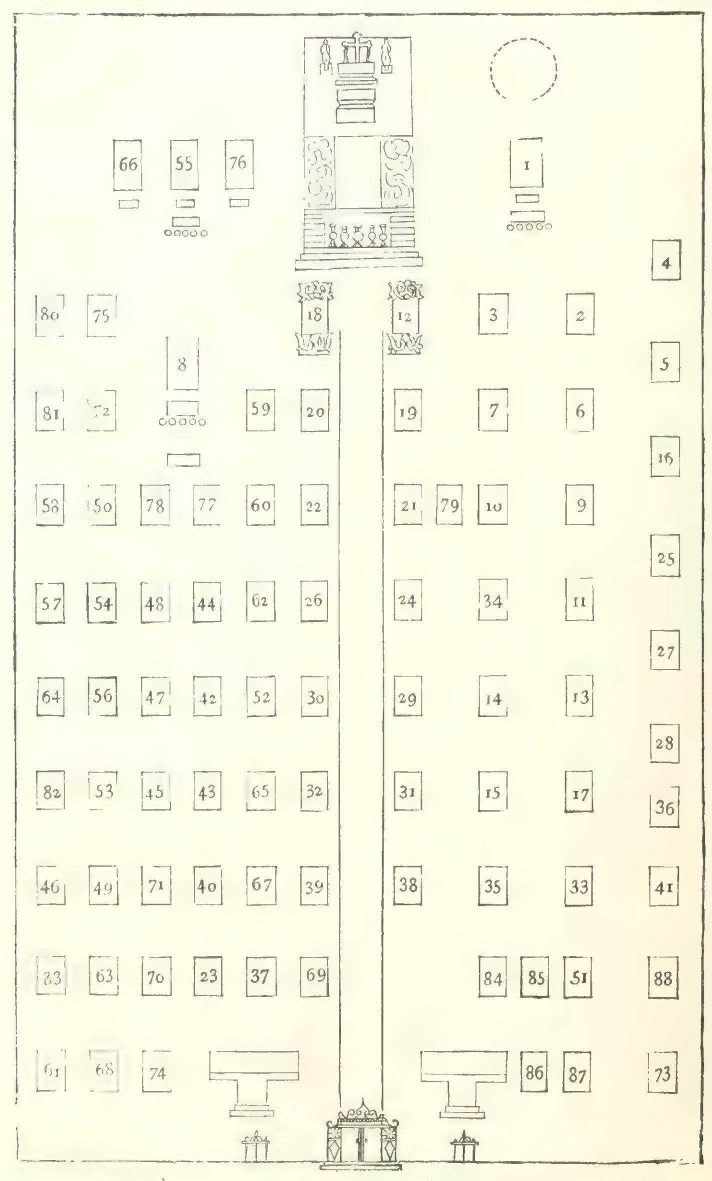
Pendant les cruelles persécutions qui désolèrent la chrétienté chinoise, l'Église

eut un martyr admirable, qu'elle mit au nombre des bienheureux de 1889 ; nous voulons parler de *Jean-Gabriel Perboyre*, Lazariste, qui fut arrêté, emprisonné, cruellement torturé, enfin étranglé dans la ville de *Ou-tchang-fou*, province du *Hou-pé*, le 11 septembre 1840. Comme cet illustre martyr n'est jamais venu à Péking, nous nous contentons de cette mention ; mais nous ne pouvions passer sous silence un nom si glorieux pour l'Église de Chine. — Nous avons dit que le patronage du Portugal s'étendait sur toute la Chine, spécialement sur les évêchés de Macao, Nan-king et Péking, souvent au préjudice de ces missions. Aussi la cour de Rome avait-elle déjà distrait plusieurs provinces pour les ériger en vicariats apostoliques. Ainsi fit-elle en 1840 pour la Mongolie et la Mantchourie, par un bref du 28 août. Mgr Mouly fut nommé vicaire apostolique de la Mongolie ; mais il ne put se faire sacrer que deux ans plus tard, le 24 juillet 1842, par l'évêque du *Chen-si*.



MGR PIRÈS, LAZARISTE.

A la même époque (1840), eut lieu la guerre des Anglais contre la Chine. Le commerce de l'opium de contrebande se faisait sur les côtes de Chine depuis 1832. En 1836, on agita cette question à Londres, aux Indes et à Péking, où l'empereur défendit ce commerce comme immoral, et menaçant l'existence même du peuple chinois. En 1838, un édit rigoureux parut, et les plus féroces contrebandiers chinois furent mis à mort par le vice-roi de Canton. En 1839, le commissaire *Lin*, vice-roi du *Hou-kouang*, exigea la livraison de 20.281 caisses d'opium valant 60 millions de francs, et les détruisit complètement, expulsant de plus 16 négociants étrangers qui se livraient à ce commerce. Sir Elliot protesta et envoya l'*Ariel* en Angleterre pour prendre des ordres ; ce navire revint en 1840, et les Anglais déclarèrent la guerre à la Chine. Les îles *Tchou-san* furent occupées, puis les deux forts de Canton. *Ki-cheng*, successeur de *Lin*, accorda 6 millions de piastres avec l'île de *Hong-kong* ; mais cette concession n'ayant pas été ratifiée par l'empereur, les hostilités recommencèrent. *Y-tchang*, successeur de *Ki cheng*, offrit de nouveau les 6 millions de piastres : on ne les accepta pas, et la guerre continua. En 1842, les Anglais prirent *Tse-ki*, près de *Ning-po*, occupèrent *Chang-hai* et imposèrent à cette ville 1.800.000 francs d'indemnité. Au mois de juillet, 72 navires anglais mouillèrent devant *Nan-king*, qui paya 18.000.000 de francs pour se racheter. La paix fut conclue le 29 août, ratifiée en septembre, et les Chinois payèrent encore une indemnité de 21.000.000 de piastres. – En 1843, *Ki-ing*, commissaire impérial, chargé de la ratification du traité de *Nan king* avec sir Henry, solda enfin en décembre 6.000.000 de piastres pour l'opium détenu jadis par le vice-roi *Lin*.



CIMETIÈRE DE CHA-LA-EUL. (VOIR LA LÉGENDE CI-CONTRE.)

1 Mathieu RICCI, *jésuite*, 1610.
2 Jean TERENZ, *jésuite*, 163[illegible]
3 Jacques RHO, *jésuite*, 1638.
4 CHRISTOPHORUS (chinois), Fre coadj. *jésuite*, 1640.
5 F. MENDEZ (chinois), frère coadj. *jésuite*, 1640.
6 Nicolas LONGOBARDI, *jésuite*, 1654.
7 Dominique CORONATUS, *dominicain*, 1666.
8 Jean-Adam SCHALL, *jésuite*, 1666.
9 Emmanuel de SEQUEIRA (chinois), *jésuite*, 16[illegible].
10 Gabriel de MAGALHAES, *jésuite*, 1677.
11 Louis BUGLIO, *jésuite*, 1682.
12 Ferdinand VERBIEST, *jésuite*, 1688.
13 François SIMOIS, *jésuite*, 1694.
14 Charles DOLZÉ, *jésuite*, 1701.
15 Louis PERNON, *jésuite*, 1702.
16 Pierre FRAPPERIE, frère coadj. *jésuite*, 1703.
17 Charles de BOISSIA, *jésuite*, 1704.
18 Thomas PEREYRA, *jésuite*, 1708.
19 Antoine THOMAS, *jésuite*, 1709.
20 Gaspar CASTNER, *jésuite*, 1709.
21 Léopold LIEBSTEIN, *jesuite*, 1711.
22 Philippe GRIMALDI, *jésuite*, 1712.
23 Cresc. ab EPOREDIA, *franciscain*, 1712.
24 Guillaume BONJOUR, *augustin*, 1714.
25 Bernard RHODES, frère coadj. *jésuite*, 1715.
26 François TILLISCH, *jésuite*, 1716.
27 Jacques BROCARD, frère coadj. *jésuite*, 1718.
28 Joseph BAUDINO, frère coadj. *jésuite*, 1718.
29 Killianus STUMPF, *jésuite*, 1720.
30 Pierre JARTOUX, *jésuite*, 1720.
31 François CARDOSO, *jésuite*, 1723
32 Pierre du TARTRE, *jésuite*, 1724,
33 Paul de MESQUITA, *jésuite*, 1729.
34 Antoine de MAGALHAES, *jésuite*, 1735.
35 Charles SLAVISZEK, *jésuite*, 1735.
36 François CALADO (macaïste), *jésuite*, 1735.
37 Eusèbe ACIFIADEILA, *franciscain*, 1735.
38 Rosario (chinois), frère coadj. *jésuite*, 1736.
39 Joseph SUAREZ, *jésuite*, 1736.
40 Jacques ANTONINI, *jésuite*, 1739.
41 François STADLIN, frère coadj. *jésuite*, 1740.
42 André PEREYRA, *jésuite*, 1743.
43 Ehrenbert FRIDELLI, *jésuite*, 1743.
44 Ignace KOGLER, *jésuite*, 1746.
45 Carles de REZENDE, *jésuite*, 1746.
46 Joseph da COSTA, frère coadj. *jésuite*, 1747.
47 Dominique PINHEYRO, *jésuite*, 1748.
48 Antoine GOMEZ, *jésuite*, 1751.
49 Joseph de AGUIAR (chinois), *jésuite*, 1752.
50 Ignace FRANCESCO, *jésuite*, 1752.
51 Paulus CRUCE (chinois), *jésuite*, 1753.
52 Ignace SICHELBARTHES, *jésuite*, 1753
53 Louis FAN (chinois), *jésuite*, 1753.
54 Joseph de ALMEIDA, *jésuite*, 1755.
55 † Polycarpe de SOUZA, évêque, *jésuite*, 1757.
56 Jean WALTER, *jésuite*, 1759
57 Emmanuel de MATTOS, frère coadj. *jésuite*, 1764.
58 Joseph CASTIGLIONE, frère coadj. *jésuite*, 1766.
59 Florianus BAHER, *jésuite*, 1771.
60 Antoine GOGEISL, *jésuite*, 1771.
61 Paul KIA (chinois), frère coadj. *jésuite*, 1771.
62 Augustin de HALLERSTEIN, *jésuite*, 1774.
63 Jean RÉGIS (chinois), *jésuite*, 1776.
64 Ferdinand MOGGI, frère coadj. *jésuite*, 1777.
65 Félix da ROCHA, *jésuite*, 1781.
66 † Franc. Magida DERVIO, Évêque *franc*, 1785.
67 Jean de SEIXAS, *jésuite*, 1785.
68 Jean SIMONELLI, *jésuite*, 1785.
69 Joseph D'ESPINHA, *jésuite*, 1788.
70 Paul LIEOU (chinois), *jésuite*, 1791.
71 Barthélemy de AZEVEDO, *jésuite*, 1792.
72 André RODRIGUEZ, *jésuite*, 1796.
73 Gregorius a CRUCE (macaïste), *jésuite*, 1799.
74 Antoine DUARTE (chinois), *jésuite*, 1799.
75 Antonius a PURIFICATIONE, *franciscain*, 1800.
76 † Alexandre de GOUVÉA, év., *franciscain*, 1808.
77 Domin. Joachim FERREYRA, *lazariste*, 1824.
78 Joseph RIBEIRO, *lazariste*, 1826.
79 † Cajetan PIRÈS, évêque, *lazariste*, 1838.
80 Joannes a REMEDIIS (macaïste), *jésuite*.
81 Joseph SERAIVA (chinois), *jésuite*.
82 Ignace HOU (chinois), *jésuite*.
83 Jean HOU (chinois), frère coadj. *jésuite*.
84 Sans épitaphe.
85 Sans épitaphe.
86 Sans épitaphe.
87 Sans épitaphe.
88 Paul LOEFRO (chinois), frère coadj. *jésuite*.

Deux ans après, des traités de commerce furent conclus entre la Chine d'une part, l'Angleterre, l'Amérique et la France de l'autre ; le plénipotentiaire français, M. de Lagrenée, obtint alors l'édit de tolérance religieuse suivant :

« *Ki-ing*, grand commissaire impérial et vice-roi des deux provinces de *Kouang-toung* et de *Kouang-si*, présente respectueusement ce mémoire.

» Après un examen approfondi, j'ai reconnu que la religion du Seigneur du ciel est celle que vénèrent et professent toutes les nations de l'Occident. Son but principal est d'exhorter au bien et de réprimer le mal. Anciennement, elle a pénétré, sous la dynastie des *Ming*, dans le royaume du Milieu (la Chine), et à cette époque, elle n'a point été prohibée...

» Sous le règne de *Kia-King*, on commença à établir un article spécial du code pénal pour punir ceux qui abusaient de la religion pour faire le mal. Au fond, c'est

pour empêcher les Chinois chrétiens de faire le mal, mais nullement pour prohiber la religion que vénèrent et professent les nations étrangères de l'Occident.

» Aujourd'hui, comme l'ambassadeur français *La-ko-niè* (Lagrenée) demande qu'on exempte de châtiments les chrétiens chinois qui pratiquent le bien, cela me paraît juste et convenable.


LE COMMISSAIRE Y ICHANG.

» J'ose, en conséquence, supplier Votre Majesté de daigner, à l'avenir, exempter de tous châtiments les Chinois comme les étrangers qui professent la religion chrétienne et qui, en même temps, ne se rendent coupables d'aucun désordre ni délit.

» Quant aux Français et autres étrangers qui professent la religion chrétienne, on leur a permis seulement d'élever des églises et des chapelles dans le territoire des cinq ports ouverts au commerce (Canton, Hong-kong, Ning-po, Amoy et Chang-hai); ils ne pourront prendre la liberté d'entrer dans l'intérieur de l'empire pour prêcher la religion. Si quelqu'un, au mépris de cette défense, dépasse les limites fixées et fait des excursions téméraires, les autorités locales, aussitôt après l'avoir saisi, le livreront au consul de sa nation, afin qu'il puisse le contenir dans le devoir et le punir. On ne devra pas le châtier précipitamment ou le mettre à mort.

» Par là, Votre Majesté montrera sa bienveillance et son affection pour les hommes vertueux; l'ivraie ne sera point confondue avec le bon grain, et vos sentiments et la justice des lois éclateront au grand jour.

» Suppliant Votre Majesté d'exempter de tout châtiment les chrétiens qui tiennent une conduite honnête et vertueuse, j'ose lui présenter humblement cette requête, afin que sa bonté auguste daigne approuver ma demande et en ordonner l'exécution. « Requête respectueuse. »

APPROBATION DE L'EMPEREUR.

« Le dix-neuvième jour de la onzième lune de la vingt-quatrième année *Tao-kouang* (1844), j'ai reçu ces mots écrits en vermillon :

» J'acquiesce à la requête. — RESPECTEZ CECI. »

Conformément à cette approbation, il y eut plus tard un édit impérial, adressé à tous les vice-rois et gouverneurs de province, faisant l'éloge de la religion chrétienne et défendant à tous les tribunaux, grands et petits, de poursuivre à l'avenir les Chinois chrétiens pour cause de religion.

Voici cet édit :

« Déjà auparavant, *Ki* et d'autres m'avaient adressé des lettres dans lesquelles ils attestaient la bonne conduite des chrétiens, me priaient de lever les peines portées contre eux et disaient qu'il ne fallait pas les rechercher, ni les empêcher de bâtir des églises, de s'y réunir pour les cérémonies du culte, d'exposer des croix et des images, de réciter des prières, d'expliquer la doctrine chrétienne. Leurs demandes ont été pleinement accordées.

» La religion chrétienne, ayant pour but d'exciter les hommes à la vertu, est fort différente des sectes perverses ; déjà j'ai supprimé les enquêtes et les interdictions auxquelles elle était soumise. Ce qu'on demande cette fois, doit aussi être entièrement accordé.


LE VICE-ROI KI-ING.

» Au sujet des établissements religieux qui ont été fondés autrefois sous *K'ang-si* dans diverses pro-

vinces, excepté ceux qui ont été changés en pagodes ou en habitations particulières, et dont il ne doit plus être question, j'accorde que tous les bâtiments qu'il constera avoir appartenu à ces établissements, soient rendus aux chrétiens de la localité où ils se trouvent.

» Quand dans chaque province les autorités locales auront reçu cet édit, si quelque officier se permet de rechercher et d'arrêter des hommes qui sont vraiment chrétiens et n'ont fait aucun mal, il devra être mis en jugement, en vertu du présent décret.

» Mais ceux qui sous couleur de religion feraient le mal, attireraient et réuniraient des hommes de pays éloignés, les engageraient dans une cabale et les exciteraient à une mauvaise action ; de même les malfaiteurs qui, appartenant à une autre société, se couvriraient du nom de chrétiens et chercheraient à susciter ses affaires : tous les coupables de ce genre doivent être jugés et punis selon les lois.

» D'après les règlements actuels, aucun étranger n'est autorisé à pénétrer dans l'intérieur des terres pour propager sa doctrine ; ce qui met une différence entre les Chinois et les étrangers. Qu'on fasse connaître partout cet édit. »

« Respect a cet ordre. »

« L'édit impérial fut promulgué et affiché dans les cinq ports ouverts au commerce européen. M. de Lagrenée demanda qu'il fût également publié dans l'intérieur de l'empire ; on le lui promit, mais on se garda bien d'en rien faire, et les persécutions locales continuèrent.

Cependant le traité Lagrenée fut un grand succès, et, si les chrétiens demeurèrent encore longtemps sous la verge des mandarins, du moins les missionnaires cachés dans l'intérieur de l'empire ne coururent plus le risque d'être décapités.

Le Souverain-Pontife voulut alors ériger en vicariat apostolique l'ancien diocèse de Péking, que M. de Castro, grand vicaire, administrait depuis la mort de Mgr Pirès, et confier le poste à cet excellent missionnaire. Mais M. de Castro, se croyant lié vis-à-vis du roi de Portugal son souverain, ne voulut point accepter. Dans ces conjonctures, la cour de Rome prescrivit à Mgr Mouly de ne rien négliger pour faire revenir M. de Castro sur sa décision ; ajoutant que si ce missionnaire persistait dans son refus, elle nommait, par le fait même, Mgr Mouly administrateur du diocèse de Péking. Ce dernier alla voir M. de Castro à *Hou-lin-tien*, village situé à neuf lieues de Péking, vers le sud. Il passa toute une nuit à l'exhorter, il se mit même à genoux pour le supplier d'accepter l'épiscopat, sans pouvoir rien obtenir. M. de Castro adressa alors un mandement aux missionnaires et aux chrétiens pour les mettre sous l'obéissance de Mgr Mouly, puis il partit pour le Portugal, où il fut nommé évêque de Porto, et mourut saintement en 1869. La mission entière de Péking passait aux mains des Français par le bref donnant l'administration de ce diocèse à Mgr Mouly, que plus tard le pape Pie IX nomma vicaire apostolique du *Tche-ly*. Mgr Mouly avait choisi pour coadjuteur de la Mongolie M. *Florent Daguin*, qui fut sacré le 25 juillet 1848.

C'est vers cette époque que les douze premières Filles de la Charité débarquaient en Chine.



CHAPITRE XI

I. L'EMPEREUR SIEN-FOUNG. LA CROIX DU NAN-T'ANG ABATTUE. MORT DE M. CHAPDELAINE. EXPÉDITION DE 1858. — II. EXPÉDITION DE 1860. TA-KOU. TCHANG-KIA-OUAN. T'OUNG-TCHEOU. PA-LI-K'IAO. PALAIS D'ÉTÉ. FUITE DE L'EMPEREUR. LE PRINCE KOUNG. TRAITÉ SIGNÉ A PÉKING.

I

SIEN-FOUNG fut le successeur de *Tao kouang*, qui mourut à Péking le 20 février 1850, après un règne de 30 ans. Le nouvel empereur se montra dès l'abord fort opposé au christianisme et à tout ce qui était européen : il destitua les mandarins qui avaient signé des traités avec les Anglais et les Français, par l'édit suivant : « Les deux mandarins *Niou* et *Ki* qui ont adopté les idées des *Barbares* de l'Occident, ont trompé mon père en lui faisant accepter des traités ; qu'ils soient dégradés comme traîtres et criminels au premier chef. » *Sien-foung* n'avait que 19 ans ; à peine sur le trône, il eut à dominer la révolte des *Tchang-mao* (rebelles aux longs cheveux) qui dévastaient les provinces du sud ; un missionnaire français, M. *Montels*, Lazariste, fut massacré par eux. Cette rébellion, qui menaça Péking même, ne fut éteinte que grâce au secours des étrangers. Quoiqu'il n'y eût aucun chrétien parmi les rebelles, ceux-ci, dans l'espoir d'être aidés par les Européens, arborèrent souvent la croix sur leurs étendards, et brûlèrent les pagodes aussi bien que les temples de Confucius ; de là, soupçon de pacte avec les chrétiens, et persécution plus violente. Le 1er juillet 1853, parut un décret impérial ordonnant au préfet de la ville de Péking d'avoir à abattre la croix qui surmontait l'église du *Nan t'ang ;* ce qui fut exécuté. Un courrier de Mgr Mouly fut arrêté le 15 août 1854 et mis en prison : ce fait compromettait la chrétienté ; pour la sauver, Mgr Mouly se livra lui-même aux mandarins. D'après le traité Lagrenée, on dut le recon-

duire à *Chang-haè*, avec une escorte d'honneur; il y arriva sans difficulté, et regagna peu après son vicariat où il demeura caché, tout en continuant son administration. A cette époque, la nomination définitive de Mgr Mouly, comme vicaire apostolique de Péking, arriva de Rome ; on lui donnait pour coadjuteur Mgr Anouilh.

En 1853, les rebelles prirent *Nan-king*, et le 29 mars de l'année suivante, *Chang-haè* tombait en leur pouvoir. Au mois de janvier 1855, les troupes chinoises, aidées par les Français, attaquèrent cette ville, qui ne fut prise que le 17 juillet suivant. Un missionnaire français, M. Chapdelaine, du diocèse de Coutances, fut dénoncé et arrêté au *Kouang-si*, le 25 février 1856. Le mandarin *Tchang*, après lui avoir donné trois cents coups de bambou et trois cents soufflets, lui fit offrir la liberté s'il voulait donner 500 taëls, mais M. Chapdelaine répondit : « Allez, et dites au mandarin que je ne donnerai pas même une sapèque. Il peut faire de moi ce qu'il voudra. » Le 27 février, il fut condamné au supplice de la cage et expira le même jour.

L'EMPEREUR SIEN-FOUNG.

Ce meurtre, violation flagrante des traités, ne pouvait rester impuni, et la France prit la résolution de se joindre à l'Angleterre qui, ayant aussi à se plaindre de la Chine, venait de faire bombarder Canton et brûler le tribunal du vice-roi *Yè*.

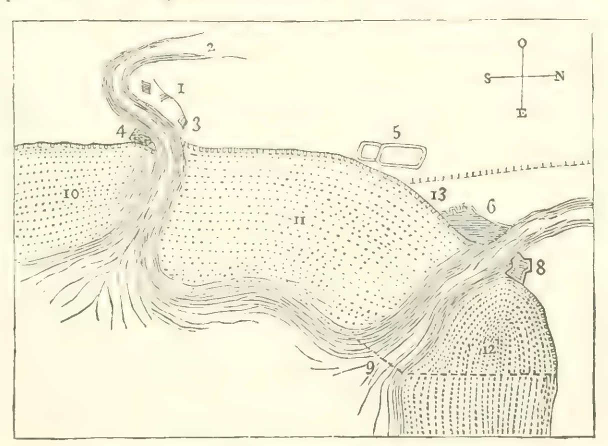
Il devenait nécessaire de reviser les traités de 1842. Lord *Elgin* pour l'Angleterre, et le baron *Gros* pour la France, furent nommés plénipotentiaires à cet effet, et voulurent se mettre en rapport avec le gouvernement de Péking. Le 20 avril 1858, se joignirent à eux le comte *Poutiatin* pour la Russie et M. *Reed* pour l'Amérique. La flotte anglaise, composée de quinze navires, partit pour le nord avec la flotte française qui en comptait onze ; les Américains avaient deux vaisseaux et les Russes un seulement.

L'empereur ne voulut point consentir à recevoir les ambassadeurs, qui avaient envoyé un message à Péking pour demander audience ; et le 20 mai, les alliés sommèrent le commandant des forts de *Ta-kou*, qui refusa de les liver ; ils furent emportés de vive force le même jour. En juin, les traités furent signés à Tien-tsin, et le 4 juillet l'empereur les approuva. Le baron Gros et lord Elgin quittèrent la Chine en mars 1859, laissant M. *de Bourboulon* et sir *Fréderic Bruce* pour représenter la France et l'Angleterre à Péking, et y échanger les ratifications du traité. Dès le mois suivant, la gazette de Péking annonçait la fuite des *Barbares*, et les troupes chinoises relevaient les forts de *Ta-kou*. En juin 1859, les flottes anglaise et française, composées de dix-huit navires, voulurent forcer l'embouchure de la rivière et furent repoussées par le fameux *San-ko-*

lin sin, qui leur fit éprouver des pertes sensibles. Trois chaloupes-canonnières furent coulées à fond, et 174 hommes mis hors de combat, dont huit officiers parmi lesquels l'amiral *Hope* et le commandant *Tricault*.

II

Les Européens ne pouvaient rester sur cette défaite; une expédition anglo-française fut résolue. Le général *Cousin de Montauban* pour la France, et le général *Hope-Grant* pour l'Angleterre, prirent le commandement. Cette fois tout était préparé avec soin, et le 31 juillet 1860 les deux flottes, comptant deux cents navires, étaient réunies près de *Pé-t'ang*, ville fortifiée au nord-est de *Ta-kou*. Le lendemain, 1er août, les troupes, leurs généraux en tête, souvent dans l'eau jusqu'à la poitrine, débarquèrent et enlevèrent les forts sans coup férir. Après avoir pris successivement les fortifications de *Tang-kou* et de *Sing-ho*, livré bataille aux troupes tartares, préparé l'attaque des grands forts de *Ta-kou*, le 21 août les deux forts restèrent aux mains des alliés ; ils contenaient 500 bouches à feu de gros calibre et d'innombrables munitions de guerre. Cinq jours après, les ambassadeurs, les généraux et les troupes étaient à Tien-tsin. Les négociations commencèrent mais n'aboutirent pas, et on dut marcher sur Péking. Le départ eut lieu le 9 septembre avec 2.500 hommes. Le 12 septembre, l'armée était à *Yang-tsoun*, le 17 à *Ma-teou*, en suivant toujours la rivière ; il faisait très chaud et les étapes étaient forcément courtes. Voyant la marche sur Péking s'accentuer, les Chinois demandèrent une conférence à *Toung-tcheou*, afin de régler les dernières conditions de paix. Une commission anglo-française fut envoyée dans cette ville pour tout préparer ; mais lorsqu'elle voulut revenir au camp, elle s'aperçut de la trahison des Chinois et fut inopinément attaquée. Chacun s'en tira comme il put ; le capitaine Chanoine, grâce à un domestique chinois nommé Simon et à un excellent cheval, rejoignit l'armée ; mais le colonel Grandchamps, le sous-intendant Dubut, le Père Duluc, M. Ader, officier d'administration, ainsi que plusieurs Anglais et soldats de l'escorte furent massacrés. M. d'Escayrac de Lauture, M. Parkes, interprète de lord Elgin, et plusieurs autres furent retenus prisonniers. Toute l'armée chinoise, forte de 30.000 hommes, se prépara à attaquer le corps expéditionnaire. A



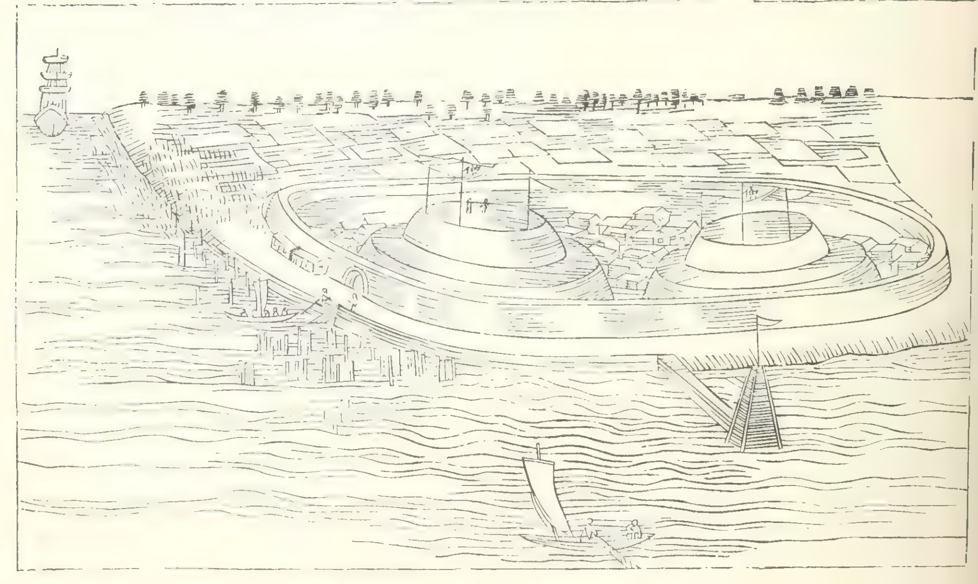
PLAN DU LIEU DE DÉBARQUEMENT DES ALLIÉS (LUCY).

1. Village de Ta-kou. — 2. Rivière du Pé-ho. — 3. Fort du nord. — 4. Fort du sud. — 5. Camp tartare. — 6. Village de Pé-t'ang. — 7. Rivière de Pé-t'ang. — 8. Fort de Pé-t'ang. — 9. Barre de la rivière. — 10, 11, 12. Banc de sable. — 13. Lieu de débarquement.

peine parut-elle que les Anglo-Français ouvrirent le feu ; les Chinois, assaillis avec la plus grande vigueur, perdirent plus de 2.000 hommes, 80 pièces de canon, une immense quantité d'armes et de munitions, et s'enfuirent dans toutes les directions.

Dans cette bataille de *Tchang-kia-ouan*, livrée le 18 septembre, deux mille Anglo-Français mirent en fuite en quelques heures toute l'armée chinoise. On eut à déplorer la perte du lieutenant de Damas, qui se fit tuer dès le commencement de l'action en se jetant seul au milieu des escadrons ennemis.

Jusque-là, rien n'avait été plus facile que l'approvisionnement de l'armée ; le général de Montauban a dit lui-même qu'on n'avait pas été obligé de recourir aux biscuits et aux conserves emportés d'Europe, les Chinois fournissaient abondamment

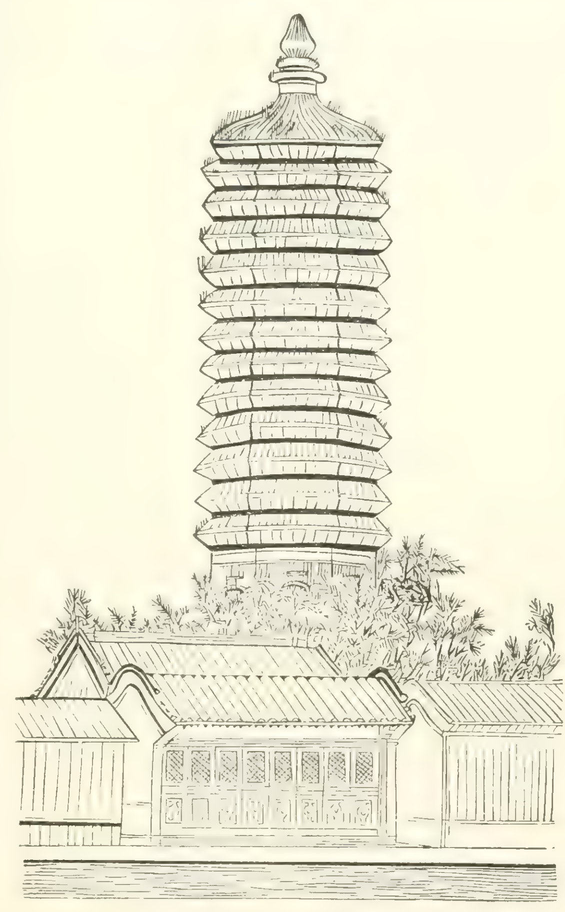


FORT DU SUD. (D'APRÈS UN DESSIN CHINOIS).

et à des prix très modérés tout ce dont l'armée avait besoin : dans ce pays, l'amour de l'argent laisse loin derrière lui l'amour de la patrie. Mais à partir de cette première bataille le peuple, effrayé par les menaces des mandarins, n'osa plus rien vendre à l'armée des alliés ; on fut obligé de piller la ville de *Toung-tcheou*, qui était très bien approvisionnée.

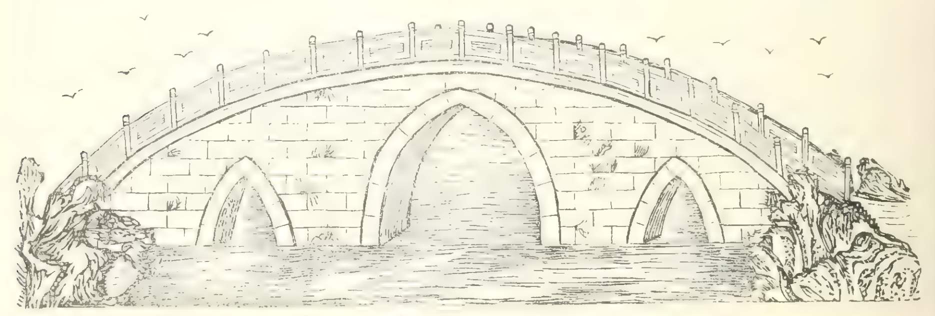
San-ko-lin-sin s'était retranché, avec ses troupes et la cavalerie tartare qu'il avait pu réunir, derrière le petit canal qui va de *Toung-tcheou* à Péking. A quatre kilomètres ouest de cette ville se trouve le pont de *Pa-li-k'iao*, qu'il avait mis en état de défense ; c'est là qu'il comptait arrêter les alliés dans leur marche sur Péking. Le 21 septembre, les troupes européennes attaquèrent à 7 heures dn matin l'armée chinoise retranchée dans les villages ; le colonel de Bentzmann battit le pont avec l'artillerie française, et le général Collineau l'emporta ; à midi, tout était fini. Plus

de 50.000 cavaliers tartares cédaient la route de Péking à 1200 Français, et s'enfuyaient par toutes les issues de la Grande Muraille jusqu'en Mongolie. Les fusées, les pièces d'artifice lancées au milieu de ces chevaux mongols à demi sauvages, les avaient rendus furieux, et quatre à cinq mille Tartares périrent piétinés par leurs montures. Quelques soldats français, blessés par les flèches mongoles, furent étonnés de ces blessures qu'ils ne connaissaient pas, mais aucun d'eux ne fut tué.


TOUR DE T'OUNG-TCHEOU.

Le célèbre *San-ko-lin-sin*, criant victoire et annonçant la défaite complète des *Barbares*, s'enfuit sur la route dallée jusqu'à Péking, dont on lui ouvrit les portes; entré en ville avec son état-major, il les fit bien vite refermer, abandonnant ses troupes aux hasards de la défaite. Tel est ce fait d'armes, qui valut au général de Montauban le titre de comte de *Palikiao*. Après avoir attendu quelques jours les vivres et les munitions qui arrivaient par le *Pè-ho*, et fait plusieurs reconnaissances jusqu'aux portes de Péking, les alliés apprirent que les débris de l'armée tartare s'étaient reformés vers l'ouest. Les généraux résolurent de se porter sur ce point, où se trouvait également le fameux palais d'été appelé *Yuen-ming-yuen*. Les deux armées devaient partir ensemble le 6 octobre, à 4 heures du matin ; mais, d'après ce qui a été raconté, les Anglais levèrent le camp les premiers et se mirent en marche à minuit. Quelques heures après, le général de Montauban, apprenant leur départ, fit venir deux Chinois et leur dit : « Voilà 100 piastres pour vous si vous nous conduisez directement au *Yuen-ming-yuen*, et voilà un revolver pour vous casser la tête si vous nous égarez. » Le revolver était inutile, un Chinois ne résiste pas à 100 piastres. A 7 heures du soir, la division française atteignit le palais, tandis que

la division anglaise, égarée dans le pays, n'arriva que le lendemain. M. de Pina, officier d'ordonnance du général, escalada les murs avec M. Vivinon, enseigne de vaisseau. Ils soutinrent d'abord seuls l'attaque de quelques Tartares qui les blessèrent grièvement, mais des soldats vinrent bientôt à leur secours, et les portes furent ouvertes. Cette nuit-là même du 6 au 7 octobre, l'empereur s'échappait sur la route qui conduit à *Je-hol* en Mongolie. Un piquet de cavalerie contournant les murs du *Yuen-ming-yuen* aurait pris l'empereur sans difficulté ; on n'y pensa pas. Le 7 au matin, les généraux et officiers français visitèrent le palais, mais le général de Montauban eut la délicatesse de faire placer des sentinelles afin qu'on ne touchât à rien jusqu'à l'arrivée du général Grant. Il arriva enfin et une commission mixte entra dans le palais pour choisir les objets les plus rares destinés à Napoléon III et à la reine d'Angleterre. Rien ne peut donner une idée des merveilles entassées depuis plus de 200 ans dans les quatorze palais dont était composé le *Yuen-ming-yuen ;* or, argent, bronzes niellés, émaux cloisonnés, jade vert, jade antique, jade blanc, cornaline, améthyste, pierres dures de tout genre, bois précieux, ivoire, incrustations de nacre, soieries brochées, porcelaines admirables, tapis précieux,



PONT DE PA-LI-KI'AO.

fourrures inestimables, laques anciennes, tout se trouvait entassé à profusion dans d'immenses salles, dans de splendides pagodes. Les objets européens y étaient aussi en abondance : pendules Louis XV, montres décorées d'émaux et de perles, tapisseries de Gobelins et jusqu'à de magnifiques voitures anglaises offertes jadis par lord Macartney. Un soldat a raconté qu'en voulant saisir un petit chien caché sous un sopha, il avait rencontré un gros anneau de cuivre : détourner le sopha et ouvrir la trappe fut l'affaire d'un instant ; la cachette contenait deux caisses remplies de montres garnies de perles et de diamants ; il vida son sac et y cacha *vivement* ces richesses avant l'arrivée des camarades : « On me donna, dit-il, deux jours de salle de police, mais je ne les regrette pas, car j'ai vendu mon sac 25.000 francs. » Chaque soldat avec plus ou moins d'intelligence fit son choix ; les connaisseurs achetaient simplement aux troupiers leurs meilleures trouvailles pour quelques piastres, et plusieurs remplissaient de pierres précieuses des bas de laine et des musettes de cavalerie. Les cantiniers surtout firent fortune, et l'un d'eux échangea, dit-on, contre un verre d'absinthe un *Poussa* en or massif. Souvent, dans le ventre des idoles, on place des pierreries et des lingots d'or ; aussi nos soldats ne se faisaient pas faute de donner quelques coups de baïonnette aux divinités pansues. La difficulté était

d'emporter toutes ces richesses. Les premiers arrivés purent mettre la main sur une foule d'objets transportables ; les autres furent moins heureux, et s'en vengèrent en cassant beaucoup ; les étoffes précieuses couvraient les cours de plusieurs pieds d'épaisseur ; on s'en servait comme de matelas ou de toile d'emballage. Ceux qui firent les meilleures affaires furent sans contredit les Chinois ; nos soldats ne connaissant point les lingots d'argent, n'acceptaient d'eux que des piastres, et le prix de la piastre monta subitement dans Péking à plus de 12 francs. Malgré la peine de mort portée par les mandarins contre tout receleur des objets du *Yuen-ming-yuen*, la plupart passèrent aux mains chinoises, et pendant plusieurs années les marchands de Péking en offrirent aux amateurs ; quelques-uns y perdirent la vie, mais beaucoup y gagnèrent une fortune!

Donnons la parole à quelques témoins oculaires :

« Dans la matinée du 7, le général de Montauban, accompagné des généraux Jamin et Collineau, du colonel Schmitz, du brigadier anglais Fattle, du colonel Fowley et du major Sley des dragons de la reine, se rendit au palais de l'empereur. Une compagnie d'infanterie était chargée d'ouvrir la marche pour faire face à toutes les éventualités ; mais, le palais étant complètement évacué par les Tartares, il n'y eut pas un coup de fusil échangé. Après cette première visite dans le palais du *Yuen-ming-yuen*, le général de Montauban fit placer des sentinelles chargées de veiller à ce que personne ne pût pénétrer avant l'arrivée du général Grant. Aussitôt l'arrivée de ce dernier, on désigna dans chaque corps d'armée trois commissaires chargés de faire mettre à part les objets de curiosité les plus précieux, et de procéder au partage des monnaies d'or et d'argent trouvées dans le palais.

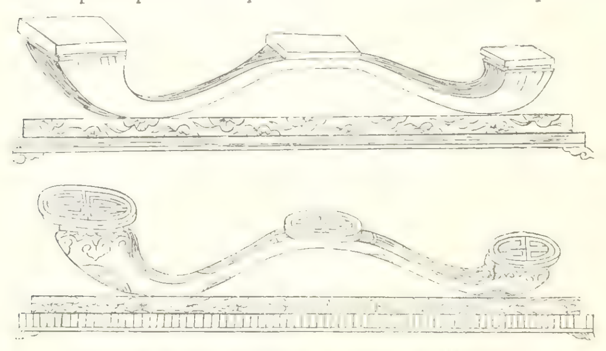
LE GÉNÉRAL SAN-KO-LIN-SIN (SENG-OUANG).

» La commission anglo-française, présidée par le général Jamin, a décidé, au nom du corps expéditionnaire, d'envoyer à S. M. l'empereur Napoléon ainsi qu'à S. M. la reine Victoria les objets les plus curieux trouvés au *Yuen-ming-yuen*, à titre d'hommage et de souvenir.

» Parmi les objets envoyés par l'armée à l'empereur Napoléon, figurent :

» Deux bâtons de commandement *(Jou-y)*, longs de 40 centimètres environ. Ils ont la forme d'un C allongé et sont en or, ornés au milieu et aux extrémités de jade remarquable par la beauté, la grosseur des pierres et la perfection du travail.

» Un costume complet de l'empereur de Chine. Ce costume consiste en plusieurs vêtements superposés les uns sur les autres : le premier est en soie lamée d'or ; le second, en acier, forme cotte de maille ; le troisième, le plus riche, est en soie couleur jaune d'or avec de ravissantes broderies de toutes couleurs ; des boutons en or et en pierreries rehaussent encore la richesse de ce vêtement, qui est complété par un casque d'or et d'acier surmonté par une longue pointe en acier.



SCEPTRES IMPÉRIAUX (JOU-Y), OR MASSIF ET JADE VERT.

» Une pagode, bronze doré et ciselé d'un remarquable travail; de gigantesques vases en émail aux couleurs variées ; plusieurs divinités en or et en émail. Ces objets faisaient partie d'un temple situé à peu de distance du palais, dans les vastes jardins impériaux.

» Deux énormes chimères en cuivre doré, et pesant chacune près de 400 kilogrammes.

» Deux stores d'une longueur démesurée et d'un travail remarquable.

» Enfin des bagues, des colliers, des coupes, des laques, des porcelaines, et mille objets de curiosité.

» Quand les objets précieux ont été réunis et partagés, il nous a été permis de visiter nous-mêmes ce merveilleux palais, véritable palais des Mille et une nuits.

» Quand nous avons pénétré dans ces jardins immenses où, sur une étendue de quatre lieues environ, les palais, les pagodes, les lacs se succèdent à chaque pas, nos regards étonnés ne savaient où se fixer.

» Dans les pagodes, nous avons remarqué toutes les divinités bouddhistes, colossales statues d'or, d'argent et de bronze ; une seule, en bronze, a soixante-dix pieds de hauteur. — Dans les palais, c'est une profusion d'objets d'art chinois et européens où les lambris d'ivoire, les candélabres étincelants aux mille facettes, les meubles de toute forme, les ornements d'or, de jaspe, de jade et de porphyre, se mêlent, s'enlacent, se répercutent dans de grandes et belles glaces, qui semblent sortir de la manufacture de Saint-Gobain.

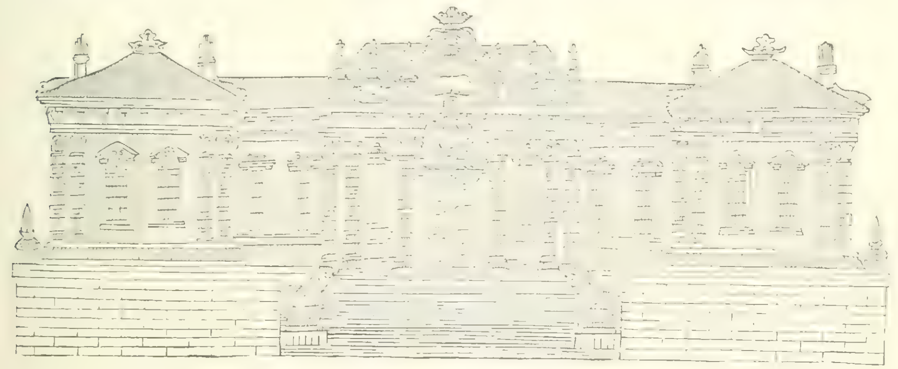
» Dans des garde-meubles sont entassées les dentelles les plus fines, les fourrures les plus riches, les soieries les plus variées.

» Il faudrait des volumes pour décrire toutes les splendeurs amoncelées depuis des siècles dans le palais favori de l'empereur du Céleste Empire.

» Dans une des habitations voisines du palais de l'empereur, nous avons retrouvé plusieurs effets appartenant aux malheureux prisonniers européens ; parmi ces effets, nous avons reconnu ceux du colonel Foulon-Grandchamps, de M. Ader, comptable des hôpitaux, de plusieurs officiers anglais, et enfin quinze selles complètes de sicks.

» Nous avons quelques raisons de craindre que nos compagnons d'armes n'aient succombé. Il nous tarde d'avoir de leurs nouvelles. » (DE MUTRÉCY.)

« On a partagé un trésor aux soldats, environ 90 francs par homme, mais qu'est-ce que cela pour eux au prix de ce qu'ils ont razzié en or, en argent, en objets précieux ! — Un soldat vend deux piastres pièce soixante montres, et quelles montres ! C'est avec des sacs à distribution qu'on rapporte des bijoux et colliers en corail, des perles fines, et encore, et encore ! Une perle est estimée seule 10,000 francs. Lorsque l'armée se mit en route pour Péking, elle présentait le plus singulier coup-d'œil ; plus de 300 voitures étaient chargées uniquement de butin. Les soldats avaient



FAÇADE PRINCIPALE DU PALAIS EUROPÉEN AU YUEN-MING-YUEN.

remplacé le couvre-nuque blanc par des turbans en soie rouge pour les grenadiers, jaune pour les voltigeurs, bleue, verte ou rose pour le centre. Puis, sur le sac, des ballots énormes.

» Le lendemain arrive en voiture le pauvre M. d'Escayrac, dans quel état, grand Dieu ! les mains paralysées, des plaies saignantes aux poignets, quelques haillons sur le dos. On avait jeté de l'eau sur les cordes qui le liaient, et mis des tourniquets ! D'autres prisonniers arrivèrent ; un Français nommé Petit, grièvement blessé et demi-fou, était avec eux. M. Parkes et M. Lock, rendus à la liberté avec M. d'Escayrac, n'avaient pas souffert.

» Enfin, on rendit six Français sur treize ! Les autres étaient morts. Six cadavres furent aussi rendus. On reconnut aux bandes du pantalon le colonel Grandchamps, le malheureux M. Dubut, un chasseur à pied, le brave Ozouf, un trainglot et un soldat d'administration. — Qu'était devenu M. Duluc, des Missions-Étrangères ? Des chrétiens chinois affirmèrent que, le 21 septembre, le général *Chen-pao* avait fait couper la tête à deux Européens, près de *Pa li-k'iao*. Leurs corps ne purent être renvoyés ; ils avaient été dévorés par les chiens ! Les Anglais eurent également leurs morts, moins un nommé *Trabison*. La moitié des individus qu'on leur avait

pris avaient été massacrés. Il y eut des détails atroces. On les garda quatre jours, les quatre membres amarrés ensemble, sans leur donner même à boire. Un attaché d'ambassade anglais, M. de Norman, a vécu 17 jours ; tous ses doigts sont tombés l'un après l'autre rongés par la gangrène. Les vers de ces blessures étaient entrés dans son corps et le dévoraient vif! Le pauvre M. Ader avait des vers dans le nez et les oreilles quand il est mort. Quant aux autres, DIEU seul sait ce qu'ils ont souffert ! » (LUCY.)



VASE K'IEN-LOUNG BLANC ET OR (PALAIS D'ÉTÉ).

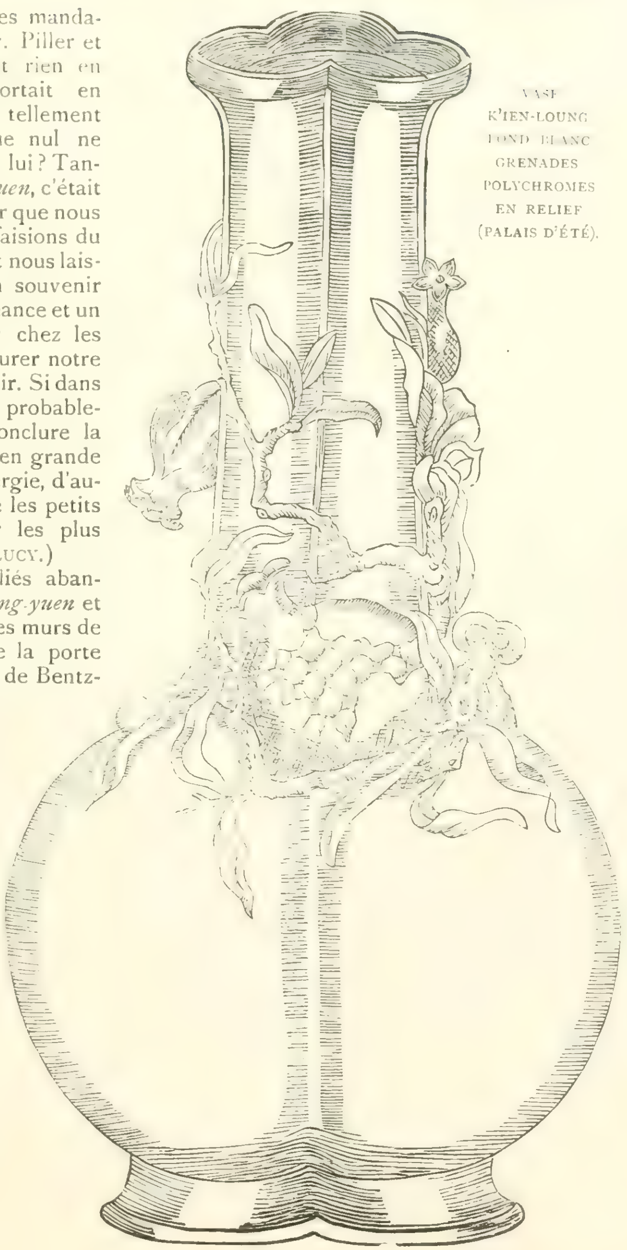
« De toutes les splendeurs, il ne restera bientôt plus que des ruines, car lord Elgin et le général Grant viennent de faire incendier ce fameux palais impérial, pour tirer vengeance des cruautés infligées aux prisonniers européens. A cet égard, je crois pouvoir dire que le général en chef du corps anglais, sous l'influence de lord Elgin, pressa de tout son pouvoir le général de Montauban pour le décider à envoyer des soldats français chargés d'aider les soldats anglais à incendier le palais. A cette communication par écrit, notre général en chef répondit qu'il ne retournerait pas au *Yuen-ming-yuen*, et qu'il considérait le fait d'incendier le palais comme une représaille inutile.

» Lord Elgin persista dans son projet. L'ambassadeur d'Angleterre a donné à son gouvernement des explications pour justifier ce fait ; mais il importe de dire ici que les troupes françaises n'ont coopéré en rien à cet immense incendie, et que si la grande bibliothèque du *Yuen-ming-yuen*, si riche en collections diverses, et dont on peut avoir une idée en consultant le catalogue déposé à la bibliothèque impériale de Paris, a été brûlée, l'armée française et son chef avaient protesté d'avance contre cet acte dont lord Elgin a assumé sur lui toute la responsabilité. » (DE MUTRÉCY.)

« Du reste, au dire des Chinois, deux ou trois palais seulement furent incendiés par l'armée anglaise, et les onze ou douze autres par des bandes de pillards qui profitèrent de la bonne occasion pour tout ravager.

» Vous l'aurez appris par les journaux et, sans aucun doute, on aura fait suivre ce récit de commentaires plus ou moins flatteurs pour nous. Mais c'était le seul moyen

de frapper l'esprit des mandarins et surtout la cour. Piller et brûler Péking n'était rien en comparaison. Qu'importait en effet à celui qui est tellement au-dessus de tous, que nul ne peut lever les yeux sur lui? Tandis qu'au *Yuen-ming-yuen*, c'était directement l'empereur que nous frappions. Nous ne faisions du mal qu'à un homme, et nous laissions derrière nous un souvenir éternel de notre vengeance et un sentiment de terreur chez les grands, qui pourra assurer notre tranquillité dans l'avenir. Si dans quelques jours (le 25 probablement) nous allons conclure la paix, nous la devrons en grande partie à cet acte d'énergie, d'autant plus frappant que les petits ont été protégés par les plus sévères punitions. » (LUCY.)



VASE K'IEN-LOUNG FOND BLANC GRENADES POLYCHROMES EN RELIEF (PALAIS D'ÉTÉ).

Le 9 octobre, les alliés abandonnèrent le *Yuen-ming-yuen* et vinrent camper sous les murs de Péking, en dehors de la porte *Ngan-ting*. Le colonel de Bentzmann reçut l'ordre d'établir une batterie à 75 mètres de la place; le chef d'escadron d'artillerie Schenegaens mesura la distance à grandes enjambées et alla reconnaître les murailles, sur lesquelles on avait préparé des amas de chaux pour jeter aux yeux des assaillants. Évidemment Péking ne pouvait ni ne voulait se défendre.

L'empereur *Sien-foung*, retiré, comme nous l'avons dit, à *Je-hol* avait laissé le soin de traiter avec

les *Barbares* à son frère le prince *Koung*, nommé aussi sixième prince, parce qu'il était le 6e fils de *Tao-kouang*. Agé de 25 ans seulement, il était plein d'intelligence et d'amabilité, mais saisi d'une crainte bien naturelle en pensant à la lourde charge qui lui incombait. Les alliés brûleraient-ils Péking et le palais impérial, comme ils avaient fait du *Yuen-ming-yuen ?* N'imposeraient-ils pas des conditions inacceptables ? Et lui, quoique prince du sang, ne se verrait-il pas plus tard désapprouvé, condamné et exécuté peut-être pour avoir livré la capitale ? Aussi, lorsque, le 13 octobre, il reçut l'ultimatum qui exigeait l'ouverture des portes à midi sous peine de bombardement, hésita-t-il encore jusqu'à la dernière minute. Il fallait cependant se décider, car le massacre des Européens et la vue des plaies des survivants avaient exaspéré les alliés. Enfin, le 15 octobre à 11 h. 1/2, la porte *Ngan-ting* fut ouverte, selon qu'il avait été convenu ; 200 Français et 200 Anglais devaient en même temps occuper la droite et la gauche des murailles, et y déployer à la même minute le drapeau national. Les Anglais étant montés sans attendre leurs alliés, le colonel Schmitz avec le 101e de ligne s'avança à plus d'un kilomètre dans la ville et, après cette manifestation, monta aussi sur les remparts. Une altercation très vive s'éleva entre lui et le général Napier, qui s'excusa de son mieux ; tout rentra dans l'ordre.



VASE K'IEN-LOUNG FOND ROSE,
ARABESQUES ET FLEURS POLYCHROMES (PALAIS D'ÉTÉ).

Malgré les dangers qu'il pouvait y avoir pour un Européen à traverser les districts occupés par l'armée chinoise et tartare, Mgr Mouly, vicaire apostolique de Péking, s'était rapproché de la capitale dès le commencement des hostilités ; le

prince *Koung*, régent de l'empire, qui n'ignorait pas sa présence, fit chercher l'évêque, pour servir d'intermédiaire entre lui et les alliés, par un nommé *[illegible]*, mandarin de 1re classe à bouton rouge ; l'évêque partit aussitôt pour Péking, accompagné de son coadjuteur Mgr Arnouilh. Ils arrivèrent au camp des alliés le 23 octobre, après la suspension d'armes et l'ouverture des portes de la ville.

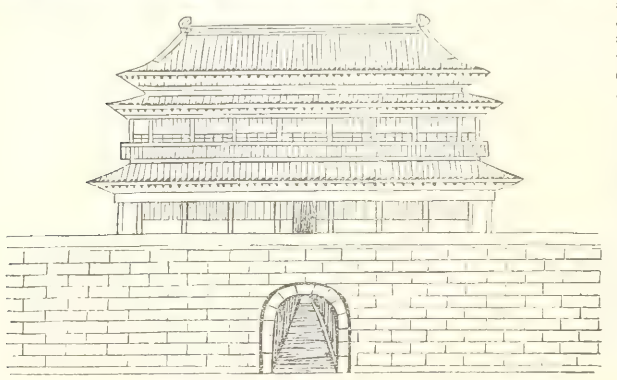
M. Campenon, alors chef d'escadron d'état-major, en compagnie de l'abbé Trégaro, aumônier en chef, avait déjà visité l'ancienne cathédrale catholique fermée depuis plus de 30 ans. Plus de fenêtres, plus d'autel, plus de tableaux ; une ouverture considérable dans la voûte au-dessus du chœur, la croix disparue, tel était le triste état de l'église. Mais enfin c'était encore une église et on résolut d'en faire la réouverture par une cérémonie funèbre en faveur des victimes, suivie d'un *Te Deum* solennel en l'honneur de l'armée française et de l'empereur Napoléon ; la cérémonie fut fixée au 28 octobre, afin de laisser le temps de faire les réparations les plus urgentes.

VASE K'IEN-LOUNG FOND BLANC,
DESSIN REPRÉSENTANT UNE VUE DU PALAIS D'ÉTÉ.

Quelle joie pour Mgr Mouly de retrouver encore cette vieille cathédrale, et de rentrer dans la capitale de la Chine au milieu de ses chrétiens ! Ces braves gens du reste n'étaient pas moins heureux, et prêtèrent leur aide à nos soldats afin de tout préparer pour la cérémonie. Pendant ce temps eut lieu la signature des traités par les plénipotentiaires.

Le 24, lord Elgin, ambassadeur d'Angleterre, signa le traité anglais avec le prince *Koung* ; le lendemain 25, à onze heures, le cortège se mettait en marche du quartier général français pour se rendre au *Ya men* des Rites, situé très loin dans la

ville de Péking. — Après une heure et demie de marche dans l'intérieur de la ville tartare, nous arrivons devant un vaste édifice d'assez triste apparence, c'est le *Ya-men* des Rites, lieu désigné pour l'entrevue des grands dignitaires français et chinois, où le prince *Koung* attendait les représentants de la France, entouré d'un grand nombre de mandarins civils et militaires. Le prince *Koung* s'est montré d'une aménité fort gracieuse pour le baron Gros et le général de Montauban à qui, tour à tour, il s'est empressé de tendre la main. Après l'échange des salutations d'usage, le baron Gros, le général de Montauban, suivis du personnel de l'ambassade et des officiers généraux et supérieurs du corps expéditionnaire, entrèrent dans une vaste cour tendue de riches tapisseries, puis dans un grand vestibule dans lequel étaient groupés deux ou trois cents mandarins à globules de toutes les couleurs, enfin dans la salle des cérémonies, où le prince *Koung* les conduisit au siège qu'ils devaient occuper. En face de l'entrée se trouvaient deux tables ; celle de droite était occupée par le prince *Houng*, assisté de *Kang-ki*, gouverneur de Péking ; celle de gauche, le côté d'honneur en ce pays, était occupée par le baron Gros, assisté du général de Montauban.



NGAN-TING-MEN (PORTE DE LA PAIX).

Devant la table de notre ambassadeur étaient assis le général Jamin, le général Collineau, le colonel Schmitz, et tous les officiers supérieurs chefs de service ; derrière se tenaient tous les officiers du corps expéditionnaire.

L'abbé Delamarre, mis à la disposition de notre ambassadeur, remplissait les fonctions d'interprète. L'échange des pouvoirs, leur vérification, la lecture et la signature du traité ont duré une heure environ ; au moment de la signature, une salve de vingt et un coups de canon annonçait au peuple chinois que la paix était conclue.

Après l'échange des traités (le nôtre sur très beau parchemin, celui des Chinois sur des plaques d'or), le baron Gros a offert au prince *Koung* plusieurs pièces d'or à l'effigie de l'empereur Napoléon et une collection de très belles photographies représentant S. M. Napoléon et la famille impériale. Ces petits présents ont paru très agréables au prince *Koung*, autour duquel sont venus immédiatement se grouper en curieux tous les mandarins présents à la cérémonie.

Après les saluts d'usage on se sépara, et nous reprîmes la route de notre camp au milieu de la population compacte qui nous avait accueillis à notre arrivée. Seul, notre ambassadeur, M. le baron Gros, resta à Péking dans un *Ya-men* mis à sa disposition par le prince *Koung*, et sous la garde d'honneur d'un bataillon du 101e régiment de ligne.

Le 27 au matin, le général en chef alla visiter lui-même l'ancienne cathédrale ; le génie sous la direction de ses officiers s'était surpassé ; toute l'église était décorée

de tentures noires et de drapeaux français en soie, l'autel reconstruit, le pavé recouvert de feutre ; un immense catafalque s'élevait au milieu de la nef ; bref, rien ne manquait pour la cérémonie du lendemain. Le 28, le général, avec tout son état-major en grand uniforme et plusieurs pelotons de troupes en grande tenue vinrent à la cathédrale, déjà remplie par une foule innombrable de chrétiens chinois. Les deux évêques, accompagnés de six prêtres indigènes, firent leur entrée solennelle et célébrèrent la Messe, pendant laquelle la musique joua des airs funèbres et religieux ; le vent soufflait et une petite pluie glacée tombait par la vaste ouverture du toit ; néanmoins chacun était heureux et content, car l'ancienne croix avait été retrouvée et replacée tant bien que mal au faîte de l'édifice par les soldats du génie. Les ambassades française, anglaise et russe assistaient à l'office, après lequel le cortège se forma ; c'est ce jour-là même, 28, que Mgr Mouly fut reçu par le prince



INSCRIPTION DU MONUMENT.

COLLINEAU, général de division.
DUBUT, sous-intendant militaire.
FOULON-GRANDCHAMPS, colonel d'artillerie.
LIVET, colonel du génie.
GARY, chef d'escadron d'artillerie.
MARIF, capitaine d'artillerie.
DE MONTFERRANT, lieut. au 2e B. de chass.
DE ROQUEFEUILLE, lieut. au 2e B. de chass.
DE DAMAS, capitaine au 2e B. de chass. d'Afriq.
VAZEILLES, capitaine au 101e régiment de ligne.
DRIOU, lieutenant au 101e régiment de ligne.
JOLY, capitaine au 102e régiment de ligne.
LOUBET, capitaine au 102e régiment de ligne.
GRANDPERRIER, lieut. au 102e rég. de ligne.
ADER, officier d'administration.
OZOUF, chasseur au 2e B. de chasseurs à pied.
BONICHO, soldat au 5e escadron du train.
BLANQUET, infirmier militaire.

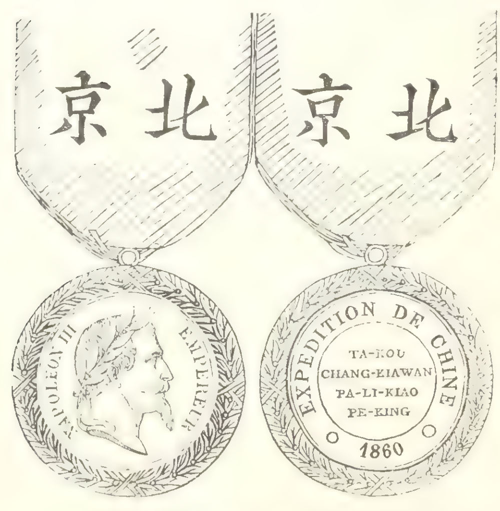
Koung, à l'heure fixée pour le convoi funèbre, si bien que l'évêque ne put y assister. Le prince, quoique le traité fût signé, tremblait de crainte et n'avait qu'une confiance limitée en voyant tant de soldats dans la ville de Péking : Mgr Mouly prit ses deux mains dans les siennes, et pendant plus d'une demi-heure il le rassura et finit par calmer sa frayeur. Depuis ce temps-là le prince *Koung* garda à Mgr Mouly une profonde reconnaissance, et lorsque l'évêque mourut, il se fit représenter à ses funérailles. Au sortir de cette audience, Mgr Mouly se rendit en toute hâte au cimetière, où il arriva assez à temps pour bénir les cercueils des victimes. Ces cercueils renfermaient les corps de MM. Foulon-Grandchamps, colonel d'artillerie, Dubut, sous-intendant militaire, Ader, officier comptable, Blanquet, infirmier, Bonicho, soldat du train, et Ozouf, chasseur à pied ; ils étaient portés chacun sur un chariot d'artillerie.

Charles FOULON-GRANDCHAMPS, né à Caen (Calvados), le 11 novembre 1808, commandait les batteries montées attachées à l'expédition. Sorti de l'École polytechnique, il était lieutenant en 1832 et capitaine en 1838. Nommé chevalier de la Légion

d'honneur en Algérie, il devint officier en 1853 et fut nommé lieutenant-colonel en 1857. En 1860, il partit pour la Chine avec le grade de colonel et se distingua par la plus grande bravoure. Fait prisonnier le 10 septembre dans le guet-apens de *T'oung-tcheou*, ce brillant officier périt accablé par le nombre ; il venait d'être nommé commandeur de la Légion d'honneur.

Victor-Laurent Dubut, né à Paris le 3 septembre 1815, sortit de l'École polytechnique en 1853 avec le grade de sous-lieutenant. Lieutenant en 1841, sa belle conduite en Algérie lui valut la décoration de la Légion d'honneur; pendant la guerre d'Orient, il reçut la croix d'officier. Il succomba le 19 septembre en résistant aux Tartares qui voulaient s'emparer de lui.

Jean Pierre-Prosper Ader, né à Neyrac (Lot-et-Garonne) le 16 janvier 1814, élève du Val-de-Grâce, fut nommé adjudant de 1re classe en 1841 et passa dix années en Algérie. Il se distingua par sa belle conduite devant l'ennemi, fut nommé officier comptable de 1re classe en 1853, et chevalier de la Légion d'honneur. Attaché à l'expédition de Chine, il succomba le 24 septembre aux infâmes traitements dont il fut l'objet lors de la trahison de *T'oung-tcheou*.



MÉDAILLE DE LA CAMPAGNE EN CHINE.

Le clergé, composé de l'abbé Trégaro, l'abbé de Serres, l'abbé Delamarre, l'abbé Mahé et six prêtres chinois, suivait le catafalque ; les généraux, les ambassadeurs portant l'écharpe de deuil, les officiers tant anglais que français, enfin les brigades Jamin et Collineau accompagnèrent le convoi jusqu'au cimetière, au son des tambours voilés alternant avec la musique du régiment. Arrivé à *Cha-la-eul*, plusieurs voix éloquentes se firent entendre et, les honneurs militaires une fois rendus, les cercueils furent déposés dans une fosse préparée d'avance ; quelques mois après, on construisit un caveau au cimetière français de *Tcheng-fou-sse*, où les six cercueils furent transportés ; on éleva en leur honneur un monument sur lequel furent gravés les noms des victimes de la guerre en 1860.

Une autre cérémonie devait avoir lieu le lendemain 29 octobre ; pas plus que la veille, personne ne voulut manquer au rendez-vous. Le service solennel célébré, Mgr Mouly fit un discours de circonstance pendant lequel des larmes de joie coulaient des yeux de ce vieil évêque ; il remercia Dieu, l'empereur, la France et l'armée, et enfin, au milieu de l'émotion générale, il entonna le *Te Deum*, qui fut suivi des prières pour l'empereur. La croix dominait de nouveau l'édifice, le culte public était rétabli dans la ville de Péking, tous les établissements religieux avaient été restitués; une fois de plus, on pouvait dire à bon droit : *Gesta Dei per Francos.*

Le traité franco-chinois contenait la disposition suivante :

Art. 13. « La religion chrétienne ayant pour objet essentiel de porter les hommes à la vertu, les membres de toutes les communions chrétiennes jouiront d'une entière sécurité pour leurs personnes, leurs propriétés et le libre exercice de leurs pratiques religieuses, et une protection efficace sera donnée aux missionnaires qui se rendent pacifiquement dans l'intérieur du pays, munis des passe-ports réguliers dont il est parlé dans l'article 8. Aucune entrave ne sera apportée par les autorités de l'empire chinois au droit qui est reconnu à tout individu en Chine d'embrasser, s'il le veut, le christianisme, et d'en suivre les pratiques sans être passible d'aucune peine infligée pour ce fait. » Il avait été stipulé, en outre, que les anciennes églises, établissements ou cimetières seraient rendus aux missions ; Mgr Mouly en prit possession sans difficulté. Dans l'article concernant la religion, rien n'autorisait les missionnaires à acheter des propriétés en dehors des ports ouverts, et par conséquent à s'établir dans l'intérieur de la Chine ; l'abbé Delamarre, travaillant à la rédaction du texte chinois du traité, y introduisit une clause qui donnait ce droit aux missions. Malheureusement, elle ne se trouvait pas dans le texte français, qui seul devait faire foi. Aussi, peu d'années après, les Chinois protestèrent-ils : ce qui donna lieu à une convention spéciale qui permettait d'acheter dans l'intérieur, mais seulement au nom et pour l'usage de la communauté chrétienne.

Le 5 novembre, l'empereur *Sien-foung* approuvait définitivement les traités et mourait peu après, laissant l'empire à son fils *T'oung-tche ;* mais on cacha sa mort, qui ne fut annoncée que l'année suivante, si bien que l'année 1861 appartient encore au règne de cet empereur.

L'expédition anglo-française dut précipiter son embarquement, car les glaces ferment l'entrée du *Pé-ho* de décembre en mars. On laissa cependant quelques troupes pour occuper les forts de *Ta-kou ;* les Français gardèrent ceux du sud et les Anglais ceux du nord, qui ne furent évacués définitivement qu'après l'entier paiement des indemnités de guerre ; celle de la France s'élevait à 50 millions, y compris les paiements à faire aux familles des victimes du guet-apens de *T'oung-tcheou.* Aurait-on mieux fait de s'établir définitivement dans les forts ou du moins d'en prolonger l'occupation pendant plusieurs années ? c'est possible, mais on ne connaissait point alors les Chinois comme on les connaît aujourd'hui.

Chacun tira le meilleur profit possible de l'expédition :

La France eut la gloire des armes, vengea le meurtre d'un de ses enfants, M. Chapdelaine ; on vit quelques milliers de ses soldats pénétrer au cœur d'un empire de 400 millions d'âmes, en vaincre les armées, en prendre la capitale.

L'Angleterre obtint les plus sérieux avantages pour son commerce, et les négociants firent de rapides fortunes dans les ports ouverts.

La Russie rectifia ses frontières de Mantchourie, qui suivirent désormais le fleuve Amour jusqu'au confluent de l'Ousouri ; la ville d'Ourga et même celle de Kachgar furent ouvertes à ses produits ; enfin le service des postes entre la Russie et la Chine fut définitivement organisé.

La religion retrouva sa liberté et en profita pour relever les ruines de ses temples détruits pendant les persécutions. Mgr Mouly, laissant son coadjuteur et ses missionnaires réparer provisoirement les églises et les sépultures de Péking, partit pour l'Europe, où il arriva en juin 1861.

La guerre de 1860 fut une dure leçon pour la Chine ; malheureusement la Chine oublie vite les leçons !



CHAPITRE XII

I. T'OUNG-TCHE. REBELLES AUX LONGS CHEVEUX (TCH'ANG-MAO). LES FILLES DE LA CHARITÉ. LE SECOND PÉ-T'ANG. — II. M. ARMAND DAVID ; SES TRAVAUX, SES DÉCOUVERTES. — III. MORT DE MGR MOULY, ÉGLISE DE SAINTE-CROIX. ÉGLISE DE N.-D. DES VICTOIRES. MM. CHEVRIER ET OU. — IV. MASSACRES DE TIEN-TSIN. MGR DELAPLACE. CONSTRUCTION DE L'ÉGLISE SAINT-LOUIS.

I

PENDANT que l'armée anglo-française battait les Chinois, les rebelles aux longs cheveux *(T'chang-mao)*, soi-disant descendants des *Ming*, se révoltèrent contre la dynastie et s'emparèrent de presque tout le sud de la Chine : *Hang-tcheou*, *Ning-po*, *Chao-sing*, *Nan-king* et enfin *Chang-haè* tombèrent en leur pouvoir. Les alliés se résolurent à défendre la dynastie et à reprendre aux moins les ports qu'elle avait ouverts au commerce de l'Europe. En février 1862, on débarqua de l'infanterie de marine, et *Chang-haè*, attaqué par terre et par mer, fut évacué par les rebelles. Le 10 mai, *Ning-po* était pris ; la joie de ce succès fut bien amoindrie par la mort de l'amiral Proté, frappé d'une balle en pleine poitrine à la tête de ses troupes. Peu après, à une troupe assez nombreuse de Manillois et de Chinois fidèles se joignirent des soldats français qui, ayant fini leur temps, voulurent prendre du service en Chine. Un corps se forma à *Ning-po* sous le commandement de MM. Lebreton et d'Aiguebelle. Le 19 juillet 1864, *Nan-king*, dernier rempart des rebelles, fut emporté, et *Taè-ping-ouan*, leur chef, se suicida, ce qui mit fin à la révolte. — C'est au corps franco-chinois que la dynastie est redevable d'avoir reconquis ses provinces du sud.

Peu après la guerre, Mgr Mouly était parti pour l'Europe, qu'il n'avait pas revue depuis 25 ans. Son arrivée fut un événement ; ce bon évêque à longue barbe, à grosses lunettes chinoises, à l'air un peu dépaysé, était une curiosité ; on se le disputa. Avec l'extrême bonté qui le caractérisait, il se laissa faire ; on le fit prêcher,

présider des conférences, des réunions de tout genre en France, en Italie, en Belgique, en Hollande, enfin un peu partout. Il alla voir l'empereur qui, sur l'indemnité de guerre, lui avait alloué une forte somme pour reconstruire les anciennes églises détruites. Napoléon III, très affable et fort bien disposé pour ce vieil évêque qui était resté si français, lui dit : « Que pourrais-je faire encore pour vous être agréable ? — Sire, répondit-il, ce serait de me faire reconduire jusqu'à Tien-tsin avec la colonie de missionnaires et de sœurs que je dois emmener. » L'empereur accorda gracieusement la demande et, le 24 février 1862, sept missionnaires et quatorze Filles de la Charité partirent sur une frégate de l'État.


L'EMPEREUR T'OUNG TCHE.

Après mille péripéties et mille dangers, la nouvelle colonie arriva à *Chang-haè* à la fin du mois de mai. Les navires du port avaient leurs pavillons en berne et leurs vergues en croix, à l'occasion des funérailles de l'amiral Proté.

Mgr Mouly mit 21 jours pour aller de *Chang-haè* à *Ka-kou* sur un voilier américain. On installa les Sœurs destinées à Tien-tsin dans la maison qui leur avait

été préparée ; quant aux missionnaires, ils logèrent au *Ouang-haè-lcou*, belle résidence donnée par le gouvernement chinois; elle se trouvait à la jonction du canal impérial avec le *Pè-ho*, et avait servi à l'état-major lors de l'occupation par les alliés. Le 10 juillet, Mgr Mouly faisait son entrée solennelle à Péking.

Pendant son séjour en Europe, les missionnaires avaient relevé les murs d'enceinte, refait la toiture de la cathédrale et construit quelques chambres d'habitation. Au *Pè-t'ang*, résidence française, on s'était contenté de réparer les anciens bâtiments ; l'évêque, les missionnaires et les séminaires y trouvèrent place ; au *Toung-t'ang* et au *Si-t'ang* rien n'était fait encore. Mgr Mouly se mit de suite à l'œuvre ; une maison disposée pour les Sœurs de Charité non loin du *Pè-t'ang* fut bientôt remplie de malades et d'enfants abandonnés. On termina les réparations de l'ancienne cathédrale, qui fut repeinte en entier, en conservant religieusement les mêmes dessins qui la décoraient jadis. Mgr Mouly ne voulut point tarder à réparer aussi le cimetière français de *Tcheng-fou-sse*, situé à 8 kilomètres de la porte *Pin-tche-men*. On dut refaire les tombes, relever les stèles, replanter les arbres et reconstruire tout le mur d'enceinte. Un accident vint encore augmenter les dépenses : la résidence du *Pé-t'ang*, nouvellement restaurée, fut presque totalement détruite le 6 janvier 1864 par un incendie. On sauva non sans difficulté, la grande bibliothèque qui commençait à flamber ; le soir chacun eut à peine de quoi coucher ; la perte fut estimée à 100.000 francs.

Quelques mois après s'éleva sur les ruines une grande maison européenne, et Mgr Mouly pensa à reconstruire la cathédrale française du *Pé-t'ang*. Un architecte du Lot-et-Garonne, M. Bourrières, en avait fait le plan ; deux tours surmontées de deux flèches fort élégantes devaient s'élever sur la façade ; mais pour ne point créer d'affaires avec les Chinois, le plan fut envoyé au *Tsoung-li ya-men*, qui pria l'évêque de retrancher aux flèches. Ainsi diminuées, les tours avaient encore près de 90 pieds de haut. La première pierre fut posée le 1er mai 1865, en présence de M. de Berthemy, ministre de France, que tous ses collègues avaient accompagné, et des ministres du *Tsoung-li ya-men : Tchoung*, *Toung* et *Heng-tsi*. Cette pierre fut bénite par Mgr Mouly. L'église, dédiée au Saint-Sauveur, ne se trouve pas sur l'emplacement de l'ancienne bâtie par les Jésuites et détruite en 1827 ; comme cet emplacement était beaucoup trop restreint pour la nouvelle cathédrale, on acheta à l'est de la résidence un vaste terrain pour l'y construire. Cette église est gothique (XIIIe siècle) ; elle mesure à l'intérieur 49 mètres de long sur 30 de large au transept et 21 à la nef, y compris les bas-côtés ; la hauteur est de 17 mètres 66 sous clef de voûte. Le 1er janvier 1867 on en fit la bénédiction solennelle, à laquelle assistait M. le comte de Bellonet, chargé d'affaires de France. La même année, l'église de N.-D. des Sept-Douleurs était bâtie au *Si-t'ang*, ancienne résidence de M. Pedrini ; et une grande chapelle provisoire au *Toung-t'ang* pour les chrétiens de cette paroisse, qui durent encore attendre longtemps leur église, car l'indemnité avait été totalement absorbée.

II

PARMI les missionnaires arrivés avec Mgr Mouly, il s'en trouvait un très remarquable par ses connaissances en histoire naturelle : c'était M. *Armand David*.

La Chine était ouverte, les Européens astronomes, mathématiciens et autres allaient se mettre au service des Chinois ; les missionnaires n'avaient donc plus raison d'être comme savants ou artistes de la cour. Cependant, on ne pouvait

abandonner les sciences, qui sont un puissant auxiliaire pour la religion ; il était bien à désirer qu'un collège s'ouvrît à Péking, et pour ce collège il fallait un homme ; M. David fut choisi. Missionnaire avant tout, cette qualité lui eût fait préférer la vie apostolique, mais ses supérieurs en disposèrent autrement. Sur leur désir et sur la demande du gouvernement français, M. David dut utiliser ses connaissances variées à la préparation du collège futur, et surtout à l'augmentation des collections du Muséum de Paris. Il fit plusieurs voyages fort pénibles, dans les premières années de son séjour en Chine, voyages qui furent très fructueux pour le Muséum. En 1868, il alla jusque dans le Thibet indépendant, où il fit des découvertes importantes ; sa santé ruinée l'obligea à retourner en Europe (1874). Nommé membre de plusieurs académies, il reçut deux médailles d'or, et refusa par trois fois la croix de la Légion d'honneur, se conformant ainsi aux règles de sa Congrégation. Bien des années s'écoulèrent, et, s'oubliant lui-même, il devait croire que personne ne penserait plus à lui ; mais les travaux qu'il avait entrepris pour la science, ses mémoires, ses relations et ses précieuses découvertes, réclamaient une récompense ; sans lui demander son assentiment, en 1896, à l'occasion du centenaire de l'Institut, la croix de la Légion d'honneur lui fit envoyée ; il ne pouvait plus la refuser.



SYRNIUM DAVIDI

Les services que M. David a rendus à la mission de Péking sont inestimables ; il a formé à lui seul un musée d'histoire naturelle comprenant plus de 800 oiseaux, quelques beaux mammifères, environ 3.000 insectes ou papillons ; de plus, un herbier et des échantillons minéralogiques très complets. Ce musée du *Pé-t'ang* fit pendant longtemps l'admiration des visiteurs qui s'y rendaient presque chaque jour. Les mandarins, fréquentant par ce moyen les missionnaires, perdirent peu à peu leur antipathie ; les préjugés tombèrent, et l'estime qu'on avait déjà pour les prêtres catholiques français s'en accrut sensiblement. La renommée de ce musée alla jusqu'au palais, d'où plusieurs princesses, et même, dit-on, l'impératrice, vinrent le visiter *incognito*. Enfin, lorsqu'en 1885 un arrangement dut intervenir pour rétrocéder le *Pé-t'ang*, ou plutôt pour

l'échanger contre une nouvelle résidence, la dernière clause stipulait que le Pape serait prié d'offrir le musée à l'impératrice. Quelque temps après, un missionnaire fut nommé par le 7e prince, père de l'empereur, conservateur de ce musée, et il désigna lui-même deux chrétiens intelligents qui s'y rendent chaque semaine pour l'entretenir en bon état, enlever et remplacer au besoin les pièces avariées. Pour l'empereur et pour l'impératrice, ce musée est une des choses précieuses du palais, et la gracieuseté avec laquelle on l'a cédé à l'impératrice sur sa demande, n'a pas peu contribué au résultat pacifique de la négociation si difficile, qui s'est terminée à la gloire de la France, de la mission de Péking et de la religion en Chine.

Voici quelques-unes des plus belles trouvailles en zoologie faites par M. David, soit à Péking même, soit dans les provinces :

Syrnium Davidi ; espèce de chat-huant, trouvé dans les forêts de *Mou-ping* (Thibet), fort rare même dans cette région.

Pyrgilauda Davidi; espèce de passereau découvert sur les plateaux les plus élevés de Mongolie ; il est très farouche et fait son nid dans les rochers.

Arundinax Davidianus ; nouvelle espèce également découverte à *Mou-ping ;* c'est un spécimen unique, rare même dans le pays ; se trouve dans les hautes herbes au bord des ruisseaux.

Pterorhinus Davidi ; découvert près de Péking, dans les montagnes *Si-chan.* Les Chinois le nomment *Chan-hoa-mi* et le conservent en cage, se plaisant à entendre ses cris singuliers et sonores, même quelque peu fatigants ; dans les bois, il est peu sauvage et se laisse facilement approcher ; il niche jusqu'en septembre dans les buissons.

PYRGILAUDA DAVIDI.

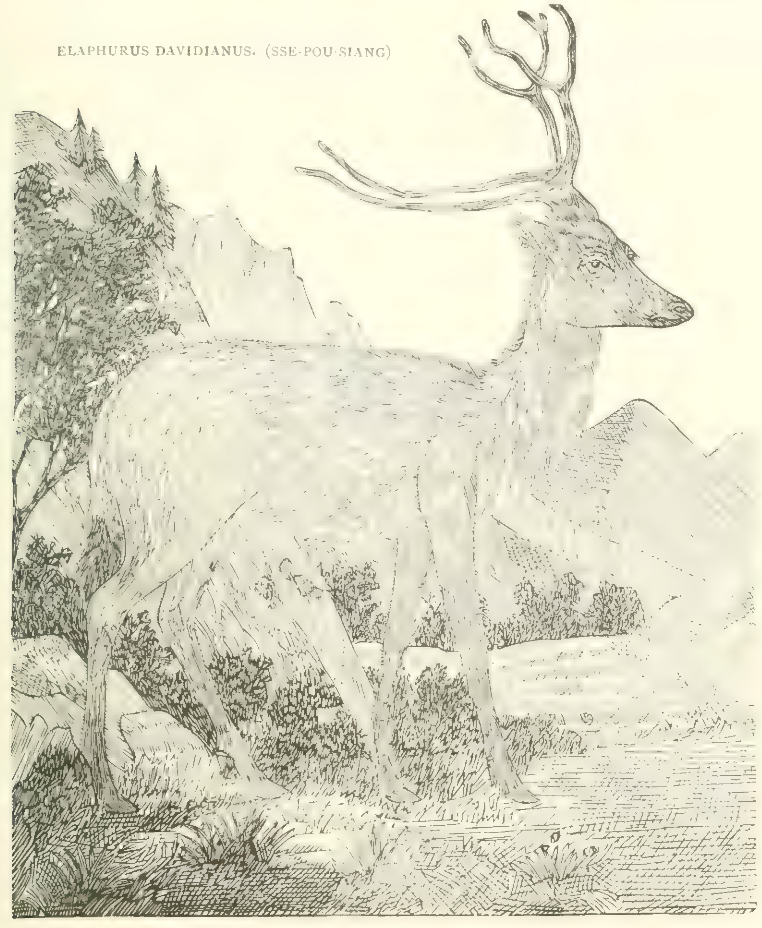
Oreopneuste Armandi ; découvert dans les hautes montagnes du nord de la Chine, où il vient se loger en été ; son chant est sonore et varié.

Crossoptilon Mantchuricum ; trouvé sur le marché de Péking en hiver, puis tué dans les montagnes de l'ouest *(Si-chan)* par M. David ; les Chinois le nomment *Ho ki ;* ce magnifique oiseau a depuis été répandu en Europe ; on peut l'élever facilement dans les parcs.

Propasser Davidianus ; ce charmant roselin habite les plus hautes montagnes du nord-est de la Chine ; on en trouve sur les marchés de Péking à l'ouverture du printemps ; son nid, trouvé par M. David sur des lilas sauvages, contient cinq œufs, bleu-turquoise tacheté de points bruns ; son chant est peu varié.

Elaphurus Davidianus. Hors de la porte sud de Péking, à 2 kilomètres environ, se trouve l'ancien parc de chasse de l'empereur ; il a 12 kilomètres de côté ; on y élevait par tradition (car l'empereur n'y chasse plus) de nombreux cerfs, daims, chèvres sauvages et autres animaux. M. David apprit par les chrétiens qu'un animal

ELAPHURUS DAVIDIANUS. (SSE-POU-SIANG)



fort curieux s'y trouvait ; les Chinois le nomment *Sse-pou-siang* (qui ne ressemble à aucun des quatre), parce qu'il a les bois du cerf, la queue de l'âne, les pieds du bœuf et le pelage du mulet. M. David lui-même, dans une promenade, aperçut par-dessus les murs d'enceinte cet intéressant animal, et alors il ne songea plus qu'au moyen de s'en procurer un spécimen pour le Muséum de Paris. Ce n'était rien moins que facile : il y a peine de mort contre ceux qui se permettent de tuer le gibier impérial.

mais cela n'empêche nullement les gardes de s'en nourrir. M. David se ménagea une entrevue avec l'un d'eux, et il fut convenu qu'on jetterait par-dessus le mur, d'un côté une peau avec les bois et les os, de l'autre la somme promise. C'est ainsi que M. David put envoyer à Paris le premier spécimen du *Sse-pou-siang*. Plus tard d'autres nations s'en procurèrent aussi par leurs ministres, mais le premier était à la France. Si l'on considère ce que M. David a découvert dans le sud de la Chine, les trouvailles faites dans le nord sont bien minimes. Nous ne pouvons entrer dans de plus grands détails, et nous devons renvoyer ceux qui voudraient en savoir davantage à ses ouvrages très intéressants, très savamment rédigés et toujours de la plus parfaite exactitude, ainsi qu'aux travaux spéciaux des professeurs du Jardin des Plantes de Paris.

III


ANCIENNE RÉSIDENCE DU PÉ-T'ANG.

Cependant Mgr Mouly perdait ses forces, et sa première vigueur avait disparu ; perclus de rhumatismes, affaibli par une vie de privations et de fatigues, on ne pouvait plus espérer pour lui de longs jours. Souvent le pieux évêque subissait de douloureuses crises ; l'une d'elles, pendant la nuit du 30 novembre au 1er décembre, le conduisit aux portes du tombeau et on dut lui administrer les derniers sacrements, qu'il reçut avec une grande ferveur ; malgré les soins de deux docteurs européens, il s'affaiblit de plus en plus et s'éteignit le 4 décembre à 4 heures du soir, à l'âge de 61 ans ; il eut la joie de mourir au milieu de ses confrères et dans ce *Pé-t'ang* reconstruit par lui. Mgr Mouly peut être, à bon droit, regardé comme le second fondateur de la mission de Péking, car après les horribles persécutions qui l'avaient presque anéantie, c'est lui qui la ressuscita et lui donna une vie nouvelle. Les funérailles du saint évêque furent une démonstration. Tous les ministres européens, les représentants du prince *Koung* et du *Tsoung-li ya-men*, l'archimandrite russe, le clergé en entier et plus de 400 voitures contenant chacune deux ou trois chrétiennes, l'accompagnèrent au cimetière. Le cortège s'étendait sur plus d'un kilomètre et demi, une foule respectueuse évaluée à 100.000 personnes bordait les deux côtés de la route ; les chants liturgiques alternaient avec les prières chinoises.

Mgr Mouly repose dans un tombeau orné d'une belle stèle en marbre, devant les mausolées de MM. Raux et Ghislain, au cimetière français de *Tcheng-fou-sse*. — Mgr Mouly, né à Figeac, diocèse de Cahors, le 2 août 1807, n'était point un homme ordinaire : il avait fait d'excellentes études, et sa science en chinois était peu commune. Son talent d'administration, son sang-froid dans les circonstances les plus critiques, son courage, sa fermeté, et surtout une sérénité et une bonté de cœur inaltérables, avaient fait de lui un missionnaire hors ligne. Il servit de trait-d'union entre la grande ère des persécutions et celle de la liberté religieuse ; son passage sur la terre de Chine fait époque.

Cependant les œuvres continuaient de progresser dans les environs de Péking, et plusieurs églises étaient construites ; l'une, sous le vocable de Saint-Pierre, à 18 lieues sud-ouest de la capitale ; l'autre, dédiée à la Sainte-Croix, dans la ville de *Suen-hoa-fou*. Un monument de plus grande importance, l'église de N.-D. des Victoires, s'élevait en même temps dans la ville de Tien-tsin, sous la direction du Frère Marty, Lazariste ; cette construction avança rapidement. Le ministre de France avait prié l'évêque de rétrocéder au gouvernement français une partie de la résidence des missionnaires de Tien-tsin, pour y établir le consulat. La mission devait cet emplacement aux armes françaises, elle consentit à le partager, et la partie est avec les bâtiments qui s'y trouvaient devant l'habitation du consul ; à côté du pavillon français s'éleva la belle façade de N.-D. des Victoires. Entièrement terminée à la fin de 1869, bénite très solennellement par l'évêque en présence du consul et des autorités chinoises, elle ne devait durer que quelques mois !

Deux excellents missionnaires furent chargés de cette nouvelle église :

M. *Claude-Marie Chevrier*, né le 13 août 1821 à Vanneau de Vieillezire, paroisse de Saint-Jodar dans le diocèse de Lyon, fut d'abord soldat et envoyé dans la Guyane, où il devint sous-officier. Son service militaire achevé, il continua ses études ecclésiastiques et reçut la prêtrise. Nommé vicaire à Batna près de Constantine, puis curé à Lambesse, il entra, le 22 novembre 1858, dans la Congrégation de la Mission ; le 12 août de l'année suivante il partit pour la Chine, où il travailla dans la Mongolie. Ce vicariat ayant été cédé aux Belges en 1864, M. Chevrier passa dans celui de Péking, et fut nommé procureur à Tien-tsin en 1866. Il y resta quatre ans ; très zélé, plein d'amabilité, de prudence, bon missionnaire et bon Français, il ne compta jamais que des amis.

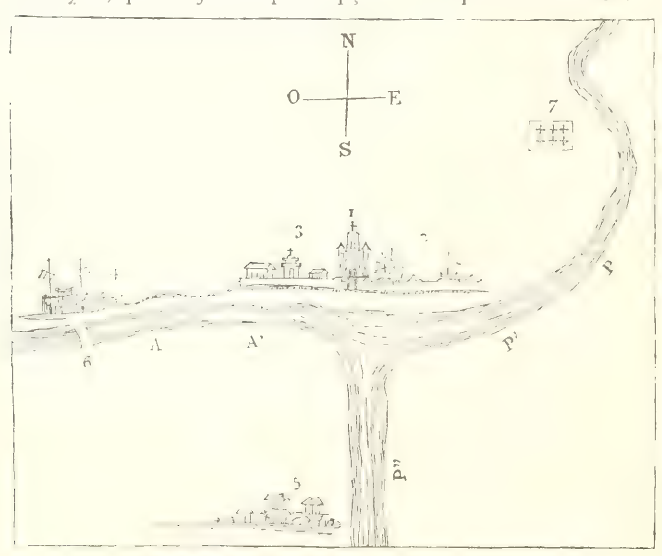

PORTE DE LA RESIDENCE DE SUEN-HOA-FOU.

Son confrère M. *Ou* était né à Canton en 1821. Ses études terminées à Macao, il fut ordonné prêtre en 1846 et envoyé en Mongolie, où il resta 20 ans. C'était un homme de valeur et d'une grande piété.

IV

Vers la mi-mai 1870, des bruits alarmants commencèrent à circuler : des enfants avaient disparu, volés, disait-on, par des gens à la solde des missionnaires ; les Sœurs en avaient tué pour préparer avec leur cœur et leurs yeux des charmes et des remèdes européens !... Le 4 juin, une bande de fanatiques, excitée par ces rumeurs malignement répandues parmi le peuple, voulut voir si véritablement on arrachait les yeux des enfants ; elle se rendit au cimetière situé sur les bords du *Pè-ho*, et déterra une douzaine de petits cercueils. Ces petits squelettes, depuis longtemps enterrés, n'avaient plus que les os et quelques cheveux ; on en conclut que les Sœurs leur avaient enlevé les yeux ! A côté de ces cercueils se trouvait la tombe du capitaine Joly, recouverte d'une pierre portant son nom et d'une croix : elle fut brisée !

Les violations de sépultures sont toujours fort graves en Chine ; à ce moment, étant donnés les bruits qui se propageaient, celle-ci était plus sérieuse encore ; cependant on ne put obtenir réparation, et les violateurs restèrent impunis. Aussi dans la quinzaine qui suivit, des attroupements se formèrent, des insultes partielles furent infligées aux Européens, et des bruits sinistres, des menaces de mort se firent entendre dans la ville. Les chrétiens avertirent M. Chevrier, directeur de la mission, qui lui-même en informa M. Fontanier, consul de France. La paix parfaite qui régnait depuis huit ans, le respect que la population avait toujours témoigné pour les missionnaires et les Sœurs, sembla au consul un motif raisonnable de ne pas trop s'effrayer ; qui eût jamais pu soupçonner ce qui allait arriver !



MASSACRES DE TIEN-TSIN : PLAN TOPOGRAPHIQUE.

1. Église de N. D. des Victoires. — 2. Consulat de France. — 3. Résidence des missionnaires. — 4. Yamen du vice-roi. — 5. Établissement des sœurs. — 6. Pont de bateaux. — 7. [illegible] des enfants. — A A' Canal impérial. — P P' P'' Fleuve Pe-ho.

Le 20 juin, une troupe malveillante se rassembla sur le quai de la mission et du consulat ; plusieurs individus lancèrent des pierres et des briques contre ces résidences ; la nuit seule les dispersa. Mais le lendemain 21, dès 9 heures du matin, on entendit résonner le *gong*, et des attroupements plus nombreux se formèrent ; à la foule évidemment hostile se mêlaient des soldats, des gardes nationaux, des compagnies entières de pompiers. Bientôt des projectiles de tout genre volent contre les fenêtres ; un envahissement paraît inévitable. Arrivent en ce moment le préfet et le sous-préfet de Tien-tsin, pour faire, disent-ils, une enquête dans le but de calmer la population. Reçus poliment par M. Chevrier, conduits partout, ils examinent, interrogent les domestiques, avouent ne rien trouver de compromettant et prennent congé. Ces deux mandarins devaient rassurer la populace, la faire écouler lentement.. ; au lieu de prononcer un mot, un seul mot qui eût évité le malheur, alors bien facile à prévoir, ils remontent dans leurs chaises et s'en vont à leurs tribunaux, abandonnant la mission et le consulat à la merci des furieux !

Pendant cette visite des autorités, M. Fontanier, en grand uniforme, était allé chez le gouverneur général *Tch'oung heou*, pour l'informer de ce qui se passait. Ce haut mandarin lui dit qu'il ne pouvait rien et l'engagea fortement à ne pas quitter le tribunal, disant : « Ici, je réponds de votre vie. » M. Fontanier bondit d'indignation et

répondit : « Vous, mandarin chinois, vous agiriez peut-être ainsi, mais je vais vous faire voir qu'un Représentant de la France ne craint pas la mort. » Il sortit alors avec son chancelier, M. Simon, mais il ne tira point un coup de pistolet, comme les Chinois l'ont raconté plus tard. *Tch'oung-heou* joua le rôle de Pilate et laissa faire. Près de son palais, en effet, se trouvait une caserne de *Yang-ts'iang-tou* (soldats armés à l'européenne) qui dépendait de lui ; ces soldats auraient pu voler au secours de la résidence sur un signe, mais *Tch'oung-heou* ne le fit pas !

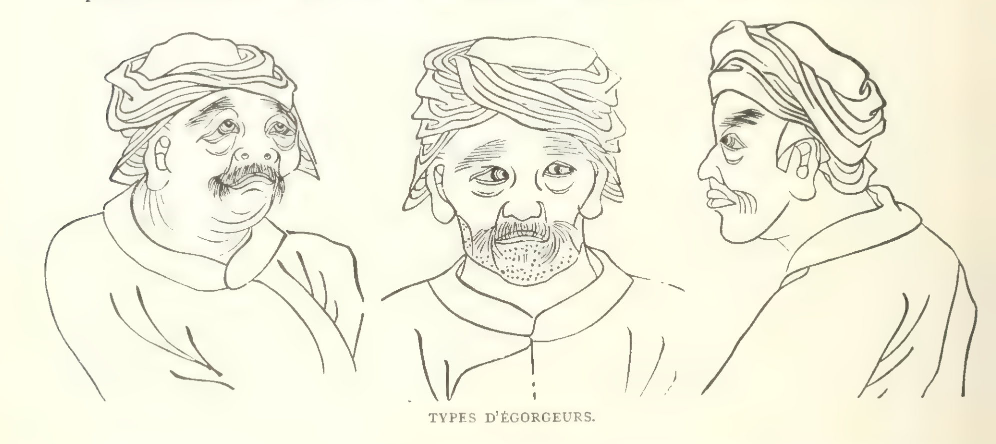
M. Fontanier n'ignorait pas les dangers qu'il allait courir ; près du gouverneur on n'eût pas osé le tuer, mais c'était un Français, il ne déserta pas son poste. Pour revenir au consulat, il avait à suivre le chemin qui longe le canal impérial, chemin qui n'a guère plus de 1 mètre 50 de largeur ; il se fit place le revolver en main et arriva sur le quai devant la porte de la mission. En route on lui avait déjà jeté des pierres et des briques ; lui et M. Simon avaient la figure ensanglantée, et leur marche était vacillante. Le sous-préfet sortait alors de la mission et remontait dans sa chaise ; M. Fontanier l'interpella en lui disant : « Que faites-vous ? Défendez-nous, parlez à cette foule et ne partez pas ! » L'autre répondit : « *Ouo pou kouan* » (Je ne m'en occupe pas). C'est alors que le consul exaspéré fit feu sur le mandarin, qui du reste ne fut pas atteint ; la balle frappa un de ses gens au milieu du front; il y eut une reculade dans la foule au coup du revolver. M. Fontanier menaçant de son arme quiconque s'opposait à sa marche, M. Simon, avec son sabre de cavalerie, ouvrant la route, l'un et l'autre parvinrent à la porte du consulat, que le peuple envahissait. Voici ce qui s'y était passé : Quelques jours auparavant, M. Thomassin, chancelier de la Légation de France à Péking, était arrivé avec sa jeune femme et logeait au consulat ; les barques qui devaient les conduire à la capitale avaient été louées et chargées, elles étaient amarrées au quai le matin du 21 ; M. Fontanier s'étant, comme nous l'avons dit, rendu chez le gouverneur, M. Thomassin se mit en travers de la porte du consulat un revolver à la main, et, par son attitude énergique, maintint la foule près d'une heure ; sa femme était à dix pas derrière lui, près d'une petite colline artificielle en rocailles, ne pouvant se décider à s'éloigner de son mari.


LE SOUS-PRÉFET AU MOMENT DES MASSACRES.

Telle était la position, quand un enfant d'environ 15 ans jeta une brique qui atteignit M. Thomassin au visage ; celui-ci, ne voulant pas faire usage de son arme contre le jeune agresseur, fit un pas en avant pour lui donner un soufflet ; ce pas fut fatal ; la porte dégagée un instant fut envahie par la foule, et les égorgeurs massacrèrent

Mme Thomassin ; son mari, accouru à son secours, tomba percé de coups sur le corps de sa femme. Un quart d'heure avant, la porte de la mission, très solide, avait enfin cédé sous les coups réitérés des assiégeants ; M. Chevrier et M. Ou Vincent, prêtre chinois, se retirèrent alors dans l'église et la fermèrent, les domestiques s'échappèrent par le mur du nord. Les deux Lazaristes se confessèrent mutuellement et se donnèrent la dernière absolution, puis, voyant que la barricade cédait, ils se réfugièrent au consulat, en passant par une fenêtre de la sacristie qui donnait sur le jardin. M. Chevrier et M. Ou se trouvaient du côté nord-ouest de la petite montagne rocailleuse pendant que Mme Thomassin se tenait vers le versant sud-est ; ils furent massacrés en même temps. Quelques minutes après, M. Fontanier et M. Simon succombaient entre la porte d'entrée et le monticule en rocailles.

Toutes les victimes furent donc immolées dans l'intérieur même du consulat : M. Fontanier reçut un coup de sabre à deux mains qui lui fendit le visage, et de plus un coup de lance et un coup de stylet dans le flanc gauche ; M. Simon fut



TYPES D'ÉGORGEURS.

écharpé en se défendant, M. et Mme Thomassin tailladés à coups de sabre, les deux missionnaires eurent le ventre ouvert, puis les cadavres furent jetés dans la rivière qui, en cet endroit, a plus de 17 mètres de profondeur. Le feu, mis à l'église et au consulat, dévora tout en quelques heures ; cependant la croix domine encore la tour, car l'escalier en bois qui conduisait au sommet, brûla en entier avant que personne pût monter pour arracher cette belle croix dorée. Tout fut pillé par la populace ; les égorgeurs, évidemment salariés, ne restèrent pas un instant après avoir terminé leur œuvre et partirent aussitôt pour aller chez les Sœurs de Charité : il était alors deux heures de l'après-midi.

Tout avait été certainement calculé d'avance ; en effet, pour aller de la mission à la maison des Sœurs, il fallait traverser le canal impérial sur un pont de bateaux situé devant le palais du gouverneur. Le pont une fois ouvert, personne ne pouvait passer ; mais on le tint fermé, et un mandarin à cheval, *T'cheng-kouo-joui*, resta sur le pont pour en empêcher l'ouverture, jusqu'à ce que les égorgeurs eussent tous passé. Ils n'étaient que 200 au plus, et avaient eu soin de se barbouiller la figure avec de la suie et de la chaux, pour empêcher qu'on ne les reconnût. Moins d'une demi-heure

après les massacres du consulat, ils arrivaient ivres de sang et de vin chez les pauvres Sœurs.

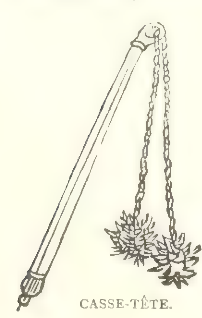
Sans nouvelles de la mission, les Filles de la Charité avaient vu de loin les flammes de l'incendie et avaient entendu autour de leur établissement toutes les boutiques se fermer subitement, sur un ordre venu on ne sait d'où. Il ne leur restait plus guère d'espoir que dans le bon Dieu ; aussi s'étaient-elles toutes réfugiées à la chapelle. Là, avec leurs orphelins et orphelines, elles attendaient les événements, après s'être communiées elles-mêmes pour ne pas laisser profaner le Saint-Sacrement. La porte de l'établissement fut vite enfoncée, les Sœurs, en partie du moins, étaient sorties de la chapelle ; la supérieure, Sœur Marquet, prononça ces quelques paroles : « Que voulez-vous de nous ? nous ne faisons que du bien, ne faites pas de mal à nos enfants ; » elle n'avait pas achevé qu'un coup de sabre lui fendait la tête ; six Sœurs qui l'entouraient furent percées de coups de lance et tailladées à coups de sabre ; la septième, sortie par la sacristie, fut massacrée un instant après sous une véranda ; quant aux deux autres chargées des tout petits enfants, elles avaient voulu les sauver en les cachant sous la chapelle, où une vaste cave avait été ménagée ; elles furent égorgées et brûlées. Pas une ne fut jetée dans le fleuve, mais leurs corps disparurent, coupés en morceaux ou réduits en cendres ; les Chinois en emportèrent même des lambeaux au bout de leurs sabres et de leurs lances. La rage des égorgeurs était telle, qu'en un instant ils n'eurent plus devant eux que des cadavres. On n'en voulait qu'aux Sœurs et non aux enfants, qui furent conduits chez le sous-préfet avec de bonnes chrétiennes qui aidaient les Filles de la Charité dans leurs travaux. Cependant quelques-uns périrent sous la chapelle, étouffés par la fumée de l'incendie ; comme il y avait peu à piller, le feu fut mis presque de suite à tous les bâtiments.

Un commerçant, M. de Chalmaison, vivait avec sa femme assez loin de l'établissement des Sœurs, mais plus loin encore des concessions européennes. Ce brave Français avait voulu courir au secours de l'orphelinat, et c'est dans le trajet

1. SABRE D'EXÉCUTIONS. — 2. ÉPÉE A DEUX MAINS. — 3. ÉPÉE COURTE.
4. GRAND SABRE EMMANCHÉ. — 5. LANCE EN BAMBOU NOIR DE CINQ MÈTRES.

qu'il fut massacré ; sa femme, qui s'était échappée, fut trouvée vers le soir sous le petit pont d'un égout à jour où on la tua. Enfin deux Russes, MM. Protopopoff et Bazoff, furent massacrés dans leurs chaises à porteurs avec Mme Protopopoff qui n'avait que 16 ans. Les Chinois firent des excuses pour ces trois victimes, en disant « qu'on les avait pris pour des Français ! »

Dès le lendemain des massacres, le 22 juin, la nouvelle en était donnée à Péking, où elle plongea tout le monde dans un profond étonnement et dans une grande douleur. On ne voulait pas y croire d'abord, mais les détails arrivèrent bientôt, il n'y eut plus moyen de douter. Des attroupements se formèrent quelques jours après, le 25 juin, devant la cathédrale du *Pé-t'ang ;* le provicaire, M. Thierry, écrivit alors au Chargé d'affaires de France, M. le comte de Rochechouart, qui interrogea le prince *Koung*. Celui-ci, par dépêche officielle, affirma qu'il répondait de tout et que les Sœurs pouvaient continuer à vivre en paix. Il ne faut pas oublier qu'alors le télégraphe n'était construit que jusqu'à Kiachta, et une dépêche n'arrivait de Paris à Péking qu'après 16 jours! C'est la malle anglaise, partie le 1er juillet, qui apporta en Europe les premières nouvelles écrites ; mais un télégramme expédié de Péking le 22 juin aurait dû être reçu en France vers le 10 juillet. Le jour des massacres, un seul navire se trouvait en rivière ; il précipita son retour à *Chang-haè*, et bientôt quelques canonnières arrivèrent. Le 12 juillet, le Chargé d'affaires de France se décida à descendre sur les lieux des massacres avec deux missionnaires, sur une barque escortée par un piquet de soldats qui suivaient la berge du *Pè-ho*. On arriva le 15 vers midi, et le comte de Rochechouart se rendit tout d'abord chez le gouverneur de la ville avant d'aller sur les concessions ; ce gouverneur était toujours *Tch'oung-heou*, qui ne fut remplacé que plus tard par le fameux *Tseng-kouo-fan*. Le 18 au matin, le représentant de la France pria les missionnaires d'aller visiter les ruines et de lui faire un rapport. Ils partirent avec le nouveau préfet nommé *Ma* et les autorités de Tien-tsin. Sur la route, ils furent plusieurs fois arrêtés par des groupes de notables et de mandarins de 1er, 2e et 3e rang, qui les supplièrent de ne pas laisser brûler la ville par les canonnières.


CASSE-TÊTE.

Dans l'établissement des Sœurs, le plus rapproché de la concession, tout avait été saccagé et brûlé ; on voyait des pans de murs noircis par le feu, des lambeaux de vêtements, des souliers d'enfants, des débris de statues pieuses et aussi quelques plaques roussâtres semblables à de la rouille, qui paraissaient être du sang ; c'était navrant ! Les missionnaires montèrent ensuite sur une barque pour aller visiter le consulat et la mission, car une foule immense remplissait les rues et rendait le passage impossible. Au *Ouang-haè-leou* les ruines étaient sinistres, mais l'effet moins saisissant ; il y avait eu, ce semble, moins d'acharnement sur cet établissement que sur celui des Sœurs. L'église restait encore debout, la toiture et les colonnes manquaient seules ; le feu avait fait de longues lézardes dans les murs, mais la façade était intacte. Plusieurs menus objets, entre autres le sceau du consulat, furent plus tard retrouvés.

Revenus en barque jusque sur les concessions, les missionnaires écrivirent un rapport détaillé que M. de Rochechouart expédia en Europe. Le lendemain, ils durent s'occuper au plus vite des orphelins, toujours en prison chez le sous-préfet. Les Chinois offrirent un bâtiment qui jadis avait servi de douane : on l'accepta à titre de prêt, et le surlendemain, 20 juillet, les enfants revinrent dans deux bateaux.

Les sœurs donnaient leurs soins à 120 enfants. 80 seulement furent rendus; mais peu à peu on retrouva les autres, à part une douzaine des plus petits, étouffés dans l'incendie. On avait volé garçons et filles, autant qu'on avait pu, plusieurs ne furent rendus que 4 ou 5 mois après. Tout ce petit monde fut installé tant bien que mal, sous la surveillance de quelques bonnes femmes chrétiennes, dans le logement concédé. Les autorités donnèrent des soldats pour garder les enfants et ne laisser entrer personne ; les missionnaires y ajoutèrent deux chiens mongols pour garder les soldats. Les uns habitaient en dehors de la porte, les autres en dedans ; c'était prudent.

Les autorités chinoises, voyant arriver les canonnières, craignaient un bombardement. En effet, il y avait à quai deux canonnières anglaises : le *Dwarf* et l'*Avon ;* cinq canonnières françaises : la *Flamme*, la *Couleuvre*, l'*Aspic*, le *Scorpion*, le *Frelon ;* enfin une canonnière américaine, l'*Ashulot*, MM. Vivielle, de la Jaille, de Salandrouze étaient là ; ils sont tous amiraux aujourd'hui. Le *Linois*, grand aviso, ne pouvant remonter la rivière, avait jeté l'ancre sur la barre de *Takou*, et son vaillant capitaine, M. Levoile, amena à Tien-tsin ses meilleurs hommes et une pièce de débarquement. Tous désiraient l'action, mais la diplomatie travaillait à tout terminer pacifiquement. M. le comte de Rochechouart demandait une réparation pécuniaire considérable; sur ce point peu de difficultés, mais il voulait de plus les têtes du préfet et du sous-préfet, qu'on refusa énergiquement. Un ultimatum fut envoyé et resta sans effet ; on dut se contenter de voir condamner les deux mandarins à l'exil, exil du reste assez bénin et d'où, plus tard, ils revinrent pour être réintégrés dans leur grade. Plusieurs des coupables furent simplement mis à la cangue, et une vingtaine de gens sans aveu, déjà, dit-on, condamnés à être décapités en octobre,



TCHENG-KOUO-FOUI

consentirent, moyennant un beau cercueil, un bon dîner et 500 taëls pour leurs familles, à être exécutés tout de suite. Tout cela réglé, M. le comte de Rochechouart avisa les missionnaires qu'on allait procéder à l'enterrement des victimes. En effet, le 2 août au matin, les cercueils, déposés au cimetière anglais le lendemain du massacre, furent déterrés. Pour repêcher les corps jetés à la rivière, on avait, dès le 22 juin, tendu un grand filet au sud des concessions européennes, près d'un navire de Hambourg, l'*Altona ;* quelques jours après les corps y avaient été retrouvés ; M. Fontanier, reconnu seulement à ses chaussettes marquées H. F., M. Simon un peu moins défiguré, M. et Mme Thomassin et les missionnaires, presque coupés en deux. De nouveaux cercueils avaient été préparés ; on y déposa les premiers sans les ouvrir, puis, recouverts de draperies noires et blanches, ils furent chargés sur des chalands remorqués par deux canonnières. On arriva au *Ouang-haè-leou.* Les autorités chinoises, *Tch'oung-heou* en tête, s'y trouvaient déjà ; le Chargé d'affaires de France fit un discours, l'amiral français un autre ; le provicaire dit ensuite quelques mots et bénit les fosses, où chaque cercueil fut descendu. A droite, côté du sud plus proche de la rivière, M. Fontanier seul, M. et Mme Thomassin, M. et Mme de Chalmaison, enfin M. Simon seul. A gauche, côté du nord, M. Chevrier et M. Ou, deux Sœurs, puis encore deux Sœurs et enfin une tombe de Sœurs! On avait pu reconstituer les corps de quatre Sœurs en prenant une tête et des membres épars, le dernier cercueil ne contient que des débris humains ; c'est tout ce qui restait des dix Filles de la Charité massacrées ! Voici leurs noms : 1° Marie-Thérèse MARQUET, *belge, supérieure ;* 2° Marie-Pauline VIOLLET, *française ;* 3° Marie-Clorinde ANDRÉONI, *italienne ;* 4° Marie-Josèphe ADAM, *belge,* 5° Marie-Anne PAVILLON, *française ;* 6° Amélie-Caroline LEGRAS, *française ;* 7° Marie-Séraphine CLAVELIN, *française ;* 8° Marie-Anne-Noémi TILLET, *française;* 9° Marie-Angélique LENU, *française ;* 10° Alice O'SULLIVAN, irlandaise. Après cette

SOLDATS ARMÉS A L'EUROPÉENNE.
(YANG-TS'IANG-TOUI).

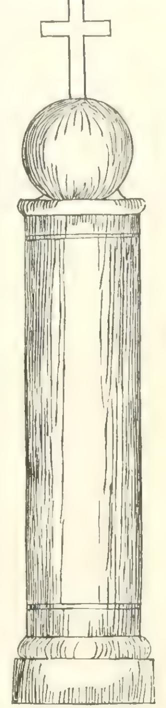
cérémonie, on revint aux concessions, et le 4 août, M. de Rochechouart fit appeler un missionnaire sur la *Flamme* où il se trouvait et lui dit : « La guerre est déclarée entre la France et la Prusse. » Le télégramme adressé à M. Leviston, parti de Londres le 19 juillet, était arrivé à Tien-tsin en 16 jours, le 4 août au matin. Comme on le voit, tout était absolument terminé avant qu'on eût connaissance de la déclaration de guerre. Le Chargé d'affaires de France repartit alors pour Péking.

Les nouvelles d'Europe étaient de plus en plus mauvaises, les missionnaires passèrent de tristes jours avec les excellents commandants, désolés de se voir si loin quand l'ennemi foulait le sol de la France !

Mgr Delaplace, nommé vicaire apostolique de Péking, arriva le 30 octobre ; par une lettre très digne du 3 janvier 1871, il refusa toute indemnité pour les victimes, et accepta seulement la somme offerte pour reconstruire l'église et les établissements.

Peut-être désirerait-on connaître les causes de ces horribles massacres. On a invoqué l'imprudence des Sœurs ; or, depuis huit ans elles étaient vénérées et respectées par tout le peuple, allaient dans les rues de la ville, souvent assez loin, avec leurs voitures, sans que jamais une insulte leur eût été faite. On a dit : Pourquoi achetait-on des enfants ? On n'achète pas les enfants, et quand ils sont apportés aux orphelinats, on exige un billet de la personne qui les a trouvés. On arrachait les yeux des enfants ! Ce conte que des gens mal intentionnés font courir parmi le peuple, on a tenté de l'appuyer en apportant à *Tch'oung-heou* deux flacons remplis d'yeux d'enfants, trouvés chez les Sœurs. C'étaient... deux bouteilles de petits oignons en conserve ! ! Le coup avait été préparé, calculé ; les exécuteurs, grisés et payés ; les mandarins le savaient et auraient pu l'empêcher. Les seuls Français étaient condamnés ; le drapeau de la France a été jeté à la rivière, le consul de France massacré ; la nouvelle de ces méfaits n'est arrivée à Paris, a-t-on dit, que le 20 juillet, la dépêche ayant été retardée pour une cause inconnue ! et ce jour-là, éclataient en Europe les événements qui devaient mettre notre pays à deux doigts de sa perte. On oublia la Chine et les Chinois !

Mgr Delaplace donna l'ordre de reconstruire l'église et les établissements sur la concession française. L'ancienne chapelle des Sœurs fut provisoirement réparée, et à l'endroit où chacune d'elles est tombée, s'élève une colonne de marbre qui porte le nom de la victime.


COLONNE DE MARBRE.

Les nouvelles constructions s'élevèrent rapidement, et l'église Saint-Louis fut terminée en un an ; sa façade est décorée de huit colonnes monolithes en granit mesurant 7 mètres ; le travail en est fini et soigné. L'ancienne cloche, tombée de la tour en flammes et réparée, sert encore à appeler les fidèles aux offices.

Vers cette époque, sur une réclamation venue du palais, le *Tsoung-li ya-men* adressa à la Légation de France une dépêche pour demander la démolition des tours du *Pé t'ang* ; l'évêque de Péking partit pour la France le 1er novembre 1874, afin de traiter cette affaire. Un mois plus tard, le 7 décembre, avait lieu le passage de Vénus, que MM. Fleuriais et Lapied, officiers de marine, observèrent à Péking. Cet événement fut interprété d'une manière défavorable par le peuple de la capitale, et on s'attendit à la mort de l'empereur, qui était déjà malade et qui mourut en effet en janvier 1875. Les impératrices firent parvenir à la Légation de France une

note où il était dit : « L'empereur étant mort, il ne sera pas donné suite pour le moment à l'affaire des tours du *Pé-t'ang*. » La jeune impératrice suivit de près l'empereur dans la tombe ; elle s'étouffa, dit-on, en avalant des feuilles d'or. L'impératrice-mère (*Si-t'aï-heou*) resta ainsi seule régente et maîtresse absolue du pouvoir.

Le règne de l'empereur *T'oung-tche*, mort à 20 ans, n'eut rien de remarquable, et cependant il fait époque, car pour la première fois l'audience impériale fut accordée aux représentants des puissances étrangères. On ne put obtenir l'entrée du palais proprement dit, et la cérémonie eut lieu au *Tse-kouang-ko*, grande salle de réception du jardin de l'ouest, voisin du lac attenant à la demeure impériale. Après bien des pourparlers au sujet du cérémonial, il fut enfin réglé que les ministres se présenteraient en grand uniforme, l'épée de parade au côté, et ne seraient point astreints aux prostrations nommées *K'o-t'eou*.



TCH'OUNG-HEOU.

Une partie du succès revient à l'ambassadeur du Japon, M. Soyesima, qui, prince-ministre des affaires étrangères de son pays, était arrivé sur un grand cuirassé et exigeait une réception immédiate. Enfin, le décret suivant parut dans la Gazette de Péking. « Édit impérial : Le *Tsoung-li ya-men* m'avertit que les Ministres des différents royaumes demandent instamment à venir me saluer, pour me présenter les lettres de leurs souverains ; telle est la requête. Je permets à tous les Ministres qui ont des lettres de leurs souverains de me les remettre. Qu'on respecte ceci ! »

L'audience, fixée d'abord au 22 juin, fut renvoyée au 29 ; pour éviter la chaleur, les ministres acceptèrent l'invitation de l'évêque, qui leur avait offert le *Pé-t'ang* pour revêtir leur uniforme. Ce jour-là, dès cinq heures du matin, arrivèrent à la résidence des missionnaires Leurs Excellences MM. de Geoffroy, ministre de France ; Vlangaly, ministre de Russie ; Wade, ministre d'Angleterre ; Low, ministre des États-Unis, et Fergusson, ministre des Pays-Bas. Quant à S. E. M. Soyesima, qui était ambassadeur, le gouvernement chinois lui avait fait préparer un petit local d'attente et il devait entrer le premier en audience privée.

Vers 6 heures S. E. *Tch'oung-heou*, ancien ambassadeur chinois à Paris, vint au

nom de l'empereur prier les ministres de se rendre au palais. Leurs cinq chaises vertes partirent de la grande cour du *Pé-t'ang* avec nombre de chaises bleues affectées aux interprètes. Les différentes escortes française, anglaise et russe accompagnaient. Les rues avaient été interceptées de tous côtés, comme c'est la coutume en Chine pour les sorties de l'empereur ; ce qui n'avait pas empêché une foule immense de se porter sur le parcours ; plus de deux cents voitures, plus de trois mille spectateurs, dont l'attitude était du reste fort convenable, assistèrent au défilé. Dix minutes après, l'ambassadeur japonais, les cinq ministres et les interprètes entraient au jardin-palais du *Tse-kouang-ko*, lieu fixé pour l'audience et séparé du *Pé-t'ang* par un simple mur. — L'empereur devait arriver vers six heures, mais des dépêches importantes reçues le matin l'empêchèrent d'être exact, ce dont le prince *Koung* fit à plusieurs reprises des excuses au corps diplomatique. Enfin, Sa Majesté entra dans la salle du trône avant neuf heures, et monta sur une estrade élevée de trois marches, où se trouvait un siège splendide devant une grande inscription en marbre blanc ; elle s'y plaça, ayant à sa droite et à sa gauche les princes du sang, devant elle une grande table jaune, au bas de l'estrade les principaux ministres chinois, et autour de la salle sa garde noble.



TSENG-KOUO-FAN.

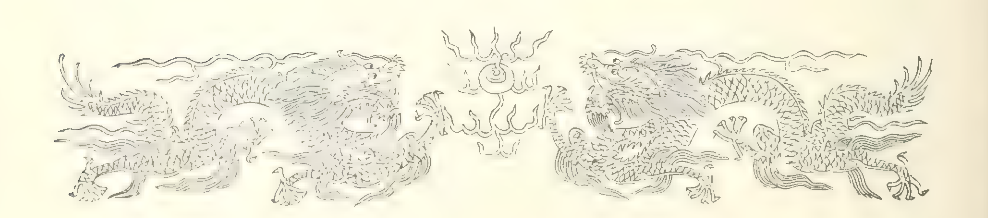
S. E. l'ambassadeur japonais entra le premier, et son audience spéciale dura cinq minutes à peine, le temps de remettre ses lettres de créance ; puis les ministres européens s'avancèrent en faisant trois grands saluts, comme il avait été convenu.

M. Vlangaly, doyen du corps diplomatique, lut d'abord *en français* une adresse commune à l'empereur, adresse que l'interprète traduisit de suite en chinois ; alors le prince *Koung*, montant les gradins du trône, se mit à genoux et en fit une traduction tartare à l'empereur, puis chacun remit ses lettres dans leur sachet ou enveloppe de velours brodé d'or.

L'empereur, toujours par l'entremise du prince *Koung*, dit alors « qu'il recevait avec plaisir ces lettres de créance ; qu'il espérait que la paix entre la Chine et les différents royaumes d'Europe ne serait pas troublée ; qu'il priait les ministres de présenter ses remerciements à leurs souverains ou présidents. » Tout fut terminé en un quart d'heure environ, puis chacun se retira après les trois saluts fixés dans le cérémonial.

Une audience spéciale était bien due au représentant de la France : *Tch'oung heou* avait présenté, il est vrai, au Président de la République les excuses du gouvernement chinois, mais dans un moment si pénible, que la France, occupée à panser ses blessures, ne pouvait songer à exiger davantage. A l'occasion de cette première et solennelle audience, M. de Geoffroy lut à l'empereur une adresse sur les tristes événements de Tien-tsin pour bien faire comprendre à la Chine que le pays qu'il représentait n'avait rien oublié.

Les audiences générales et particulières étaient donc accordées ; les ministres furent encore reçus dans la suite au *Tse kouang-ko*, et même dans un autre local, mais l'entrée du palais resta interdite. Il fallut attendre plus de dix ans, profiter de circonstances exceptionnelles, et montrer une énergie peu commune pour obtenir enfin l'accès du vrai palais impérial.





CHAPITRE XIII

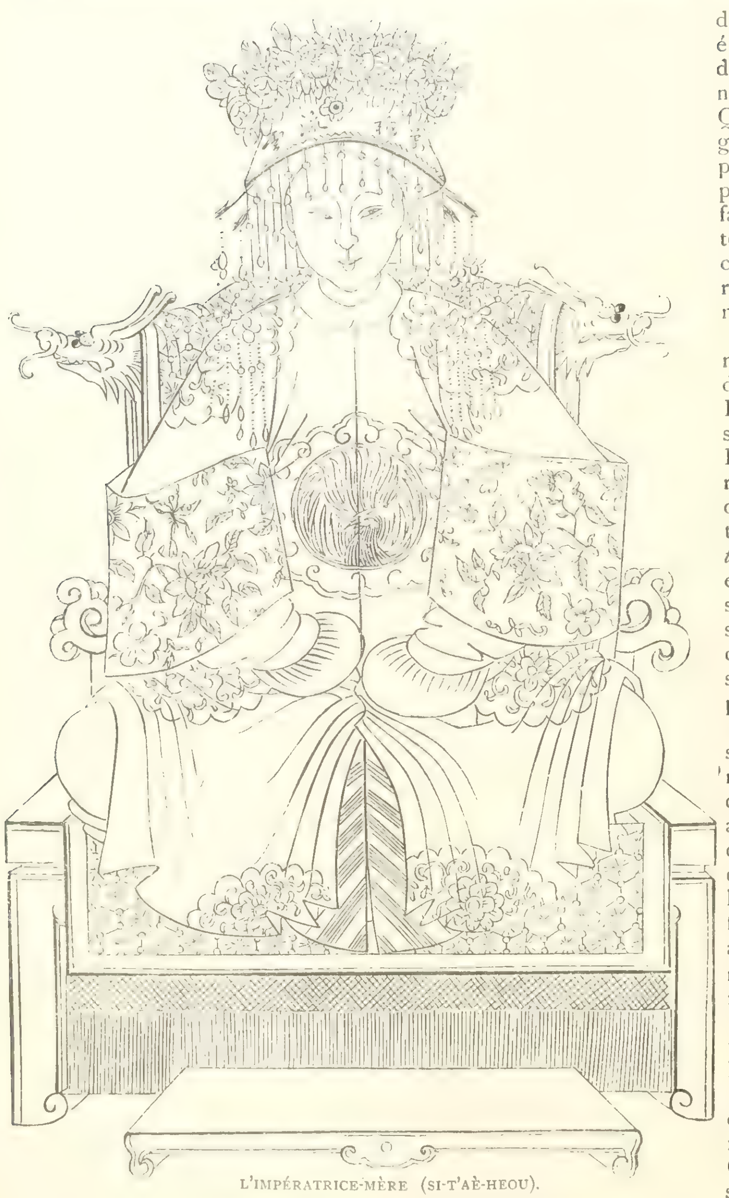
I. L'EMPEREUR KOUANG-SU. LES FILLES DE LA CHARITÉ. ÉGLISE SAINT-JOSEPH (TOUNG-T'ANG). MORT DE MGR DELAPLACE. CONGRÉGATION DE SAINT-JOSEPH. TRAPPISTES. — II. GUERRE DU TONKIN. MGR TAGLIABUE. LE TRANSFERT DU PÉ-T'ANG. CONVENTION. DÉCRET IMPÉRIAL. INAUGURATION.

I



GRAND fut l'émoi à la mort de *T'oung-tche*, qui ne laissait pas d'héritier direct. La compétition des princes permit à l'impératrice-mère de choisir elle-même le nouveau souverain ; son choix se porta sur l'enfant de sa sœur qui avait épousé le 7e prince, frère cadet du prince *Koung*. On accepta le nouvel empereur, et la régence fut établie jusqu'à sa majorité.

Dans les années qui suivirent, les établissements religieux furent reconstruits et augmentés dans de grandes proportions. Les Sœurs de Charité, ramenées à Tien-tsin, ouvrirent un grand hôpital pour les Européens et les Chinois. Cet hôpital a déjà rendu d'immenses services, car le port de Tien-tsin est très fréquenté, et jusque-là officiers ou matelots n'avaient eu personne pour les soigner. Une chapelle fort grande fut construite pour cet hôpital ; elle a 100 pieds de long et une façade élégante. Chaque année le dispensaire seul fait plus de 30.000 pansements et reçoit plusieurs centaines de malades. A Péking également, un hôpital du même genre fut ouvert, ainsi qu'un troisième dispensaire chez les Sœurs, près du *Pé-t'ang*. Bon an mal an, il passe par les mains des Sœurs de Charité plus de 100.000 malades ou blessés. Les orphelinats se multiplièrent aussi, et les enfants assistés, nourris, logés



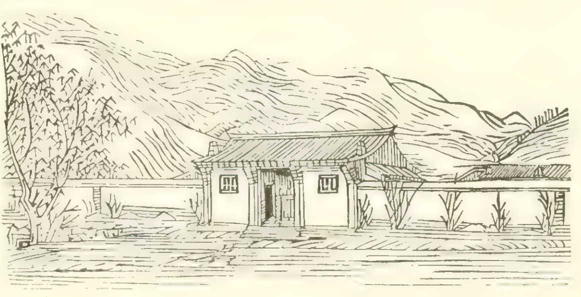
L'IMPÉRATRICE-MÈRE (SI-T'AÈ-HEOU).

dans ces divers établissements, dépassent le nombre de 2.000! Quant aux écoles gratuites fondées par la mission, plus de 7000 enfants les fréquentent, païens et chrétiens y sont reçus indistinctement.

Une église manquait encore dans la ville de Péking, et dès son arrivée Mgr Delaplace n'eut rien tant à cœur que de la construire. Au *Toung-t'ang*, ancienne église Saint-Joseph, le terrain seul avait été rendu, terrain bien situé du reste, près de la porte *Toung-hoa-men*, sur une grande rue. Il fallait que cette église fût assez vaste pour contenir les 2.000 chrétiens qui tous les dimanches et fêtes fréquentent assidûment la paroisse. Faute des fonds nécessaires, les travaux n'avancèrent que lentement ; commencée en 1880, elle ne fut terminée qu'en 1884. Cette église mesure 70 mètres

de long sur 20 mètres de large et autant de hauteur sous voûte. Seize colonnes d'ordre ionique fleuri supportent les poutres de la charpente : les chapiteaux sont en vieil or. Ces colonnes n'ont pas moins de 50 centimètres de diamètre, sur une hauteur de 17 mètres ; elles sont en pin rouge de l'Amour. La voûte est cintrée et divisée en caissons ornementés. Le maître-autel, tout en marbre de Naples, est décoré de colonnettes et de divers motifs en émail cloisonné, dus à la générosité de M. de Sémallé, Chargé d'affaires de France. La façade rappelle de loin l'église de la « Trinité » à Paris, mais elle a trois coupoles, dont la plus élevée mesure 30 mètres. Les cintres, la rosace et les frises sont en marbre, ainsi que les chapiteaux des pilastres ioniques qui la décorent. Toute l'église est bâtie en briques impériales de 25 kilos chacune. Une cour ne mesurant pas moins de 35 mètres de côté précède le monument, et une grande porte donne accès sur la grand'rue.

Mgr Delaplace eut la consolation de bénir solennellement cette église ; quelques jours après, cet évêque tomba malade et ne se releva plus ; le 24 mai 1884 il mourut au *Pé-t'ang*, entouré de ses confrères. Mgr Delaplace n'était pas un homme ordinaire ; né à Auxerre (Yonne) le 21 janvier 1820, il avait été sacré évêque en 1852. Pendant les 38 années qu'il passa en Chine, il se fit remarquer par de précieuses qualités d'administrateur, et rendit bien des services non seulement aux Missions et aux Européens, mais encore aux Chinois. Attaché comme aumônier au corps franco-chinois formé dans le sud contre les rebelles, il obtint pour ce fait plusieurs récompenses du gouvernement ; entre autres, deux décorations, l'une d'argent l'autre d'or, en forme de gourdes et ornées de dragons avec caractère chinois. Un jour au *Tsoung-li ya-men*, un mandarin demandait à Mgr Delaplace ce que c'était. Le prince Koung irrité lui dit : « Vous devriez savoir que l'évêque a été récompensé pour ses mérites et qu'il est mandarin de l'empire. » Les funérailles de Mgr Delaplace furent magnifiques ; tous les ministres des puissances étrangères y assistèrent. Sa tombe est au cimetière français.



PORTE DU MONASTÈRE DE TRAPPISTES.

Durant son administration, deux œuvres nouvelles prirent naissance dans le vicariat de Péking. Les Sœurs de Charité avaient été tuées à Tien-tsin, menacées ailleurs ; leur nationalité, leur costume les faisaient remarquer ; il leur était bien difficile d'aller dans l'intérieur, prendre soin des écoles et des orphelinats, comme elles le font dans les grandes villes ou ports ouverts. Mgr Delaplace voulut assurer pour l'avenir toutes ces œuvres et fonda la Congrégation chinoise dite de Saint-Joseph. Les personnes qui en font partie donnent leurs soins aux enfants, surtout dans la province. Leur maison-mère qui est à Péking pourvoit au personnel de sept autres établissements, et compte 60 membres ; l'existence de cette Congrégation est assurée par une fondation.

La seconde œuvre est l'établissement des Trappistes en Chine. On acheta une propriété dans les montagnes de l'ouest, propriété qui, en suivant la crête des collines, mesure environ 30 kilomètres de pourtour, mais renferme peu de terres culti-

vables ; on y construisit quelques bâtiments, laissant aux futurs Trappistes le soin de faire le reste, selon leur goût et leurs règles.

Le 21 février 1883, la Trappe de Sept-fonds acceptait la fondation, et un mois plus tard, quelques Trappistes arrivaient en Chine. Le nouveau monastère reçut le nom de Notre-Dame de la Consolation. Les débuts furent pénibles, mais bientôt de nombreux novices se présentèrent. Le R. P. Bernard fut nommé prieur, puis abbé mitré ; actuellement plus de 50 Trappistes prient et travaillent selon leurs constitutions ; les trois quarts sont chinois.

Au milieu de cette Chine remplie de couvents de bonzes peu respectables et peu respectés, il était bon, comme l'écrivait Son Éminence le cardinal Siméoni en approuvant l'œuvre, « d'opposer la véritable règle austère des Trappistes à l'austérité fardée des Lamas et des Bonzes ». Ces religieux travaillent ; on les voit partir la pioche sur l'épaule, leur abbé en tête, pour les champs et la montagne ; ils ont exécuté déjà des travaux considérables, détourné un torrent, tracé des routes et construit un vaste monastère entouré de murs. Une fois seulement, des rumeurs se répandirent contre eux ; elles avaient pour cause quelques coups de mine qu'ils avaient dû faire éclater ; le mandarin de *Suen-hoa-fou* se rendit sur les lieux, examina tout par lui-même. Il fut reçu avec affabilité, mangea et coucha chez les religieux ; depuis ce temps, jamais le moindre trouble n'a interrompu la paix de ce monastère.

II

Peu après la mort de Mgr Delaplace, la guerre de l'Annam éclata. Les droits de protectorat sur l'Annam et le Tonkin ne pouvaient être contestés à la France, mais la Chine voyait avec peine un voisin européen venir s'implanter au sud de son empire, quand un autre voisin, le Russe, touchait déjà au nord ses frontières. Après bien des pourparlers qui n'aboutirent pas, on dut recourir à la force, et la Légation de Péking fut abandonnée ; le pavillon amené, l'écusson enlevé, les diplomates prirent le chemin du sud.

Peu de jours après, des nouvelles de *Fou-tcheou* arrivèrent ; en quelques minutes, l'amiral Courbet avait anéanti la flotte chinoise. Péking eut peur ! Dans une seule journée, plusieurs télégrammes et courriers venus des bords de la mer depuis *Ta-kou* jusqu'à *Chang-haè-kouan*, répétaient : « L'amiral Courbet arrive ! » La panique dura peu et, la flotte française ne remontant pas au nord, on reprit courage. En effet, la Chine est grande, et les coups portés dans le sud ne font pas beaucoup d'impression sur la cour, que le voisinage seul du danger est capable d'émouvoir. L'empereur ne regarda point la guerre comme sérieuse, et Péking fut plus tranquille que jamais. Le 7e prince, père de l'empereur, qui prêtait son concours à l'impératrice-mère dans la régence, avait, au début des hostilités, lancé un décret portant que, « les missionnaires ne s'occupant pas de politique, il fallait les laisser en paix, ainsi que leurs chrétiens ». La nouvelle du prétendu désastre des Français à Langson arriva ; les Chinois voulurent faire accroire qu'ils étaient vainqueurs, mais personne, pas même eux, ne se fit illusion.

Enfin, un traité fut signé à Tien-tsin le 9 juin 1885, par S. E. M. Patenôtre. La France gardait le Tonkin et s'établissait aux confins du Yun-nan. Ce qui peina le plus la Chine, ce fut le bris du sceau impérial donné au roi d'Annam par l'empereur, et la prohibition faite aux Annamites d'aller chercher le calendrier à Péking ; c'est-à-dire, la suzeraineté nominale de la Chine perdue pour jamais.

En 1885, Mgr Delaplace eut pour successeur Mgr Tagliabue, qui travaillait en Chine depuis 33 ans. Il continua avec zèle les œuvres commencées. Vers cette époque, la fameuse question des tours de l'église du *Pé-t'ang* se présenta de nouveau, cette fois considérablement grossie ; en voici la cause : L'empereur allait atteindre sa majorité, se marier et prendre en mains les rênes de l'État. L'impératrice-mère, la célèbre *Si-taè-heou*, devait alors, selon la coutume, sortir du palais et céder la place à la nouvelle impératrice. Les princes et les hauts mandarins étaient fort embarrassés ; on ne pouvait éloigner une impératrice de cette valeur, qui était certainement appelée à rendre encore d'immenses services. Après bien des pourparlers, l'impératrice-mère, comprenant la situation mieux que personne, déclara qu'elle sortirait du palais pour se loger au *Nan-haè* qui y est attenant. Les trois lacs, le pont et le *Tse-kouang-ko* passeraient à son usage personnel; de plus, le *Pé-t'ang* devait être réuni aux jardins impériaux. On enclorait en outre dans les murs de l'enceinte réservée, toutes les maisons avoisinant le *Pé-t'ang*, et où logeaient plus de 2.000 familles chinoises. C'était un ultimatum, il fallut en passer par là, sous peine de voir les plus graves difficultés surgir lors de la majorité et du mariage de l'empereur. On commença par fermer le fameux pont de marbre ; ce qui gêna la circulation de toute la ville, mais peu importait ; on expropria toutes les familles chinoises en donnant à chacune 150 francs par chambre quelle qu'elle fût. On répara le *Tse-kouang-ko*, on construisit une superbe habitation ; bref, on dépensa sans compter.



LÉON XIII (DESSINÉ PAR UN CHINOIS.)

Tout cela n'était encore rien, la vraie, la seule difficulté sérieuse était le *Pé-t'ang;* c'était un bien de l'Église, et les Chinois le savaient parfaitement; *K'an-si* l'avait donné aux missionnaires, et la France en avait par ses armes obtenu la restitution. Le 7e prince prit l'affaire en mains et chargea le vice-roi *Li-houng tchang* de la traiter, lui promettant son appui et lui donnant pleins pouvoirs. On s'adressa d'abord au Pape, qui est le maître de tout bien de missions. Par télégramme, le Pape manda à Rome le plus ancien missionnaire de Péking, lequel lui présenta un projet de convention. Le gouvernement chinois promettait de donner aux missionnaires le *Si-che-k'ou*, nouvel emplacement plus vaste que l'ancien et situé de même dans la ville impériale. Il promettait de plus de donner toutes les sommes nécessaires à la reconstruction des bâtiments. Un édit imprimé dans la Gazette de Péking ferait connaître à toute la Chine que l'empereur ne chassait point les missionnaires, mais qu'au contraire, forcé par la nécessité, il leur demandait leur établissement, faisant en échange le don impérial d'une autre propriété. La nouvelle église serait décorée sur son fronton des caractères *Tche-kien*, qui signifient «bâtie par ordre de l'empereur». D'autres articles de moindre importance étaient indiqués ; par exemple : le don du musée et des orgues à l'empereur, l'érection de pavillons de couleur jaune-impérial, et de stèles en marbre blanc pour perpétuer la mémoire de l'échange accompli.

Le projet de convention ne fut pas rédigé sans peine ; ce n'est qu'après de longues discussions que le vice-roi consentit à laisser la mission dans l'enceinte de la ville impériale. On lui fit comprendre que *K'ang si* y ayant placé lui-même les missionnaires, son descendant, *Kouang-su*, ne pouvait moins faire que de les y conserver ; agir autrement, eût été blâmer son aieul! Il n'accorda que difficilement un décret impérial, et cependant ce décret était absolument nécessaire ; s'il n'avait pas paru dans la Gazette officielle, les provinces n'auraient pas manqué de dire que les missionnaires étaient chassés, le *Pé-t'ang* confisqué, et les conséquences d'une telle rumeur eussent été désastreuses. Il faut reconnaitre que le 7e prince père de l'empereur, ainsi que le vice-roi, ont été sincères en cette circonstance, l'intérêt de l'État leur en faisant du reste un devoir ; le projet de convention une fois rédigé, ils le firent approuver par l'empereur *Kouang-su.*

Le Souverain Pontife Léon XIII trouva le projet acceptable et donna son assentiment, puis il députa le même missionnaire qui le lui avait apporté pour le présenter aux deux autres parties intéressées : le supérieur général des Lazaristes, auquel le *Pé-t'ang* avait été légalement remis depuis plus de 100 ans, et le gouvernement français, dont le droit de protectorat sur les établissements religieux était incontestable et incontesté.

Le supérieur général des Lazaristes acquiesça sans difficulté, et le gouvernement français laissa à M. Constans, ambassadeur à Péking, le soin de terminer l'affaire. A son retour, le missionnaire avertit *Li-houng-tchang* du succès de sa mission ; en lui remettant l'acceptation du Pape et du supérieur général, il déclara formellement que rien ne serait conclu sans l'assentiment du ministre de France, et qu'il eût à s'entendre avec lui. Avec une habileté consommée, M. Constans obtint du vice-roi de sérieux avantages et rendit à la mission des services signalés. Par son énergie et la connaissance des Chinois qu'il avait compris en quelques mois, il veilla à ce que tous les articles du projet fussent ponctuellement exécutés ; ce projet accepté par les parties intéressées devint alors seulement acte officiel. Bien plus, le ministre de France obtint du *Tsoung-li ya men* plusieurs autres concessions importantes en faveur de la mission française ; le délai de deux ans pour la rétrocession du *Pé-t'ang* fut abrégé, mais, ce que les missionnaires n'auraient jamais cru possible, les Chinois enlevèrent

une grande pagode qui eût masqué la nouvelle cathédrale. Grâce à la bonne entente des autorités, à la bonne volonté de tous, à la bonne foi tout exceptionnelle des Chinois, spécialement du vice-roi, à l'action intelligente de l'ambassadeur, cette grande question fut terminée à la gloire de la France comme de la religion et au grand contentement de l'empereur.

Voici le texte de la Convention et du Décret impérial :

Art. I. — A partir du 1er de la 1re lune de la 13e année de l'empereur *Kouang-su*, commence le délai de deux ans accordé aux missionnaires pour évacuer le *Pé-t'ang* et le *Jen-tse-t'ang* qu'ils devront livrer en entier, maisons, arbres, etc..., sans en rien enlever, excepté le mobilier.

Art. II. — Le 1er de la 11e lune de la présente année, après avoir mesuré les quatre côtés du *Si-che-k'ou*, on livrera à l'évêque du *Pé-t'ang* les deux tiers du sud de ce terrain avec les arbres et tout ce qui s'y trouve, sans rien enlever, déraciner ou démolir.



LE 7 PRINCE TS'I YÉ. — 1888.

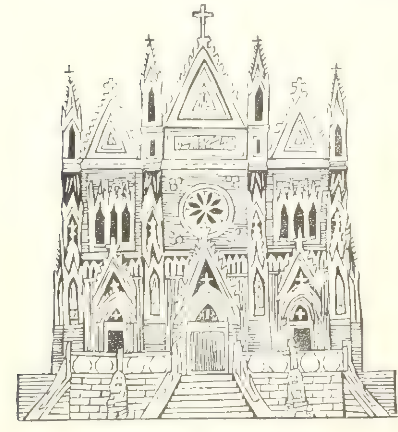
Art. III. — Le *Pé-t'ang* a été donné par l'empereur *K'ang-si* aux missionnaires pour y demeurer ; il a envoyé des officiers du palais pour veiller à la construction de la grande église ; il a donné à la dite église la précieuse inscription *Pien ;* à cause de ces bienfaits, tout le monde vénère sa mémoire. La cour actuelle a besoin d'enclore maintenant le dit terrain dans le palais ; les missionnaires, se conformant à la volonté impériale, recevront en échange un terrain dans le *Si-che-k'ou* pour construire une église. L'empereur, dans sa grande bienveillance, comme *K'ang-si* son aïeul, donnera un Décret public pour que tout le monde sache l'histoire de ce bienfait envers les missionnaires, et que la mémoire de cette munificence soit conservée à jamais.

Art. IV. — Les missionnaires, pour honorer les dons impériaux, feront, comme ils l'ont fait jadis pour l'église du *Nan-t'ang*, graver sur marbre et surmonter de pavillons jaunes l'édit de l'empereur ; ils feront aussi graver sur marbre le *Pien* impérial, pour être placé à l'endroit le plus honorable. Ils bâtiront une grande église au *Si-che-k'ou*, mais elle ne pourra avoir plus de cinquante pieds de haut sous poutres, et les tours des cloches ne pourront dépasser la crête du toit.

Art. V. — Pour la reconstruction des établissements du *Pé-t'ang* sur le nouvel emplacement du *Si-che-k'ou*, les missionnaires désirent ardemment que le gouverne-

ment chinois s'en charge ; pourvu que l'on reconstruise les mêmes bâtiments avec les mêmes jardins, ils se déclareront satisfaits : mais si le gouvernement chinois ne peut entreprendre ces nouvelles constructions, les missionnaires devront faire eux-mêmes les plans et les exécuter ; en ce cas, lorsqu'on livrera le terrain du *Si-che-k'ou*, on leur versera le tiers de l'indemnité accordée : le deuxième tiers six mois après, et le troisième après six nouveaux mois, de sorte qu'après dix-huit mois tout sera soldé. Pour reconstruire le *Pé-t'ang* et le *Jen-tse-t'ang* tels qu'ils sont, une somme de 450 000 taëls et plus est nécessaire, mais pour être agréable à Son Excellence le vice-roi *Li*, les missionnaires se contenteront de la somme diminuée de 100.000 taëls, c'est-à-dire qu'ils ne recevront en tout que 350.000 taëls en argent *K'ou-p'ing, pao-in-tse.* — Suivait une disposition annexe par laquelle le gouvernement chinois demandait pour l'impératrice les orgues et le musée d'histoire naturelle.

Décret impérial. — « *Li-houng-tchang* présente un rapport d'après lequel il s'est mis d'accord avec les missionnaires de l'Église (catholique) sise au *Tsan-tche-k'eou* pour transporter ailleurs cet établissement, il s'est entendu définitivement avec le ministre (français) résidant à Péking par échange de correspondance.



FAÇADE DU NOUVEAU PÉ-T'ANG.

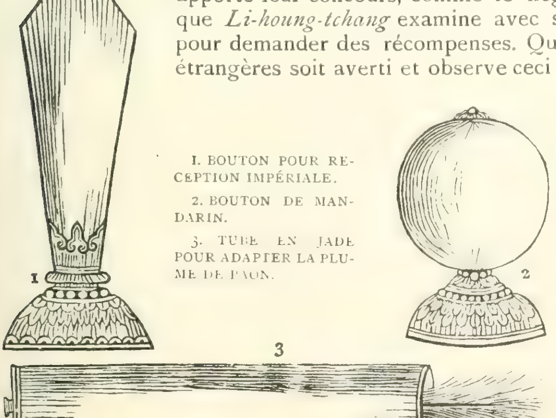
» J'ai lu ce rapport, et j'en ai pris une connaissance attentive. L'église sise au *Tsan-tche-k'eou*, dans l'enceinte de la porte *Si-ngan*, a été élevée au temps de *K'ang-si* avec l'approbation d'un décret impérial. Jusqu'aujourd'hui, depuis plus de cent ans, les missionnaires de cette église, reconnaissants de la protection et de la grande bienfaisance de la cour, ont tous en paix observé les lois. L'an dernier, nous avons réparé le *Nan-haè* et autres lieux afin que l'impératrice ornée des titres : *Tse-si, Toan-jeou, Kang-i, Tchao-iu, Tchouang-tcheng*, puisse en faire un lieu de repos, pendant les loisirs que lui laissent les affaires gouvernementales ; tous les terrains qui avoisinent le côté sud-ouest (du palais) devront encore être dégagés ; (or) cette église se trouve très proche de la demeure impériale. Par *Li-houng-tchang*, un Anglais *Dun* J.-Baptiste fut d'abord appointé pour aller à Rome traiter cette affaire ; il *(Li-houng-tchang)* manda aussi un commissaire des douanes, M. *Detring*, de fixer avec le missionnaire, M. *Favier*, les termes d'une convention pour le transfert ; ils convinrent qu'on fixerait des limites dans le *Si-che-k'ou* au sud, et qu'une indemnité serait donnée pour la réédification. Le missionnaire a déclaré clairement que l'église rebâtie n'aurait que cinquante pieds de haut, qu'elle serait de plus de trente pieds plus basse que l'ancienne à l'extérieur, que les tours où l'on suspend les cloches ne dépasseraient point le faîte de l'édifice. Quand tout cela eut été délibéré, M. Favier alla aussi à Rome et en référa au supérieur général de sa Congrégation, M. Fiat. Celui-ci, dans sa réponse, exprime une sincère reconnaissance pour les bienfaits et la protection de la cour ; il y est dit : « J'ai à cœur de m'efforcer de donner une marque de gratitude... etc., etc. » Ses sentiments et ses paroles sont très sincères et cordiaux. *Li-houng-tchang* vient aussi d'échanger une correspondance (à ce sujet) avec le ministre (français) M. Constans ; celui-ci, dans sa réponse, dit qu'il approuve tout ce qui a été déterminé ; conservant ainsi les rapports

harmonieux entre les deux royaumes, il a montré une parfaite science de ce qui convenait et il est louable. Puisque, d'après le rapport de *Li houng-tchang*, cette affaire a été délibérée et arrêtée dans ses détails et qu'aucune des parties ne manifeste d'avis contraire, qu'on agisse selon ce qui est demandé ; l'indemnité de réédification sera versée selon les époques déterminées, afin que les missionnaires rebâtissent leur établissement ; quant au reste, qu'on agisse en tout comme il a été délibéré.

» *Ngen-iou, Tao-t'aè,* surnuméraire appointé dès le commencement pour traiter cette affaire, s'y est efforcé ; que le Conseil d'État retienne son nom afin qu'en cas de vacance, il le mette en avant.

» L'évêque Mgr Tagliabue a d'un cœur sincère rendu service ; le missionnaire Favier et l'Anglais Dun ont fait de longs voyages à travers les mers, sans reculer devant les fatigues ; c'est pourquoi Mgr Tagliabue recevra comme récompense le bouton insigne de 2[e] classe, M. Favier celui de 3[e] classe, M. Dun l'étoile précieuse de première grandeur du 3[e] degré ; M. Favier et M. Dun recevront en outre l'un et l'autre une somme de 2.000 taëls ; ils les recevront par *Li-houng-tchang*. Le commissaire des douanes M. Detring, le consul (français) M. Ristelhueber ont, du commencement à la fin, réuni leurs efforts par leurs entrevues et communications ; c'est pourqui M. Detring sera en récompense élevé à l'insigne de 2[e] classe, et M. Ristelhueber recevra l'étoile précieuse de 3[e] grandeur au 2[e] degré. Quant aux autres qui ont apporté leur concours, comme le négociant anglais Miche, etc., que *Li-houng-tchang* examine avec soin et présente un rapport pour demander des récompenses. Que le ministère des affaires étrangères soit averti et observe ceci ! »

ÉTOILE PRÉCIEUSE (PAO-SING)



1. BOUTON POUR RECEPTION IMPÉRIALE.
2. BOUTON DE MANDARIN.
3. TUBE EN JADE POUR ADAPTER LA PLUME DE PAON.

Toutes les pièces concernant l'affaire, les actes de propriétés et les procès-verbaux de mesurage furent livrés par l'entremise du représentant de la France à Mgr Tagliabue, vicaire apostolique de Péking. Le terrain concédé mesure 350 mètres du nord au sud et 220 mètres de l'est à l'ouest non compris le terrain jadis occupé par la pagode et qui mesure 17 mètres de large sur 25 de long. Le 30 mai 1887, on bénit la première pierre ; l'assemblée était nombreuse et la cérémonie fut brillante. Avec M. Constans et tout le personnel de sa Légation, on y remarquait des ministres européens et les membres du *Tsoung-li ya-men*, qui avaient gracieusement accepté l'invitation. L'église était placée solennellement sous le vocable du St-Sauveur, ancien titre de la première.

Cependant, le gouvernement chinois était fort embarrassé ; pressé d'un côté par l'empereur qui voulait prendre en mains le pouvoir, et par l'impératrice-mère qui désirait au plus vite habiter ses nouveaux palais, il était retenu d'un autre côté par le délai de deux ans accordé aux missionnaires. On pria plusieurs fois d'activer les travaux, et M. Constans finit par promettre que l'ancien *Pé-t' ang* serait évacué en février 1888 ; il obtint par contre de grands avantages, ainsi qu'une indemnité pécuniaire bien justifiée du reste, car cette précipitation exigeait des dépenses nouvelles. La construction fut activée, et souvent même les travaux furent continués de nuit par plus de 1400 ouvriers. Le gouvernement de Péking facilita la construction en donnant des passes gratuites pour les douanes de la capitale, comme *Li houng-tchang* l'avait fait pour celles de Tien-tsin.

La date fixée au mois de février 1888 ne satisfaisait pas complètement les Chinois ; sollicité de nouveau par eux, et décidé à tout pour plaire au gouvernement impérial, M. Constans demanda aux missionnaires de presser encore les travaux, et plus de 600 chambres furent terminées en 240 journées ; au mois de décembre 1887, on put livrer aux membres du *Tsoung-li ya-men* les clefs de l'ancien *Pé-t' ang*. La nouvelle cathédrale ne fut terminée que dix mois plus tard, et on procéda à la cérémonie de la bénédiction solennelle. Voici quelques passages de la relation qui en fut faite par le *Chinese Times*, journal anglais de Tien-tsin, dans son numéro du 15 décembre 1888 :

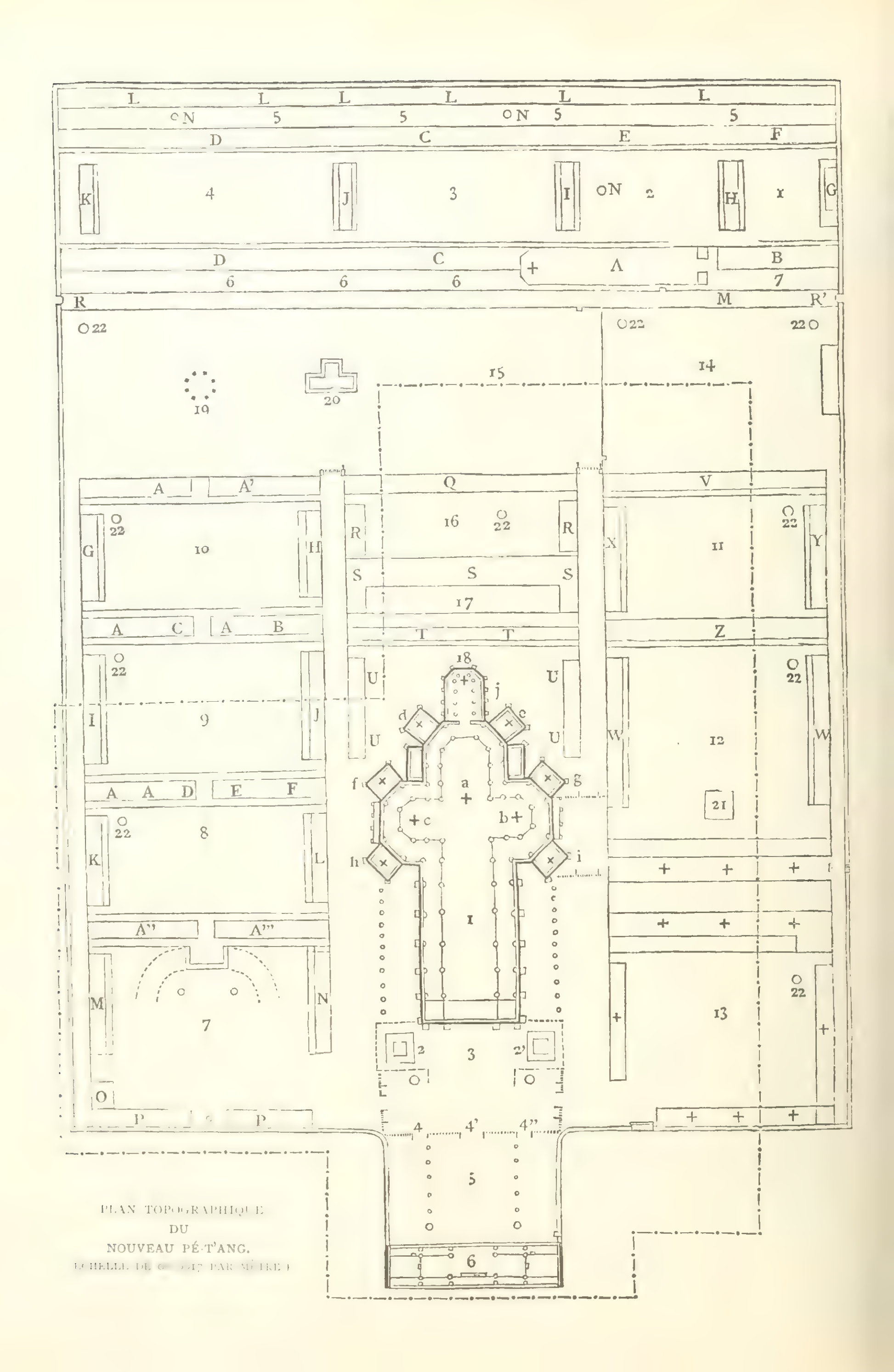
« Dimanche, 9 décembre à 10 heures du matin, a eu lieu la consécration de la nouvelle cathédrale du *Pé t'ang*, la plus grande église de Chine ; presque tous les résidents étrangers, plusieurs grands personnages du *Yamen* et un nombre considérable de Chinois sympathiques étaient présents à cette cérémonie. Avant de raconter la consécration, donnons quelques détails sur ce nouvel édifice. A l'intérieur, la cathédrale mesure en longueur totale 84 mètres, la largeur du transept est de 33 mètres, celle de la nef de 20 mètres et la hauteur de 22 mètres sous clef de voûte. Le nouvel emplacement est d'un tiers plus grand que l'ancien et d'un seul tenant. La cathédrale est située à une centaine de mètres de la rue ; on y arrive par une avenue spacieuse, après avoir franchi trois grandes grilles et portes de fer construites à Paris et séparées l'une de l'autre par un large espace de terrain. Le portail repose sur une terrasse de granit gris haute d'environ 1m60 et décorée d'une balustrade massive en marbre blanc ; on y monte par un escalier de granit qui conduit à la porte principale de la basilique. Le premier objet qui fixe l'attention, est un très beau relief de marbre blanc sculpté avec un fini et un art remarquables ; c'est un morceau de 4m de long sur 1m60 de large, qui représente le Bon Pasteur et ses brebis. Les murs de l'église et les piliers reposent sur de larges couches d'un béton fait de sable et de chaux ; on a obtenu ainsi une fondation très solide et essentiellement monolithique. Sur cette fondation, un lit de granit haut de 1m règne sans discontinuer sur le pourtour de l'édifice ; plus haut vient un lit de solide maçonnerie faite de cette pierre calcaire dure et résistante que l'on trouve à Péking, et au-dessus s'élèvent d'épaisses murailles faites de briques. Les briques sortent de la tuilerie impériale ; chacune pèse 25 kilos et porte le cachet de l'empereur. Intérieurement, la cathédrale est de style gothique du XIVe siècle. On compte dans l'église 36 piliers ; chacun d'eux repose sur un socle de marbre blanc, et a pour couronne un chapiteau de feuillage sculpté ; ces piliers ont 49 pieds de haut, soit 16 mètres 30, car, aux termes de la convention passée avec les commissaires de la cour impériale, on ne devait pas dépasser 50 pieds. Il faut dire ici en passant que pour cette stipulation comme pour les autres, on a jugé bon de se tenir au-dessous des limites assignées. Chaque pilier se compose

d'une pièce de 0^m60 carrés en thuya, bois plus connu sous le nom de cèdre d'Orégon; quatre baguettes demi rondes de 0^m15 formant colonnettes sont appliquées sur le pilier et supportent les arceaux ; les pièces de bois sont peintes en bleu marine, les baguettes sont dorées. L'édifice a 12 fenêtres géminées dites « à lancette »; chacune a environ 10 mètres de haut ; les vitraux sortent des ateliers de Latteux-Bazin et Cie de Paris. L'abside et le transept sont éclairés par 12 autres fenêtres ogivales hautes de 5 mètres ; ces 12 fenêtres ont des sujets fort bien composés ; on y remarque le Christ dans sa gloire, la Ste Vierge, les douze Apôtres, St Joseph, Ste Anne, St Joachim, patron de Léon XIII, etc... Nous devons également donner une mention spéciale à la chapelle du Saint-Sacrement, qui a 17^m de long et reçoit le jour par 11 fenêtres de 5^m de haut, remarquables aussi par des sujets bien dessinés et finement exécutés ; ils représentent Notre-Seigneur, S. Jean et N.-D. des Sept-Douleurs.

» Dans l'église, outre le grand autel situé sous le transept, d'une exécution soignée et fort beau dans ses lignes générales aussi bien que dans son ornementation, on compte neuf autels, tous richement et délicatement sculptés à Péking par des artistes chinois ; ils sont laqués et dorés. On remarque aussi les balustrades sculptées, une chaire à prêcher et un chœur fort riche garni de stalles. Les nouvelles orgues ont été fabriquées par Cavaillé-Coll de Paris ; c'est le plus considérable instrument de ce genre qui existe en Chine ; le buffet, œuvre remarquable, a été sculpté à Péking.

» Une nombreuse assistance prit part à la fête de la consécration. Les ministres de France, d'Allemagne, d'Espagne, du Japon, des États-Unis et de Belgique, accompagnés des membres de leurs Légations, la plupart en uniforme, étaient présents à la cérémonie; le ministre d'Angleterre, empêché, s'était fait représenter par son premier secrétaire. La cérémonie consistait en un office avec chant des litanies des Saints et de psaumes, messe basse, *Te Deum* et bénédiction épiscopale ; la fanfare du séminaire exécuta des morceaux de circonstance. Vers la fin du service, Son Excellence *Soun*, ministre du *Yamen*, envoyé par l'empereur, et un autre personnage

SON EXCELLENCE SOUN.



PLAN TOPOGRAPHIQUE

DU

NOUVEAU PÉ-T'ANG.

(ÉCHELLE DE [illegible]017 PAR MÈTRE)

PLAN DU NOUVEAU PÉ-T'ANG.

I. — ÉTABLISSEMENTS DES MISSIONNAIRES.

1 Église cathédrale française du Saint-Sauveur.
2 2 Pavillons impériaux.
3 Esplanade.
4 4' 4" Portes, grilles en fer forgé.
5 Cour d'entrée.
6 Grande porte d'entrée.
7 Cour d'honneur.
8 Cour Saint-Joseph.
9 Cour de la Sainte Vierge.
10 Cour Saint-Vincent.
11 Cour du grand séminaire.
12 Cour du petit séminaire.
13 Cour des dépendances.
14 Grand potager.
15 Parc planté d'arbres.
16 Cour des Frères.
17 Cour de l'imprimerie.
18 Cour des étrangers.
19 Abri pour la fanfare.
20 Monument 1894-1895.
21 Kiosque du petit séminaire.
22 Puits et pompes.
a Maître-autel et chœur.
b Sainte Vierge.
c Saint Joseph.
d Autel Saint-Vincent.
e » Bienheureux-Perboyre.
f » Saint-Michel.
g » Bienheureux-Odoric.
h » Saint-Pierre.
i » Sainte-Philomène.
j » privilégié de la Passion.
A A' A" A''' Habitations des missionnaires.
B Chapelle privée.
C Appartements de l'évêque et tour de l'horloge.
D Petit salon.
E Grand salon.
F Procure.
G Grande bibliothèque.
H Réfectoire.
I Bibliothèque chinoise.
J Salle de récréation.
K Magasin.
L Musée.
M Magasin de l'imprimerie.
N Magasin chinois.
O Pharmacie.
P Economat.
Q Ateliers des Frères.
R Cuisines.
S Imprimerie, reliure, machines.
T Pavillon des étrangers.
U Domestiques.
V Dortoir et classes du grand séminaire.
X Réfectoire des séminaires.
Y Chapelle des séminaires.
Z Classes du petit séminaire.
W Dortoirs du petit séminaire.
✠ Magasins à grains, dépendances, écuries, communs, etc., etc., etc.

La ligne pointillée —.—.—.—. indique la superficie des établissements des missionnaires et des Sœurs à l'ancien Pé-t'ang.

II. — ÉTABLISSEMENTS DES SŒURS.

1 Cour des catéchumènes et du dispensaire.
2 Cour des Sœurs.
3 Cour des écoles.
4 Cour des orphelins.
5 Cour des cuisines, dépendances, crèche, buanderie, etc.
6 Cour de l'église.
7 Cour du noviciat.
A Église de l'Immaculée-Conception.
B Appartements de la Sœur supérieure et noviciat.
C Écoles.
D Orphelinat.
E Habitation des Sœurs.
F Catéchuménat.
G Dispensaire.
H Infirmerie et magasin.
I Dépense et appartements divers.
J Petite chapelle des Enfants de Marie.
K Magasin.
L Buanderie, magasin à grains, crèche, etc., etc.
M Porte d'entrée.
N Puits.
R R' Rue séparant les deux établissements.

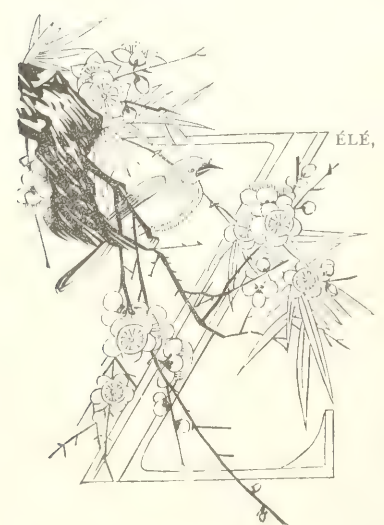
important de l'empire, firent leur entrée à la cathédrale, suivis de cinq ou six officiers. Après l'office, les visiteurs reçurent une très cordiale hospitalité en quatre réfectoires différents. En l'un d'eux, un banquet servi dans un fort bon style réunissait les grands personnages chinois, leur suite, et 60 hôtes étrangers. L'évêque porta la santé de N. S. Père le Pape, de l'empereur *Kouang-su* et de la France, et le ministre de France répondit en quelques mots ; puis, S. E. *Soun* se leva et dit en termes fort précis « qu'il était là par ordre de l'empereur, afin d'exprimer sa satisfaction pour tout ce qui avait été fait, et de donner aux missionnaires les meilleures assurances du bon vouloir de Sa Majesté impériale». Plusieurs autres discours furent prononcés, et rien ne manqua à la majesté de cette cérémonie. »



CHAPITRE XIV

I. MORT DE MGR TAGLIABUE. MASSACRES DE MONGOLIE. LE COLLÈGE FRANCO-CHINOIS. MGR SARTHOU. — II. GUERRE SINO-JAPONAISE. LA CORÉE. PING YANG.YA-LOU. PORT-ARTHUR. OUÈE-HAÈ-OUÈE. MANTCHOURIE. SIMONOSAKI. TRAITÉ DE PAIX. LA PRESQU'ILE DU LÉAOT-OUNG. — III. SOULÈVEMENT ET INCENDIES AU SSE-TCH'OUAN. AFFAIRES RELIGIEUSES. M. GÉRARD, MINISTRE DE FRANCE. LE VICE-ROI LI-HOUNG-TCHANG PART POUR L'EUROPE.

I



ÉLÉ, plein d'ardeur et de vie, Mgr Tagliabue semblait devoir gouverner pendant de longues années encore l'Église de Péking, et cependant il ne survécut que peu de temps aux événements que nous venons de raconter. Il mourut entouré de son clergé, dans le nouveau *Pé-t'ang*, le 13 mars 1890, à 1 heure et demie du matin. Mgr Tagliabue était né à Coincy (Aisne) en 1822. Il partit pour la Chine en 1853, et travailla tout d'abord dans la mission de Mongolie. Lorsque les Lazaristes cédèrent cette mission à la Congrégation belge, qui devait si dignement les remplacer, Mgr Tagliabue fut nommé coadjuteur du *Kiang-si*, puis vicaire apostolique du *Tche-ly* sud-ouest, et enfin transféré à Péking en 1884. Il semble que la Providence l'eût préparé pour cette grande et difficile affaire du *Pé t'ang ;* son intelligence, sa prudence consommée, comme aussi l'abnégation qui le caractérisait, conduisirent à bonne fin toute la négociation. — Le décret impérial l'éleva au rang de mandarin supérieur avec bouton rouge, honneur qui n'avait jamais été accordé à aucun missionnaire depuis les premiers empereurs de la dynastie.

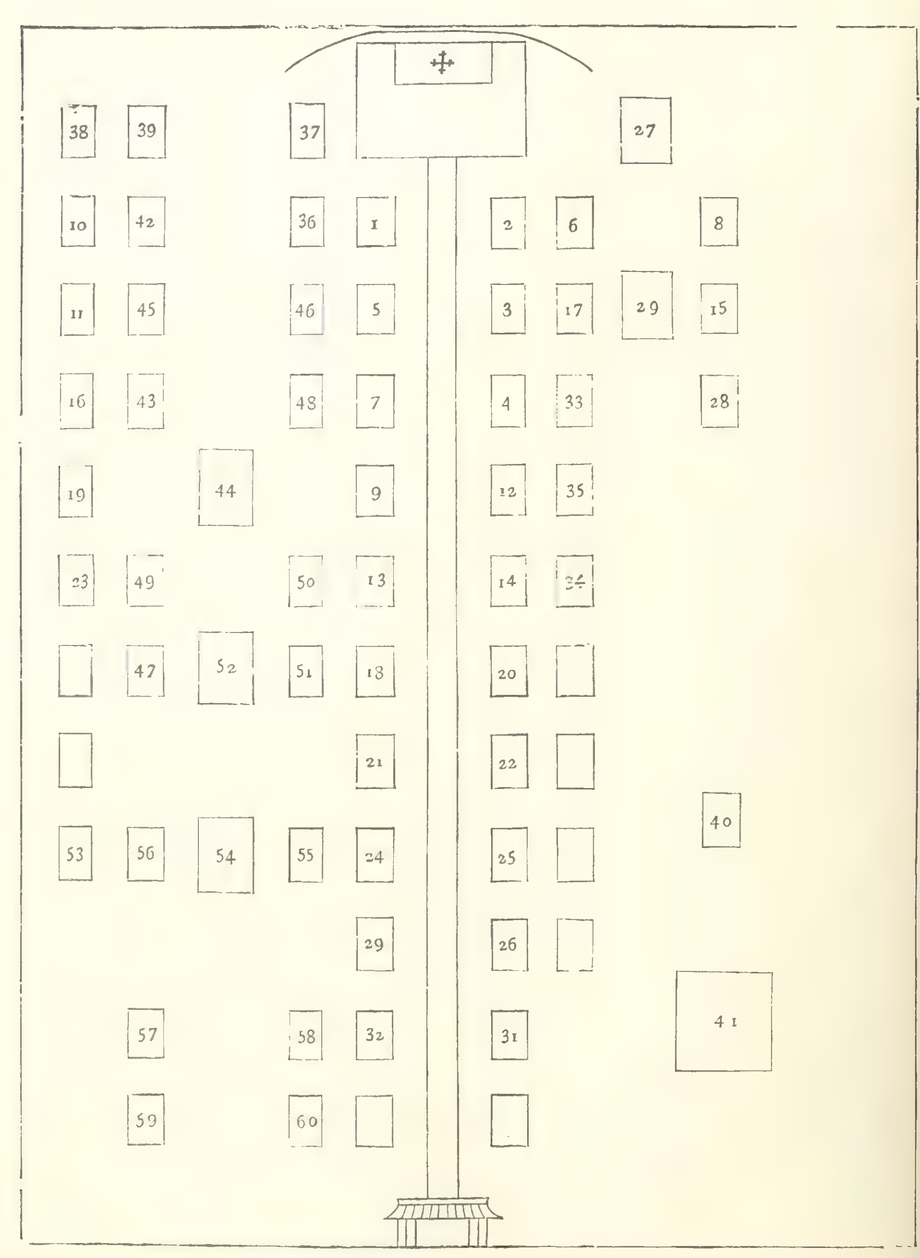
« La cérémonie de ses funérailles se fit le 15 mars, au milieu d'une très grande affluence de peuple ; tout se passa dans l'ordre le plus parfait, le vice-roi gouverneur de Péking ayant mis la police à notre disposition ; le ministre de France et les

ministres étrangers y assistèrent en grand uniforme, et le gouvernement chinois y envoya deux représentants. Mgr Tagliabue, qui, de son vivant, détestait l'éclat, fut après sa mort exalté et comblé d'honneurs. »

Quelque temps après, les troubles et les massacres de Mongolie vinrent attrister, effrayer même la ville de Péking. Des fanatiques, connus sous le nom de *Tsaè-li-ti* (rationalistes), faisant partie d'une secte impie opposée au christianisme, se livrèrent à des actes abominables dans la Mongolie orientale. Ils avaient écrit sur leur drapeau : *T'i-t'ien-sing-tao:* NOUS MARCHONS SUR L'ORDRE DU CIEL. Plusieurs villages chrétiens furent pillés et brûlés, leurs habitants massacrés, un prêtre chinois, M. *Lin*, tué avec des raffinements de cruauté inouïe ; le total des victimes s'éleva à près de 800. Le gouvernement central prit aussitôt des mesures pour arrêter les massacres et dompter en même temps une rébellion civile qui avait éclaté dans la partie nord de la Mongolie. Par décret impérial, le vice-roi *Li-houng-tchang* fut désigné ; il ne perdit pas de temps; on lui fit connaître, sur sa demande, le lieu exact des chrétientés ; on lui donna une carte religieuse du pays, et en quelques jours, ses meilleures troupes, cavalerie et infanterie, étaient disposées ; elles fermèrent la route aux *Tsaè-li ti* et empêchèrent tout nouveau désastre en tenant garnison dans les principales chrétientés et dans la résidence de l'évêque. Les troupes du vice-roi vainquirent aussi les rebelles, et leur victoire arrêta une révolution qui eût pu avoir les plus graves conséquences pour Péking, et même pour la dynastie. Aussi l'empereur adressa-t-il au peuple un décret en l'honneur de *Li-houng-tchang*, décret qui



LE PRINCE POUO-OUANG, ASSESSEUR AU TRONE.



PLAN DU CIMETIÈRE FRANÇAIS DE TCHENG-FOU-SSE.

LÉGENDE.

1 J. F. GERBILLON, *jésuite français.* 1707.
2 Joachim BOUVET, *jésuite fr.* 1730.
3 J.-B. RÉGIS, *jésuite fr.* 1738.
4 Dominique PARRENNIN, *jésuite fr.* 1741.
5 Fr.-X. D'ENTRECOLLES, *jésuite fr.* 1741.
6 Mathieu LOUO, *jésuite chinois.* 1746.
7 Valentin CHARLIER, *jésuite fr.* 1747.
8 Thomas YANG, *jésuite chinois.* 1751.
9 Pierre D'INCARVILLE, *jésuite fr.* 1757.
10 F. Et. ROUSSET, (fr.-coadj.) *jésuite fr.* 1758.
11 L. DEBROSSARD, (fr.-coadj.) *jésuite f.* 1758.
12 Joseph DE MAILLA, *jésuite fr.* 1758.
13 Antoine GAUBIL, *jésuite fr.* 1759.
14 Louis DESROBERT, *jésuite fr.* 1760.
15 Joseph TCHOOU, *jésuite chinois.* 1762.
16 E. THÉBAULT, (fr.-coadj.) *jésuite fr.* 1766.
17 Jean-Et. KAO, *jésuite chinois.* 1766.
18 Alex. DELACHARME, *jésuite fr.* 1767.
19 J. D^is ATTIRET, (fr.-coadj.) *jés. fr.* 1768
20 Pierre DE LA BAUME, *jésuite fr.* 1770.
21 Michel BENOIT, *jésuite fr.* 1774.
22 Hubert DE MÉRICOURT, *jésuite fr.* 1774.
23 Louis BASIN, (fr.-coadj.) *jésuite fr.* 1774.
24 Jacq.-Fr. DOLLIÈRE, *jésuite fr.* 1780.
25 P. Martial CIBOT, *jésuite fr.* 1780.
26 Jean COLLAS, *jésuite fr.* 1781.
27 † J.-D. DAMASCÈNE, évêque, *aug. ital.* 1781.
28 Melchior LIOU, *Miss. chinois.* 1781.
29 E. DEVAUT, J. DELPONT, *Miss.-Etr. fr.* 1785.
30 Mathieu DE VENTAVON, *jésuite fr.* 1787.
31 Fr. BOURGEOIS, *jésuite fr.* 1792.
32 Jos. M. AMYOT, *jésuite fr.* 1793.
33 Paul LIOU, *jésuite chinois.* 1794.
34 Fr.-X. LAN, *jésuite chinois.* 1796.
35 Thomas LIOU, *jésuite chinois.* 1796.
36 Robert HANNA, *lazariste.* 1797.
37 Joseph RAUX, *lazariste fr.* 1801.
38 Charles PARIS, (fr.-coadj.) *lazar. fr.* 1804.
39 J. Joseph GHISLAIN, *lazariste fr.* 1812.
40 Albéric M. DE DAMAS, *officier fr.* 1860.
41 Monument des officiers et soldats. 1860.
42 J. Léon TALMIER, *lazariste fr.* 1862.
43 Jean TCHEN, *lazariste chinois.* 1866.
44 † J. Martial MOULY, évêque, *lazariste fr.* 1868.
45 Antoine YANG, *lazariste chinois.* 1869.
46 André JANDARD, *lazariste fr.* 1869.
47 J.-B. KIN, *lazariste chinois.* [illegible].
48 Flavien GAMBART, *lazariste fr.* 1869.
49 Mathieu TCHAO, *lazariste chinois.* 1869.
50 Félix SAUPUREIN, *lazariste fr.* 1874.
51 J.-B. THIERRY, *lazariste fr.* 1880.
52 † L. G. DELAPLACE, évêque, *lazariste fr.* 1884.
53 Justin DUMONTEIL, (fr.-coadj.) *lazariste fr.* 1885.
54 † F. A. TAGLIABUE, évêque, *lazariste fr.* 1890.
55 Cosme MA, *lazariste chinois.* 1890.
56 Joseph SALETTE, *lazariste fr.* 1891.
57 Jean Chr. K'O, *lazariste chinois.* 1891.
58 Pierre TCH'EN, *lazariste chinois.* 1891.
59 J. L. CHEVRIER, *lazariste fr.* 1891.
60 J.-B. DELEMASURE, *lazariste fr.* 1893.

N. B. *Les tombes sans chiffre n'ont pas d'épitaphe.*

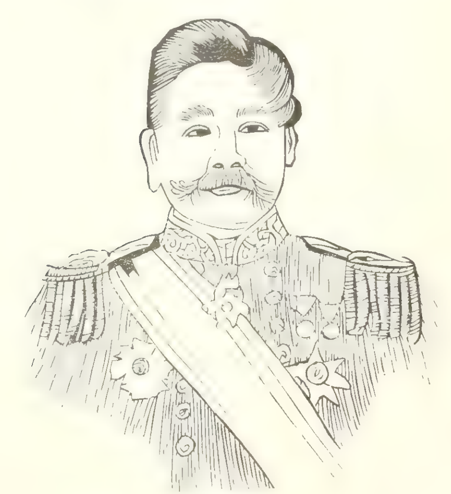
contenait le passage suivant : « Nous ne pouvons que donner les plus grandes louanges au vice-roi *Li-houng-tchang*... Nous ordonnons donc au tribunal des Rites de délibérer sur la manière de le récompenser... Quant aux mandarins coupables, ils devront être punis sévèrement et sont dignes des plus grands châtiments, pour avoir été cause par leur incurie de l'incendie, de la destruction des églises de la Religion (chrétienne) et de tant d'hommes tués par les révoltés. »

Depuis plusieurs années, les Lazaristes avaient ouvert un collège à Tien-tsin pour les Européens, et un autre à Péking où de jeunes Chinois commençaient l'étude du français; ils voulurent donner à ces deux établissements une extension plus considérable et appelèrent, pour les diriger, les Frères Maristes de Saint-Genis-Laval près Lyon. En 1891, ceux-ci arrivèrent en nombre et bientôt les deux collèges prospérèrent. Les enfants des Européens à Tien-tsin apprennent, sous la direction des Frères, le français, l'anglais, l'allemand et les différentes sciences. A Péking, plus de cent élèves, tous chinois, étudient le français ; un bon tiers le parle déjà couramment.

Le nouveau vicaire apostolique fut enfin nommé après huit mois d'attente ; le choix tomba sur Mgr J.-B. Sarthou, qui fut transféré du vicariat de *Tcheng-ting-fou* (*Tche-ly* sud-ouest) à celui de Péking (*Tche-ly* nord). Mgr Sarthou avait passé presque toute sa vie de missionnaire dans la capitale ; il était en dernier lieu curé de l'ancienne cathédrale lorsqu'on vint l'y chercher pour l'élever à l'épiscopat.

II

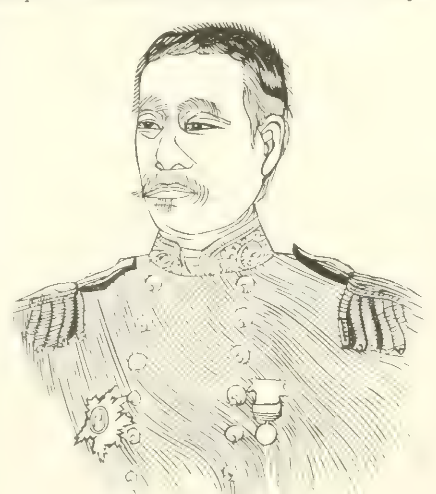
En lisant l'histoire de la Chine, on est frappé de l'antagonisme qui a existé de tout temps entre ce grand empire et celui du Japon. Malgré son immense population, la Chine a presque toujours été battue ; le peuple chinois, en effet, est plutôt lettré que militaire, et sait mieux manier le pinceau que l'épée. De plus, avec la dynastie étrangère qui règne en Chine, le patriotisme a disparu ; tandis qu'au Japon il s'est conservé et augmenté par la gloire des armes. La Chine ne demande que la paisible possession de ses provinces ; le petit peuple belliqueux qui l'avoisine ne rêve que gloire et conquêtes. Lorsque les raisons manquent, un prétexte suffit, et dans la guerre que nous allons brièvement raconter, c'est la Corée qui, placée comme une pomme de discorde entre les deux pays, a été le motif invoqué.


L'AMIRAL ITO, D'APRÈS UN DESSIN CHINOIS.

En 1894, le peuple coréen, opprimé plus que de coutume par les nobles et par les mandarins, sortit de son apathie, et des révoltes éclatèrent dans diverses provinces. La Chine voulut aller défendre le roi de Corée son protégé ; mais avant même qu'elle eût commencé l'envoi des troupes nécessaires, une brigade de l'armée japonaise, sous le spécieux prétexte de protéger ses nationaux, avait débarqué en Corée au mois d'août 1894. L'orgueil chinois en fut blessé et les troupes impériales partirent, soit en suivant la route de terre, soit embarquées sur des transports. Les premiers coups de canon furent tirés par le Japon, qui coula le *Kao-cheng*, bateau anglais affrété par les Chinois; c'était la guerre. Les Chinois s'y préparèrent avec activité, mais les Japonais étaient prêts depuis longtemps et, à la suite de plusieurs combats heureux, la Corée presque tout entière fut envahie par leurs armées. Les troupes chinoises avançant par la Mantchourie s'étaient retranchées près de la ville de *Ping-yang* : après avoir résisté quelque temps, elles furent obligées d'abandonner leurs lignes et de se retirer de l'autre côté du fleuve du *Ya-lou* qui sépare la Corée de la Mantchourie. Les Japonais, campés sur l'autre rive, voulurent forcer le passage et envahir le territoire chinois ; un moment d'arrêt eut lieu, et pendant quelques semaines chacun se prépara à l'attaque comme à la défense. C'est alors que la Chine envoya des renforts considérables, embarqués sur six grands transports escortés par toute sa flotte, à l'embouchure du fleuve *Ya-lou*.

Cette flotte n'était point à dédaigner : elle se composait du *Ting-yuen* et du *Tchen-yuen*, grands navires cuirassés de 7.335 tonnes ; du *Léi-yuen* et du *King-yuen* de 2.900 tonnes, soutenus par le *Ts'ing-yuen* et le *Tche-yuen* de 2.300 tonnes, filant 18 nœuds : enfin de cinq autres navires plus faibles et moins bien armés ; l'amiral *Ting*, aidé par quelques officiers européens, en avait le commandement. Si cette flotte

avait été suffisamment approvisionnée, les Japonais n'en auraient point eu facilement raison ; mais l'incurie et le gaspillage l'avaient mise dans un état d'infériorité notoire, et les principales pièces n'avaient que quatorze coups à tirer. La flotte japonaise, qui cherchait à se mesurer avec elle, était autrement commandée et outillée; elle se composait également de 12 navires : le *Matsouchima*, le *Ytsoukouchima*, l'*Hachidaté*, tous trois de 4.278 tonnes, armés des plus puissantes pièces Canet qui aient jamais été fabriquées. De plus, l'*Yochino*, presque aussi fort que les précédents et filant 22 nœuds et demi ; *Takachio*, le *Naniva*, l'*Hakitesouchima*, le *Fouso*, tous quatre dépassant 3.000 tonnes ; enfin quatre autres navires de moindre importance. Elle avait à sa tête le vice-amiral *Ito*, et pour chef d'état-major le vice-amiral *Kabayama*. Chaque navire était commandé par des officiers de mérite, ayant fait leurs études en Europe et sachant se servir des engins perfectionnés qu'ils avaient entre les mains. Le 10 septembre, la flotte japonaise quitte sa base d'opérations, et le 16 pousse une reconnaissance vers l'île de *Haè-yang* et l'embouchure du fleuve *Ya-lou*. Le 17 au matin, deux jours après la bataille de *Ping-Yang*, on signale la flotte chinoise dont les deux grands cuirassés formaient le centre; il était onze heures et demie ; la flotte japonaise reçoit de l'amiral l'ordre d'attaquer, et à midi et demi un croiseur chinois prend feu et coule, traversé de la poupe à la proue par un obus Canet. Plusieurs navires japonais s'enflamment et souffrent beaucoup, mais l'amiral les délivre et vers trois heures l'action était engagée sur toute la ligne. Le *Tche-yuen* coule à fond, d'autres navires chinois flambent, l'un d'eux va s'échouer et est incendié, les deux grands cuirassés en feu continuent le combat, mais, privés de munitions, ils allaient peut-être se rendre, lorsque les Japonais, à court également après ce combat de cinq heures, s'éloignent, remettant au lendemain l'achèvement de leur victoire. Pendant la nuit, ce qui restait de la flotte chinoise, six navires sur douze, parvint à se retirer à Port-Arthur. Quoique gravement endommagée, la flotte japonaise ne perdit aucun navire, mais les tués ou blessés furent nombreux. Les Chinois eurent non seulement à déplorer la perte de leurs marins, mais encore celle de leurs navires et de leurs espérances. L'enthousiasme fut grand au Japon ; l'empereur envoya ses félicitations à l'amiral Ito, qui les avait bien méritées par les prudentes manœuvres que la rapidité de ses navires lui avait permis d'exécuter autour de la flotte chinoise. La tristesse et le découragement furent grands à Péking, où, selon, la déplorable coutume, on dégrada de braves officiers qui en somme s'étaient bien battus; le vice-roi *Li-houng-tchang* lui-même, dont on avait méprisé les sages avis, ne fut pas épargné.



LE VICE-AMIRAL KABAYAMA.
D'APRÈS UN DESSIN CHINOIS.

Environ un mois après, la flotte chinoise, en partie réparée et bien fournie de munitions, alla s'enfermer dans le port de *Ouèi-haè-ouèi*, sur la côte du *Chan toung*; c'est là que toutes les forces japonaises l'attaquèrent ; après un combat qui dura

plusieurs jours, ils en achevèrent la destruction. Des deux grands cuirassés, l'un fut coulé par une torpille, l'autre dut amener son pavillon. Sur douze torpilleurs chinois, dix furent pris et les deux autres coulés. Les croiseurs subirent le sort des cuirassés ou se firent sauter ; bref, il ne resta pas même aux Chinois un bateau pour porter la nouvelle du désastre. L'amiral *Ting* et plusieurs de ses officiers se donnèrent la mort.



L'AMIRAL TING, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE JAPONAISE.

Les Japonais triomphants, quoique bien éprouvés eux-mêmes, ramenèrent leurs prises dans les ports du Japon, et, à partir de ce moment, ils restèrent maîtres incontestés de la mer.

Pendant ce temps, l'armée de terre, forte de plusieurs divisions, n'était pas demeurée inactive. Poussant sa marche en avant, elle refoulait devant elle les troupes chinoises, que l'infériorité de l'armement, le manque de cadres et l'ignorance de leurs chefs rendaient peu redoutables aux Japonais munis d'armes perfectionnées et bien commandés par le maréchal *Oyama*, le général *Yamasi*, le major *Sainto* et nombre d'officiers instruits. La ville de *Kin-tchcou* tomba facilement en leur pouvoir, et sa garnison s'enfuit à Port-Arthur, poursuivie par les soldats du mikado. Ce fait d'armes avait lieu le 6 novembre, et dès le 7 les magnifiques forts de *Ta-lien-ouan* étaient occupés sans résistance. Les Japonais y recueillaient d'immenses approvisionnements, des armes, des munitions et de nombreux canons Krupp encore tout chargés ; les Chinois n'avaient pas tiré un seul coup. La baie de *Ta-lien-ouan* fut occupée sans difficulté le 9 par dix-sept navires de guerre japonais, qui n'eurent que la peine d'y entrer. Dans tous ces combats, pas un seul Japonais n'avait été tué ; 621 fusils à répétition, 129 canons, 33.000.000 de cartouches, 2.000.000 de charges d'artillerie, tombèrent entre les mains des Japonais, sans compter le trésor de guerre et les approvisionnements de bouche.

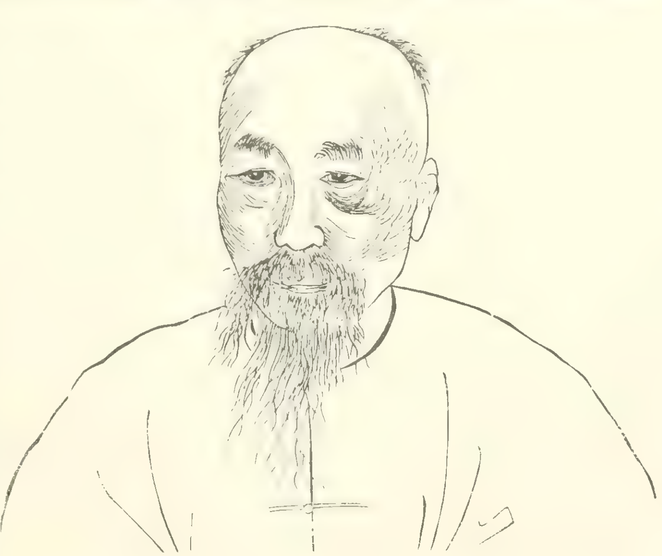


L'AMIRAL KOUI, CHEF D'ÉTAT-MAJOR, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE JAPONAISE.

Le 16 novembre, l'armée japonaise divisée en trois colonnes marche sur Port-Arthur. L'attaque générale a lieu le lendemain ; dès huit heures du matin, les plus importantes défenses du front de terre sont enlevées et, avant le coucher du soleil, on voyait flotter le drapeau japonais sur cette redoutable forteresse qui passait pour imprenable. Les Japonais perdirent 7 capitaines, 1 lieutenant et 270 hommes. Malgré l'infériorité

notoire des Chinois en fait de tactique militaire, la prise de *Ta-lien-ouan* et surtout celle de Port-Arthur a été si facile et a coûté si peu, qu'on est en droit de supposer que les Japonais, connaissant la vénalité des habitants du Céleste empire, depuis le plus grand jusqu'au plus petit, n'ont pas négligé ce moyen d'épargner le sang de leurs soldats, bien certains que les avances faites seraient largement compensées. Quoi qu'il en soit, personne ne peut mettre en doute et la science des officiers japonais, et la vaillance de leurs troupes.

Le 1er décembre, après avoir laissé une forte garnison pour garder leur conquête, les généraux ramenèrent l'armée japonaise à *Kin-tcheou*, qui devint le centre de leurs opérations dans le nord ; *Ta-lien-ouan* resta leur base d'opérations pour la flotte et les transports. Les succès de l'armée de terre furent, ce semble, moins éclatants que ceux de la marine. Les Japonais eurent l'intention de marcher contre *Moukden*, berceau de la dynastie, mais ne le firent pas ; *Chan-haè-kouan*, l'entrée de la Chine proprement dite, n'était pas éloigné : ils ne risquèrent pas à l'attaquer. Leurs troupes commençaient à souffrir cruellement du froid, et leurs mouvements furent ralentis par les difficultés de la circulation, de sorte que presque tout l'hiver s'écoula sans attaque sérieuse de part et d'autre. Cependant, si en décembre l'armée japonaise se fût acheminée vers Péking, il est bien probable qu'elle y serait entrée sans combat. La seule place défendue était *Chan-haè kouan*, qui n'eût pas arrêté six heures les vainqueurs de Port-Arthur. On s'attendait si bien à l'arrivée de l'ennemi, que la cour de Péking garda, pendant plus de deux mois, cinq cents voitures attelées pour prendre la fuite vers *Si-ngan-fou*. Sauf les forts de *Ta-kou*, loin d'être imprenables, et les vingt ou trente mille hommes de troupes passables que conservait le vice-roi *Li-houng-tchang* comme suprême ressource, il n'y avait plus rien. Des masses de pauvres gens n'ayant de soldat que le nom, armés de lances, de fusils à mèches, d'espingoles et souvent d'un simple bâton ferré, arrivaient bien de toutes les provinces, mais ne faisaient qu'augmenter la misère devenue horrible par la pénurie des grains qui ne pouvaient plus arriver d'aucun côté.



LE VICE-ROI LI-HOUNG-TCHANG, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE CHINOISE.

Ce rude hiver de 1894-95 arrêta les vainqueurs et donna le temps à la diplomatie

de considérer le péril qu'il y aurait pour l'Europe à voir la Chine presque disparaître et le Japon grandir trop vite. Bien conseillés, les Chinois se résolurent enfin à demander la paix.

Après avoir refusé les premiers négociateurs, comme trop petits pour lui, le Japon accepta enfin l'illustre *Li-houng-tchang* qui, bien à contre-cœur, mais voulant se dévouer encore une fois pour son pays, partit, malgré son grand âge, pour *Simonosaki*. Il avait vu l'empereur, il avait vu surtout et écouté de sages conseillers occupant les plus hauts rangs parmi les diplomates européens ; de plus, il avait encore toute sa sagacité et la profonde habileté que personne n'a jamais songé à lui contester. Aussi les Japonais, si heureux les armes à la main, le furent peut-être moins lorsqu'on prit le pinceau ; enfin, un événement imprévu vint faciliter la tâche du vice-roi. Un fanatique tira à bout portant sur *Li-houng-tchang* un coup de revolver, dont la balle pénétra sous l'œil gauche du haut fonctionnaire chinois. Pour accorder un armistice, les Japonais demandaient qu'on leur livrât *Chan-haè-kouan* et *Ta-kou;* les Chinois allaient céder, mais ce petit morceau de plomb, si peu honorable pour la nation victorieuse, obligea le mikado à une réparation ; il accorda l'armistice sans condition.

Restait la paix à faire ; le Japon, enorgueilli par ses succès, était exigeant, mais la Chine, aux abois, dut accepter les dures conditions du vainqueur. Le Japon demandait Formose, la presqu'île du *Léao-toung* et une indemnité de 1 milliard 200 millions de francs. Ces conditions draconiennes firent réfléchir l'Europe, dont les intérêts étaient en jeu ; la France et la Russie, aidées bientôt par l'Allemagne, prêtèrent leur appui au gouvernement chinois. L'indemnité fut réduite à 800 millions, et la presqu'île avec Port-Arthur fut restituée contre une nouvelle indemnité de 120 millions de francs. Le Japon du reste n'avait pas à se plaindre : il touchait 920 millions et ajoutait à la couronne impériale la perle de l'Extrême-Orient, l'admirable et fertile Formose.

La Chine enfin eut le bonheur de faire des emprunts plus avantageux encore qu'avant la guerre, assurés sur le revenu de ses douanes, en vue de se libérer vis-à-vis du Japon.

Le sol des dix-huit provinces n'a pas été foulé par l'ennemi, Péking n'a pas vu le drapeau japonais, la cour et la ville ont repris leur apathique tranquillité ; on commence déjà à oublier !

Jusqu'à un certain point reconnaissante aux nations européennes qui l'avaient sauvée, la Chine leur fit quelques avantages. Grâce à l'habileté consommée du ministre de France, Monsieur A. Gérard, la frontière de Mékong fut définitivement concédée ; on donna même au ministre de France et au ministre de Russie la plus haute décoration que l'empereur de la Chine ait jamais accordée, la plaque d'or carrée à double dragon, avec perle rose du premier rang.

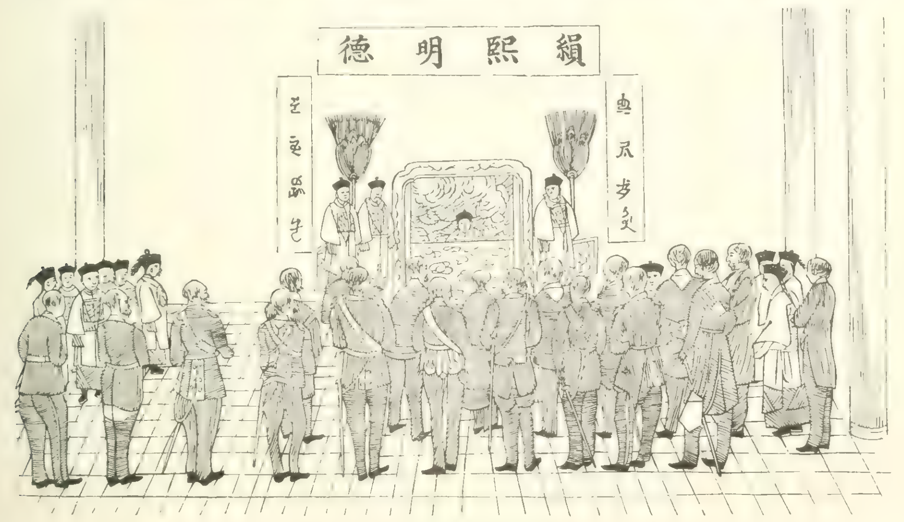
A cette occasion, la France et la Russie obtinrent enfin l'ouverture du palais impérial, et dans une audience solennelle, dont profitèrent les autres ambassadeurs, ils saluèrent le Fils du Ciel chez lui et non dans les pavillons plus ou moins destinés à recevoir des tributaires. Pour apprécier la haute portée de ce succès, il faut se souvenir que, même après la guerre de 1860, il n'avait pas été obtenu et qu'on travaillait vainement depuis 1874 à être reçu au palais.

Dévoué corps et âme à son pays, le ministre de France termina de plus toutes les affaires pendantes concernant le protectorat religieux, revisa les règlements défectueux, assura l'avenir des missions, et, par un travail opiniâtre, une activité ne connaissant pas le repos, remit au premier rang l'influence française dans l'Extrême-

Orient. Non seulement il mérita et obtint les éloges et les remerciements de tous les évêques de Chine, mais encore l'appui, l'approbation et les louanges de son gouvernement, qui sut apprécier les qualités hors ligne de son representant en Chine.

III

Une des affaires les plus sérieuses que M. Gérard eut à traiter, fut sans contredit celle du *Sse-tch'ouan*. Cette grande province, comprenant plusieurs vicariats et pres de 100.000 chrétiens, toujours fort agitée et turbulente, vit en 1895 des bandes de fanatiques ravager ses chrétientés, piller ses résidences, brûler ses églises ; ce fut



PREMIÈRE RÉCEPTION DU CORPS DIPLOMATIQUE DANS LE PALAIS IMPÉRIAL (14 JANVIER 1895).

un désastre complet. Grâce à la fermeté du ministre de France, à la sagesse de Mgr Dunand, vicaire apostolique de *Tch'eng-tou*, qui avait reçu de lui, sous la forme d'un titre chinois, une autorité exceptionnelle, tout fut réglé en quelques mois. Aujourd'hui, les indemnités justement exigées se paient, et les églises sont en construction. Par une faveur toute spéciale, pour assurer l'avenir, les fameux caractères impériaux *Tche-kien T'ien tchou-t'ang* (bâti par ordre impérial) seront placés sur le fronton de la nouvelle cathédrale. On a vu une fois de plus par ce fait la nécessité du protectorat de la France sur les missions catholiques, protectorat qu'elle n'a jamais abandonné et que l'Église n'a jamais songé à lui enlever. On verra toujours un consulat à côté d'une église, et le pavillon aux trois couleurs abriter la croix catholique !

Pour assurer la sécurité des établissements religieux et soutenir ce protectorat qui donne à la France un relief et une prépondérance incontestables, elle entretient dans l'Extrême-Orient une puissante escadre, qui vient apporter à la diplomatie un secours

souvent nécessaire. Les amiraux et les officiers rivalisent entre eux de dévouement pour la gloire de la religion et de la patrie. Pendant l'hiver de 1894-95, chacun a pu voir le ministre de France à Péking partager, entre la légation de France et la mission, un corps respectable de marins commandés par deux intelligents officiers, qui venaient protéger la croix et le pavillon français. En souvenir de cette triste année, la mission française a élevé dans le parc du *Pé-t'ang* un monument commémoratif en l'honneur de la Vierge protectrice, monument sur lequel on peut lire en chinois cette inscription : « Une guerre terrible étant venue mettre en péril l'empire, la dynastie et la religion, on a élevé ce monument votif à la Vierge qui les a protégés contre tout danger. » Enfin l'empereur vient d'envoyer pour le représenter au couronnement du Czar, et de là en France, avec une mission spéciale, le célèbre *Li-houng-tchang*, dont le nom est si connu dans toute l'Europe.

En parcourant cette partie historique consacrée à la ville de Péking, on sera frappé de la vitalité de ce peuple chinois qui a traversé tant de siècles en conservant ses coutumes, ses usages, ses lois, son gouvernement. L'horreur du changement, le respect du passé, la soumission à l'autorité, est ce qui caractérise la Chine, mais aussi ce qui l'immobilise. Quel est l'avenir que la Providence lui réserve ? Personne ne saurait même le conjecturer ; cependant, si elle entre résolument dans la voie du progrès, si ses yeux s'ouvrent aux vérités religieuses qui seules peuvent la moraliser, cette grande nation peut encore retrouver sa gloire, la cour son éclat, la ville son ancienne splendeur.



II

Partie Descriptive

VILLE DE PÉKING. — MONUMENTS. — PALAIS IMPÉRIAL.

MINISTÈRES. — PAGODES. — LAMASERIES. — ÉGLISES. — JARDINS.

SÉPULTURES DES EMPEREURS.

INDUSTRIES COMMUNES. — VOYAGES. — CLIMATOLOGIE.

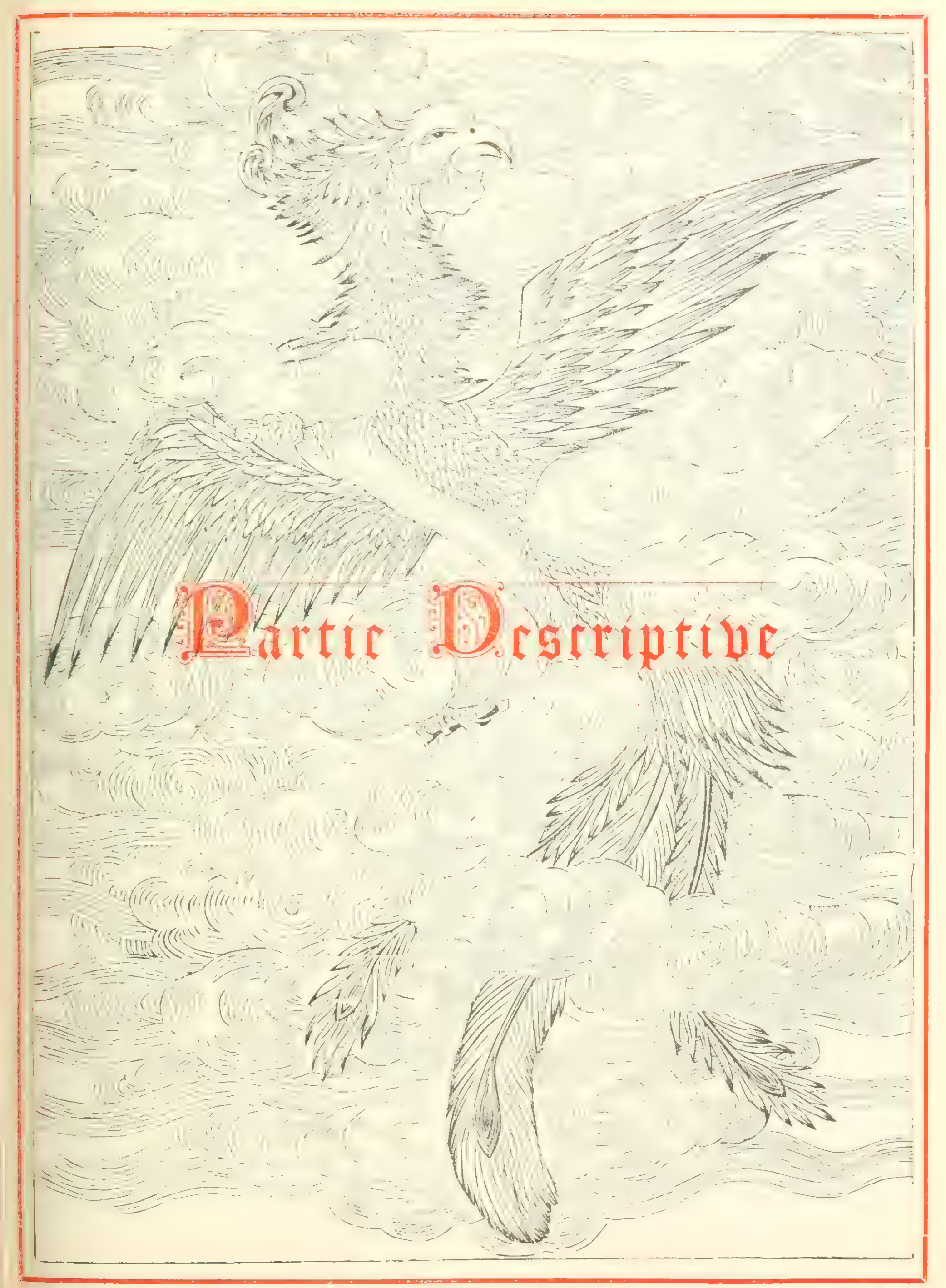
SCIENCES ET ARTS.

US ET COUTUMES. — FAUNE ET FLORE. — EAUX THERMALES.

BRONZES ANTIQUES.

CÉRAMIQUE CHINOISE, ETC., ETC.




Partie Descriptive



CHAPITRE XV

I. PLAN DE PÉKING. LES VILLES. LE PALAIS IMPÉRIAL. LES MURAILLES. LES PORTES. — II. LES JARDINS IMPÉRIAUX. LE PÉ-HAÈ. LE TCHOUNG-HAÈ. LE NAN-HAÈ. LES PALAIS DE L'IMPÉRATRICE. LE TSE-KOUANG-KO. LE PONT DE MARBRE. — III. TOUR DE LA CLOCHE. TOUR DU TAMBOUR. OBSERVATOIRE. SALLE DES EXAMENS. ÉLÉPHANTS.

I



UATRE cités tout à fait différentes forment la ville de Péking.

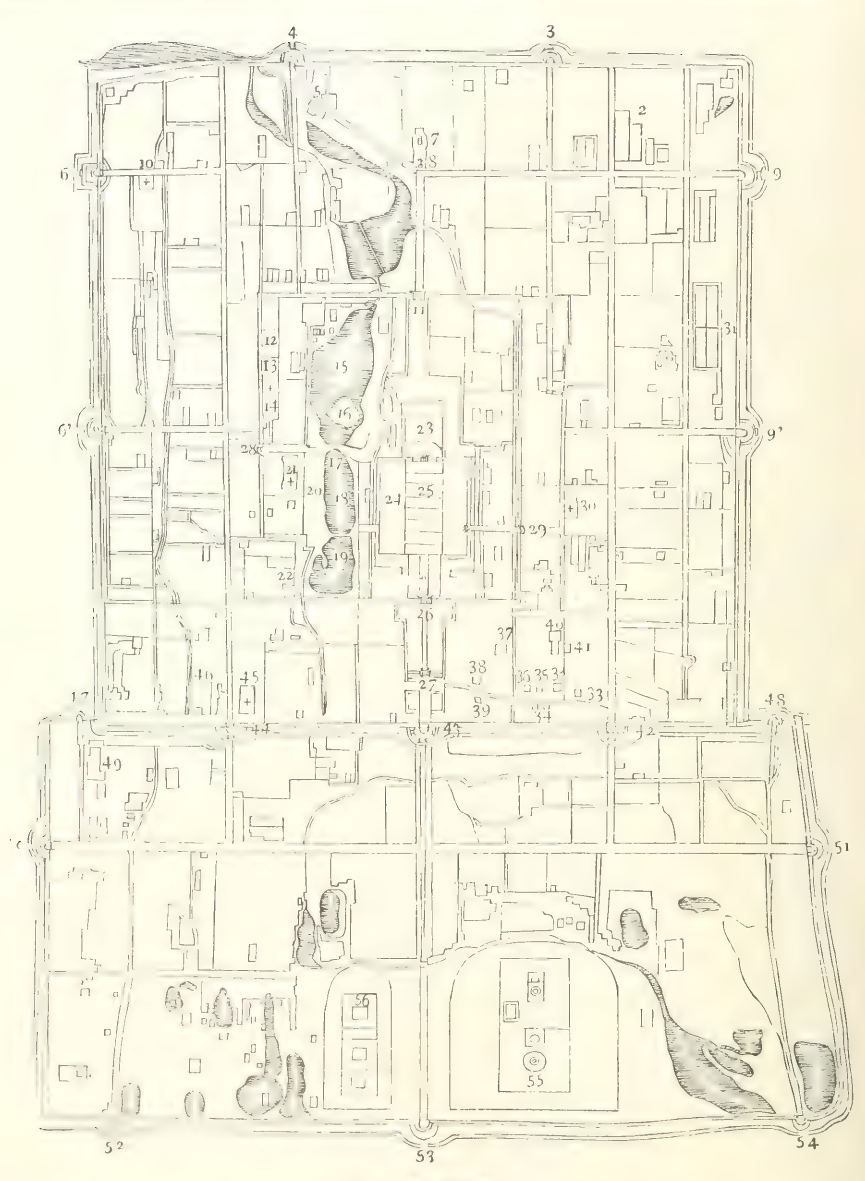
1° LA VILLE VIOLETTE RÉSERVÉE *(Tse-kin-tch'eng)*, ainsi nommée parce que jadis on ne devait employer que du mortier violet pour les constructions, de là *Tse* (violet). Cette ville est absolument interdite, et personne ne peut y pénétrer, d'où le mot *kin* (réservé) ; enfin, cette enceinte est fort étendue, d'où le mot *tch'eng* (ville).

2° LA VILLE IMPÉRIALE *(Hoang-tch'eng)*, ainsi nommée du mot *Hoang* (empereur) et du mot *tch'eng* (ville). On lui donne à tort le nom de *ville jaune*, confondant le mot *hoang*, jaune, avec le mot *hoang*, impérial.

3° LA VILLE TARTARE, nommée *Née-tch'eng*, parce qu'elle est en dedans, c'est-à-dire au nord : d'où le mot *Née* (en dedans), *tcheng* (ville).

4° LA VILLE CHINOISE *(Nan-tch'eng* ou *Ouaè-louo-tch'eng)*; elle est au sud et a été adjointe à la précédente, comme l'indiquent les mots *Nan* (sud), *louo* (ajouté) et *Ouaè* (en dehors).

1° TSE-KIN-TCHENG. — Au centre de Péking se trouve la ville réservée à l'empereur, contenant ses palais de réception et ses appartements privés. Du nord au sud, celle-ci mesure 1.006 mètres ; de l'est à l'ouest, 786 mètres. Un mur crénelé de 22 pieds d'élévation l'entoure, ainsi qu'un fossé de 60 mètres de large, rempli



PLAN DE PÉKING.

LÉGENDE DU PLAN DE PÉKING.

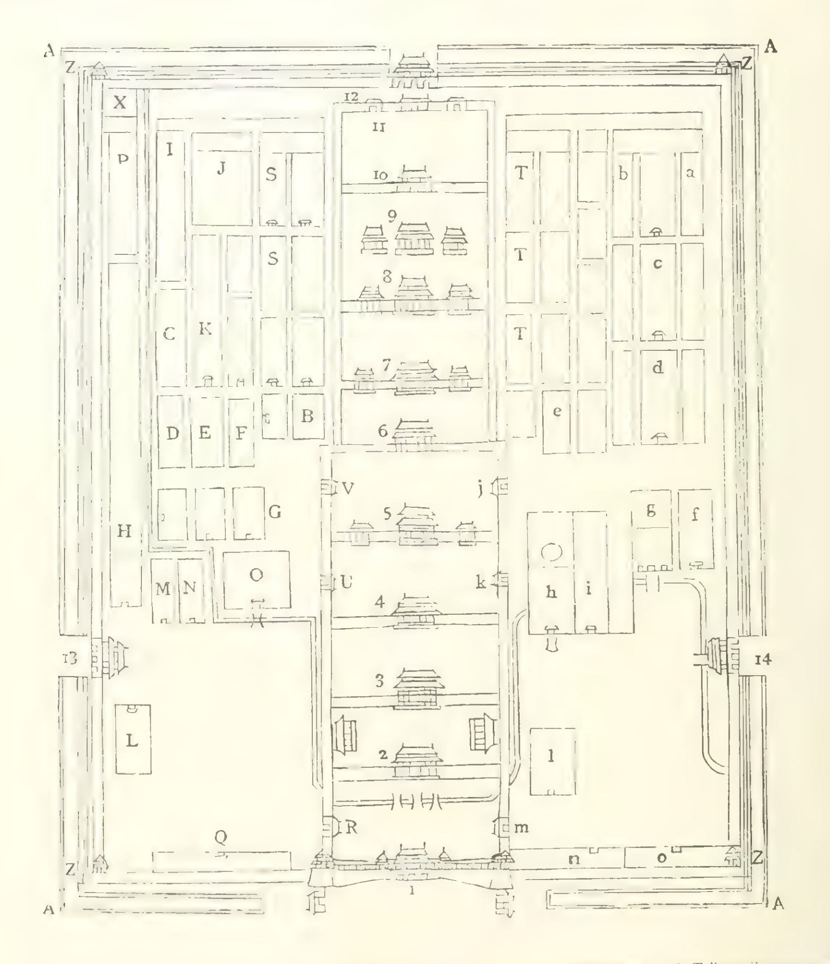
1 Pé-kouan, établissement russe. — 2 Young-ho-koung. Bouddha vivant. — 3 Ngan-ting-men. 4 Teu-cheng-men. — 5 Nouveau palais du 7[me] prince. — 6 Si-tche-men. — 6' P'ing-tse-men. 7 Tchoung-leou (Tour de la cloche). — 8 Kou-leou (Tour du tambour). — 9 Toung-tche-men. — 9' Ts'i-hoa-men. — 10 Église du Si-t'ang. — 11 Heou-men. — 12 Le Si-che-k'ou (conservé par l'empereur). — 13 Le Si-che-k'ou (donné par l'empereur). — 14 Nouvelle cathédrale. Le Pé-t'ang. 15 Pé-haè (Lac du Nord). — 16 Pè t'a. — 17 Pont de marbre (Yu-ho-k'iao). — 18 Tchoung-haè (Lac du centre). — 19 Nan-haè (Lac du sud). — 20 Tse-kouang-ko. — 21 Ancien Pé-t'ang. — 22 Nouveau palais de l'impératrice-mère. — 23 Mée-chan. — 24 Palais impérial. — 25 Appartements privés de l'empereur. — 26 Chen-ou-men. — 27 Entrée du palais. Porte du sud. — 28 Si-hoa-men. — 29 Toung-hoa-men. — 30 Église Saint-Joseph (Toung-t'ang). — 31 Magasins de riz impériaux. — 32 Légation de France. — 33 Légation d'Italie. — 34 Légation d'Allemagne. — 35 Légation du Japon. — 36 Légation d'Espagne. — 37 Légation d'Angleterre. — 38 Légation de Russie. — 39 Légation d'Amérique. — 40 Inspectorat général des douanes. — 41 Bureau de poste. — 42 Ha-ta-men — 43 Ts'ien-men. — 44 Choun-tche-men. — 45 Ancienne cathédrale (Nan-t'ang). — 46 Les éléphants de l'empereur. — 47 Si-pien-men. — 48 Toung-pien-men, canal impérial. — 49 Ancien palais du 7[me] prince. — 50 Tchang-i-men. — 51 Cha-kouo-men. — 52 Nan-si-men. — 53 Young-ting-men. — 54 Tso-ngan-men. — 55 Temple du ciel. — 56 Temple de l'agriculture.

d'eau. A l'extérieur, entre les murs et le fossé, existe une enfilade de casernes et de magasins pour le service de la garde. Aux quatre angles sont autant de pavillons appelés *Kiao-leou*, c'est-à-dire pavillons angulaires ; les murailles sont percées de quatre portes : au sud, *Ou-men ;* au nord, *Chen-ou-men ;* à l'est, *Toung-hoa-men ;* à l'ouest, *Si-hoa-men*. Après avoir traversé le *Ou-men*, on rencontre une seconde porte nommée *T'aè-ho-men*, donnant accès dans une cour magnifique où se trouve le grand palais *T'aè-ho-tien :* c'est la salle du trône, la salle d'audience, la première salle de réception ; c'est là que sont reçus les ambassadeurs ; l'empereur s'y rend le jour de sa naissance et le jour de l'an pour s'offrir aux prostrations et aux vœux des princes et des grands. Aucune salle du palais n'approche de celle-ci pour la magnificence. Vient ensuite le *Tchoung-ho-tien*, salle des cérémonies, de la généalogie impériale, où sont présentés à l'empereur les instruments d'agriculture, les grains, les échantillons des récoltes. En remontant toujours au nord, on arrive au *Pao-ho-tien*, salle du conseil, servant aussi aux examens des candidats à l'académie des *Han-lin* et de salle des Annales. Puis on rencontre le *Ts'ien-ts'ing-men*, donnant accès au palais *Ts'ien-ts'ing-koung* ou appartements privés du souverain ; enfin le *Kiao-t'aè-tien*, salle des noces ; le *K'oun-ning-koung*, la porte *K'oun-ning-men* et le jardin à fleurs *Yu-hoa-yuen*.

Toute cette ligne de palais est bordée à l'est et à l'ouest par une muraille percée de plusieurs portes, ce qui forme encore deux nouvelles rangées d'appartements, le *Toung-leou-koung* et le *Si-leou-koung ;* c'est là que se trouvent les palais des impératrices, d'où viennent les noms des deux impératrices ; *Toung-t'aè-heou* (impératrice de l'est) et *Si-t'aè-heou* (impératrice de l'ouest). On trouve aussi dans ces deux enfilades de droite et de gauche les appartements des femmes, les infirmeries, les salles de comédie, les magasins de soieries, pelleteries, vêtements, thé, médecines et mille autres choses ; enfin plusieurs superbes pagodes et le trésor impérial renfermé dans l'appartement appelé *Kouang-tchou-sse*. Il faudrait un volume pour la description détaillée de tous ces palais ; c'est vers le sud-est que se trouve le *Ouen-hoa-tien* où furent reçus les ambassadeurs en 1895.

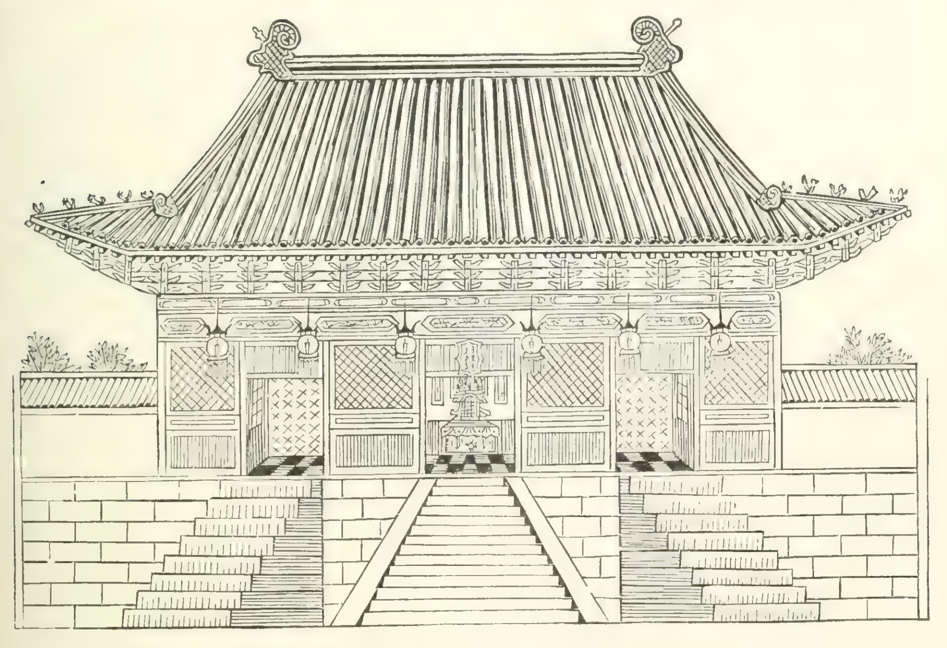
1° HOANG-TCH'ENG. — Cette ville impériale a été construite, ainsi que le palais et la ville tartare, par l'empereur *Young-lo* des *Ming* (1406-1437). Les murs du *Hoang-tch'eng* ont 18 *li* de tour, soit 10 kilomètres 350 mètres ; leur hauteur est

PLAN ET LÉGENDE DU PALAIS IMPÉRIAL DE PÉKING.



1. Ou-men. — 2. T'aè-ho-men. — 3. T'aè-ho-tien. — 4. Tchoung-ho-tien. — 5. Pao-ho-tien. — 6. Ts'ien-ts'ing-men. — 7. Ts'ien-ts'ing-koung. — 8. Kiao-t'ae-tien. — 9. K'oun-ning-koung. — 10. K'oun-ning-men. — 11. Yu-hoa-yuen. — 12. Chen-ou-men. — S. Si-[illegible]-koung. — P. Toung-léou-koung. — P. Kouang-tchou-sse. — I. Ing-hoa tien. — J. Si-hoa-yuen. — K. Tchoung-tcheng-tien. — C. Cheou-ngan-koung. — D. Lao-koung-th'ou. — E. Cheou-k'ang-koung. — F. Tsé-ning-koung. — G. Tsien-pan-tch'ou. — H. Née-ou-fou. — L. Nan-sun-tien. — M. Sien-ngan koung. — N. Chang-i-kien. — O. Ou-ing-tien. — Q. Nan-fou. — R. Houng-i-men. — U. Ieou-i. — V. King-yün. — X. Miao. — a. Yue-che-leou. — b. Yang-sin-tien. — c. Ning-cheou-koung. — d. Hoang-ki-tien. — e. Fong-sien tien. — f. Kouo-che-kouan. — g. Tsien-ting. — h. Ouen-hoa-tien. — i. Tch'ouan-sin-tien. — j. Loung-tsoung. — k. Tsouo-i. — l. Sse-k'ou-chou. — m. T'i-jen-men. — n. Née-k'ou. — o. Née-ko. — 13. Si-hoa-men. — 14. Toung-hoa-men. — Z. Kiao-ho-leou. — A. — Murailles, fossés, maisons des gardes.

de 18 pieds, leur largeur à la base de 6 pieds 1/2 sur 5 pieds 20 au sommet ; ils sont percés de quatre portes, dont voici les noms . au sud, *Ta-ts'ing-men* ou *Tch'ang-ngan-men ;* au nord, *Ti-ngan-men* ou *Heou men ;* à l'est, *Toung-ngan-men* ou *Toung-hoa-men ;* à l'ouest, *Si-ngan-men* ou *Si-hoa-men.* Ces portes ont environ 70 pieds de large et sont divisées en cinq travées égales , celle du milieu est réservée à l'empereur. Dans l'intérieur du *Ta-ts'ing-men* se trouvent encore deux portes, le *T'ien-ngan-men* et le *Touan-men*, puis le *Ou-men*, qui est l'entrée sud de la ville réservée ou palais impérial. Entre ces deux portes se voient les deux pagodes *T'aè-miao* et



OUEN-HOA-TIEN, SALLE DE L'AUDIENCE.

Che-ki-t'an ; enfin au devant du *Ou men* ont été placés des cadrans solaires et autres instruments.

3° NÉE-TCH'ENG. — Cette ville tartare a 41 *li* 26 de tour, ou 23.720 mètres; les murs ont 41 pieds de haut sur une épaisseur de 62 à la base et 50 au sommet; ils sont percés de neuf portes, dont voici les noms : Au sud, *Tcheng-yang-men* ou *Ts'ien-men* faisant face au palais, *Tchoung-ouen-men* ou *Ha-ta-men*, *Suen ou-men* ou *Choun-tche-men ;* au nord *Ngan-ting-men* et *Teu-cheng-men ;* à l'est, *Tch'ao-yang-men* ou *Ts'i-hoa-men* et *Toung-te-men :* à l'ouest, *Fou-tch'eng-men* ou *P'ing-tse-men* et *Si-tche-men.* Chaque porte est flanquée d'une demi-lune, comprenant une grande avant-porte en maçonnerie percée de meurtrières pour les canons, et de deux petites portes de côté ; celles-ci en cas de guerre sont fermées par une énorme grille en fer

cachée dans la construction qui les surmonte et qu'on laisse tomber en guillotine. Les avant-portes se nomment *T'ien-leou*, la demi-lune *Yuè-tcheng*, les portes de côté *Yuè-tcheng-men ;* il est évident que du temps où elles ont été construites, ces fortifications étaient très respectables; aujourd'hui elles n'arrêteraient pas l'ennemi, quelques obus feraient tout sauter.

4° NAN-TCH'ENG. — Cette ville a été construite et entourée de murs bien après la ville tartare, la 23[e] année de l'empereur *Kia-king* des *Ming*. Ses murailles ont 28 *li* de tour, soit 15.900 mètres ; elles sont percées de sept portes : au sud, *Young-ting-men*, centrale ; *Tsouo-ngan-men* ou *Kiang-tsa-men* à gauche ; *Yo-ngan-men* ou *Nan-si-men* à droite ; à l'est, *Kouang kiu-men* ou *Cha-ouo-men* et *Toung-pien-men* ; à l'ouest *Kouang-ning men* ou *Tchang-i-men* et *Si pien-men.* Ses murs ont 20 pieds d'épaisseur à la base et 14 au sommet, sur 25 pieds de haut. Comme dans la ville tartare, les quatre angles portent de grands pavillons en briques, nommés *Kiao-leou ;* enfin la ville chinoise a aussi ses avant-portes et sa demi-lune mais sans portes de côté.

D'après la croyance chinoise, les bons esprits traversant l'espace à 100 pieds de haut, aucun monument ne doit atteindre cette hauteur, pour ne pas les gêner ; aussi les édifices les plus élevés, comme les pavillons surmontant les portes, ont tous 99 pieds, soit environ 33 mètres. De chaque côté des portes sont dressées cinq mâts pour suspendre les étendards. De l'intérieur on peut facilement monter sur les murailles par des chemins en pente douce, en donnant une légère gratification aux gardiens. De là, on domine toute la ville, et la promenade de la porte *Ha-ta-men* à la porte *Choun-tche-men*, sur les remparts, n'est pas sans intérêt : au nord on voit la ville tartare qui ressemble à une vaste forêt, car les arbres y sont à profusion : au sud on a sous les yeux la ville chinoise, et, si l'on s'arrête à la parte *Ts'ien-men*, le palais s'aperçoit en entier à quelques centaines de mètres.

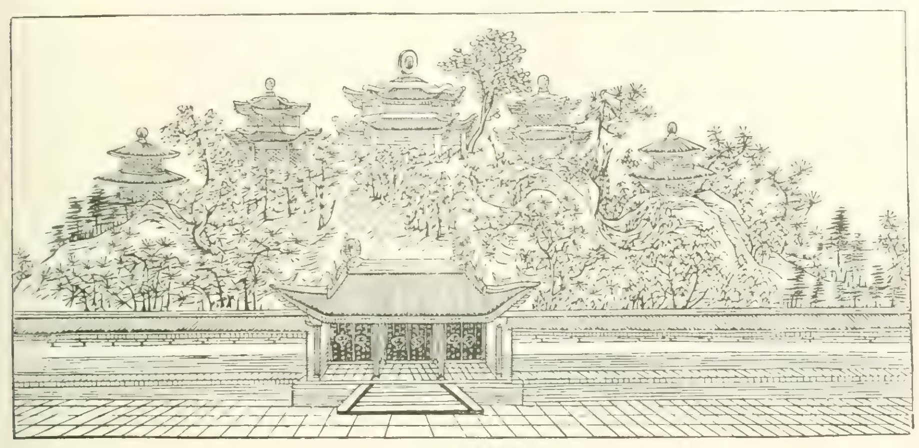
II

Les jardins de plaisance de l'empereur et des impératrices sont situés au nord et à l'ouest du palais impérial.

1° MÉE-CHAN. — En sortant du palais par la porte du nord *Chen-ou-men*, on a devant soi une charmante montagne réservée à l'empereur ; elle se nomme *King-chan* ou *Ouan-soui-chan*, plus connue sous le nom de *Mée-chan (montagne de charbon).*

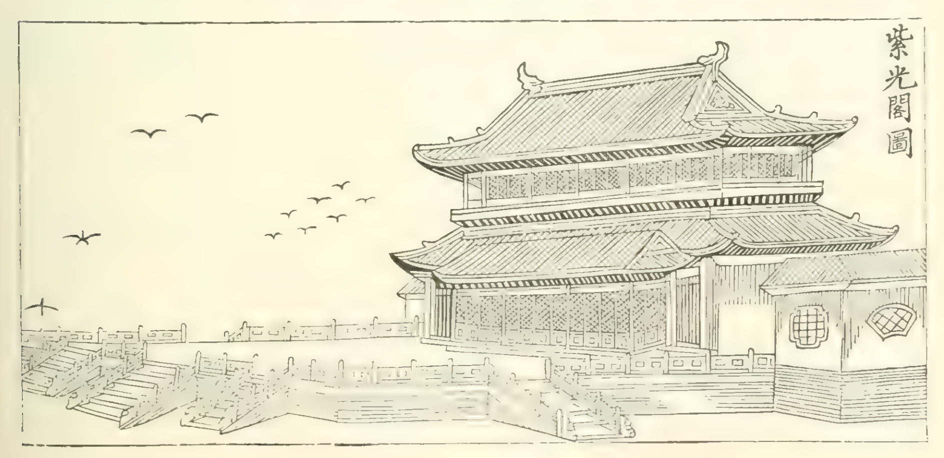
On dit en effet qu'un amas de charbon y est préparé pour les cas de siège. Cette montagne artificielle a 210 pieds de haut en suivant la pente et deux *li* de tour, soit 1150 mètres. Au bas se trouve un palais appelé *Tsi-ouang-leou*, puis un chemin pour monter au cinq kiosques qui la dominent. Elle date des *Yuen*, mais c'est l'empereur *Kia-king* des *Ming* qui a fait construire les pavillons. Celui du milieu, le plus élevé, est carré et couvert de tuiles jaunes vernissées; les deux suivants de droite et de gauche sont hexagones, couverts de tuiles jaunes et vertes mélangées; les deux derniers près des précédents, sont ronds et couverts de tuiles d'un vert bleuâtre à couleur irisée, fort agréable. Chacun de ces pavillons est placé sur un tertre, de telle sorte que la montagne forme cinq élévations couvertes d'arbres. Derrière la montagne, au nord, faisant face à la porte *Heou-men* de la ville impériale, on a construit un palais nommé *Cheou-hoang-tien*, qui a plus de 33 mètres de long ; c'est là que le cercueil de l'empereur est déposé après sa mort, avant d'être porté aux sépultures des souverains ; on y honore tout particulièrement l'image de l'empereur *K'ang-si* qui y

est placée. Dans les cinq kiosques sont des statues de *Fo*, auxquelles l'empereur rend un culte quand reviennent certaines époques de l'année.



VUE DU MÉE-CHAN.

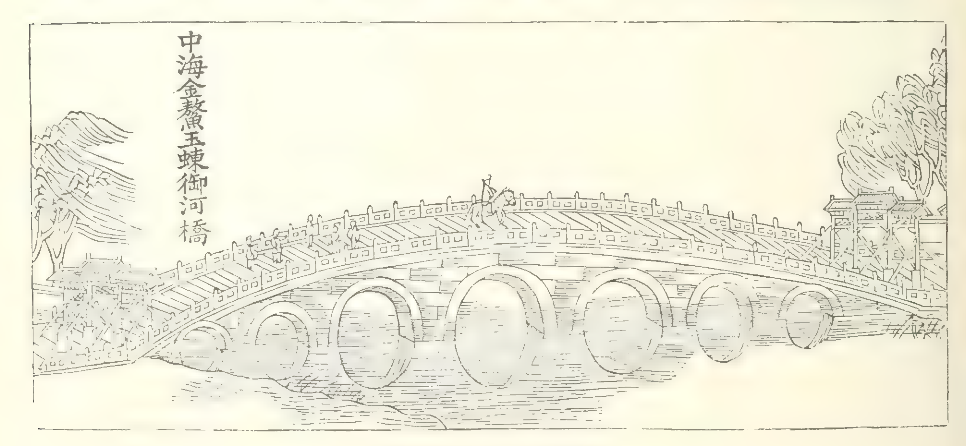
On voit encore dans l'enceinte du *Mée-chan* l'arbre où l'empereur *Tch'oung-tchen* s'est pendu : c'est une espèce d'acacia *(hoë-chou)*, il se trouve sur la partie nord-est



TSE-KOUANG-KO.

de la montagne et est encore enchainé. Actuellement il est impossible d'accéder à cette agréable montagne ; on ne peut même plus traverser le chemin qui existe entre elle et le palais, comme on le faisait facilement autrefois.

2° PÈ-T'A. Voici sans contredit le plus beau paysage de Péking; cette montagne artificielle et probablement formée des terres provenant des lacs qui l'entourent, se nomme *K'ioung-hoa-tao:* elle existait déjà du temps des *Kin* et des *Yuen*, et a toutours servi de jardin de plaisance pour les empereurs. Du temps des *Kin*, elle se trouvait en dehors et au nord de leur capitale ; depuis les *Yuen*, elle est dans l'enceinte et fait partie des jardins absolument réservés à la cour. L'espèce de mausolée ou tour blanche qui domine le sommet a été construit par *Choun-tche*, premier empereur des *Ts'ing :* ce n'est point un tombeau, comme on pourrait le croire, mais une espèce de niche pour une belle statue de *Fo* très artistique en terre vernissée. Sur le devant, se voit une petite pagode entièrement en bronze contenant une autre statue : c'est un *Poussa* terrible en bronze fort bien travaillé, ayant autour du cou un collier de têtes de morts. De grands mâts sont disposés comme aux portes de Péking pour les oriflammes et drapeaux ; toute la montagne est boisée et décorée d'une multitude de

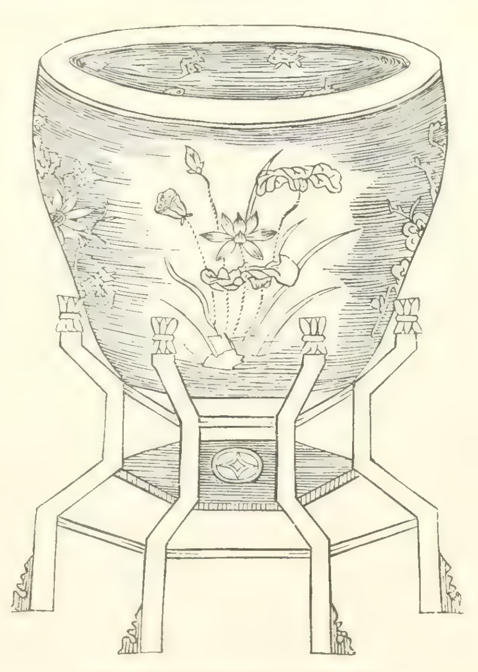


YU-HO-K'IAO (PONT DE MARBRE).

kiosques et de pavillons. Des ponts de marbre la relient aux autres palais qui l'environnent, et une belle balustrade en marbre blanc règne tout à l'entour sur le bord des lacs. On regarde cette tour blanche comme le palladium de l'empire.

3° SAN-HAÈ. LES TROIS MERS. — Trois mers, ou plutôt trois lacs joints entre eux, occupent toute la partie ouest de la ville impériale ; ils ont donc une longueur du nord au sud, d'environ 7 li ou 3725 mètres. Le nom général est *King-haè*, mais chaque partie porte un nom spécial : au nord, *Pé-haè ;* au milieu, *Tchoung-haè*, au sud, *Nan-haè.* Sous les *Kin*, cet emplacement se nommait *Si-hoa-t'an ;* les *Yuen* y ont exécuté de grands travaux, et les *Ming* ont terminé les embellissements comme on les voit aujourd'hui. La largeur des lacs varie, mais la moyenne est d'environ 300 mètres. Aux lacs proprement dits on donne encore le nom de *T'aè-i-tch'e.* Un pont splendide en marbre sépare le lac du milieu de celui du nord et fait communiquer les deux rives ; ce pont se nomme *Yu-ho-k'iao.* Au sud *(Nan-haè)* se trouve un pont volant en madriers ; on peut isoler les rives à volonté; c'est là que du temps des *Ming* se trouvaient de beaux palais reconstruits et très augmentés dernièrement

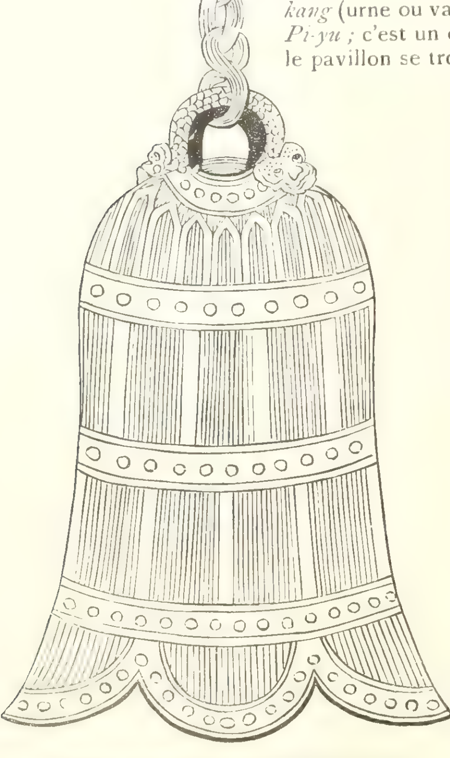
pour devenir la résidence de l'impératrice-mère ; cette partie touche à l'entrée ouest du palais impérial. Au milieu *(Tchoung-haè)*, nous voyons à l'est du lac, près des murs du palais, une belle pagode appelée *Ouan-chan-tien* ; elle est desservie par des bonzes payés par l'empereur. A l'ouest en rencontre l'ancien *Pé-t'ang*, le palais du *Tse kouang-ko* qui s'est appelé aussi *Lée inn-ko* ; c'est là que se font les examens militaires, comme les examens civils se font au *Pao ho tien*. On y reçoit aussi les princes et ambassadeurs tributaires, et on y donne les grands repas aux princes mongols ; enfin l'empereur y a reçu les ambassadeurs européens en 1874. Le palais est fort beau, les murs sont décorés de peintures représentant les exploits de *K'ien-loung* ; un trône d'or occupe le milieu. A l'étage supérieur sont représentés tous les hommes célèbres qui ont illustré l'empire ; on appelle cette salle *Koung-tchen-siang* ; on y voit aussi les anciennes armures, cuirasses, casques, armes diverses des premiers temps. Derrière le *Tse-kouang-ko*, se trouve un autre pavillon qui contient divers cadeaux faits à l'empereur par les étrangers, principalement des selles et des chaises à porteurs de toute espèce. De là on a une vue superbe sur le pont *Yu-ho-k'iao* et sur la montagne *Kioung-hoa-tao* : on aperçoit d'abord le *Pé-haè*, magnifique montagne dominée par la tour blanche *Pè-t'a*, puis quelques bosquets fleuris du plus agréable effet ; mais les richesses sont au nord. La première est située sur les bords du lac ; c'est une espèce de pont, affectant la forme d'un dragon ; cinq ondulations simulent les replis du serpent, et entre chacune de ces ondulations est bâti un kiosque ; cet endroit s'appelle *Ou-loung-t'ing*, il sert d'embarcadère pour les promenades en bateau. On trouve ensuite une magnifique pagode, le *Ki-lo-che-kiè*, avec quatre portiques en tuiles vernissées, très richement décorés ; dans l'intérieur on admire une reproduction de montagne en bois sculpté, avec grottes, chemins et sentiers, bonzes, ermites ; au nord de cette première pagode, il y en a une seconde non moins belle, *Ouan-Fo-leou* (temple des dix milles *Fo*) ; on compte en effet à l'intérieur dix milles statues et statuettes en bronze ; un peu plus loin, sur la droite, est le palais de repos de l'empereur ; il s'y arrête dans ses promenades pour boire le thé. Tout à côté, se trouve l'immense temple *Ta-Fo-leou* (pagode du grand *Fo*) ; il mérite bien ce nom, car la statue de *Fo* que l'on y adore a 23 mètres ! Le palais de l'impératrice est à l'est de ce temple, moins grand que celui de l'empereur, mais également fort beau. Viennent ensuite le *Ta-si-t'ien* et le *Siao-si-t'ien*, deux pagodes ; le *Ts'an-t'an*, espèce de magnanerie où l'on soigne les vers à



YU KANG EN JADE (VASE A POISSONS).

soie de l'impératrice. Toutes ces pagodes et ces temples sont desservis par des lamas en nombre très considérable. Les eaux de ces lacs viennent de la fameuse montagne *Yu-ts'iuen-chan*, à l'ouest de Péking.

4° TCH'ENG-KOUANG-TIEN. — Près du pont *Yu-ho-k'iao* se trouve un grand pavillon entouré d'un mur circulaire ; jadis, sous les *Yuen*, il s'appelait *Y-tien-tien ;* on le nommait aussi *Kien-kouang-tien ;* enfin depuis les *Ming* il a pris le nom de *Tch'eng-kouang-tien.* L'empereur *K'ien-loung*, la 10e année de son règne, y fit placer un énorme *Yu-kang* (urne ou vase à poissons) en jade verdâtre nommé *Pi-yu ;* c'est un objet de la plus haute antiquité. Dans le pavillon se trouve un trône impérial, et c'est là que le souverain a reçu en 1893 plusieurs ambassadeurs européens ; ce pavillon sert encore à l'empereur pour se revêtir des vêtements de deuil, comme il fit il y a quelques années à la mort de son père, le septième prince.



CLOCHE DE 20,000 LIVRES (TCHOUNG-LEOU).

III

La ville tartare renferme encore beaucoup d'autres monuments qui ne sont pas sans intérêt.

1° TCHOUNG-LEOU, TOUR DE LA CLOCHE. — Cette tour en pierre et en briques a près de 90 pieds d'élévation ; construit par les *Yuen*, ce monument était au centre de *Kambalick*, leur capitale ; il fut reconstruit ou réparé à neuf par *Young-lo* des *Ming*, en même temps que cet empereur recouvrait de briques les murs de Péking ; il fut incendié et réédifié la 10e année du règne de *K'ien-loung*. Cette belle tour renferme une cloche fort grande qui sert encore maintenant à sonner les veilles de la nuit ; elle pèse, dit-on, 20,000 livres.

2° KOU-LEOU, TOUR DU TAMBOUR. — Cet édifice est construit en briques jusqu'à l'étage supérieur, qui est en bois ; il mesure 99 pieds de haut et au moins autant de côté ; on le nommait jadis, sous les *Yuen* qui l'ont bâti, *Tsi-cheng-leou.* Il y avait alors dans l'intérieur, pour servir à régler le temps, quatre vases en bronze ; au fond de ces vases une petite ouverture laissait échapper goutte à goutte l'eau dont ils étaient remplis. Le niveau de l'eau, progressivement abaissé, indiquait les différentes veilles de la nuit. Les vases existent encore, on ne s'en sert plus ; ils sont remplacés par des bâtonnets de sciure de bois qui brûlent et dont la longueur

diminuée peu à peu indique également les veilles ; un énorme tambour est placé au milieu de l'étage supérieur du monument et on le frappe à chaque veille, en même temps que la cloche du *Tchoung-leou* qui se trouve à environ 100 mètres plus au nord ; les vases anciens en bronze se nommaient *Toung-leou-hou ;* les bâtonnets dont on se sert à présent s'appellent *Che-tchen-siang.*

3° OBSERVATOIRE. — Du temps des *Yuen*, l'observatoire se trouvait à l'angle sud-est de leur capitale *Ta tou* ou *Kambalick ;* lorsque *Young-lo* des *Ming* rebâtit Péking, les murs furent repoussés plus au sud, et c est ainsi que l'observatoire est maintenant plus au nord. Une voûte solide le supporte, et il a 50 pieds de haut seulement ; mais sous les *Yuen* s'élevait au milieu une tour octogone : le quart de cercle y était placé. L'empereur *Kia-king* le reconstruisit ou répara la 2e année de son règne ; on y avait placé, pour l'étude des vents, un mât appelé *Choun-foung-ts'i-kan*, une sphère nommée *Houn-t'ien-i*, un cadran solaire *Je-koui ;* la 7e année de cet empereur, on y construisit une tour en bois de 40 pieds, pour les observations. Plusieurs autres instruments y furent encore disposés, entre autres le *Pan-koui*, le *Pien koui*, le *Suen-koui ;* ils y demeurèrent jusqu'à l'arrivée du Père Verbiest, qui fit fondre de nouveaux instruments. Sous les *Yuen*, le grand astronome se nommait *Kouo-cheou-king ;* sous les *Ming*, *Tcheou-houn-mouo.* Ces mandarins étaient aussi chargés de la rédaction du calendrier.



CADRAN SOLAIRE.

4° KOUO-TSE-KIEN, COLLÈGE IMPÉRIAL. — Il fut construit par les *Yuen* au nord-est de la ville, et les *Ming* le complétèrent ; c'est là que les bacheliers et docteurs se préparent aux derniers examens de mathématiques ; ils sont entretenus aux frais de l'empereur, qui s'y rend lui-même quelquefois. La cour mesure 430 pieds et est pavée de marbre ; on y voit un jardin fort beau et enfin, à l'est, un temple nommé *Ta-tch'eng-tien*, consacré au culte de Confucius.

5° KOUNG-YUEN, SALLE D'EXAMENS. — Cet édifice fut bâti par *Young-lo* et renferme, outre de magnifiques palais, dix mille chambres pour les lettrés. C'est là que les bacheliers reçus dans leurs provinces respectives doivent venir concourir en vue d'obtenir le haut grade de *Kiu-jen* et *Kin-che.* Tous les trois ans, ils arrivent au nombre de cinq ou six mille ; on donne à chacun une chambre où il travaille pendant un jour et deux nuits, sans communiquer avec personne et se nourrissant de petits gâteaux secs apportés du dehors ; il ne peut avoir aucun manuscrit. Au sortir de cette cellule, il remet sa composition, qui est examinée par les hauts mandarins désignés. Les cours sont décorées de superbes stèles en marbre ; un pavillon en occupe le milieu;

il est consacré à Confucius. Le *Koung-yuen* est placé à l'est de la ville, à 1500 mètres de l'observatoire.

6° CHE-KIA-HAË. — Les *Ming* qui habitaient *Nanking*, en arrivant dans leur nouvelle capitale du nord, regrettèrent leurs rizières, leurs lacs de nénuphars, leurs

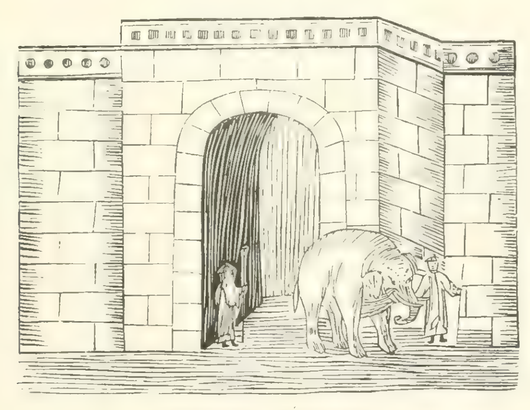


LE PRÉSIDENT DU TRIBUNAL DE L'ASTRONOMIE.

splendides eaux du sud ; ils voulurent en revoir l'image et creusèrent le *Che-kia-haè*. Cette espèce de lac se trouve en dehors de la porte *Heou-men* ; il est fort étendu. Encore aujourd'hui on y voit des rizières, et en été de magnifiques nénuphars blancs et roses ; l'eau y arrive de la montagne *Yu-ts'iuen-chan* ; elle y entre au moyen d'une écluse pratiquée sous les murs de la ville impériale. A l'ouest se trouve une belle

pagode, le *Loung-hao-miao*, avec une foule de temples plus petits aux alentours ; ils ont été bâtis par *Sang-tsang-che*, mandarin du *Chen-si ;* c'est sous le règne de l'empereur *Ouan-li* des *Ming* que tout fut terminé.

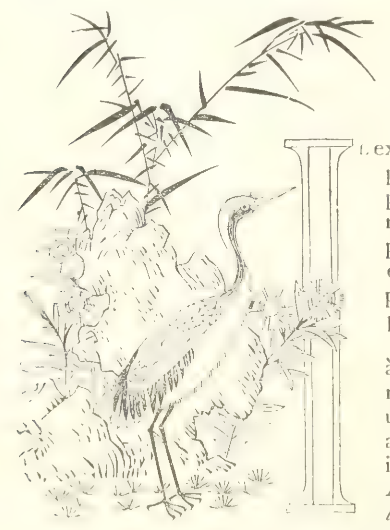
7° SIANG-FANG-TSE, PALAIS DES ÉLÉPHANTS. — Les empereurs, à certaines époques de l'année, par exemple pour aller au Temple du Ciel, devaient monter sur un char traîné par des éléphants. L'empereur *Houng-tche* des *Ming* construisit pour ces animaux un palais en dehors de la porte *Choun-tche-men ;* sous cette dynastie ils étaient fort nombreux ; mais peu à peu leur nombre a été fixé définitivement à six. Ils venaient de la Birmanie ou de l'Annam par la province de *Yun-nan*. Le char impérial était superbe et les éléphants couverts d'étoffes précieuses ; on voit encore cette grande machine devenue inutile ; un mandarin spécial était chargé de soigner les éléphants et de les mener baigner. Un certain jour, il y a environ 14 ans, un éléphant mal apprivoisé causa des accidents ; en passant dans une rue, il saisit une vieille femme sourde et la jeta par-dessus les toits ; un peu plus loin, il entoura de sa trompe une voiture traînée par un âne et lança le tout dans une boutique ; c'est depuis lors qu'on ne se sert plus d'éléphants et qu'ils ne sortent plus ; on assure même que la coutume d'atteler ces animaux au char impérial étant tombée en désuétude, on ne fera plus venir d'autres éléphants à Péking.



PALAIS DES ELÉPHANTS.



I. TA-KAO-TIEN. TEMPLE DU CIEL. TEMPLE DE L'AGRICULTURE. TEMPLE DES LAMAS. KOUANG-MING-TIEN. FA-YUEN-SSE. LOUNG-FOU-SSE. T'OU-TI-MIAO. PAO-KOUO-SSE. YOUNG-HO KOUNG. — II. INSTRUMENTS DE L'OBSERVATOIRE.



I

Il existe dans Péking un nombre considérable de pagodes ; certains auteurs affirment qu'il y en a plus de dix mille ; quelques-unes sont vraiment remarquables par leur grandeur et leur richesse ; presque toutes ont été construites sous les *Yuen* et surtout sous les *Ming*. Elles sont desservies par des bonzes, des *Tao-che* ou des lamas. L'empereur se rend indistinctement dans chacune.

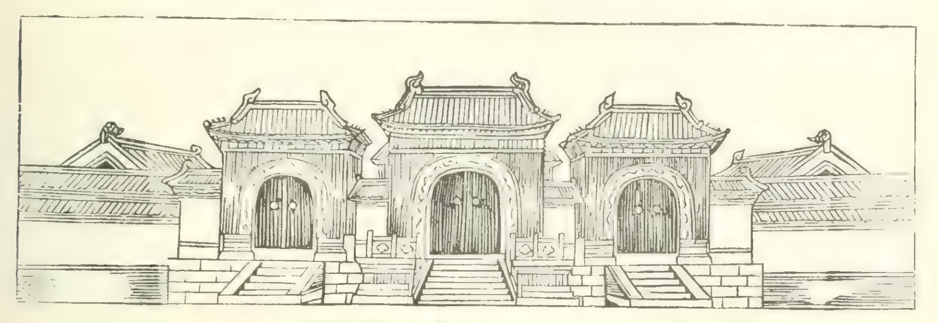
1° TA-KAO-TIEN. — Lorsqu'on se place à l'angle nord-ouest du palais, on voit directement au nord, et immédiatement après le fossé, une superbe pagode couverte en tuiles jaunes avec un portique imposant : c'est le *Ta-kao-tien;* il a été construit par l'empereur *Kia-king* des *Ming*, et les empereurs *Young-tcheng* et *K'ien-loung* y ont fait de nombreux embellissements. A l'entrée se trouvent deux pavillons d'une architecture fort curieuse ; c'est une agglomération de quatre ou cinq toitures en tuiles jaunes enchevêtrées les unes dans les autres.

Dans cette pagode ne logent ni bonzes ni lamas ; ces derniers s'y rendent à jours fixes avec l'empereur pour demander, selon l'occurrence, la pluie, la neige ou le beau temps ; *Fo* y est adoré et on lui brûle des bâtonnets odorants.

2° T'IEN-T'AN, TEMPLE DU CIEL. — Au sud-est de la ville chinoise ou *Ouaè-tch'eng*, on rencontre le Temple du Ciel. C'est un immense enclos qui mesure 5750 mètres de pourtour. Du côté sud, le mur est carré et a trois grandes portes ; du côté est et ouest, une seule entrée ; au nord, la muraille est arrondie en demi-lune et n'a pas d'ouverture. Ce temple a été bâti par l'empereur *Young-lo* des *Ming*, la 18e année

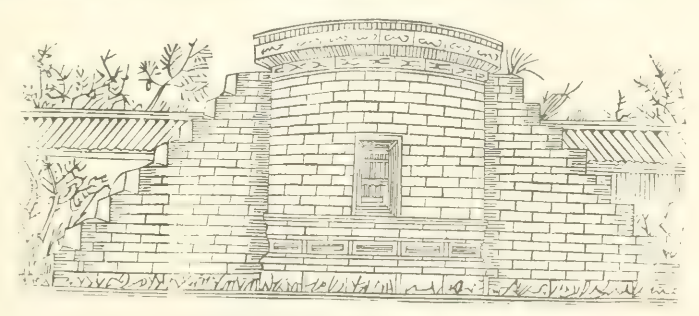
de son règne ; on y adorait dans les premiers temps le Ciel et la Terre ; mais il ne fut bientôt consacré qu'au Ciel seul. L'empereur *Kien-loung* l'a orné et réparé complètement la 18e année de son règne.

Plusieurs enceintes divisent ce grand emplacement ; on le visitait facilement il y a quelques années, moyennant une petite redevance donnée à chaque porte ; aujourd'hui on n'y pénètre plus, même à prix d'argent ; des trois esplanades rondes en



PORTE D'ENTRÉE DU TEMPLE DU CIEL.

marbre blanc, élevées de 14 marches et entourées de balustrades bien travaillées, la première mesure 250 pieds, la deuxième 232, la troisième 216 seulement : le grand temple entouré de nouvelles balustrades se nomme *Tsi-nien tien;* il est circulaire et couronné de trois toitures superposées, en tuiles bleues ; une boule dorée les surmonte ; son diamètre est de 70 pieds à la base. On y voit des colonnes magnifiques, et peintes ainsi que les poutres qui apparaissent, car il n'y a aucun plafond ; au milieu est placé un trône pour l'empereur; il n'y a pas d'idoles, mais, quand on doit faire les cérémonies, on y transporte la tablette du Ciel qui est conservée dans un autre local. Près du temple sont disposées plusieurs fournaises où l'on brûle du papier, des holocaustes : cerfs, bœufs et autres animaux offerts au Ciel. L'une de ces fournaises est en maçonnerie, cinq sont en fer, ressemblant à d'immenses braseros. L'empereur se rend au temple trois fois l'an, pour adorer le Ciel et lui rendre compte de son administration : il fait trois génuflexions et neuf adorations sur la grande esplanade décorée pour la cérémonie ; cinq de ses principaux ancêtres y assistent (en effigie) ainsi que les princes et les hauts mandarins.



FOURNEAUX OU SONT BRULÉES LES OFFRANDES.

La première cérémonie, nommée *Kiao-t'ien*, se fait à l'entrée de l'hiver, pour rendre compte. La seconde, *Teu-sin*, à la première lune, pour recevoir la mission de gouverner durant un an. La troisième, *Ta-iu*, vers la fin du printemps, pour demander la pluie et une bonne récolte. N'oublions pas que l'empereur se dit fils du Ciel ; ce titre explique toutes les cérémonies qu'il fait dans ce temple.



[illegible] DES SENTENCES DE MORT AU TEMPLE DU CIEL.

En 1889, la foudre consuma ce magnifique monument; les Chinois racontent qu'un mille-pieds *(kou-oung)* ayant eu l'audace de monter jusqu'à la boule, le tonnerre l'avait foudroyé! Depuis lors, on s'occupe de reconstruire les coupoles ; comme les colonnes et les charpentes étaient faites d'un bois spécial, probablement de châtaignier, il s'agissait, par respect pour la tradition, d'en trouver de semblable ; c'était impossible. Après de longues hésitations, on s'est décidé à employer le pin de l'Orégon ; la dépense sera énorme, on parle de vingt à trente millions, et les travaux ne seront point terminés avant dix ans!

3° SIEN-NOUNG-TAN, TEMPLE DE L'AGRICULTURE. — A l'ouest du Temple du Ciel se voit celui de l'Agriculture, moins vaste mais également très important par les rites qui s'y observent. Il mesure 3450 mètres de tour ; sa forme est la même que celle du précédent. Bâti sous les *Ming* par l'empereur *Kia-king*, il a été réparé et orné par *K'ien-loung ;* l'esplanade y est carrée pour représenter la Terre, comme celle du Temple du Ciel est ronde pour représenter le Ciel (explications des livres chinois). Il ne s'y trouve aucun beau monument, car c'est un lieu de labourage ; à l'entrée on rencontre le *Pè-tien*, où l'empereur commence ses adorations, puis le *Sien-noung-t'an*, esplanade élevée de 8 degrés où se fait la cérémonie ; enfin le temple *T'aè-soui-tien*, de 70 pieds de long ; ce dernier est consacré à l'étoile *Mou-sin* (Jupiter), et c'est là

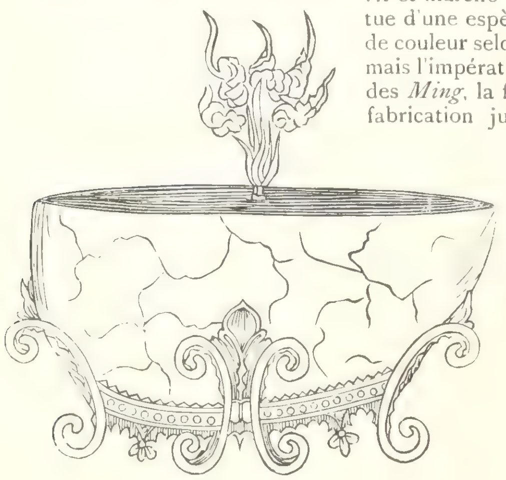
que l'empereur va faire des sacrifices. Du temps des *Yuen*, la cérémonie de l'agriculture se faisait aussi, et l'empereur y était assisté par *Tao-che ;* sous les *Ming*, les eunuques aidaient Sa Majesté; aujourd'hui ce sont les mandarins et les princes qui assistent l'empereur. Le 1[er] jour de la seconde période du printemps, le souverain se rend chaque année au Temple de l'agriculture avec trois princes, neuf grands personnages et une suite nombreuse ; tout le monde a dû se préparer par le jeûne à cette cérémonie. Après les premières adorations, on se dirige vers le champ de labourage; le bœuf, la charrue, les instruments sont jaunes et l'empereur commence à tracer le sillon de l'est à l'ouest, revient quatre fois, ce qui fait huit sillons. Le président du ministère des Finances est à droite avec le fouet ; à sa gauche se tient le premier mandarin de la province avec la semence qu'un troisième sème derrière le souverain ; les trois princes tracent chacun dix sillons et les neuf dignitaires chacun dix-huit ; ils sont accompagnés de mandarins selon leur grade ; enfin, des vieillards choisis parmi les plus anciens laboureurs du peuple, achèvent le travail. Les grains récoltés à l'automne et conservés dans les magasins *(Cheng-ts'ang)*, ne doivent servir qu'aux offrandes.

4° TCHAN-T'AN-SSE, TEMPLE DES LAMAS. — Ce temple se trouve dans la ville impériale, au nord des établissements catholiques de *Si-che-k'ou*. Anciennement, sous les *Ming* qui l'ont bâti, il se nommait *Tsing-fou-tien ;* mais *K'ang-si* le reconstruisit la 5[e] année de son règne et l'appela *Houng-jen-sse ;* il est plus connu sous le nom de *Tchan-t'an-sse*. Plusieurs centaines de lamas, payés par l'empereur, desservent cette pagode, qui est richement dotée; les cours sont pavées de marbre ; on y rencontre trois magnifiques monuments: le premier se nomme *Tien-ouang-tien ;* le second, *Tse-jen-pao-tien;* le troisième, *Ta-pao-tien ;* c'est dans ce dernier que se voit la fameuse statue de *Fo*, dite miraculeuse. D'après la tradition, cette statue, qui mesure un peu plus de cinq pieds, est venue seule de l'ouest, dès l'apparition de *Fo*. Elle est en bois de *Tchan-t'an*, et a été fabriquée par le roi *You-tien-ouang*, la 12[e] année du règne de *Mou-ouang* de la dynastie des *Tcheou*. On en



DEESSE DE TCHAN-T'AN-SSE.

avait 32, mais *Fo* lui-même a révélé que celle-ci était la seule ressemblante. Le roi de *Po-sse* (la Perse) en commanda une copie et l'appela *Jou-laè siang*, c'est-à-dire qui vit et marche de soi même ; elle était jadis revêtue d'une espèce de vernis noirâtre et changeait de couleur selon la température et selon l'heure ; mais l'impératrice-mère, sous l'empereur *Ouan-li* des *Ming*, la fit complètement dorer. Depuis sa fabrication jusqu'à la 60e année de *K'ang-si* (c'est *K'ang-si* lui-même qui raconte tous ces fabuleux détails), il s'est écoulé 2710 années. Après être restée dans l'ouest 1280 ans, elle partit d'elle-même pour le *Koui-tse-kouo* et y demeura 68 ans, puis au *Kan-sou* 14 ans, à *Si-ngan-fou* 17 ans, au *Kiang-nan* 173 ans, au *Ngan-houi* 367 ans, et plus ou moins longtemps en d'autres lieux ; enfin, elle arriva à Péking dans la pagode *Cheng-ngan-sse* et au palais impérial, où elle resta 54 ans ; le palais ayant été brûlé, elle retourna à la pagode pour 59 ans ; tout ceci se passait avant et pendant la dynastie des *Yuen*. Sous les *Ming*, elle arriva au *Kiou foung sse* et y demeura 128 ans ; bref,



CRANE HUMAIN SERVANT DE LAMPE.



MASQUES DES DIABLES (CÉRÉMONIE DU BOUDDHA VIVANT).

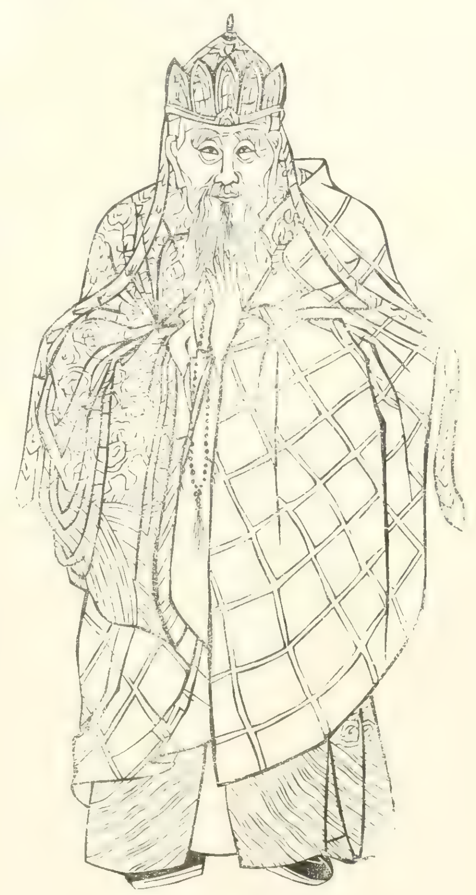
après plusieurs autres pérégrinations, elle se rendit définitivement à la pagode *Houng-jen sse*, la 4e année de *K'ang-si ;* on peut l'y visiter. Une de ses mains est

élevée vers le ciel, l'autre retombe vers la terre. Cette statue est très vénérée et l'empereur lui-même va l'adorer.

On trouve encore dans le temple un nombre infini d'autres idoles; il y en a même une qui porte le nom de *Lou-ki-fo eul*, traduction exacte de Lucifer en langue chinoise!

Le Bouddha ou *Fo* vivant célèbre dans cette pagode une cérémonie fort curieuse, à laquelle on peut assister. Le 8e jour de la première lune de chaque année, il se rend avec tous les grands lamas à la pagode de *Tchan-t'an-sse*. Arrivé devant le *Ta-pao-tien*, il monte sur un trône et assiste à l'office que récitent à voix très grave une centaine de lamas divisés en deux chœurs.

Une lampe faite d'un crâne humain brûle sur un escabeau ; des conques marines accompagnent les chants. Le *Houo-Fo* se revêt des ornements de cérémonie: une espèce de dalmatique avec l'éphod juif, une mitre semblable à celle du grand-prêtre des Hébreux, le tout jaune brodé d'or. A ses côtés se trouvent des lamas-ministres, plusieurs enfants portant des flambeaux, l'eau lustrale et les encensoirs. Pendant tout le temps de l'office, qui dure environ une heure, le *Houo-Fo* ne quitte pas son trône et se tient gravement recueilli ; la foule occupe toujours les cours, tous les pavillons et l'immense esplanade qui précède le temple; elle est sans cesse troublée, refoulée, mise en émoi par environ 200 individus déguisés en diables, qui courent partout en jetant de la farine ou de la chaux et en criant comme des possédés. Leur déguisement n'a rien de remarquable : têtes de tigre, d'ours, d'animaux divers, de monstres, de diables, de fantômes, tout cela en carton peint avec des vêtements plus ou moins assortis.



LAMA EN HABIT DE CHŒUR.

Lorsque l'office est terminé, *Houo-Fo* se lève, asperge toute l'assistance, met de l'encens dans les cassolettes et s'avance pour pénétrer dans la pagode, jusque-là strictement fermée; les portes s'ouvrent comme d'elles-mêmes, on aperçoit l'idole entourée de godets allumés où brûlent l'huile et le beurre ; l'autel est chargé de chandelles carrées de diverses couleurs Le *Houo Fo* entre seul et les portes se referment.

Rien ne rappelle mieux l'entrée du grand-prêtre des juifs dans le Saint des saints.

Lorsqu'ils voient le Bouddha-vivant entrer dans la pagode, les diables commencent à se remuer encore davantage, puis se réunissent tous dans la grande cour et font une ronde infernale, vociférant et poussant des hurlements affreux ; le peuple crie, fuit, revient ; les gens du commun, très nombreux, se joignent aux diables masqués, et bousculent les femmes et les enfants ; enfin subitement, sans qu'on puisse voir aucun truc, les diables s'évanouissent, disparaissent on ne sait comment, soi-disant chassés par les prières du *Houo-Fo ;* ainsi finit la cérémonie. Alors, le Bouddha-vivant remonte dans sa chaise jaune et retourne chez lui, escorté de nombreux lamas à cheval et en voiture; le peuple se disperse peu à peu et tout rentre dans le calme.

DÉESSE KOUAN IIN SUR LES FEUILLES DU LOTUS (KIRCHER).

5° KOUANG-MING-TIEN. — Dans l'intérieur de la ville impériale, près de la porte de l'ouest *(Si-hoa-men)*, on voit la pagode *Kouang-ming-tien;* elle est facile à distinguer du Temple du ciel, car elle n'a que deux toitures rondes superposées, tandis que le *T'ien-t'an* en a trois.

Le *Kouang-ming-tien* a été bâti en la 36e année du règne de *Kia-king* des *Ming*, et les empereurs de la dynastie actuelle y ont fait quelques réparations. Ce temple est desservi par des *Tao-che* qui vivent ensemble sous la conduite d'une espèce d'abbé ; c'est un semblant de monastère ; l'empereur donne une pension à ces *Tao-che*, qui du reste ne sont pas en très grand nombre. La double coupole est couverte en tuiles bleues, les cours dallées de marbre, et deux escaliers magnifiques conduisent à la plate-forme du temple. On n'y adore pas *Fo* comme chez les Bouddhistes, mais *Yu-Hoang*, *T'aè ki* et d'autres divinités de la secte *Lao-tse*.

6° FA-YUEN-SSE. — Ce temple, situé dans la partie ouest de la ville chinoise, est un des plus anciens de Péking ; il date des *T'ang*. Sous cette dynastie on l'appe-

lait *Ning-tchou-sse ;* il avait remplacé la pagode *Tche-tsuen-sse* construite par les *Soui*, c'est-à-dire vers l'an 600 de notre ère. Une tour en bois fort belle y avait été élevée pour conserver les prétendues reliques de la déesse *Kouan-iin ;* d'après une légende, on découvrit en creusant la terre une caisse en pierre contenant un vase d'or ; dans ce vase étaient renfermés les ossements de la déesse. Actuellement cette pagode tombe en ruines.

7° LOUNG-FOU-SSE. — Cette pagode, en assez mauvais état aujourd'hui, se trouve dans la partie Est de la ville tartare ; l'empereur *King-t'aè* des *Ming* en est le fondateur. Elle comprend cinq cours et autant de pavillons fort riches ; on y adore *Fo* et la déesse *Kouan-iin.* Autrefois, sous les *Ming*, elle était desservie par de nombreux bonzes ; aujourd'hui, il n'y a plus que quelques gardiens. Depuis *Young-tcheng*, elle sert à une foire qui se tient les 9, 10 ; 19, 20 ; 29, 30 de chaque mois.



[illegible] AN-IIN [illegible] PE-T'ANG.

8° HOU-KOUO-SSE. — Cette pagode est située à l'ouest de la ville tartare, vis-à-vis de la précédente ; sous les *Yuen*, elle se nommait *Tchoung-kouo-sse*, et n'a pris sa nouvelle dénomination que sous les *Ming ;* c'est l'empereur *Tcheng-hou* de cette dynastie qui l'a construite. On y adore *Fo*, et sous les *Ming* les bonzes la desservaient, actuellement ce sont les lamas ; elle compte quatre cours, quatre grands pavillons et deux petites tours sur le devant. Comme la précédente, elle est utilisée pour une foire qui se tient les 7, 8 ; 17, 18 ; 27 et 28 de chaque mois.

9° T'OU-TI-MIAO, PAGODE DU GÉNIE LOCAL. — Ce temple est placé à l'ouest de la ville chinoise, près de la porte *Tchang-i-men ;* il existait déjà avant les *Ming*,

mais sous *Ouan-li*, la reine-mère le rebâtit complètement à l'occasion d'un vœu qu'elle avait fait pour obtenir la guérison de ses yeux malades. On n'y adore point *Fo*, car le temple appartient aux *Tao-che*, qui y rendent leur culte à *Lao-kiun* ou *Lao-tse*, le grand philosophe ; une foire s'y tient les 3, 13 et 23 de chaque mois.

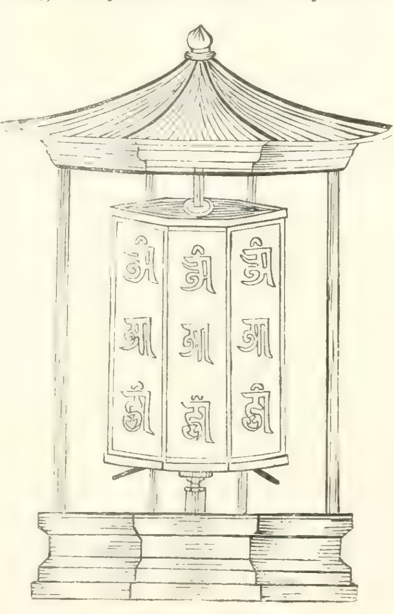
10° PAO-KOUO-SSE. — Cette pagode, située non loin de la précédente, fut bâtie sous les *Léao ;* elle est une des plus anciennes de Péking. L'impératrice *Tchao-t'aè-heou*, de la dynastie des *Ming*, la reconstruisit à neuf pour son frère qui était bonze ; elle se nommait alors *Tse-jen-sse*. On y adore la déesse *Kouan-iin*, dont l'image d'un pied de haut est en porcelaine flambée ; elle est regardée comme quasi miraculeuse ; sa couronne brille, dit-on, comme si elle était de pierreries, les habits eux-mêmes changeaient de couleur. *Kouan-iin* tient une roue à la main ; ce n'est point cependant la déesse de la fortune, on lui donne le nom de *la bonne Mère*. On voit des statues fort curieuses de cette divinité ; l'une d'elles représente une femme assise, les cheveux disposés comme chez les jeunes filles non mariées, tenant un enfant entre ses bras et foulant sous ses pieds un dragon ; à sa gauche, une colombe ; à sa droite, un vase avec une fleur ou un livre. Comment ne pas supposer une réminiscence de la Vierge Marie, en voyant ces emblèmes accompagner presque toutes les statues de *Kouan-iin !*



BOUDDHA VIVANT SUR SON ESTRADE (YOUNG-HO-KOUNG).

11° YOUNG-HO KOUNG. — Sous les *Ming*, un beau palais princier avait été construit dans le nord-est de la ville tartare pour *Young tcheng*, qui devint ensuite empereur. Il est de règle que le palais habité précédemment par le souverain soit changé en pagode dès que celui-ci est monté sur le trône ; aussi, après l'élévation de *Young tcheng*, le sien fut un lieu sacré. Son second fils et successeur, *K'ien loung*, le reconstruisit et le transforma en un temple magnifique qu'il nomma *Young ho koung ;* 3.000 lamas doivent le desservir aux frais de l'empereur, mais ils ne sont ordinairement que quatre ou cinq cents. La pagode est divisée en six parties : la porte *Tchao taè men*, puis la seconde *Young ho men* avec le palais *Tien-*

kouang-tien, puis le *Young-ho-koung* proprement dit et le palais *Young you-tien ;* vient ensuite le *Fa-loung tien* et trois pavillons très élevés, nommés *Ouang-fouko*, enfin plus au nord le *Sen-t[illegible]n-tien*. On peut visiter en détail, moyennant finances, ce superbe monument ; on y voit une statue de *Fo* qui mesure 23 mètres ; elle est en bois et torchis fort bien décoré. D'innombrables divinités remplissent tous ces beaux pavillons ; c'est la résidence du *Houo-Fo* ou *Bouddha-vivant ;* du moins c'est là que des étrangers, deux Français et un Russe, l'ont vu et entretenu pendant plus d'une heure, il y a environ 30 ans. Il expliqua aux visiteurs qu'ils étaient trois Bouddhas vivants : l'un à Péking, l'autre à Lhassa, le troisième en route, se succédant tous les trois ans ; au-dessus d'eux est le *Talé-Lama* ou grand pontife, résidant toujours au Thibet. Le *Fo* vivant était alors un homme d'une quarantaine d'années, à physionomie très énergique et nullement chinoise, aux yeux noirs, au nez fortement accentué et à la moustache très fournie. Il ne s'engageait jamais à fond et répondait prudemment à toutes les questions : « Connaissez-vous les choses à venir? — Il y en a que je connais, d'autres que je ne connais pas. — Nos religions sont-elles bonnes? — Toutes sont bonnes. — Serons-nous sauvés? — Si vous êtes bons, vous serez sauvés ; si vous êtes mauvais, vous serez punis. » Le prétendu dieu a offert du thé excellent et quelques gâteaux dans une assiette européenne en verre bleu ; il portait des vêtements chinois très riches et était flanqué d'acolytes à gauche et à droite ; son trône était peu élevé, en bois sculpté et doré ; on lui montra l'effigie de l'empereur Napoléon sur une pièce d'un franc : sa figure s'épanouit quand on lui fit don de cette pièce avec quatre autres pareilles ; ces cinq pièces montées en boutons ont servi d'attaches aux vêtements de luxe du Bouddha! Depuis bien des années on ne peut plus voir le personnage, et même la simple entrée du *Young-ho-koung* est devenue plus difficile qu'autrefois.



MOULIN A PRIÈRES

II

L'OBSERVATOIRE. — Ce célèbre monument renferme les instruments dont nous allons donner la description d'après le P. Lecomte :

HORIZON AZIMUTAL DE SIX PIEDS DE DIAMETRE. — « Cet instrument, qui sert à prendre les azimuts, n'est composé que d'un large cercle posé de niveau dans toute sa surface. La double alidade qui en fait le diamètre, court tout le limbe, selon les degrés de l'horizon qu'on y veut marquer, et emporte avec soi un triangle filaire, dont le sommet passe dans la tête d'un arbre élevé perpendiculairement sur le centre

du même horizon. Quatre dragons repliés courbent leur tête sous le limbe inférieur de ce grand cercle pour l'affermir. »

Grand quart de cercle de six pieds de rayon. — « Cette portion de cercle est divisée de dix en dix secondes. Le plomb qui marque sa situation verticale pèse une livre et pend du centre par le moyen d'un fil de cuivre très délicat. L'alidade est mobile et coule aisément sur le limbe. Un dragon replié et entouré de nuages va de toutes parts saisir les bandes de l'instrument, de peur qu'elles ne sortent de leur plan commun. Tout le corps du quart de cercle est en l'air, traversé par le centre d'un arbre immobile autour duquel il tourne vers les parties du ciel qu'on veut observer. »

Sextant dont le rayon est d'environ huit pieds. — « Cette figure représente la sixième partie d'un grand cercle porté sur un arbre, dont la base forme une espèce de large bassin vidé, qui est affermi par des dragons et traversé dans le milieu d'une colonne de bronze, sur l'extrémité de laquelle on a engagé une machine propre à faciliter, par ses roues, le mouvement de l'instrument. C'est sur cette machine que porte, par son milieu, une petite traverse de cuivre qui représente un des rayons du sextant et qui le tient immobile. Sa partie supérieure est terminée par un gros cylindre ; c'est le centre autour duquel tourne l'alidade ; l'inférieure s'étend environ d'une coudée au delà du limbe, pour donner prise à la moufle qui sert à l'élever ou à l'abaisser, selon l'usage qu'on veut en faire. »

Sphère équinoxiale de six pieds de diamètre. — Cette sphère est soutenue par un dragon qui la porte sur son dos courbé en arc, dont les quatre griffes, qui s'étendent en quatre endroits opposés, saisissent les extrémités du piédestal, formé, comme le précédent, par deux poutres croisées à angle droit et terminées par quatre petits lions, qui servent à le mettre de niveau. Le dessin en est grand et bien exécuté.

Sphère armillaire zodiacale de six pieds de diamètre. — Cette sphère porte sur quatre têtes de dragons, dont les corps, après divers replis, s'arrêtent aux extrémités de deux poutres d'airain mises en croix pour soutenir tout le poids de la machine. Quatre lionceaux de même matière sont chargés des extrémités des poutres, dont les têtes se haussent ou se baissent par le moyen des vis qui y sont engagées. Les cercles sont divisés sur leur surface extérieure et intérieure en 360 degrés, chaque degré en 60 minutes par des lignes transversales, et les minutes de dix en dix secondes par le moyen des pinnules qu'on y applique. »

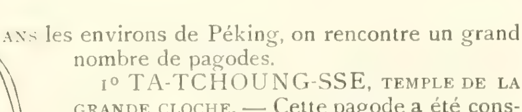
Sphère céleste de six pieds de diamètre. — « Le corps du globe est de fonte, très rond et parfaitement uni, les étoiles bien formées et placées selon leur disposition naturelle, et tous les cercles d'une largeur et d'une épaisseur proportionnées. Au reste, il est si bien suspendu, que la moindre impression le détermine au mouvement circulaire, et qu'un enfant peut le mettre à toute sorte d'élévation, quoiqu'il pèse plus de deux mille livres. Une large base d'airain, formée en cercle et vidée en canal dans tout son contour, porte sur quatre points également distants quatre dragons informes, dont la chevelure hérissée soutient en l'air un horizon magnifique par sa largeur, par la multitude de ses ornements et par la délicatesse de l'ouvrage. Le méridien qui soutient l'axe du globe est appuyé sur des nuages qui sortent du centre de la base, entre lesquels il coule par le moyen de quelques roues cachées, de sorte qu'il emporte avec lui le ciel, pour lui donner l'élévation qu'il demande. Outre cela, l'horizon, les dragons et les poutres de bronze qui se croisent dans le centre du bassin, se meuvent comme on veut, sans changer de situation à la base, qui demeure toujours immobile. »



CHAPITRE XVII

I. TEMPLE DE LA GRANDE CLOCHE. OU-T'A-SSE. PA-LI-TCHOUANG. TEMPLE DE LA TERRE. TEMPLE DE LA LUNE. TEMPLE DU SOLEIL. POUO-YUN-KOUAN. T'IEN-NING-SSE. HOANG-SSE. PI-YUN-SSE. YU-TS'IUEN-CHAN. OUO-FO-SSE. RIÈ-T'AÈ-SSE. PA-T'A-TCH'OU. — II. YUEN-MING-YUEN. CANAL IMPÉRIAL. PONT DE LOUO-KOUO-K'IAO. SÉPULTURE DES MING.

I



Dans les environs de Péking, on rencontre un grand nombre de pagodes.

1° TA-TCHOUNG-SSE, TEMPLE DE LA GRANDE CLOCHE. — Cette pagode a été construite la 11[e] année de *Young-tcheng*, mais la fameuse cloche date de la dynastie des *Ming*. Ce temple est situé à quelques *li* en dehors de la porte *Si-tche-men*; son vrai nom est *Kiao-cheng-sse*. L'empereur *Young-lo* avait fait fondre une dizaine de grosses cloches en bronze; la seule qui existe encore est dans cette pagode, qui a été bâtie pour l'y placer. En sortant de *Han-king-tchang*, la fonderie de Péking, cette cloche fut d'abord transportée à la pagode *Ouan-cheou sse*, et la 8[e] année de *K'ien-loung* on la plaça définitivement à *Ta-tchoung-sse*. D'après les auteurs chinois, elle mesure 17 pieds de haut, 12 de diamètre et 8 pouces d'épaisseur à la base; ces mesures paraissent exactes; elle est en beau bronze et pèse 87.000 livres de 16 onces, soit environ 50,000 kilogrammes. Au dehors et au dedans est gravée, en caractères très fins et très nets, la transcription du *Hoa-ien-king* (livre de prières bouddhiques); pour cette raison la cloche se nomme *Hoa-ien tchoung*. Elle n'a point de battant, mais une poutre en bois est suspendue pour la frapper, ce qui ne doit se faire régulièrement que sur l'ordre impérial; elle est supportée par un échafaudage de poutres énormes, et n'a, ce semble, jamais été soulevée au-dessus du sol; on a creusé, par-dessous, une excavation, et son rebord inférieur est de niveau avec le

pavé de la pagode. Ce rebord n'est point relevé comme dans les cloches d'Europe, il est presque sur la même ligne que le corps de la cloche ; les anses sont finement sculptées ; l'année de la fonte et le nom de l'empereur sont gravés sur une plaque spéciale adhérente. Les bonzes desservant cette pagode reçoivent bien les visiteurs, même européens. A certains jours de l'année, les Chinois y vont en pèlerinage, comme dans presque tous les autres temples.

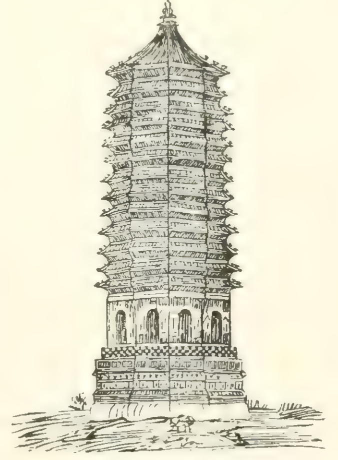
2° OU-T'A-SSE. — Un bonze venu de l'Inde ayant prié l'empereur *Tcheng-hoa*, des *Ming*, de construire une pagode pour y placer les cinq statues de Bouddha qu'il avait apportées, ce souverain, la 9e année de son règne, édifia le *Ou t'a-sse* à 5 *li* de la porte *Si tche-men*. Il fut plus tard réparé sous *K'ien-loung*. La forme indienne y est très accentuée, et les sculptures du soubassement sont remarquables.

3° PA-LI-TCHOUANG. — A 8 *li* en dehors du *Ping-tse-men*, on aperçoit une belle tour, c'est celle de *Pa-li-tchouang*. Sous les *Ming*, l'impératrice *Tse-chen-t'aè-heou* fit construire le temple et la tour à ses frais, et y plaça une inscription de sa composition. La tour, de 13 étages, est sur un beau socle en marbre ; les étages sont en briques, surmontés d'un gracieux toit et d'une boule. Selon les livres chinois, cette tour *s'élève jusqu'aux nuages*, dans un pays plat comme celui de Péking, elle s'aperçoit à 20 kilomètres. On adorait dans cette pagode une déesse en or massif d'un pied de haut seulement ; on la nommait : La *Kouan iin* aux neuf fleurs de lotus, *Kiou lien, Kouan-iin-poussa*. Aujourd'hui, il ne reste plus que la tour ; les bonzes, mal payés, se sont entendus, il y a une dizaine d'années, avec les tribunaux de Péking, et ont démoli les bâtiments pour en vendre le bois, puis ont émigré chacun de son côté, laissant à deux vieux bonzes les pierres et les briques !

GRANDE CLOCHE (TA-TCHUNG-SSE).

4° TI-T'AN, TEMPLE DE LA TERRE. — Ce temple est situé au nord de la porte *Ngan ting men*; il a été rebâti la 9e année de *Kia-king* des *Ming*, car il existait déjà du temps des *Yuen*. Il mesure 1476m de tour, et son autel *(T'an)* a 494 pieds en carré; il est entouré d'un fossé rempli d'eau, de 8 pieds de large sur 6 de profondeur. Cet autel regarde le nord et a 2 étages, dont le premier a 100 pieds de long, le second 60 ; l'escalier qui y donne accès est composé de 8 marches en marbre blanc ; l'empereur a dans l'enceinte un palais de 50 pieds de long, couvert de tuiles jaunes, où il se prépare pour les cérémonies. Au commencement de l'été, le jour appelé *Sia-je*, l'empereur doit s'y rendre pour le sacrifice; la tablette est en bois doré; comme dans le Temple du Ciel, on y immole différents animaux, et les grands mandarins assistent le Souverain, qui préside lui-même.

5° YUÈ-T'AN, TEMPLE DE LA LUNE. — Ce temple, en dehors de la porte *P'ing-tse-men*, vers le sud, a été bâti par *Kia king* des *Ming*, la 9e année de son règne ; l'autel a 40 pieds carrés et n'est élevé que de 4 pieds 1/2; il est dallé en briques carrées recouvertes d'un vernis blanc; l'emplacement n'est pas très étendu. L'empereur y a son pavillon et y sacrifie un bœuf blanc avec des offrandes blanches : des jades, des perles, des pièces de soie. La tablette de la lune est jaune, avec des caractères blancs ; une cloche abritée par un kiosque sonne au moment du rite.


TOUR DE PA-LI-TCHOUANG.

6° JE-T'AN, TEMPLE DU SOLEIL. — Ce temple est à 3 *li* de la porte *Ts'i-hoa-men ;* le terrain mesure 810 pieds de côté ; c'est aussi l'empereur *Kia-king* qui l'a construit, la même année que le précédent. A l'équinoxe du printemps, l'empereur y va adorer le soleil, ou plutôt sa tablette, qui est dorée, avec des caractères rouges ; il immole un bœuf rouge et fait des offrandes rouges : pièces de soie et pierres précieuses.

7° POUO-YUN-KOUAN. — Ce temple, situé à 1 *li* de la porte *Si-pien-men*, est desservi par des *Tao-che* qui vénèrent *Yu-hoang*, disciple de *Lao tse*. Il a été bâti par les *Yuen* et portait alors le nom de *T'aè-ki-koung ;* depuis longtemps l'empereur n'y va plus, les princes seuls s'y rendent pour faire leurs offrandes. Le 19 de la 1e lune, la fête principale y attire une foule de gens plus ou moins religieux. Sous un petit pont en marbre qui se trouve dans la pagode, est suspendue une immense sapèque en bronze ; tous les pèlerins essayent de la frapper en lançant d'autres sapèques ; cette monnaie tombe à terre et devient le profit du bonze. Celui qui atteint la grande sapèque croit sa fortune assurée !

8° T'IEN-NING-SSE. — En dehors de la porte *Tchang-i-men*, on aperçoit une haute tour ; c'est celle de ce temple, qui a été construit sous la dynastie des *T'ang*. Une pierre sonore y est conservée et vient, dit-on, des *Han*. Les *Soui* ont commencé la tour, qui a été achevée par leurs successeurs ; on lui donne 100 pieds d'élévation ; le soubassement est octogone, et chaque face mesure seulement 4 pieds. Le 8 de chaque mois on allumait 160 lampes devant l'autel de *Fo*, qui y est adoré. La tour a 12 étages, dont les ornements portaient jadis 3400 clochettes qui toutes ont disparu ; cependant la tour s'est conservée en assez bon état.

9° HOANG-SSE. — Ce temple est près de la porte *Nang-ting-men ;* il est com-

posé en réalité en deux temples : celui de l'est, *Toung-hoang-sse*, et celui de l'ouest, *Si-hoang-sse*. Autrefois se trouvait au même endroit une pagode appelée *Pou-king*, et c'est la 8e année de son règne que *Choun-tche* commença le temple actuel ; la 33e année de *K'ang-si*, il fut entièrement terminé et confié aux lamas, qui y adorent la statue de *Fo*. On voit sur le devant deux superbes pavillons impériaux, et le bâtiment principal se nomme *Ta chen pao-tien*. *Young-tcheng* embellit ce temple, et la 36e année de son règne *K'ien-loung* répara entièrement le *Si-hoang-sse*, qu'il destinait à l'habitation des princes mongols venant chaque année offrir leurs salutations et leurs présents à l'empereur. Encore aujourd'hui, cette partie de la pagode n'a guère d'autre usage. C'est au *Hoang-sse* que se fabriquent les divinités en bronze doré, qui sont achetées par les lamas de la Mongolie et du Thibet ; dernièrement on a fondu un énorme Bouddha mesurant plus de 7 mètres ; cette statue a été chargée par pièces sur des chameaux qui l'ont transportée dans un temple construit sur la route de Péking à Lhassa ; un prince mongol en a fait la dépense, qui montait, dit-on, à un demi-million. On martèle aussi au *Hoang-sse* presque tous les ouvrages en cuivre rouge destinés ensuite à être cloisonnés et décorés par les émailleurs de la capitale.

張果

TCHANG-KOUO-LAO (IMMORTEL). TEMPLE DES TAO-CHE.

10° PI-YUN-SSE. — Voici un des plus beaux temples des environs de Péking, et qui mérite d'être visité ; il se trouve dans l'ouest, à près de 12 kilomètres de la porte *P'ing-tse-men*. Un grand ministre du temps des *Yuen*, nommé *Ngolomi*, avait orné d'une belle pagode cette montagne de *Pi-yün-sse*. Sous l'empereur *Tcheng-teu* des *Ming*, un eunuque fort riche construisit pour le culte de *Fo* le temple actuel, qui fut terminé sous *Ouan-li* et décoré sous la dynastie suivante par *K'ien-loung*. La

montagne se nomme *Siang-chan*, et, d'après *K'ien-loung*, qui en fait une description pompeuse, elle aurait mille pieds de haut ; la tour a environ cent pieds et porte le nom de *Kin-kang-tchouang-t'a*. L'empereur s'est réservé un palais entouré de murs dans cette magnifique pagode, composée d'une infinité de temples remplis de divinités sans nombre ; il faudrait tout un volume pour en donner le détail. On dépasse d'abord un pont et le palais *T'ien ouang-tien*, puis un arc de triomphe en marbre, ensuite trois



HAN-SIANG-TSE ET LAN-TS'AI-HO (IMMORTELS). TEMPLE DES TAO-CHE.

grands pavillons nommés : *Si-fang-ki-lo che kiè*, *Ngo-mi-to-fo*, *Ngan-yang-tao-chang*. Enfin on arrive à la tour, près de laquelle l'eau d'une source très abondante s'écoule avec violence ; cette source jointe à d'autres alimente les lacs, les maisons de plaisance et les palais impériaux.

11° YU-TS'IUEN-CHAN. — Une belle route réservée au souverain unit ce temple au précédent, dont il n'est pas très éloigné ; on peut aller en une heure de l'un à l'autre. Sous la dynastie des *Ming*, l'empereur *Tchang-tsoung* construisit sur cette montagne un palais nommé *Fou-joun-kien* : il fit disposer des jardins, des

grottes d'où sortaient des eaux magnifiques. Les *Ming* augmentèrent encore les constructions; *K'ang-si* les termina définitivement et nomma ce palais *King-ming-yuen*, puis il construisit plusieurs pagodes, dont voici la nomenclature : 1° *Cheng-yen-sse*, où *Fo* est adoré ; 2° *Jen yu-koung*, où l'on vénère l'esprit de la montagne ; 3° *Yu tcheng-pao tien*, confié aux *Tao-che* qui y adorent leur fameux *Yu-hoang ;* enfin 4° *Taè-kiun-leou*, pavillon très élevé à plusieurs étages. C'est après ce dernier monument que commence la route dallée qui conduit à *Pi-yün-sse*. Dans ces lieux s'élèvent trois charmantes tours, l'une en briques grises, l'autre en pierre, la troisième en briques vernissées du travail le plus soigné ; la photographie seule peut donner une idée de cette si élégante tour encore bien conservée. Une fontaine des plus abondantes jaillit à environ 40 centimètres au-dessus du sol ; ses eaux se mêlent, au sortir de la pagode, avec celles de la source dont il a été parlé précédemment, puis se divisent en deux ruisseaux limpides, dont l'un coule vers le sud-est, l'autre, vers le sud-ouest. Cette eau alimentait les jeux hydrauliques du *Yuen-ming-yuen ;* elle alimente encore aujourd'hui les lacs des palais impériaux hors de la ville, puis, arrivée à la porte *Si-tche-men*, entre dans Péking, remplit les rizières et lacs du *Che-kia-haè*, pénètre dans les lacs des *San-haè* et va se jeter dans les fossés au sud des murailles ; quand l'eau est trop abondante, le surplus se déverse dans le petit canal qui va se joindre au *Pè-ho*, près de la ville de *T'oung-tcheou*. Il faudrait bien peu de travail pour utiliser ces eaux excellentes et doter Péking de bornes-fontaines ; personne ne s'en occupe, l'on continue à boire en ville l'eau des puits, eau saumâtre, nitreuse et très nuisible à la santé. Ajoutons que, le peuple chinois ne buvant que du thé, l'eau est toujours bouillie, et par là moins malsaine.


LE SUPÉRIEUR DES BONZES.

12° OUO-FO-SSE, LE FO COUCHÉ. — Au nord-ouest de *Pi yün sse*, à environ 8 kilomètres, une belle pagode a été construite sous les *T'ang ;* on l'appelait alors *Touo-choui-miao*, et la montagne elle-même *Kiu-pao-chan*. Les *T'ang* y avaient placé une statue couchée du dieu *Fo*, en bois de *Siang-t'an ;* mais elle fut remplacée par

la statue actuelle fondue sous les *Yuen*. L'empereur donna cinq cent mille livres de bronze pour la fabriquer ; il est probable qu'alors, comme aujourd'hui, florissait le règne des pots de vin, car la statue ne mesure que 3 mètres 50, et son poids est relativement faible. Sous les *Ming*, la pagode fut nommée *Young-ngan sse* ; l'empereur *Young-tcheng* de la dynastie régnante l'appela *Che-fang-pou-kiao-sse*, mais le peuple a continué à lui donner le nom de *Ouo-Fo-sse*, Temple du *Fo* couché.

13° KIÈ-T'AÈ-SSE. — A six lieues de Péking, à 40 *li* au nord-ouest du pont de *Lou-keou-k'iao*, on aperçoit la montagne *Ma-ngan-chan*, ainsi nommée parce qu'elle a la forme d'une selle de cheval ; sous la dynastie des *T'ang*, on avait bâti au pied de cette montagne une belle pagode, le *Houi-kiu-sse;* sous les *Léao*, un bonze nommé *Fa-kuin* construisit l'autel *Kiè-t'aè*, ou autel de l'abstinence, qui fut placé au milieu d'un beau pavillon ; il est en marbre à trois gradins, et les statues des anciens personnages qui ont le mieux observé l'abstinence, l'entourent. Le 8e jour de la 4e lune, on y célèbre une grande fête où se rendent tous les bonzes des environs; le supérieur fait un sermon sur l'abstinence et on l'écoute avec respect. Ce temple est encore aujourd'hui très richement doté par l'empereur. De là, on a une des plus belles vues de Péking, et les terrasses sont superbes ; c'est une espèce de séminaire pour les jeunes bonzes, qui y pratiquent l'abstinence et des austérités souvent cruelles. Voici ce qu'un visiteur raconte : Nous vîmes un jeune bonze d'environ vingt ans qui faisait une pénitence ; il s'était déjà brûlé cinquante fois avec des bâtons odorants offerts à l'idole, et son bras gauche n'était qu'une plaie; il devait de même brûler le bras droit à la fête suivante. Ce spectacle était navrant. D'autres se traversent les joues avec des broches, traînent des chaînes, portant sur le dos des châsses garnies de prétendues reliques. Le supérieur venait causer avec nous ; mon compagnon, peu scrupuleux, lui offrait souvent du jambon, du vin et autres liqueurs absolument défendues ;



LU-TOUNG-PIN (IMMORTEL), TEMPLE DES TAO-CHE.

il résistait, protestant de sa foi et de son abstinence ; enfin, un jour il nous dit : « Attendez-moi ce soir, je viendrai. » Il était tard, la communauté était au lit ; le supérieur se jeta sur les victuailles et même se grisa quelque peu, malgré mes efforts pour l'arrêter. « Il n'y a péché, nous disait-il, que si on est vu ; or, j'ai fait coucher tout mon monde ! » Et il s'en donna jusque vers minuit. Ajoutons que ce temple est réputé le plus régulier et le plus sévère de tout le pays !

14° PA-T'A-TCH'OU. — Les temples et les collines de *Pa-t'a-tch'ou* sont situés à environ 16 kilomètres à l'ouest de Péking. La plupart des Légations européennes y louent pour l'été des appartements. L'air y est frais et pur, l'eau excellente, mais moins abondante que celle des belles sources de *Pi-yün-sse*. Un des temples est indiqué par une grande tour blanche, qui s'aperçoit de fort loin ; les autres pagodes sont étagées sur les versants de la promenade, offrant ainsi des habitations complètement séparées, où chacun peut retrouver son chez-soi. Les alentours ne sont pas sans agréments, et l'on peut aller visiter des sépultures et des parcs encore fort bien entretenus. Dès le mois d'octobre, la fraîcheur ramène en ville tout le personnel diplomatique.

VASE EN BRONZE (PALAIS D'ÉTÉ).

II

Les monuments qui datent de la dynastie des *Tsing* sont rares ; presque tous ceux que l'on voit à Péking sont l'œuvre des *Ming*. Il en est un cependant qui, à lui seul, suffirait pour illustrer plusieurs règnes : c'est le fameux palais d'été. Il était en réalité composé d'une multitude de palais joints les uns aux autres : le *Tchang-tchoung-yuen*, le *Yuen-ming-yuen* et le *Ouon-cheou-chan*, construits et décorés par les empereurs *Kang-si*, *Young-tcheng* et *K'ien-loung*. Ces palais formaient la grande résidence impériale, où le souverain demeurait toute l'année, à l'exception de deux ou trois mois d'hiver qu'il passait à Péking.

L'incendie de 1860 avait laissé de beaux restes ; certaines constructions étaient peu endommagées, les arbres étaient debout et de nombreux vases, ponts, balustrades, colonnettes en marbre décoraient encore ces jardins. Depuis lors tout a disparu, vendu par les gardiens, ou volé de nuit par la population. On a brisé les belles sculptures de marbre pour prendre le fer qui attachait les pierres entre elles : on a

coupé tous les arbres pour en faire du bois de chauffage ; on a vendu les briques, les tuiles vernissées, enfin à peu près tout. Après l'expédition, les palais étaient réparables, en partie du moins ; on n'a rien réparé. Aujourd'hui ce n'est plus possible, et on en construit à nouveau quelques-uns ; la dépense que l'on va faire aurait suffi jadis pour remettre entièrement en bon état ce Versailles de la Chine.

Nous lisons dans le *Je-sia* : « *K'ang-si* habitait le palais d'été nommé *Tchang-tch'oun-yuen* (jardin du printemps perpétuel) ; il y reçut les ambassadeurs, les legats et les différents envoyés des royaumes étrangers. A 500 mètres plus au nord était un autre palais appelé *Yuen-ming-yuen* ; ce nom lui avait été donné par *K'ang-si* et signifiait « jardin de la prudence et de la clarté ». La 48e année de son règne, *K'ang-si* fit cadeau de son habitation à son quatrième fils, *Young-tcheng*, qui devait lui succéder ; on y voyait comme principales constructions le *Ta-kouang-ming-tien* et le *Foung-san-ou-sse-tien*. *K'ien-loung* réunit tous les palais ensemble, et ils prirent le nom unique de *Yuen-ming-yuen*. La 2e année de son règne, l'empereur chargea *Lang-che-ning* (le Frère Castiglione), de concert avec *Soun-iou*, *Chen-iuen* et d'autres mandarins, de tracer les plans généraux, puis il voulut avoir plusieurs pavillons à



BRIQUE VERNISSÉE, BLEU TURQUOISE SANS AUTRE COULEUR.



BRIQUE VERNISSÉE, BLEU MARINE, JAUNE D'OR, VERT D'EAU.

l'européenne, qui furent exécutés sous la direction du P. Benoit, d'après les dessins du Frère Castiglione.

Le Père Benoit écrivait de Péking, le 16 novembre 1767 : « A 2 lieues de la capitale, l'empereur a une maison de plaisance où il passe la plus grande partie de l'année, et il travaille de jour en jour à l'embellir. Pour en avoir une idée, il faut se rappeler ces jardins enchantés dont l'imagination brillante des auteurs a fait une si agréable description. Tous ces jardins sont entrecoupés de différents canaux serpentant entre des montagnes factices ; dans quelques endroits, passant par-dessus des rochers et y formant des cascades, quelquefois se réunissant dans des vallons et y formant des pièces d'eau qui prennent le nom de lac ou de mer, suivant leurs différentes grandeurs ; des sentiers en zigzag serpentant par-dessus des montagnes conduisent à des palais délicieux. Le palais destiné au logement de l'empereur et de toute sa cour est d'une étendue immense, et réunit dans son intérieur tout ce que les quatre parties du monde ont de plus recherché et de plus curieux. Outre ce palais, il y en a beaucoup d'autres dans les jardins situés, les uns autour d'une vaste pièce d'eau ou dans les îles ménagées au milieu de ces lacs, les autres sur le penchant de quelque montagne ou dans d'agréables vallons. C'est dans ces jardins que l'empereur,

ayant voulu faire construire un palais européen, pensa à orner tant l'intérieur que le dehors d'ouvrages hydrauliques dont il me donna la direction, malgré toutes mes représentations sur mon incapacité. »

Le Frère Attiret donne de nombreux détails sur le palais, dans une lettre du 1[er] novembre 1743 : « Toutes les montagnes et les collines sont couvertes d'arbres, surtout d'arbres à fleurs qui sont ici très communs ; c'est un vrai Paradis terrestre. Les canaux ne sont point, comme chez nous, bordés de pierres de taille tirées au cordeau mais tout rustiquement avec des morceaux de roche dont les uns avancent, les autres reculent, et qui sont posés avec tant d'art qu'on dirait que c'est l'ouvrage de la nature. Tantôt le canal est large, tantôt étroit ; ici il serpente, là il fait des coudes, comme si réellement il était poussé par les collines et les rochers. Les bords sont semés de fleurs qui sortent des rocailles et qui paraissent y être l'ouvrage de la nature ; chaque saison a les siennes. Toute la façade du palais est en colonnes et en fenêtres, la charpente dorée, peinte, vernisée, les murailles de briques grises bien taillées, bien polies, les toits couverts de tuiles vernissées rouges, jaunes, bleues, violettes, qui par leur mélange et leur arrangement font une agréable variété de compartiments et de dessins. Ces bâtiments n'ont presque tous qu'un rez-de-chaussée. Chaque vallon a sa maison de plaisance, petite, eu égard à tout l'enclos, mais en elle-même assez considérable pour loger le plus grand de nos seigneurs d'Europe avec toute sa suite. Plusieurs de ces maisons sont bâties en bois de cèdre qu'on amène à grands frais de 500 lieues. Mais combien croirez-vous qu'il y a de ces palais dans les différents vallons de ce vaste enclos? Il y en a plus de 200, sans compter autant de maisons pour les eunuques. Les canaux sont coupés par des ponts de distance en distance, pour rendre la communication d'un lieu à un autre plus aisée. Ils ont pour garde-fous des balustrades de marbre blanc travaillées avec art et sculptées en bas-reliefs, du reste toujours différents entre eux par la construction. On en voit qui, soit au milieu, soit à l'extrémité, ont de petits pavillons de repos. Mais ce qui est un vrai bijou, c'est une île ou rocher d'une forme raboteuse et sauvage qui s'élève au milieu d'un lac, à une toise ou environ au-dessus de la surface de l'eau. Sur ce rocher est bâti un petit palais où cependant l'on compte plus de 100 chambres ou salons. Il a quatre faces et il est d'une beauté et d'un goût que je ne saurais vous exprimer; la vue en est admirable. L'endroit où loge ordinairement l'empereur est un assemblage prodigieux de bâtiments, de cours, de jardins, etc..., en un mot, c'est une ville qui a au moins l'étendue de notre petite ville de Dôle. C'est dans les appartements qui le composent qu'on voit tout ce qui se peut imaginer de plus beau en fait de meubles, d'ornements, de peintures (j'entends dans le goût chinois), de bois précieux, de vernis du Japon et de la Chine, de vases antiques de porcelaine, de soieries, d'étoffes d'or et d'argent. On a réuni là tout ce que l'art et le bon goût peuvent ajouter aux richesses de la nature. Je vous avouerai que la manière de bâtir de ce pays-ci me plait beaucoup ; mes yeux et mon goût, depuis que je suis en Chine, sont devenus un peu chinois!... Il n'y a ici qu'un homme; c'est l'empereur. Tout est fait pour lui seul;



BRIQUE VERNISSÉE, FLAMME VIOLETTE, FLEURS CRÈME MÊLÉE DE VERT ET DE BLEU MARIN.

cette superbe maison de plaisance n'est guère vue que de lui et de son monde ; il est rare que dans ses palais et ses jardins, il introduise ni princes, ni grands au delà des salles d'audience. De tous les Européens qui sont ici, il n'y a que les peintres et les horlogers qui, nécessairement et par leurs emplois, aient accès partout. »

Le P. Benoît est l'auteur de travaux hydrauliques qui furent de vrais chefs-d'œuvre ; il réussit à construire une fontaine qui servait d'horloge à eau, et dont les douze animaux laissaient échapper le liquide, chacun pendant deux heures. Ce qu'il a fait de plus considérable, c'est la conduite des eaux de *Yu-ts'iuen-chan* jusqu'au grand réservoir placé derrière les bâtiments européens et qui alimentait toutes les gerbes et cascades ; l'eau était amenée par une grande machine hydraulique, mais dès 1780 le P. Bourgeois écrivait qu'elle était déjà détériorée et que l'on montait l'eau à bras d'hommes ; elle avait donc duré 25 ans ! cela n'est pas étonnant, car le Chinois, soit mépris, soit négligence, finit toujours par revenir aux petits moyens qui lui sont propres. On a vendu des milliers de livres de plomb provenant des feuilles qui doublaient le réservoir. La petite montagne d'où l'on avait une si belle vue, d'après les lettres du Frère Attiret, existe toujours, ainsi que les ponts, mais sans balustrade et plus ou moins endommagés ; les sentiers en zigzag, les grottes en rocailles sont encore là, parce qu'on n'a pu les emporter. On voit aussi de superbes cartouches en tuiles vernissées à plusieurs couleurs, représentant des fruits, des fleurs, des oiseaux, des nids, enfin des motifs charmants, mais toutes enlevées de leur place et tellement ébréchées, qu'on ne pourrait plus rien en faire. Ce que ces palais ont dû coûter de temps, de peine et d'argent est incalculable ; il fallait aussi une rare intelligence et une véritable science architecturale pour mener à bien ces immenses travaux, dont rien en Europe ne saurait donner une idée même approximative. Tout y était en effet original et imprévu, riche et simple en même temps, régulier et contourné de mille façons ; c'est le genre chinois, qui n'a guère changé depuis des siècles.

1° LE CANAL IMPÉRIAL. — Dans la relation de Marco-Polo, nous lisons que « le Canal impérial allait de Kambalick (Péking) jusqu'à *King-saï (Tchen-kiang)*. Il était navigable pour les navires et avait 40 journées de longueur, avec des écluses pour distribuer l'eau ; sa largeur était d'environ 30 aunes. » Tout cela est exact, mais il ne faudrait pas croire que l'empereur des *Yuen* qui vivait dans ce temps-là, *Koubilaï-kan*, ait lui-même fait creuser en entier ce long canal. Bien avant lui, les monarques chinois avaient déjà fait de grands travaux pour relier entre elles les rivières, surtout dans le sud de l'empire. Les *Yuen*, d'après les Annales, ayant manqué leur expédition contre les Japonais et perdu cent mille hommes dans un typhon, voulurent pouvoir se passer de la mer pour approvisionner la capitale, et commencèrent le canal qui unit Péking au *Pé ho*, puis Tien-tsin au fleuve jaune. Les *Ming*, qui avaient leur capitale à *Nan-King*, se transportèrent à Péking sous *Young-lo*, et terminèrent alors tous les travaux de cet important ouvrage qui joint le sud au nord. Ce canal, quoique fort mal entretenu, sert encore au transport des riz impériaux ; chaque année, 10.000 barques le parcourent et approvisionnent le nord de la Chine ; c'est par elles que vient tout le riz distribué par l'empereur aux familles des soldats tartares. Ajoutons cependant que depuis la création d'une marine marchande à vapeur, le transit diminue beaucoup sur ce canal ; les quais de Tien-tsin sont chargés d'innombrables sacs de riz, que transportent ensuite les barques à *Toung-tcheou ;* là, le canal est employé pour remonter jusqu'à Péking, près de la porte *Toung-pien-men ;* du fleuve à cette porte, il y a cinq écluses entièrement démolies ; à chacune, il faut transporter les sacs à dos d'homme,

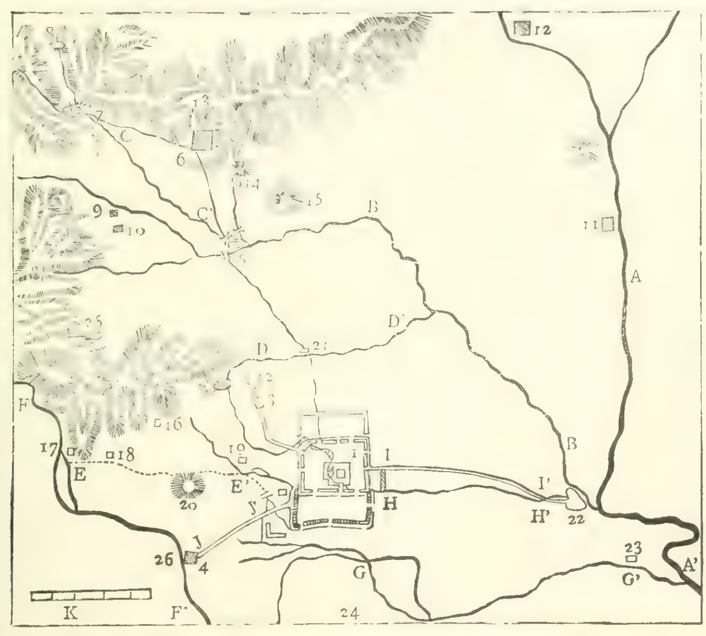
jusqu'au niveau supérieur. On passe sous le pont de *Pa-li-'kiao*, célèbre par la défaite des troupes tartares en 1860. Ce pont n'a rien qui le distingue des autres ; c'est un pont à trois arches seulement, et le parapet porte encore les traces des boulets français. Si on veut subir l'ennui de cinq transbordements, on peut aller en barque de Péking à Tien-tsin par ce canal et le *Pè-ho*.

2° PONT DE LOU-KEOU-K'IAO. — Marco-Polo parle du superbe pont de *Lou-keou-k'iao* bâti en cinq années (1189-1194) par l'empereur *Ming-tchang* de la dynastie des *Kin*. Ce pont est une merveille ; ceux qui le traversent ne peuvent s'empêcher de l'admirer ; il a 350 pas de long (Marco-Polo dit 1000 pieds), sur 18 pas de large ; onze arches le supportent ; elles vont s'abaissant du milieu vers les rives. Le parapet est divisé en 140 parties, par autant de petits lions ; le tablier a bien 50 pieds d'élévation, et les arches 35 ; aujourd'hui le sable les remplit, et c'est à peine si l'eau trouve une issue. Au point de vue pratique, on pouvait faire mieux ; les piles sont énormes, les ouvertures restreintes, si bien que l'eau s'y engouffre sans pouvoir passer. — Le pont de *Lou-keou-k'iao* est en réalité à 21 *li* de la porte sud-ouest de Péking, quoique les Chinois en comptent 24. Ces 12 kilomètres sont pavés de larges dalles carrées qui jadis ont dû rendre la route facile ; aujourd'hui, comme il en manque un bon nombre et que les autres sont branlantes, ce chemin est à peine praticable.

3° LA SÉPULTURE DES MING. — Les dynasties des *Léao* et des *Kin* avaient leurs sépultures dans les montagnes de l'ouest, à environ 100 *li* de Péking ; celles-ci n'ont jamais été fort remarquables et il n'en reste plus que des ruines. Les tombeaux des *Ming* sont au contraire de vrais monuments encore très bien conservés ; ils sont situés entre 13 collines, nommées *Che-san-ling*, à 90 *li* de Péking, vers le nord, près de la sous-préfecture de *Tch'ang-p'ing-tcheou*. Voici la liste des sépultures : 1° à la colline *Tch'ang-ling* est enterré *Tch'eng-tsou* ou *Young-lo* ; 2° au *Sien-ling* est enterré *Jen-tsoung* ; 3° au *King-ling*, *Suen-tsoung* ; 4° au *Yu-ling*, *Iing-tsoung* ; 5° au *Mao-ling*, *Sien-tsoung* ; 6° au *T'aè-ling*, *Siao-tsoung* ; au 7° *K'ang-ling*, *Ou-tsoung* (cette sépulture est à 30 *li* plus au nord-ouest que les autres) ; 8° au *Young-ling*, *Che-tsoung* ; 9° au *Tchao-ling*, *Mou-tsoung* ; 10° au *Ting-ling*, *Chen-tsoung* ; 11° au *K'ing-ling*, *Kouang-tsoung* ; 12° au *Teu-ling*, *Si-tsoung* ; 13° enfin au *Sse-ling* repose *Tchouang-liè-ming-hoang-ti*. Du temps des *Iing-tsoung*, quatrième empereur, son frère *King-t'aè-hoang-ti* régna pendant que *Iing tsoung* était prisonnier des Tartares, mais on n'a point mis son tombeau avec les autres parce qu'il ne fut pas réellement empereur ; il est enterré à *King-chan-k'eou* près de *Yu-ts'iuen-chan*. A 6 *li* au nord de *Tch'ang-p'ing-tcheou*, commence la longue avenue qui conduit au tombeau de *Young-lo*, le plus grand, le plus beau de tous. Un arc de triomphe magnifique apparaît tout d'abord ; il ne mesure pas moins de 50 pieds de haut sur 80 de large; il est tout en marbre et divisé en cinq ouvertures séparées par des piliers carrés ; il a été construit par l'empereur *Suen-teu*. Deux *li* plus loin se trouvent les trois portes *Ta-houng-men* avec une inscription qui ordonne de descendre de cheval en cet endroit, puis un beau pavillon de 30 pieds d'élévation tout en marbre blanc, avec 4 colonnes sculptées, œuvre de l'empereur *Jen-tsoung*. Enfin trois autres portes nommées *Loung-foung-men* donnent accès au véritable tombeau. Entre l'arc de triomphe et ces portes, on voit de chaque côté du chemin appelé *Cheng-lou* (la route sainte), toute une enfilade de personnages et d'animaux monolithes vraiment extraordinaires, soit comme travail, soit comme dimensions ; on se demande comment ils ont pu être apportés là.

Voici l'ordre dans lequel ils sont placés : deux colonnes en marbre, décorées de

nuages sculptés : deux lions couchés, deux lions debout ; deux béliers couchés, deux debout: puis de même quatre chameaux, quatre éléphants, quatre chimères (*K'i-lin*) et quatre chevaux. Ensuite viennent les personnages : quatre mandarins militaires, quatre mandarins civils et quatre *Lao-tch'en*, c'est-à-dire hommes célèbres ; au total, 12 personnages, 24 animaux, 2 colonnes et l'arc de triomphe monumental. C'est l'empereur *Suen-tsu* qui, à la 4[e] lune de la 14[e] année de son règne, inaugura ce beau travail. Après avoir parcouru pendant plus d'une heure toutes ces avenues et ces



CARTE DES ENVIRONS DE PÉKING (BRETSCHNEIDER).

1. Péking. — 2. Palais d'été. — 3. Haï-tien. — 4. Péé-tch'eng. — 5. Cha-ho. — 6. Tch'ang-p'ing-tcheou. — 7. Nan-k'eou. — 8. Kiu-young-kouan. — 9. Yang-fang. — 10. Koum-nan-che. — 11. Choun-i-sien. — 12. Hoé-jou-sien. — 13. Sépulture des Ming (Che-san-ling). — 14. Po-fou-chan. — 15. T'ang-chan. — 16. Pa-t'a-tch'ou. — 17. Ma-iu. — 18. Pée-sin-ngan. — 19. Pa-li-tchouang. — 20. Pa-pao-chan. — 21. Ts'ing-ho. — 22. Toung-tcheou. — 23. Tchang-kia-ouan. — 24. Parc impérial. — 25. Si-chan. — 26. Lou-kou-k'iao. — AA' Pé-ho. — BB' Cha-ho. — CC' Ki-ho. — DD' Ts'ing-ho. — EE' Canal des Kin. — FF' Houn-ho. — GG' Léang-choui-ho. — HH' Canal de Toung-tcheou. — II' Route en pierre. — JJ' Route en pierre. — K. Échelle de 20 li.

portes, on arrive enfin au tombeau ; comme élévation, il n'y a rien de plus remarquable que les palais de Péking, mais à l'intérieur on voit d'immenses colonnes en bois d'une seule pièce qui ont au moins 3 mètres 50 de circonférence sur une hauteur de 17 à 18 mètres. A l'origine, il parait que de belles constructions en bois précieux accompagnèrent ces diverses sépultures, mais l'empereur *K'ien-loung*, pour construire le palais d'été, fit main basse sur tout ce qu'il trouvait à sa convenance, remplaçant les raretés par des matériaux ordinaires, enlevant des marbres, des bois surtout qu'on ne pouvait plus se procurer ; pour réparer ensuite les monuments avariés, il dépensa

plusieurs millions ! néanmoins on lui fit des représentations sur cette manière de décorer ses propres palais, et il s'imposa lui-même la pénitence d'aller jusque dans la province du *K'iang-nan*, pour expier cette violation des tombeaux. Aucun voyageur ne regrette la fatigue de cette course à la sépulture des *Ming*, une des plus belles choses des environs de Péking.

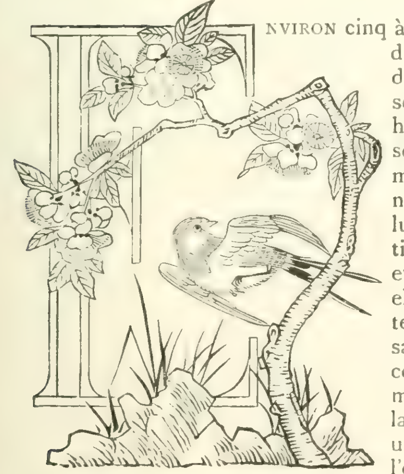
Choun-tche et *K'ang-si* allaient faire des sacrifices à ces anciens empereurs ; mais depuis on a laissé ce soin à un arrière-neveu des *Ming*, honoré du titre de *Heou-Yè* (marquis) ; il est actuellement le seul sacrificateur. Au printemps et à l'automne, il se rend aux tombeaux, immole divers animaux, offre des soieries, de la nourriture, brûle des parfums, du papier, et fait toutes les cérémonies du culte des ancêtres. Le gouvernement députe aussi chaque année un des membres du *Koung-pou* (ministère des travaux publics), pour examiner si les monuments restent en bon état et si on veille à leur conservation. Sous les premiers empereurs des *Ming*, on enterrait vivantes, avec le cercueil impérial, celles de ses femmes que le souverain avait le plus affectionnées. L'empereur *Ing-tsoung* défendit de continuer cet usage barbare, et on n'enterra plus ces femmes qu'après leur mort. Mais comment amener les cercueils aux côtés du tombeau impérial, quand il est absolument défendu de suivre la route réservée au seul empereur ? On éluda la difficulté en creusant un puits loin de la sépulture et en atteignant celle-ci par voie souterraine ; les souterrains existent encore.

4° HAÈ-TSE, parc de chasse. — Si l'on sort de la ville chinoise par la porte du sud médiane, on ne tarde pas à rencontrer une immense enceinte en assez mauvais état : c'est le parc impérial de chasse ; il n'est pas très difficile d'y pénétrer, mais rien n'y existe plus de bien curieux. Autrefois ce parc, qui n'a pas moins de 80 kilomètres de tour, renfermait des animaux de toute espèce : cerfs, daims, chevreuils et le fameux *Sse-pou-siang* (Elaphurus Davidianus). Ces animaux trouvaient là de beaux pâturages, une eau courante, et se multipliaient en liberté. Il y a seulement trente ans, on voyait encore là de nombreux troupeaux d'élégants cervides, qui se laissaient approcher de près, protégés par la loi portant peine de mort contre celui qui oserait en tuer un seul. Aujourd'hui l'empereur n'allant plus chasser, le parc est presque abandonné, et les quelques soldats qui le gardent se font agriculteurs ; les murs dégradés par les pluies ont laissé échapper une bonne partie des animaux, dont les hommes des campagnes environnantes ont fait leur profit. Enfin, pendant la guerre sino-japonaise, les 30,000 hommes campés dans ce vaste enclos ont fait main basse sans scrupule sur tout le gros gibier. Une chose qu'on ne saurait trop déplorer, c'est la disparition du superbe *Sse-pou-siang*, il n'en reste plus un seul et la race va probablement s'éteindre, à moins que les rares individus échappés ne se soient réfugiés dans les hautes montagnes de l'ouest, comme quelques Chinois l'ont affirmé.



I. L'EMPEREUR. LES PRINCESSES. SÉPULTURE IMPÉRIALE. — II. LES MINISTÈRES : INTÉRIEUR, FINANCES, CÉRÉMONIES, GUERRE, JUSTICE, TRAVAUX PUBLICS. LE TSOUNG-JEN-FOU. LE NÉE-OU-FOU. LE TOU-TCH'A-YUEN. LE NÉE-KO. LE KIUN-KI-TCHOU. — III. LE TSOUNG-LI YAMEN. LES LÉGATIONS. — IV. L'ARMÉE CHINOISE.

I

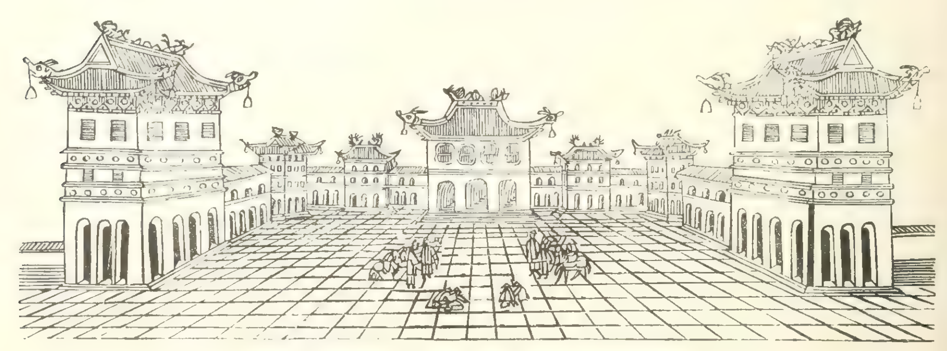


ENVIRON cinq à six mille personnes demeurent dans l'intérieur du palais impérial : c'est une véritable ville. Les dames du palais, les femmes du second rang, les servantes, les eunuques, chacun y possède une habitation spéciale. Pour recruter tout ce personnel, l'impératrice-mère, à des époques déterminées, fait assembler les jeunes filles appartenant aux familles tartares, et choisit celles qui lui paraissent aptes au service qu'elle leur destine. Sont-elles agréées du souverain, les honneurs et la richesse seront leur partage ; ne plaisent-elles pas, on les reléguera dans de petits appartements où elles ne recevront que le strict nécessaire : dans tous les cas, elles sont pour la vie confinées dans le palais. Beaucoup d'entre elles meurent très jeunes ; quelques-unes atteignent la vieillesse, et dernièrement encore on a enterré une princesse dont l'entrée au palais datait de l'empereur *Tao-kouang*. L'impératrice-mère choisit aussi d'autres jeunes filles tartares pour son service et celui des impératrices et des dames du palais ; ce sont de simples servantes qui après un temps donné retourneront dans leur famille. En général, ces jeunes personnes ont beaucoup à souffrir ; c'est toujours à genoux qu'elles doivent présenter à toute heure du jour et de la nuit ce dont on a besoin ; l'humeur variable des dames du palais rend leurs fonctions bien pénibles, et aux moindres fautes les mauvais traitements ne leur sont pas épargnés.

L'empereur est astreint à de sévères règlements lorsqu'il réside au palais, ce qui explique pourquoi les souverains n'y passaient autrefois que quelques mois de

l'année, et pourquoi ceux du temps présent désirent reconstruire le palais d'été pour y demeurer. En effet, lorsque l'empereur est à Péking, il se lève chaque jour à deux heures du matin, et après une heure consacrée aux soins de sa toilette, il prend une légère réfection et prépare de suite les affaires du conseil, qu'il préside entre trois et six heures, hiver comme été ; il déjeune à neuf heures, continue à s'occuper des affaires de l'État, et souvent son temps libre est abrégé par les cérémonies et les rites dont il ne saurait se dispenser. Son dîner a lieu vers cinq heures du soir, puis il se retire dans ses appartements.

Des mandarins spéciaux sont affectés au service du palais ; les uns sont chargés des vêtements impériaux, les autres du mobilier : ceux-ci de la vaisselle : ceux-là des diverses fournitures ; il y en a pour la viande, pour les légumes, pour les fruits, pour le laitage, pour les fleurs ; il y en a pour les feux d'artifice, les comédies, la chasse, les chevaux, les chaises, les voitures ; enfin leur nombre est presque illimité. On serait en droit de penser qu'avec tant de serviteurs, l'empereur est bien servi ! il n'en est rien ; ici encore tout est réglé. Tel jour l'empereur doit manger des primeurs,



PALAIS IMPÉRIAL D'APRÈS UNE ANCIENNE GRAVURE.

mais comme elles seraient très chères et peut-être introuvables, on fixe ce jour un mois après leur apparition. On pourrait servir à l'empereur de beaux fruits, mais on craint de ne pas pouvoir le faire, et la seconde qualité passe pour la première, pour chaque fourniture les mandarins en agissent ainsi. L'empereur paie cependant au moins le décuple de la valeur réelle des objets, mais tant de gens doivent gagner, et il faut dépenser tant d'argent pour obtenir une de ces charges ! En juin 1896, l'empereur actuel se rendait chaque jour près du cercueil de sa mère, vers huit heures du matin ; son déjeuner de neuf heures, qu'il devait y prendre, lui était compté *quatre mille francs !* Tout ce qui est servi au souverain doit être servi par paires : deux canards, deux poulets, deux poissons. Il mange fort peu et de très peu de plats, mais les repas sont préparés au complet, selon les usages ; il touche à peine aux mets servis, qui sont ensuite le profit des fournisseurs ; ceux-ci les revendent ou les conservent pour eux-mêmes. Des médecins toujours présents règlent, on peut dire, la nourriture et l'appétit du souverain sur sa santé : aime-t-il spécialement une préparation culinaire, et pour ce motif en prend-il un peu trop, de par les docteurs elle ne lui sera plus servie. Enfin l'empereur est peut-être l'homme qui jouit en Chine du moins de liberté. Quand il veut sortir de son palais, c'est une grande

affaire ; les gardes sont convoqués, tous les agents de police sur pied, les rues nivelées, sablées, les boutiques fermées, toute vie disparaît sur son passage. Comme cela se faisait il y a cinq cents ans, des archers, l'arc en bandoulière et le carquois garni de flèches, montés sur des chevaux étiques, précèdent la chaise impériale, simplement couverte de soie jaune et portée par des gens revêtus de casaques rougeâtres à fleurs peintes ; ces porteurs, qui s'exercent du reste pendant de longues années, doivent être attentifs, car si la chaise versait, ils seraient tous condamnés à mort. Suivent une douzaine de cavaliers portant des insignes et des drapeaux ; enfin les voitures de la suite et les gardes. Quelques mandarins hauts placés se tiennent seuls aux côtés de la chaise. L'empereur actuel sort toujours en chaise à porteurs ; cependant, selon l'ancienne coutume, on entretient pour son usage huit chevaux, qui sont loin d'être de premier ordre ; ici encore un mandarin en est chargé et y trouve son avantage. Ces chevaux doivent toujours aller au pas ; on les promène quelquefois dans Péking, et alors chaque voiture et chaque piéton doit s'arrêter en laissant la chaussée à l'écurie impériale ! A la moindre sortie de l'empereur, les dépenses sont énormes ; mais que dire lorsqu'il se rend aux tombeaux de ses ancêtres ! la dépense alors devient fabuleuse. Comme les routes dites impériales n'existent pour ainsi dire plus, on en trace une en ligne droite à travers champs ; une indemnité est donnée aux propriétaires, mais avant d'arriver entre leurs mains, elle est tellement égrenée qu'elle devient presque impalpable. Rien n'est omis pour augmenter la dépense : jadis à tel endroit se trouvait un ruisseau, depuis des années il est comblé ; mais le cortège doit passer sur un pont : on creuse donc un fossé, on abat les arbres d'alentour, le pont est fait, la règle observée ; ainsi de tout le reste.


DAME DE LA COUR.

Les sépultures impériales se trouvent

l'une à l'est, l'autre à l'ouest, à trois journées de Péking ; les montagnes qui les avoisinent renferment de beaux matériaux, mais, dans la crainte de dépenses moindres, les marbres de l'est ne s'emploient qu'à la sépulture de l'ouest, et *vice versâ.* Un missionnaire, se rendant un jour dans une chrétienté, rencontra un cortège de plus de trois cents hommes occupés à transporter un bloc de marbre d'environ quatre mètres de long sur quatre-vingts centimètres en carré ; soixante-quinze mulets y étaient attelés, quinze autres portaient les cordes seules ; on s'embourbait, on s'ensablait, peu importe ; le petit mandarin chargé de l'affaire faisait dresser sa tente, buvait son thé, fumait sa pipe, laissant ses gens se débrouiller. Huit à dix jours après, revenant par le même chemin, le missionnaire revit ce bloc de marbre qu'on avait réussi à faire avancer d'environ huit cents mètres ! L'empereur, qui paie si cher, est cependant de droit le maître absolu de tout ce qui existe dans son empire ; on peut même dire qu'il est le seul propriétaire, car tous les biens territoriaux sont censés lui appartenir ; il a le droit de vie et de mort sur tous ses sujets ; quant à sa personne, elle est tellement sacrée que, si par impossible un attentat était commis contre l'empereur, la loi veut que la famille du coupable soit éteinte ; son grand-père, son père, ses fils, ses petits-fils avec leurs femmes et leurs enfants jusqu'au dernier né, tout doit être massacré.



SERVANTE DU PALAIS.

A la mort de l'empereur, tout l'empire doit porter le deuil et ne point se raser la tête pendant cent jours ; cette règle est sévère, et lorsque *T'oung-tche* mourut, les ennemis du vice-roi *Li-houng-tchang* lui firent donner un blâme pour l'avoir, disaient-ils, négligée. Aussi, quelques jours après, le vice-roi, ayant rencontré un pauvre homme rasé de frais, lui fit sans plus de façon trancher la tête !

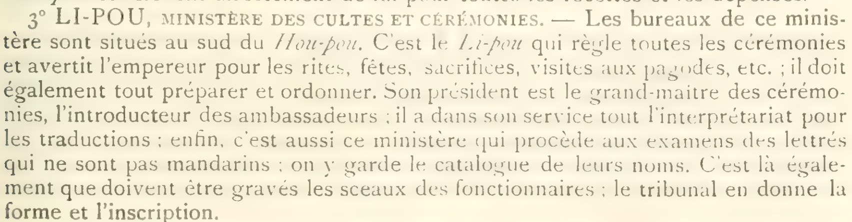
Quant à la succession au trône, elle ne revient pas de droit au fils aîné ; l'empereur a dû désigner, de son vivant, celui qui le remplacera. Ces successions n'ont pas toujours lieu sans réclamations et sans murmures, mais le respect de l'autorité est tellement ancré dans l'esprit du peuple et des mandarins, qu'on accepte toujours sans révolution les faits accomplis.

II

PÉKING renferme les six grands ministères desquels dépendent tous les fonctionnaires de l'empire. L'empereur *Yong-lo*, la 18e année de son règne, construisit de vastes bâtiments pour chacun de ces tribunaux supérieurs. Ils ont tous la même organisation, c'est-à-dire : deux présidents appelés *Chang-chou*, l'un chinois, l'autre tartare ; quatre vice-présidents, deux chinois et deux tartares, que l'on distingue par vice-présidents de droite (*Yeou-che-lang*) et vice-présidents de gauche (*Tsouo-che-lang*). Quant aux mandarins subalternes, ils sont très nombreux et chacun a sa fonction spéciale.

1° LI-POU, MINISTÈRE DE L'INTÉRIEUR. — Ce tribunal est situé dans la rue *Hou-pou kiè*, entre les portes *Ts'ien-men* et *Ha-ta-men*, dans l'est de la ville tartare. Il a pour attributions la nomination de tous les mandarins civils nommés *Ouen-kouan*. Dans tout l'empire, le *Li-pou* choisit les candidats et les propose à l'empereur, qui donne son approbation, puis le tribunal délivre les brevets. Aux présidents sont réservées les nominations depuis le premier jusqu'au septième degré ; les moindres sont laissées aux *Che-lang*. C'est aussi ce tribunal qui juge des mérites ou des démérites de tous les mandarins, fixe les blâmes ou les punitions à leur infliger, les récompenses ou les promotions à leur accorder ; en un mot il règle tout ce qui regarde les officiers civils de l'empire.

2° HOU-POU, MINISTÈRE DES FINANCES. — Il est au sud du précédent et donne son nom à la rue où il se trouve ; les tributs, les impôts, les douanes, les grains, les riz de l'État sont sous sa dépendance. Le trésor de l'empire (*Ouaè-k'ou*), les fabriques de monnaie en or, en argent et en cuivre occupent les bâtiments de ce ministère : l'hôtel des monnaies se nomme *Pao-tsuen-kiu*. Un mandarin tartare, spécialement préposé pour la solde (*Ts'ien-léang*) de ses compatriotes, est adjoint aux présidents. Tous les officiers payeurs, receveurs de contributions, sont nommés par le *Hou-pou* et relèvent directement de lui pour toutes les recettes et les dépenses.



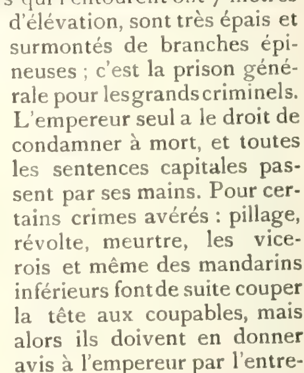
LA CANGUE.

3° LI-POU, MINISTÈRE DES CULTES ET CÉRÉMONIES. — Les bureaux de ce ministère sont situés au sud du *Hou-pou*. C'est le *Li-pou* qui règle toutes les cérémonies et avertit l'empereur pour les rites, fêtes, sacrifices, visites aux pagodes, etc. ; il doit également tout préparer et ordonner. Son président est le grand-maître des cérémonies, l'introducteur des ambassadeurs ; il a dans son service tout l'interprétariat pour les traductions ; enfin, c'est aussi ce ministère qui procède aux examens des lettrés qui ne sont pas mandarins ; on y garde le catalogue de leurs noms. C'est là également que doivent être gravés les sceaux des fonctionnaires ; le tribunal en donne la forme et l'inscription.

4° PING-POU, MINISTÈRE DE LA GUERRE ET DES POSTES. — Tous les mandarins

militaires, de quelque grade qu'ils soient, sont nommés par ce ministère et en dépendent directement. Les bâtiments se trouvent non loin des autres ministères, mais dans une rue parallèle, le *Ping-pou-kiè*. L'infanterie, la cavalerie, les flottes de guerre, quant à la direction et à l'organisation, sont de son ressort ; il doit tout préparer et entretenir : les chevaux, les armes de tout genre, les fabriques de poudre ; n'ayant pas de trésor spécial, une fois les dépenses approuvées, il envoie prendre l'argent au *Pou-pou ;* c'est le *Ping-pou* qui doit aussi fournir l'escorte pour les ambassadeurs étrangers et veiller au service des postes pour tout l'empire ; les courriers correspondant avec les provinces sont expédiés par lui seul.

5° SING-POU, MINISTÈRE DE LA JUSTICE. — Sous les *Ming*, ce ministère se trouvait placé au *Sing-pou-kiè ;* mais il a été reconstruit par les *Ts'ing* au *Tchen-toung*, près des tribunaux, du côté de l'ouest. Les murs qui l'entourent ont 7 mètres d'élévation, sont très épais et surmontés de branches épineuses ; c'est la prison générale pour les grands criminels. L'empereur seul a le droit de condamner à mort, et toutes les sentences capitales passent par ses mains. Pour certains crimes avérés : pillage, révolte, meurtre, les vice-rois et même des mandarins inférieurs font de suite couper la tête aux coupables, mais alors ils doivent en donner avis à l'empereur par l'entremise du *Sing-pou ;* ordinairement, les grands criminels sont envoyés à Péking, le *Sing-pou* juge, détermine la punition, l'empereur approuve et on exécute. Pour les cas tout à fait extraordinaires, les mandarins du *Sing-pou* n'osent quelquefois pas se prononcer ; l'affaire est alors renvoyée au tribunal suprême, nommé *Tchao-cheng*, qui fonctionne dans l'intérieur même du palais impérial. Les exécutions générales se font à jour fixe en dehors de la porte *Choun-tche-men*, au carrefour appelé *Ts'aè-che-k'eou* (les rites exigent que l'empereur ne franchisse jamais cette porte). Les coupables, à genoux, sont exécutés l'un après l'autre, leurs corps emportés à la voirie, leurs têtes suspendues dans de petites cages montées sur trois échalas. En passant par là, on peut voir des têtes exsangues, avec de gros yeux terrifiés, à demi rongés par les pies et les corbeaux qui picotent au travers des barreaux ; la tresse traîne jusqu'à terre, les chiens regardent et se lèvent sur leurs pattes de derrière pour essayer d'atteindre ; le spectacle est écœurant.



TÊTES DE DÉCAPITÉS MISES EN CAGES.

6° KOUNG-POU, MINISTÈRE DES TRAVAUX PUBLICS. — Ce ministère est au sud du *Ping-pou ;* son président est chargé de toutes les constructions de l'État : palais, pagodes, casernes, greniers, ponts, etc. De plus, il doit prendre soin des routes, des

rues, des digues fluviales et de tous les jardins ou parcs impériaux ; il a son trésor particulier pour les cas exceptionnels ; ordinairement il va prendre les fonds au *Hou-pou*. Une succursale de la fabrique des monnaies reste sous sa dépendance, elle se nomme *Pao-yuen-kiu*. Enfin, il possède des magasins immenses de matériaux pour les travaux à exécuter.

En dehors de ces six ministères, il y en a beaucoup d'autres dont les principaux sont :

1° TSOUNG-JEN-FOU. — Ce ministère est présidé par des princes que nomme l'empereur. Ce grand tribunal, le premier de tous, ne s'occupe que des affaires de la famille impériale et des personnes de sang royal ayant droit à la ceinture jaune « *hoang-taè-tse* » ; il peut juger même les princes du sang.

2° NÉE-OU-FOU. — Il est consacré uniquement à l'empereur et à sa cour. Tout ce que l'empereur désire doit lui être fourni par le *Née-ou-fou*, qui a son trésor particulier *Née-k'ou*, lequel est comme la cassette impériale. L'impératrice veut-elle de l'argent? elle avertit ce tribunal, qui, s'il n'en a pas, s'arrange pour en trouver soit au *Hou-pou*, soit ailleurs ; au besoin, les vice-rois sont requis de remplir les coffres.



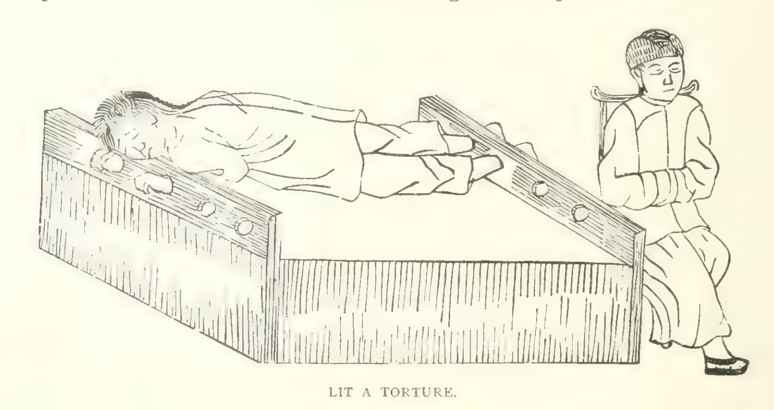
PRISONNIERS ENCHAINÉS.

3° TOU-TCH'A-YUEN, TRIBUNAL DES CENSEURS. — Le premier des censeurs en est le président ; les censeurs sont nommés ou dégradés par le *Li-pou*, comme les autres mandarins. Ils sont fort nombreux ; chaque ministère, chaque quartier de la ville a son censeur ; chaque province a également le sien ; ils peuvent parler de tout et de tous, même de l'empereur, et faire des représentations sur tous les actes du gouvernement ; mais s'ils ne prennent garde de censurer à faux, de dépasser les bornes, d'observer les formes voulues, ils ne restent pas longtemps en place. Il y a quelques années, l'un d'eux eut l'audace de s'attaquer à l'impératrice-mère ; il fut de suite dégradé, tant il est vrai que « Toute vérité n'est pas bonne à dire » ! Ces censeurs ont cependant une autorité incontestée, et font souvent trembler les plus hauts mandarins. Sous les *Ming*, les bureaux de ce tribunal étaient à l'ouest de la porte *Choun-tche-men* ; depuis ils ont été reconstruits au nord du *Sing-pou*.

4° NÉE-KO, GRAND SECRÉTARIAT DE L'EMPIRE. — C'est là que s'élaborent les décrets de l'empereur, c'est au *Née-ko* que l'on appose les sceaux impériaux. Quand il en est besoin, l'empereur les fait porter à ce tribunal ; sous les *Ming*, les eunuques, en grande faveur, étaient chargés de ce soin ; maintenant cet honneur est réservé aux seuls mandarins de haut grade nommés à cet effet. Il n'est point nécessaire de demeurer en ville pour faire partie du *Née-ko*. Les quatre membres de ce tribunal ont tous le rang de *Tchoung-t'ang* ou vice-roi. Le premier est appelé *Ouen-hoa-tien*, le second *Ou-iing-tien*, le troisième *T'i-jen-ko*, le quatrième *Toung-ko*. On nomme

ces quatre personnages les *Ta-siao-che*, et le premier est sans conteste le plus haut mandarin de l'empire ; actuellement c'est *Li-houng-tchang*.

5° KIUN-KI-TCH'OU, GRAND CONSEIL. — Il se tient chaque jour au palais même entre trois et six heures du matin, présidé par un prince ; il est spécialement composé de huit membres, mais l'empereur peut en appeler autant qu'il le juge convenable. Ce grand conseil délibère avec l'empereur sur les affaires de l'État ; chacun donne son avis et l'empereur décide. Tous ces ministères, tous ces tribunaux, tous ces conseillers sont tellement dépendants les uns des autres, qu'ils se surveillent mutuellement. Chacun est obligé d'agir avec prudence et sagesse sous peine d'être attaqué, accusé par le voisin. Rien n'est laissé à l'arbitraire ; l'empereur lui-même ne peut s'écarter des règles posées ; la machine gouvernementale est montée de telle sorte, qu'elle fonctionne ainsi sans aucun dérangement depuis des siècles.



LIT A TORTURE.

III

Après les Traités, les ministres européens devant résider à Péking, il fallait désigner un tribunal pour discuter les affaires avec eux. A cet effet, au lieu de choisir un des six grands ministères dont nous avons parlé plus haut, par exemple, le ministère des Rites, le gouvernement chinois préféra créer un tribunal spécial décoré du titre de *Tsoung-li-ko-kouo Yamen*, c'est-à-dire, Tribunal pour traiter les affaires de tous les royaumes ; il est situé dans l'est de la ville, à deux kilomètres des Légations ; les bâtiments sont peu imposants, mais assez propres. On reçoit dans un petit pavillon entouré de rocailles et dans une salle de 30 pieds sur 20, où l'on sert ordinairement des rafraîchissements. Les princes *Roung* et *Ts'ing* en sont actuellement les présidents, et dix membres forment le conseil ; deux ou trois viennent chaque jour alternativement pour recevoir les ministres ou interprètes des Légations qui se présentent. Mais ce *Yamen* ne peut soutenir la comparaison comme monument, ni avec les vrais ministères de Péking, ni à plus forte raison avec les salles splendides où sont reçus les ambassadeurs en Europe.

Pendant que les missionnaires s'installaient à Péking en 1860, les diverses Légations prenaient également pied et organisaient leurs Hôtels respectifs.

Pour la France le gouvernement chinois donna un palais vaste et commode dans la rue *K'ang-mis-tang*. La Légation française est surtout remarquable par son jardin, qui est le plus grand et le mieux entretenu de tous, par son superbe portique qui n'a pas de rival, et par ses salons somptueusement décorés ; l'entrée, imposante, est ornée de deux grands lions et de bornes en pierres reliées entre elles par une énorme chaine de fer ; cet ouvrage a été exécuté sous la direction du génie, lors de l'expédition française.

La Légation de Russie est placée non loin de celle de la France, dans une confortable habitation donnée jadis par *K'ang-si* aux missionnaires russes. Cette Légation possédait déjà une fort belle chapelle, on augmenta peu à peu les bâtiments ; aujourd'hui c'est une des plus grandes de Péking, son salon mesure plus de 14 mètres de côté, et les installations sont merveilleusement comprises.

PLAN DE LA LÉGATION DE FRANCE A PÉKING. (CAUBERT.)

1. Cour d'honneur. — 2. Grand portique. — 3. Cour du ministre. — 4. Appartements du ministre. — 5. Grand salon. — 6. Salle à manger. — 7. Serre. — 8. Grand salon des Fêtes. — 9. Premier interprète. — 10. Second interprète. — 11. Élève interprète. — 12. Pavillon du premier secrétaire. — 13. Pavillon des étrangers. — 14. Chapelle. — 15. Chancellerie. — 16. Appartements du chancelier. — 17. Pavillon du docteur. — 18. Serre du jardin. — 19. Jeu de Paume. — 20. Grand parc. — D. Dépendances et écuries. — P. Grande porte d'entrée. — M. Pavillon de la musique.

Pour l'Angleterre, le gouvernement chinois accorda un ancien palais situé dans la ville tartare au sud-est, sur les bords d'un canal ou déversoir qui conduit les eaux du palais impérial en dehors de la ville ; cette résidence est grande et couverte en partie de tuiles vernissées ; les Anglais l'ont depuis embellie et complétée.

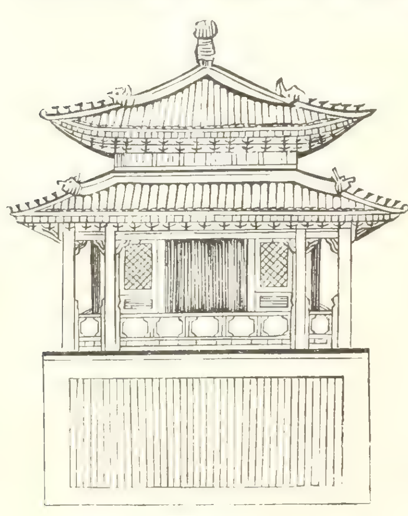
La Légation d'Allemagne ne fut construite que plus tard, sur un terrain acheté par la Prusse ; elle est du reste assez bien amenagée et offre du confort, mais son jardin est très petit. Celle d'Espagne, située dans la même rue que les précédentes, a des bâtiments convenables et des pavillons indépendants pour les secrétaires et interprètes ; le ministre d'Espagne y réside en permanence, quoiqu'il soit en même temps accrédité près du roi de Siam.

La Légation du Japon est fort bien ; un architecte japonais y a fait des améliorations intelligentes ; deux lions de marbre décorent l'entrée. Celle d'Amérique est située vis-à-vis de l'Hôtel de Russie, mais elle est loin de l'égaler comme étendue et comme construction.

La Légation d'Italie, située près des autres, laissait beaucoup à désirer ; mais, dans ces derniers temps, un ministre entendu en architecture y fit de nouvelles bâtisses qui la rendent très suffisante.

La Légation de Belgique, un peu loin des précédentes, a plusieurs fort belles cours aménagées à la chinoise, et un beau pavillon pour le secrétaire. Quant à la Hollande elle construit son Hôtel, et l'Autriche n'a point de Légation à Péking.

On ne peut passer sous silence la superbe habitation du directeur général des douanes ; elle se fait remarquer par un magnifique jardin, où chaque semaine une fanfare bien conduite accueille de nombreux invités. Sous la dépendance de ce personnage se trouvent encore le collège chinois nommé *T'oung-ouen-kouan*, établi au *Tsoung-li-Yamen*, l'hôtel de la poste européenne et toutes les habitations des nombreux fonctionnaires attachés à ces grands établissements. — On voit enfin près des Légations une succursale de la banque de *Hong-kong* et *Chang-hai*, puis de vastes magasins tenus par des Européens, et même un hôtel français où l'on peut trouver tout le confort d'Europe.


PAVILLON DE LA LÉGATION DE RUSSIE.

Les chapelles protestantes de Péking sont nombreuses, mais aucune ne mérite le nom de monument ; les ministres qui les desservent sont logés avec leur famille dans de vastes demeures. Ils connaissent bien la langue chinoise, souvent ne reculent pas devant l'habit et les coutumes du pays, disposent de sommes énormes et d'un personnel considérable ; cependant ils font peu d'adeptes dans le nord de la Chine.

A environ 3 kilomètres de la porte ouest de Péking, appelée *P'ing-tse-men*, les Européens se sont rendus locataires d'un immense terrain nommé *Ouang-haè-leou*, où ils ont établi un champ de courses. On y a préparé de belles tribunes, une maison très confortable, entourée d'arbres fruitiers et de fleurs ; l'endroit est fort agréable, et deux fois l'année ont lieu les courses, qui sont toujours très brillantes ; c'est une des distractions de la capitale. Les Légations ainsi que de nombreux particuliers y font courir des chevaux choisis en Mongolie, entraînés à l'avance et supérieurement montés par des amateurs. Des paris considérables sont souvent engagés sur tel ou tel cheval ; le gagnant ira peut-être remporter à *Chang-hai* de nouvelles victoires pendant que le malheureux perdant, vendu presque pour rien, traînera péniblement une triste charrette de louage à Péking !

IV

Si l'on considère l'immense étendue de pays qui forme l'empire chinois, et le nombre de ses habitants qu'on ne saurait évaluer à moins de quatre cent millions, il semble que l'armée chinoise devrait être fort nombreuse et très aguerrie.

Il y a en effet beaucoup de soldats, mais on peut dire qu'il n'y a pas d'armée : ce qu'on décore de ce nom se compose d'éléments divers ; avant tout, les hommes des bannières, soldats tartares qui se distinguent par la couleur de leurs drapeaux et de leurs uniformes : 1° la bannière jaune ; 2° la bannière jaune bordée de rouge ; 3° la bannière blanche ; 4° la bannière blanche bordée de rouge ; 5° la bannière rouge ; 6° la bannière rouge à bordure blanche ; 7° la bannière bleue ; 8° la bannière bleue à bordure rouge. Tous ces soldats des bannières restent habituellement dans leurs familles ; cependant, on trouve aux alentours de Péking, par exemple en dehors de la porte *P'ing-tse-men*, des espèces de camps où chaque soldat possède une petite maison et une petite cour. Là, il vit avec sa femme et ses enfants aux frais de l'empereur. Tous ces Tartares reçoivent du souverain une paie variant entre 7 francs et 50 francs par mois, selon leur grade ; de plus, à diverses époques de l'année, on leur distribue quelques sacs de riz provenant des magasins impériaux de Péking ou de *T'oung-tcheou*.

FUSILIER.

Leur armement consiste, comme il y a deux cents ans, dans l'arc, les flèches, les piques, sabres, fusils à mèche et espingoles. Pour la collation des grades, c'est encore le tir à l'arc sur lequel seul porte l'examen ; on se fait peu de scrupule, du reste, pour faire passer son examen par un autre, pour faire des substitutions de personnes, pour faire inscrire un jeune enfant sur les rôles de l'armée, pour acheter un grade ou la dispense complète du service. Les tribunaux militaires et les chefs ferment les yeux, car ils y trouvent leur bénéfice. On comprendra que les trois ou quatre cent mille hommes qui composent cette grande armée tartare ne soient pas très redoutables.

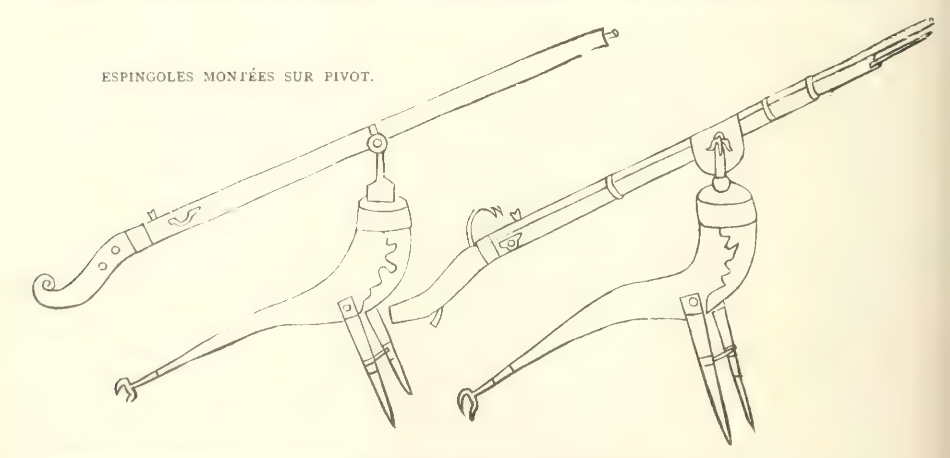

LA QUEUE DU RENARD.

Les exercices à feu se font à jours réguliers en dehors de la porte *Teu-cheng-men*, où chaque soldat se rend séparément avec sa pipe, son éventail, son parapluie et son fusil entouré de toile bleue et bouché à l'extrémité par une houppe rouge ; il s'est contenté de passer par-dessus ses pauvres vêtements une casaque légère aux couleurs de sa bannière. L'artillerie se rend aussi au champ de manœuvres ; elle n'est composée que de canons en fer, ou

de pièces inférieures en bronze achetées à l'étranger et fort mal entretenues. Chaque pièce avec son caisson est traînée par quatre chevaux mongols, dont le harnachement laisse beaucoup à désirer. Lorsque les chefs sont arrivés, toute cette troupe prend son rang et fait des exercices où il est difficile de comprendre quelque chose ; marche, contre-marche, volte-face, simulacre de fuite, retour offensif, tout est mêlé d'après une règle qu'on ne s'explique pas, et qui date de plusieurs siècles. Les drapeaux, toujours en très grand nombre, s'agitent de tous côtés ; on fait beaucoup de bruit, une énorme consommation de poudre, et tout semble confirmer cette parole du P. Huc : « Les Chinois sont plutôt artificiers qu'artilleurs ! »


ESPINGOLIERS.

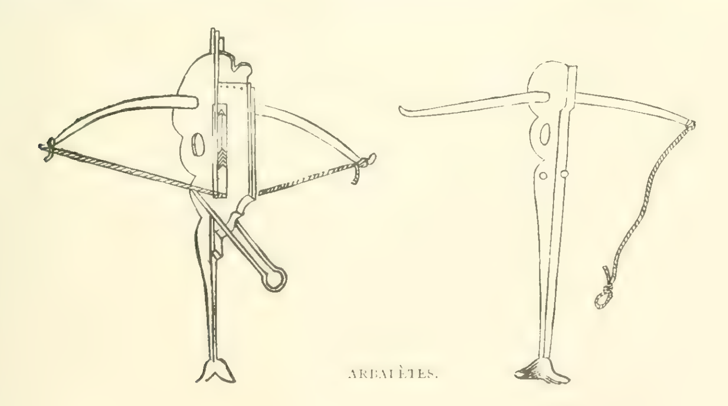
Outre cette armée toute dévouée à l'empereur, puisque, selon l'expression chinoise, « elle le mange », la Chine comprend encore de nombreuses troupes composées de Chinois, mais dont les chefs


ESPINGOLES MONTÉES SUR PIVOT.

sont toujours tartares ; celles-là ont à peu près les mêmes armes, moins l'arc et les flèches, et leur dévouement au souverain est bien loin d'égaler celui des Tartares.

Enfin, la Mongolie dont les immenses plaines nourrissent plus d'un million de chevaux, doit fournir à l'empereur plusieurs centaines de mille cavaliers ; mais ils sont peu exercés, mal armés et mal commandés ; aussi, malgré leur fidélité à la dynastie, ne peuvent-ils apporter qu'un appoint peu sérieux en cas de guerre.

Depuis une quinzaine d'années, des mandarins intelligents, spécialement le vice-roi *Li-houng-tchang*, ont essayé de former des troupes sur le modèle européen, et y ont en partie réussi ; bien armées, sévèrement disciplinées, proprement tenues, habitant des camps retranchés ou des forteresses, ces troupes ont fait plusieurs fois l'admiration des officiers européens qui les voyaient manœuvrer. Près de cent mille hommes ont été ainsi exercés, et auraient représenté une force réelle, car la bravoure ne leur manque pas, s'ils avaient été commandés par des officiers instruits et que l'intendance eût fonctionné régulièrement. Ici encore la vénalité et l'amour du lucre sont venus paralyser ces premiers efforts. Tel mandarin avec deux barils de poudre européenne en faisait douze, et l'on s'étonnait que le boulet ne sortît pas de l'âme du canon ! tel autre exigeait pour lui-même le tiers de la valeur d'une commande, et acceptait des armes défectueuses. On passait l'inspection d'un fort, 2.000 hommes bien tenus s'y trouvaient ; mais, pendant que l'inspecteur déjeunait, on les faisait passer dans un autre fort, puis dans un troisième, et ces 2 000 hommes comptaient pour 6.000. On allait examiner le magasin à obus ; le premier rang était réel, les autres en carton recouvert de papier argenté ! Ces détails suffisent pour faire comprendre comment l'armée et la flotte chinoise ne purent soutenir la lutte contre le Japon. Si la Chine moralisait ses fonctionnaires, faisait instruire ses officiers, payait ses troupes, si, en un mot, elle voulait réellement prendre l'Europe pour modèle, la richesse de son sol et le nombre de ses habitants lui permettraient d'avoir, en peu d'années, une flotte redoutable, une infanterie excellente et la plus nombreuse cavalerie du monde.



ARBALÈTES.



CHAPITRE XIX

I. LES TRIBUNAUX. LE PÉ-YAMEN. LA POLICE. LES PRISONS. — II. LES RUES. LES PLACES. LES VOLEURS. LES POMPIERS. — III. LES BANQUES. LES MONTS-DE-PIÉTÉ. LES THÉATRES. LES MAISONS DE JEU. L'OPIUM. LES BOUTIQUES. LES RESTAURANTS. LES CAFÉS. — IV. LES ENFANTS TROUVÉS.

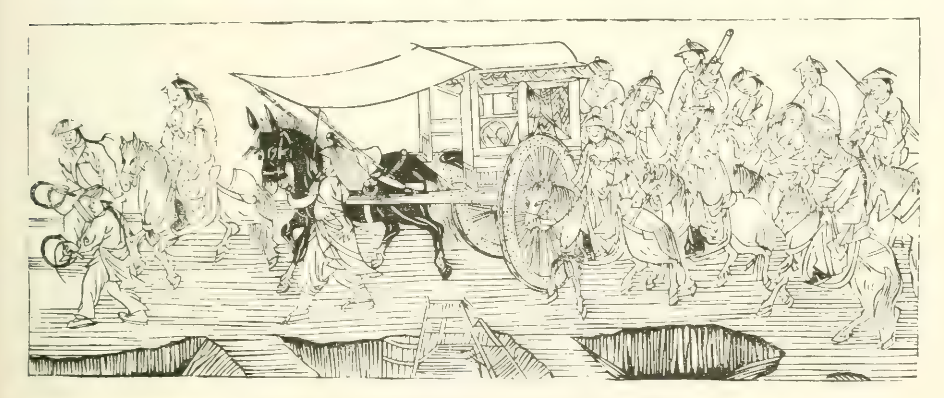
I



Beaucoup de personnes regardent Péking comme la capitale du *Pé-tche-ly*, il n'en est rien ; cette province a sa préfecture particulière. Péking, capitale de la Chine, est directement régi par un vice-roi spécial, nommé « le gouverneur des neuf portes », et l'étendue de sa juridiction ne dépasse pas quelques kilomètres au dehors de la ville. Il a sous ses ordres deux sous-gouverneurs chargés, l'un de cinq portes, l'autre de quatre, avec les quartiers qui en dépendent.

Le principal tribunal est celui du nord *(Pé-yamen)*, où le gouverneur traite les affaires de police et les procès ; il y en a de plus deux autres présidés par les sous-gouverneurs ; enfin, dans la ville chinoise, chaque division a son tribunal particulier. Outre ces grands tribunaux, on rencontre dans chaque rue importante plusieurs postes de police, et à chaque carrefour des gardiens spéciaux. Pendant le jour, chacun doit veiller à ce qu'aucun désordre ne se produise dans la partie de la cité qui lui est confiée ; pendant la nuit, chaque poste doit disposer des veilleurs qui, munis de lanternes, parcourent jusqu'aux moindres ruelles pour empêcher tout vol ou toute attaque nocturne. Ces veilleurs poussent des cris, se répondent de loin les uns aux autres, et frappent sur des instruments en bois pour annoncer leur présence. Il est difficile de comprendre comment ces moyens bruyants, qui indiquent exactement où se trouve la police, peuvent arrêter les voleurs dans leurs mauvais desseins ; quelques agents subalternes ne se font point du reste scrupule d'accepter une prime et de s'entendre avec eux !

Dans les tribunaux de Péking, comme dans ceux de toute la Chine, la vénalité de la justice a donné lieu au proverbe suivant : « Si votre cause est mauvaise et que vous soyez riche, entrez hardiment ; si elle est bonne et que vous soyez pauvre, n'entrez pas ! » Tout est estimé, discuté, acheté et payé ; un homme est-il condamné à recevoir cent coups de bambou, l'exécuteur a supputé la *valeur* de son sujet ; celui-ci offre-t-il 20 francs, on continue à frapper fort ; arrive-t-il à promettre 50 francs, qui représentent sa *valeur*, on frappe encore, le patient crie, les coups résonnent, mais sans faire aucun mal, sans laisser aucune trace. Les satellites, ne recevant rien de leurs maitres, trouvent ainsi moyen de se faire d'assez beaux bénéfices. Pour écrire une accusation, pour la faire présenter, accepter, patronner, il faut payer ; tout cela sert d'émoluments aux scribes, aux portiers, aux secrétaires des tribunaux ; le mandarin lui-même ne pourrait vivre avec la somme qui lui est allouée par l'empereur, il est obligé d'aviser, car il a de lourdes charges et ne doit pas se présenter les mains vides devant ses supérieurs ; aussi, à un simple préfet qui est payé



LE VICE-ROI GOUVERNEUR DE PÉKING ET SON ESCORTE.

15.000 francs, les affaires en rapportent de cinquante à soixante mille chaque année.

Le Chinois dit souvent : « Les gros poissons mangent les petits, les petits mangent les crevettes, les crevettes mangent la vase ; » mais le peuple est-il tellement opprimé ? Il est libre de ne pas intenter de procès, et la crainte d'avoir à payer les juges amène le plus souvent une entente à l'amiable ; les fonctionnaires le pressurent un peu, lui de son côté vole les mandarins et même l'empereur, c'est un cercle vicieux. Un jour, une voiture chargée de bois coupé au *Yuen-ming-yuen* traversait Péking ; quelqu'un dit aux conducteurs : « Mais cette espèce de bois n'existe qu'au palais d'été, vous l'avez volé ! » Ils répondirent : « Si nous ne *mangeons* pas l'empereur, qui *mangerons-nous ?* » On veut entrer à Péking et conduire au centre même de la ville des choses prohibées, rien de plus simple : on solde à chaque poste de police une petite redevance, cela s'appelle « balayer la route ».

Pour que 25.000 fonctionnaires retiennent dans l'obéissance 400.000.000 d'habitants, il faut bien, malgré tout, user parfois d'une certaine sévérité. Si l'Européen ne comprend pas l'atrocité de certains supplices, le Chinois la comprend et l'accepte. La prison est le premier ; on souffre de la vermine, de l'humidité, du manque de nour-

riture dans ces infects réduits ; mais les Chinois y résistent, et bien peu meurent des suites d'une détention, même prolongée. En 1870, un prisonnier chrétien âgé de 20 ans, saisi lors des massacres de Tien-tsin, séjourna plus d'un mois dans une basse-fosse ; son pied droit, tuméfié, ne présentait plus qu'une masse informe rongée par les vers, lorsqu'on lui rendit la liberté ; tous les docteurs des canonnières françaises furent d'avis de couper le membre gangrené, dans l'espoir de sauver la vie à ce malheureux, il s'y refusa, et, grâce à la médecine chinoise, aux soins, à la jeunesse, il fut guéri en quelques semaines.

Les soufflets appliqués avec une semelle de cuir, les coups de bambou, la cangue, sont des peines fort ordinaires que l'on inflige pour de simples peccadilles. Le Chinois les supporte stoïquement ; il ne souffre probablement pas autant que l'Européen, ayant moins de sang, moins de nerfs, par suite moins de sensibilité ; on épargne ces punitions aux mandarins et aux lettrés, qui doivent perdre d'abord tous leurs grades avant de subir aucune autre condamnation.

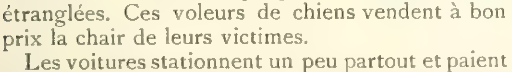

AGENTS DE POLICE SALUANT LE PRÉFET.

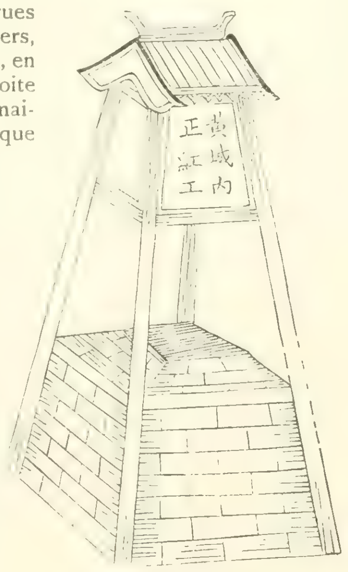
Les femmes ne sont point frappées ailleurs que sur les mains ; le mari se charge, chez lui, de représenter le mandarin et même le bourreau. Il y a quelques années, on put voir à l'heure de midi, dans la rue *Léou-li-tch'ang*, une des plus populeuses de Péking, un furieux trancher la tête de sa femme avec un couteau de boucher ! Plus de mille personnes étaient présentes, aucune ne se dérangea ni ne fit un seul pas pour empêcher le crime ; le mari, paraît-il, dut payer quelques centaines de francs pour ne pas être inquiété.

Mais rien n'égale l'horreur du supplice infligé à une femme qui tue son mari : elle est saisie, couchée sur une natte et découpée vivante devant tout le peuple, toujours avide des spectacles cruels ; on commence par les articulations des pieds et des mains, on continue par celles des membres, enfin le tronc est coupé en quatre ! Il est vrai que, moyennant finances, les parents obtiennent du bourreau qu'un coup de stylet achève rapidement la victime ; pour la suite du supplice, une autre personne poussera des cris déchirants ; toujours un peu de comédie dans le drame.

II

LES RUES. — Les dépenses pour l'entretien des places et des voies publiques sont, paraît-il, très considérables, mais on ne s'en aperçoit guère. En hiver, les rues sont couvertes d'un pied de poussière que le vent soulève par tourbillons ; en été, les flaques d'eau, la boue, les cloaques à découvert, rendent toute sortie pénible. Jadis, il existait des égouts passables ; aujourd'hui ils sont à jour, plus élevés souvent que la voie, et jamais on n'a pensé à les réparer. Comme chacun jette tous les matins les détritus de son ménage sur la chaussée, avec le temps elle devient plus élevée que le pas des portes ; aussi n'est-il pas rare de voir plusieurs pieds d'eau dans les boutiques. Les rues sont fort larges dans la ville tartare ; les boutiquiers, revendeurs, marchands d'habits et autres obtiennent, en payant la police, de s'installer sous des tentes à droite et à gauche ; peu à peu ces tentes se changent en maisonnettes, et la rue en est presque obstruée. Lorsque l'empereur doit passer, tout est emporté, déblayé, nivelé, sauf à reparaître quelques jours après. Au milieu de ces rues se promènent des chiens errants, des porcs, des poules, des pigeons, des corbeaux, même des milans noirs d'une audace étonnante, qui arrachent parfois la viande sur l'étal des bouchers ou dans les mains des acheteurs. Ces milans, ces chiens, ces corbeaux sont les vrais agents-voyers de Péking ; ils emportent tout, quand ils ne sont pas prévenus par des industriels peu dégoûtés qui leur font concurrence ; rien d'écœurant comme de voir des misérables disputer aux chiens un os ou un lambeau de viande avariée. Souvent ils profitent de leur voracité pour jeter un nœud coulant au cou de ces malheureuses bêtes, puis se sauvent en les traînant jusqu'à ce qu'elles soient étranglées. Ces voleurs de chiens vendent à bon prix la chair de leurs victimes.





LANTERNE DES RUES.

Les voitures stationnent un peu partout et paient un centime comme droit de stationnement. On les prend à la journée, à la demi-journée ou à la course ; le prix se débat longtemps et se fixe ordinairement entre 2 fr. 50 centimes et 5 francs par jour, selon la propreté du véhicule. De temps en temps on rencontre dans les rues deux individus qui se maudissent, se prennent par la tresse et se préparent au combat ; mais des médiateurs ne tardent pas à séparer les combattants, il est rare que la police ait à s'en mêler. — Les rues de Péking pourraient être belles, et sont dans un état déplorable à cause de l'incurie des agents et du gaspillage des fonds publics ; elles sont en revanche assez sûres, même la nuit, quoique les voleurs ne manquent pas. Lorsqu'ils veulent faire un beau coup, ils s'entendent d'avance avec quelques veilleurs, pour ne pas être dérangés ; ils percent ordinairement le mur des boutiques et emportent tout, puis partagent honnêtement ! Une bande attaqua, il y a quelque temps, un mont-de-piété en dehors de la porte *Ts'ien-men* ; c'était vers minuit, on croyait tout le monde plongé dans le sommeil,

mais les gens du mont-de-piété veillaient ; lorsque le trou fut pratiqué dans la muraille, un jeune voleur passa les pieds en avant, comme c'est la coutume, et fut tout étonné de se trouver arrêté ; de l'intérieur on lui avait écarté les deux jambes, il ne pouvait plus sortir. Ses compagnons vociférèrent de terribles menaces, sans faire céder les gens du mont-de-piété; alors, de crainte d'être trahis par leur complice, ils lui coupèrent la tête et l'emportèrent. Le lendemain, le directeur, accusé d'avoir tué un homme, fut incarcéré, frappé, et l'établissement complètement ruiné.

Les maisons de Péking étant en bois et en papier, les incendies y sont fréquents; on se demande même comment ils n'y sont pas journaliers. Pour les combattre, chaque poste de police a une pompe rudimentaire qui, quand elle marche, peut lancer l'eau à 15 ou 20 mètres. L'éveil étant donné, les agents de police et veilleurs

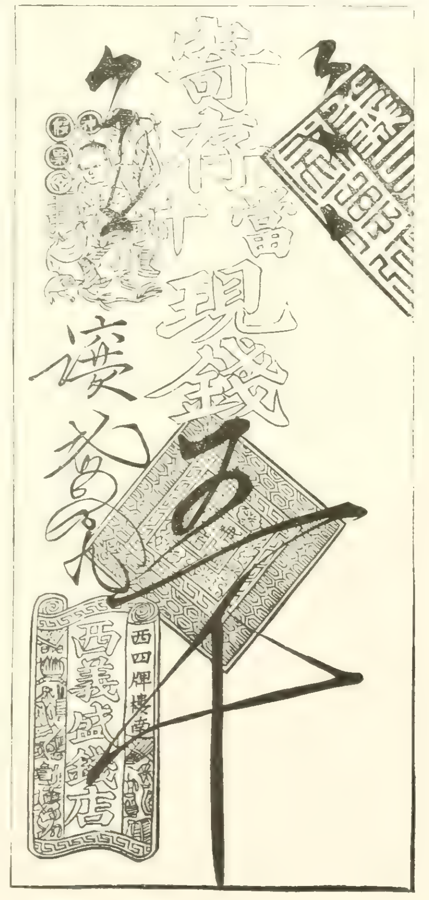


POMPIERS ET LEURS POMPES.

qui font l'office de pompiers, partent sans se presser ; on prend l'eau où l'on peut, et on commence à éteindre le feu ; on tâche surtout de protéger les boutiques voisines, après s'être entendu avec les marchands sur le prix à solder. S'ils refusent, leur maison sera démolie, sous prétexte de couper le feu ! L'incendie est une bonne affaire pour les pompiers et pour les voleurs, qui ont vite déménagé la boutique. En général, les incendiés, comme secours, reçoivent la bastonnade et sont envoyés en exil, à moins qu'ils ne puissent payer une forte somme aux tribunaux ; telle est la coutume, elle oblige chacun à une grande vigilance, et sans cette sévérité Péking flamberait tous les hivers.

III

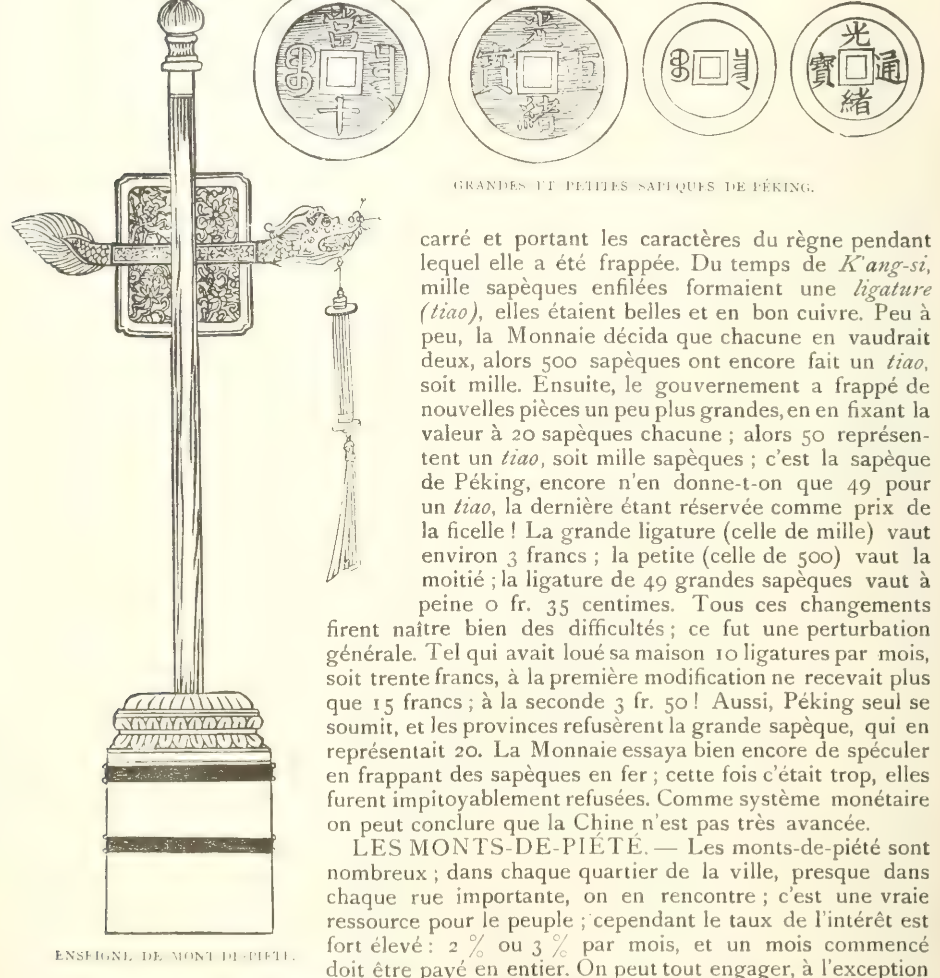
LES BANQUES. — Il y a dans Péking des banques chinoises de premier ordre, qui ont des succursales dans les dix huit provinces et sont d'une rare honnêteté ; mais outre ces grands établissements, qui se soutiennent mutuellement et offrent une garantie parfaite, presque dans chaque rue on trouve une petite banque ou boutique à sapèques ; le change de l'argent se fait là. Comme il n'y a aucune monnaie, le numéraire est en lingots d'argent qui varient de poids et de qualité. A-t-on besoin de faire un petit paiement en argent, il faut couper ces lingots, où très souvent on trouve une notable quantité de plomb habilement coulé. De plus, les balances varient, on en compte au moins cinq ; la qualité de l'argent varie également, il peut y avoir un écart de 7 à 8 %, ce qui rend la fraude habituelle ; aussi le Chinois est heureux de changer ce numéraire contre des billets de banque, plus portatifs et plus faciles à employer. Chaque petite banque en fabrique à son nom, sans contrôle ; à l'acheteur de voir si les billets sont bons, si la banque est assez solide. Les banqueroutes sont fréquentes, et chaque année, surtout dans le dernier mois, une vingtaine au moins de ces établissements se ferment, et leur papier devient sans valeur. On vend quelquefois dans les rues des billets de 2 à 50 francs, que l'on offre pour quelques centimes ; pourquoi ? parce que si la banque dont il porte le nom venait à se rouvrir, ces billets recouvreraient leur valeur intrinsèque ; c'est un mince espoir, mais c'en est un, on peut donc risquer quelques sous ! Qu'arrive-t-il, en effet, souvent ! une banque émet des billets pour le décuple de son numéraire, une banque rivale les achète, se les fait rembourser, et lorsque la première banque a dépensé ce qu'elle a en argent, ne pouvant continuer à payer, elle ferme, la voilà ruinée et son propriétaire en fuite. Ce n'est pas fini ; ces honnêtes gens, pendant un an ou deux, parcourent la ville, rachètent à dix ou vingt centimes leurs vieux billets, puis, lorsque presque tous sont rentrés, on rouvre boutique et la banque reprend comme si elle n'avait pas fait banqueroute ; c'est une fraude ingénieuse



BILLET DE BANQUE DE 5 LIGATURES DE PÉKING.

et les gens qui ont acheté le billet portant le nom de cette banque font eux-mêmes une bonne affaire.

La monnaie ordinaire est la sapèque, petite rondelle de cuivre percée d'un trou



GRANDES ET PETITES SAPÈQUES DE PÉKING.

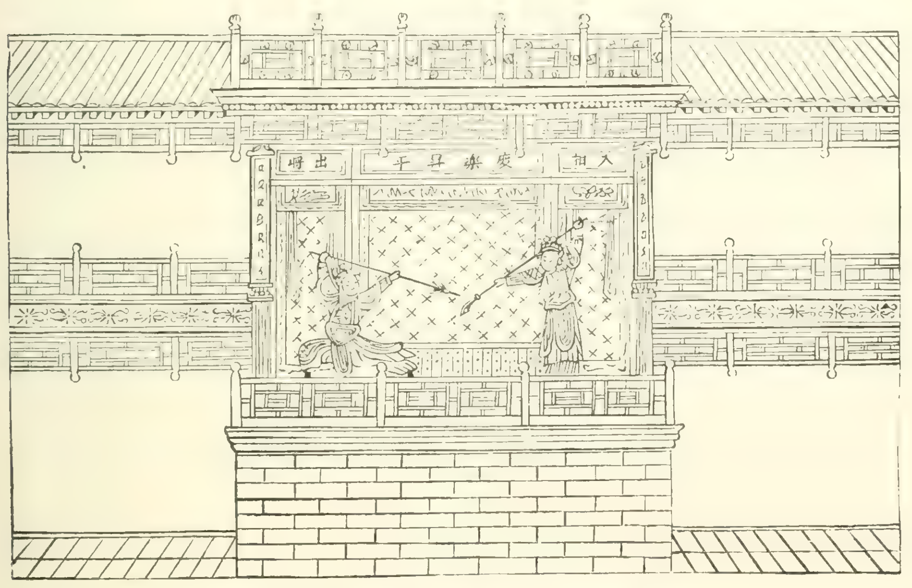
ENSEIGNE DE MONT-DE-PIÉTÉ.

carré et portant les caractères du règne pendant lequel elle a été frappée. Du temps de *K'ang-si*, mille sapèques enfilées formaient une *ligature (tiao)*, elles étaient belles et en bon cuivre. Peu à peu, la Monnaie décida que chacune en vaudrait deux, alors 500 sapèques ont encore fait un *tiao*, soit mille. Ensuite, le gouvernement a frappé de nouvelles pièces un peu plus grandes, en en fixant la valeur à 20 sapèques chacune ; alors 50 représentent un *tiao*, soit mille sapèques ; c'est la sapèque de Péking, encore n'en donne-t-on que 49 pour un *tiao*, la dernière étant réservée comme prix de la ficelle ! La grande ligature (celle de mille) vaut environ 3 francs ; la petite (celle de 500) vaut la moitié ; la ligature de 49 grandes sapèques vaut à peine 0 fr. 35 centimes. Tous ces changements firent naître bien des difficultés ; ce fut une perturbation générale. Tel qui avait loué sa maison 10 ligatures par mois, soit trente francs, à la première modification ne recevait plus que 15 francs ; à la seconde 3 fr. 50 ! Aussi, Péking seul se soumit, et les provinces refusèrent la grande sapèque, qui en représentait 20. La Monnaie essaya bien encore de spéculer en frappant des sapèques en fer ; cette fois c'était trop, elles furent impitoyablement refusées. Comme système monétaire on peut conclure que la Chine n'est pas très avancée.

LES MONTS-DE-PIÉTÉ. — Les monts-de-piété sont nombreux ; dans chaque quartier de la ville, presque dans chaque rue importante, on en rencontre ; c'est une vraie ressource pour le peuple ; cependant le taux de l'intérêt est fort élevé : 2 % ou 3 % par mois, et un mois commencé doit être payé en entier. On peut tout engager, à l'exception des animaux, qu'il faudrait nourrir ; depuis les objets les plus chers jusqu'à un objet de cinquante centimes, tout est reçu. Celui qui engage, débat le prix avec le prêteur qui en général avance le tiers, la moitié au plus de la valeur réelle de l'objet. Lorsque ce sont des fourrures ou des vêtements qui peuvent s'avarier, le prêteur pour

se couvrir, s'empresse de noter sur le titre de prêt : Vêtement en zibeline mangé des vers, habit de soie taché d'huile, ainsi du reste ; ajoutons cependant qu'en général le mont de-piété soigne bien tout ce qui lui est confié ; les objets engagés ne *meurent*, comme on dit ici, qu'au bout de trois ans. Le porteur du titre de prêt peut toujours les racheter pendant ce temps, en payant, outre la somme avancée, l'intérêt de cette somme. Tel qui ne peut racheter son bien, en vend le titre à un autre. Les agents du mont-de-piété doivent connaître la valeur de tout objet, sous peine d'être trompés ; ils doivent avoir l'œil selon une expression aussi chinoise qu'européenne ; par ignorance, ils font souvent des pertes sensibles.

Presque tous les monts-de-piété ont pour bailleurs de fonds des mandarins ou des



ESTRADE D'UN THÉATRE. PREMIÈRES ET SECONDES LOGES.

gens très riches ; il faut en effet, pour ouvrir un mont-de-piété, une mise de fonds considérable, puisqu'on doit attendre 36 mois avant de rien vendre ; il faut aussi un local immense et un ordre parfait. Ces établissements sont bien tenus et font en général d'excellentes affaires ; ils sauvent de la misère une infinité de pauvres gens qui engagent leurs vêtements, leurs couvertures après l'hiver, et les rachètent à l'automne après la récolte. Ils sauvent de la faillite un grand nombre de marchands, qui engagent une partie de leurs fonds pour payer des dettes criardes, et se relèvent ensuite par deux ou trois ans d'ordre et d'économie. C'est une excellente institution et d'une grande honnêteté dans ses transactions. Lorsqu'on fait une vente dans les monts-de-piété, il n'y a ni crieur, ni commissaire priseur ; on étale tout ce qui est à vendre avec un numéro sur chaque objet, les acheteurs, très nombreux, viennent, examinent et écrivent sur un billet : « Moi, un tel, j'offre tant pour tel numéro, »

puis remettent leur billet cacheté au maître de l'établissement ; trois jours après, on avertit l'adjudicataire, qui vient payer et retirer son objet ; la concurrence élève la valeur à son maximum. C'est fort avantageux pour le vendeur ; les marchands s'observent les uns les autres, et offrent souvent des prix exagérés pour que l'objet convoité ne leur échappe pas.

LES THÉATRES. — Les plus beaux théâtres sont situés en dehors de la porte *Ts'ien-men*, dans la ville chinoise ; l'épithète de *beaux* est une façon de parler toute relative, car, en réalité, ce sont d'affreuses constructions mal bâties, mal tenues et malpropres. Il y en a de plusieurs sortes, et de longues affiches, collées aux murs de la ville, indiquent les spectacles du jour. Ordinairement on représente des scènes du temps passé, les hauts faits de héros chinois ; mais souvent aussi, ce sont des scènes égrillardes et malsaines. Pendant le spectacle, les assistants sont assis autour de tables garnies de gâteaux ; on leur sert du thé ou des rafraîchissements selon la saison ; la consommation est comprise dans le prix du billet : une table de quatre



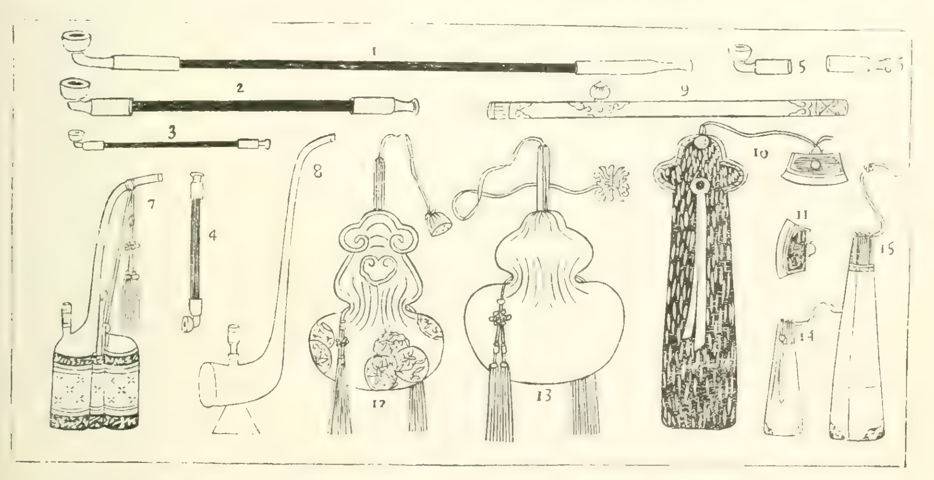
DÉS ET CARTES A JOUER.

places coûte environ 15 francs. On se gêne peu pour causer, encore moins pour aller et venir ; l'acteur se démène pendant ce temps-là sur une estrade élevée, et crie son rôle à tue-tête ; s'il chante, c'est toujours avec une voix de fausset fort désagréable, imitant la voix de femme. Le spectacle est diurne en hiver comme en été, et les femmes ne devant point paraître sur la scène, leurs rôles sont tenus par de jeunes garçons. Les acteurs en vogue font courir toute la ville, et provoquent des explosions d'hilarité que l'on entend même de la rue ; il paraît qu'en réalité certaines comédies sont fort drôles ; le Chinois aime les bons mots, les double-sens, la gaudriole et par-dessus tout les histoires fortement épicées. En somme, ces théâtres ont peu de rapport avec ceux d'Europe, mais aucune pièce, aucun ballet, aucun décor artistique savamment composé ne vaudra pour le Chinois les oripeaux, les barbes fausses, les paillettes et les grimaces de ses acteurs.

MAISONS DE JEU. — Le jeu est absolument interdit, et... on joue partout ! La plupart des maisons de jeu sont installées dans la domesticité des princes ou des hauts mandarins, pour éviter la police, qui ne peut fouiller ces palais. Un joueur arrive, il passe d'abord à la caisse et dépose là tout l'argent qu'il compte jouer ; on

lui donne en échange des jetons avec lesquels il ponte. Une table carrée est disposée au milieu de la pièce ; elle est divisée par deux lignes se coupant en croix et figurant quatre cases avec des numéros ; de chaque côté de la table se tient un croupier ; on fait le jeu, puis un cinquième croupier, placé dans une chambre voisine, apporte la boite fermée dans laquelle se trouvent les dés ; on ouvre la boite, les gagnants sont payés, les croupiers empochent la mise du perdant, puis on recommence. La fraude est habituelle et les joueurs perdent presque toujours, de là disputes et batailles se terminant par l'expulsion pure et simple du joueur ; les croupiers ont toujours raison, et l'obligation de déposer l'argent d'avance assure le paiement de la banque, qui gagne des sommes énormes, sommes qu'elle partage avec ses protecteurs.

Outre ces grosses maisons de jeu, il y a d'innombrables tripots plus ou moins



1. Pipe de femme. — 2. Pipe d'homme. — 3. Pipe courte. — 4. Pipe pour tabac huileux. — 5. Fourneau. — 6. Bec. — 7. S. Pipe à eau. — 9. Pipe à opium. — 10, 13, 14, 15. Blagues en cuir. — 11. Briquet. — 12. Blague en satin brodé.

clandestins ; on joue dans les restaurants, dans les boutiques, dans les chantiers, dans les rues, sous une véranda, contre une borne ; on joue aux cartes, aux tarots, aux dés, aux bâtonnets. Tout sert d'enjeu : les pauvres en haillons jouent jusqu'à leur dernier vêtement, des fanatiques jouent leurs femmes et leurs enfants. Enfin, on joue, paraît-il, jusqu'aux phalanges de ses doigts! Un jeune homme, joueur effréné quoique chrétien, avait joué et perdu sa femme qui n'avait pas vingt ans ! Et pour combien ? pour 18 francs ; le missionnaire paya la dette et rendit la jeune femme à sa mère. Quelques mois après, elle avait rejoint son mari, et on ne pourrait affirmer qu'il ne l'ait pas jouée et perdue de nouveau !

OPIUM. — Les maisons d'opium sont ouvertes partout à Péking ; le riche fume chez lui, le pauvre fume n'importe où, les autres fumeurs remplissent ces officines d'empoisonnement ; on y est servi par des femmes qui préparent les pipes. C'est, comme le jeu, une passion dont on guérit difficilement. Le mandarin fume de l'opium de bonne qualité, se nourrit bien, répare ses forces et vit quand même ; mais

le peuple ne peut pas en faire autant ; l'opium le tue rapidement, et on rencontre de malheureux jeunes gens, jaunes, pâles, d'une maigreur effrayante, de vrais cadavres ambulants, qui meurent, saturés d'opium, sur la voie publique !



FUMEUR D'OPIUM.

LES BOUTIQUES. — Péking est à la Chine ce que Paris est à la France ; on peut s'y procurer les produits de toutes les provinces. Il y a de superbes magasins extérieurement décorés avec un grand luxe de sculptures, de dorures et de vernis précieux, intérieurement remplis des plus

BOUTIQUES DE PATISSERIES.

riches marchandises. Ces magasins sont à *prix fixe* et ne rabattent jamais un centime, mais serait-ce un enfant qui vient acheter, il ne sera pas trompé. La plupart des magasins se trouvent en dehors de la porte *Ts'ien-men ;* les soies, les fourrures,

les broderies, les pierres précieuses, les thés les meilleurs, s'y rencontrent en abondance. Depuis une vingtaine d'années, les Chinois ont également ouvert des magasins d'objets européens qui renferment tout ce que l'acheteur peut désirer, souvent à meilleur compte qu'en Europe. Des boutiques de moindre importance bordent les rues marchandes ; on y vend des vêtements, des chaussures, des chapeaux, des fleurs artificielles, des pipes, des livres. Enfin, de plus petites encore offrent de la bijouterie fausse, des porcelaines récentes, de la quincaillerie, de la ferronnerie, des lampes, des briquets et tous les objets utiles ou futiles. Le grand commerce est concentré dans la zone qui se trouve en dehors du rempart sud de la ville tartare, et chaque quartier a son commerce spécial : tous les libraires, par exemple, sont dans la rue nommée *Léou-li tch'ang*, tous les quincailliers, en dehors de la porte *Ha ta men* ; ainsi des autres. Quant aux boutiques d'antiquités et de bibelots, il y en a de



RESTAURANT EN PLEIN AIR.

vraiment belles ; on y admire les jades, les pierreries dures, les cornalines, l'améthyste et le cristal de roche, travaillés sous mille formes diverses mêlés aux plus belles porcelaines *Ming, K'ang-si, K'ien-loung* ; les bronzes, les bronzes niellés, les monnaies anciennes, les cloisonnés, les bois sculptés, fouillés, incrustés d'ivoire, enfin les curiosités si appréciées en Europe. La politesse est parfaite dans ces boutiques ; on présente à l'acheteur du thé ou des rafraichissements, on lui offre un siège : il fait tout apporter, tout déballer, reste deux heures sans rien acheter, et on le reconduit avec grâce, sans manifester le moindre mécontentement.

LES RESTAURANTS. — Il n'y a pas à Péking ce que nous appelons la table d'hôte, les repas sont à la carte. Les mandarins, les lettrés, les voyageurs, les entrepreneurs, les marchands même, vont au restaurant : on choisit sa table, on s'y installe, et pendant que l'on boit le thé en fumant quelques pipes, le diner est servi : il coûte 1 franc ou 20 francs, selon le menu. Un bon dîner se paye de 2 à 3 francs, mais si on demande des raretés ou des primeurs c'est autre chose ; un bol d'ailerons

de requin pour quatre vaut 5 francs ; un potage aux nids d'hirondelles vaut 10 francs ; la cosse de petits pois primeurs, cinq centimes ; un petit concombre en hiver, 50 centimes, et le reste à l'avenant. Dans les restaurants plus ordinaires, les ouvriers viennent prendre leur nourriture à très bon marché ; avec 50 centimes, ils font un abondant repas. Enfin il y a d'affreuses gargotes où se vendent des détritus de tout genre, des viandes hétéroclites ; mulet crevé, chien, chameau, cheval mort de maladie, intestins d'animaux, tout passe ; les pauvres en haillons s'y attablent, et moyennant quelques centimes apaisent leur faim. Vous voyez aussi une foule de petits restaurants en plein air ; dans une espèce de caisse arrondie, le restaurateur a sa marmite avec tous ses ustensiles ; il dispose à l'entour de petits bancs, fait sa cuisine, et les amateurs d'accourir. On prépare ainsi le gras double, les tripes et d'autres plats de même acabit, qui, avec une bonne tasse de riz, constituent un déjeuner passable, payé 15 centimes. D'autres individus vendent de la viande toute cuite, des petits pains parsemés de grains de sésame, des galettes, des patates ; d'autres, en hiver, une bouillie qui réchauffe les pauvres gens ; en été, des mets glacés et des rafraîchissements. On a de la glace, en effet, presque pour rien ; un bloc de 50 centimètres de côté sur 0,30 d'épaisseur coûte à peine 40 centimes, et ne fond pas vite par le temps sec qui se prolonge ordinairement jusqu'en juillet. Plus tard les pluies arrivent, mais la glace résiste, on la vend seulement un peu plus cher. Somme toute, à Péking, on peut très bien vivre et à bon marché ; beaucoup de familles ne dépensent que 20 ou 25 centimes par jour et par personne.

Dans presque chaque rue, on voit aussi des boutiques de pâtisseries et de confiseries ; on y prépare une espèce de gâteau de Savoie, l'oublie, le biscuit, les fruits confits et plusieurs bonbons ou sucreries ; enfin on rencontre d'innombrables recoins où sont servis des petits pains frits à l'huile et du thé ; c'est là qu'on vient se reposer, fumer une pipe, causer affaires. Les gens riches ont de belles salles destinées au même usage ; on s'y rend pour se parler, s'entendre, comploter, se réconcilier, entreprendre un mariage, enfin sous tous les prétextes. Dans ces cafés, que nous devrions appeler *thés*, on ne fait pas de politique ; chacun s'occupe de ses petites ou grandes affaires, sans se préoccuper ni de celles du voisin, ni de celles du gouvernement. Avec ce principe, on comprend que les clubs et les orateurs soient inutiles.

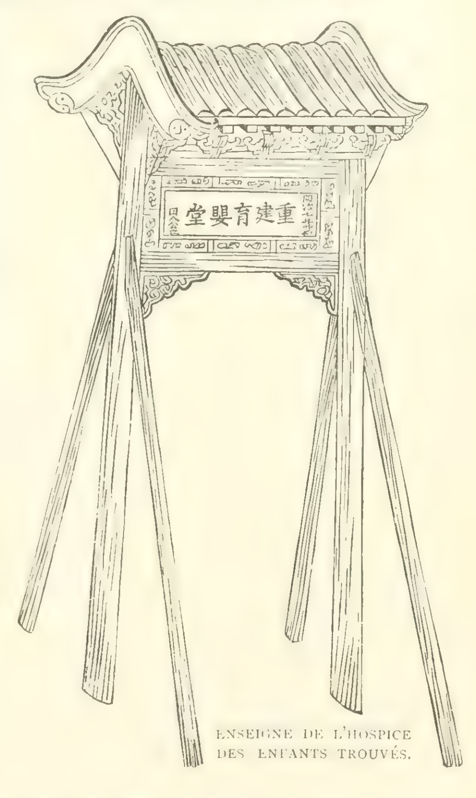
Les maisons de bains ne sont pas rares dans Péking, mais elles y sont tout autres qu'au Japon. Ici, aucune promiscuité ; les hommes seuls vont dans ces établissements, qui sont assez bien tenus et font de bonnes affaires. Pour quelques sapèques, on a le droit de se plonger dans la piscine commune, où il y a toujours de l'eau bouillante et qui est environnée d'une buée presque opaque produite par la vapeur. Pour un prix modique on peut avoir son baquet particulier ; enfin les mandarins et les riches qui peuvent payer plus cher, ont des cabinets spéciaux bien aménagés. Les bains se prennent toujours de très bon matin, ou très tard dans la soirée ; pour avertir que l'eau est à point, on hisse une lanterne au haut d'un mât et on sonne une cloche.

IV

LES ENFANTS TROUVÉS. — Que n'a-t-on pas dit et écrit en Europe sur l'œuvre de la Sainte-Enfance en Chine ! Bien des gens pensent encore que parler des enfants mangés par les chiens, est une pieuse exagération. Tel ne sera pas certainement l'avis des personnes qui, demeurant à Péking depuis un certain temps, connaissent ce qui se passe dans cette grande ville.

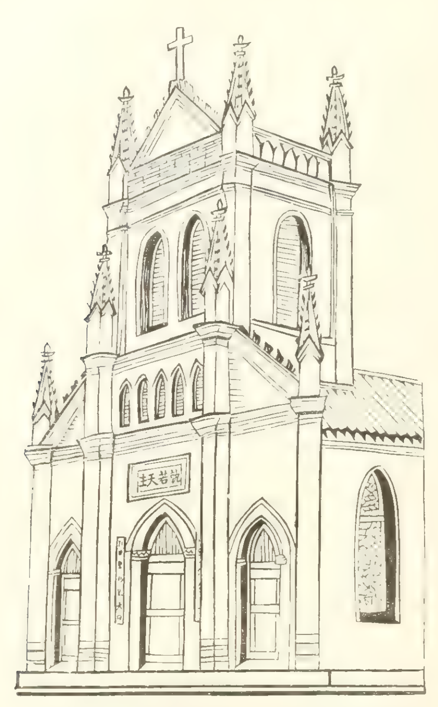
Les nombreux décrets impériaux rédigés contre l'infanticide et l'abandon des enfants, sont une preuve que le mal existe. Les nombreux établissements entretenus par le gouvernement pour loger les enfants trouvés, en sont une seconde preuve. Enfin, pour en avoir une troisième, on n'a qu'à visiter les orphelinats que l'œuvre admirable de la Sainte-Enfance entretient dans Péking.

La coutume ne permet pas d'enterrer les enfants au cimetière de la famille ; la plupart du temps, lorsqu'un de ces petits êtres vient à mourir, les riches le font ensevelir près des murs de leur sépulture, les pauvres l'enveloppent dans une natte et le déposent contre les murailles de la ville, ou sur les terrains vagues qui les avoisinent ; on en rencontre sur les routes, dans les fossés, sous les ponts, enfin un peu partout. Un Européen traversant la ville de bon matin, aperçut près du *Mée-chan* des chiens qui se disputaient les lambeaux de chair d'une petite fille de trois ou quatre ans, déjà à moitié mangée lorsqu'il arriva. Un autre jour, il vit des milans et des corbeaux dépecer sur un talus un garçonnet de quatre ou cinq ans. Ces exemples ne sont pas rares, et on aurait souvent sous les yeux ce triste spectacle, si un tombereau traîné par un bœuf ne parcourait plusieurs fois le jour les différents quartiers de la ville pour recueillir les enfants morts. Parmi eux, il s'en rencontre quelquefois des vivants ; un enfant est malade, rachitique, boiteux, bossu : le Chinois, moins sensible à l'affection paternelle que l'Européen, ne se fait pas scrupule de le compter déjà comme mort et de l'abondonner. Une trop nombreuse famille, une pauvreté extrême sont autant de prétextes pour se débarrasser des enfants ; les neuf dixièmes sont des filles, il est rare qu'on abandonne un garçon, lequel pourra plus tard aider ses parents et perpétuer leur nom. Ces enfants trouvés ont tous beaucoup souffert de la faim, du froid, des mauvais traitements ; aussi la mortalité est-elle d'environ 50 pour 100, dans le premier mois ; le gouvernement chinois ouvre à ces enfants des crèches et des orphelinats ; ces établissements produisent peu de bien, malgré la somme allouée, qui reste en majeure partie dans les mains des administrateurs ; de plus, ces habitations sont malsaines, privées d'air et sans aucune propreté. Il n'en est pas ainsi des établissements de la Sainte-Enfance tenus par des Frères ou par des Sœurs de Charité, suivant le sexe des enfants qui y sont élevés. Ce sont de vastes constructions bien aérées, où rien ne manque au point de vue de l'hygiène. On peut dire que, chaque jour, de pauvres gens païens ou chrétiens y apportent des enfants, car la moyenne à Péking seulement est de 600 par année ; l'âge varie entre huit jours et six ans ; on n'accepte pas un enfant sans un billet de donation formelle et on n'en-



ENSEIGNE DE L'HOSPICE DES ENFANTS TROUVÉS.

courage par aucune rétribution celui qui l'apporte. L'enfant est aussitôt mis en nourrice, où il reste jusque vers l'âge de cinq ans ; ces nourrices reçoivent de deux à trois francs par mois et sont surveillées avec soin. Si l'enfant meurt, on lui achète un petit cercueil et il est enterré dans un cimetière spécial préparé par l'établissement ; s'il vit, au sortir de nourrice on le place dans un orphelinat, où des Sœurs européennes et chinoises lui apprennent tout ce qu'une jeune fille doit savoir. Si c'est un garçon, les Frères européens chargés des ateliers et des fermes lui enseignent un état qui lui permettra de gagner sa vie. Plus tard, ces enfants se marient, on les accepte volontiers ; la maison donne un trousseau, aide un peu ces jeunes ménages qui forment de nouvelles familles chrétiennes, dont on n'a ordinairement qu'à se louer. Parmi tout ce qu'on peut voir à Péking, ces établissements ne sont pas les moins curieux à visiter.



ÉGLISE DE L'ORPHELINAT DE LA SAINTE-ENFANCE
A CHA-LA-EUL, PRÈS PÉKING.



CHAPITRE XX

I. LA FAMILLE. LE PÈRE. LA FEMME. L'ENFANT. L'ÉCOLE. LE MARIAGE. — II. LES FÊTES. LE 1er JOUR DE L'AN. LES PÈLERINAGES. — III. LES OUVRIERS, INDUSTRIES DIVERSES. LES PETITS MÉTIERS : BARBIER, PÉDICURE, ACROBATE, ETC. — IV. LES LETTRÉS. LA PEINTURE. LA MUSIQUE. LA MÉDECINE. L'ACUPONCTURE. — V. LA MALADIE. LA MORT. LES FUNÉRAILLES. LA SÉPULTURE.

I

RETIRÉ au fond de son palais, invisible pour tous, l'empereur n'en est pas moins nommé *père de ses sujets ;* les mandarins, qu'ils soient justes ou oppresseurs, sont appelés *fou-mou-kouan, pères et mères du peuple.* Dans la famille chinoise, le père est maître absolu ; ses fils, même avancés en âge, lui doivent le respect, l'obéissance et la vénération. Tout le gouvernement de la Chine repose, depuis des milliers d'années, sur ce principe de l'autorité paternelle. La parricide est un crime presque inconnu, et la ville où il aurait été commis, devrait avoir un angle de ses murs rasé, puis reconstruit à pans coupés, pour perpétuer la mémoire d'un tel forfait.

Le père est possesseur de tous les biens ; à sa mort, le fils aîné continue à gouverner la famille ; si, par suite de divisions entre frères, on est obligé à un partage, cela est regardé comme peu honorable, et il est rare que la famille continue à prospérer. Lorsque le père atteint sa soixantième année, et à plus forte raison sa soixante-dixième, il est fêté et honoré d'une manière toute spéciale ; tout dernièrement on a vu des fêtes splendides données en l'honneur du vice-roi *Li houng-tchang*, qui venait d'atteindre ses soixante-dix ans. La valeur des cadeaux offerts montait à plusieurs millions ; l'empereur lui-même envoya une inscription écrite de son impérial pinceau rouge, et l'impératrice douairière, une peinture faite par elle-même. Le père ainsi honoré de son vivant, l'est encore plus peut-être après sa mort, et bien des familles se ruinent pour manifester leur piété filiale par des funérailles d'un luxe exagéré.

La femme légitime reste toujours maîtresse dans la maison. L'obéissance qu'elle



GRAND DINER OFFERT AU VICE-ROI LI-HOUNG-TCHANG A L'OCCASION DE SA 70e ANNÉE.

doit au chef de la famille est du reste absolue et sans contrôle. Les femmes des mandarins et des riches ne font à peu près rien ; elles s'occupent de leur toilette, de leur chevelure, dont l'arrangement est toujours très compliqué, fument la pipe, boivent du thé et font ou reçoivent des visites. La coutume de lier les pieds n'existe que pour les femmes chinoises. Chez le simple peuple, la femme n'est qu'une servante condamnée aux plus durs travaux, surtout dans les ménages peu fortunés ; elle ne doit point se mettre à table avec son mari ni même avec ses fils, mais les servir ; la cuisine, les vêtements, le lessivage, la propreté de la maison, sans compter le soin des enfants, tel est son lot ; il n'est pas bien rare dans la campagne de rencontrer de ces pauvres femmes tournant la meule pour moudre des grains, et même attelées à la charrue avec un bœuf ou un âne. Enfin la femme doit obéissance à sa belle-mère, qui ne se gêne pas pour la malmener ; la critique des belles-mères n'est point spéciale en Europe.



DESSIN FAIT PAR L'IMPÉRATRICE-MÈRE POUR LE VICE-ROI LI-HOUNG-TCHANG.

Lorsqu'un enfant vient au monde, si c'est un garçon, on fait, un mois après, une fête de famille où parents et amis apportent leurs félicitations et leurs offrandes ; l'enfant est ensuite presque abandonné à lui-même, sans aucuns langes ; il prend ses ébats sur le *k'ang* qui sert de lit commun, et sa mère s'en occupe peu, sauf pour lui donner sa nourriture. L'affection maternelle est tout autre qu'en Europe, et il est bien rare de voir une mère embrasser son fils. A peine peut-il marcher, qu'on le laisse faire ce qu'il veut ; sans habits, tête nue au grand soleil, on voit constamment des quantités d'enfants de trois ou quatre ans à peine barboter dans les rues et les flaques d'eau de la capitale. Dès l'âge de six ou sept ans, l'enfant est envoyé à l'école, qui est ouverte ordinairement dans une pagode ; il y chante pendant quelques années les livres classiques sans y comprendre un seul mot.

Le maître les lui expliquera plus tard, s'il veut continuer ses études ; dans le cas contraire, on le place en apprentissage, où il reste trois ans sans rien gagner que sa nourriture ; presque toujours il y perd plus que son temps, et y apprend bien d'autres choses qu'un métier. Les jeunes filles ne sortent point de la famille et restent avec leur mère jusqu'à leur mariage ; les parents songent à marier leurs fils vers l'âge de quinze à dix-huit ans. On a dit que les jeunes gens n'étaient point consultés et ne voyaient jamais leurs fiancées; ceci est exagéré. Ils savent fort bien ce qui se prépare et trouvent facilement le moyen d'apercevoir celle qui leur est destinée. Sans doute, il n'y a pas en Chine les aimables préliminaires des mariages de l'Europe, ce n'est point la coutume; mais il ne faudrait pas croire qu'on se marie toujours ici les yeux fermés.

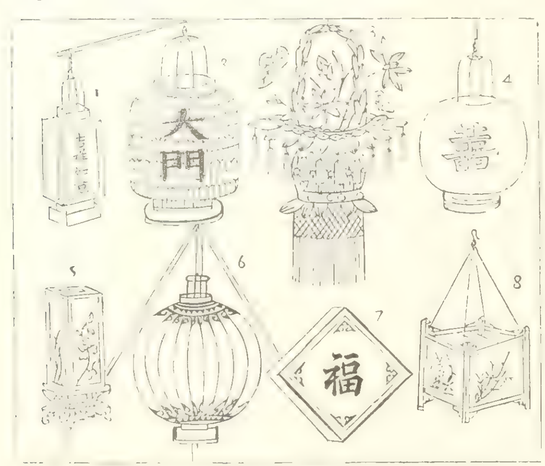

DAME TARTARE DE PÉKING.

Les cérémonies du mariage varient selon que les époux sont riches ou pauvres, tartares ou chinois ; la chaise à porteurs y joue un grand rôle. Le mobilier s'envoie d'avance : couvertures piquées et brodées, vases d'ornementation, pendule, table carrée, table à thé, table de canapé, buire, objets de toilette, armoires doubles, etc., etc. Tous ces objets sont portés en procession sur des tablettes dorées, laquées, ou recouvertes de drap rouge ; mais les porteurs ne sont que des mendiants habillés pour la circonstance. Quelques membres de la famille accompagnent tous ces cadeaux jusqu'à la maison de l'époux. Au jour fixé, la fiancée monte dans un superbe palanquin pour se rendre auprès de son mari ; fort probablement, c'est la seule fois de sa vie qu'elle aura un tel honneur. Les personnes qui se sont entremises pour le mariage, en dirigent aussi le rite, savoir : les prostrations des époux devant l'idole, ou devant la croix s'ils sont chrétiens, les prostrations devant les parents, le repas que les hommes et les femmes prennent séparément, enfin toutes les cérémonies d'usage. Des matrones épilent le front de la mariée et lui arrangent la chevelure, selon qu'elle est tartare ou chinoise ; après avoir bien festoyé, on laisse les époux. Le lendemain, nouvelle fête, nouveaux repas ; quelquefois cela dure huit jours, et souvent les mariés, qui défraient tout le monde, n'y perdent rien, car chacun doit apporter un

cadeau en argent ; le moindre est d'un franc, les repas consommés se trouvent ainsi payés.

II

Les fêtes. Le jour de l'an. — Les fêtes sont peu nombreuses à Péking, même la fameuse fête des Lanternes n'a rien de bien curieux. Chaque trimestre, on fait les sacrifices aux ancêtres et on paie ses dettes, ou au moins on essaie de s'arranger avec ses créanciers ; il n'y a guère de Chinois sans dettes ou sans créances. C'est principalement dans les derniers jours de l'année que l'on court après ses débiteurs. Jusqu'au milieu de la nuit qui précède le jour de l'an, on se dispute, on se bat, on s'injurie ; minuit sonné, c'est fini, le droit d'insister cesse et on est libre jusqu'à la prochaine fois ; les gens qui venaient de se maudire et de se souhaiter les choses les plus abominables, se saluent, se font mille politesses, et se souhaitent mutuellement mille félicités. Devant les parents, les supérieurs, les mandarins, on fait la prostration triple ; devant les égaux, on se salue simplement en s'inclinant de manière à ce que les poings fermés et unis entre eux atteignent les genoux.



1. LANTERNE À MAIN. — 2. LANTERNE DE GRANDE PORTE. — 4. LANTERNE DE MARIAGE. — 5. LANTERNE DE TABLE. — 6. LANTERNE D'ESCORTE. — 3, 7, 8. LANTERNES DE DÉCORATION.

Tous les Chinois échangent des cartes de visite où le nom est imprimé en noir sur papier rouge ; cependant, si l'on est en deuil, un papier blanc légèrement teinté de jaune doit trancher sur la carte rouge, et porter seul les caractères. Pendant les fêtes du 1er jour de l'an, les boutiques sont toutes fermées ; les restaurants, les auberges ont portes closes, et on y fait un charivari infernal en frappant sur des *gongs* ou autres instruments peu harmonieux. Quant aux pétards, on en lance toute la nuit et toute la journée ; la poudre, que chacun peut fabriquer à sa guise, est à bon marché. Un superbe pétard à double effet, s'élevant et éclatant à 80 mètres, coûte un sou ! Les pièces d'artifice sont belles, entre autres ce qu'on appelle ici des *boîtes*. Ces boîtes, qui souvent mesurent 2 mètres de diamètre, sont suspendues en l'air par un échafaudage rudimentaire ; on allume le soir une mèche attachée à l'appareil, la machine se déploie d'elle-même, il en sort une treille avec ses raisins, des caractères souhaitant le bonheur, une pagode, une tour, enfin quatre ou cinq tableaux fort jolis, le tout en feux de couleurs bien combinées ; le prix de ces boîtes, qui demandent une longue préparation, varie de 5 francs à 100 francs ; pour cette dernière somme, on a quelque chose de très beau. Pendant toutes les fêtes du 1er de l'an, on ne fait que se promener, manger et tapager ; selon les diverses

industries, les réjouissances durent plus ou moins longtemps ; les hôtels ouvrent le troisième jour, les boutiques de comestibles le sixième, et les autres le seizième, ou même le vingtième seulement. C'est le temps des vacances.

LES PÈLERINAGES. — Vers le cinquième mois de l'année commencent les pèlerinages, qui ne sont qu'un prétexte pour se promener et s'amuser : les jours sont choisis et annoncés d'avance par les nombreuses pagodes environnant Péking dans un rayon de 30 kilomètres. Les jeunes gens désœuvrés, les marchands, les filous s'y donnent rendez-vous. On en revient le lendemain ou le surlendemain, rapportant un bâton fourchu, un petit panier, enfin un souvenir quelconque. Ces promenades sont peu intéressantes et peu sûres ; un jour, des Européens qui se trouvaient dans une pagode à pèlerinages, bien que prudemment retirés dans leur chambre, y ont été lapidés, et ne se sont sauvés qu'à grand' peine, poursuivis par une meute furieuse de vauriens de toute espèce. Le mois des pèlerinages est dangereux ; passé ce temps, les pagodes sont hospitalières, et on peut y séjourner agréablement pendant les chaleurs de l'été.



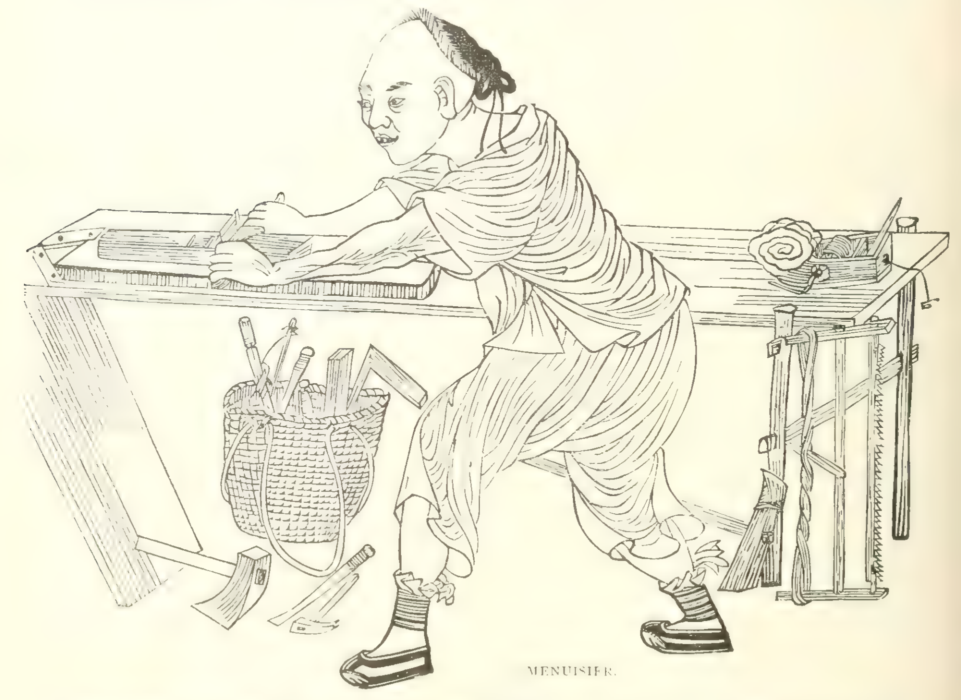
BOITE D'ARTIFICES.

III

LES OUVRIERS. — En Chine les ouvriers se groupent en associations, sous un chef auquel ils obéissent. Un jeune homme, après ses trois ans d'apprentissage, passe ouvrier payé, mais il faut qu'il ait fait son stage dans l'association, sans quoi il ne peut trouver d'ouvrage. L'ouvrier maçon, le menuisier, le tailleur de pierres, le sculpteur sur bois, gagnent par jour de 1 fr. 75 à 2 francs, selon leur habileté. Le simple journalier ou manœuvre ne gagne que 70 centimes ; les uns et les autres versent de 40 à 50 centimes au chef de l'atelier pour leur nourriture, le reste constitue leur bénéfice. Si l'on retranche le temps des repas, du thé, de la pipe, de la sieste, un ouvrier ne travaille que huit heures. On trouve des artisans habiles, et quand on connaît bien la langue, on s'arrange facilement avec eux ; ceux qui travaillent le fer sont seuls très inférieurs aux ouvriers d'Europe, les autres les égalent quelquefois. L'ouvrier mange du riz, du millet, des galettes de farine et bien rarement de la viande ; comme tout Chinois il est joueur et perd souvent la nuit ce qu'il gagne pendant le jour ; cependant on en trouve de rangés, de sobres, d'économes, qui avec leurs bénéfices font vivre toute une famille. Les grèves ne sont point inconnues en Chine, et plus d'une fois des bandes de menui-

siers ont suspendu leur travail en exigeant de plus forts salaires et en empêchant par la force toute autre bande de travailler ; ordinairement la grève n'est pas sérieuse et ne dure pas longtemps ; comme en toute dispute, il se trouve des entremetteurs qui arrangent l'affaire.

Une spécialité de Péking est le travail de l'émail cloisonné, qui a beaucoup progressé depuis trente ans. On prépare un vase de cuivre rouge, il doit être soudé au laiton et martelé, puis un fil de cuivre mince est appliqué en suivant les lignes du dessin projeté, ce fil adhère au moyen d'une colle spéciale. Une fois tout le dessin de cuivre appliqué sur le vase, on recouvre le dessin et la colle d'une poussière



MENUISIER.

d'argent et on chauffe le tout, l'argent se liquéfie avant le cuivre et soude ainsi très solidement les linéaments de cuivre superposés au vase ; ces linéaments forment des cloisons, dans les intervalles desquelles on verse la pâte d'émail colorée selon les fantaisies du dessin. Ce travail accompli, on suspend avec précaution l'objet dans un tube de tôle proportionné à sa dimension, on entoure ce tube d'un grillage en fil de fer éloigné d'environ 25 centimètres : l'intervalle est rempli de charbon de bois allumé, et on active le feu avec des éventails ; en peu de temps le tuyau devient rouge et l'objet qu'il contient est cuit. Quand on l'extrait, on ne voit qu'un amas de boursouflures informes, mais l'ouvrier lime avec soin, fait des retouches, corrige les places où l'émail n'a pas pris ; il recommence l'opération, la chauffe, le polissage et les retouches, jusqu'à ce qu'il ne reste pas le moindre défaut ; enfin il

repolit longuement au charbon pour que tout le dessin de cuivre reparaisse, puis il dore au mercure. Les travaux fins passent sept ou huit fois au feu. Les émailleurs ont amélioré leur art, et les nouveaux produits sont plus soignés que les anciens ; on arrive aujourd'hui à dégrader les couleurs de la même cloison. Ce qui a été exécuté de plus parfait en ce genre, est une croix envoyée dernièrement par la Mission de Péking à Sa Sainteté Léon XIII pour son jubilé épiscopal. Elle mesure 1^m50 de haut, et toutes les arabesques, volutes, décorations sont en ronde bosse émaillée ; c'est un travail des plus difficiles et qui a été admirablement réussi ; cinq ouvriers, travaillant même la nuit, ont mis six mois à l'exécuter. Une paire de candélabres, représentant neuf dragons sortant de la gueule d'un dragon central, a été envoyée par la mission du *Kan-sou ;* les candélabres ne mesurent que 50 centimètres de haut, mais ils sont également fort beaux. On est parvenu d'ailleurs à cloisonner jusqu'à des statues, qui ont fait l'admiration des connaisseurs.

LES PETITS MÉTIERS. — Ils sont nombreux à Péking, où chacun gagne péniblement sa vie ; que de gens travaillent pendant toute une journée, par tous les temps, pour rapporter le soir 50 centimes à leur famille ! — Les Chinois ont, comme chacun le sait, la tête rasée moins le sommet, dont les cheveux sont tressés ; cet usage nécessite une multitude de barbiers, le nombre en est presque illimité à Péking. Les uns tiennent boutique, les autres parcourent les rues avec tout un attirail contenant réchaud, plat à barbe, rasoirs, etc. ; pour 10 centimes, ils peignent et tressent les cheveux ; pour 20 centimes, ils rasent tête et menton, et pour quelques centimes en plus, ils y ajoutent le massage. Si l'empereur vient à mourir, les barbiers sont désolés, car il y a défense pour tout le monde de se raser pendant cent jours ; c'est une ruine pour leur industrie.



CORDONNIER.

On entend quelquefois dans les rues le bruit de deux petites castagnettes, c'est l'annonce du pédicure ; pour quelques sous, il se charge de mettre en bon état vos extrémités inférieures ; en général il est fort habile, et les accidents sont rares.

Un pauvre homme porte sur son dos une caisse volumineuse qui contient des

poissons, des oiseaux, des animaux, des bonshommes en sucre soufflé et filé ; devant vous il exécute avec beaucoup de dextérité ces divers sujets. Avec le marchand de jouets, il fait le bonheur des enfants, qui peuvent ainsi se procurer une foule de petits objets ; ce sont nos boutiques à un sou, seulement il ne s'agit que d'une sapèque, soit environ un centime.

D'autres portent de grands caissons très légers, remplis de fleurs artificielles confectionnées avec du papier de riz : d'autres, des boîtes ou paquets renfermant de la mercerie ; sur le pas des portes, ils s'arrêtent et vendent aux bonnes femmes leur marchandise. Enfin, le commerce des infiniment petits est énorme, grâce à la divisibilité de la monnaie chinoise ; pour un centime, un demi-centime et même moins, on vend une tranche de pastèque, vingt allumettes chimiques, un morceau de sucre, en un mot c'est le commerce du détail le plus sectionné. Il y a des gens qui, avec un fonds roulant de 3 francs, montent boutique et vivent toute l'année en vendant des petits pains, un peu de glace, un fruit, une tasse de thé, un rien. Tous ces petits marchands sont honnêtes, pacifiques, ingénieux et d'une sobriété extraordinaire. Des enfants même très jeunes font ce métier, et ne se laissent pas tenter par leur marchandise. Il n'est pas rare de trouver dans un carrefour le vrai guignol d'Europe avec un gendarme et son commissaire ; non seulement les enfants, mais les grandes personnes assistent avec intérêt aux péripéties du drame.



BARBIER.

Dans les rues de Péking se rencontrent aussi des acrobates assez habiles en leur métier, et qui attirent la foule, mais elle est encore plus tentée par les conteurs d'histoires ; ceux-ci s'installent sous une tente ou en plein air, et racontent avec beaucoup de verve les hauts faits des temps passés, ou bien encore des anecdotes croustilleuses, qui amènent les sapèques à leurs pieds. Quand le conteur a de la faconde, la foule s'amasse et il gagne facilement 5 à 6 francs par jour.

Ordinairement, c'est à domicile que l'on fait venir les prestidigitateurs ; ceux-ci se distinguent par l'absence de trucs machinés ; tout leur art est dans leur habileté. Un jour, une séance fut donnée sur le pont d'une canonnière, par un individu qu'accompagnait son fils âgé de huit ans ; pour une piastre, il amusa l'équipage et les officiers pendant des heures. Un de ses mille tours est celui-ci, dont il n'a pas voulu vendre le secret : il avale dix aiguilles en acier, une à une, un morceau de fil d'un mètre de long, un grelot ; il frappe sur son estomac pour faire résonner le grelot, puis, un moment après, sort de ses lèvres un bout de fil, qu'il prend délicatement ; les dix aiguilles sont enfilées et le grelot pendu au bout. Notons que cet homme-là n'avait pour tout vêtement qu'un pantalon de toile et une très légère chemisette.

Une petite industrie des bonzes consiste à s'enfermer dans une cabane de bois sur laquelle sont plantés des clous qui traversent jusqu'à l'intérieur ; l'anachorète n'en sort plus, et frappe une cloche à chaque minute. Les Chinois lui font des offrandes considérables destinées à la reconstruction d'une pagode ; chaque clou est taxé, et celui qui paie la taxe indiquée emporte le clou comme une relique : il y en a de différents prix, selon qu'ils ont touché ou non de leur pointe le bonze enfermé. Quand il n'y a plus de clous, alors seulement le reclus peut sortir.



UN LETTRÉ

Les mendiants pullulent à Péking ; ils y ont même un grand chef, un roi, une organisation complète ; chaque bande a son quartier d'où elle ne sort pas. Ils importunent tout le monde, se placent devant les boutiques et font un tapage infernal jusqu'à ce qu'on leur ait donné une aumône forcée. Si on les rudoie, ils crient, font une émeute, se pendent même quelquefois à la porte d'une boutique, qui est ruinée dans un procès où eux n'ont rien à perdre ; c'est une plaie et une puissance. A part quelques exceptions, ce sont tous d'affreux vauriens. Le soir, ils couchent n'importe où, et volent ce qu'ils peuvent ; s'ils meurent, la police les ramasse et les enterre dans un trou. Callot aurait trouvé des scènes dignes de son crayon, dans la capitale du Céleste-Empire !

IV

LES LETTRÉS. — C'est à Péking que se trouve la célèbre académie des *Hanlin*, dont les membres jouissent de la plus haute considération, et arrivent souvent aux charges les plus importantes de l'empire ; la dernière impératrice choisie

par l'empereur était fille du président de cette institution. C'est également à Péking que se passent les grands examens, qui amènent à la capitale jusqu'à 10.000 bacheliers ambitionnant le titre de docteur ; ils arrivent de toutes les provinces, au temps indiqué par l'empereur. Les lettrés appartenant à la province du *Pé-tche-ly* sont peu nombreux, presque tous sont originaires des provinces méridionales.

Pour être reçu bachelier, il faut avoir terminé des études dont voici à peu près le programme : Dès l'enfance, et seulement pour retenir les caractères, on apprend le *Pè-kia-sing*, le *San-tse-king* et le *Ts'ien-tse-ouen*, puis le maître fait réciter mot à mot les livres suivants : 1° le *Ta-sio* (grande étude), qui traite de la conduite des familles, du royaume, etc. ; 2° le *Tchoung-young* (juste milieu), qui traite des vertus nécessaires pour bien gouverner ; 3° le *Loun-iu*, qui renferme les interrogations et les réponses faites entre Confucius et ses disciples ; 4° le *Moung-tse*, qui traite de la doctrine des anciennes dynasties, de la sagesse des gouvernements, etc... Jusque-là, les enfants ont récité tous ces livres sans rien y comprendre, la mémoire seule a travaillé pendant au moins quatre ou cinq ans ; ensuite l'élève écoute les explications du maître d'après les commentaires de *Tchou-si*, étudie le *Che-king* (livre poétique sur les mœurs des différents royaumes), le *Li-ki* (livre des cérémonies), le *Chou-king* (Annales de la Chine jusqu'à Confucius), le *Y-king* (livre des divinations), puis enfin le *Tch'oun-ts'iou* (livre historique et chronologique). Ceux qui poussent les études plus loin étudient aussi : 1° un choix de compositions anciennes ; 2° le livre littéraire appelé *You-sio*, pour l'ornement du style ; 3° diverses compositions nommées *Ouen-tchang*, comme préparation directe aux examens. Enfin ils étudient les poésies de *T'ang-che* et d'autres plus récentes. Avec ce bagage littéraire on est sûr d'arriver aux grades de bachelier et de monter même plus haut. Lorsqu'un lettré a mérité par ses examens d'être élevé à la dignité mandarinale, il faut qu'il achète une charge, car sans argent il n'en obtiendrait jamais. Pour ce faire, s'il est pauvre, il emprunte à des taux exorbitants, sûr de rembourser facilement avec les bénéfices du mandarinat, à moins que son père ou sa mère ne vienne à mourir, car alors il doit porter le deuil pendant trois ans et déposer sa charge. Du reste, un mandarin n'exerce jamais dans son propre pays ; ceux du nord sont placés dans le sud et *vice-versa*.

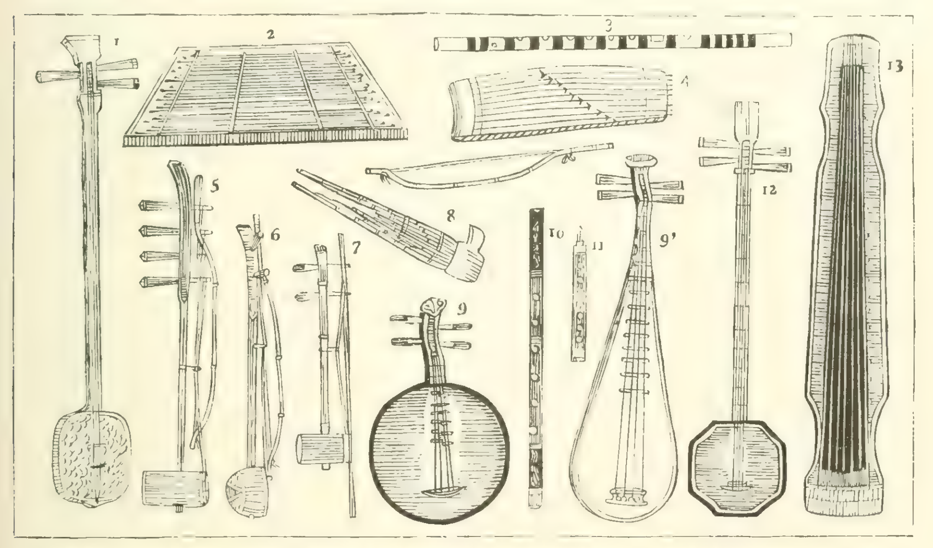


MAITRE D'ÉCOLE.

LA PEINTURE. — La peinture à l'aquarelle est en honneur ; il y a de véritables artistes en ce genre, mais ordinairement ce sont toujours les mêmes motifs qui sont traités, on ne varie pas : scènes antiques, combats, paysages, oiseaux et fleurs. Dans les pagodes, on rencontre parfois des tableaux finement exécutés et surtout curieusement imaginés. Le peintre chinois excelle dans les éventails ; vous en voyez parfois où plus de cent personnages sont représentés ; avec son encre chinoise et son

pinceau, il reproduit une photographie sans omettre le moindre détail. On découvre parfois, dans les boutiques, d'anciens dessins sur papier ou soie, dont plusieurs remontent à un siècle ou deux ; ces dessins, auxquels les Européens donnent le nom de *Kakimono*, sont souvent d'une rare élégance, dénotant un vrai talent artistique dans leur auteur.

LA MUSIQUE. — On a écrit des traités entiers sur la musique chinoise ; on a décrit les nombreux instruments : le *Ts'in*, le tambourin, les flûtes, les guitares, les violons, etc. : le meilleur ne vaut rien ! Pas de rythme, pas de thème, pas de phrases, pas de modulations; tous les instruments partent ensemble à l'unisson, se contentant d'octavier les uns sur les autres ; presque tous les instruments, peu d'accord, sont couverts par d'horribles cymbales, et par une espèce de castagnettes qui battent

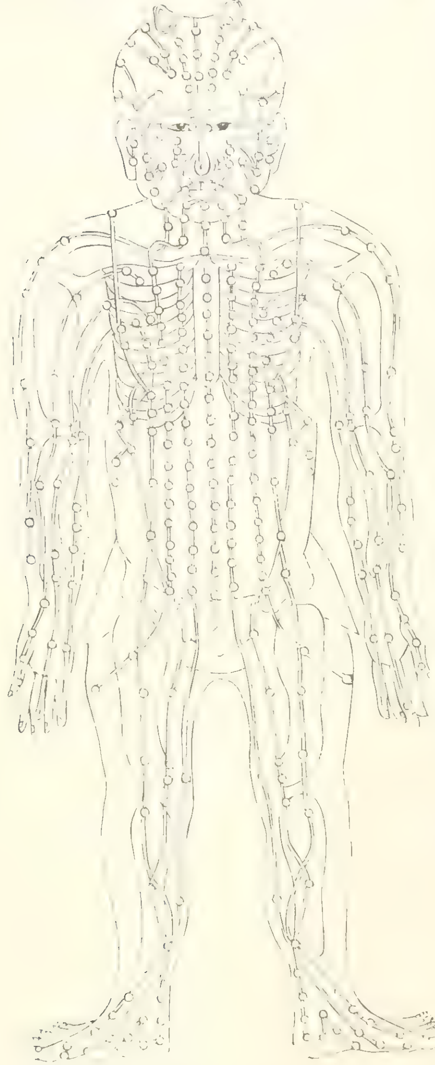


1. SIEN-TSE. — 2. YANG-TS'IN. — 3. TI TSE. — 4. LA TS'IN. — 5. HOU-TS'IN. — 6. HOU-HOU. — 7. EUL-KOU-TSE. — 8. CHENG. — 9. YUÈ-TS'IN. — 9' PI-PA. — 10. SIAO. — 11. KOUAN-TSE. — 12. IOUN-TS'IN. — 13. TSENG.

à contre-temps. Ce vacarme est assez drôle en son genre ; quant aux Chinois, le meilleur orphéon, la meilleure fanfare, les orgues les plus parfaites ne peuvent entrer en comparaison avec leur assourdissant concert. Aucun instrument ne vaut leur divin *ts'in*, et le vieux lettré aux ongles longs, qui gratte le boyau d'une espèce de guitare recouverte en peau de serpent, est l'artiste sans rival.

LA MÉDECINE. — En Chine, la médecine est empirique. Ne demandez pas aux médecins de vous décrire le corps humain, l'anatomie leur est inconnue, mais ils ont des livres qui leur disent : dans telle maladie on donne tel remède, voilà tout. Est médecin qui veut ; c'est aux malades à contrôler la science de celui qu'ils appellent. La première opération est de tâter le pouls ; le Chinois reconnaît trois pouls distincts à chaque poignet ; il les consulte ensemble et séparément, puis écrit son ordonnance, qui est toujours fort longue ; dix ou douze espèces de panacées y

sont indiquées, avec le motif qui les fait employer. On se rend à la pharmacie, qui vous livre le remède ; on fait bouillir le tout à petit feu et on avale la décoction; le lendemain, on fait bouillir de nouveau et on prend la seconde tasse. Si ce sont des pilules, et il y en a de grosses comme une noix, on les avale telles quelles. Il entre dans la pharmacopée chinoise les choses les plus hétéroclites: rotules de tigre, os de poisson, sang des cornes naissantes du cerf, fossiles, insectes, etc. ; elle est surtout composée de plantes médicinales, et aucun remède minéral n'est employé. Du reste, le médecin n'est pas responsable ; a-t-il de la renommée, il est payé quelquefois 5 francs par visite, mais ordinairement l'honoraire ne dépasse pas un ou deux francs.

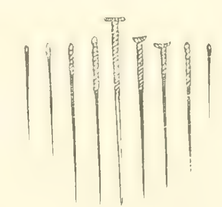

DESSIN REPRÉSENTANT LE CORPS HUMAIN AVEC LES ENDROITS OU L'ON PEUT PIQUER.

On ne peut passer sous silence le fameux *Jen-chen*, plante médicinale ayant la forme d'un salsifis et si estimée en Chine. Elle se récolte en Mantchourie et en Corée dans les endroits les plus sauvages ; elle est tellement rare qu'elle se vend plus qu'au poids de l'or ; mais on en cultive une espèce plus commune, beaucoup moins efficace et d'un prix modique. Cette médecine très échauffante peut avoir de bons effets sur le Chinois peu sanguin, mais ne serait peut-être pas sans danger pour le tempérament européen.

La chirurgie est absolument mise de côté ; on ne coupe jamais un membre, même gangrené, on le guérit si on peut. Presque partout il y a des rebouteurs ou des médecins possesseurs de secrets mirifiques ; pour les membres cassés, écrasés même, il y a des guérisons vraiment extraordinaires, par exemple, remettre et guérir deux jambes broyées au-dessus des genoux. Quant à l'acuponcture, on ne saurait en nier l'efficacité. Un témoin oculaire rapporte le fait suivant : « Un jour, un missionnaire tombe presque mort sur une route, il avait le choléra ; je me rends près de lui et le trouve froid, exsangue, sans connaissance. Deux Chinois lui enfonçaient

dans les bras et dans les jambes des aiguilles en fer à très grosse tête de laiton tressé, le sang ne sortait pas. Enfin, sous les genoux on lui introduit une aiguille de plus d'un pouce de long, une gouttelette de sang noir apparut ; l'un des médecins dit alors : « Il est sauvé ! » Là-dessus, ils fumèrent une pipe et burent le thé. Le malade ne bougeait toujours pas, je leur dis : « Mais continuez donc, vous voyez » bien qu'il est mort ou à peu près ! — Soyez tranquille, répondirent-ils, le sang est » sorti, nous avons le temps. » Impossible de les amener à continuer l'opération ; je brûlais d'impatience. Enfin, après leur troisième ou quatrième pipe, ils recommencent et font de nouvelles piqûres ; au bout d'un quart d'heure, le malade se dresse sur son séant, comme un cadavre vivant, me regarde et dit : « Où suis-je?... Ah ! c'est vous ? je... « fumerais bien une pipe ! » Lui aussi ! Bref, j'ai voulu le rapporter sur une civière à la capitale, éloignée de 12 kilomètres ; alors mes Chinois de dire : « Oh ! vous voulez l'emmener ! c'est bien, mais il faut prendre quelques précau- » tions » ; sans rien ajouter, ils lui enfoncèrent quatre aiguilles de huit centimètres de long (je les ai mesurées), et je le ramenai à Péking. Pendant toute la nuit il dormit paisiblement, et le lendemain il était complètement guéri.

On vend dans Péking des dessins représentant le corps humain recouvert de petits ronds qui indiquent les endroits où l'on peut enfoncer les aiguilles, suivant la maladie. De plus, pour les élèves qui veulent devenir maîtres en acuponcture, on a fabriqué un homme en bois ou en cuivre, ayant autant de petits trous qu'il y a d'endroits où l'aiguille peut entrer sans danger. On recouvre d'un papier très mince ce mannequin, et l'élève doit, à la demande du maître, sans aucune hésitation, enfoncer les aiguilles selon le cas ; alors seulement il est réputé *acuponcteur* de premier ordre.


AIGUILLES A ACUPONCTURE.

V

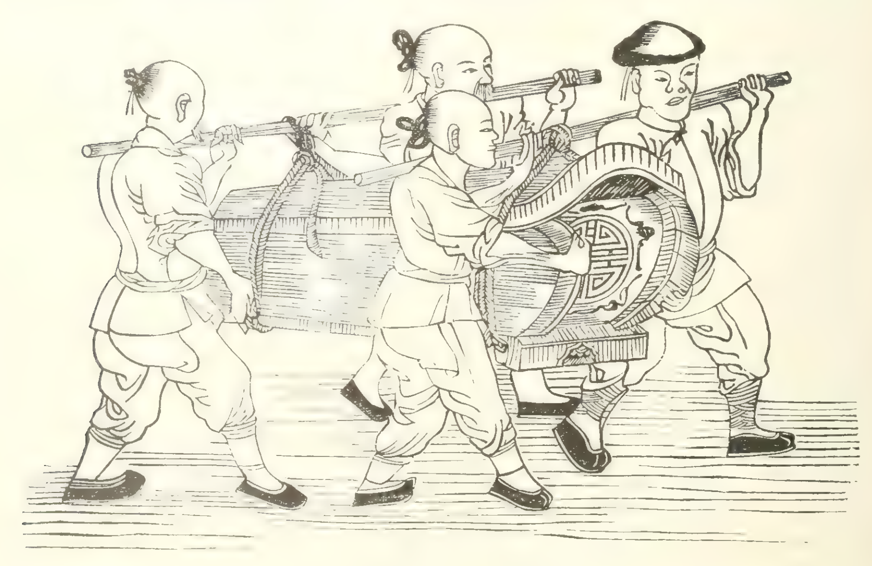
Une des maladies les plus à craindre dans le nord de la Chine, est la fièvre typhoïde ; les missionnaires et les Sœurs de Charité qui vivent au milieu des Chinois, n'y échappent que très rarement; les autres Européens l'évitent presque toujours. Quant aux indigènes, elle fait parmi eux d'affreux ravages ; ou bien la tête se prend et on est emporté après quelques jours de cruelles souffrances, ou bien les entrailles sont attaquées et on meurt brûlé. En Europe on combat le feu de la fièvre par la glace ; les Chinois la croient mortelle en pareil cas. Somme toute, sur un nombre de malades soignés à l'européenne et sur le même nombre soigné à la chinoise, la mortalité a été à peu près égale.

Le choléra devrait être en permanence à Péking ; les égouts découverts, les flaques d'eau croupie, les boues infectes, la mauvaise qualité de l'eau, rien ne manque pour le propager ; cependant l'épidémie cholérique est rare, et on ne voit habituellement que des cas isolés. Il y a peu de phtisiques ; la fièvre ordinaire et la migraine sont presque inconnues des Chinois ; mais il y a bon nombre d'aveugles qui sont censés voir clair dans les choses de l'avenir ; ils parcourent les rues en pinçant de la guitare ou en soufflant dans une flûte, et on les appelle pour dire la bonne aventure, pour choisir un endroit propice, pour détourner des sorts, etc. ; on a un grand respect pour eux, et chacun les aide dans les rues pour leur faire éviter les voitures. Ils ont du reste des concurrents clairvoyants qui, installés devant une petite table, tirent les cartes et les dés moyennant quelques sapèques, et prédisent aux gens crédules tout ce qu'ils peuvent désirer. Ce qui tue le plus les pauvres

Chinois, c'est la misère et l'opium. Il y a des misères noires dont on n'a pas l'idée, des bouges infects où de malheureuses femmes meurent de faim avec leurs enfants; malgré tout, la mortalité n'est pas plus considérable qu'en Europe, et les naissances surpassent de beaucoup les décès. Le Chinois est prolifique, on voit des enfants partout et la population croît rapidement.

Une veuve se remarie presque toujours, et garder la viduité passe pour une grande vertu ; on élève même quelquefois des arcs de triomphe pour perpétuer la mémoire d'une personne qui a, jusqu'à la fin de sa vie, conservé le seul souvenir de son premier mari.

Le Chinois est un peu fataliste ; la pensée de la mort ne le trouble pas ; souvent même on discute la vie pour savoir s'il y a bénéfice à la conserver. Un jour, un bon

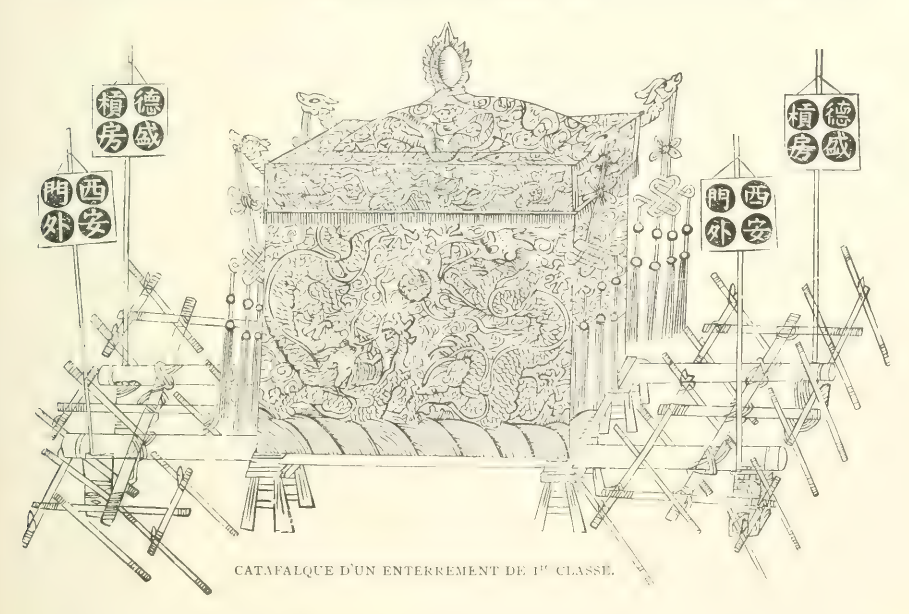


CERCUEIL AVEC QUATRE PORTEURS.

vieillard de 70 ans étant malade, ses fils réunis discutaient entre eux pour savoir s'il fallait appeler le médecin : « Le père est âgé, il ne peut plus rien faire ; le médecin coûtera tant, les médecines tant ; c'est une grosse dépense, ne vaudrait-il pas mieux le laisser s'éteindre tout doucement ? » Le malade avait entendu et il leur dit : « Ne vous inquiétez pas, c'est inutile de faire une dépense pour moi, je vais mourir tranquillement ; au lieu de perdre notre argent en médecines, faites plutôt donner une nouvelle couche de vernis à mon cercueil ! » Comme chacun sait, le cercueil est préparé d'avance, c'est un meuble de luxe que l'on soigne, que l'on offre à ses parents, ce dont ils sont fort reconnaissants. Il y a des boutiques superbes de cercueils ; vous en achetez selon vos moyens, un de 20 francs ou un de 1.000 francs. On ne saurait croire combien un Chinois tient à posséder ce beau meuble ! Lorsqu'en 1860 on prépara des cercueils pour les victimes de *Toung-tcheou*, il en resta un que le général de Montauban laissa à la cathédrale. Le vieux Père indi-

gène qui s'y trouvait espérait bien l'avoir, mais un autre mourut avant lui ; quel malheur ! Ce bon vieillard, qui trépassa à l'âge de 84 ans, ne s'est jamais consolé d'avoir manqué une si bonne aubaine !

Les funérailles sont toujours coûteuses ; à cette occasion, les gens peu aisés font des dettes, et celui-là même qui aura épargné une médecine pour l'auteur de ses jours ne reculera pas devant une dépense cent fois plus forte pour l'enterrer ; c'est une affaire *de face*, selon l'expression chinoise, c'est-à-dire qu'on serait déshonoré si on agissait autrement. Les catafalques sont recouverts de broderies superbes, valant souvent de 4 à 5.000 francs ; de plus, on doit porter d'innombrables insignes : parasols, oriflammes, lanternes ; on brûle devant le catafalque des bonshommes, des voitures, des mules et mille autres objets en papier, pour servir au mort dans l'autre

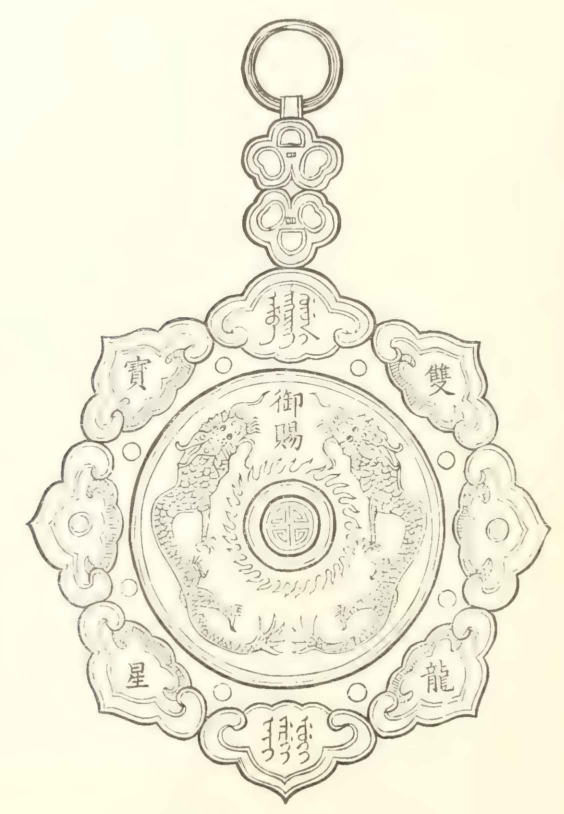


CATAFALQUE D'UN ENTERREMENT DE 1re CLASSE.

vie ; on brûle aussi des lingots d'argent, des pièces de soie, des pagodes, des maisons dans le même but ; et bien que tout cela soit en papier, on arrive à de fortes sommes ; pour porter l'immense catafalque, 12, 24, 40 et même 96 porteurs sont convoqués et payés cher. Enfin on régale tout le monde, les pleureurs, les amis, les parents, c'est une fête qui se passe, à peu de chose près, comme celle du mariage, chacun y apporte son écot. Écoutons un témoin oculaire : « J'étais un jour chez des chrétiens, un peu avant l'enterrement de la mère de famille récemment défunte ; de ma chambre j'entendais et je voyais tous les préparatifs : plus de cinquante personnes s'amusaient, riaient en fumant la pipe et en buvant le thé, lorsque le fils aîné arrive et dit : « Messieurs, c'est le moment de pleurer. — Ah ! très bien ! » et voilà tout le monde qui se dirige vers la chambre mortuaire, pleure, sanglote, répand de vraies larmes ; un instant après le fils dit : « Cela suffit, cela suffit. — Ah ! très

bien ! » et voilà les larmes séchées comme par enchantement ; on va reprendre les pipes, le thé et les joyeuses causeries. » Que dire à cela ? c'est la mode, c'est la règle depuis des siècles !

Enfin, tous les assistants se rendent à la sépulture ; chaque famille tant soit peu fortunée a la sienne propre, qui en général est fort passablement entretenue ; on y voit souvent une maison d'habitation, disons plutôt de plaisance, car en été on va volontiers prendre le frais dans les sépultures ; ce sont les seuls endroits ombragés des environs de Péking.



DÉCORATION DU DOUBLE DRAGON.



I. HABITS DE COUR, VÊTEMENTS DES RICHES, DU PEUPLE, DES PAUVRES, DES JEUNES FILLES, DES ENFANTS. — II. UN GRAND DINER. NOURRITURE DU PEUPLE, DES PAUVRES. — III. HABITATIONS : PALAIS, PAGODES, MAISONS, PAILLOTES.

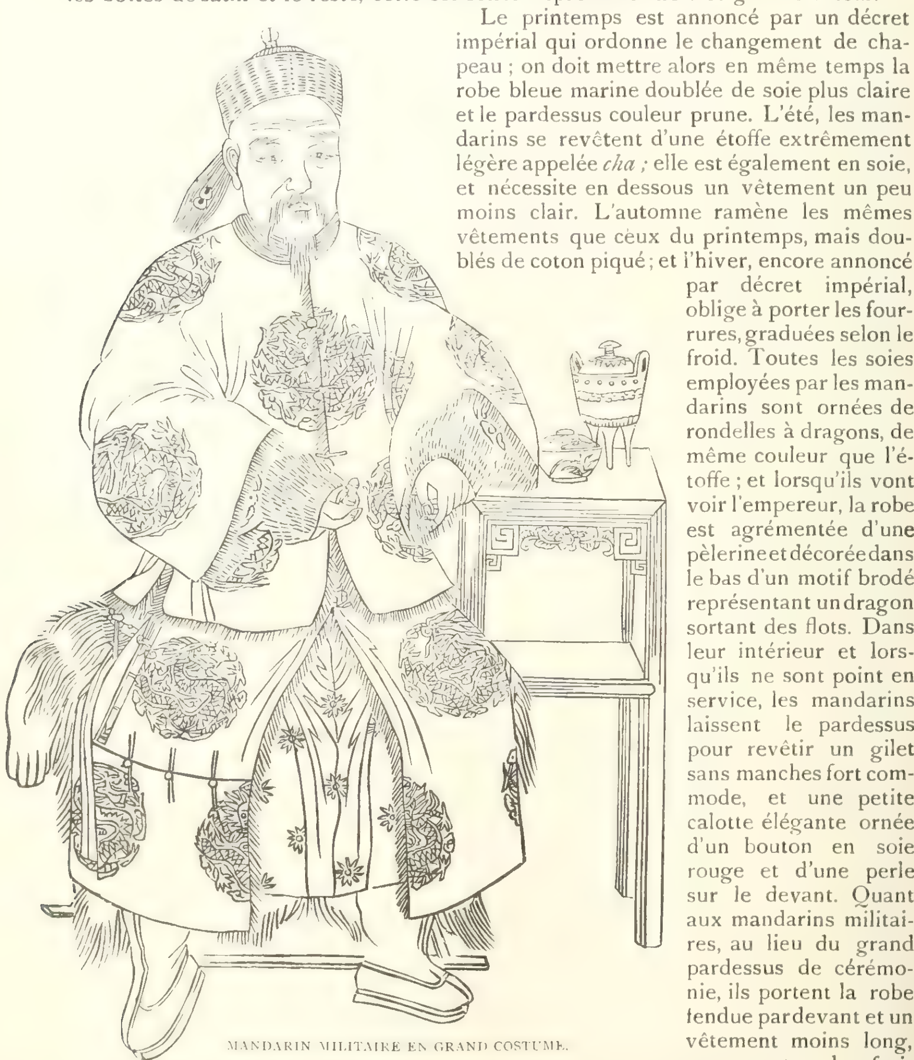
I



ABILLEMENTS. — Le vêtement des Chinois en général est d'une décence irréprochable ; pour les deux sexes il est long, très ample et fermé, souvent même croisé sur le devant ; aussi la vue des vêtements européens choque-t-elle toujours les Chinois. « Il n'y a donc pas d'étoffe en Europe ; elle est donc bien chère, ou vous êtes bien pauvre pour être obligé de faire des vêtements si collants ! Par contre, que d'étoffe perdue, de colifichets inutiles dans l'habillement si peu habillé des Européennes ! Quelle manie de changer toujours ! vous n'avez donc ni règle ni costume déterminé ?... » Tels sont les propos que l'on entend et qui ne sont pas toujours sans fondement. On comprend ces moqueries des Chinois, qui eux ne changent jamais ; à part quelques légères modifications de détail, leurs vêtements sont restés ce qu'ils étaient il y a plusieurs siècles.

Les mandarins et les personnes riches modifient la manière de se vêtir aux quatre saisons et deux fois à chacune ; de sorte qu'il faut huit habillements complets et autant de rechange. Ceci est le nécessaire ; mais les mandarins, qui tous aiment le luxe, ont chez eux de nombreuses caisses remplies d'habits plus riches les uns que les autres. Pour les robes et pardessus d'hiver, on emploie les plus magnifiques fourrures : zibeline de l'Amour, loutre du Kamtchatka, renard bleu de Sibérie, renard blanc, renard doré, castor, hermine, petit-gris ; cependant certaines règles doivent être observées ; ainsi, la zibeline ne peut être portée que par les mandarins du troisième degré et au-des-

sus. En y ajoutant les chapeaux, collets et accessoires assortis à chaque vêtement, les bottes de satin et le reste, cette collection représente une très grande valeur.



MANDARIN MILITAIRE EN GRAND COSTUME.

Le printemps est annoncé par un décret impérial qui ordonne le changement de chapeau ; on doit mettre alors en même temps la robe bleue marine doublée de soie plus claire et le pardessus couleur prune. L'été, les mandarins se revêtent d'une étoffe extrêmement légère appelée *cha ;* elle est également en soie, et nécessite en dessous un vêtement un peu moins clair. L'automne ramène les mêmes vêtements que ceux du printemps, mais doublés de coton piqué ; et l'hiver, encore annoncé par décret impérial, oblige à porter les fourrures, graduées selon le froid. Toutes les soies employées par les mandarins sont ornées de rondelles à dragons, de même couleur que l'étoffe ; et lorsqu'ils vont voir l'empereur, la robe est agrémentée d'une pèlerine et décorée dans le bas d'un motif brodé représentant un dragon sortant des flots. Dans leur intérieur et lorsqu'ils ne sont point en service, les mandarins laissent le pardessus pour revêtir un gilet sans manches fort commode, et une petite calotte élégante ornée d'un bouton en soie rouge et d'une perle sur le devant. Quant aux mandarins militaires, au lieu du grand pardessus de cérémonie, ils portent la robe fendue par devant et un vêtement moins long, pour monter plus facilement à cheval : ce vêtement est appelé pour cette raison *ma-koua-tse*, ou habit de cheval. Les mandarins civils le portent lorsqu'ils ne sont pas obligés d'être en tenue, ainsi que les riches et les gens du peuple qui vont faire quelque visite. Lorsque

l'empereur veut récompenser un mandarin, il l'autorise à porter un *ma-koua-tse* en soie jaune impériale ; bien peu obtiennent cet honneur, qui est grandement apprécié.

Les élégants portent quelquefois des habits en soie ou en velours frappé de couleur originale, violacée, jaune purée de pois, bleue œuf de canard, vert très clair ; ils sont soumis à une certaine mode qui n'entraîne pas, du reste, le changement de coupe.

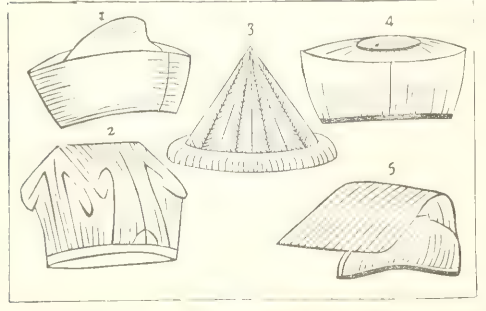
Le vêtement des hommes du peuple est uniformément de couleur bleue, grise ou noire ; le rouge, le vert et le jaune clair sont réservés aux femmes. Tous ces habits sont en toile de coton fabriquée dans le pays ou venue d'Europe. Les agriculteurs, les boutiquiers, les ouvriers et presque tout le peuple ne mettent pendant l'été aucun vêtement sur le haut du corps ; cependant, s'il arrive un visiteur, on s'empresse de remettre la chemisette. En hiver, ils portent une touloupe en peau de mouton, qui ne se change pas et ne peut se laver : aussi est-elle pleine de vermine, et on rencontre des malheureux se chauffant au soleil, qui se livrent sur eux-mêmes à une chasse peu délicate, et se vengent par un coup de dent des morsures qu'ils ont endurées ! Quant au linge de corps, il n'en faut point parler, on en use peu ou point.

TOULOUPE CHINOISE EN PEAU DE MOUTON.

Qu'un habit soit long ou court, appartienne à un mandarin ou à un homme du peuple, il n'a toujours que cinq boutons ; les plus ordinaires sont en cuivre sculpté et doré ; mais il y en a de fort chers, en argent, en émail, en cloisonné, en agate représentant des fleurs, des papillons, des bateaux à vapeur, ou même la reine d'Angleterre, dont les petites pièces de monnaie montées sont fort en honneur. Avant tout, on veut avoir des bas bien tirés, des souliers bien propres et un belle calotte, c'est le luxe du Pékinois,

Les enfants, jusqu'à dix ans et plus, courent partout sans autre vêtement que celui qu'ils avaient le jour de leur naissance, et sont habituellement fort sales ; leur

peau, brunie par le soleil, les fait ressembler à de petites terres cuites ; quant aux personnes tant soit peu fortunées, elles tiennent à présenter leurs enfants vêtus de soie, peignés, propres, et beaucoup ont un petit minois fort agréable, mais seulement jusque à l'âge de raison, qui ne leur arrive que trop vite !



1. BONNET DE LAMA. — 2. BONNET DE BONZE. — 3. BONNET DE MAHOMÉTAN. — 4. 5. BONNETS DE TAO-CHE.

Comment parler des vêtements des mendiants ! ils en ont si peu ! une loque sans nom, un morceau de vieille natte, et c'est tout. Ces gens sont sordides et ordinairement peu à plaindre, la paresse les a réduits pour la plupart à ce triste état ; quelques femmes et quelques enfants réellement pauvres poursuivent les passants de leurs importunités, rien ne les lasse ; une fois la sapèque reçue, vous n'en trouverez pas un sur mille qui dise : Merci.

Aux alentours du palais impérial, on reconnaîtra facilement les eunuques à leurs bottes de toile, à leurs chapeaux de cérémonie et à leurs pardessus fripés.

Les bonzes et les *toa-che* portent une robe noirâtre croisée sur le devant, laissant le cou à découvert; les premiers ont la tête complètement rasée, les seconds gardent une touffe de cheveux, renfermée dans une espèce de petit bonnet cubique; d'autres s'affublent de vêtements quadrillés à couleurs multiples, et récoltent les papiers couverts de caractères chinois qu'on brûle ensuite, par respect, dit-on, pour la pensée humaine exprimée par l'écriture.


AMBASSADEUR ANNAMITE.

On rencontre encore dans les rues de Péking des Lamas vêtus d'une robe rougeâtre ou d'un long habit jaune soufre, avec un chapeau plat à larges bords de même couleur. Les Mongols y sont nombreux ; été comme hiver, ils gardent leur longue touloupe crasseuse ; pour eux, cette crasse est un signe de richesse et indique que le propriétaire se nourrit bien. On voit aussi quelques Coréens vêtus de robes blanches croisées sur la poitrine, les nobles seuls pouvant employer la couleur bleue de ciel ; eux seuls vont à cheval et toujours au pas, conduits par de pauvres esclaves qui tremblent devant ces oppresseurs du peuple. Jadis on pouvait admirer une fois l'an les Annamites qui venaient chercher le calendrier et saluer l'empereur. Ils ne viennent plus maintenant que l'Annam appartient à la France.

II

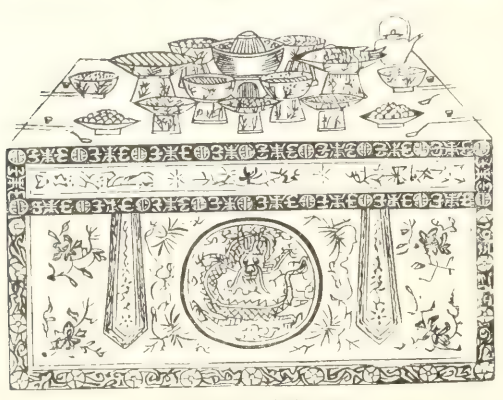
UN GRAND DINER. — Au jour fixé, chaque invité arrive en grande tenue ; on le reçoit au salon, où le thé est servi, puis, sur une parole polie du maître de la maison, chacun ôte son chapeau, son pardessus, se met à l'aise. On s'assied à une ou plusieurs tables, selon le nombre des invités ; ordinairement les tables sont carrées et on s'y place quatre ou cinq au maximum. Tous les desserts sont sur la table : petits gâteaux, petits pains de maïs, fruits de tous genres, noix fraîches, amandes d'abricots, noix confites, fruits au miel, graines grillées de pastèques, noisettes, abricots confits, etc. Si les tables sont réunies, comme on le fait quelquefois, alors vous avez devant vous plus de cent coupes chargées de friandises et d'un fort bon effet. On commence par boire un peu de vin dans une tasse microscopique, on épluche les graines de pastèques, on cause, on se fait des politesses. Puis vient le repas proprement dit; assiettes et coupes sans nombre chargées de différents mets : œufs de canard cuits dans la chaux, herbes marines, morceaux de viande au sucre, crevettes fraîches, jeunes pousses de bambou, champignons de Mongolie, œufs de pigeon et mille autres apéritifs. Chaque convive prend légèrement avec ses bâtonnets quelques morceaux de choix qu'il met dans l'assiette de son voisin, puis les politesses recommencent ; enfin, arrive le repas véritable annoncé par l'apparition du bol de riz traditionnel, puis les coupes et les grands plats contenant : bouillis, rôtis de tout genre, canard, poulet, cochon de lait, boulettes, poissons d'eau douce, carpe marinée et autres mets plus ou moins distingués ; un des plus estimés est l'aileron de requin préparé, qui ressemble à la raie. Les potages aux nids de salanganes, au bouillon de poulet, aux champignons, sont intercalés entre les services ; on boit le vin en abondance, et souvent, vers la fin de ces interminables



UN REPAS D'AMIS.

repas, on est un peu gai. « Un certain jour, raconte un vieux Pékinois, j'assistais à un grand repas qui n'a pas duré moins de trois heures ; mon amphitryon nous avait fait la politesse de nous dire souvent : « Mettez-vous à l'aise, » et les mandarins présents usaient largement de cette liberté. On jouait à la mourre pour s'exciter à boire et, sans ma présence, plus d'un se serait tout à fait grisé. »

En général, ces réunions sont très gaies, très confortables ; on s'amuse, on fait des jeux de mots, on propose des charades, et tout se passe fort honnêtement. Trop souvent cependant l'opium vient ensuite gâter tout cela, et les dames, toujours absentes pendant le repas, ne le sont pas toujours après ! Le dîner terminé, on reprend le thé, et on continue à fumer les interminables pipes à eau qui n'ont guère cessé de fonctionner pendant la réfection ; enfin, on revêt les vêtements d'apparat et on repart avec mille salutations et politesses. Il existe un usage curieux, celui d'envoyer un dîner sur papier ; cela se fait par une grande carte rouge, sur laquelle sont écrits ces mots : *Bon pour un grand dîner à tel restaurant.* Vous pouvez garder votre carte un an et plus, la donner à un autre : celui qui la porte au restaurant indiqué, sera servi sans difficulté à domicile ; il suffit d'avertir 24 heures d'avance.



UN DINER DE CÉRÉMONIE.

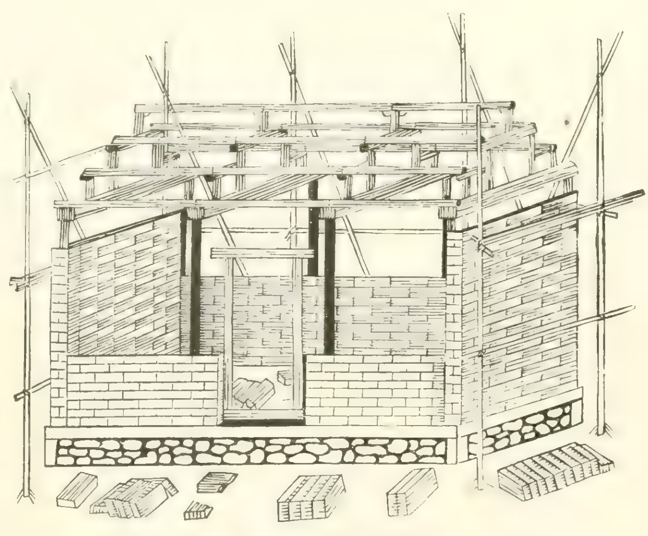
REPAS ORDINAIRES. — L'ordinaire des personnes aisées se compose invariablement de riz et d'herbages selon la saison ; on y ajoute un peu de viande, des salaisons et du vin de riz. Les gens de la campagne se nourrissent de millet, de sorgho, ou de maïs préparé soit à l'eau, soit sous forme de petits pains. La farine de froment est aussi fort employée ; on en fait des galettes, des pains cuits à la vapeur, une espèce de vermicelle et, les jours de fête, des petits pâtés dans lesquels on met de la viande, et qui sont cuits à l'eau simplement. Les légumes sont peu variés ; ce sont le chou, l'épinard, les raves, les radis, les choux-raves, des carottes et un oignon allongé ayant peu de rapport avec celui d'Europe. Une espèce de ciboule à odeur infecte et l'ail sous toutes les formes sont fort appréciés des Chinois, ainsi qu'un fromage de haricots fermentés qui soulève le cœur. Comme viande on a le bœuf, qu'il est défendu de tuer, mais que l'on tue quand même en dehors de la ville ; le mouton de Mongolie, qui est excellent et en grande abondance ; enfin le porc noir, dont la viande est beaucoup plus légère que celle de son congénère d'Europe. Les canards blancs de Péking sont renommés, mais les poulets ont peu de saveur, et les pigeons encore moins. En hiver, il y a une abondance extraordinaire de gibier : sangliers, daims, faisans, cerfs, perdrix, bartavelles, provenant de Mongolie et qui se vendent à bas prix. Au temps des gelées, on apporte à la capitale, dans de grandes voitures, de superbes sterlets ou esturgeons de l'Amour, ainsi que d'autres poissons conservés dans un bloc de glace et qui viennent du Fleuve jaune. A Tien-tsin, le poisson de mer et d'eau douce est fort bon ; à Péking, on en trouve aussi plusieurs espèces passables : la carpe, le brochet, la perche. Les Chinois apprécient peu le gibier :

pour eux, rien n'entre en comparaison avec leur viande de porc. Les fruits sont nombreux : raisins de treille, pommes, poires, pêches, abricots, prunes, à peu près tout ce que nous avons en Europe; cependant, à part quelques bonnes espèces, ils sont peu savoureux.

Les pauvres de la campagne, surtout dans les mauvaises années, se nourrissent de tout ce qu'ils trouvent : feuilles d'ormeau, écorce du même arbre, son, sorgho noir, herbes sauvages. Le pain confectionné avec ces tristes matières est granuleux, sablonneux, peu nourrissant et souvent dangereux pour la santé.

En temps de disette, le gouvernement de Péking fait des distributions de millet dans des pagodes ou aux portes de la ville ; chaque pauvre doit apporter sa tasse et se présenter lui-même ; on donne aussi quelques vêtements de toile jaunâtre aux plus misérables.

III

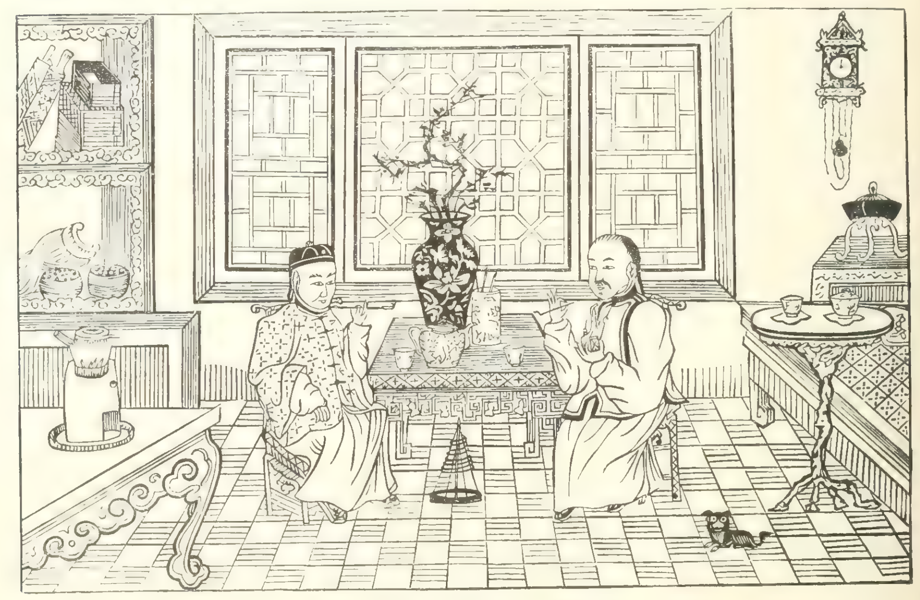


MAISON EN CONSTRUCTION.

HABITATIONS — Quelqu'un a dit : « Si vous montez sur les murs de Péking, ce qu'il est facile d'obtenir avec quelques sapèques, vous dominez toute la ville et vous voyez : *Un plat d'épinards avec des jaunes d'œufs*. Le mot n'est point inexact ; en effet, vous n'avez sous les yeux que des arbres, des arbres et encore des arbres ; quelques toits de palais et des pagodes couvertes en tuiles jaunes émergent seuls de cette verdure. La toiture des palais impériaux est en tuiles émaillées, de couleur jaune orange ; on a soin de placer par-dessous des plaques de plomb bien soudées entre elles. Les boiseries sont magnifiques, la charpente est en bois excellent, pin rouge, bois de fer ou châtaignier venus de fort loin. Dans toute construction chinoise, on commence par placer les colonnes de bois sur des pilastres surmontés d'une pierre de taille, puis toute la charpente, puis les tuiles : les murs ne se font qu'en dernier lieu ; ils sont en briques grises, éteintes par l'eau au moment de la cuisson complète ; elles sont parfaites, d'un grain serré, et se prêtent à la sculpture : on y grave les plus fins motifs. Les palais des princes sont couvertes en tuiles vertes, les pagodes en tuiles jaunes ou mélangées, même en tuiles noires. Dans les constructions, les fondements sont uniformément faits d'un béton qui se compose de terre jaune et de chaux en poudre ; on arrose légèrement le mélange répandu sur 20 centimètres d'épaisseur et on frappe au pilon. En répétant quatre ou cinq fois la même opération, on obtient des fondations inaltérables. L'intérieur des habi-

tations est divisé en plusieurs cours, dont la première est destinée aux domestiques et aux salles de réception, la deuxième aux appartements privés, et la troisième aux femmes et aux enfants. Les chambres ne sont point ordinairement parquetées, mais les riches y font construire un fourneau tenant tout le dessous du dallage, et qui répand une douce chaleur dans l'appartement. Pour lit, on a une estrade en briques d'environ trois mètres sur deux, élevée de 50 centimètres au-dessus du sol, et bien chauffée par-dessous au charbon de terre. Enfin les chambres sont divisées entre elles par des sculptures sur bois finement travaillées.

Dans les familles mandarinales, et plus encore dans celles des fonctionnaires qui se sont retirés après fortune faite, l'ameublement est luxueux. Avant tout autre



INTÉRIEUR D'UN SALON CHINOIS.

meuble, on place vis-à-vis de la porte d'entrée le *tchouang*, espèce de canapé en bois dur, sculpté, incrusté, laqué et quelquefois décoré de plaques de porcelaine ancienne. Il est garni de coussins en drap ou en satin brodé, et au milieu se trouve une table élégante. Le côté gauche est la place d'honneur ; si pour une raison quelconque le canapé était placé sur les côtés, la place honorifique serait alors la plus éloignée de la porte. A droite et à gauche du *tchouang* se placent des fauteuils assortis, avec les tables à thé nommées *tch'a-ki*. En hiver, au milieu de la chambre est une espèce de poêle *(lou-tse)* en cuivre jaune, doublé de terre réfractaire ; on y introduit du charbon de bois allumé, et on entretient le feu en ajoutant de temps à autre des boulettes préparées avec de la poussière d'anthracite et un peu d'eau. Le *k'ang* où l'on couche est chauffé de même ; rien de plus nuisible à la santé, rien même de plus dangereux, et chaque année, à Péking, de nombreuses victimes

sont asphyxiées par ce déplorable mode de chauffage qu'on ne songe même pas à changer.

Les autres meubles consistent en tables carrées d'un mètre de côté, et en tables très longues et très étroites qui se placent contre les murs pour recevoir les étagères; celles-ci sont fort belles, fouillées, sculptées d'élégants motifs, à compartiments variés, avec petits cabinets attenants. Il y en a en *tseu-t'an* (bois dur noirâtre), en laque ancienne de *Sou-tcheou* ornée de dessins vieil or, en bois de couleur et même en laque rouge. Ces étagères sont garnies des mille et une curiosités si recherchées en Europe : bronzes, porcelaines, jades, pierres dures ; le riche ne se refuse rien et dépense des prix fabuleux pour un seul objet; il n'est pas rare de voir dans un salon pour plusieurs centaines de mille francs de jade vert, blanc ou antique. Les tentures anciennes contribuent également à l'ornementation des habitations riches; ordinairement de soie rouge ou prune, elles sont admirablement brodées en haut, en bas et sur les côtés ; le milieu contient presque toujours une dédicace en caractères chinois ; ces tentures sont, en effet, des présents d'amis, de parents, offerts à l'occasion de certaines fêtes. Outre ces grandes pièces, on voit encore des portières fort belles, dont les fines broderies représentent des fleurs, des paysages, des pagodes et quelquefois des centaines d'enfants gracieusement disposés. Les murailles qui ne sont point couvertes de broderies, sont ornées de panneaux peints sur soie représentant l'image des trois fécilités, du phénix ou d'autres gracieux sujets. Dans les appartements voisins, on place d'immenses armoires à double étage servant de vestiaire; les portes en sont sculptées en ronde bosse et représentent, pour la plupart, le grand dragon impérial sortant des nuages ou des flots.

Mais tous les habitants de Péking sont loin d'avoir de telles demeures et de pareilles richesses ; leurs maisons, couvertes en tuiles grises communes, sont très ordinaires ; les murs, en briques entières ou brisées, reliées par un mortier peu solide, sont rapidement désagrégés par les pluies de l'été, et l'intérieur n'est que blanchi à la chaux, sans ornement ; pas de fenêtres sur la rue, pas d'ouvertures donnant chez le voisin. Cependant, chaque famille veut avoir son petit logis, sa petite cour, son arbre, sa porte.

Le peuple vit pauvrement dans ces cabanes, qui sont presque des palais si on les compare aux gourbis des cultivateurs : ces huttes, pour la plupart, sont en pisé avec couvertures de paille et de terre ; c'est laid, triste, pauvre, sale, souvent peu digne d'une créature humaine, et les malheureux vivent dans ces tanières tous ensemble sur un même fourneau, avec leurs grains, leurs volailles, leur chien et parfois leur baudet. Il n'y a souvent ni siège ni table. Enfin, comme habitation, on voit pire encore ; les mendiants logent sous une simple tente de nattes, sous une véranda de pagode ou de palais, dans une salle commune infecte, ou même dans la rue ; si vous parcourez Péking la nuit, vous verrez peut-être un paquet de loques ou un vieux paillasson dans un coin ; approchez-vous, toute une famille y dort pêle-mêle. Aussi, pendant l'hiver, les pauvres morts de froid sont-ils nombreux ; on les ramasse chaque matin, on les porte hors de la ville et tout est dit. Tout cela date de plusieurs siècles, tout cela continue, sans que naisse même l'idée d'une amélioration quelconque. Les Chinois sont, du reste, fort peu admirateurs des maisons européennes, et le rez-de-chaussée, seul en usage à Péking, ne sera pas de longtemps surmonté d'un étage. Cette manière de se loger explique qu'une immense ville comme la capitale de la Chine compte à peine 500.000 habitants.



I. VOYAGES. MOYENS DE TRANSPORT : BARQUES, VOITURES, CHAISES A PORTEURS, PALANQUINS A MULES. — II. CHEVAL. MULET. ANE. CHAMEAU. TRAINEAUX. BÊTES DE SOMME. ATTELAGES, BROUETTES, ETC. CHEMIN DE FER. — III. ROUTES. TOURELLES KILOMÉTRIQUES. AUBERGES.

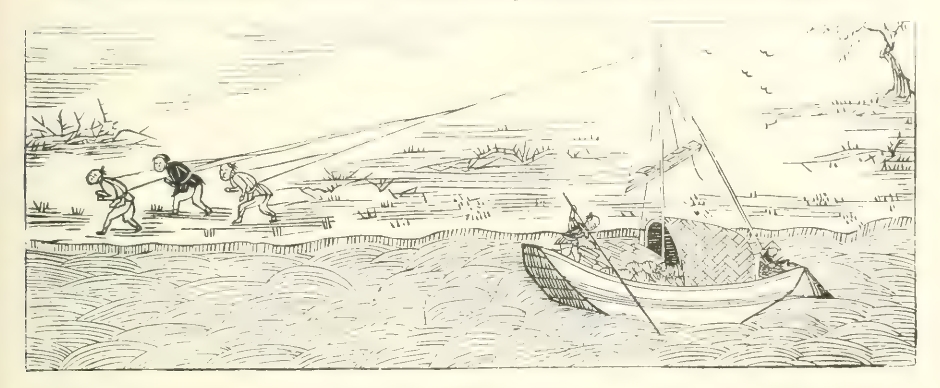


I

VOYAGER dans le nord de la Chine n'est point chose facile ; il faut avant tout une bonne provision de patience ; on va toujours lentement et on ne sait jamais quand on arrivera, quelquefois même si on arrivera.

BARQUES. — La plaine de Péking est sillonnée de rivières et de canaux, dont plusieurs sont navigables ; on peut aller en barque de *Ta-kou* à Péking et dans le sud de la province. Cette barque de voyageurs est couverte, mais peu confortable. A l'avant, un premier plan de 8 pieds sur 6, où l'on se tient debout ; puis un second semblable où l'on se couche sur des planches élevées de 50 centimètres, sous lesquelles se place le bagage. A l'arrière se trouve un petit réduit pour la cuisine des mariniers ; quant au voyageur, il s'arrange comme il peut. Trois ou quatre hommes manœuvrent à la gaffe, à la rame, à la godille, ou bien tirent à la cordelle. Souvent il y a échouage, bien que la barque cale à peine 60 centimètres ; alors tout le monde se met à l'eau, la soulève, la traine sur la vase, et l'on repart. Vente t-il trop fort, on jette l'ancre ; pleut-il, on se colle à la rive et on dort. Enfin, si tout va bien, on ne met que trois jours pour faire les quatre étapes, de 45 kilomètres chacune, qui séparent Tien-tsin de *T'oung-tcheou* par la rivière ; là, on peut encore prendre une barque qui conduit en six heures, à travers cinq écluses, jusqu'aux portes de Péking. On voit sur le fleuve *Pè-ho* de belles barques du sud, aménagées avec un certain luxe ; elles sont réservées aux mandarins, et les voyageurs ne peuvent en profiter.

On va en barque de Tien-tsin à *Pao-ting-fou* de la même manière en traversant un lac considérable et très poissonneux, couvert au printemps et à l'automne de canards sauvages et autres oiseaux d'eau. C'est sur ce lac qu'on pêche au moyen de cormorans apprivoisés et dressés pour cet usage ; ces pauvres oiseaux, tout mouillés, se tiennent sur les rebords de la barque, plongent toutes les cinq minutes



BARQUE TIRÉE A LA CORDELLE.

et rapportent un poisson petit ou gros dans leur bec ; le pêcheur s'en empare, en leur donnant quelques grains comme récompense.

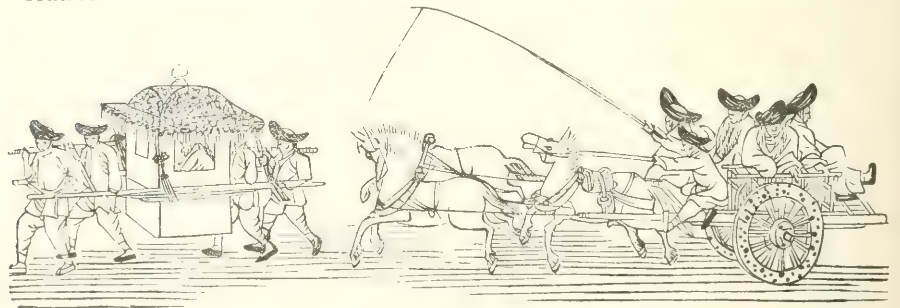
Outre ces barques de voyageurs, il y en a une multitude d'autres pour les grains et les marchandises; le commerce européen en emploie aussi beaucoup, si bien que la navigation est souvent arrêtée par leur trop grand nombre. Dans les temps d'inondation, on coupe à travers champs et on arrive à Péking bien plus vite. Pendant la sécheresse ou au temps des pluies il n'est pas rare que l'on reste huit jours en rivière. En un mot, les voyages en barque sont longs, ennuyeux, coûteux et peu confortables, mais nullement fatigants.



VOITURE DE VOYAGE A DEUX MULES.

VOITURES. — La voiture chinoise est une espèce de guérite à jour, placée sur un essieu en bois monté sur deux roues massives et très fortes. Il y a plusieurs espèces de voitures : voitures de princes, de mandarins, de particuliers, de ville et de louage. La voiture des princes ou des princesses est recouverte en drap vert, les essieux et les brancards peints en rouge, les roues fines tout à fait en arrière ; les harnais sont entourés d'étoffe jaune., et les conducteurs vont toujours à pied. La voiture des mandarins ou des particuliers riches est propre, couverte de drap bleu,

ou noir, garnie de coussins tout en soie, et le cocher monte rarement sur le brancard, par respect pour le voyageur. Les voitures de louage à Péking sont en général peu propres ; cependant, en y mettant le prix, on a une voiture très convenable ; la mule, le cheval ou l'âne traînent ces voitures. On rencontre souvent des mules superbes et d'un très haut prix ; une particularité assez curieuse est que les eunuques seuls se servent de voitures traînées par des chevaux blancs et qu'ils vont toujours aussi vite que possible. Pour les voyages, la voiture est grande, sale, mais à l'épreuve des cahots ; deux mulets attelés en flèche, font 50 kilomètres par jour ; ces bêtes-là sont infatigables, comme leur conducteur, et pourvu qu'on les nourrisse bien, elles peuvent marcher nuit et jour sans jamais s'arrêter. Pour être passablement installé dans ces véhicules, on y place un matelas, des oreillers, enfin tout ce qui peut amortir les épouvantables secousses provenant des routes toujours défoncées. Quelques Européens ont disposé un caisson pour y mettre les jambes, et un bon coussin à ressorts dans la voiture ; avec ces perfectionnements, on est presque bien, seulement jamais un Chinois ne voudrait s'en servir, le progrès n'est pas apprécié dans ces contrées.



CHAISE A PORTEURS AVEC LES PORTEURS DE RECHANGE.

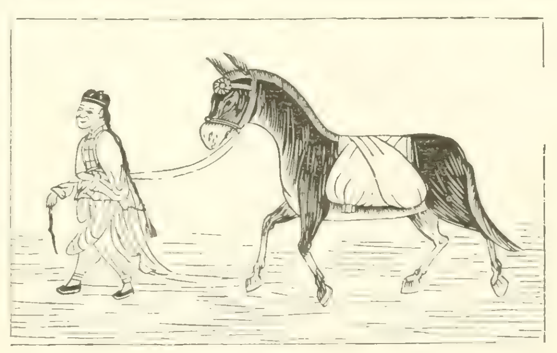
CHAISE A PORTEURS. — Dans les villes du sud, on trouve partout des chaises à porteurs, légères et peu coûteuses ; à Péking, il n'y en a pas, les princes et les grands mandarins seuls sortent en chaise à quatre porteurs, accompagnés de quatre autres de rechange montés dans une voiture ; les chaises sont vertes ou bleues selon le grade. Les ministres, leur premier secrétaire et l'évêque ont droit à la chaise verte, mais le plus souvent ils se contentent, comme du reste bon nombre de mandarins, d'une voiture ou d'un cheval. On loue une chaise et des porteurs de profession quand on n'a pas les siens, mais à des prix très élevés. Pour les longs voyages presque personne n'emploie la chaise, à moins d'être vice-roi ou gouverneur. Enfin, dans les montagnes on se procure des chaises plus petites, que de vigoureux paysans emportent rapidement, et à bas prix. Bref, dans le nord de la Chine, la chaise n'est pas, pour ainsi dire, un moyen de transport ; il y en a heureusement d'autres plus pratiques.

PALANQUIN A MULES. — On peut louer à Péking, et même à Tien-tsin, des palanquins de montagnes à deux mulets, conduits ordinairement par des Chinois mahométans. Ces palanquins sont commodes, deux personnes à la rigueur y trouvent place, et si l'on est seul, on peut y mettre 50 kilos de bagage. Il y a quelques personnes qui craignent ce mode de transport, le palanquin leur donne le mal de mer :

il se produit, en effet, presque toujours une espèce de roulis, assez bénin du reste ; mais on peut lire, dormir, et aucune forte secousse ne vient fatiguer le voyageur. — Pour aller à Kalgan ou dans les montagnes, c'est le moyen le plus commode ; le prix est relativement peu élevé. Le seul ennui est qu'on ne peut descendre sans courir le risque de chavirer ; arrivés à l'auberge, huit hommes prennent le palanquin et le posent à terre, le voyageur restant dedans ; ils font l'opération inverse quand on repart.

II

LE CHEVAL, LE MULET, L'ANE, LE CHAMEAU. — Les chevaux du nord de la Chine sont petits mais vigoureux ; ils viennent presque tous de la terre des herbes en Mongolie. En général, ils sont faciles à dompter, cependant, parfois ils restent à demi sauvages, malgré les soins qu'on leur donne. Pour les Chinois, un cheval dressé doit savoir marcher à l'amble ; un mandarin ne monterait pas un trotteur, et le galop n'est toléré que pour les militaires ; il ne montera jamais non plus un cheval entier ou une jument, c'est absolument contraire aux usages. L'amble seul fait le prix du cheval ; on paiera facilement un cheval dressé à cette marche le triple d'un trotteur excellent. On trouve à Tien-tsin de beaux chevaux de louage, mais à Péking il est plus difficile de s'en procurer. Vu le bas prix, on achète quelquefois un cheval pour un voyage de quinze jours, quitte à le revendre après.



MULET CHARGÉ.

Les mules sont excellentes, bonnes à monter, douces, vigoureuses et vivent longtemps ; aussi une belle mule noire ou gris-fer vaut-elle facilement 1,000 francs. La voiture d'un mandarin ne sera jamais traînée par un mulet ; lui-même ne montera pas un mulet, c'est encore contraire aux usages. On garde les mulets pour les charrois, pour porter le charbon ou pour traîner les voitures de louage.

Le baudet est un bon animal, qui rend plus de services que tous les autres dans le nord de la Chine ; il travaille sans cesse et ne mange presque rien ; c'est l'ami du pauvre dont il partage la misère, la nourriture et souvent le logement ; on en trouve partout. A Péking on loue à très bas prix un âne pendant toute une journée ; dans la campagne on en loue sur toutes les routes pour quelques centimes le kilomètre. L'âne chinois fait tous les métiers : traîne la voiture, est chargé de légumes, de charbon, tourne la meule, sert de monture à la femme et à l'enfant, porte de gros bonshommes souvent plus lourds que lui ; il est docile, rapide, et si l'on a soin de descendre de temps en temps pour le laisser reposer, il fait 40 kilomètres par jour.

Le chameau n'est employé comme monture que par les Mongols ; un Chinois, encore moins un Européen, ne pourrait supporter son allure saccadée et fatigante. Cependant les missionnaires de Mongolie sont obligés de l'employer, et voyagent plusieurs mois à dos de chameau.

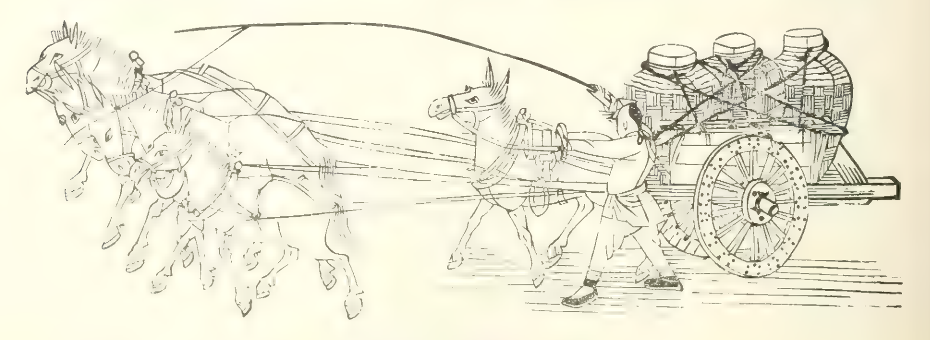
TRAINEAUX. — Pendant les quatre mois de l'hiver, on voit à Tien-tsin sur le *Pè-ho* des traîneaux rudimentaires extra-rapides. Ils sont composés de quelques planches avec deux patins ferrés ; le conducteur, debout à l'arrière, lance la machine au moyen d'une gaffe qu'il passe entre ses jambes. A Péking, les traîneaux sont plus élevés, moins commodes, et on se contente de les tirer à la cordelle. Couvert de



CHAMEAUX CHARGÉS DE CHARBON.

bonnes fourrures, on peut se servir de ce véhicule, qui ne coûte pas cher et va très vite, mais dans la capitale, où il n'y a pas de fleuve, le traîneau ne sert que sur les fossés pour aller d'une porte à l'autre.

BÊTES DE SOMME. ATTELAGES. BROUETTES, ETC. — Les bêtes de somme sont nombreuses, car, étant donné l'état des chemins, les voitures ne peuvent pas toujours être employées en plaine ; en montagne, elles ne sont d'aucun usage.



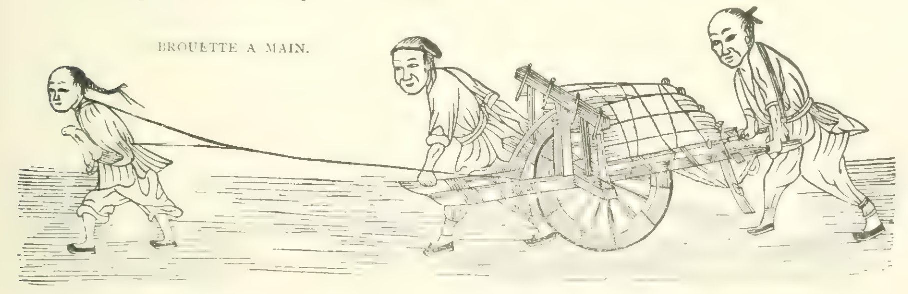
GRANDE CHARRETTE CHARGÉE.

Les chameaux de Mongolie arrivent par troupes dès le mois de septembre, et jusqu'au mois de mai ils transportent le charbon, la chaux, les pierres, les tuiles vernissées, les grains, et mille autres choses. On les charge de 300 kilos pour le moins : ils repartent ensuite pour la terre des herbes, où ils se refont un peu pendant trois mois. Un chameau qui passe l'été à Péking est une bête sacrifiée, son poil tombe par grandes plaques, il reste dénudé sous la pluie et meurt de misère.

Le mulet ne craint rien, toute l'année il travaille sans se reposer jamais ; sa charge

ordinaire est de 120 kilos ; très souvent on la force et le pauvre animal plie sous le faix ; il est tout écorché, maigre et semble prêt à rendre le dernier soupir ; mais si on le nourrit bien, il repart bravement. Jamais le Chinois ne maltraite les animaux comme fait parfois l'Européen ; avant d'aller prendre son thé, le conducteur, exténué lui-même, desselle, bouchonne et nourrit ses bêtes ; c'est après cela seulement qu'il pense à lui-même. — Le baudet aussi est précieux ; il porte, proportion gardée, plus que le mulet ; comme lui, il va partout et toujours.

Pour les charrois, il y a de grands attelages composés de trois à huit bêtes, traînant d'immenses charrettes ; on y empile des sacs de grains, du charbon, des bonbonnes d'eau-de-vie, jusqu'à concurrence de 1800 kilos. — Il y a deux sortes de brouettes, la grande et la petite. La première, attelée d'un ou deux mulets, est conduite par un homme qui soutient le brancard et par deux autres qui maintiennent l'équilibre ; elle porte plus de 800 kilos. La seconde est simplement poussée par un homme et traînée par un autre. La roue des brouettes est au milieu, jamais à l'avant : ainsi, la charge ne pèse pas sur le conducteur, elle se répartit de chaque côté et le centre de gravité reste toujours au milieu.

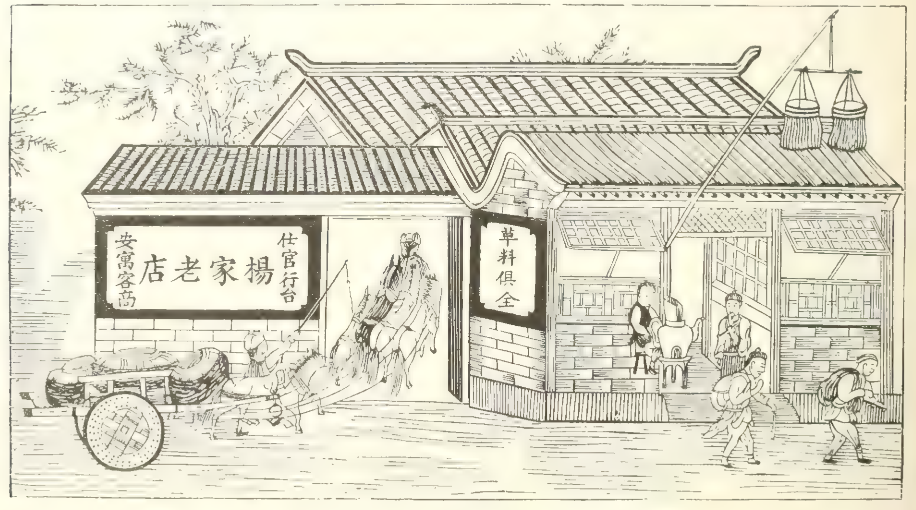

BROUETTE A MAIN.

Les pauvres gens sont obligés de porter eux-mêmes des fardeaux souvent énormes. On rencontre parfois de braves montagnards, chargés d'une hotte immense de charbon de bois, traversant pendant deux ou trois jours les montagnes de l'ouest pour venir à Péking vendre leur marchandise. Un voyage qui dure six jours leur rapporte à peine deux francs de bénéfice net. Ils se nourrissent en route de petit millet cuit à l'eau et placé dans une musette. En hiver, ils cassent avec un caillou cette triste nourriture, gelée par un froid de vingt degrés qu'il n'est pas rare d'avoir à supporter dans ces montagnes.

CHEMINS DE FER. — Il y a 25 ans, le ministre de France exposait un jour au prince *Koung* toute la théorie et la pratique des chemins de fer ; après avoir écouté attentivement, le prince dit au ministre : « J'ai fort bien compris, vous vous servez en Europe de chemins de fer pour vous rendre d'un point à un autre ; en Chine, nous obtenons absolument le même résultat avec nos voitures ; nous n'allons pas si vite, c'est vrai, mais... nous ne sommes pas pressés ! » Aujourd'hui, on n'en est plus là, un chemin de fer stratégique va de Tien-tsin à *Chan-haè kouan* en passant par *Ta-kou*. Les Chinois s'en servent volontiers, et peut-être verrons-nous d'autres lignes plus importantes ; mais bien des années passeront avant que la Chine soit sillonnée comme l'Europe par les voies ferrées !

III

ROUTES, TOURELLES KILOMÉTRIQUES. — La Chine possède des routes impériales dans toutes les provinces. Au nord, elles sont larges, et de loin en loin une cabane ou une vieille tour sert de borne kilométrique. Devant ces tours sont construits des fourneaux en terre ; autrefois ils servaient à faire des signaux au moyen de la fumée, pour appeler les troupes mongoles au secours de l'empire en péril. L'histoire rapporte qu'une impératrice s'étant donné un jour le plaisir de faire faire les signaux, toute la cavalerie mongole arriva à Péking, qui ne courait pas le moindre danger. Quelque temps après, l'empereur, étant attaqué, fit monter les colonnes de fumée, selon la coutume, mais pas un mongol ne vint au secours, et l'empereur perdit son trône. Jadis les routes impériales étaient belles ; aujourd'hui

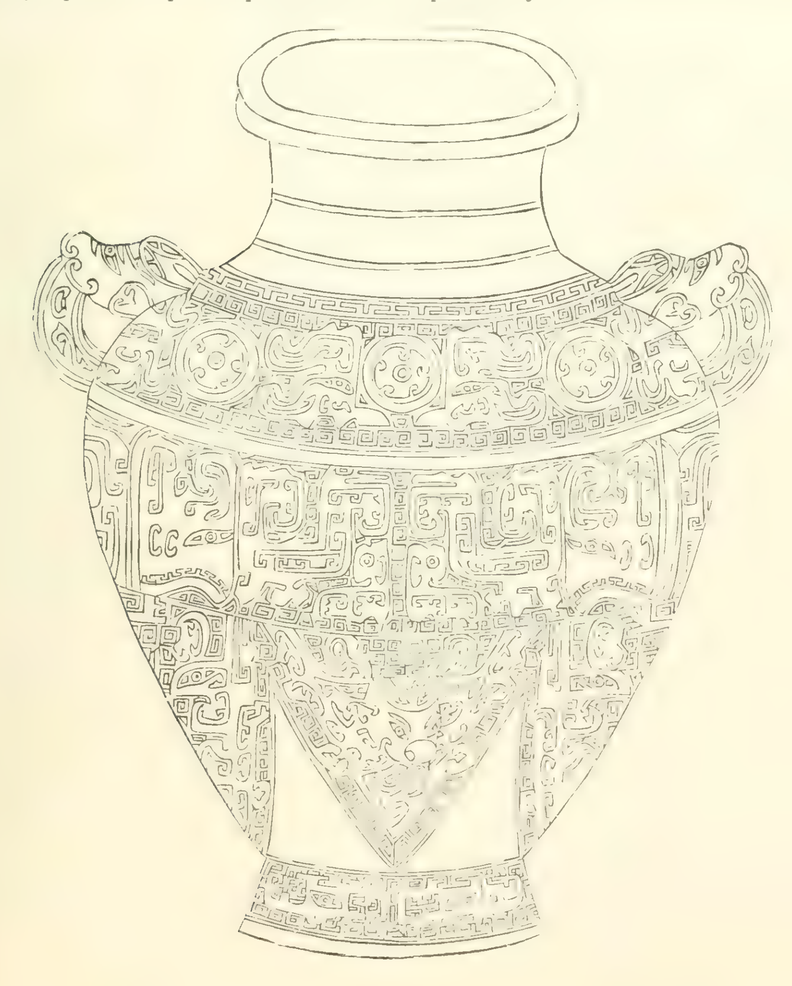


AUBERGE.

tout est démoli, ruiné, raviné. En temps de pluie, elles sont impraticables ; en tout temps, mauvaises ; flaques d'eau, bourbiers, ornières, rien n'y manque et personne ne les répare jamais ; aussi presque toujours on les évite en passant par les champs voisins, que les propriétaires défendent comme ils peuvent en les parsemant de trous profonds qui font verser les voitures. Les routes de montagne sont également affreuses ; plus ou moins taillées dans le roc, elles n'ont souvent qu'un mètre de large, c'est juste suffisant pour le passage d'une mule ; quand on craint une rencontre, on s'avertit de loin par des cris. Le rocher est poli par les sabots des animaux, à la moindre pluie on glisse et on tombe ; la pente est parfois presque verticale et la descente effrayante ; mais en laissant la mule suivre son instinct sans la toucher, sans la diriger, quoique sur un simple bât non sanglé, le voyageur ne court aucun risque.

LES AUBERGES. — En voyage, les étapes sont d'environ 25 kilomètres ; on en fait deux par jour. A chacune d'elles on s'arrête pour déjeuner ou pour coucher dans des auberges sales et dégradées. Elles sont composées d'une ou plusieurs cours réser-

vées aux animaux et aux voitures, qui restent en plein air; les chambres environnent ces cours. Rien à boire que du thé ou de l'eau-de-vie chinoise, rien à manger que les petits plats du pays. Quant à dormir, il n'y faut pas penser ; outre le bruit de quarante ou cinquante mulets qui courent et se battent, outre les cris des cochers, des aubergistes et des petits marchands, il y a encore un bruit insolite qui étonne la première fois : c'est la crécelle du veilleur de nuit, qui ne manque jamais de s'arrêter sous les fenêtres en papier du voyageur, pour lui faire admirer sa vigilance. Somme toute, on est très mal, mais on ne paye pas cher ; que vous ayez ou non apporté vos provisions, le prix sera toujours à peu près le même ; en réalité, l'aubergiste, qui n'a presque rien dépensé, trouvera cependant encore moyen de se plaindre de ce que vous lui donnerez ; il n'y a pas à s'en préoccuper, le Chinois se plaint toujours.





CHAPITRE XXIII

I. GÉOLOGIE. CLIMATOLOGIE. EAUX THERMALES. — II. CÉRÉALES. FLEURS. — III. ORNITHOLOGIE. — IV. FAUNE.

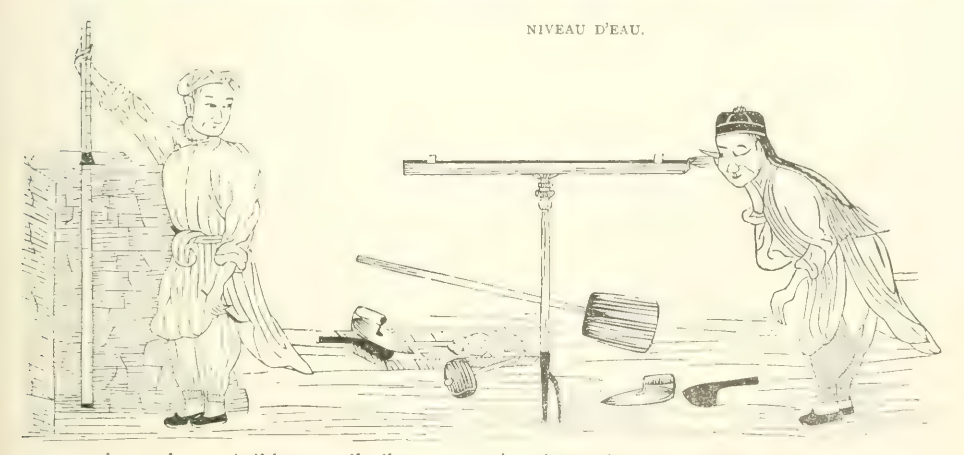
I

PÉKING, situé sur le 39° 54' 13" de latitude Nord et le 114° 08' 30" de longtitude Est de Paris, se trouve ainsi sur le même méridien que Naples et Madrid, et cependant les froids de l'hiver y sont rigoureux ; pour cette raison, la capitale de la Chine a été classée parmi les villes à climat extrême comme New-York. Les grands froids commencent presque sans transition en novembre, et les fleuves ainsi que la mer sont pris par les glaces en décembre, pour dégeler en mars. Pendant ces quatre mois, le froid oscille entre — 10 et — 18 degrés, tandis que pendant l'été le thermomètre atteint et dépasse + 40°. Les Pékinois disent que le vent souffle du nord en hiver, du sud en été, de l'est au printemps et de l'ouest en automne, et cet adage populaire ne manque pas de vérité. Le climat de Péking est caractérisé par une très grande sécheresse, qui, s'il rend le froid très pénible, fait supporter plus facilement les chaleurs du mois de juin, pendant lequel elles atteignent leur maximum. Il y a dans l'année de trente à quarante jours de pluie ou de neige ; les grandes pluies de juillet et d'août produisent une humidité surchauffée, qui rend ces deux mois fort pénibles. Pendant l'hiver, le ciel à Péking reste serein, et rien n'égale la transparence de l'atmosphère ; mais les vents violents du nord soulèvent une poussière tellement épaisse que le soleil en est parfois obscurci, et des nuages jaunâtres s'étendent comme un voile sur toute la ville.

L'immense plaine de Péking est toute plate et formée d'une terre d'alluvion ancienne et jaunâtre, où le P. David n'a jamais aperçu de débris fossiles. D'autres géologues pensent que tout l'espace compris entre Péking et *Nan-K'eou* est d'alluvion récente. Vers le nord de Péking, on rencontre de petites collines près du Palais d'été ; plus loin, toujours dans la même direction, la chaîne s'élève et une montagne qui fait angle montre au loin son flanc nu et bleuâtre ; c'est de là qu'on

extrait un beau granit compact, dont on transporte quelquefois des blocs à Péking (A. David). A *Nan-k'eou* s'étend la chaine de montagnes qui, venant du sud-ouest, se prolonge jusqu'à *Chan-haè-kouan* en se reliant à la grande chaine qui sépare la Mongolie de la Chine, et qui est dominée par la Grande Muraille. Les roches sont calcaires, cristallines ou porphyritiques. Ces montagnes, de médiocre hauteur, sont toutes déboisées; de celles de l'ouest, à 16 ou 18 kilomètres de Péking, on extrait de temps immémorial un anthracite très dur et difficile à allumer. Il faut aller jusqu'à *Tch'aè-tang*, à trois journées nord-ouest de la capitale, pour trouver la houille bitumineuse. Les mines sont nombreuses, mais misérablement exploitées ; on creuse un chemin souterrain descendant en pente douce jusqu'aux filons, et des hommes, une lampe attachée au front, se glissent dans ces tanières à peine soutenues par de misérables poutrelles, et reviennent portant au dos ou trainant après eux un bloc de charbon. On est apitoyé sur le sort de ces malheureux, qui sortent couverts de sueur, vont se rafraichir au grand air pendant quelques minutes et repartent pour

NIVEAU D'EAU.



continuer leur pénible travail ; ils gagnent à peine 1 franc 50 par jour, et trois ans de mines tuent un homme !

A *Tang-chan* dans l'est, entre Péking et *Chan-haè-kouan*, les Européens exploitent pour le compte du gouvernement chinois, ou plutôt pour le chemin de fer et les bateaux à vapeur, de riches mines avec tous les perfectionnements d'Europe. Mais dans tout le reste de la province, malgré le succès et le profit de la méthode européenne, on conserve et on conservera longtemps encore l'ancienne exploitation, qui doit dater du déluge ou peu s'en faut.

La plaine de Péking et les montagnes qui l'avoisinent vers le nord sont riches en sources d'eaux thermales :

1° *T'ang-chan* est situé à 35 kilomètres de Péking, droit au nord ; la source de *Tang-chan* est connue, elle marque plus de 50° centigrades. Primitivement, elle était réservée à l'empereur seul, qui, par une faveur spéciale, y envoya le cardinal de Tournon. Un beau parc impérial l'environne ; mais comme l'empereur ne s'y rend plus, on peut aujourd'hui, moyennant une subvention aux gardiens, franchir l'enceinte et aller prendre des bains dans les petites piscines disposées à côté de la

source elle-même; cette source en forme de puits est entourée d'une balustrade en marbre blanc, elle est trois fois plus longue que large ; l'eau bouillonne à plusieurs places et est tellement chaude qu'on ne peut y tenir la main. Il est regrettable que ce beau parc, les pavillons impériaux et la source elle-même soient dans un délabrement complet ; l'eau s'écoule par un ruisseau au dehors des murs, et on a creusé de simples trous dans lesquels les pauvres gens se baignent à volonté; on dit cette source thermale fort bonne pour les affections cutanées. Les alentours du parc sont dénudés, noirâtres et comme calcinés ; en été, il y fait une chaleur insupportable et on n'y trouve aucun endroit pour loger, sinon une petite pagode bien misérable, éloignée d'environ 1500 mètres.



TROU DE MINE.

2° Au nord-ouest de Péking, à environ 30 kilomètres, on a construit près de la grande pagode du dragon noir (*Hèe-loung-t'an*) un petit temple nommé *Ouang-ts'iuen-miao* ; il est assez facile de s'y rendre, même en voiture ; la source thermale ne marque que 24°, et les bonzes louent quelques chambres aux mandarins ou aux Européens qui désirent y prendre les eaux.

3° Dans la préfecture de *Young-p'ing-fou*, à 7 kilomètres nord de la petite ville de *Kien-tchang-iin*, existe encore une source thermale très chaude ; mais comme il n'y a aucun établissement et seulement une piscine en plein vent, elle n'est fréquentée que par les pauvres gens de la campagne.

4° Non loin de la sous-préfecture de *Yu-tcheou*, se rencontre également une source thermale, sans aucune habitation avoisinante ; cependant on peut se loger dans une petite pagode distante d'un kilomètre.

5° Près de la ville de *Suen-hoa-fou*, à 25 ou 30 kilomètres est, se trouvent le

village et la source thermale de la pagode blanche *(Pè-miao-tse)* ; elle est assez abondante et accuse 45° centigrades ; la source sort d'une montagne en terre jaune où les pauvres gens s'abritent dans des grottes après avoir pris leur bain dans une grande piscine en plein air. On dit cette eau excellente pour les plaies et les affections de la peau.

9° Enfin, à environ 70 kilomètres plus loin, toujours vers le nord-est, on voit une des plus belles sources thermales de la province ; elle est située entre les deux sous-préfectures de *Loung-men-sien* et *Tche-tch eng-sien*, mais beaucoup plus rapprochée de cette dernière. A 100 mètres d'une pagode en assez bon état, desservie par un bonze qui loge les baigneurs, sort de la montagne une source qui marque 75° centigrades ; elle est enfermée dans une espèce de puits mesurant 3 mètres de diamètre sur une profondeur d'environ 7 mètres. Ce puits est recouvert d'un gracieux pavillon et les empereurs de la dynastie des *Ming*, ainsi que *K'ang-si* et *K'ien-loung*, ont fait ériger soit dans la pagode, soit aux alentours de la source, 7 ou 8 stèles en marbre et en granit, où sont gravés l'histoire et les bienfaits de cette source. La tradition rapporte que, sous la dynastie des *Yuen*, un grand mandarin militaire aperçut un énorme serpent et lui donna la chasse ; après une course folle, le reptile, près d'être atteint, entra dans un trou dans lequel le général enfonça sa lance ; lorsqu'il la retira, l'eau jaillit. Quoi qu'il en soit de cette fable, la source existe, elle est excellente pour toutes les maladies rhumatismales, d'après les Chinois, et fort dangereuse si la moindre plaie existait sur le corps des baigneurs. Deux cabanes, mesurant chacune 30 pieds sur 15, contiennent des piscines en fort mauvais état aujourd'hui ; l'eau y arrive par un ruisseau en plein air d'environ 300 mètres de long, et accuse encore après ce parcours 53° centigrades. De Péking à cette source il y a quatre journées de marche, et quoique les chemins soient difficiles, quelquefois même dangereux, on peut, pour s'y rendre, louer facilement en dehors de la porte *Ha-ta-men* des mulets ou des palanquins.



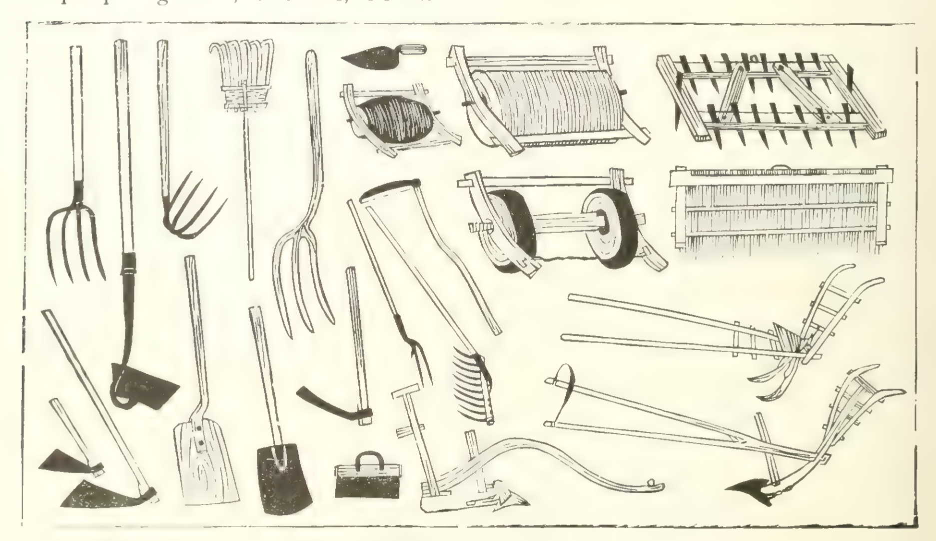
CULTIVATEURS.

II

Le Chinois est un cultivateur de premier ordre ; non seulement dans la plaine, mais encore dans les montagnes, la moindre parcelle de terre est cultivée. Rien n'est épargné, ni temps, ni fatigue, ni engrais de tout genre pour bonifier ces terrains souvent bien ingrats. Les instruments dont se servent les Chinois pour la culture sont simples, primitifs, mais très pratiques : charrue élémentaire, herse faite de gros clous ou même de simples chevilles de bois, hoyau et trident en fer grossièrement forgé, fauchet et râteau de bois ou de bambou recourbé, pelle et bêche, pioche à un seul bec, fourche en bois, voilà à peu près tout. Notons encore le fléau et le van, ainsi que la tarare qui a été introduite depuis peu d'années. Une petite serpe

d'à peine huit centimètres, emmanchée au bout d'un bâton de 50 centimètres, remplace chez le Chinois la faux, la faucille et l'étrape. Comme aides, le laboureur a le bœuf, qui porte le joug au-dessus du cou, le cheval, le mulet et l'âne attelés comme en Europe, et qui sont remplacés chez les pauvres gens par la femme et les enfants. Autant que possible, on sème les grains de l'est à l'ouest et toujours avec une parfaite régularité.

La grande culture est celle du millet, du sorgho à épis blancs ou rouges, du maïs, du froment et d'une espèce de riz sec qui réclame peu d'eau. On y ajoute le petit haricot noir, destiné surtout à la nourriture des animaux, et dans les montagnes on remplace le froment par l'avoine, l'orge, le seigle et le sarrasin. Comme plante fourragère, on ne voit que la luzerne d'Europe. On cultive encore la patate douce, quelques ignames, le sésame, le raisin et le chanvre.



INSTRUMENTS D'AGRICULTURE.

La culture des légumes est non moins importante et variée ; aux alentours de Péking surtout, la terre qui n'est point occupée par les tombeaux est mise en jardins. Le Chinois sait cultiver; ses plates-bandes sont admirablement tracées; il les arrose au moyen de petites rigoles alimentées par des puits d'où l'on tire l'eau au moyen de grands seaux en osier montés sur manivelle, à moins qu'on ne soit assez riche pour établir une noria activée par un mulet. Le principal légume est sans contredit le chou chinois nommé *pè-ts'aè* ; il ne ressemble nullement au nôtre, mais possède une saveur particulière et se conserve sans difficulté pendant tout l'hiver dans les silos. Si l'on veut avoir une belle récolte, au moment du repiquage, on place dans chaque trou quelques plumes de poule achetées dans les restaurants ; avec cet engrais, le légume prospère singulièrement. Les aubergines sont superbes ; beaucoup atteignent la grosseur de la tête ; l'espèce ronde et violette est la meilleure. On sème aussi la carotte rouge et jaune, un gros chou-rave, l'oignon allongé, l'ail, l'épinard,

les haricots verts, les petits pois, la ciboule, une ou deux espèces de salade, le radis long, le céleri et un persil à odeur infecte. L'arachide et une patate longue, sucrée et fade sont l'objet d'une culture soignée, ainsi que plusieurs espèces de concombres, courges, petits melons odorants, sans compter la pastèque à chair blanche ou rouge qui est très savoureuse. Dans les montagnes, on cultive encore le haricot ramé et la pomme de terre. Il y a trente ans, l'espèce jaune existait seule ; mais les missionnaires ont, depuis, introduit les bonnes espèces d'Europe, qui ont été accueillies comme plus productives et plus délicates. Dans le nord et surtout en Mongolie, le vrai chou pommé est cultivé avantageusement. L'asperge sauvage seule se vend à Péking : mais peu à peu, surtout dans les jardins de Tien-tsin on introduit l'asperge d'Argenteuil, le chou-fleur, l'artichaut, la laitue romaine, les chicorées, le cresson et nombre d'autres légumes pour l'usage des Européens. Les Chinois savent très bien forcer les légumes ; pour cela, ils ont des serres chauffées produisant des primeurs qu'ils vendent à très haut prix.



SORGHO (KAO-LEANG).

MILLET (SIAO-MI-TSE).

Le Chinois est amateur de fleurs ; il est rare que, même chez les pauvres, on n'en voie pas quelques-unes. Cultivées en pleine terre ou en serre, selon leurs qualités elles sont portées à dos d'homme ou à brouettes sur les nombreux marchés de la capitale ; l'iris, le chrysanthème, la balsamine, la crête-de-coq, la campanule, le pied-d'alouette, l'hémérocalle, le pourpier, la pensée, le souci, la belle-de-nuit, la menthe poivrée, quelques petits œillets, la reine-marguerite, le soleil, la coréopsis, le basilic, le géranium, le lys martagon et le lys soufre, la pivoine ordinaire rose et blanche nommée *chao-iao*, sont les plus communes. On voit aussi de charmants arbustes florifères : un prunier sauvage à fleurs doubles, une spirée à fleurs blanches et à feuillage élégant, une magnifique glycine, le chèvre-feuille, le laurier rose et blanc, le lilas, le grenadier à

fleurs doubles, un autre à fleurs simples fructifères, le forsythia à fleurs jaunes, les roses jaunes à grand buisson, la rose de tous les mois sans odeur, une autre blanche que l'on dispose en espaliers, une odorante d'un rouge un peu violacé, et enfin depuis quelque temps de nouvelles espèces d'Europe greffées par les Chinois. Chaque année arrive des provinces méridionales, presque à l'état de bois sec, un arbrisseau ressemblant au jasmin *(mou-li-hoa)* ; on le cultive en serre, et au printemps il se couvre de fleurs blanches très odorantes, avec lesquelles on parfume le thé vert. Viennent aussi du sud ou du Japon, le gardénia, le camélia, l'hortensia, l'oranger, le citronnier, le sica, le palmier, le yucca, plusieurs espèces d'azalées et de rhododendrons, enfin la pivoine, arbre qui s'offre en présent pour le 1[er] jour de l'an, c'est-à-dire vers le 15 février ; cette pivoine est appelée en chinois *mou-tan.*



PIVOINE (MOU-TAN).

Parmi les arbres, notons l'orme, le saule, le mimosa, le sophora, le pin rouge, la sapinette qui entoure les sépultures, le pin à écorce blanche *(pinus bungeana)*, l'accacia, une vigne sauvage et un cissus grimpant qui remplace le lierre, inconnu à Péking ; l'aulne et le hêtre sont inconnus ici, le charme est très rare, mais l'ailanthe, dont la racine est un spécifique remarquable contre la dyssenterie, croît partout. Les montagnes produisent aussi trois sortes de chênes rabougris, un petit bouleau, des lilas sauvages, le tilleul et d'autres espèces communes à l'Europe. Parmi les arbres fruitiers, citons le pommier, le poirier, l'abricotier, le pêcher, le prunier, le kaki, une petite cerise et un arbre produisant de petites pommes rouges nommées *chan-li-houng*, dont les confiseurs tirent un excellent parti ; la vigne, peu abondante, ne se cultive pas comme en Europe, mais seulement sous forme de treilles, dont on enterre tous les rameaux avant les grands froids. Outre une espèce de raisin très juteux à gros grains rosés, on en a une seconde à grains très allongés et jaunâtres, rappelant le raisin d'Europe dit *amandelle* ; la première seule, additionnée de 10 % de sucre nécessaire à la fermentation, peut servir à faire du vin. Ce vin, après quelques années, acquiert une couleur topaze, et son goût rappelle certains vins d'Espagne ; du reste, à Péking, tout le raisin ne sert que pour la table. Le noyer ordinaire se trouve dans les montagnes de l'ouest, avec un abricotier dont les fruits sans chair donnent un énorme noyau qui remplace

l'amande ; dans les montagnes du nord-est, on a une autre espèce de noyer dont les fruits sont presque sans coque, et le châtaignier; le noisetier n'est pas cultivé mais se trouve en abondance dans toutes les montagnes.

Le coton se cultive peu dans le *Pé-tche ly*; cependant, vers le sud, on en rencontre une espèce naine dont la tige ne dépasse pas 50 à 60 centimètres. Par contre, le tabac est semé aussi bien dans la montagne que dans la plaine ; on en fait une très grande consommation, car en Chine tout le monde fume ; le meilleur, qui est presque noir et chargé de nicotine, vient de Mantchourie ; mais aux alentours de Péking on en récolte une espèce moins forte et plus agréable à fumer. Les Chinois ne font subir aucune préparation au tabac ; on se contente de le faire sécher, d'enlever les plus grosses côtes des feuilles, et on le livre ainsi à la consommation. Quelques plantes médicinales se trouvent dans les montagnes, telles que le bois de réglisse, la rhubarbe et nombre d'espèces qui entrent dans la pharmacopée chinoise.

Dans le nord, on rencontre quelques fraises des bois, la groseille à grappes, et une framboise très productive mais légèrement acide.

III



PARMI les oiseaux du nord de la Chine, on peut citer le grand vautour, dont plusieurs spécimens se trouvaient dans le musée du *Pé-tang ;* il se rencontre, assez rarement du reste, dans les montagnes du nord-ouest, comme dans celles du nord-est près de la ville de *Young-p'ing-fou (Vultur monachus)*. Les aigles sont moins rares et on en voit plusieurs espèces, dont les plus grands sont ceux à tarse blanc *(Aquila crysaëtos)*. La buse à queue blanche, le milan sédentaire *(Milvus melanotis)* sont très abondants à Péking pendant toute l'année. Les chasseurs de la capitale emploient pour la chasse au lièvre une espèce de busard *(Astur palumbarius)* commun dans les montagnes ; outre ces oiseaux de proie, on rencontre à Péking et aux alentours plusieurs espèces de pies, la huppe commune, le bouvreuil, l'élégant *Carponacus Davidianus*, qui niche dans les buissons des plus hautes montagnes. Le moineau est sédentaire partout, et ne diffère pas de celui d'Europe. Les Chinois estiment beaucoup un moineau à taches blanches, un peu plus petit que le *Passer montanus* ordinaire; il est rare et souvent très cher à Péking. Si l'on fait une excursion sur la montagne *Po hoachan*, une des plus élevées de la province, à trois journées de Péking vers le nord-ouest, on rencontrera deux espèces de veuves *(Tchitrea-incei)*, l'une blanche et l'autre brune, à queue très longue et que les Pékinois arrivent à apprivoiser ; l'*Urocissa sinencis*, espèce de pie bleue à bec et pattes rouges d'une rare élégance ; la *Cyanopolius cyanæus*, autre espèce d'un bleu grisâtre, qui descend jusqu'à Péking pendant l'hiver. Sur les ruisseaux limpides volent le martin-pêcheur et un petit oiseau complètement noir qui ressemble à un merle d'eau, et que les Chinois nomment *choui-lao-koua*, corbeau aquatique, à cause de sa couleur. Dans les rues de Péking, on rencontre souvent des oisifs qui exercent certains oiseaux à saisir au vol de petites boulettes préparées, en revenant chaque fois sur la main de

celui qui les a lancées : ce sont des gros becs (*Eophana personata*, *Eophana melanura*) ; ces oiseaux se familiarisent rapidement. On voit aussi à Péking, au moment des passages, le pinson des Ardennes, le *Propasser trifaciatus* au charmant plumage rosé taché d'argent, l'*Uragus lepidus* également rosé et gracieux, et la grande pie-grièche. Le printemps ramène en ville une élégante hirondelle, et toute l'année plusieurs espèces de pies, de corbeaux et de corneilles, même le corbeau à cou blanc, assez commun dans la campagne pendant l'hiver. Dans les plaines de Mongolie, on rencontre un corbeau double en grosseur du corbeau ordinaire, que les Chinois nomment *le tombeau des Mongols* ; les Mongols, en effet, n'enterrent point leurs morts, qu'ils abandonnent en pâture aux animaux et aux oiseaux de proie. On trouve aussi aux environs de Péking une gracieuse tourterelle et plusieurs espèces de pigeons sauvages. Quant aux pigeons domestiques, ils appartiennent à plusieurs variétés ; les pigeons à bec court et gros, au pourtour des yeux nu, aiment à voler en tournoyant pendant des heures entières ; les Chinois de Péking leur attachent sur la queue de légers sifflets de tonalités différentes, dont l'ennuyeuse et monotone musique leur plaît beaucoup. Les grues (*Cyrenæa virgo* et *monacha*) se voient aussi dans le nord, ainsi que l'*Ibis nippon*. Les oies sauvages, les cygnes et même le pélican se rencontrent également dans le nord, surtout sur le lac de *Ching-tsing* près de *Suen-hoa-fou* ; quant aux canards sauvages, il y en a plus de dix espèces sur les différents cours d'eau. L'outarde n'est pas rare dans les grandes plaines, et les montagnes dénudées servent d'asile à la perdrix ordinaire et à la bartavelle (*Perdrix græca*). Les marécages provenant des rivières débordées, ou les rizières, sont communément peuplés par les vanneaux, bécassines, les pluviers et la charmante bergeronnette. Les grives arrivent pendant l'hiver jusque dans l'intérieur de la ville ; elles sont très communes sur les sapinettes et genévriers qui ornent les sépultures. Les goélands et autres oiseaux de mer se trouvent en abondance à *Ta-kou*. Un usage gracieux, quoique entaché de superstition, existe à Péking : c'est celui d'acheter plusieurs centaines d'oiseaux en cage pour leur rendre la liberté ; le Pékinois du reste aime tous les


IBIS NIPPON.

oiseaux, et les apprivoise avec une singulière facilité. Si on prend les petits oiseaux, ce n'est jamais pour s'en nourrir comme en Europe, mais seulement pour jouir de leur compagnie et de leurs chants ; on les promène, on nettoie leur cage avec le plus grand soin, on choisit la nourriture qu'ils aiment, on les instruit si bien que, par exemple, la grande calandre, ou alouette de Mongolie, finit par imiter dans son chant fort et varié tout ce qu'on lui a fait entendre. Si quelqu'un désirait avoir des notions complètes sur les oiseaux de la Chine, il pourrait consulter le *Journal d'un voyage en Mongolie* fait en 1866 et reproduit dans les nouvelles Archives du Museum, ainsi que les *Oiseaux de Chine* par l'abbé ARMAND DAVID et E. OUSTALET. — Le nord de la Chine a peu de reptiles, quatre ou cinq couleuvres inoffensives, une seule vipère, un lézard gris, un gecko et une tortue fluviale. Une quinzaine d'espèces de poissons et quelques beaux papillons. Parmi les crustacés d'eau douce, on a le crabe, mais l'écrevisse ne se trouve que dans les ruisseaux du nord de la Mantchourie, ou en Corée. Quatre bivalves et six ou sept univalves sont les seuls mollusques des cours d'eau, et les coquilles terrestres sont extrêmement rares. Une espèce d'huîtres, analogue à l'*Ostrea edulis*, se rencontre à *Ta-kou*.

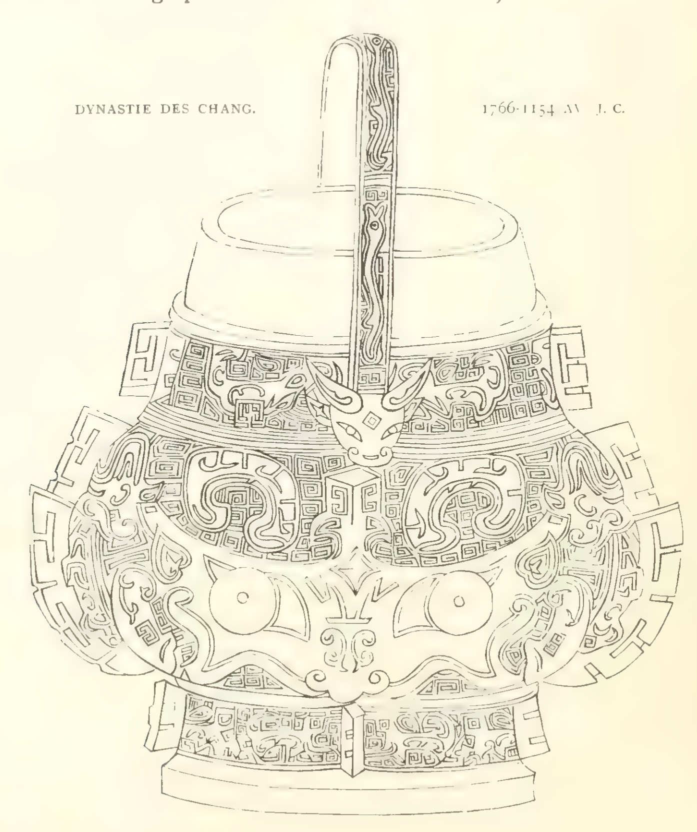
IV

LES montagnes voisines de Péking abritent quelques fauves ; on dit que le grand tigre du nord *(Felis tigris)*, qui se propage dans les forêts de Mantchourie, y fait quelquefois une apparition ; la panthère *(Felis panthera)* y est commune, mais craintive ; elle attaque rarement l'homme, à moins d'être inquiétée. Le chat sauvage n'est pas rare ; quant au chat domestique, il ne diffère pas de celui d'Europe ; on voit même ici l'angora à longs poils. Le loup est malheureusement très commun partout ; on en connaît plusieurs espèces ; le plus terrible de tous est le grand loup noir ; puis vient le loup blanchâtre, le loup commun et un petit loup rougeâtre. Le renard jaune et le renard roux se prennent facilement au piège, et leur fourrure est appréciée des Chinois. On trouve encore dans les montagnes de *Young-ning* le *sao-suè*, espèce de grande fouine noirâtre imitant la zibeline. Enfin le putois, la belette dont les poils de la queue servent à faire les pinceaux ; et une espèce de singe près de la sépulture impériale de l'est.

Le grand chien mongol à longs poils, souvent plus haut qu'un Saint-Bernard, est de deux sortes : le roux avec des yeux couleur pervenche, l'autre noir et blanc ou noir et feu ; la chaleur de Péking fait ordinairement périr ces animaux en quelques années ; pour cette raison, on préfère des chiens de race bâtarde, qui du reste sont de bonne garde. De vrais chiens de chasse, il n'y en a pas ; cependant, pour la chasse du lièvre au faucon, les Chinois se servent quelquefois d'un lévrier ressemblant au chien kurde. Enfin, Péking est renommé pour sa race de carlins qui semblent, d'après les Annales, venir de Constantinople. Voici, en effet, ce que nous y lisons : « Le royaume *Kao-tchang* est le même que le *Kou-che* des *Han*, c'est la cour des anciens rois ; il est à 4.300 *li* à l'Ouest de la capitale *(Si-ngan-fou)*. A la 7[e] année de *Ouen-teu* (624), le roi *Ouen-t'aè* offrit à l'empereur deux chiens, un mâle et une femelle, hauts de six pouces et longs d'un pied au plus ; ils sont d'une nature très intelligente, peuvent conduire un cheval et tenir un flambeau dans la bouche. On dit qu'ils sont originaires de Constantinople, et la Chine eut des chiens de ces pays-là sous la dynastie des *T'ang*, lorsque l'empereur *Kao-tsou* était sur le trône. » Ces petits chiens de Péking sont en effet très intelligents : les uns sont à longs poils, les autres

à poils ras ; ils ne sont pas cependant aussi petits qu'on le croit en Europe, et lorsqu'on y parle des chiens à mettre dans la manche, il faudrait se souvenir que les Chinois ont la manche très large : le vrai carlin de Péking doit avoir une tête de lion garnie de longs poils ressemblant à une crinière, le museau aplati, les yeux très gros, les oreilles longues et poilues, les jambes courtes, le corps peu allongé et une superbe queue en panache. La loutre vulgaire n'est point inconnue, non plus que la gerboise et plusieurs espèces de rats ; on ne voit ici que le *lepus tolai*, et le lapin n'existe qu'à l'état domestique.

Parmi les grands animaux, Péking a le chameau à deux bosses, beaucoup plus grand que l'espèce africaine ; et dans la forêt impériale près de *Je-hol*, se chassent le sanglier le grand cerf *(ma-lou)*, un plus petit tacheté *(yang-lou)* et le chevreuil qui, avec l'antilope *caudata*, est assez commun dans les montagnes de l'ouest. Quant à l'antilope *gutturosa* et à l'argali, ils ne se trouvent qu'en dehors de la Grande Muraille. (Voir, pour plus de détails, dans les nouvelles Archives du Muséum, le Catalogue des Mammifères rédigé par Monsieur Armand David.)


DYNASTIE DES CHANG. 1766-1154 AV. J. C.



CHAPITRE XXIV

BRONZES ANTIQUES : DYNASTIES DES CHANG, DES TCHEOU, DES HAN ET DES T'ANG.



Des ouvrages spéciaux ont été faits en Europe sur les bronzes de Chine ; mais, en matière de bronze antique, les deux traités qui ont le plus de valeur aux yeux des Chinois, sont le : « *Kao-k'ou-tou* et le *Pouo-k'ou-tou* ».

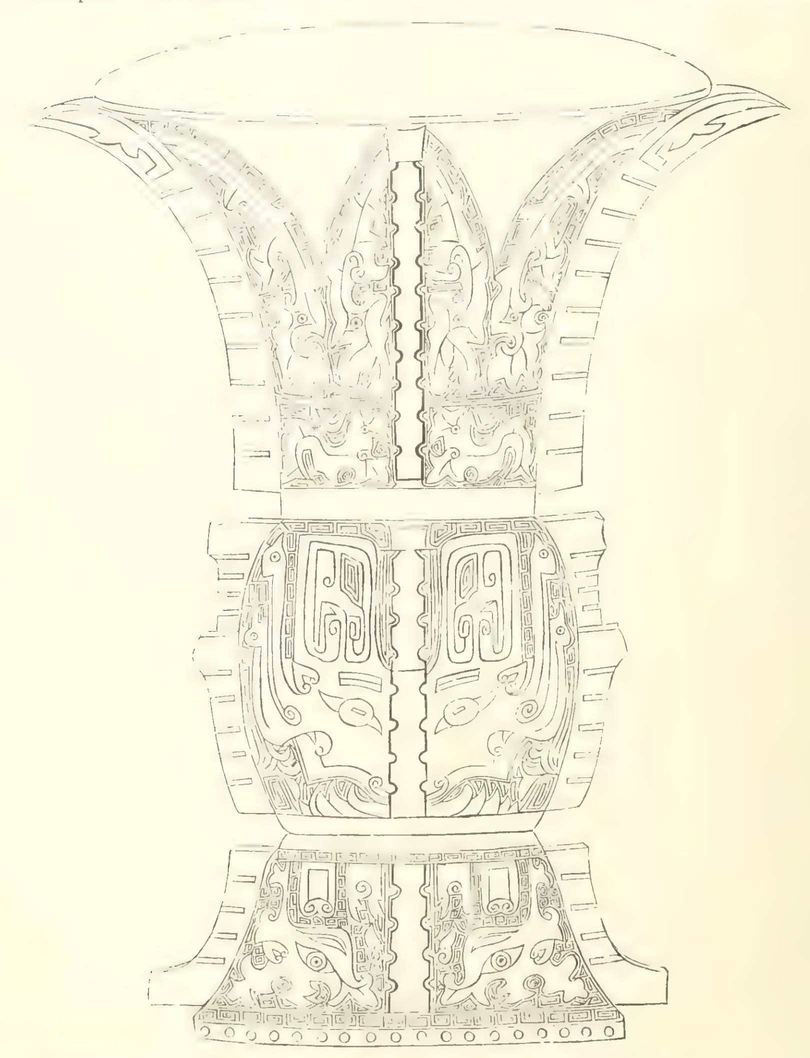
C'est surtout dans la province du *Chen-si* et dans la ville de *Si-ngan-fou*, que l'on peut encore découvrir les anciens bronzes ; car la cour a toujours résidé dans cette partie de la Chine dès les premiers temps. On y rencontre, en creusant la terre, des vases, des armes, des monnaies anciennes qui, pour la plupart, sont vendus sur les lieux mêmes à des connaisseurs. Ceux-ci les apportent dans la capitale et réalisent de beaux bénéfices. Les grands mandarins et les gens riches de Péking estiment beaucoup les anciens vases, et les payent fort cher. Indiquons-en quelques-uns tirés des ouvrages cités plus haut, et qui semblent propres à faire connaître l'art chinois sous les anciennes dynasties.

DYNASTIE DES CHANG. (1766-1154 av. J.-C.)

Urne à anses sans couvercle, décorée de têtes de bœufs, arabesques à éclairs, filets extérieurs ajourés. Ce vase servait à porter l'eau pour les sacrifices. On peut encore en acheter aujourd'hui du même genre, mais ils ne sont pas de la dynastie des *Chang* (Voir p. 384).

Grand vase cornet à renflement, décoré de grandes arabesques et d'éclairs. Les arêtes se continuant de bas en haut sur quatre faces sont ajourées. Ce vase de très belle forme a été imité en porcelaine, en jade et en cloisonné ; les divers motifs qui le décorent sont fort appréciés des Chinois (Voir p. 386).

Le nom de ce vase est *Chang-fou-i-kiuè ;* le mot *kiuè* signifie une sorte de calice ; il a trois pieds et deux espèces de pitons le surmontent ; sa seule poignée est décorée



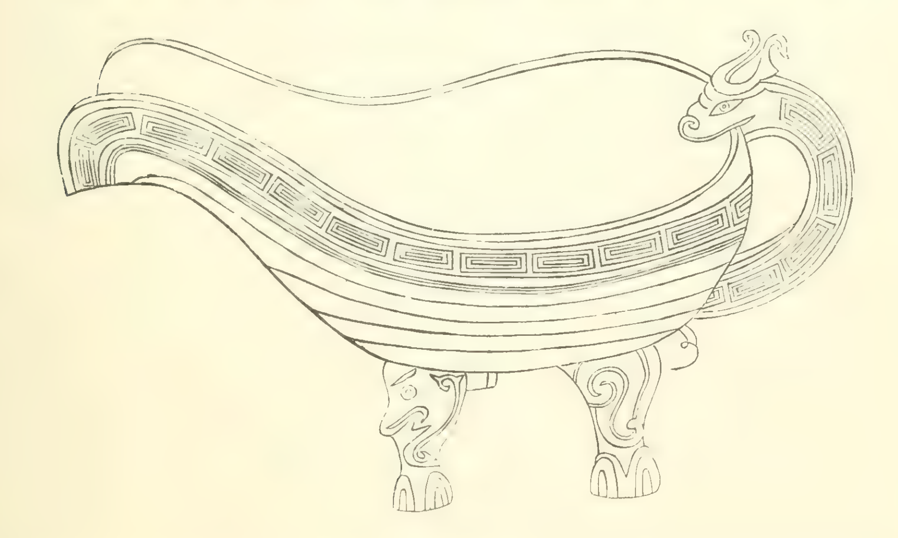
d'une tête de chimère. Beaucoup de vases sont unis, mais quelques-uns ornés de dessins comme celui-ci. On s'en servait pour le vin et les autres liquides à offrir aux divinités.

DYNASTIE DES TCHEOU. (1122-255 av. J.-C.)

Cheou-lou : ce nom signifie brûle-parfums en forme de monstre ; d'après l'histoire il appartenait à un collectionneur nommé *Ly che*, qui l'avait découvert dans le sud de la Chine près de la ville de *Cheou-tch'oun :* il était surtout destiné à brûler l'encens, dont la fumée sortait par la bouche du monstre.

Tcho-niou-tsou-i, vase à pieds de bœuf; cette petite coupe servait à verser de l'eau sur les mains pour les purifier avant les sacrifices ; les trois pieds représentent des pieds de bœuf et la poignée une tête de veau. (Voir ci-dessous.)

Cheou-lée-ouen-li cheou-siè hou ; ce nom signifie : vase à vin à dessins d'éclairs et à tête de *Li* pour être porté. Le *Li* est un animal fabuleux dont on voit en effet la



tête au bas des anses. Ce vase est très élégant et rare. On en rencontre qui sont niellés d'argent et d'or.

Tcheou-fou tsoun; fou signifie oiseau, et *tsoun* vase à vin. D'après l'histoire, on se sert de ce vase dans les réceptions impériales ; il représente un oiseau d'eau, pour avertir les buveurs de se surveiller et de ne point se laisser aller à un excès en présence de l'empereur.

Siè-eul tchoung ; ce nom signifie cloche à oreilles ; une particularité de cette cloche est qu'elle n'est point percée par le haut, comme presque toutes les cloches chinoises.

Elle servait pour la musique des pagodes, et se frappait avec un petit maillet en bois.

Tcheou-san-liho ou vase aux trois monstres ; espèce de théière fort bien sculptée, dont on se servait pour l'usage ordinaire ; elle n'était pas réservée aux pagodes.

Ce vase est assez difficile à trouver même en imitation. (Voir p. 388.)

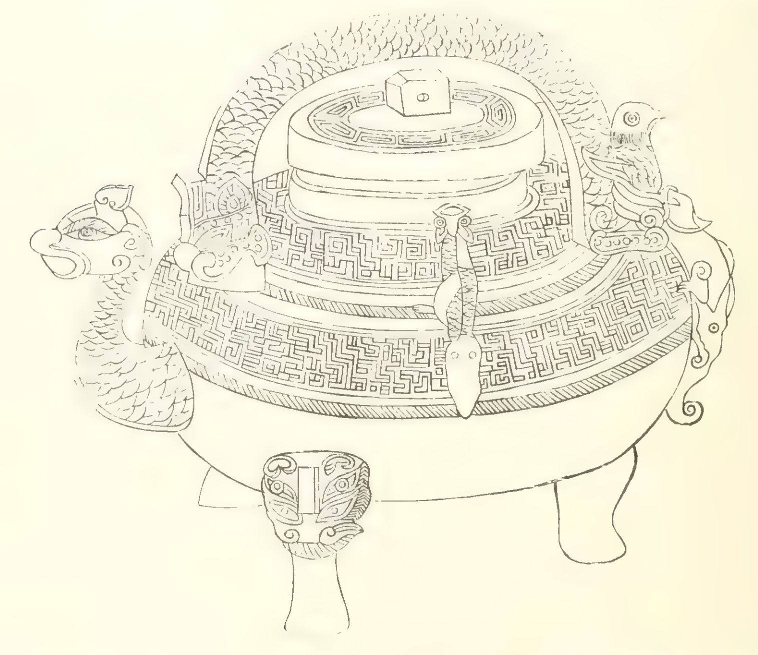
Tcheou-si-tsoun, *si* veut dire bœuf. Ce bronze date, dit-on, de l'empereur *Hoki* qui régnait du temps des trois royaumes.

Le bœuf est regardé comme un des animaux les plus utiles et les plus vénérés.

On se servait de ce vase dans les pagodes.

Tcheou-hou-kia ou vase du Tigre ; une tête de tigre est figurée en effet dans la poignée. Il existait, dit-on, sous les premiers empereurs et sous *Choun-ouang* en particulier.

Tcheou-tchoui-hoa, *lée-ouen-sien*, ou vase dont les fleurs se dirigent en bas et dont le tour représente des éclairs *(lée-ouen)* ; il est porté sur trois têtes d'éléphants



dont les trompes forment les pieds ; il servait à cuire ou bouillir certaines offrandes pour les sacrifices.

La jolie cloche : *Tsi-ho-pouo-tchoung ;* dénomination qui vient probablement du nom de l'empereur sous lequel elle a été fondue ; elle est marquée de caractères dans l'intérieur et sert pour la musique des mariages ; elle se frappe avec un maillet de bois ; on en rencontre de complètement dorées, et même en porcelaine imitant le bronze ; ces dernières ont une très grande valeur.

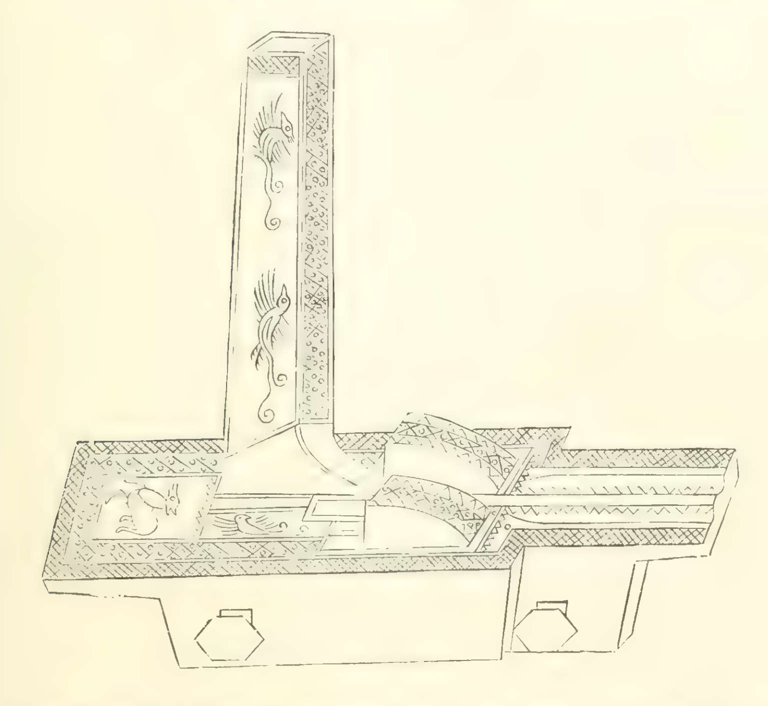
Grand brûle-parfums de pagode, de forme carrée, en bronze décoré d'arabesques en relief et d'arêtes découpées à jour. Il est monté sur quatre pieds recourbés et du même style. On trouve, quoique rarement, ce même brûle-parfums en porcelaine, bleu et blanc, ou en porcelaine d'un blanc laiteux uniforme ; il y en a même en jade vert foncé *(pi-iu)*.

DYNASTIE DES HAN. (206 av. J.-C. à 220 ap. J.-C.)

Détente pour arbalète de guerre et de chasse. Bronze niellé d'argent et décoré de figures d'animaux. (Voir ci-dessous.)

Tsing-tchoung-lée-ouen-to ; vase pesant à fleurs d'éclairs pour mettre l'eau ; il était exclusivement destiné aux pagodes et fort bien travaillé, sans aucun couvercle et avec deux anses.

You-ping-ouen-lou ; ce nom signifie : vase à eau chaude, ayant une queue. Du



temps des *Han*, les Mongols se servaient de ce vase pour faire chauffer leur vin dans un récipient qui trempait dans l'eau bouillante ; on chauffait par-dessous jusqu'à ébullition ; quatre animaux symboliques : un tigre, une chimère, une tortue et un phénix, décorent le tour du vase ; quatre nains en forment les pieds.

Han-si-cheou-pée ; pée veut dire un verre ou gobelet à boire, et *si-cheou*, tête de bœuf. Une petite chaînette d'anneaux en forme d'os de poisson, servait à suspendre ce vase.

On en voit rarement, et presque toujours la chaînette manque.

DYNASTIE DES T'ANG. (618-905 ap. J.-C.)

Pi-siè-teng ; lampe que l'on allumait pour chasser les démons : forme d'animal fabuleux,espèce de griffon.

Cet objet est assez rare et difficile à trouver.

Yang-teng ; mot-à-mot, lampe du mouton ; elle a été inventée par un bonze nommé *Ta-Tse-sse*, dans la ville de *Tch'eng-tou-fou*, de la province du *Sse-tch'ouan ;* comme la précédente, c'est une pièce difficile à se procurer. (Ci-dessous.)



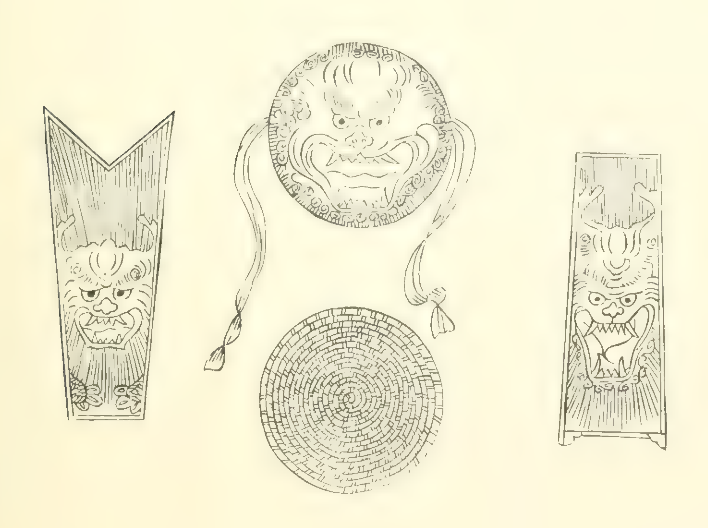
Y-hoa-ki-tsou-teng ; ce nom signifie : lampe à patte de poule ; un de ses pieds en effet est en forme de patte de poule. Cette lampe a été faite par un nommé *Léou*, dans la ville de *K'aè-foung-fou* dans le *Ho-nan.*

Animal fabuleux en bronze à tête de serpent et à trois pattes ornées chacune de deux griffes, fabriqué en deux matières différentes et à deux teintes ; se plaçait dans les pagodes taoïstes. — Ce motif se rencontre encore assez fréquemment soit en jade vert, soit en émail cloisonné.

You-ping-foung koui teng ; ce nom signifie lampe à queue avec phénix et tortue ; le possesseur de ce bel objet était un nommé *Suè-che*, habitant la ville de *King-tchao ;* on se servait de cette lampe en voyage. Ce bronze est fort bien travaillé, le phénix *Foung-hoang* est sculpté avec soin et repose sur la carapace de la tortue. — Cette même lampe existe en jade vert appelé *pi-iu* et un vieux cloisonné ; c'est un bronze

artistique ayant une assez grande valeur et difficile à trouver. Le godet supérieur se remplit d'huile dans laquelle on met tremper quelques filets de moelle de sureau, qui n'ont pas plus d'un millimètre de diamètre ; on en allume à volonté un ou plusieurs.

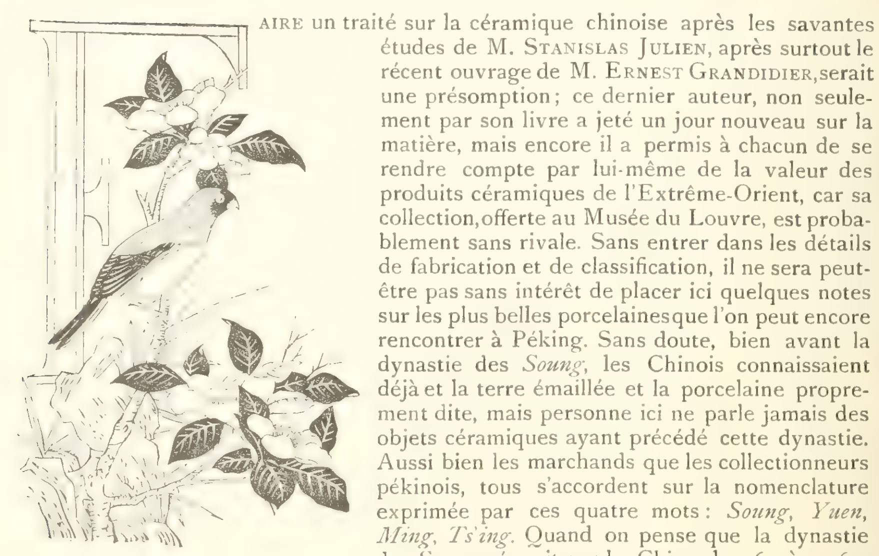
Ces quelques spécimens nous paraissent suffisants pour donner une idée de la forme et de la décoration des bronzes antiques. Les ouvrages chinois cités au commencement de ce chapitre, en contiennent la collection presque complète ; ils se composent de plus de 50 volumes qu'il est facile de se procurer à Péking.





CHAPITRE XXV

LA CÉRAMIQUE : DYNASTIES DES SOUNG, YUEN, MING ET TS'ING.



FAIRE un traité sur la céramique chinoise après les savantes études de M. STANISLAS JULIEN, après surtout le récent ouvrage de M. ERNEST GRANDIDIER, serait une présomption ; ce dernier auteur, non seulement par son livre a jeté un jour nouveau sur la matière, mais encore il a permis à chacun de se rendre compte par lui-même de la valeur des produits céramiques de l'Extrême-Orient, car sa collection, offerte au Musée du Louvre, est probablement sans rivale. Sans entrer dans les détails de fabrication et de classification, il ne sera peut-être pas sans intérêt de placer ici quelques notes sur les plus belles porcelaines que l'on peut encore rencontrer à Péking. Sans doute, bien avant la dynastie des *Soung*, les Chinois connaissaient déjà et la terre émaillée et la porcelaine proprement dite, mais personne ici ne parle jamais des objets céramiques ayant précédé cette dynastie. Aussi bien les marchands que les collectionneurs pékinois, tous s'accordent sur la nomenclature exprimée par ces quatre mots : *Soung*, *Yuen*, *Ming*, *Ts'ing*. Quand on pense que la dynastie des *Soung* régnait sur la Chine de 960 à 1260, c'est-à-dire il y a près de mille ans, on est déjà bien étonné de trouver encore des pièces de porcelaine de cette époque ; beaucoup, même parmi les Chinois, mettent en doute l'existence actuelle d'un vrai vase des *Soung*, d'autant plus que la porcelaine de ce temps n'étant pas décorée et presque toujours d'un blanc plus ou moins pur, il n'était pas difficile de l'imiter.

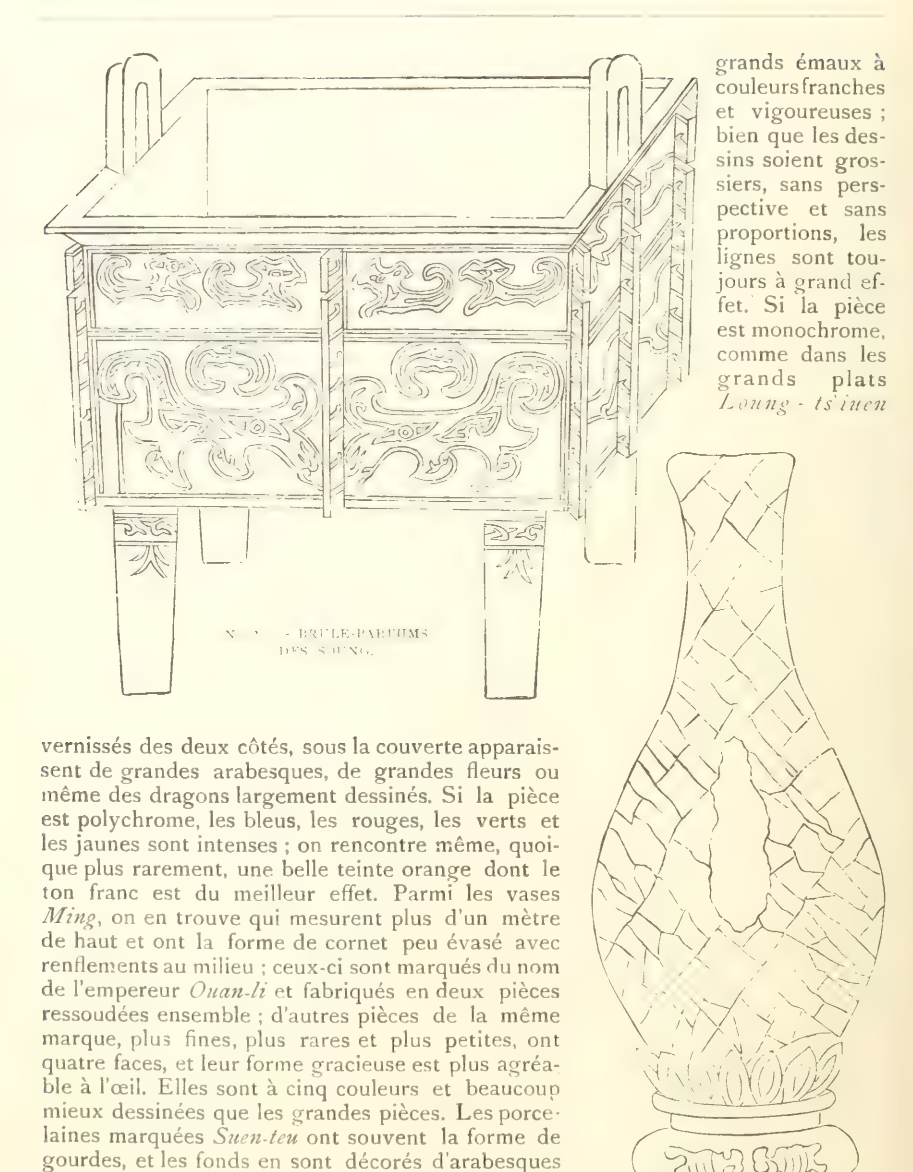
La dynastie suivante, celle des *Yuen*, de 1260 à 1368, a laissé quelques pièces authentiques dont nous indiquerons les principales : *les blancs*, tirant quelquefois sur l'ivoire et dont la pâte est souvent terreuse ; ces pièces sont toujours fort légères, sans sonorité et parfois décorées d'arabesques sous couverte, c'est-à-dire sous la couche de vernis qui les rend brillantes ; *les céladons*, c'est-à-dire les monochromes à teinte extrêmement légère et vaporeuse, parmi lesquels on peut ranger la porce-

laine de *Loung-ts'iuen*, dont le dessous n'est pas émaillé en entier ; *les aubergines* ou porcelaines violacées avec plus ou moins d'intensité, mais il n'est pas certain que toutes les pièces encore existantes soient bien authentiques ; *les clairs de lune*, ainsi appelés en Europe, quoique cette dénomination soit presque inconnue en Chine ; ces pièces sont d'un bleu très pâle rappelant l'œuf de canard et tirant un peu sur la turquoise. Presque toutes ces pièces sont marquées d'une tache violette qui permet d'en distinguer infailliblement l'authenticité. On en a imité l'émail, la craquelure, la couleur, mais jamais on n'a pu arriver à l'imitation de la vraie tache violette qui, dans les pièces fausses est rougeâtre et sans brillant ; enfin *les Kiun-yao*, pièces variant du bleu cendré au violet aubergine en passant par différentes teintes rouges et qui sont toutes marquées d'un numéro de 1 à 10, ce qui en constitue dix espèces différentes. Les plus belles ont presque toujours la forme d'une coupe aplatie, extérieurement divisée en plusieurs lobes et portée sur trois pieds ; leur hauteur totale ne dépasse pas six centimètres et leur plus grand diamètre mesure un pied. L'extérieur de ces belles coupes, *aubergine Kiun-yao*, est toujours d'un bleu cendré tirant sur le *clair de lune* et légèrement vermicellé. Malgré les prix extrêmement élevés de ces porcelaines, il est bien rare que l'on puisse affirmer avec une certitude absolue qu'elles datent des *Yuen*. A l'exception du *clair de lune*, les pièces de cette époque ont toutes été supérieurement imitées et sous les *Ming* et sous *K'ien-loung*.



N° 1. — LAMPE
AU PHENIX DES SOUNG.

La dynastie des *Ming* (1368-1620) commença les grands décors et employa les



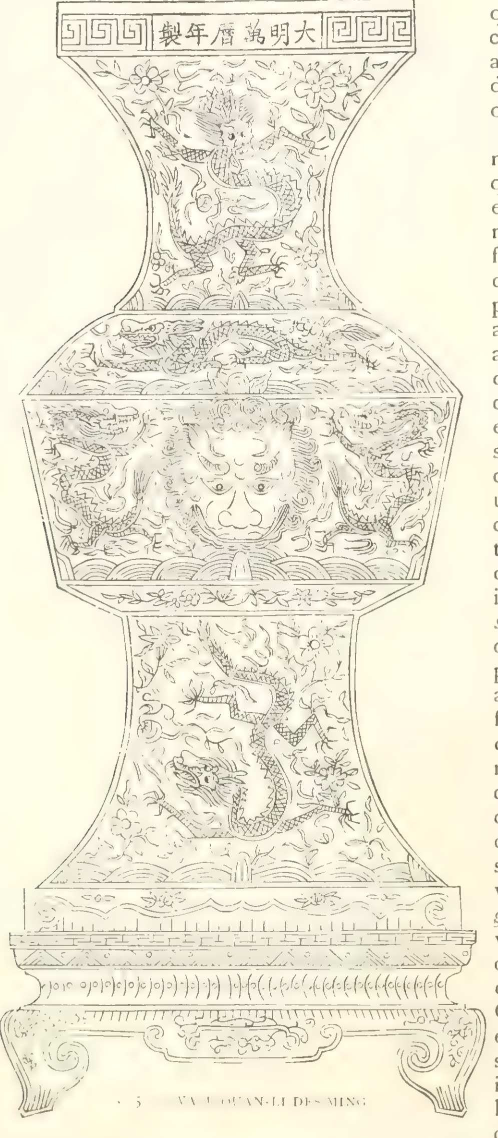
N° 2. — BRULE-PARFUMS DES SOUNG.

N° 3. — CLAIR DE LUNE DES YUEN.

grands émaux à couleurs franches et vigoureuses ; bien que les dessins soient grossiers, sans perspective et sans proportions, les lignes sont toujours à grand effet. Si la pièce est monochrome, comme dans les grands plats *Loung-ts'iuen* vernissés des deux côtés, sous la couverte apparaissent de grandes arabesques, de grandes fleurs ou même des dragons largement dessinés. Si la pièce est polychrome, les bleus, les rouges, les verts et les jaunes sont intenses ; on rencontre même, quoique plus rarement, une belle teinte orange dont le ton franc est du meilleur effet. Parmi les vases *Ming*, on en trouve qui mesurent plus d'un mètre de haut et ont la forme de cornet peu évasé avec renflements au milieu ; ceux-ci sont marqués du nom de l'empereur *Ouan-li* et fabriqués en deux pièces ressoudées ensemble ; d'autres pièces de la même marque, plus fines, plus rares et plus petites, ont quatre faces, et leur forme gracieuse est plus agréable à l'œil. Elles sont à cinq couleurs et beaucoup mieux dessinées que les grandes pièces. Les porcelaines marquées *Suen-teu* ont souvent la forme de gourdes, et les fonds en sont décorés d'arabesques vertes ou bleu indigo. Les noms des empereurs *Tcheng-hoa, Kia-tsing* servent aussi de marque à de très beaux vases et à d'énormes potiches à cou-



N° 4. — GRANDE POTICHE MING (MUSÉE DU LOUVRE).



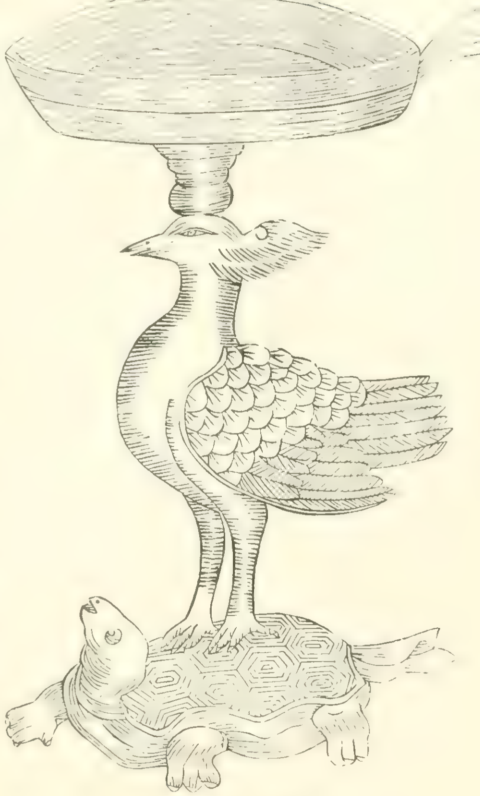
5 — VASE OUAN-LI DES MING

vercle arrondi. Malgré la perfection que devait acquérir plus tard la porcelaine, il semble que les *Ming* aient atteint le maximum par l'intensité des couleurs, excepté pour le vert, où *K'ang-si* les a surpassés.

A l'avènement de la dynastie mantchoue, pendant près de cinquante années, la Chine fut en guerre et en révolution ; l'art du porcelainier ne dut point, pendant ce temps, faire de notables progrès ; cependant sous le règne de *Choun-tche*, premier empereur tartare, il put y avoir des artistes chercheurs qui améliorèrent, au point de vue des dessins et des émaux verts, la fabrication des *Ming*. Ce fut comme une époque de transition et c'est, ce semble, pour cette raison qu'on rencontre aujourd'hui dans la capitale une quantité notable de potiches à couvercle, qu'il est fort difficile d'attribuer aux *Ming*, à cause de leurs dessins plus corrects et presque impossible d'accepter pour du *K'ang-si*, à cause des rouges et des bleus qui sont évidemment de la dynastie précédente. *K'ang si* arriva enfin : aimant les arts et les artistes, il favorisa l'industrie de la porcelaine, qui pendant les 60 années de son règne fit un pas de géant. Les porcelaines de *K'ang-si* sont tout ce qu'on peut voir de plus beau en fait d'émail ; aux couleurs déjà trouvées sous les *Ming*, il ajouta le grand vert intense, communément appelé *grand vert K'ang-si ;* ce vert épais, vitreux, presque translucide, a fait donner aux vases *K'ang-si* le nom de « Vases de la famille verte ». Cette dénomination ne semble point exacte et les Chinois ne la connaissent pas. Sous *K'ang-si* en effet, on inventa bien autre chose que le vert; les *violets*, les *noirs* furent employés dans la décoration des vases, et quant à la forme, elle varia à l'infini. Parmi les plus belles pièces, citons d'abord les

vases carrés fond noir ornés sur chaque face des fleurs particulières aux quatre saisons de l'année : ils sont splendides, mais aujourd'hui presque introuvables à Péking, ayant tous été achetés pour les collections d'Europe. Citons encore ces mêmes vases carrés à fond vert clair ou jaune citron, plus rares peut-être que les précédents.

Viennent ensuite les vases arrondis appelés *pang-tse-ping ;* ceux-ci, ou bien sont décorés sur tout leur pourtour de grands motifs guerriers, ou bien sont à médaillons ; cette dernière espèce porte deux, quatre, six et même quelquefois huit médaillons à fond blanc, ornés des émaux les plus remarquables ; l'entou-



N° 6. — LAMPE DES MING.

N° 7. — THÉIERE DES MING.

rage des médaillons est chargé d'arabesques et de chrysanthèmes sur un ton verdâtre moucheté de points noirs; ou recouvert d'un magnifique *bleu-fouetté* du plus riche effet.

Des vasques souvent fort grandes appelées « *yu-kang* » (vases à poissons) se rencontrent aussi en couleurs, quoique très rarement ; elles sont habituellement en bleu et blanc, car l'époque *K'ang-si* n'a pas moins fait progresser cette sorte de porcelaine, fort abondante mais fort grossière sous les *Ming*.

Sous *K'ang-si*, les pièces en porcelaine à trois couleurs *(san-ts'aè)* que la dynastie précédente avait ébauchées, arrivèrent à leur perfection ;



N° 8. — VASE KIA-KING DES MING.

ces trois couleurs sont : le *jaune*, le *violet* et le *grand vert*.

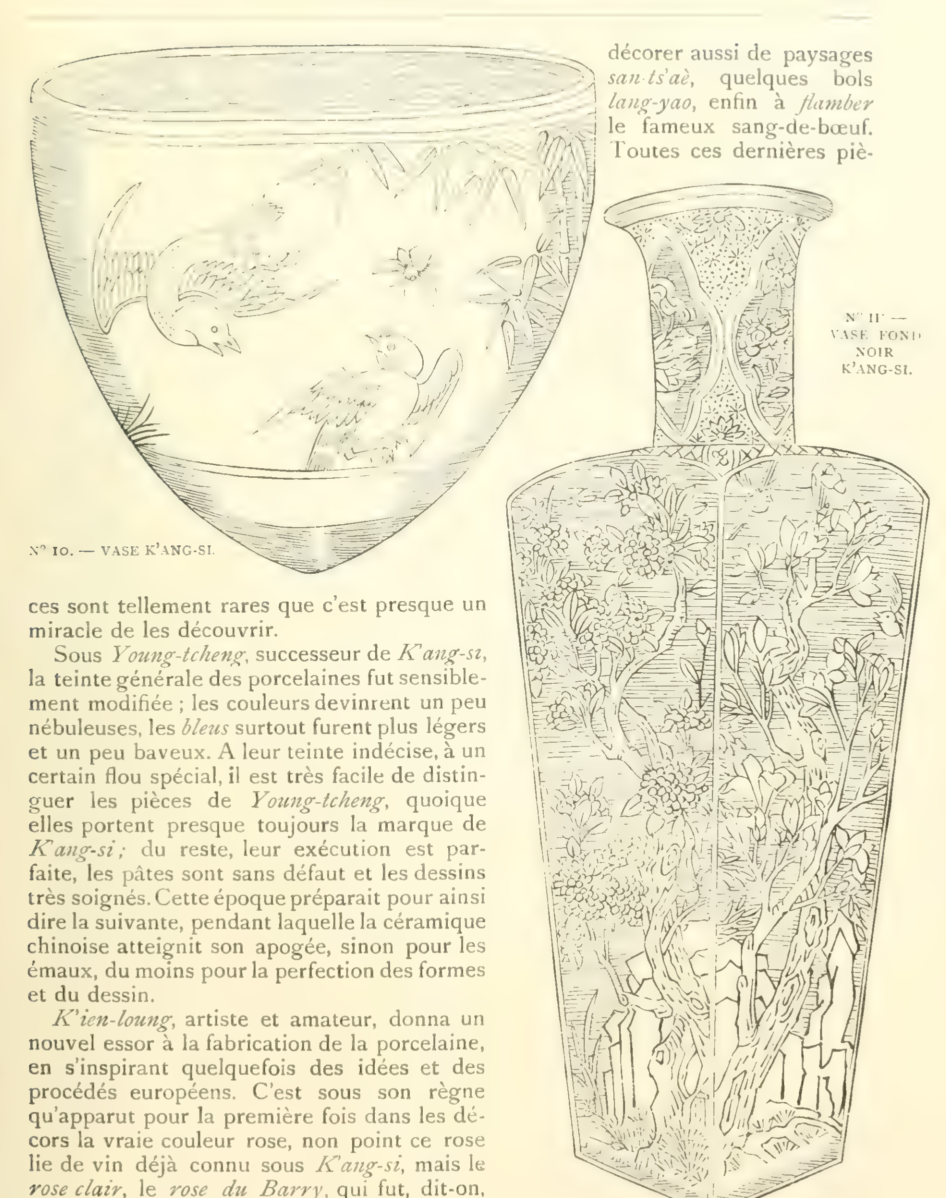
C'est aussi sous ce règne que commencèrent les *bleus turquoise* et les *lang-yao* ou sang de bœuf, ainsi que plusieurs autres *rouges* qu'il serait trop long d'énumérer ; du reste les dénominations comme : *sang de bœuf*, *sang de poulet*, *fraise écrasée*, *peau de pêche*, ne sont employées que par les classificateurs de l'Europe. Le rouge si merveilleusement beau des pièces *lang-yao* a donné lieu à une légende émouvante : « Le nommé *Lang* avait reçu de l'empereur l'ordre de faire des vases couleur de sang; après des essais persévérants mais toujours infructueux, après avoir, comme Bernard Palissy, brûlé son mobilier pour chauffer ses fours, et réduit sa famille à la misère, désespéré et craignant la colère impériale, il poignarda sa femme et ses enfants, et se plongea un couteau dans la poitrine après s'être précipité dans le four avec tous les siens ; les vases en cuisson furent alors subitement teints de ce sang généreux. »

Citons encore pour mémoire l'application de l'*or* sur les porcelaines, et la découverte d'une teinte lie de vin appelée « *rose K'ang-si* ».

Sous cet illustre règne on exécuta même des vases à personnages en relief, des théières imitant les caractères *cheou* (longévité) et *fou* (bonheur). On parvint à

N° 9. — COUPE SANG-DE-BŒUF, AVEC RÉSERVE EN SAN-TS'AÈ. PORCELAINE K'ANG-SI (LES TROIS BONHEURS, PÉ-T'ANG).

décorer aussi de paysages *san-ts'aè*, quelques bols *lang-yao*, enfin à *flamber* le fameux sang-de-bœuf. Toutes ces dernières piè-



N° 10. — VASE K'ANG-SI.

N° 11. — VASE FOND NOIR K'ANG-SI.

ces sont tellement rares que c'est presque un miracle de les découvrir.

Sous *Young-tcheng*, successeur de *K'ang-si*, la teinte générale des porcelaines fut sensiblement modifiée ; les couleurs devinrent un peu nébuleuses, les *bleus* surtout furent plus légers et un peu baveux. A leur teinte indécise, à un certain flou spécial, il est très facile de distinguer les pièces de *Young-tcheng*, quoique elles portent presque toujours la marque de *K'ang-si ;* du reste, leur exécution est parfaite, les pâtes sont sans défaut et les dessins très soignés. Cette époque préparait pour ainsi dire la suivante, pendant laquelle la céramique chinoise atteignit son apogée, sinon pour les émaux, du moins pour la perfection des formes et du dessin.

K'ien-loung, artiste et amateur, donna un nouvel essor à la fabrication de la porcelaine, en s'inspirant quelquefois des idées et des procédés européens. C'est sous son règne qu'apparut pour la première fois dans les décors la vraie couleur rose, non point ce rose lie de vin déjà connu sous *K'ang-si*, mais le *rose clair*, le *rose du Barry*, qui fut, dit-on, importé de France par les missionnaires. Ce

qu'il y a d'absolument certain, c'est que dans aucune pièce précédant *K'ien-loung* on ne trouvera ce rose, et que dans toutes celles de ce règne on en rencontrera toujours plus ou moins. C'est une marque infaillible pour distinguer les vases *K'ien-loung* des vases *K'ang-si* et *Young-tcheng*. Parmi les plus beaux spécimens de cette





N° 12. — VASE K'ANG-SI.



N° 13. — VASE K'ANG-SI.

époque, citons d'abord les grands vases aux cent cerfs *(pè-lou-'ping-tse)*, qui ne mesurent guère moins d'un mètre de circonférence et atteignent un grand prix lorsqu'ils sont authentiques. On en a fait de nombreuses imitations qui n'ont aucune valeur et sont faciles à distinguer, car elles n'ont ni le grand cachet *K'ien-loung*, ni la finesse des vraies pièces, ni l'éclat des émaux. Notons aussi les grands vases pansus, ornés des pêches de la longévité, ou des dragons impériaux à couleurs variées.

Une des spécialités de cette époque, ce sont les vases et théières à médaillons fond blanc, décorés soit de paysages, soit surtout de groupes d'enfants faisant la procession du dragon ou manœuvrant des barques de plaisir. Dans ces pièces, les médaillons sont entourés d'un fond *lie de vin violacé*, orné d'arabesques polychromes. Citons enfin des vases *fond vert* à dessins noirs ; des *jaunes soufre* à dessins *bleus*, beaucoup moins vigoureux, du reste, que ceux de *K'ang-si* ; des vases monochromes comprenant toute l'échelle des *rouges*, depuis le *lang-yao* jusqu'au rose le plus tendre en passant par les teintes connues en Europe sous le nom de « peau de pêche» et « fraise écrasée ». Quelques-uns de ces vases ont une valeur fort exagérée et que l'engouement seul peut expliquer. Cette époque *K'ien-loung*, dont les produits rentrent dans ce qu'on appelle communément *la famille rose*, nom inconnu du reste en Chine, offre des spécimens admirables; mais, pour les vrais collectionneurs, elle n'atteindra jamais la rareté, la richesse, l'éclat et la perfection des émaux de l'époque *K'ang-si*. Nous ne dirons rien des règnes suivants, pendant lesquels les fabricants de porcelaine se sont contentés d'imiter plus ou moins mal des chefs-d'œuvre de leurs devanciers. Cependant, depuis quelques années, on est arrivé à donner aux nouveaux *sang de bœuf* une teinte presqu'aussi belle que celle des anciens ; toutefois un connaisseur ne s'y trompera jamais. — Quant aux imitations des *K'ang-si*, un coup d'œil suffit à les reconnaître.

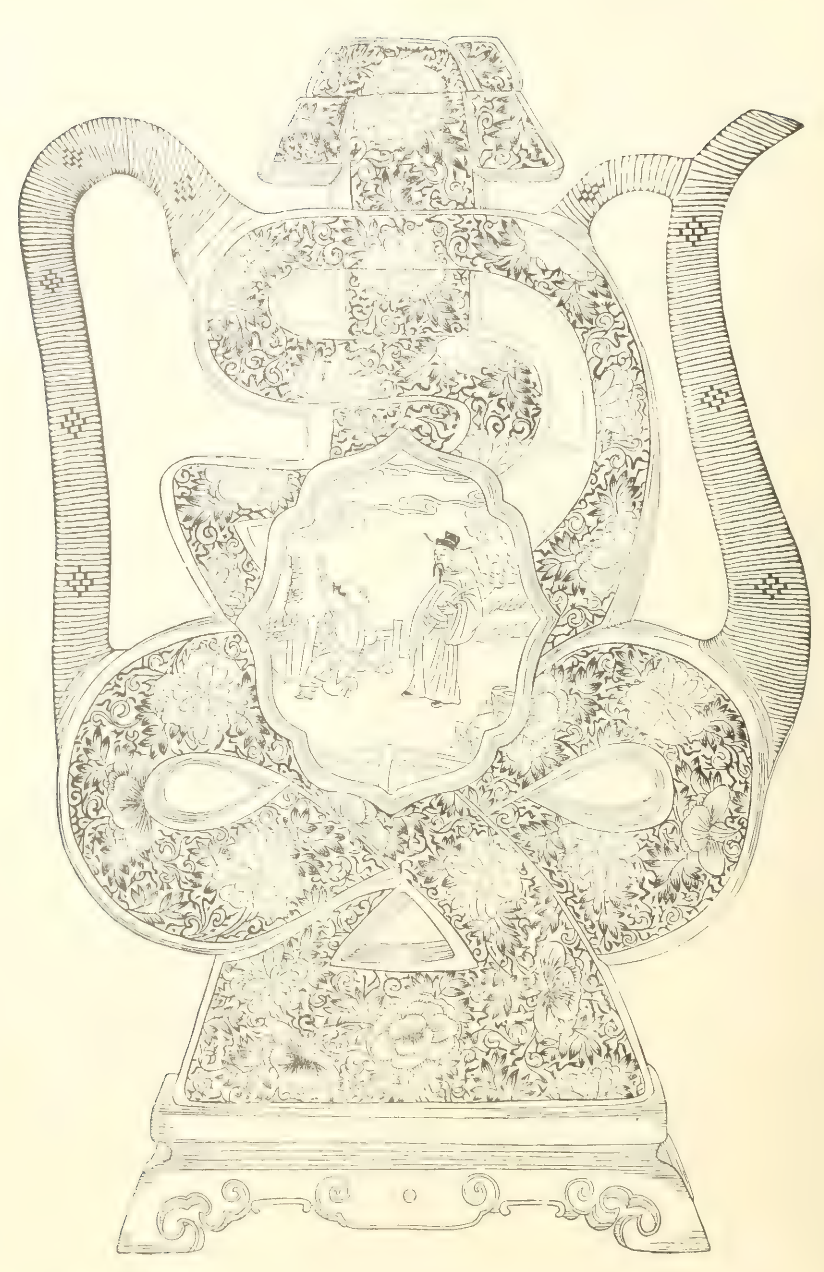


N° 14. BRULE-PARFUMS K'ANG-SI.

Ces quelques notes sur la céramique chinoise nous semblent suffire ; nous les terminerons par la description et la dénomination de certains vases, dont la forme ou la qualité semblent sortir de l'ordinaire.

DYNASTIE DES SOUNG. (960—1260 ap. J.-C.)

N° 1 (page 393). — *Ting-yao* nommé *Foung-lienteng*, c'est-à-dire lampe du phénix et du nénuphar ; blanc pur ; 1 pied 6 pouces de haut ; pièce superbe mais fort difficile à trouver ; on en a fait des imitations sous *K'ien-loung*.



[illegible] VIN, K'ANG-SI, SAN-TS'AÈ. (COLLECTION GRANDIDIER, MUSÉE DU LOUVRE.)

N° 2 (p. 394). — Ce brûle-parfums est de la fabrique *ting;* d'un blanc de jade, le vernis en est brillant et les fleurs sont légèrement en relief : c'est une imitation en porcelaine d'un vase en bronze de la dynastie des *Tcheou ;* la teinte est parfaite, sans tache ni granulation.

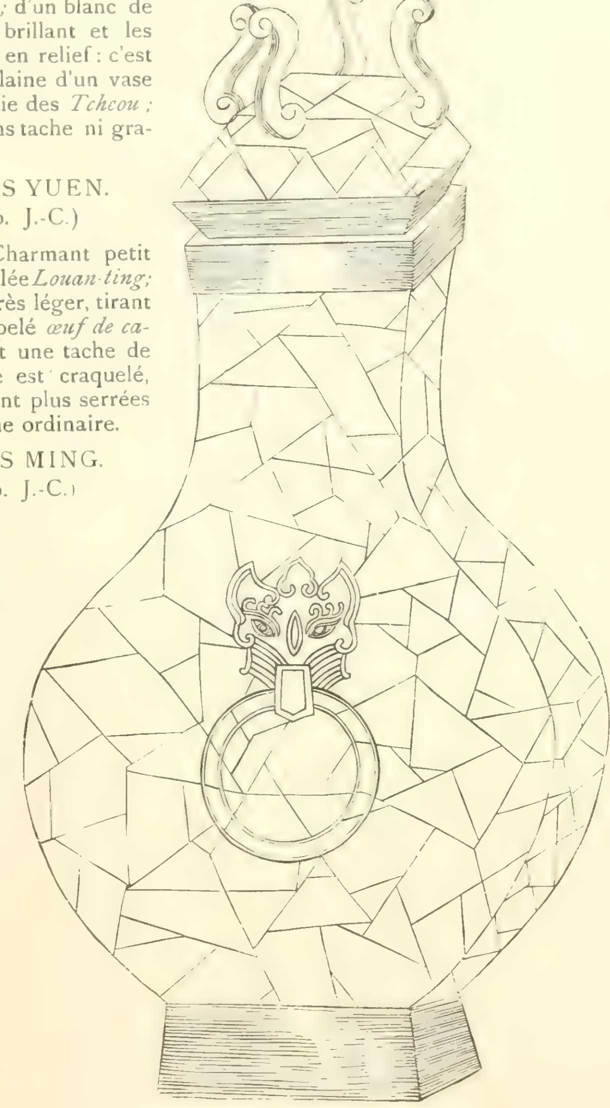
DYNASTIE DES YUEN.
(1260—1368 ap. J.-C.)

N° 3 (p. 394). — Charmant petit vase de porcelaine appelée *Louan-ting;* la teinte est d'un bleu très léger, tirant sur la turquoise et appelé *œuf de canard;* au milieu se voit une tache de violet parfait ; le vase est craquelé, mais les craquelures sont plus serrées que dans le clair-de-lune ordinaire.

DYNASTIE DES MING.
(1368—1620 ap. J.-C.)

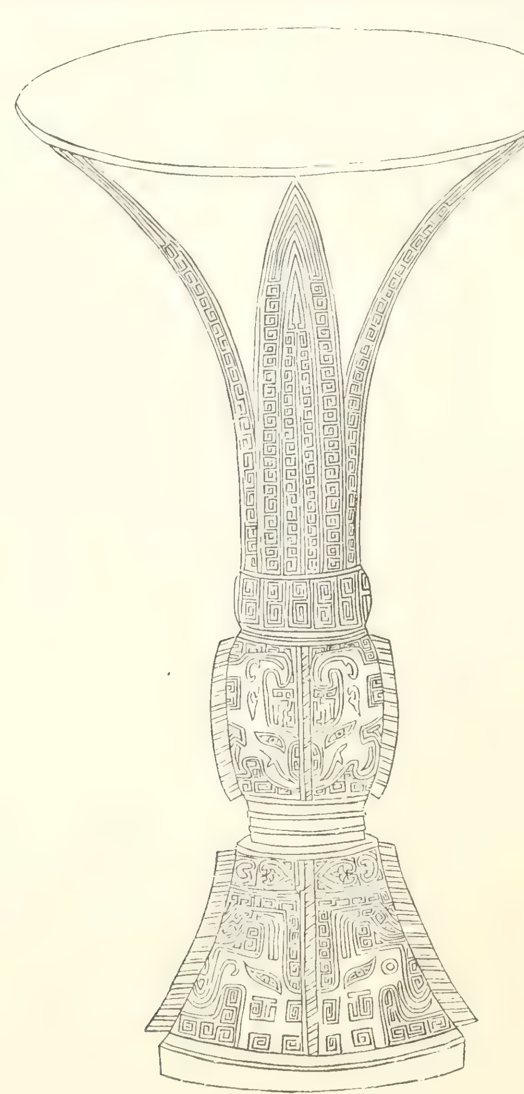
N° 4 (p. 395). — Splendide grande potiche de l'empereur *Kia-king* des *Ming*. Cette pièce est sans rivale ; les émaux rouges et bleus sont du plus grand éclat; les poissons ornés de la teinte *jaune-orange*, si rare dans les *Ming*, sont de forme gracieuse et bien dessinés. Le couvercle arrondi est décoré des mêmes motifs que le vase et surmonté d'un bouton polychrome. Il serait difficile de trouver une pièce des *Ming* plus parfaite.

N°5 (p. 396). — Ce magnifique vase *Ming* mesure 50 centimètres de hauteur et se distingue par la finesse du dessin, chose rare sous



N° 16. — VASE KOUAN-YAO KIEN-LOUNG.

cette dynastie. La forme ne laisse rien à désirer, et les dragons qui le décorent, avec quelques fleurs, sont émaillés aux quatre couleurs : les *bleus* et les *rouges* sont intenses, les *verts* et les *jaunes* sont seuls assez légers. Cette belle pièce est marquée *Ouan-li*, et son authenticité est incontestable.



N° 17. — VASE CORNET K'IEN-LOUNG.

N° 6 (p. 397). — *Tcheng-teu-foung-koui-teng*, lampe du phénix et de la tortue de l'empereur *Tcheng-teu ;* on peut remarquer que nous avons vu presque exactement le même modèle en bronze, cette pièce est de couleur châtain-clair et la porcelaine est belle, quoique le vernis ne soit pas vitreux ; très difficile à trouver.

N° 7 (p. 397). — *Hoang-ts'e-yao*, fabrique de porcelaine jaune ; cette gourde est jaune pâle avec des fleurs de couleurs variées ; c'est une fort jolie pièce, mais le vernis est un peu opaque et n'a rien de vitreux ; les *verts* ne sont pas foncés et n'approchent pas des beaux *verts K'ang-si*.

N° 8 (p. 398). — Cette potiche, fond vert opaque avec réserves ou médaillons décorés, est de l'empereur *Kia-king* des *Ming*. Les arabesques sont dessinées avec plus de soin que d'ordinaire. On voit au col des langues bleues et rouges qui ne laissent aucun doute sur l'origine de la potiche, qui a certainement précédé l'époque *K'ang-si*.

DYNASTIE DES TS'ING. K'ANG-SI. (1662—1723 ap. J.-C.)

N° 9 (p. 398). — Cette grande coupe est une des pièces les plus rares que l'on puisse voir. C'est un sang de bœuf couleur gelée de groseilles dans lequel on a ménagé une réserve formant médaillon en porcelaine *san-ts'aï*. Outre la couleur et l'émail,

N° 18. — THÉIÈRE K'IEN-LOUNG.



qui est magnifique comme dans tous les beaux *lang-iao*, nous avons sur cette coupe un dessin bien fini représentant « les trois bonheurs ». Sans aucun doute cet objet sera une surprise pour les connaisseurs, qui lui accorderont l'attention qu'il mérite.

N° 10 (p. 399) — Vase *K'ang-si* fort rare à fond violet aubergine et fleurs vertes. Le fond du vase et son extrémité sont sans émail. Cette pièce, réminiscence de la dynastie des *Soung*, est presque introuvable.

N° 11 (p. 399). — Nous voici à la plus belle époque de *K'ang-si.* Ce vase est à fond noir décoré. Il est carré et porte sur chaque côté les fleurs des quatre saisons de l'année. — C'est la grande famille verte dont les émaux sont presque translucides. Autour des quatre motifs de fleurs qui décorent les médaillons et le col, le fond est pointillé de noir. — Les oiseaux seuls sont légèrement teintés de jaune-citron. Cette pièce intacte vaut à Péking au moins 2000 francs et devient de plus en plus rare. Elle mesure 45 centimètres de haut. On a fabriqué de grands vases cornet du même genre, mais ils sont introuvables.

N° 12 (p. 400). — Vase bleu et blanc de *K'ang-si*, rare. Dragon bleu marine dans les nuages, fond blanc pur. Il est possible que cette pièce soit de *Kien-loung*, car le travail est trop fini pour être de *K'ang-si ;* elle porte cependant la marque de ce dernier empereur.



N° 19. — VASES AUX COQS K'IEN-LOUNG.

N° 13 (p. 400). — Superbe vase *K'ang-si*, fond bien fouetté ; bordure noire à fleurs variées, avec quatre médaillons fond blanc décorés des plus beaux émaux de couleur. Il mesure $0^{m}45^{c}$ et vaut 2.000 francs ; on ne le trouve que très rarement.

N° 14 (p. 401). — Petit brûle-parfums *K'ang-si* bleu et blanc, de porcelaine supérieure. Couvercle et pied en bois dur. Belle pièce.

N° 15 (p. 402). — Voici un spécimen de la porcelaine *K'ang-si* qui se rencontre bien rarement. Il a été fabriqué fort peu de pièces de ce genre, et probablement il n'en existe aucune d'aussi parfaite que celle-ci. Sur un fond vert *K'ang-si*, se détachent un feuillage noir et des pivoines de plusieurs couleurs ; les anses et le goulot sont formés d'un treillis en jaune pâle. Le centre est décoré d'un agréable médaillon dont le fini du dessin ne laisse rien à désirer ; c'est une pièce admirable.

K'IEN-LOUNG. (1736-1796 ap. J.-C.)

N° 16 (p. 403). — *Kouan-yao*, fabrique des mandarins ; vase carré, couleur poi-

reau, genre clair-de-lune pâle, craquelé ; c'est un vase bien rare, et une imitation des anciens vases des *Soung*, faite sous *K'ien-loung*.

N° 17 (p. 404). Vase cornet à dessins d'éclairs avec nœud et renflement. Porcelaine imitant le bronze avec taches verdâtres pour simuler le vert de-gris. Belle pièce et fort rare ; marquée par-dessous du cachet carré de *K'ien-loung*.

N° 18 (p. 405). — Superbe théière à médaillon. Les contours et le couvercle sont couleur lie de vin, agrémentés d'arabesques variées. Le médaillon fond blanc donne l'image d'une maison de plaisance dans laquelle un mandarin passe la saison d'été. Ce paysage est à cinq couleurs et dessiné avec le plus grand soin. C'est une pièce fort belle, mais qu'il est difficile de se procurer intacte.

N° 19 (p. 406). — Vase aux coqs, de *K'ien-loung*, très rare et très cher. Le dessin est en couleur sur fond blanc pur ; le travail en est très soigné. Dessiné en grandeur naturelle. Cette pièce ne vaut pas moins de 400 francs. Il y a beaucoup d'imitations sans valeur.

DESCRIPTION DES STATUETTES OU VASES EN PORCELAINE
PLACÉS DANS LE CORPS DE L'OUVRAGE.

Page 37. — Cette statuette du dieu de la Guerre *Kouan-iu* est une porcelaine *K'ang-si*, peut-être même *Ming* ; c'est un *san-ts'aè* dans lequel la couleur verte est remplacée par un bleu turquoise truité.

Page 38. — Cette belle statue du *Lao-cheou-sin* ou dieu de l'Immortalité, ne mesure pas moins de 50 centimètres. C'est un *K'ang si san-ts'aè* auquel on a ajouté une teinte rouge-brique pour la robe. La tunique est jaune et les ornements en vert et en noir *K'ang-si* du plus bel émail ; c'est une pièce fort rare.

Page 39. — Splendide statuette de *Fo* de l'époque *K'ien-loung*. On ne saurait rien voir de plus parfait en porcelaine. Les teintes roses, jaune citron et couleur de chair sont d'une délicatesse admirable ; les ornements, d'un dessin bien fini et très élégant. Le socle représente une fleur de lotus et en a la couleur rosée. C'est une pièce digne d'une collection hors ligne.

Page 40. — Statue de la déesse *Kouan-iin* en porcelaine blanche *K'ien-loung*. Cette pièce est vraiment artistique et les draperies disposées avec un goût parfait. La déesse tient une fleur de lotus.

Page 54. — Cette statue de *Ta-mo* mesure 40 centimètres et a été fabriquée sous *K'ieng-loung*; c'est un flambé à trois teintes. Le visage et les mains sont en porcelaine noirâtre ; les draperies ne laissent rien à désirer et les émaux sont brillants, vigoureux, presque translucides.

Page 152. — Bélier en porcelaine blanche de *K'ien-loung* sans aucune teinte ; les cornes sont sans émail et légèrement grisâtres.

Page 220. — Ce superbe vase dessiné en grandeur naturelle a la forme d'un œuf d'autruche et est agrémenté au col d'un lézard doré ainsi que tous les ornements. Le blanc est légèrement laiteux et à larges craquelures ; c'est un *K'ien-loung*.

Page 221. — Le fond de ce vase est blanc pur, avec un motif de grenades en relief décorées d'émaux de couleurs variées. On rencontre aussi la même pièce à fond couleur *feuille de thé*. Ces vases sont de *K'ien-loung* et ont une grande valeur.

Page 222. — Grand vase *K'ien-loung* à fond *rose clair* décoré d'arabesques. Ce vase porte deux médaillons à fond blanc ornés de chrysanthèmes de diverses couleurs. C'est une pièce fort belle qui mesure environ 80 centimètres.

Page 223. — Grand vase *K'ien-loung* à fond blanc d'environ 60 centimètres de haut sur plus d'un mètre de pourtour. Le col est décoré de dessins *éclairs* teintés de rose et de vert, puis vient une ceinture d'arabesques multicolores, et enfin le ventre du vase où est représenté un des paysages du Palais d'été. Malgré la beauté de cette pièce, elle ne peut se comparer à une autre de la même forme et de la même grandeur nommée *vase aux cent cerfs*.

Page 295. — Ce groupe représente la *Kouan-iin* tenant un enfant entre ses bras; à ses côtés sont les adorateurs et les porteurs de présents, en haut une colombe et les livres de la sagesse ; enfin à ses pieds une tête de dragon. Ces personnages sont en porcelaine *K'ang-si* et les ornements de la *Kouan-iin* sont d'une rare beauté. La fleur de lotus est en rouge clair tendant à imiter la couleur rose, qui n'était pas encore connue. Dans ce groupe on ne peut que reconnaître une imitation de la Vierge chrétienne, comme nous l'avons expliqué dans la partie historique de cet ouvrage.

Page 373. — Magnifique vase de *K'ien-loung* en porcelaine imitant le bronze : les arabesques sont légèrement en bosse et la couleur générale approche de la *feuille de thé*, mais quelques plaques ou points dorés, quelques taches de vert-de-gris et de rouille, lui donnent l'aspect d'un vieux bronze. Ces vases sont toujours chers, car les Chinois les estiment beaucoup.

Page 384. — Ce vase, destiné à mettre l'eau des sacrifices, est la plupart du temps en bronze ; cependant on en rencontre en porcelaine imitant le bronze ; dans ce cas, l'anse est fixe et assez épaisse. On peut bien difficilement en trouver d'intacts.

Peut-être trouvera-t-on que nous nous sommes un peu trop étendu sur la description des porcelaines ; et cependant cet aperçu est à peine suffisant pour donner une idée des richesses de la céramique chinoise. Nous aurions dû faire dessiner et graver bien d'autres pièces intéressantes, mais il faut savoir se borner. Nous n'avons pas parlé des *rouge-brique K'ang-si*, qui sont si beaux avec leur fond uni et leurs délicates réserves décorées en couleurs. Nous avons passé sous silence les charmantes coupes à sacrifice de *K'ang-si*, avec leurs verts, leurs pointillés noirs, leurs anses si gracieuses entourées de lézards ou de dragons. Et ces plats superbes du même empereur, où les artistes ont représenté des scènes de chasse, des poissons, des personnages fabuleux, des paysages si vifs en couleur ; nous n'en avons pas dit un mot ! Et toutes ces tabatières, ces coupes, ces petites pièces merveilleuses autant que rares, sur lesquelles le sculpteur et le peintre ont épuisé leur savoir et qui sont sorties sans tache du four à porcelaine, nous ne les avons pas décrites ! c'est à peine si nous avons effleuré un sujet qui nécessiterait des volumes et des albums entiers. Nous espérons cependant avoir donné une légère teinture de l'art chinois, et les quelques notions que nous sommes obligé d'arrêter ici serviront peut-être au choix et au classement des riches porcelaines chinoises si chères aux amateurs.

Nous terminons cet ouvrage sur Péking, avec la conscience de le laisser fort incomplet. Nos occupations de missionnaire ne nous ont pas permis de nous étendre davantage. Nous avons du moins essayé de donner une vue d'ensemble aussi exacte que possible sur l'histoire et la vie de cette capitale du plus grand empire de l'Asie, en mettant en relief les traits les plus saillants et les plus propres à faire connaître Péking sous ses différents aspects. — Nous aurions désiré mieux satisfaire la curiosité du lecteur, tout en épargnant ses loisirs ; qu'il veuille bien, en considération de notre bonne volonté, nous accorder son indulgence.



TABLE ALPHABÉTIQUE DES NOMS PROPRES



M

N

O

P

R

S

T

U

V

W

Y





TABLE DES MATIÈRES

I. — PARTIE HISTORIQUE.

INTRODUCTION

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

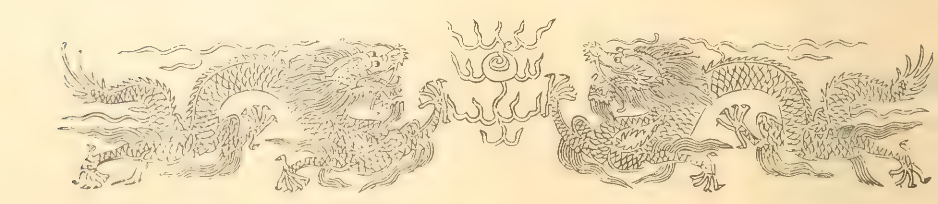
CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

II. — PARTIE DESCRIPTIVE.



Desclée, De Brouwer et Cie Lille. — Paris — Bruges.

